

SACRIS ERUDIRI

Jaarboek voor Godsdienstwetenschappen

# SACRIS ERUDIRI

Jaarboek voor Godsdienstwetenschappen



XXXI  
1989-1990

UITGAVE VAN DE SINT-PIETERSABDIJ STEENBRUGGE  
MARTINUS NIJHOFF INTERNATIONAL, THE HAGUE



UITGEGEVEN MET DE STEUN VAN DE UNIVERSITAIRE STICHTING VAN BELGIË  
EN VAN HET MINISTERIE VAN NATIONALE OPVOEDING EN NEDERLANDSE CULTUUR



# OPES ATTICAE

Miscellanea philologica et historica

Raymondo BOGAERT

et

Hermannno VAN LOOY

oblata

edidit

M. GEERARD

adiuuantibus

J. DESMET et R. VANDER PLAETSE

1990

UITGAVE VAN DE SINT-PIETERSABDIJ STEENBRUGGE  
MARTINUS NIJHOFF INTERNATIONAL, THE HAGUE



ISSN 0771-7767

---

DTP: Johan Desmet - Druk: Vonksteen, Langemark (België).

## TABULA GRATULATORIA

J.M. ALONSO-NÚÑEZ, E - Madrid  
J. ANDRÉAU, F - Maisons - Lafitte

R.S. BAGNALL, USA - New York  
J. BINGEN, B - Bruxelles  
J. BOGAERT, B - Wilrijk  
M. BOGAERT, B - Merchtem - Peizegem  
R. BOGAERT, B - Wilrijk  
Th. BOGAERT, B - Middelkerke  
J. BOLLACK, F - Paris  
D. BONNEAU, F - Saint-Cloud  
P. BOSTANDJI, B - Forrières  
F. BOURRIOT, F - Paris  
J.M. BREMER, NL - Castricum

P. CAUDERLIER, F - Neuilly-sur-Marne  
W. CLARYSSE, B - Veltem-Beisem  
M. COGEN, B - Gentbrugge  
Chr. COLLARD, GB - Swansea  
L. CRISCUOLO, I - Bologna  
J. DECLERCK, B - Gent  
M. DE GROOTE, B - Brugge  
E. DEKKERS, B - Brugge  
L. DE LANNOY, B - Rumst  
R. DEMEULENAERE, B - Brugge  
K. DEMOEN, B - Roeselare  
M. DE REGGE, NL - Oudembosch  
J. DE ROMILLY, F - Paris  
J. DESMET, B - Pittem  
H. DE VIJVER, B - Kessel-Lo - Leuven  
A. DINET, B - Antwerpen  
Documenta-Verlag, D - Offenburg

I. GALLO, I - Salerno  
A. GARA, I - Milano  
A. GARZYA, I - Napoli  
M. GEERARD, B - Brugge  
E. GHYS, B - Brugge  
M. GIACCHERO, I - Genova  
G. GIANGRANDE, GB - London

J. GIJSEL, B - Brasschaat  
W. GOBBERS, B - Ronse

T. HACKENS, B - Louvain-la-Neuve  
H. HAUBEN, B - Leuven  
H. HARRAUER, A - Wien  
R. HEREMANS, B - Vilvoorde  
M. HOSTENS, B - Brugge  
R. HUIJGHEBAERT, B - Antwerpen  
M. HUYS, B - Leuven

Institut für Papyrologie, D - Heidelberg  
Istituto di Papirologia, I - Milano  
Istituto Papirologico 'G. Vitelli', I - Firenze

S. JASSOGNE - VERSTAPPE, B - Oostende  
F. JOUAN, F - Paris  
P. JUDET DE LA COMBE, F - Paris

S. KAMBITIS, GR - Rethymno - Crète  
Y. KANAZAWA, J - Chiba - Joétsu-Takada

J. LABARBE, B - Liège  
Laboratoire de Papyrologie, F - Strasbourg  
J. LENAERTS, B - Braibant  
J.-L. LEPEL, B - Wemmel  
N. LIVADARAS, GR - Athene  
W. LUPPE, D - Halle

Dhr. en Mevr. MARÉCHAL-BOGAERT, B - Gent  
A. MARTIN, B - Bruxelles  
Kj. MATTHIESSEN, D - Münster-i.-Westf.  
P. MERTENS, B - Liège  
B. MEYER, F - Paris  
L. MIGEOTTE, C - Québec  
G. en L. MILIS-PROOST, B - Sint-Martens-Latem  
A. MOREZ, B - Deurne  
K. MUL, B - Antwerpen  
M. MUND-DOPCHIE, B - Bruxelles  
H. MUSSCHE, B - Gent

G. NACHTERGAEL, B - Bruxelles  
P. NASTER, B - Leuven  
Nationaal Fonds voor Wetenschappelijk Onderzoek, B - Brussel  
A. NESCHKE, B - Rhode-St.-Genèse

J. NORET, B - Bruxelles  
J. NUCHELMANS, NL - Nijmegen  
O. PALAGIA, GR - Athene  
Papyrologisch Instituut, NL - Leiden  
A.J.M. PELCKMANS, B - Kapellen  
R. PINTAUDI, I - Firenze

J. ROUGÉ, F - Lyon  
H. A. RUPPRECHT, D - Ebsdorfergrund

S. ITO, J - Tokyo  
S. SAID, F - Strasbourg  
J. SCHARPÉ, B - Betekom  
G. SCHEIJNEN, B - Antwerpen  
J. SCHERER, F - Nogent-sur-Marne  
W. SCHULLER, D - Konstanz  
Ch. SEGAL, USA - Princeton  
P.J. SIJPESTIJN, NL - Amsterdam

J. TRAEST, B - Brussel  
K. TREU, D - Berlin

University of Crete, GR - Rethymnon - Crete

H. VAN DEN DRIESCH, I - Bozen  
H. VAN DER HAEGEN, B - Leuven  
R. VANDER PLAETSE, B - Brugge  
H. VAN DER WEE, B - Sint-Pauwels  
A. VAN DE VELDE, B - Oudenaarde  
V. VAN GEEL, B - Anderlecht  
R. VAN LAERE, B - Hasselt  
P. VAN LOOY, B - Zwijnaarde  
H. VAN NIEUWENHUYSE, B - Gent  
J.M.F. VAN REETH, B - Mortsel  
E. VAN 'T DACK, B - Leuven  
H. VAN WEYNSBERGHE, B - Sleidinge  
H. VERDIN, B - Leven  
J. en R. VERMELEN, B - Gent  
E. VOORDECKERS, B - Lovendegem

Fr. WINKELMANN, D - Berlin  
K.A. WORP, NL - Amsterdam  
A. WOUTERS, B - Kortrijk  
D. WUYLENS, B - Brussel

## Raymond Bogaert: notice biographique

L. DE LANNOY

Raymond Bogaert est né à Anvers le 24 juillet 1920. Après des humanités anciennes commencées à l'École Moyenne de l'État à Blankenberge et poursuivies à l'Athénée Royal de Bruges, il entreprend des études universitaires à Gand, où il obtient brillamment les grades de licencié en philologie classique (1942) et d'agrégé de l'enseignement secondaire supérieur (1943). Le mémoire de licence du jeune Bogaert laisse déjà présager la direction dans laquelle vont s'orienter les intérêts et les recherches du futur savant; il a pour sujet: *Vier handelsredevoeingen uit de IV<sup>de</sup> eeuw te Athene, vertaald en toegelicht met zakelijke, economische en juridische commentaar* (Quatre discours commerciaux du IV<sup>e</sup> siècle à Athènes, traduits et expliqués par un commentaire technique, économique et juridique). Cette étude lui vaut aussi le titre de premier lauréat du Concours Universitaire 1942-1943, ainsi que la médaille du mérite de la ville de Gand.

Les premières activités professionnelles de R. Bogaert se situent dans le secteur privé, mais en 1945, il entre dans la fonction publique comme professeur intérimaire de langues anciennes à l'Athénée Royal de Malines. En 1946, il est affecté à l'athénée qui vient d'être fondé à Kapellen, près de sa ville natale. Il y restera jusqu'au 31 octobre 1961.

Ses responsabilités pédagogiques ne l'empêchent pas de préparer entretemps, sous la direction du professeur P. Lambrechts, une thèse de doctorat, intitulée *Het Bankwezen bij de oude Grieken* (La banque chez les Grecs anciens). Il la soutient à Gand, avec grande distinction, le 20 avril 1961. Dans le Concours des bourses de voyage 1961-1962, il est classé premier lauréat et la ville de Gand lui confère une fois de plus la médaille du mérite.

Le 1 novembre 1961, R. Bogaert entame sa carrière scientifique comme assistant de première catégorie à l'Université de l'État à Gand; il est adjoint au professeur P. Lambrechts, qui, à ce moment-là, est directeur du *Séminaire d'Histoire de l'Antiquité*. Exactement trois ans plus tard, il devient chef de travaux au même séminaire, fonction dans laquelle il est titularisé le 1 avril 1965. En janvier 1967, après le décès inopiné du professeur E.A. Leemans, il est chargé d'une suppléance pour le cours d'*Encyclopédie de la*

*Philologie classique.* Plus tard, il est également désigné suppléant pour les cours de *Papyrologie*, de *Paléographie grecque* et d'*Épigraphie grecque*. Le 1 octobre 1969, il est nommé chargé de cours; en même temps, il devient directeur du *Séminaire d'Épigraphie grecque et de Papyrologie*; en 1973, il est promu professeur et en 1981, professeur ordinaire.

Jusqu'au 1 octobre 1985, date à laquelle le roi lui accorde le titre de professeur ordinaire honoraire, R. Bogaert a toujours été titulaire d'une charge d'enseignement très variée. Outre les matières qui lui avaient déjà été confiées en 1967 et en 1968, elle comprenait l'*Histoire économique et sociale de Grèce et de Rome*, la *Numismatique de l'Antiquité*, la *Traduction de Textes historiques du Grec classique* et l'*Explication historique d'un Auteur grec*. Par tous ces cours, le professeur Bogaert a apporté une contribution essentielle, et d'ailleurs fort appréciée, à la formation de nombreuses générations d'étudiants, aussi bien en philologie classique qu'en histoire ancienne ou en histoire de l'art et archéologie.

Les publications de R. Bogaert présentent la même diversité que son enseignement. Sa très ample bibliographie montre que ses recherches portent non seulement sur l'histoire économique, mais aussi sur l'épigraphie grecque, la papyrologie et la numismatique, voire sur des textes littéraires d'auteurs romains aussi bien que grecs. Cependant, dans toute cette remarquable activité scientifique, il y a beaucoup plus d'unité qu'une appréciation sommaire pourrait le faire croire. On peut dire que tout dans la carrière de R. Bogaert remonte à l'intérêt qu'il a pris, comme jeune étudiant, à l'un des quatre discours que le professeur R. Van Pottelbergh lui avait conseillé d'étudier pour son travail de fin d'études (!), à savoir le *Trapézitikos* d'Isocrate. C'est ce texte-là qui l'a incité à entreprendre les recherches systématiques et approfondies qui ont finalement fait de lui une autorité de renom international dans le domaine de l'histoire bancaire, notamment en ce qui concerne la Mésopotamie, la Grèce antique, l'Égypte gréco-romaine et Rome, mais aussi pour le moyen âge et même les temps modernes.

Qui plus est, R. Bogaert ne s'est jamais contenté d'épouser simplement les idées d'autres scientifiques. Il a toujours eu soin de faire un examen personnel et minutieux de toutes les sources accessibles avant de se prononcer sur la solution d'une question controversée ou avant d'émettre des théories nouvelles. Il va de soi que cette règle de conduite l'a amené à s'instruire à fond dans plusieurs sciences auxiliaires de la philologie classique. Toutefois, même là où R. Bogaert se voyait confronté à des documents relevant d'autres disciplines, et où l'aide d'autres spécialistes ou l'emploi de traductions publiées étaient indispensables, il est toujours parvenu à s'acquérir des connaissances personnelles solides

et remarquables. Il est, par ex., caractéristique que, lors de la publication, en 1966, du livre sur *Les origines antiques de la banque de dépôt* (une étude qui porte comme sous-titre: *Une mise au point accompagnée d'une esquisse des opérations de banque en Mésopotamie*), le professeur F.M. Heichelheim, des universités de Toronto et de Giessen, déclara dans la *Préface* non seulement que la monographie de R. Bogaert était "the model of a research study as it should be devised for such an important and complicated topic", mais aussi que son collègue, le professeur R.F.G. Sweet, un expert réputé en écriture cunéiforme, qui, à sa demande, avait lu, lui aussi, le manuscrit, avait souligné "the surprising knowledge of the author in the field of Cuneiform research in which he is an outsider". Il n'est pas exagéré de conclure que partout dans son étude de l'histoire bancaire et des matières contiguës, R. Bogaert a fait preuve, et continue de faire preuve, d'un même soin méticuleux et d'une même rigueur scientifique.

Malgré sa charge d'enseignement importante et ses recherches extrêmement absorbantes, R. Bogaert a aussi apporté une contribution considérable au rayonnement national et international de son université. Il a été invité à donner des conférences aussi bien à l'étranger qu'en Belgique. En France, il a été invité à deux reprises à siéger dans un jury d'examen pour un doctorat d'État: en 1978 à Lyon (doctorat de L. Migeotte) et en 1984 à Paris (doctorat de J. Andreau). R. Bogaert est aussi membre de maintes sociétés scientifiques: en Belgique, nous pouvons citer la *Fondation Assyriologique G. Dossin*, l'*Association belge des Historiens Économistes*, la *Société belge d'Études Orientales*, la *Fondation Égyptologique Reine Élisabeth*, la *Société royale de Numismatique de Belgique* et la *Koninklijke Zuidnederlandse Maatschappij voor Taal- en Letterkunde en Geschiedenis*; à l'étranger l'*American Society of Papyrologists*, l'*Association Internationale de Papyrologues*, l'*Association des Études grecques*, l'*Association Internationale d'Épigraphie grecque et latine* et la *Société Internationale des Droits de l'Antiquité*.

Le professeur Bogaert a incontestablement fourni une carrière brillante et exceptionnelle. Cela ne semble toutefois pas pouvoir étouffer en lui l'esprit du vrai chercheur. Ses derniers articles montrent qu'en ce moment, il s'occupe surtout de la banque en Égypte ptolémaïque et romaine. Il faut donc lui souhaiter encore, dans ce domaine, beaucoup de belles découvertes, ainsi que l'achèvement heureux du livre de synthèse qui figure parmi ses projets les plus impressionnants pour l'avenir.

**Bibliografie – Bibliographie R. Bogaert  
1962 – 1989**

**KLASSIEKE AUTEURS – AUTEURS CLASSIQUES**

*A propos de la phasis (Isocrate, Trapézitique § 42). Contribution à l'histoire du droit athénien*, Revue Internationale des Droits de l'Antiquité, 3<sup>e</sup> série 9, 1962, p. 157-167.

*Est tibi mater ...? (Horace, Satires I, 9, vv. 26 ss.)*, Les Études Classiques 31, 1963, p. 159-166.

*Le Revirement de Ménélas*, Ibidem, 33, 1965, p. 3-11.

*Notes critiques, juridiques et économiques sur le discours Contre Phormion. (Démosthène, or. 34)*, Studi in onore di Edoardo Volterra, Pubblicazioni della Facoltà di Giurisprudenza dell'Università di Roma 42, Milano, 1971, III p. 123-134.

*Uitgeverij in de Oudheid*, Moderne Encyclopedie der Wereldliteratuur, Gent, 1974, VIII p. 586-587.

*Zenodotus*, Ibidem, IX p. 459.

*Didymus*, Moderne Encyclopedie van de Wereldliteratuur, Haarlem – Antwerpen, III, 1980, p. 12.

*Dionysius Thrax*, Ibidem, p. 24.

*Eratosthenes*, Ibidem, p. 158.

*Hellenica Oxyrhynchia*, Ibidem, IV p. 192-193.

*Zenodotus*, Ibidem, X, 1984, p. 338.

*Notes critiques et économiques sur deux discours démosthéniens (XXVII, 9 et XXXIV, 10)*, Studien zur Alten Geschichte, Siegfried Lauffer zum 70. Geburtstag am 4. August 1981 dargebracht von Freunden, Kollegen und Schülern, Roma, 1986, I p. 47-66.



*Les Mobiles du procès d'Apollodore, fils de Pasion, contre le banquier Phormion (Dém. 36 et 45), Mélanges P. Lévêque, III, Besançon, 1989, p. 21-26.*

ECONOMISCHE GESCHIEDENIS - HISTOIRE ÉCONOMIQUE

*De Bankzaken van de Griekse Tempels, Handelingen Koninklijke Zuidnederlandse Maatschappij voor Taal- en Letterkunde en Geschiedenis, 18, 1964, p. 107-120.*

*Banquiers, courtiers et prêts maritimes à Athènes et à Alexandrie, Chronique d'Égypte 40, 1965, p. 140-156.*

*Les Origines antiques de la banque de dépôts. Une mise au point accompagnée d'une esquisse des opérations de banque en Mésopotamie, Leyde, 1966, 185 p.*

*Munt, Wissel en Bank bij de Oude Grieken, Handelingen Koninklijke Zuidnederlandse Maatschappij voor Taal- en Letterkunde en Geschiedenis, 21, 1967, p. 33-45; Revue de la banque 33, 1969, p. 297-309.*

*Banques et banquiers dans les cités grecques, Leyde, 1968, 453 p.*

*De Publieke Banken bij de Oude Grieken, Handelingen van het XXVII<sup>e</sup> Vlaams Filologencongres, Brussel, 1969, p. 100-102; Revue de la banque 33, 1969, p. 392-399.*

*Tempels en Bankzaken van de Babyloniërs tot de Tempeliers, Spiegel Historiae 5, 1970, p. 644-650, 7 ill.*

*Changeurs et banquiers chez les Pères de l'Église, Ancient Society 4, 1973, p. 239-270.*

*Die Krise der Banken in Athen im 4. Jahrhundert v.u. Zeit, Hellenische Poleis, herausgegeben von E.Ch. Welskopf, Berlin, 1973, I p. 521-530.*

*De oorsprong van de cheque en zijn ontwikkeling, Spiegel Historiae 12, 1977, 142-149, 10 ill.*

*Il commercio internazionale e le banche, Ranuccio Bianchi Bandinelli ed., Storia e civiltà dei greci VIII. La società ellenistica. Economia, diritto, religione, Milano, 1977, p. 375-399.*

*The Economic Functions of Greek Banks*, Actes du Cinquième Congrès international d'Histoire Économique, Léninegrad, 1970, V p. 241-252, Académie des sciences de l'USSR, Moscou, 1977; École des Hautes Études en Sciences Sociales, Congrès et Colloques XV, Paris - Den Haag - New York, s.d.

*State and Temple Economy in the Ancient Near East*, Proceedings of the International Conference organized by the Katholieke Universiteit Leuven from the 10th to the 14th of April 1978, Leuven, 1979, Synthèse finale, II p. 745-762.

*Ursprung und Entwicklung der Depositenbank im Altertum und Mittelalter*, R. Bogaert - P.C. Hartman, *Essays zur historischen Entwicklung des Bankensystems* = Gesellschaft, Recht, Wirtschaft II, Bibliographisches Institut, Mannheim - Wien - Zürich, 1980, p. 9-26.

*Le Rôle économique et financier des banques dans le monde grec*, Cahiers de Clio 84, 1985, p. 77-94.

*La Banque à Athènes au IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C.*, *État de la question*, Museum Helveticum 43, 1986, p. 19-49.

*Les temples de l'antiquité étaient-ils des banques*, Banque et Société Humaine, éd. Association française des banques, Paris, 1986, p. 135-141, 3 ill.

*Grundzüge des Bankwesens im Alten Griechenland*, Xenia, Konstanzer althistorische Vorträge und Forschungen, Heft 18, Konstanz, 1986, 30 p.

*Deposito, Krediet en Geldhandel door de Eeuwen heen* = *Les Dépôts, le crédit et le commerce de l'argent à travers les âges*, traduction Mme R. Bogaert = *Depositum, Kredit und Geldhandel durch die Jahrhunderte*, Übersetzung Regine Widera, Antwerpen, 1988, 72 p., 63 ill.

#### GRIEKSE EPIGRAFIE - ÉPIGRAPHIE GRECQUE

(En collaboration avec P. Lambrechts), *Asclépios, archigalle pesinontien de Cybèle*, Hommages à Marcel Renard, Bruxelles, 1969, II p. 404-414.

(En collaboration avec P. Lambrechts), *Inscriptions inédites de Pessinonte*, L'Antiquité Classique 37, 1968, p. 540-550.

(En collaboration avec P. Lambrechts), *Nouvelles données sur l'histoire du christianisme à Pessinonte*, Beiträge zur Alten Geschichte und deren Nachleben, Festschrift für Franz Altheim zum 6.10.1968, Berlin, 1969, I p. 552-564.

*L'Apport des inscriptions à nos connaissances de la banque grecque*, Akten des VI. Internationalen Kongresses für griechische und lateinische Epigraphik, München, 1972 = Vestigia, Beiträge zur Alten Geschichte 17, 1973, p. 556-558.

*Het keuren van munten te Athene tijdens de IVe eeuw. Nieuwe gegevens uit een pas ontdekte inscriptie*, Handelingen van het XXX<sup>e</sup> Vlaams Filologencongres, Gent, 1-3 april 1975, p. 129-130.

*Epigraphica Vol. III. Texts on Bankers, Banking and Credit in the Greek World* = Textus Minores Vol. XLVII, Leiden, 1976, XIV + 97 p.

*Remarques sur deux inscriptions grecques concernant le crédit publique*, Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik 33, 1979, p. 126-130.

*Epigrafie*, Moderne Encyclopedie van de Wereldliteratuur, Haarlem - Antwerpen, 1980, III p. 150-151.

#### PAPYROLOGIE

*De Papyrusverzameling van de Bibliotheek der Rijksuniversiteit te Gent*, Anamnesis. Gedenkboek Prof. Dr. E.A. Leemans, Gent, 1970, p. 107-125.

(In collaboration with R.S. Bagnall), *Orders for Payment from a Banker's Archive. Papyri in the Collection of Florida State University*, Ancient Society 6, 1975, p. 79-108, pl. II-VII.

*Les Reçus d'impôts thébains en argent des IIe et IIIe siècles*, Chronique d'Égypte 55, 1980, p. 284-305.

*Le Statut des banques en Égypte ptolémaïque*, L'Antiquité Classique 50, 1981, p. 86-99.

*Les Banques affermées de l'Égypte romaine*, Studi in onore di Cesare Sanfilippo, Milano, 1983, III p. 39-61.

*Les Modèles des banques ptolémaïques*, Egypt and the Hellenistic World. Proceedings of the International Colloquium Leuven, 24-26 May 1982 = *Studia Hellenistica* 27, 1983, p. 13-29.

*Les κολλυβιστικοὶ τρόπεζοι dans l'Égypte gréco-romaine*, Ἀναγέννησις. Παπυρολογικὴ Ἑφημερίς, *Anagennesis, A Papyrological Journal* 3, 1983, p. 21-64.

*Notes sur l'emploi du chèque dans l'Égypte ptolémaïque*, *Chronique d'Égypte* 48, 1983, p. 212-221.

*Les Banques affermées ptolémaïques*, Atti del XVII Congresso internazionale di Papirologia, Napoli, 1984, III p. 1015 (sommaire); *Historia. Zeitschrift für Alte Geschichte* 33, 1984, p. 181-198.

*Banques et banquiers à Thèbes à l'époque romaine*, *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 57, 1984, p. 241-296.

*Les κολλεκτόριοι dans les papyrus*, *Chronique d'Égypte* 60, 1985, p. 5-16.

*P. Cairo Zen. III 59327 et le taux des intérêts bancaires à Alexandrie en 250/249 avant J.-C.*, *Miscellanea Papirologica* Ramon Roca Puig en el seu vuitante aniversari, Barcelona, 1987, p. 79-88.

*Banques et banquiers dans l'Arsinoïte à l'époque ptolémaïque. I Les Banques à Crocodilopolis*, *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 68, 1987, p. 35-75. II *Les Banques dans les villages du nome*, *Ibidem* 69, 1987, p. 107-141.

*Recherches sur la banque en Égypte gréco-romaine*, *Histoire économique de l'antiquité* éditée par T. Hackens et P. Marchetti, Louvain-la-Neuve, 1987, p. 49-77.

*Liste chronologique des banquiers royaux thébains*, *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 75, 1988, p. 115-138.

*Un cas de faux en écriture à la Banque Royale thébaine en 131 avant J.-C.*, *Chronique d'Égypte* 63, 1988, p. 145-154.

*Les Opérations en nature des banques en Égypte gréco-romaine*, Ancient Society 19, 1988, p. 213-224.

*Listes de taxes et banques dans l'Égypte romaine*, Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik, 79, 1989, p. 207-226.

#### NUMISMATIEK - NUMISMATIQUE

*Le Cours du statère de Cyzique aux Ve et IVe siècles*, L'Antiquité Classique 32, 1963, p. 85-119.

*Encore le cours du statère de Cyzique aux Ve et IVe siècles*, Ibidem 33, 1964, p. 121-128.

*Méthodes d'analyse et Numismatique. Le problème du Cyzicène III*, Ibidem 34, 1965, p. 204-213.

*Geld (Geldwirtschaft)*, Reallexikon für Antike und Christentum, Stuttgart, 1975, Spalten 797-907.

*L'Essai des monnaies dans l'Antiquité*, Revue belge de Numismatique et de Sigillographie 122, 1976, 5-34.

*Le Cours du statère de Cyzique à Athènes aux Ve et IVe siècles avant J.-C. État de la question*, Ibidem 123, 1977, p. 17-39.

*De Stater van Kuzikos, een der oudste internationale munten*, Miscellanea Numismatica, Tienen, 1978, p. 29-36, 10 ill.

*De Muntcirculatie in Egypte voor de Macedonische Overheersing*, Tijdschrift voor Numismatiek 30, 1980, p. 19-27.

*Petite histoire des fausses monnaies d'Odénath, roi de Palmyre*, Studia Paulo Naster oblata. I Numismatica Antiqua, Leuven, 1982, p. 151-159, pl. XX.

#### RECENSIES - COMPTES RENDUS

Peter Sattler, *Augustus und der Senat. Untersuchungen zur römischen Innenpolitik zwischen 30 und 17 vor Christus*, Göttingen, 1960, Latomus 21, 1962, p. 232-233.

- R. Knapowski, *Der Staatshaushalt der römischen Republik*, Frankfurt a/M., 1961, *Revue Belge de Philologie et d'Histoire* - *Belgisch Tijdschrift voor Filologie en Geschiedenis* 42, 1964, p. 1477-1478.
- E. Bickerman, *Chronologie*, Leipzig, 1963, *Ibidem* 43, 1965, p. 1170-1171.
- H. Engelman, *Die delische Sarapisaretologie* = Beiträge zur klassischen Philologie 15, Meisenheim am Glan, 1964, *Ibidem* 43, 1965, p. 1482-1483.
- Jean-Philippe Lévy, *L'Économie antique* = Que sais-je? 1155, Paris, 1964, *Tijdschrift voor Rechtsgeschiedenis* - *Revue d'Histoire du droit* 34, 1966, 247-249.
- Robert Turcan, *Le Trésor de Guelma. Étude historique et monétaire*, Paris, 1963, *L'Antiquité Classique* 35, 1966, p. 372-275.
- J. Vogt, *Sklaverei und Humanität. Studien zur antiken Sklaverei und ihrer Erforschung* = *Historia Einzelschriften* 8, Wiesbaden, 1965, *Revue belge de Philologie et d'Histoire* - *Belgisch Tijdschrift voor Filologie en Geschiedenis* 44, 1966, p. 1321.
- G. Sautel, *Une introduction bibliographique à l'histoire du droit et à l'ethnologie juridique*. A 7 *L'Antiquité*, Bruxelles, 1963, *Ibidem* 44, 1966, p. 1338-1340.
- G. Ramming, *Die politischen Ziele und Wege des Aischines*, Diss. Erlangen, 1965, *Ibidem* 45, 1967, p. 261-262.
- A. Severijns, *Les Dieux d'Homère*, Paris, 1966, *Ibidem* 45, 1967, p. 1007.
- J. Pollard, *Seers, Shrines and Sirens. The Greek Religious Revolution in the Sixth Century B.C.*, London, 1965, *Ibidem* 45, 1967, p. 1007-1008.
- Rudolf Hutmacher, *Das Ehrendekret für den Strategen Kallimachos* = Beiträge zur klassischen Philologie 17, Meisenheim am Glan, 1966, *Ibidem* 45, 1967, p. 1365-1366.
- N.G.L. Hammond, *A History of Greece to 322 B.C.*, Oxford, 1967, *Ibidem* 46, 1968, p. 1438-1440.

- A.H.M. Jones, *Sparta*, Oxford, 1967, Ibidem 46, 1968, p. 1440-1441.
- W.G. Forrest, *The Emergence of Greek Democracy*, London, 1966, Ibidem 46, 1968, p. 1491.
- Cl. Mossé, *Les Institutions politiques grecques à l'époque classique*, Paris, 1967, Ibidem 47, 1969, p. 202-203.
- Troisième conférence d'histoire économique*, Munich, 1965, Paris - La Haye, 1965, Ibidem 50, 1972, p. 334-335.
- L. Moretti, *Inscriptiones Graecae Urbis Romae*, Fasciculus Secundus, pars altera (729-1141) p. 252-512 = Studi pubblicati dell' Istituto Italiano per la Storia Antica XXII, 2, Roma, 1973, Ibidem 53, 1975, p. 154.
- Maria R. - Alföldi, ed., *Studien zur Fundmünzen der Antike*. I Ergebnisse des FMRD-Colloquium von 8-13 Februar 1976 in Frankfurt am Main und Bad Homburg v.d. H., Berlin, 1979, Helinium 20, 1980, p. 92-94.
- A.J.M. Meyer - Termeer, *Die Haftung der Schiffer im griechischen und römischen Recht*, Zutphen, 1980, Gnomon 52, 1980, p. 182-184.
- K. Visky, *Spuren der Wirtschaftskrise der Kaiserzeit in den römischen Rechtsquellen*, Bonn - Budapest, 1983, Tijdschrift voor Rechtsgeschiedenis - Revue d'Histoire du Droit 52, 1984, p. 266-267.
- P. Naster, *Scripta Nummaria. Contributions à la méthode numismatique*, Louvain-la-Neuve, 1983, Revue Belge de Numismatique et de Sigillographie 130, 1984, p. 239-243.
- E. Schuttrumpf, Xenophon. *Vorschläge zur Beschaffung von Geldmitteln oder über die Staatseinkünfte*, Darmstadt, 1982, Revue Belge de Philologie et d'Histoire - Belgisch Tijdschrift voor Filologie en Geschiedenis 63, 1985, p. 121-123.
- Paul Roesch, *Études béotiennes*, Paris, 1982, Ibidem 63, 1985, p. 193-194.
- W. Boochs, *Die Finanzverwaltung im Altertum*, Sankt Augustin, 1985, Tijdschrift voor Rechtsgeschiedenis - Revue d'Histoire du Droit 55, 1987, p. 167-168.

## Herman Van Looy: notice biographique

M. GEERARD

Herman Van Looy est né à Berchem (Anvers) le 22 mars 1922. Il y reçut, d'après son propre témoignage, un excellent enseignement secondaire. En 1939 il arriva à l'Université de Gand, où il se fit inscrire à la faculté de philologie classique, à l'époque une faculté des plus prestigieuses. Il y faisait des études brillantes et passa en 1943, en plein temps de guerre, avec la plus grande distinction la licence avec une thèse intitulée *Bijdrage tot de studie van den Attischen epitaphios*. Encore la même année il devint agrégé de l'enseignement secondaire. Entretemps il avait suivi des cours de sanscrit chez un ancien professeur de son athénée, le futur professeur à l'Université de Gand A. Scharpé. Il poursuivit cette étude à l'Institut oriental de l'Université catholique de Louvain, où il passa la licence en philologie et histoire orientales (section indo-européenne: langues hindoues et iraniennes) en 1945. Pendant cette même période il était attaché comme assistant scientifique du NFWO à la Bibliothèque royale de Bruxelles.

Mais les circonstances, juste après la guerre, n'étaient guère favorables à une carrière scientifique. C'est ainsi que Van Looy se vit contraint d'entrer dans l'enseignement secondaire comme professeur de langues anciennes, d'abord à Anvers et puis à Renaix. Ce n'est pas qu'il considèrerait cette tâche comme du sous-emploi; au contraire il était un professeur enthousiaste et enthousiasmant. Il a d'ailleurs largement contribué à un rajeunissement de l'enseignement des langues classiques en publiant des livres scolaires, qui sont devenus classiques. Son édition du *De bello Gallico* de Jules César en est à sa huitième édition. Mais bientôt Herman fut appelé à l'Université de Gand, d'abord comme assistant au séminaire d'indologie sous la direction du professeur Scharpé, puis au séminaire de philologie grecque sous la direction du professeur R. Van Pottelberghe. C'est là que Herman Van Looy trouvait l'occasion de terminer ses études sur les fragments d'Euripide. En 1960 il passa son doctorat, de nouveau avec la plus grande distinction, avec son étude *Zes verloren tragedies van Euripides*, travail couronné et édité par la Koninklijke Vlaamse Academie. Cette étude, bien qu'en Néerlandais, fut très remarquée, partout dans les milieux hellénisants, aussitôt Van Looy sera considéré par ses collègues



comme un éminent connaisseur de la tragédie grecque, comme d'ailleurs le prouvent les contributions réunies dans ce recueil.

Depuis 1960 il fut nommé professeur associé et chargé des cours d'exercices des langues grecque et latine, bientôt aussi d'un cours "aperçu de la littérature grecque".

En 1962 il allait travailler pour quelque temps au séminaire du célèbre professeur B. Snell à l'Université de Hambourg.

Après le décès prématuré du professeur P. Van de Woestijne, il fut aussi chargé temporairement des cours de Latin. En 1977 enfin il fut nommé professeur ordinaire à la chaire de littérature grecque ce qu'il resta jusqu'à son éméritat.

Van Looy était un professeur très apprécié autant par ses étudiants que par ses collègues. En 1981 il fut élu vice-recteur de l'Université de Gand, fonction qu'il exerçait à la satisfaction de tous et qui l'aurait mené sans doute au rectorat, si une nouvelle loi n'était venue limiter la carrière universitaire à l'âge de 65 ans.

Depuis 1961 Van Looy est secrétaire de la revue *L'Antiquité classique*, dont il surveille également les rubriques Varia-Mélanges et Kronieken-Chroniques. C'est dans cette revue qu'il publia la plupart de ses recensions concernant la tragédie et la comédie grecques, recensions qui font autorité.

Depuis son éméritat il passe l'automne en Grèce pour y étudier les théâtres, particulièrement celui de Thorikos, en vue de se faire une idée des possibilités scéniques qui lui sont propres.

Van Looy a également une prédilection marquée pour la ville de Rome, où il aime flâner entre les édifices séculaires et les ruines renommées, surtout en compagnie d'autres auxquels il sait toujours communiquer son enthousiasme.

## Bibliografie van H. Van Looy

### I. STUDIES

1949

*Rond de Menexenos van Platoon*, Handel. XVIII Vlaams Filologencongres, 1949, pp. 113-122.

1950

*Demosthenes. Kransrede*. Vertaald, ingeleid en toegelicht, Antwerpen, 1950.

1952

*C. Iulius Caesar. De bello gallico*. Uitgegeven en voorbereid, Antwerpen 1952, 1986.

1956

*Iulius Caesar. Een monografie*, Amsterdam-Brussel, 1956.  
*Xenophon. Uitgelezen teksten*, Antwerpen, 1958, 1964<sup>2</sup>.

1960

*Kritische aantekeningen bij enkele fragmenten van Euripides*, Handelingen XIV Kon. Zuidnederl. Mij voor Taal- Letterkunde en Geschiedenis, 1960, pp. 267-291.

1962

*Metrische en stilistische aantekeningen bij Priscianus' Periegesis*, Handelingen XVI Kon. Zuidnederl. Mij voor Taal- Letterkunde en Geschiedenis, 1962, 29 blz.

1963

*Les fragments d'Euripide* in L'Antiquité Classique (= AC) 32 (1963), pp. 162-199 et 607-608.

1964

*Zes verloren tragedies van Euripides. Alkmaion dia Psophidos, Alkmaion dia Korinthou, Phrixos A, Phrixos B, Melanippe he sophè, Melanippe Desmotis.* Studie met kritische uitgave van de fragmenten en vertaling, Brussel, Kon. Vlaamse Akademie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België, nr. 51, 1964, XX-337 pp.

1966

*Ad Ammianum Marcellinum XXX 9. 3. Notule de critique textuelle,* AC 35 (1966), pp. 210-212.

*A propos d'une nouvelle édition de l'Hypsipyle d'Euripide,* AC 35 (1966), pp. 574-580.

*De historische figuur Ambiorix,* Limburg 45 (1966), p. 4-36.

1967

*A propos d'un livre dédié au peuple grec,* AC 36 (1967), pp. 216-220.

1968

*Titus Maccius Plautus. Rudens.* Uitgegeven en voorbereid, Antwerpen, 1968.

*Varia Latina.* Uitgegeven en voorbereid, Antwerpen, 1968.

1969

*Tragica I. Aeschlyli supplices ... und ein Ende?*, AC 38 (1969) pp. 489-496.

*La continuité de l'Hellénisme,* AC 38 (1969), pp. 518-521.

1970

*Tragica II. Ouvrages récents sur Euripide 1967-1970,* AC 29 (1970), pp. 528-562.

*L'Erechthée d'Euripide,* Hommage à M. Delcourt, Bruxelles, 1970, pp. 115-122.

*Aeschlyli Supplices ... und kein Ende?* Anamnesis. Gedenkboek E.A. Leemans, Gent, 1970, pp. 369-384.

1971

*Observations sur un passage de l'Hippolyte d'Euripide* (vv. 29-33), Festschrift Vitt. de Falco. Napoli 1971, pp. 135-140.

*Nieuwe Fragmenten van Menander*. I. *Het schild*, Kleio I (1971), pp. 5-21; II. *Het Meisje van Samos*, Ibid. II (1972), pp. 2-15.

1973

*Paretumologiei ho Euripides*. Zetesis in hon. E. de Strycker, Antwerpen, 1973, pp. 345-366.

*De samenzwering van Catilina*. Vertaling met Inleiding en Aantekeningen, Antwerpen, 1973, 1986<sup>5</sup>.

*Urbs Aeterna* (met Doris Vanhove), Antwerpen, 1973.

1974

*Romulus of het mislukte eerherstel*, Didactica classica Gandensia 14 (1974), pp. 116-134.

1975

*Raakpunten tussen Euripides Iphigeneia in Aulis en de Nieuwe Komedie*, Handelingen XXIX Kon. Zuidnederl. Mij voor Taal-Letterkunde en Geschiedenis, 1975, pp. 253-265.

*Figura etymologica et etymologie dans l'oeuvre de Sophocle*, Museum philologum londiniense I (1975), pp. 109-120.

1976

*Tragica III : A propos de trois nouvelles éditions de Sophocle*, AC 45 (1976), pp. 593-605.

*Apollonis Reine de Pergame*, Ancient Society 7 (1976), pp. 151-165.

*Les Oiseaux d'Aristophane. Essai d'interprétation*. Le Monde Grec. Hommage à Cl. Préaux, Bruxelles, 1976, pp. 177-185.

1976

*Is Alexandrijnse poëzie nog genietbaar?*, Handelingen XXXII Kon. Zuidnederl. Mij voor Taal-Letterkunde en Geschiedenis, 1978, pp. 229-241.

1980-1984

*Moderne Encyclopedie van de Wereldliteratuur*. Rubriekleider  
Griekse literatuur. Haarlem - Antwerpen, 1980-1984, 10 delen.

1981

*Medea-problemen*, Handelingen XXXV Kon. Zuidnederl. Mij  
voor Taal- Letterkunde en Geschiedenis, 1981, pp. 179-197.

*A propos d'une nouvelle interprétation des Bachantes d'Euripide*, Museum philologum londiniense V (1981), pp. 143-146.

1982

*EIKON KAI MUTHOS. Beeld en woord* (Met K. Van Gelder),  
Gent, 1982 (n. a. van Europalia Brussel, 1982), 71 blz.

Id. *Image et Texte*, Gand, 1982.

1984

*Tragica IV*, AC 53 (1984), pp. 280-335.

1985

*Il coro dell' Ifigenia in Aulide*, Dioniso LVI (1985), pp. 249-253.

1986

*Peisma, kalôs, hormos, limnè : A propos de quelques métaphores maritimes*. Stemmata in hon. J. Labarbe, Liège, 1986, pp. 187-205.

*Le temple en honneur de la reine Apollonis à Cyzique et l'énigme des Stylopinakia* (avec C. Demoen), Epigraphica Anatolica, 1986, 8, pp. 133-144.

*Some general Reflections on the Problem of the Authenticity of the Prometheus Bound*, Museum philologum londiniense 7 (1986), pp. 129-140

1987

*De Griekse tempelbouw. Administratief, economisch, sociaal, in Marmer in Hellas*. Van Steengroeve tot Kunstwerk (ed. D. Vanhove), Brussel, 1987, pp. 62-75.

1988

*Euripides, het onvatbare Genie*, Bulletin 154, Den Haag (1988), pp. 37-43.

1989

*Vier hoofdstukken uit de Griekse Literatuur*, Gent, Rectoraat Wetenschappelijke nascholing, 1989, 79 blz.

1990

*Youth Violence in Ancient Athens. 5th and 4th cent. B.C.*, in *Essays on the History of Juvenile Delinquency*, Aalen, 1990, vol. I pp. 336-376.

*Euripides Medea* (Bibliotheca Teubneriana), 1990.

## II. RECENSIES

*Euripide. Sept exposés et discussions*. Genève, 1960, AC 30 (1961), pp. 201-205.

A. Spira, *Untersuchungen zum Deus ex machina bei Sophokles und Euripides*, Kallmünz, 1960, AC 30 (1961), pp. 553-555.

U. Albini, *Andocide. L'orazione de reditu*. Firenze, 1961, AC 30 (1961), pp. 562-564.

P. Arnott, *Greek scenic conventions in the fifth cent. B.C.*, AC 32 (1963), pp. 229-231.

*Hésiode et son influence. Six exposés et discussions*. Genève, 1962, AC 32 (1963), pp. 612-614.

W. Ritchie, *The authenticity of the Rhesus of Euripides*, Cambridge, 1964, AC 33 (1964), pp. 464-466.

B. Snell, *Scenes from Greek Drama*. Berkeley, 1964, AC 36 (1967), pp. 265-267.

H. Funke, *Die sogenannte tragische Schuld*, Köln, 1963, AC 36 (1967), pp. 269-270.

T.B.L. Webster, *Hellenistic Poetry and Art*, AC 36 (1967), pp. 280-281.

Kj. Matthiessen, *Elektra, Taurische Iphigeneia und Helena*, Göttingen 1944, AC 36 (1967), pp. 638-639.

T.C.W. Stinton, *Euripides and the Judgment of Paris*, London, 1965, *Mnemosyne* III 20 (1967), p. 323.

G. Zuntz, *An Inquiry into the Transmission of the Plays of Euripides*, Cambridge, 1965, AC 37 (1968), pp. 275-277.

W.S. Barrett, *Euripides. Hippolytus*, Oxford, 1964, AC 37 (1968), p. 669-671.

A. Pickard - Cambridge, *The dramatic Festivals of Athens*, Oxford, 1968, AC 37 (1968), pp. 669-671.

T.B.L. Webster, *The Tragedies of Euripides*, London, 1967, AC 37 (1968), pp. 674-676.

H.D. Jocelyn, *The Tragedies of Ennius*, Cambridge 1967, AC 37 (1968), pp. 693-695.

A. Tuilier, *Recherches critiques sur la tradition du texte d'Euripide*, Paris, 1968, AC 39 (1970), pp. 528-535.

R. Kannicht, *Helena*, Heidelberg, 1969, AC 39 (1970), pp. 537-542.

J. Diggle, *Phaeton*, Cambridge, 1970, AC 39 (1970), pp. 544-548.

H. Rohdich, *Die Euripideische Tragödie*, Heidelberg, 1968, AC 39 (1970), pp. 552-554.

Fr. della Corte, *Introduzione allo Studio della Cultura Classica I - II - III*, Milano, 1972-1975, AC 42 (1973) pp. 587-589; 43 (1974), pp. 417-418; 46 (1977), pp. 219-222.

B. Snell, *Tragicorum graecorum fragmenta I*, Göttingen 1971, AC 41 (1972), pp. 651-653.

W. Jens, *Die Bauformen der griechischen Tragödie*, München, 1971, AC 42 (1973), pp. 210-213.

A.W. Gomme - Sandbach, *Menander. A Commentary*, Oxford, 1973, AC 43 (1973), pp. 452-455.

M. van Erp - Taalman Kip, *Agamemnon in epos en tragedie*, Assen 1971, Belg. Tijdschr. voor Taalkunde, Philologie en Geschiedenis 51,3 (1973), pp. 661-663.

S. Melchinger, *Das Theater der Tragödie*, München, 1974, AC 44 (1975), pp. 697-699.

W.J.W. Koster, *Scholia in Aristophanem IA, IB II,2*, Groningen, 1975, AC 45 (1976), pp. 669-674.

Chr. Collard, *Euripides, Supplices*, 2 dln. Groningen, 1975, AC 46 (1977), pp. 226-229.

St. Radt, *Tragicorum graecorum fragmenta. IV Sophocles*, Göttingen, 1977, AC 47 (1978), pp. 609-611.

E. Vogt, *Griechische Literatur*. Wiesbaden, 1981, AC 52 (1983), pp. 284-286.

R. Kannicht - B. Snell, *Tragicorum graecorum fragmenta II. Fragmenta adespota*, Göttingen, 1981, AC 52 (1983), pp. 302-304.

H. Friis Johansen - F.W. Whittle, *Aeschylus. The suppliants I-II*, Copenhagen, 1980, AC 52 (1983), pp. 305-309.

R. Kassel - C. Austin, *Poetae Comici Graeci IV*, Berlin, 1983, AC 53 (1984), pp. 348-349.

P.E. Easterling - B.M.W. Knox, *The Cambridge History of Classical Literature, I. Greek Literature*, Cambridge, 1985, AC 55

(1986), pp. 375-380.

S. Saïd, *Sophiste et Tyran*, Paris, 1985, AC 55 (1986), pp. 396-399.

J.R. March, *The Creative Poet*, London, 1987, AC 58 (1989), pp. 247-249.

Th.C.W. Oudemans - A.D. Lardinois, *Tragic ambiguity, Anthropology, Philosophy and Sophocles' Antigone*, Leiden, 1987, AC 58 (1989), pp. 256-258.

K.J. Reckford, *Aristophanes' Old- and New Comedy*, Chapel Hill, 1987, AC 58 (1989), pp. 269-271.



**La vision de la Péninsule Ibérique chez les  
géographes et les historiens  
de l'époque hellénistique  
(*Études sur Timée de Tauroménium  
et Eratosthène de Cyrène*)**

José Miguel ALONSO-NÚÑEZ

Entre la mort d'Alexandre le Grand (323) et le temps de Polybe (2<sup>ème</sup> siècle av. J.C.) Timée et Eratosthène sont sans doute les sources les plus importantes pour la connaissance de la Péninsule Ibérique. A l'époque d'Alexandre la Péninsule Ibérique fait déjà partie de l'horizon géographique des Grecs<sup>1</sup>. Cependant Polybe est le premier qui a visité la Péninsule Ibérique; il est donc une source de la plus grande importance<sup>2</sup>. Les informations de Timée de Tauroménium et d'Eratosthène de Cyrène se situent donc entre deux points de référence. Timée est le premier historien à inclure l'Ouest de la Méditerranée dans un ouvrage historique d'une façon systématique; étant sicilien il est logique qu'il s'intéresse à cette zone de la Méditerranée. Eratosthène incorpore les connaissances de la science alexandrine de son époque et puisqu'il est le premier grand géographe son témoignage a toujours de la valeur<sup>3</sup>.

### *Timée*

Timée de Tauroménium (ca. 356 - ca. 260) a écrit ses *Ἰστορίαι* pendant son exil à Athènes<sup>4</sup> et dans cet ouvrage il y a des

<sup>1</sup> J.M. ALONSO-NÚÑEZ, "Alexander der Grosse und die Iberische Halbinsel", in *Zu Alexander d. Gr. Festschrift G. Wirth zum 60. Geburtstag am 9.12.86*. Hrsg. v. W. Will unter Mitarbeit von J. Heinrichs, I (Amsterdam, 1988), 595-603.

<sup>2</sup> J.M. ALONSO-NÚÑEZ, "Das Bild der Iberischen Halbinsel bei Polybios", in *AC LIV* (1985), 259-266.

<sup>3</sup> Pour l'époque hellénistique voir l'excellent ouvrage d'E. WILL, *Histoire Politique du Monde Hellénistique (323-30 av. J.C.)* (Nancy, 1966-1967), 2 vols.

<sup>4</sup> Pour Timée en général consulter LAQUEUR, "Timaos von Tauromenion", *RE*, 2. R. VI, 1076-1203; H.R. BREITENBACH, "Timaecus von Tauromenion", *KP V*,

informations sur la Péninsule Ibérique, si bien Timée n'y avait pas été<sup>5</sup>. L'oeuvre originale est perdue, cependant nous avons des fragments<sup>6</sup>.

Chez Polybe, XII,28,a,3 on trouve le témoignage que Timée s'était occupé des habitudes (ἔθη) des Ligures, des Celtes et des Ibères. Il serait donc un historien intéressé aux questions ethnographiques et surtout des peuples de la Méditerranée Occidentale<sup>7</sup>. En effet, il y a plusieurs fragments décrivant les moeurs des habitants des îles Baléares qui avaient une réputation comme frondeurs (σφενδονήται) (F 6 b Schulten = Strab. 168 = III,5,1; F 6 d Schulten = Flor., *epit.*, I,43,5; F 6 e Schulten = Schol. Lyk. 633). Timée aurait connu cette habilité des Baléares, parce qu'ils étaient des mercenaires en Sicile. Dans un autre passage (F 6 c Schulten = Lyk., *Alex.*, 633 = Jacoby F 66) à propos d'un naufrage des Grecs Timée décrit les moeurs des habitants des îles Baléares. Il faut mettre cette information dans la catégorie des récits du retour des

835-837; W. SPOERRI, "Timaio von Tauromenion", *LAW*, 3089; G.L. BARBER, "Timaio of Tauromenion", *OCD* 2, 1074. Consulter également F. SUSEMIHL, *Geschichte der griechischen Literatur in der Alexandrinerzeit*, I. Bd. (Leipzig, 1891), 563-583; W. VON CHRIST's *Geschichte der griechischen Literatur*, 6. Auflage unter Mitwirkung v. O. STÄHLIN bearbeitet v. W. SCHMID, 2. Teil, 1. Hälfte (München, 1920), 218-222; A. MOMIGLIANO, "Timeo", in *Enciclopedia Italiana* 33 (1937), 849-850; *The Cambridge History of Classical Literature*, I, *Greek Literature*, ed. by P.E. EASTERLING and B.M.W. KNOX (Cambridge, 1985), 467. On doit lire aussi les ouvrages de caractère général de T.S. BROWN, *Timaio of Tauromenion* (Berkeley and Los Angeles, 1958) et de G.A. MANSUELLI, *Lo storico Timeo di Tauromenion* (Bologna, 1958).

<sup>5</sup> Les fragments sur la Péninsule Ibérique se trouvent dans *Fontes Hispaniae Antiquae*. II. 500 a. de J.C. hasta César. Edición y comentario por A. SCHULTEN, *Iberische Landeskunde. Geographie des antiken Spanien*, Bd. 1 (Strasbourg/Kehl, 1955), 66-67.

<sup>6</sup> Recueillis par JACOBY, *FGH Hist* III B 566.

<sup>7</sup> Pour la bonne connaissance de Timée sur l'Ouest voir J. GEFFCKEN, *Timaio's Geographie des Westens* (Berlin, 1892), 173-191 tandis que E. SCHWARTZ, "Timaio's Geschichtswerk", in *Hermes* 34 (1899), 481-493 ne porte pas un jugement si positif sur la connaissance des pays de l'Ouest méditerranéen par Timée. Mais G. DE SANCTIS, "Timeo", in *Ricerche sulla Storiografia Siciliota* (Palermo, 1958), 43-69, sp. pp. 67-68 est revenu à une évaluation positive de Timée dans cet aspect. Dans la même lignée se trouve A. MOMIGLIANO, "Atene nel III secolo a.C. e la scoperta di Roma nelle Storie di Timeo Tauromenion", in *RSI* LXXI (1959), 529-556 = *Terzo Contributo* (Roma, 1966), 23-53, sp. pp. 23-28, 35-51 et A. MOMIGLIANO, *Alien Wisdom* (Cambridge, 1975), pp. 15, 18 et 74. Cependant L. PEARSON, "Myth and archaeology in Italy and Sicily - Timaeus and his predecessors", in *YCIS* XXIV (1975), 171-195 n'est pas si positif.

héros de la Guerre de Troie. On signale aussi que les Ibères proviendraient de la porte de Tartessos, mais cette information est plutôt une figure poétique. Dans un autre fragment (F 6 f Schulten = Strab. 654 = XIV,2,10) on offre information géographique sur les îles Baléares avec indication de l'extension de la plus grande et ce fragment doit être mis en rapport avec l'antérieur à cause d'une appartenance commune au cycle du retour des héros de la guerre de Troie, auquel aurait puisé Timée. A la même lignée appartient un autre fragment (F 2 Schulten = Lyk., *Alex.*, 642) qui mentionne l'arrivée des Grecs à Τορτησοῦ πύλη, c'est-à-dire, au Déroit de Gibraltar après la Guerre de Troie.

Des autres fragments (F 3 Schulten = Plin., *N.H.*, IV,120 = Jacoby F 67; F 3 a Schulten = Steph.: Ἀφροδισία; F 3 b Schulten = Dion. Periege. 456) donnent des renseignements qui prouvent une bonne connaissance de la zone de Cadix, laquelle proviendrait des navigateurs.

On remarque que Timée ne s'était pas seulement intéressé aux activités des Grecs dans la Méditerranée Occidentale, mais aussi des Puniques avec indication même de ses voyages dans l'Atlantique. Ainsi (F 5 Schulten = Diod. V,20 = Jacoby F 67) Timée parle des activités des Phéniciens et des Carthaginois dans l'Atlantique, de la découverte de l'île de Madère et il y a également une mention de la fondation de Cadix par les Phéniciens et du blocus du Déroit de Gibraltar par les Carthaginois, ce qui indique qu'il était encore fermé à la navigation grecque quand Timée écrivait. Dans un autre fragment (F 5 a Schulten = Ps. Aristot., *Mirab. auscult.* 84) il y a aussi une allusion à la découverte de l'île de Madère par les Puniques. On pourrait expliquer d'un point de vue économique l'activité des Puniques dans l'Atlantique en l'associant à la pêche de thon, ce qui peut être déduit d'un autre fragment (F 4 Schulten = Ps. Aristot., *Mirab. auscult.* 136).

Timée a traité aussi les activités commerciales phéniciennes avec Tartessos, où ils cherchaient de l'argent comme nous montre un autre fragment (F 1 Schulten = Ps. Aristot., *Mirab. auscult.* 135). Il faut souligner ici l'intéressante information que, dans ce temps, les habitants de Tartessos ne connaissaient pas encore l'huile, selon ce qui se dégage de l'intéressant fragment mentionné ci-dessus. Encore un autre fragment (F 1 a Schulten = Diod. V,35,4) certifie que la richesse en argent explique la présence des Phéniciens en Tartessos.

Deux intéressants fragments offrent des indications précieuses sur les Carthaginois dans les îles Baléares. Dans le premier (F 6 Schulten = Diod. V,16 = Jacoby F 67) on trouve une description de l'île Πιτυοῦσσα (Ibiza) avec information ethnographique soulignant les traits économiques. Selon Timée l'île était habitée par les

Carthaginois qui avaient fondé Ibiza 160 ans après Carthage, dont la fondation était traditionnellement fixée l'an 814; la fondation d'Ibiza aurait eu lieu donc l'année 654, ce qui décèle une source punique chez Timée, parce que le point de repère chronologique chez Timée est la date de la fondation de Carthage<sup>8</sup>. Dans le deuxième (F 6 a Schulten = Ps. Aristot., *Mirab. auscult.* 88) on ajoute à notre information une description de la richesse agricole des îles Γυμνήσιου (Baléares), des moeurs de ses habitants et le témoignage qu'ils agissaient comme mercenaires des Carthaginois.

Un autre aspect de l'information donnée par Timée est l'importance des minéraux dans la Péninsule Ibérique. Dans ce contexte on doit inclure un autre fragment (F 8 Schulten = Ps. Aristot., *Mirab. auscult.* 87), dans lequel on contient une allusion au commerce massaliote avec la Péninsule Ibérique, ce qui est un signe de l'activité commerciale de Massalia dans la Péninsule Ibérique lorsque Timée écrivait. En rapport avec cette indication il y a une autre (F 7 Schulten = Ps. Aristot., *Mirab. auscult.*, 85) mentionnant la voie d'Héraclès partant de la Celtique et avec une prolongation vers la Péninsule Ibérique. L'auteur souligne l'attitude amicale des Ligures et des Ibères, ce qui montrerait leur bonne disposition vers le commerce.

Enfin, un dernier fragment (F 10 Schulten = Diod. IV,56,3 = Jacoby F 85) porte sur le voyage des Argonautes vers l'Ouest, donc le mythe exprimerait le voyage des habitants de Tartessos cherchant l'étain.

On peut déduire que l'information de Timée concernant la Péninsule Ibérique provient des navigateurs et reflète les routes des Puniques et des Grecs, chez lesquelles le voyage de Pythéas, qu'il a décrit dans son *Τὸ περὶ τοῦ ὠκεανοῦ*, aurait été une source très importante<sup>9</sup>. On peut aussi tirer la conclusion que la raison fondamentale de la présence de Phéniciens, Grecs et Carthaginois dans la Péninsule Ibérique est la richesse en minéraux. Le fait de s'intéresser aux Puniques dans les *Histoires* s'explique parce que Timée était originaire de Sicile, où les Carthaginois contrôlaient une partie de île.

<sup>8</sup> Pour le système chronologique de Timée voir J. BELOCH, "Die Ökonomie der Geschichte des Timaios", in *Jahrbücher für classische Philologie* 123 (1881), 697-706.

<sup>9</sup> Sur Timée recueillant information de Pythéas voir K.E. MÜLLER, *Geschichte der antiken Ethnographie und der ethnologischen Theorienbildung*, I. Bd. (Wiesbaden, 1972), 256-260.

*Eratosthène*

Les renseignements du premier grand géographe de l'Antiquité<sup>10</sup> Eratosthène de Cyrène (ca. 275 - ca. 194) ont toujours une valeur comme source pour la connaissance de la Péninsule Ibérique même s'il n'y a pas été<sup>11</sup>. L'oeuvre dans laquelle Eratosthène touche des questions concernant la géographie et l'ethnographie de la Péninsule Ibérique est la Γεωγραφικά, qui est perdue, mais dont on trouve des fragments dans la Γεωγραφικά de Strabon. C'est pour cette raison que la recherche doit être faite à travers Strabon<sup>12</sup>.

Cependant Strabon a fort attaqué la connaissance de la Péninsule Ibérique qu'avait Eratosthène (F 1 Schulten = Strab. 93 = II,1,40; F 2 Schulten = Strab. 104 = II,4,2). Eratosthène a été attaqué aussi à cet égard par Artémidore d'Ephèse (F 7 Schulten = Strab. 148 = III,2,11), mais malgré la critique d'Artémidore Eratosthène montre une bonne connaissance de la Péninsule Ibérique qu'il aurait puisée chez Pythéas. Les sources d'Eratosthène pour l'Occident, où il n'avait pas été, sont Pythéas (F 2 Schulten = Strab. 104 = II,4,2) et Timosthénès de Rhodes (F 1 Schulten = Strab. 93 = II,1,40).

<sup>10</sup> Pour Eratosthène en général voir KNAACK, "Eratosthenes von Cyrene", *RE*, VI, 358-389; J. MAU, "Eratosthenes", *KP* II, 344-346; F. LASSERRE - H. GERICKE - H. ERBSE, "Eratosthenes", *LAW*, 852-854; J.F. LOCKWOOD - E.H. WARMINGTON, "Eratosthenes", *OCD*<sup>2</sup>, 405; F. SUSEMIHL, *Geschichte der griechischen Literatur in der Alexandrinerzeit*, I.Bd. (Leipzig, 1891), 409-428; E. SCHWARTZ, "Eratosthenes", in *Charakterköpfe aus der antiken Literatur*, 2. Reihe (Leipzig-Berlin, 1919<sup>3</sup>), 68-96; W. VON CHRIST - W. SCHMID - O. STÄHLIN, *Geschichte der griechischen Literatur*, II, 1 (München, 1920<sup>6</sup>), 245-253; R. PFEIFFER, *History of Classical Scholarship. From the beginnings to the end of the Hellenistic Age* (Oxford, 1968), 152-170; *The Cambridge History of Classical Literature*, I, *Greek Literature*, ed. by P.E. EASTERLING and B.M.W. KNOX (Cambridge, 1985), 604-605. Sur Eratosthène comme chronographe voir B. NIESE, "Die Chronographie des Eratosthenes", in *Hermes* 23 (1888), 92-102.

<sup>11</sup> Pour les fragments d'Eratosthène concernant la Péninsule Ibérique consulter *Fontes Hispaniae Antiquae*. II. 500 a. de J.C. hasta César. Edición y comentario por A. SCHULTEN (Barcelona, 1925), 114-119. Voir aussi A. SCHULTEN, *Iberische Landeskunde. Geographie des antiken Spanien*, Bd. 1 (Strasbourg/Kehl, 1955), qui a mis en valeur Pythéas comme source d'Eratosthène. Pour les fragments géographiques d'Eratosthène consulter H. BERGER, *Die geographischen Fragmente des Eratosthenes*. Neu gesammelt und besprochen (Leipzig, 1880).

<sup>12</sup> Strabo *Geographica* (Lipsiae in aedibus B.G. TEUBNERI, 1895-1899), 3 vols. Il y a une nouvelle édition de la *Géographie* de Strabon en cours de publication dès 1966 à Paris chez Les Belles Lettres.

Eratosthène chez Strabon 108 = II,4,8 désigne la Péninsule Ibérique comme Ἰβηρία. Au début du troisième livre de sa *Géographie* Eratosthène a mis les colonnes d'Héraclès, c'est-à-dire, le Déroit de Gibraltar comme limite occidentale du monde (F 10 Schulten = Strab. 67 = II,1,1). Eratosthène connaissait la côte de la Péninsule Ibérique grâce à Pythéas, ce qui se reflète aussi dans la connaissance très exacte de la zone du Déroit de Gibraltar ainsi que dans sa localisation très précise (F 9 Schulten = Strab. 170 = III,5,5), ce qui provient sans doute de l'information acquise chez Pythéas. Le navigateur massaliote a fourni de bons renseignements: ainsi Polybe et Strabon critiquent (F 5 Schulten = Strab. 107 = II,4,4) la mauvaise connaissance de la Péninsule Ibérique qu'aurait Eratosthène, qui, pourtant, avait raison en affirmant que la partie occidentale de la Péninsule Ibérique jusqu'à Cadix était habitée par des Galates, c'est-à-dire, des Celtes; Eratosthène aurait puisé cette information chez Pythéas. En ce qui concerne la côte orientale de la Péninsule Ibérique Eratosthène suivant la localisation traditionnelle situe les Ibères là (F 6 Schulten = Strab. 64 = I,4,5). En revanche, Strabon défend Eratosthène contre Polybe en ce qui concerne les distances entre différents points de la côte de la Péninsule Ibérique (F 12 Schulten = Strab. 106-107 = II,4,4). Eratosthène montre même une bonne connaissance de la géographie sous-marine dans la zone du Déroit de Gibraltar (F 11 Schulten = Strab. 49-50 = I,3,4). Dans un intéressant passage (F 13 Schulten = Strab. 159 = III,4,6) Eratosthène manifeste une bonne connaissance de Tarragone et de ses possibilités comme port. Enfin, un autre passage (F 14 Schulten = Strab. 802 = XVII,1,19) est important d'un point de vue historique, parce qu'il indique que les Carthaginois maintenaient fermé le Déroit de Gibraltar à l'époque lorsqu'il écrivait.

Enfin, pour conclure, le fameux passage (F 15 Schulten = Strab. 64-65 = I,4,6), dans lequel Eratosthène a diminué les distances de la Péninsule Ibérique vers l'Inde par l'Occident, ce qui est à la base de l'exploit de Colón, qui croyait que la distance à parcourir vers l'Inde par l'Ouest n'était pas si grande; de cette façon Colón a découvert l'Amérique<sup>13</sup>.

<sup>13</sup> Pour les mesures d'Eratosthène et les dimensions de la terre qu'il donne voir H. NISSEN, "Die Erdmessung des Eratosthenes", in *RhM* N.F. 58 (1903), 231-245; L.V. FIRSOV, "Eratosthenes' calculation of the earth's circumference and

On peut remarquer que les renseignements de caractère géographique<sup>14</sup> et ethnographique<sup>15</sup> d'Eratosthène sont en général assez bons avec une connaissance très précise de certains points comme le Déroit de Gibraltar ou Tarragone<sup>16</sup>. Il nous donne aussi une idée soignée de la portée du contrôle carthaginois dans l'Ouest méditerranéen, ce qui explique d'ailleurs le manque d'information pour une partie de la Péninsule Ibérique. Eratosthène a le mérite d'avoir reconnu l'autorité de Pythéas. De toute façon, notre

the length of the Hellenistic stade", in *VDI* 1972, 3 (121), 154-174; R.R. NEWTON, "The sources of Eratosthenes' measurement of the Earth", in *The Quarterly Journal of the Royal Astronomic Society* 21 (1980), 379-387; D. RAWLINS, "Eratosthenes' Geodesy unraveled: Was there a high-accuracy Hellenistic Astronomy?", in *Isis* 73 (1982), 259-265; B.R. GOLDSTEIN, "Eratosthenes on the 'Measurement' of the Earth", in *Historia Mathematica* 11 (1984), 411-416; D. ENGELS, "The Length of Eratosthenes' Stade", in *AJPh* 106 (1985), 298-311.

<sup>14</sup> Sur Eratosthène et la Géographie voir A. FORBICER, *Handbuch der alten Geographie aus den Quellen bearbeitet*, 1. Bd. (Leipzig, 1842), 178-197; E.H. BUNBURY, *A History of the Ancient Geography among the Greeks and Romans from the earliest ages till the fall of the Roman Empire*, 1st vol. (London, 1883<sup>2</sup>), 615-660, où il soutient qu'il n'avait pas une bonne connaissance de l'Europe Occidentale (p. 636); H. BERGER, *Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen* (Leipzig, 1891), 57-112; H.F. TOZER, *A History of Ancient Geography* (Cambridge, 1935<sup>2</sup>), 180-183 songe aussi au Périple d'Hannon comme source d'Eratosthène pour l'Ouest (p. 181); J.O. THOMSON, *History of Ancient Geography* (Cambridge, 1948) revient sur l'importance de Pythéas comme source d'Eratosthène (p. 143); G. AUJAC, *La Géographie dans le Monde Antique* (Paris, 1975), 15-20 et 70-78; P. PÉDECH, *La géographie des Grecs* (Paris, 1976), 100-107 a souligné aussi l'importance de Pythéas comme source de Strabon en même temps qu'il excuse les défauts de sa connaissance des pays de l'Ouest à cause du manque d'explorations. Plus récemment P. PÉDECH, "Géographes grecs et géographes romains", in *Caesarodunum* XV bis (1980) (Colloque histoire et historiographie Clio), 23-35 a attiré l'attention sur l'approche géométrique de la figure de l'oecumène chez Eratosthène (p. 24). Les études portant seulement sur la géographie d'Eratosthène ne manquent pas: voir A. THALAMAS, *La Géographie d'Eratosthène* (Versailles, 1921), 2 vols. et A. LHEUREUX, "La Géographie d'Eratosthène. Son originalité et son influence dans l'Antiquité", in *LEC* XII (1942), 33-39, où il met en valeur la figure d'Eratosthène comme créateur de la science géographique et le rôle que Pythéas a joué comme sa source.

<sup>15</sup> K.E. MÜLLER, *Geschichte der antiken Ethnographie und der ethnologischen Theorienbildung*, I. Bd. (Wiesbaden, 1972), 277-281 a mis le point sur le fait qu'Eratosthène a puisé non pas seulement aux sources littéraires, mais aussi aux histoires de voyages.

<sup>16</sup> E.P. WOLFER, *Eratosthenes von Kyrene als Mathematiker und Philosoph* (Groningen, 1954), 55-64 a souligné l'importance de la personnalité scientifique d'Eratosthène dans le monde hellénistique. G. AUJAC, *Strabon et la science de*

connaissance d'Eratosthène a des limites, parce que sa Γεωγραφικά est perdue et sa carte est connue seulement grâce aux discussions postérieures. La critique de Strabon à Eratosthène doit être mise dans le contexte des discussions d'écoles rivales ayant des conceptions différentes de la géographie. Selon la carte d'Eratosthène<sup>17</sup> le monde est oblong et la Péninsule Ibérique se trouve à l'extrême occidental; il faut dire qu'il a une représentation assez exacte de la forme de la Péninsule Ibérique, dans laquelle il a inséré d'une façon tout à fait logique ses renseignements ethnographiques et historiques<sup>18</sup>.

*son temps* (Paris, 1966), 49-64 tout en indiquant l'importance scientifique de la géographie d'Eratosthène (p. 49) signale ses défauts d'information pour l'Ouest (p. 59). Consulter aussi G. DRAGONI, *Eratostene e l'apogeo della scienza greca* (Bologna, 1979), sp. pp. 237-240.

<sup>17</sup> Sur la représentation du monde d'Eratosthène voir K. MILLER, "Das Erdbild des Eratosthenes (geb. 276, † 194 v. Chr.)", in *Die ältesten Weltkarten VI* (Stuttgart, 1898), 114-120. O.A.W. DILKE, *Greek and Roman maps* (London, 1985), 32-35 considère la carte du monde de Strabon comme la première carte scientifique.

<sup>18</sup> P.M. FRASER, "Eratosthenes of Cyrene", in *PBA LVI* (1970), 175-207 = *Lecture on a Master Mind British Academy 1970* (London, 1971) a très bien étudié les circonstances dans lesquelles Eratosthène a vécu et a produit son oeuvre scientifique (p. 11) tout en mettant en valeur que son importance est dans le domaine de la géographie (pp. 15-16); FRASER pense qu'il aurait composé son ouvrage depuis 220 (p. 18). Dans son monumental *Ptolemaic Alexandria* (Oxford, 1972) FRASER soutient (1st vol., p. 152) que Timosthène de Rhodes serait une des sources d'Eratosthène pour sa connaissance de l'Ouest méditerranéen et de la Péninsule Ibérique. Timosthène aurait voyagé dans cette direction avant l'an 263 av. J.C. FRASER a souligné aussi (1st vol., p. 483) son idée de la fraternité de tous les hommes et le caractère éclectique de sa pensée. FRASER a signalé également (1st vol., p. 537) que l'autre source d'Eratosthène pour l'Ouest serait Pythéas. Pour Pythéas comme source pour les côtes de la Péninsule Ibérique voir aussi G. DRAGONI, "Introduzione allo studio della vita e delle opere di Eratostene (circa 276 - circa 195 a.C.)", in *Physis XVII* (1975), 41-70, sp. pp. 64-66.



## Les financiers et commerçants constituaient-ils, à Rome, des groupes de pression économique ?

Jean ANDRÉAU

On sait que les sénateurs romains ne dédaignaient pas, surtout à la fin de la République, d'intervenir auprès de leurs pairs, magistrats ou promagistrats, pour leur recommander les affaires de leurs amis, de leurs affranchis, de leurs parents ou même leurs propres affaires. On se souvient des interventions de Brutus auprès d'Appius Claudius, puis de Cicéron, gouverneurs de Cilicie: par l'intermédiaire de Scaptius et de Matinius, il avait prêté une grosse somme à la cité de Salamine, moyennant un taux d'intérêt usuraire de 48%; il souhaitait que le promagistrat de la province l'aidât à recouvrer cet argent, et ses démarches étaient loin de se heurter à une fin de non-recevoir<sup>1</sup>.

A ce niveau d'affaires, on peut dire que l'intervention politique à des fins personnelles était naturelle, et qu'elle était prévisible dès la signature du contrat de prêt. Quels que fussent le promagistrat et les consuls, Brutus avait, vu son rang et le fonctionnement du Sénat, la possibilité d'intervenir. Il n'était pas sûr, il est vrai, de réussir à tout coup, car il pouvait se heurter à l'animosité ou aux principes de gouvernement de tel ou tel de ses pairs. Mais il était de plain pied avec les plus hautes instances de l'Etat et en connaissait tous les ressorts; il était inévitable qu'il s'efforçât d'en profiter pour son propre avantage<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Cic., *Att.*, 5, 21, 10-13; 6, 1, 3-8; 6, 2, 7-9; 6, 3, 5-6.

<sup>2</sup> Parmi les nombreux autres exemples qui pourraient être cités, bornons-nous à celui de L. Carpinatius, qui, en affaires, était au moins aussi lié à Verrès que Scaptius et Matinius à Brutus. Il prêtait de l'argent, tant en son propre nom que comme prête-nom de Verrès, et cet argent prêté, contrairement à ce qu'on a parfois écrit, n'appartenait pas à la *societas publicanorum*. Carpinatius faisait cadeau à Verrès des intérêts de sommes qui, semble-t-il, lui appartenaient en

Ces interventions visant à satisfaire des intérêts individuels étaient si fréquentes que beaucoup d'historiens actuels nourrissent à ce propos des soupçons incessants, cherchant à convaincre de cupidité tout sénateur romain, et qu'ils s'interrogent sur l'importance que les intérêts financiers et commerciaux, en particulier dans les provinces, avaient aux yeux des sénateurs, et par rapport à l'ensemble de leurs patrimoines. Est-ce excessif? Il faut dire que les auteurs anciens eux-mêmes nourrissaient des soupçons analogues. Valère-Maxime, par exemple, prête au tribun de 154 av. J.-C., Lucius Aurelius Cotta, des motifs intéressés<sup>3</sup> et Tacite, à propos de la crise de 33 ap. J.-C., signale qu'aucun sénateur ne respectait les lois de César sur le prêt d'argent<sup>4</sup>.

D'autre part, la recherche moderne se pose la question de l'influence que ces pressions et interventions exerçaient sur la politique de conquête de la cité de Rome, du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au début de l'Empire.

Je ne compte pas traiter ici de ces questions, mais d'une autre qui leur est liée.

Les financiers ou, dans d'autres cas, les commerçants, les fabricants qui protestaient individuellement ou qui faisaient valoir leurs relations de parenté, de patronat, d'amitié personnelle ou politique pour satisfaire leurs intérêts privés, formaient-ils des groupes de pression, des "lobbies", au service de leurs intérêts collectifs? Intervenaient-ils collectivement auprès du Sénat ou des magistrats, et de quelle façon? Dans les manuels généraux d'histoire romaine, on suppose souvent que tel magistrat a subi les pressions corporatives des banquiers, des créanciers, des négociants, et qu'il a exaucé leurs vœux. De telles pressions, qui ne sont pas la demande individuelle d'une personne isolée mais émanent d'un groupe de métier ou d'intérêts, sont-elles attestées dans les textes antiques? Et si, oui, de quelle manière y procède-t-on? Et avec quel succès? Ces questions ne sont pas très fréquemment posées, et j'aimerais essayer

propre; mais Verrès, en retour, souscrivait à toutes ses demandes (Cic., 2 Verr. 2, 169 à 191, et surtout 169-172). En ce cas encore, l'intervention politique (auprès du promagistrat ou même auprès des magistrats de Rome) est prévisible; on peut dire qu'elle va de soi.

<sup>3</sup> Val. Max., 6, 5, 4; Voir Ch. T. BARLOW, *Bankers, money-lenders and interest rates in the Roman Republic*, Ann Arbor-Londres, University Microfilms International, 1978, p. 111 et 116.

<sup>4</sup> Tac., Ann., 6, 16 (*neque enim quisquam (senator) tali culpa vacuus*).

d'y répondre, en me consacrant avant tout aux financiers, que je connais moins mal que les autres catégories d'agents économiques.

\*

Dans sa thèse, diffusée en 1978, Charles Thomas Barlow parle sans cesse de la "banking community"<sup>5</sup>. Il s'agit de l'ensemble des financiers romains; certains d'entre eux sont très haut placés, d'autres humbles et peu riches, mais, dans l'ensemble, au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., il faut plutôt les chercher du côté des classes moyennes ("The banking community belonged within the middle classes of society", p. 91). Cela reste vrai au cours des dernières décennies de la République, quoiqu'alors ils se rapprochent de l'aristocratie. Selon Barlow, cette unité permet à la communauté bancaire de parler d'une seule voix et d'intervenir à tout bout de champ, en tant que groupe de pression, dans la vie politique. A partir d'une phrase d'Appien qui, en tout cas, ne concerne pas tout le monde financier romain, Ch. Barlow a tendance à penser que la communauté bancaire était opposée à Tibérius Gracchus, et il examine quelles positions elle a pu prendre à l'époque de la guerre civile entre César et Pompée<sup>6</sup>.

Je ne me fais pas du tout la même idée du monde financier romain que Barlow. Il est à mes yeux divisé en groupes socialement tout à fait hétérogènes et qui n'ont en commun que le fait de prêter de l'argent ou d'encaisser des taxes ou des redevances<sup>7</sup>.

D'une part, il y a les nombreux aristocrates financiers, sénateurs, chevaliers ou notables dont le mode de vie était proche de celui des membres de ces deux ordres (certains notables municipaux, certains notables des provinces). Ils prêtent de l'argent, parfois par très grosses sommes, et se livrent à diverses autres opérations, par exemple des transferts de fonds, mais ils n'ont pas que des intérêts financiers, et, par mode de vie aussi bien que par

<sup>5</sup> Voir ci-dessus, à la note 3.

<sup>6</sup> Ch. T. BARLOW, *Bankers, moneylenders and interest rates*, p. 119-120, 190-196 et 211-212.

<sup>7</sup> Sur la structure sociale du monde financier romain et sur les divers groupes qui le composent, voir J. ANDREAU, "Brèves remarques sur les banques et le crédit au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.", *Annali dell'Istituto Italiano di Numismatica*, 28, 1982, p. 99-123, 208-209 et 239-240; *id.*, "Modernité économique et statut des manieurs d'argent", *MEFRA*, 97, 1985, p. 373-410; et *id.*, *La Vie financière dans le monde romain, les Métiers de manieurs d'argent (IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. - III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.)*, Rome, E.F.R., 1987.

mentalité, il est exclu qu'ils se conçoivent comme des professionnels. D'autre part, il y a les publicains, dont les plus importants appartiennent aussi à l'aristocratie (à l'ordre équestre), mais qui ont d'autres intérêts et sont sûrement très attentifs à la gestion des affaires publiques. Il y a encore les banquiers et changeurs de métier, *argentarii*, *coactores argentarii*, *nummularii*, *coactores*, les seuls véritables professionnels de la communauté bancaire, mais qui étaient des boutiquiers totalement extérieurs aux valeurs aristocratiques, souvent des affranchis, et dont les réseaux de relations, très locaux ou régionaux, ne se confondaient certainement pas avec ceux des aristocrates financiers. Il y avait encore les commerçants financiers, négociants bien assis qui prêtaient à d'autres commerçants et pratiquaient en particulier le prêt maritime. Il y avait, aux marges de l'aristocratie, des hommes en ascension, à la fortune très mobile et très soucieux de s'enrichir, qui, à la fin de la République, partageaient en particulier pour les provinces afin d'y jouer le rôle de *negotiatores*<sup>8</sup>. Il y avait les esclaves de confiance des notables ou des négociants, les *dispensatores*, les *actores*, les *arcarii*, les *vilici*, qui, dans certains cas, ne devaient pas négliger leurs propres affaires, en même temps qu'ils s'occupaient de celles de leurs maîtres. Il y avait enfin les prêteurs à la petite semaine et les usuriers de tout poil.

Il est difficile de se représenter à quel point tous ces groupes étaient socialement distincts les uns des autres. Il est vrai que, lorsqu'il y avait une crise des paiements et si tel ou tel homme politique réclamait une abolition des dettes, tous les débiteurs pouvaient se sentir solidaires de cette revendication, tandis que les créanciers lui étaient opposés. En certaines situations relativement exceptionnelles, une communauté d'opinions se manifestait éventuellement pour ou contre une mesure précise, déjà prise ou seulement proposée, mais cette communauté d'opinions ne signifiait pas nécessairement une action commune, et elle ne pouvait être durable. En 63, au moment de la conjuration de Catilina, un bon nombre de débiteurs se sont rangés sous la bannière de ce patricien, qui se piquait de posséder un imposant patrimoine. Mais Salluste, en recomposant deux lettres parallèles, celle que Catilina lui-même avait remise à Quintus Lutatius Catulus et celle que Caius Manlius avait envoyée à Quintus Marcius Rex, prend soin de montrer à ses lecteurs que tous les conjurés ne tenaient pas le

<sup>8</sup> A ces hommes en ascension à la fortune très mobile, j'ai parfois donné le nom d' "affairistes"; voir par exemple "Brèves remarques sur la banque et le crédit au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.", p. 109-117.

même langage et n'avaient pas les mêmes intérêts. D'un côté, il y avait des sénateurs endettés et déçus, mais qui, même alors qu'ils étaient endettés, ne pouvaient combattre pour l'abolition des dettes indépendamment d'autres revendications. D'un autre côté, des plébéiens réduits à la misère<sup>9</sup>.

Ils se trouvèrent réunis pour une action qui déboucha sur un début de guerre civile. Mais leur entente ne fut pas pour autant très durable. Et d'ailleurs il ne s'agissait pas là de financiers, mais au contraire de victimes de l'activité financière.

Quand Cicéron et Salluste parlent de la conjuration de Catilina, ils distinguent plusieurs groupes d'acteurs et de sympathisants. Dans la plupart des autres crises des paiements, celle des années 49-46 par exemple ou celle de 33 ap. J.-C., les textes n'indiquent même pas quels groupes de créanciers et de débiteurs sont en présence<sup>10</sup>. Les mesures prises concernent tous les débiteurs ou tous les créanciers, à quelque groupe qu'ils appartiennent, et visent à rétablir l'ensemble des paiements. De telles façons de présenter les choses sont révélatrices de l'hétérogénéité des milieux financiers et montre que l'Etat ne compte pas, parmi eux, d'interlocuteurs privilégiés. Même les publicains ne font pas toujours parler d'eux en ces circonstances, peut-être parce que leur activité ne consiste pas avant tout à prêter de l'argent. Aucun groupe social, parmi les financiers, ne domine les autres au point que l'Etat songe à se tourner vers lui dès qu'il y a un problème à résoudre.

Je n'insiste pas davantage sur la diversité des groupes qui se livraient à l'activité financière. La suite de cet article la confirmera à propos de tel ou tel épisode précis.

De nos jours, dans nos pays, quand un groupe social plus ou moins ample pressent qu'il a des intérêts communs, il s'efforce de s'organiser pour les défendre, de se constituer en "lobby", et entreprend d'être reconnu comme tel par les pouvoirs publics. Ceux-ci feignent d'abord de ne pas s'apercevoir de son existence, puis, quand ils sont forcés de s'y résoudre, ils font la sourde oreille à ses revendications, pour ne pas avoir à reconsidérer leur politique. Le "lobby" vise à faire entendre sa voix et à rendre inévitable un dialogue avec les pouvoirs publics, dont le jeu, à l'inverse, consiste à gagner du temps et à se faire tirer l'oreille. Je voudrais montrer que, dans l'Antiquité romaine, la situation est sauf exception toute différente. Ou bien la cité, l'Etat, est directement intéressé à l'affaire et c'est lui-même qui suscite le dialogue; c'est

<sup>9</sup> Sall., *Catil.*, 33 et 35.

<sup>10</sup> Voir par exemple Caes., *B.C.*, 3, 20-22; et Dion Cassius, 42, 22-25.

lui-même qui, en quelque sorte, constitue en "lobby" le groupe d'intérêts potentiel. Ou bien l'Etat n'est pas impliqué dans ses propres intérêts politiques ou financiers, et le groupe de pression, le "lobby", ne se constitue nullement. Ainsi s'explique, dans certains cas, la rapide explosion de troubles violents, là où nous nous attendrions plutôt à des préliminaires, — une concertation entre les intéressés, la création d'associations et la publication des revendications, un effort de dialogue avec le Sénat ou les magistrats.

\*

L'Etat peut être impliqué de deux manières: ou il s'agit d'affaires qui sont les siennes (c'est le cas quand ses interlocuteurs sont les sociétés de publicains); ou bien est posé un problème politique, militaire ou social précis auquel il ne peut absolument pas être indifférent et qui fait partie de ses préoccupations habituelles, — notamment l'approvisionnement de la ville de Rome.

Prenons quelques exemples du premier cas de figure, d'affaires où l'Etat est financièrement partie prenante.

En 215 av. J.-C., l'Etat demande aux publicains de prêter à usage (*commodare*) l'argent qu'ils avaient gagné dans les adjudications, afin d'assurer les fournitures de vivres et de vêtements à l'armée d'Espagne et à la flotte<sup>11</sup>. Cela se passe publiquement, dans une réunion publique, une *contio*. C'est le prêteur Fulvius qui parle. Il fixe un jour pour l'adjudication. Au jour fixé, arrivent dix-neuf personnes qui forment trois sociétés. Ils posent des conditions: ils seront exemptés du service militaire; l'Etat prendra à son compte les risques financiers, au cas où il y aurait des dommages résultant soit de naufrages, soit de l'action de l'ennemi. Les deux conditions sont acceptées et l'affaire est conclue. Elle donnera lieu, peu après, on le sait, à un scandale, — deux des publicains profitant de cette deuxième clause pour simuler de faux naufrages et pour couler des cargaisons de peu de valeur, afin d'ajouter à leurs gains. Mais ceci est une autre question. L'épisode montre comment la cité organise elle-même la négociation, à quel point elle l'organise dans la transparence et avec la plus grande publicité, et combien elle est prompte à répondre aux revendications précises des publicains.

Autre épisode contemporain: les censeurs, faute d'argent, ne pouvaient affermer un certain nombre de *publica*. Les entrepreneurs qui suivaient habituellement ces adjudications se présentèrent en foule et engagèrent les censeurs à faire affaire avec eux, comme si le Trésor disposait des fonds nécessaires. Aucun d'eux ne demanderait à être remboursé avant la fin de la guerre<sup>12</sup>.

<sup>11</sup> Liv., 23, 48-49; 25, 3, 1 à 25, 5, 1.

<sup>12</sup> Liv., 24, 18, 10.

Certes, Tite-Live, en racontant de tels épisodes, vise à montrer combien le patriotisme, la *caritas patriae*, était vive auprès de tous les ordres, *per omnes ordines*. Mais notons que cela ne l'amène pas à faire silence sur les actes de baratterie. Et si nous nous tournons vers les sociétés de publicains du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., nous retrouvons, toutes choses égales d'ailleurs, les mêmes types d'attitudes, tant de la part de l'Etat que de celle des publicains.

Après les adjudications de 61 av. J.-C., les publicains d'Asie sont mécontents des conditions qu'ils avaient pourtant acceptées, et exigent une révision de leur contrat. Le Sénat, suivant l'avis de Caton, refuse cette révision et c'est César qui, en 59 av. J.-C., profitera de cet épisode en leur accordant une remise d'un tiers des sommes théoriquement exigées. L'épisode est caractéristique de ces premières années du premier triumvirat: c'est Crassus qui a poussé les publicains à revendiquer; et César tire les marrons du feu, aux dépens de Cicéron et du Sénat. Mais l'affaire est entourée de publicité, les publicains sont reçus au Sénat et ils sont soutenus par tout l'ordre des publicains, et même par celui des chevaliers. Le groupe de pression est bien défini, il s'exprime officiellement et l'enjeu n'est pas moins clair: le Sénat s'aliénera-t-il les sympathies politiques des membres de ce groupe? En 59, la réponse apparaît aussi clairement que l'enjeu; elle est affirmative<sup>13</sup>.

Quelques années plus tard, en 54, nouvelle explication orageuse au Sénat en relation avec les publicains, ceux de Syrie cette fois. Gabinius, qui gouvernait la Syrie, a eu des démêlés avec eux. Ils sont reçus au Sénat le 13 février 54, en même temps qu'une délégation de la cité de Tyr; Gabinius est attaqué durement; le 11 octobre de la même année, les publicains sont de nouveau introduits au Sénat et les incidents recommencent<sup>14</sup>.

L'Etat et les publicains paraissent contribuer également à cette transparence, à l'institution de ces rapports directs et, dans une certaine mesure, très publics. Les publicains se conçoivent comme

<sup>13</sup> Sur ce fameux épisode, voir Cic., *Att.*, 1, 17, 9; 1, 18, 7; 2, 1, 8; 2, 16, 2; *pro Plancio*, 14, 35; Suet., *Caesar*, 20, 6; Appien, *B.C.*, 2, 13; et Dion Cassius, 38, 7, 4.

<sup>14</sup> Cic., *ad Quint. fr.*, 2, 11, 2. Sur les démêlés de Gabinius avec les publicains de Syrie, se reporter notamment à V. IVANOV, *De societatibus vectigalium publicorum populi Romani*, réimpr. anast., Rome, "L'Erma" di Bretschneider, 1971, p. 110-111; E. BADIAN, *Publicans and sinners*, Oxford, B. Blackwell, 1972, p. 115 et p. 156, note 154; CL. NICOLET, *L'ordre équestre à l'époque républicaine*, I, Paris, De Boccard, 1966, p. 339.

un groupe de pression, et cela se marque en particulier par les décrets qu'ils prennent en l'honneur de magistrats. Cicéron parle à plusieurs reprises de ces décrets dont il a profité à l'époque de son exil. Il s'agit de rendre hommage à un magistrat; mais, pour les grandes sociétés de publicains, qui, à une telle occasion, sont susceptibles de se concerter et de prendre des décrets identiques ou convergents, c'est une manière d'affirmer leurs intérêts et leurs sympathies, de se placer dans le jeu politique et donc de mener une stratégie de groupe de pression, au vu et au su de toute la population, et en particulier des sénateurs, qui ne paraissent nullement surpris<sup>15</sup>.

Quant aux publicains des diverses cités de l'Empire, à ceux qui prenaient à ferme la perception des taxes municipales ou la gestion des biens de la cité, nous ne possédons malheureusement presque aucune information susceptible d'éclairer mon propos. Mais ce fonctionnement des groupes de pression apparaît aussi dans des cas où la cité ou l'Etat, sans être engagé financièrement, a à préserver un intérêt vital, se heurte à un problème de première importance, par exemple militaire.

Exemple de problème militaire: celui auquel est confronté Caton le Jeune à Utique, après la bataille de Thapsus. Des sénateurs romains ont accompagné Caton en Afrique, mais il y a là, aussi, les Trois Cents, des Italiens installés en Afrique pour leurs affaires privées et qui, en 47 et en 46, ont aidé les Pompéiens contre César. Jusq'à quel point Caton peut-il compter sur eux, après la défaite qui vient d'être subie? Accepteront-ils d'affranchir et d'armer leurs esclaves pour continuer la guerre? Le dialogue est direct, et Caton est le premier à le susciter. Il n'est d'ailleurs pas exclu que les Trois Cents aient été, non pas le conseil du *conventus* des Italiens d'Utique, mais un conseil créé spécifiquement pour la conduite commune de la guerre civile, — une manière pour les Pompéiens d'avoir des interlocuteurs parmi la population des *negotiatores* de la région. C'est ce que suggère le texte de Plutarque, extrêmement intéressant pour saisir les rapports et les différences de points de vue entre les sénateurs présents, les Trois Cents et Caton lui-même<sup>16</sup>.

<sup>15</sup> Sur les décrets des sociétés de publicains, voir Cic., *De domo*, 74; *pro Sestio*, 32; *in Pis.*, 41; etc...; Cl. NICOLET, *L'ordre équestre à l'époque républicaine*, I, p. 339-340, et E. BADIAN, *Publicans and sinners*, p. 74 et p. 112 et 139, note 37.

<sup>16</sup> Plut., *Caton le Jeune*, 59-66 et 71; et Caes., *Bell. Afr.*, 88, 1-2 et 90; voir J. ANDRÉAU, *La vie financière dans le monde romain, les métiers de manieurs d'argent*, p. 39-40.



Quelques décennies plus tôt, les *negotiatores* italiens de Cirta avaient avec Adherbal des rapports aussi problématiques et, dans une certaine mesure, semblables. L'ayant aidé à défendre Cirta contre Jugurtha, ils finissent par le persuader de se livrer, parce qu'ils croient à tort que le nom romain les protégera. Négociation dure et dramatique entre un groupe de pression et un Etat qui n'est pas romain, mais qui sait combien il a besoin d'eux, comme Caton le saura lui aussi à Utique. Le pouvoir ne cherche ni à diviser, ni à imposer sans dialogue sa volonté (ce serait sans doute voué à l'échec); il s'efforce de convaincre, mais en vain<sup>17</sup>.

Dans d'autres cas, il ne s'agit pas de défense, de guerre, mais par exemple de l'approvisionnement de Rome, autre point sensible pour les pouvoirs publics. Nous ne savons malheureusement rien de précis sur les rapports que l'Etat entretenait avec les métiers du commerce; nous connaissons certaines mesures prises par l'Etat, nous n'avons aucun récit de la manière dont elles ont été prises. Mais certains indices sont significatifs. La porte des argentaires par exemple, que, sous le règne de Septime Sévère les changeurs-banquiers et les négociants en boeufs du forum boarium ont élevée en l'honneur de l'empereur et de sa famille, suppose une négociation. Ceux qui ont offert la porte, ce sont, d'après l'inscription dédicataire, ceux *qui invehent*, c'est-à-dire ceux qui transporteront les boeufs à l'intérieur de Rome, ceux qui assureront le transport des boeufs. Le problème était très probablement de parvenir à faire pénétrer dans Rome davantage de boeufs et, pour cela, d'aider les négociants qui ne se borneraient pas à acheter et à revendre, mais qui se chargeraient d'acheminer les bêtes vers Rome. Les négociants obtinrent des avantages, nous ignorons lesquels, et ils remercièrent l'Empereur par la construction de la porte<sup>18</sup>.

La cité romaine, l'Etat romain, quand il a besoin de conclure des contrats avec un groupe de particuliers, ou quand il a besoin d'un groupe pour s'acquitter d'une tâche déterminée et urgente, prend lui-même l'initiative de constituer ces particuliers en groupe de pression et entretient avec eux des rapports de négociation parfois tendus, mais clairs et publics. Il n'est plus question, comme pour la défense des intérêts et profits individuels, d'interventions secrètes et qui utilisent des liens d'amitié, de parenté ou de clientèle. Il s'agit d'un débat collectif, et dont les tenants et aboutissants sont aisément perceptibles. De tels épisodes donnent

<sup>17</sup> Sall., *Jug.*, 26.

<sup>18</sup> *CIL*, VI, 1035; voir J. ANDREAU, *La vie financière dans le monde romain*, p. 122-126 et *passim*.

habituellement lieu à de rapides, mais perspicaces analyses des auteurs antiques, parce qu'ils ont à leur disposition tous les principaux éléments de la question.

Le "lobby" est reconnu par l'Etat avant même que ses membres ne le constituent; il est comme constitué par l'Etat lui-même.

\*

Quand il s'agit de défendre des intérêts collectifs qui ont peu d'importance aux yeux de l'Etat, la situation est tout à fait différente.

S'il s'agit d'intérêts individuels, nous voyons ou nous soupçonnons les habituelles interventions, qui suivent les canaux accoutumés. Ces canaux dépendent des milieux sociaux. Pour les aristocrates financiers, il s'agit de démarches auprès de leurs pairs, comme dans le cas de Brutus, que j'ai évoqué en commençant. Quant à des catégories plus basses, par exemple les banquiers de métier, les relations de patronat (du patron à son affranchi, ou du patron à son client) jouent un grand rôle. Sous l'Empire, les esclaves et affranchis de l'Empereur, par exemple, profitent certainement, dans leurs affaires privées, du prestige et de l'efficacité de leur maître ou de leur patron. On en voit, dans le domaine financier, un nombre non négligeable, depuis Hésychus, esclave de Caligula, dans les tablettes de Pouzzoles, jusqu'à Calliste, esclave de l'affranchi impérial Carpophore, sous le règne de Commode<sup>19</sup>. Et, au moment de l'ouverture du *Macellum Magnum*, en 59 ap. J.-C., il ne faut pas s'étonner de trouver, parmi ceux qui y travaillent, des affranchis de Néron et de ses proches, — en particulier Tibérius Claudius Apelles, affranchi impérial, et Lucius Calpurnius Daphnus, un *argentarius*, peut-être un affranchi du consul de 57 ap. J.-C.<sup>20</sup>

Quand il est question d'intérêts collectifs, le milieu social paraît au contraire importer fort peu. Qu'il s'agisse de sénateurs, de banquiers ou d'usuriers, les interventions collectives sont rarissimes dès lors que la cité ou l'Etat ne se sent pas concerné. Certes, pour ce qui est des métiers, le problème touche à l'idée qu'on se fait des

<sup>19</sup> Sur Hésychus, voir par exemple G. BOULVERT, "Nouvelles *tabulae pompeianae*: notes sur un affranchi de Tibère et son esclave", *RD*, 51, 1973, p. 54-61, et J. MACQUERON, "Un commerçant en difficulté au temps de Caligula", dans *Etudes A. Jauffret*, Aix-en-Provence, 1974, p. 497-508. — Sur Calliste, J. ANDRÉAU, *La vie financière dans le monde romain*, p. 614-615, 631-632 et *passim*.

<sup>20</sup> *CIL*, VI, 9183.

collèges professionnels et de leur fonction. A la fin de la République et sous le Haut Empire, servaient-ils, par l'intermédiaire de leurs magistrats et de leurs patrons, à promouvoir et à imposer les revendications de leurs membres? Certains l'écrivent mais les documents disponibles sont presque inexistants, et ce n'est pas un hasard. Même quand des collèges existaient indépendamment des sollicitations de l'Etat (songeons aux *fabri*, qui jouaient le rôle de pompiers, et aux collèges intéressés à l'approvisionnement de Rome), avaient-ils cette raison d'être? On peut en douter.

Un passage des *Actes des Apôtres* conduit à en douter davantage encore, même si les Romains, comme chacun sait, avaient en Asie Mineure tendance à interdire la constitution de collèges professionnels, pour éviter l'apparition d'hétairies politiques.

Paul vient prêcher à Ephèse. Un orfèvre, Démétrios, fabricant de petits temples d'Artémis en argent, s'élève pour l'avenir de ses gains et entraîne d'autres artisans (dont certains recevaient de lui leur travail) vers le théâtre, où se tenait l'assemblée du peuple. Emoi, troubles à l'assemblée. Un magistrat renvoie à la justice Démétrios et les artisans: "il y a des audiences, il y a des proconsuls, qu'ils portent plainte!". Et il dissout l'assemblée, craignant manifestement que ces troubles ne passent pour séditeux aux yeux du proconsul. Dans un texte comme celui-ci, les artisans, qui ne font, semble-t-il, partie d'aucun collège, ne peuvent trouver de lieu pour négocier, alors qu'en pleine époque païenne ils ne songent qu'à protéger contre les chrétiens la vieille divinité tutélaire d'Ephèse, Artémis. Eux-mêmes, dirait-on, ne pensent même pas à négocier; ils vont à l'assemblée, mais de façon telle qu'ils y font du chahut, bien loin d'engager quelque débat que ce soit. Entre le magistrat et eux, il y a au moins un important point commun: eux et lui pensent que de telles choses ne se discutent ni avec les magistrats ni à l'assemblée. Ou bien l'on accepte la situation telle qu'elle est, quitte à avoir recours à la justice; ou bien l'on provoque des troubles<sup>21</sup>.

Grimpons dans la hiérarchie sociale, pour parler des commerçants maritimes et des *negotiatores* qui font des affaires dans les provinces. Dans les années 230 av. J.-C., d'après Polybe<sup>22</sup>, les Illyriens ne cessent de s'attaquer aux navigateurs venant d'Italie. Certains sont dépouillés ou emmenés en captivité, d'autres massacrés. Les protestations se multiplient tellement que les

<sup>21</sup> *Actes des Apôtres*, 19, 23 à 19, 40.

<sup>22</sup> 2, 1,8.

Romains désignent deux ambassadeurs, Caius et Lucius Coruncanus, chargés de se rendre en Illyrie et de faire une enquête sur ces incidents. Il y a des interventions, certes, et nous voyons qu'elles peuvent finir par influencer sur la politique extérieure romaine; dans ce cas précis, elles vont aboutir à des campagnes contre les Illyriens. Mais le récit de Polybe est très net: ces interventions restent individuelles; c'est leur nombre qui leur assure de l'efficacité; il n'y a pas eu constitution d'un groupe de pression.

Autre cas similaire, celui de l'Asie en 67 av. J.-C., lorsque Cicéron s'efforce de faire adopter la *lex de imperio Cnaei Pompei*, ou *lex Manilia*<sup>23</sup>. Il énumère trois groupes qui souffrent des guerres de Mithridate et ont besoin du rétablissement de l'ordre. Ce sont: les publicains; les hommes d'affaires fixés en Asie; enfin, ceux qui ne vivent pas en Asie, mais y ont placé de grosses sommes d'argent. Parmi ces derniers, il y a certainement des hommes importants de la cité romaine, par exemple des sénateurs. Mais Cicéron ne dit pas qu'ils soient intervenus. Il ne mentionne que les interventions actives des publicains. Quant aux deuxièmes, les hommes d'affaires de la province, il ne faut pas les négliger quoiqu'ils soient absents. Si les notables prêteurs d'argent d'Italie sont intervenus individuellement, Cicéron ne le signale pas parce que ce n'est pas de mise. Quant à un groupe de pression, il n'y en a pas eu, sauf en ce qui concerne les publicains.

La chose est particulièrement nette à chaque fois que se produit une crise sociale d'endettement ou une crise des paiements. Dans les textes qui abordent ces crises, il est question de *creditores* et de *debitores*, c'est-à-dire de l'ensemble des créanciers et de l'ensemble des débiteurs, — de *fenestores* ou de *qui fenerabant*, les prêteurs à intérêt, — mais, sauf exception, rien de plus précis. Il est bien difficile de savoir de façon assurée qui sont les uns et qui sont les autres, et les auteurs antiques eux-mêmes donnent l'impression de se poser la question. Tout aristocrate qui prend position en faveur des endettés est accusé non seulement d'être un démagogue, mais encore de fomenter lui-même des troubles. A part l'abolition des dettes, revendication maximale et pour ainsi dire emblématique, les endettés ne formulent généralement pas de demandes précises, et dont la mise en oeuvre ne serait pas impossible. Les mesures prises par l'Etat paraissent décidées, apparemment du moins, de façon indépendante de la volonté des créanciers et de celle des débiteurs.

Remarquons en outre qu'à la fin de la République les débiteurs et les créanciers ne s'identifient jamais (sauf peut-être lors de la

<sup>23</sup> Cic., *De Imp. Cn. Pompei*, surtout 17-18.

conjuración de Catilina) aux grandes forces politiques en présence. Quand Caelius, puis Dolabella, en 48 et en 47, prennent le parti des endettés, au point que Dolabella propose une loi *de novis tabulis*, César et Marc Antoine se désolidarisent d'eux, et Marc Antoine fait entrer des troupes à Rome; huit cents plébéiens sont tués.

En de telles circonstances, on en arrive d'autant plus facilement à de graves troubles que la crise évolue souterrainement. Il n'y a ni groupes de pression, ni véritable débat public. A propos de la crise de 33, Tacite remarque que les sénateurs n'avaient pas appliqué les mesures prises par César au sujet des dettes et qu'ils n'appliqueraient pas celles de Tibère. Ils ne refusent pas de les appliquer. Ils se bornent à une très efficace résistance passive, *quia privato usui bonum publicum postponitur*, parce qu'ils font passer le bien public après leur intérêt personnel<sup>24</sup>.

Très vite, le seul recours possible est la violence. D'où les explosions périodiques qui sont liées aux crises d'endettement. C'est le cas en Etolie et en Thessalie en 173 av. J.-C.<sup>25</sup>. C'est le cas en 89 à Rome, quand le préteur Aulus Sempronius Asellio est assassiné par les créanciers<sup>26</sup>. C'est encore le cas sous Auguste ou Tibère.

On se trouve devant des situations où les milieux sociaux concernés n'apparaissent pas clairement. A tort ou à raison, on ressent l'impression que les créanciers et les endettés se trouvaient répartis dans tous les groupes de la société<sup>27</sup>. Il n'y a pas de représentation auprès de l'Etat; il n'y a regroupement légal possible ni des débiteurs ni des créanciers, ni même des *feneratores*, parce qu'eux non plus n'appartiennent pas tous au même rang social et parce qu'ils se piquent souvent, justement, de ne pas être des usuriers, ni même des prêteurs à intérêt spécialisés.

\*

<sup>24</sup> Tac., *Ann.*, 6, 16-17.

<sup>25</sup> Liv., 42, 5, 7-10 et 42, 13, 9; Diod. Sic., 29, 33.

<sup>26</sup> Appien, *B.C.*, 1, 54, 235-239; Val. Max., 9, 7, 4; et Liv., *Per.* 74.

<sup>27</sup> A l'époque du meurtre de A. Sempronius Asellio, par exemple, absolument rien ne prouve que la plupart des débiteurs aient été des sénateurs et la plupart des créanciers des chevaliers; les textes latins ne parlent que de *creditores*, *debitores*, *ii qui fenerabant*, sans autre précision; Salluste écrit d'autre part que la *lex Valeria* relative aux dettes fut adoptée *volentibus omnibus bonis* (*Catil.*, 33, 2). Voir I. SHATZMAN, *Senatorial Wealth and Roman Politics*, Bruxelles, coll. Latomus, 1975, p. 205-207.

Dans une société comme celle de Rome, il y a certes des groupes sociaux conscients d'eux-mêmes, qui, parfois d'ailleurs, s'identifient aux ordres (Sénat, ordre équestre, ensemble des affranchis), ce qui n'implique évidemment pas du tout que ces ordres se confondent aussi avec des classes.

Mais il n'y a pas de groupes de pression de nature économique en dehors de l'intervention de la cité, de l'Etat. C'est la cité, l'Etat qui transforme les groupes financiers ou commerciaux en groupes de pression et qui fixe les lieux et modalités de cette pression.

Il le fait quand il y trouve intérêt. Dans les autres cas, aucun groupe de pression ne se manifeste en tant que tel, et cela ne facilite pas la tâche des magistrats, qui doivent souvent faire face à des explosions d'autant plus violentes que leur ampleur et leurs motivations restent, par la force des choses, assez floues.

## Une philologie à la recherche d'elle-même

Jean BOLLACK

Les raisons pour lesquelles les éditions à apparat critique simplifié ont été combattues ces dernières années demandent à être clairement analysées. La méthode critique, soutenue par les progrès du travail sur les manuscrits, s'était engagée dans un processus d'appréciation sélective, tendant à l'élimination des éléments secondaires, considérés comme inutiles. Le principe peut être défendu dans la logique d'une déchéance progressive et par la référence à un passé historique identifiable. Or le point de vue qui prévaut dans les éditions récentes des tragiques, du côté des philologues anglais, ne reconnaît pas ces critères historiques. Les érudits de cette orientation "ouverte" se sont persuadés que l'autorité ne peut pas être circonscrite par le texte de l'auteur représenté, sous une forme plus ou moins altérée, à des moments précis de sa transmission, mais que la tradition doit s'étendre à un héritage beaucoup plus diffus. La part de l'authentique ne se laisse pas matériellement déterminer selon eux; elle peut se trouver partout. Quelle que soit la qualité générale du support, les divergences offrent virtuellement matière à interprétation, sans qu'on s'interroge sur quoi porte, et ce qui explique la différence des leçons. On ne se demande pas si le mobile est identifiable et s'il ne compromet pas l'intérêt et la valeur des leçons.

Lorsqu'on refuse de s'entendre sur l'existence de faits bruts établis, qu'admet un adepte de la transmission verticale fermée, la question du sens virtuellement originel peut être posée partout; elle est susceptible de créer un "fait" nouveau. On a fait rentrer ce que l'on peut dans la masse étendue, et encore extensible. Devant ce déferlement de matériaux réhabilités, la question du critère de sélection se pose avec une acuité renouvelée. La présente étude a pour objet de montrer qu'en fait elle n'est pas vraiment soulevée. Les critères, effectivement appliqués, se fondant d'abord sur les erreurs matérielles, permettent de constituer, comme dans le Sophocle de Dawe, des groupements possibles, à l'intérieur de la masse, sans rien exclure. Les limites resteront arbitraires. On pourra toujours se demander, comme le fait West, si le matériau, même élargi, l'était assez pour qu'on puisse être rassuré au sujet des pertes qu'on risque d'avoir subies dans ce qui n'a pas été systématiquement relevé encore.

L'hypothèse repose sur une idée que l'on se fait sur la nature du texte. Déterminée par des possibilités d'expression, en fait aussi ouvertes que la tradition contaminée qu'on construit pour les accueillir, sa facture n'est jamais que plausible. Les apports nouveaux seront dans la plupart des cas proprement des "variantes": elles témoignent de l'existence d'une autre possibilité d'expression, supplémentaire. Le parti pris en faveur du possible, à savoir de l'élargissement, suppose un fond de scepticisme généralisé à l'égard de la formulation originelle, et des moyens dont on dispose pour la retrouver. Il exclut donc en fait la discussion sur la légitimité des inclusions. Quand même la leçon ne sera pas proprement une variante (*varia lectio*), selon les règles de la critique verbale, ce sera toujours une manière nouvelle dont la chose aura éventuellement pu être dite. La position, on le voit, tient aux principes qui régissent la démarche heuristique et interprétative. Au lieu d'orienter la recherche sémantique vers un texte unique, qui s'il est trouvé, se défend contre les altérations que sont nécessairement les variantes — pour anciennes que soient les déformations, elles doivent en principe pouvoir être reconnues comme telles —, le principe généralisé de la transmission horizontale ouvre les leçons à tout ce qui pourrait se dire, dans les limites de la norme et des règles du jeu; il transforme la tradition en une pluralité de textes.

La plupart des manuscrits portent les traces de l'activité philologique byzantine; comme, dans un bon nombre de cas, le travail éditorial a été accompagné d'une consultation de manuscrits plus anciens, la contamination est virtuellement inséparable de la confection des textes. Les dépendances ne se laissent pas moins reconnaître, et limitent l'application systématique du principe. La définition du critère de l'accueil, surtout, prend une importance accrue. Les Byzantins ont brouillé la tradition, introduisant des normes nouvelles; en même temps leurs textes, selon le principe adopté, recouvrent un peu partout des éléments non connus encore, pouvant suffire aux règles établies pour le texte ancien. Si le manuscrit ne peut pas être écarté, l'appréciation du cas particulier, qu'on y repère, et qui justifie le fait qu'on reproduise l'ensemble de ses leçons, peut seule décider de la justesse de l'hypothèse. Le coût est considérable; on est en droit d'évaluer le gain.

Cherchant à délimiter, suivant le principe de la transmission horizontale, la base d'une recension solide des tragédies de Sophocle, M.L. West<sup>1</sup> retranche et élargit à la fois. Le critère est

<sup>1</sup> "Tragica II", *BICS*, 25, 1978, p. 106-122 (voir 4. *Eliminatio codicum Sophocleorum*, p. 106-108.) L'article développe les observations présentées en même temps dans *Gnomon* 50, 1978, p. 238.



fourni par les leçons qu'il appelle "uniques". Ce sont les leçons "sérieuses", à savoir retenues par les éditeurs modernes, qui ne se trouvent que dans un seul manuscrit médiéval. Le critère du "sérieux" sur lequel se fonde cette unicité peut faire l'objet d'une interrogation sérieuse.

Des dix-neuf manuscrits utilisés par R.D. Dawe (*BT*, vol. I, 1975; la 2<sup>ème</sup> éd. est de 1984, parue après l'article de West, et tenant compte de ses observations), il sépare, en raison de son importance, le *Laurentianus*, et regroupe sous un sigle unique, en accord avec les analyses de Dawe<sup>2</sup>, la famille romaine GRQ (=ρ) et le groupe de cinq manuscrits, "moschopouléens" selon Turyn, ADXrXsZr (=ξ). Pour les douze qui restent, sans distinguer des autres ni la famille romaine (ρ) ni A (ξ), qui figure cependant pour le nombre de leçons "uniques" en tête de ses relevés, il applique le critère, ce qui lui permet d'en éliminer quatre: le *Vaticanus gr.* 904, Pa (fin du XIII<sup>ème</sup> s.), proche de L, comme P, pour *Oedipe roi*<sup>3</sup>, le *Parisinus gr.* 2711, T (début du XIV<sup>ème</sup> s.), avec le texte de Triclinius<sup>4</sup>, le *Vaticanus gr.* 1333, Zc (XIV<sup>ème</sup> s.)<sup>5</sup> et le *Matritensis* 4677, N (fin du XIII<sup>ème</sup> s.)<sup>6</sup>.

Nous examinons, pour *Oedipe roi*, les passages que West retient en faveur de l'intérêt des manuscrits A (=ξ) et GR (=ρ), considérés par Dain et Colonna (A, GR=Φ), et, d'autre part, de COFHVP, ajoutés par Dawe<sup>7</sup>.

Des quatorze cas mentionnés, deux ou trois méritent d'être retenus pour la constitution du texte (l'un porte sur le choix entre τ et γ). Ils proviennent soit de A soit de G, traditionnellement considérés dans l'histoire de la critique. Ainsi dans la Parodos, au vers 200, le rétablissement τόν, ὦ τόν, pour τὸν ὦ, par Hermann, peut trouver un appui dans τόν ὦ GR (τόν écrit au-dessus de la

<sup>2</sup> *Studies on the Text of Sophocles*, vol. I, Leyde 1973, p. 13 s.

<sup>3</sup> La date de P selon WEST; du XIV<sup>ème</sup> s. pour A. TURYN, *Studies in the Manuscript Tradition of the Tragedies of Sophocles*, Urbana, Ill. 1952, reprod. anastat., Rome 1970, p. 158.

<sup>4</sup> TURYN, *Studies*, p. 74. La base de l'édition de TURNÈBE (1552).

<sup>5</sup> TURYN, *Studies*, p. 40 s. et 47 (accords avec L).

<sup>6</sup> XIV<sup>ème</sup> s. selon TURYN, *Studies*, p. 147.

<sup>7</sup> *Parisinus gr.* 2735, C (fin XIII<sup>ème</sup> s., selon WEST; XIV<sup>ème</sup> s., selon TURYN, *Studies*, p. 149); *Lugdunensis Vossianus gr.* Q 6, O (fin XIII<sup>ème</sup> s.; XIV<sup>ème</sup> s., selon TURYN, p. 148); *Laurentianus* 28, 25, F (fin XIII<sup>ème</sup> s.; autour de 1300, TURYN, p. 145 s.); *Laurentianus* 32, 40, H (fin XIII<sup>ème</sup> s.; écrit autour de 1300 par Manuel SPHENEAS; cf. TURYN, p. 159 s.); *Venetus gr.* 468, V (fin XIII<sup>ème</sup> s.; XIV<sup>ème</sup> s., TURYN, p. 153); *Palatinus gr.* 40, P (XIV<sup>ème</sup> s.; TURYN, p. 158). Les trois derniers sont classés par TURYN dans sa classe ψ (descendant pour lui de ρ); les trois autres dans φ (descendant de λ). P n'est pas représenté dans la suite, chez WEST, parmi les exemples tirés d'*Oedipe roi*.

ligne s'étant substitué à τόν)<sup>8</sup>. Au vers 525, on doit à GR τοῦπος, qui est préférable à τοῦ πρός; la variante (τοῦ πρός) est dans L et dans un papyrus (les mots sont intervertis dans A). Enfin, au vers 1446, ἐπισκήπτω τε (face à γε) καὶ ... de A (et DXrXs) est probablement bon<sup>9</sup>, mais le choix n'est pas certain.

Le cas du vers 637 a été interprété différemment<sup>10</sup>. On se passe sûrement d'une préposition avec le tour εἰ οἴκους, en accord avec le texte de ADXrXs<sup>11</sup>. Cependant, la présence de ἐς est ancienne; elle est dans GR et d'autres manuscrits; elle est possible, mais pas certaine dans Lac, d'après les vérifications de ma collaboratrice Myriam Hecquet-Devienne<sup>12</sup>; logiquement, L corrigé par A ne l'a pas. Si l'omission de ἐς est le bon texte, on tiendrait, dans une optique plus stemmatiste, un exemple de plus en faveur d'une tradition ancienne, conservée par A (contre le verdict de Turyn).

On ne peut guère faire entrer dans le compte le deuxième σε, ajouté dans O, au vers 1217, comme l'a fait Wunder pour compléter à la fois le rythme syntaxique et le vers. Il comblait, au XIX<sup>ème</sup> siècle, une lacune, comme l' "interpolation" d'un Byzantin.

Restent dix autres cas où les leçons défendues répondent clairement à une activité philologique de normalisation non requise.

Vers 75. Le texte de V, χρόνον pour χρόνου, que retenait Dawe en 1975 (*B.T.*, 1<sup>ère</sup> éd.), que West a approuvé dans son compte rendu de l'édition<sup>13</sup>, confirme une conjecture moderne de Purgold<sup>14</sup>, qui n'a guère de nécessité. Comme le sens n'est pas engagé (πλείω τοῦ ... χρόνον ou πλείω τοῦ ... χρόνου), et que la présence de l'ellipse est largement attestée des deux côtés de la comparaison (voir les exemples réunis par Lobeck *ad Ajax*, v. 277), la confirmation d'une hypothèse émise, somme toute gratuite, semble être la motivation majeure.

Vers 295. GR portent σὰς δ' (σὰς *rell.*), mais l'aigu dans H pourrait faire supposer une leçon σὰς γ', dont il ne serait pas

<sup>8</sup> "GR have preserved a relict of the truth", DAWE, *Studies*, I, p. 217.

<sup>9</sup> Je renvoie au *Commentaire*, vol. II et III d'*Oedipe roi*, Lille (Presses Universitaires), 1990; vers 1446: vol. III, p. 988 s. Pour un double γε, voir ci-dessous, v. 1030.

<sup>10</sup> Nous maintenons la dissymétrie οἴκους ... κατὰ ..., *Commentaire*, vol. II, p. 387.

<sup>11</sup> Leçon "moschopouléenne", contre le texte des *vetustiores*, chez THOMAS, TRICLINIUS, pour A. TURYN, *Studies*, p. 22 et 59.

<sup>12</sup> DAIN (Paris, C.U.F., vol. II, 1958) et COLONNA (vol. II, Turin 1978) la donnent pour certaine (Lac); DAWE implicitement (il note Lac pour L lorsque Lpc = A).

<sup>13</sup> *Gnomon* 50, 1978, p. 239.

<sup>14</sup> Défendue par DAWE, *Studies*, I, p. 210, mais abandonnée ensuite, 1982 (Cambridge Univ. Press) et 1984 (*B.T.*, 2<sup>ème</sup> éd.).

facile de démontrer la supériorité ou nécessité (γ' en fait n'est ni probable – l'accent, sémantiquement, semble être posé sur ὁράς – ni impossible).

Vers 434. γ' de H, à la place de σ (σχολῇ σ' ὄν...; γ' se lit aussi dans le lemme et un manuscrit de la *Souda*, σ 1803), paraît difficile à défendre (cf. Jebb, contre Dawe et West)<sup>15</sup>. Le pronom paraît requis. En tout cas, on ne gagne rien à le supprimer.

Vers 628. δ' après ὀρκτέον dans O n'a aucune probabilité; γ' paraît tout à fait à sa place. L'accent est mis sur le commandement qu'Oedipe prétend devoir exercer pour que l'autorité ne soit pas interrompue. La réplique de Créon introduit une distinction de valeur, non moins conceptuelle.

Vers 822. Dawe<sup>16</sup> tire argument de la variante ἦνπερ dans le papyrus, à côté de ὦνπερ, pour envisager la possibilité que la leçon isolée αἰνπερ dans C ne soit pas la correction grammaticale secondaire qu'on est porté à y voir (voir χερσὶν ἐμαῖν, vers 821). West le suit. La liberté dans l'emploi du duel est si grande qu'il serait presque arbitraire de l'introduire contre la tradition.

Vers 1030. West n'exclut pas que δ' dans G<sup>17</sup> résulte d'une altération accidentelle; mais la leçon, que Dawe n'a pas adoptée, pourrait être ancienne à ses yeux parce qu'il est gêné – à tort, il semble – par la succession de deux γε dans la phrase. La leçon de G est une conjecture d'Elmsley, contre τ' de Hermann (les éditeurs ont suivi soit l'un soit l'autre). La leçon de L et A se défend. On pourrait avoir un double emploi restrictif: "j'ai droit au titre de sauveur (σωτήρ γ'), et, en plus, de sauveur de ta personne (σοῦ γ)".

Vers 1031. La variante dans le manuscrit F (corrigé: γρ ἐν χερσὶν) pourrait être une interprétation de la leçon, difficile (sémantiquement) et amétrique, ἐν κουροῖς dans L (avec P et Zc); elle n'est guère préférable à la leçon ἐν κοκοῖς de A, moins triviale peut-être que Dawe le dit<sup>18</sup>. Oedipe distingue d'un état d'abandon originel, déjà trop évident, ἐν κοκοῖς, la circonstance particulière qui justifie le titre de sauveur auquel prétend le Corinthien. Il faut ajouter que la correction ἐν χερσὶν paraît particulièrement maladroite. La bonne leçon est dans la famille

<sup>15</sup> Voir N.G. WILSON, compte rendu des *Studies* de DAWE, vol. I et II, *JHS*, 96, 1976, p. 171-176. Il note, p. 175, contre JEBB ("the simple is stronger"), que σχολῇ γ' est un idiome régulier en grec, qui a pu se substituer plus d'une fois. C'est l'interprétation de la phrase qui tranche.

<sup>16</sup> *Studies*, I, p. 108 et 244.

<sup>17</sup> COLONNA donne la leçon à V aussi, mais la lecture n'est pas confirmée par DAWE.

<sup>18</sup> *Studies*, I, p. 252.

romaine et pourrait, évidemment, dans A, ne pas provenir de la même source. Une conjecture moderne (M. Schmidt, R. Arnoldt, W.W. Walker)<sup>19</sup> a été anticipée, "selon le sens" ("... take me in thine arms", Jebb, avec ἀγκάλοις).

Vers 1320. φρονεῖν de Bergk est l'une des corrections proposées pour φορεῖν LAGR (ou φέρειν dans certains autres manuscrits); elle a été retrouvée dans Xs et comme variante dans les scholies de Xr. La correction, comme d'autres (elles sont nombreuses), assimile le deuxième membre, dans le vers, au premier, διπλῶ σε πενθεῖν; avec une différenciation plus forte, le fardeau, φορεῖν devant être porté dans l'avenir, est distingué de la lamentation actuelle.

Vers 1512. La correction εὔχεσθ' ἐμὲ de van Deventer, et Page, repose sur une interprétation erronée de la proposition, dans les vœux qu'Oedipe fait devant ses filles<sup>20</sup>; εὔχεσθέ μοι est bon. L'opposition qu'Oedipe établit entre son sort et celui de ses filles est presque plus fortement marquée avec le datif éthique, εὔχεσθέ μοι, sans qu'elle soit exprimée par un ἐμὲ, face à ὑμῶς. Dawe s'est appuyé sur un accord entre l'opinion de Page et les deux manuscrits "récents" qui ont εὔχεσθέ με pour rejeter la tradition avec μοι et accentuer cette antithèse, séparant εὔχεσθ' et ἐμὲ<sup>21</sup>. με, qu'on lit dans Xr et D, permet de dépister dans la tradition l'amorce d'une analyse erronée<sup>22</sup>. On peut en trouver un grand nombre.

\*

Après la réduction (à CDFHOVXrXs)<sup>23</sup>, les mêmes critères servent à justifier l'élargissement à d'autres manuscrits. Pour montrer complémentaiement combien nous sommes loin de disposer, après Dawe, d'une base satisfaisante pour la recension du texte de Sophocle, West cite douze manuscrits, non collationnés par Dawe, qui pourraient comporter "de bonnes leçons". Il choisit des vers où elles ont été adoptées par les éditeurs anciens, en particulier dans *Oedipe roi*.

Dans les huit leçons de cette pièce qu'il cite à l'appui de sa démonstration, deux concernent la correction d'une faute d'itacisme; au vers 258: ἐπεὶ κυρῶ *Laur. conv. soppr.* 66 (XIV<sup>ème</sup> s.) pour ἐπικυρῶ, amétrique, dans les autres manuscrits; au vers 433, ἦδη

<sup>19</sup> Cf. DAWE, *ibid.*

<sup>20</sup> On construit une antithèse: moi - vous.

<sup>21</sup> *Studies*, I, p. 266: "we could improve the clarity of the sentence...".

<sup>22</sup> La correction a ensuite été éliminée par DAWE, en 1982 et 1984.

<sup>23</sup> Je ne tiens compte ni de A ni de GR.

Par. gr. 2884, Zf (E dans Jebb)<sup>24</sup> de l'an 1299, est la leçon d'un papyrus *in marg.*, pour ἥσει ou ἥσειν, qu'on lit ailleurs. Les autres exemples témoignent de l'ancienneté d'une conjecture non attestée dans les manuscrits de Dawe.

Vers 376. La leçon σε ... πρὸς γ' ἐμοῦ *Laur. conv. soppr.* 41, Δ, (XIV<sup>ème</sup> s.), anticipe une conjecture de Brunck, pour με ... πρὸς γε σοῦ, *codd.* et *pap.*, très souvent préférée par les éditeurs, dont en dernier Dawe. On lit avec la correction la phrase comme une menace: "il existe un autre que moi, infirme, pour te faire tomber, à savoir Apollon"; mais le devin, dans cette passe d'armes, pare une attaque: Oedipe ne peut rien; "je n'ai pas ce destin de tomber sous tes coups", με ... γε σοῦ (Mazon et Dain retiennent le texte transmis, mais ils n'ont pas adopté cette interprétation).

Vers 870. μὴν ποτε (μόν ποτε avec le dorisme des choeurs) est corrigé en μήποτε depuis Elmsley. La leçon (consignée par Dawe) est, comme ἥδη, dans le *Parisinus* Zf, cité ci-dessus (cf. Jebb)<sup>25</sup>. Elle peut provenir d'une intervention byzantine. Il est vrai que le subjonctif est dans L (cela pourrait être l'indice d'une variante), mais l'indicatif est dans GR et A, entre autres. L'emphase de οὐδὲ μόν ποτε se défend dans le contexte.

Vers 1002. Si l'on préfère, plutôt que de retenir avec Brunck ἔγωγ' (les manuscrits) οὐ (L<sup>pc</sup>; et FDZrT, cf. Dawe, contre οὐχί), lire avec Jebb ou Dawe ἐγὼ οὐχί, on retrouve la correction qui remonte à Porson et Elmsley, ἐγὼ, pour ἔγωγ', dans le *deperditus Livinei* (abrégé *Liv. p.*, cf. Pearson)<sup>26</sup>. Les deux leçons sont-elles strictement équivalentes? ἔγωγ' souligne peut-être bien le rôle que le Corinthien s'attribue dans l'affaire.

Vers 1011. Les manuscrits de Dawe portent l'indicatif τορβῶ, auquel il n'y a pas lieu de préférer le participe, avec Erfurdt, Jebb<sup>27</sup> et beaucoup d'autres. L'absence d'un ν est fréquente (-ω, -ων); c'est l'analyse du texte qui doit trancher. Jebb estimait que le participe était plus "idiomatique". Mais les tours ont une portée distincte. La réponse du Corinthien au vers précédent (1010)

<sup>24</sup> "Only *Oed. Tyr.* 1302-end and *Antigone* is Thoman...; this portion is symbolised Zf", TURYN, *Studies*, p. 41.

<sup>25</sup> Pour JEBB, les leçons se valent.

<sup>26</sup> L'indication chez COLONNA *recc. nonnulli* est-elle simplement erronée? JEBB ne mentionne pas le manuscrit.

<sup>27</sup> "... surely right", DAWE, *Studies*, I, p. 252. Voir aussi WILSON (*loc. cit.*, p. 171 s.). C'est l'un des quatre exemples de bonne leçon qu'il cite pour *Oedipe roi*, provenant d'autres manuscrits que ceux de DAWE. Outre celui-ci: v. 258, 870, et 1477 (cf. ci-dessous).

clôt une unité, dans le dialogue. "Mais la peur ne reste pas moins...", ταρβῶ γε... ταρβῶν est dans le *Vindobon. phil. gr.* 48, Y, du XIV<sup>ème</sup> s. (Jebb), base de l'Aldine, proche de A<sup>28</sup> (non considéré par Dawe pour la triade)<sup>29</sup>. La tradition de l'Aldine s'était plus ou moins imposée dans toutes les éditions, en dépit de la coupure après le vers précédent.

Vers 1137. La correction de Schaefer et Porson, ἐκμήνους, repose sur la leçon ἐκμήνους (cf. Jebb) dans un manuscrit de Trinity College, *Cantabr. Coll. Trin.* R. 3. 31 (partiellement XIV<sup>ème</sup> s.), E pour Turyn<sup>30</sup>, alors que les autres ont ἐμμήνους, qui est bon, quoi qu'en ait dit Dawe, donnant le contraire pour certain<sup>31</sup>. Les six mois ne répondraient pas à la réalité de la transhumance. L'adjectif ἐμμήνους note la totalité d'un cycle de mois, du printemps à l'automne (Arcturus).

Vers 1197. Par souci d'harmonisation, la seconde personne ἐκρότησας a été alignée sur ἀνέστοι (LacPa) au vers 1200. Par une égalisation contraire, ce vers a été corrigé à Byzance en ἀνέστοις (rell.)<sup>32</sup>. La correction ἐκρότησε de Hermann, souvent suivi (voir par ex. Jebb, ou Mazon-Dain), se retrouve dans le *Mediolanus* ou *Ambrosianus* L 39 (XIV<sup>ème</sup> s.; sans sigle chez Turyn); cf. Jebb (ajoutant le *Vaticanus* = a)<sup>33</sup> ou Dawe (*Studies*, I, p. 255 s.). La correction n'est sans doute pas nécessaire pour le mètre (la longue dans la pénultième du glyconique); pour le sens, Hermann, qu'on suit, ne l'a pas jugée nécessaire. En vérité, il importe de maintenir le passage de l'invocation du destin avec la seconde personne, la troisième établissant, avec ἀνέστοι, les conséquences objectives de l'action pour la ville.

\*

La valorisation de l'extension des lectures par la raison normative et conjecturale se confirme à chaque page de l'édition de

<sup>28</sup> A,U et Y, jumeaux pour TURYN, dans les sept pièces, *Studies*, p. 175.

<sup>29</sup> DAWE, *B.T.*, a corrigé l'indication *cod. Urbinas* 140, donnée *Studies*, I, p. 251 s.; II, p. 134. Voir l'édition de COLONNA, vol. I, *Addenda*, p. 146; à l'*Urbinas gr.* 140 il substitue, pour ταρβῶν, l'*Urbinas* 141, S (XIV<sup>ème</sup> s.), que WEST, il semble, ne retient pas. Voir DAWE, *B.T.*, 2<sup>ème</sup> éd.

<sup>30</sup> Voir *Studies*, p. 150. La référence à Eustathe, p. 451, 1, n'est pas mentionnée par WEST; cf. WILSON, *loc. cit.*, p. 176, DAWE, *B.T.*, 2<sup>ème</sup> éd. L'Aldine, suivant Y, a ἐμμόνους (ἐμμήνους AU), cf. TURYN, *Studies*, p. 175.

<sup>31</sup> *Studies*, I, p. 254: "certain", comme au vers 1011 (parce que la leçon est aussi dans Eustathe?).

<sup>32</sup> Discussion dans mon commentaire, vol. III, p. 784-787.

<sup>33</sup> *Vat. gr.* 40 dans la liste de PEARSON.

Dawe. Les butins de la contamination renforcent les doutes, et les soupçons viennent justifier les altérations nouvellement repérées. Je présente une série d'exemples supplémentaires, choisis dans la deuxième partie d'*Oedipe roi*. V. 685, προνοουμένω Margoliouth - V; v. 883, υπέροπλο Dobree - Cac; v. 894, εὐξεται Musgrave (et Dawe) - ἔξεται H; v. 931, αὐτως Hermann (et Dawe) - C; v. 943, ὦ γέρον Bothe (et Dawe) - ποῦ γέρων ZrT; v. 966, ὕψ' ἡγητῶν (pour ὕψηλῶν) edd. (et Dawe) - HXrT; v. 1075, ἀναρρήξει edd. (et Dawe) - CPaVXsZc; v. 1099, ἄρα Heath (et Dawe) - CPaR; v. 1108, ἑλικωνίδων Porson - Aac; v. 1111, πρέσβυ *recepit* Dawe - PVXr ac; v. 1137, ἐκμήνους Porson (et Dawe) - (ἐκ-) *cod. Trin. Coll. R.* 3. 31 (voir ci-dessus); v. 1180, αὐτός Heimsoeth (et Dawe) - *ut vid.* O; v. 1195, οὐδέν Hermann (et Dawe) - *fort.* Cac; v. 1232, ἦδεμεν *iam* Elmsley - (ἦ-) Zc; v. 1279, χαλαζῆς Meineke (cf. Hermann; et Dawe) - -άζης *ut vid.* A; v. 1294, δόξει Reiske - Xr; v. 1311, ἐξήλλου Hermann - C; v. 1466, τοῖν Heath (et Dawe) - Zr; v. 1474, ἐκγόνοι *edd.* (et Dawe) - *recens* ; v. 1504, τούτοι *Nauck - Laur.* 32, 2, Zg<sup>34</sup>. La conjecture a été anticipée. Le plus souvent elle est accueillie dans le texte.

Un autre exemple, au vers 1477, est cité par Wilson dans le compte rendu cité des *Studies* de Dawe<sup>35</sup>; là encore, il s'agit d'une correction, ἦ σ' ἔχει, que Dawe adopte dans son texte avec Wunder, Jebb (contre Campbell, Pearson et d'autres). La leçon du *Laurentianus* 32, 2 (Zg chez Turyn<sup>36</sup>, signalée par Pearson sous le sigle Lc) répond à l'attente de la critique<sup>37</sup>, à laquelle avait répondu la "correction" de Wunder, Hermann. On pensait que Créon, envoyant à l'aveugle ses filles, avait reconnu un plaisir "qu'il a maintenant" (ce qu'exprimerait le présent), alors qu'il connaît ce qui possédait Oedipe dans le passé, ἦ σ' εἶχεν πόλοι. La présentation s'oriente presque mécaniquement dans le sens de la correction de façon à écarter une "difficulté" de l'interprétation. La "confirmation" ne fait qu'éclairer les lectures du passé souvent médiévales, parfois antiques.

\*

<sup>34</sup> Pour citer BLAYDES (qui est plus présent qu'il ne paraît ici), voir au v. 535: ἐναργῶς C et *coni.* BLAYDES, dans l'apparat; voir aussi le v. 516, pour πρὸς τί μου HARTUNG.

<sup>35</sup> *Loc. cit.*, p. 171 s.

<sup>36</sup> Version ("pure") de THOMAS pour la tétrade; cf. *Studies*, p. 34.

<sup>37</sup> Voir par exemple l'interprétation de l'imparfait comme un présent d'anticipation chez WOLFF - BELLERMANN, *ad l.*

De son côté, Wilson dresse une liste de quinze "bonnes leçons" dans ce qu'il appelle les *veteres* (il en a une autre pour A, et pour A réuni aux *vet.*)<sup>38</sup>. La disparité entre ce qu'on peut appeler les corrections éditoriales, indispensables et nécessairement formelles, et les décisions liées à l'exégèse est frappante.

On acceptera, quasiment sans discussion, au vers 181, la confirmation  $\theta\alpha\nu\alpha\tau\alpha\phi\acute{o}\rho\alpha$ , FNP, qui se lit dans le papyrus, et peut-être, à l'accent près, dans Lac (face à  $\theta\alpha\nu\alpha\tau\eta\phi\acute{o}\rho\omega$ ,  $\theta\alpha\nu\alpha\tau\alpha\phi\acute{o}\rho\omega$ ,  $\theta\alpha\nu\alpha\tau\phi\acute{o}\rho\omega$ ); aux vers 555 et 791,  $\chi\rho\acute{\epsilon}\iota\eta$  sans *distinctio* (voir ci-dessus); la *distinctio* rétablie, au vers 829 ( $\acute{\alpha}\nu\omicron\rho\theta\omicron\iota\eta$ );  $\acute{\epsilon}\delta\upsilon\nu\acute{\alpha}\theta\eta\sigma\alpha\nu$ , v. 1212, pour  $\acute{\epsilon}\delta\upsilon\nu\acute{\alpha}\sigma\theta\eta\sigma\alpha\nu$  (correction morphologique des éditeurs)<sup>39</sup>; le rétablissement du vers par une itération, v. 1217 (voir ci-dessus)<sup>40</sup>; l'orthographe  $\acute{\epsilon}\rho\upsilon\tau\omicron$ , avec un seul  $\rho$ , v. 1352; l'élimination de l'article  $\tau\omicron\upsilon$  devant  $\beta\iota\omicron\upsilon$ , v. 1513, syntaxiquement et métriquement superflu. Aucune de ces interventions ne touchent le sens. On répare des accidents réparables.

Aussitôt que la construction syntaxique est impliquée sérieusement, l'intervention devient beaucoup plus douteuse. Il me paraît plus que probable que dans tous les cas retenus par Wilson il s'agit d'une conjecture, à savoir d'une adaptation à l'attente. C'est sûrement vrai pour l'accusatif  $\chi\rho\acute{o}\nu\omicron\nu$ , v. 75 (voir ci-dessus); pour la suppression de  $\tau\epsilon$ , v. 1001 (pour  $\gamma\epsilon$ , voir ci-dessus); pour  $\acute{\epsilon}\nu\chi\epsilon\rho\omicron\iota\upsilon\nu$ , v. 1031 (voir ci-dessus)<sup>41</sup>; pour la suppression de  $\tau\omicron\nu\theta'$ , v. 1055, de  $\alpha\upsilon\tau\eta$ , v. 1078 (corrigé en  $\alpha\upsilon\tau\eta$ ), de l'infinitif  $\lambda\acute{\epsilon}\gamma\epsilon\iota\nu$ , v. 1169; pour  $\zeta\tilde{\omega}\nu\tau\iota$ , v. 1453, à la place du duel. Colonna là encore écrit *recc. nonnulli*, Dawe ne donne que Pa pour  $\zeta\tilde{\omega}\nu\tau\iota$ ; le duel de la tradition doit manifestement être retenu. Oedipe, pour convaincre Créon, évoque avec amertume un désir que ses parents ont eu de leur vivant,  $\zeta\tilde{\omega}\nu\tau\epsilon$ , souhaitant qu'il eût sa tombe dans le Cithéron. Ce sont toujours des anticipations de conjectures modernes, souvent adaptées dans le texte. C'est la rencontre à distance des interventions qui appelle commentaire, et apporte les éléments

<sup>38</sup> *Loc. cit.*, p. 176.

<sup>39</sup> A côté de Npc, Dawe, *Studies*, I, p. 257, ajoute d'autres manuscrits non considérés par lui, ZZnZb; leçon thomanienne, pour TURYN, *Studies*, p. 60.

<sup>40</sup> Ce n'est pas une émendation, pour Dawe (*Studies*, I, p. 257), dans un contexte lyrique (elle pourrait, si on élimine la possibilité, être plus largement rythmique et stylistique), ni une faute par dittographie, et donc une "préservation". C'est peu sûr.

<sup>41</sup> Dawe, *Studies*, I, p. 252, confronte la leçon avec d'autres (innombrables) conjectures pour lui donner la palme de la simplicité et donc de la "vérité" ("the probabilities must be that  $\chi\epsilon\rho\omicron\iota\upsilon\nu$  is a preservation of the truth"). Il a créé, on le voit, un consensus.



d'une histoire de la lecture, avec ses constantes. Il faut se garder de conférer par les manuscrits une "autorité" à ce qui n'en a pas.

Le progrès qui reste à faire touche la matière des quelque cent quatre-vingts manuscrits non lus encore selon les critères actuels de systématisme. A la différence des fouilles mal faites, avec leurs strates disparues, les lectures peuvent être reprises. "Nous en sommes là", conclut West, "six cents ans après la Renaissance; il reste tout cela à faire pour un auteur si central"<sup>42</sup>. Wilson, plus rationnellement, souhaite qu'on dispose de collations sérieuses pour les manuscrits qui peuvent être attribués au XIII<sup>ème</sup> siècle<sup>43</sup>. Le travail sur le connu et sur les règles de la compréhension ne peut pas en attendre grand chose.

\*

La liste donnée par H. Lloyd-Jones, dans son compte rendu de Dawe, *Studies* I, II et *B.T.*, I<sup>44</sup>, ne diffère qu'en partie. Il accepte *ἰκετῆρες* de O au vers 143 (contre Dawe), et au vers 185 (avec Dawe) et *δαινός γ'* (pour *δ'*), v. 1267, de D et *Ts.l.* Est-ce utile? La particule *δέ* dans l'apodose est un homérisme; ce n'est pas le seul trait de la narration épique dans le récit du messager. Les options confirment surtout que la plupart de ces «variantes» valorisées répondent à des conjectures modernes. Ainsi *ὄς γ'*, v. 694, de OPa, souvent conjecturé depuis Turnèbe. *ὄς τε*, dans cette partie lyrique, prend une valeur épique: "toi, qui restes pour nous cet homme qui...", le sauveur. Ou *μέλας* au v. 742, une conjecture de Wecklein, pour *μέγας*, qui est dans la branche italienne et la *Souda* (α 3066, certains manuscrits) mais, depuis Dawe, connue aussi par HNOPVc et fort. *Cac*<sup>45</sup>. L'indication donnée par Jocaste sur la stature de Laïos a un caractère global; elle ne concerne pas uniquement la couleur des cheveux (d'abord: "il était brun", puis "avec quelques cheveux gris aux tempes"). La taille, *μέγας*, conduit à l'impression plus générale (*μορφῆς δέ...*, v. 743). *πατρός γε*, au vers 1001, pour *πατρός τε* de CH, fort. N, comme Hermann. *τε* a sa fonction; la phrase fait du meurtre du père une deuxième raison, s'ajoutant, dans la logique d'Oedipe, à l'inceste. Il rétablit la plénitude de

<sup>42</sup> *Loc. cit.*, p. 108.

<sup>43</sup> *Loc. cit.*, p. 175. Voir aussi Jean IRIGOIN: "on trouverait assurément à glaner aussi dans d'autres manuscrits que Dawe n'a pas regardés", c.r. de DAWE, *Studies* I et II, *Gnomon*, 50, 1978, p. 725.

<sup>44</sup> *Cl. R.*, n.s. 28, 1978, p. 214-221. Voir p. 216.

<sup>45</sup> Voir les manuscrits qu'énumère JEBB.

l'oracle. On ne peut guère soutenir qu'aucune de ces leçons ne s'impose par l'analyse du texte<sup>46</sup>. Elles font partie d'une histoire de la réaction des exégètes devant les problèmes qu'il pose.

De même, parmi les passages discutés ci-dessus, Lloyd-Jones rejoint expressément l'approbation de West ou de Wilson pour les vers 75, χρόνον (Purgold); 822, αἶνπερ (Blaydes); 870, μήποτε (Elmsley); 1320, φρονεῖν (Bergk); 1453, ζῶντι (Toup). Le consensus est grand. Il n'y a, de ces leçons, que χρεῖν, qui est à peine une correction (Dawes 1745, v. 555), qu'il me semble qu'il faille retenir, et l'itération de σε au vers 1217. La plupart des autres soit sont incertaines, soit ne résistent pas à l'analyse.

Il apparaît clairement que l'extension souhaitée<sup>47</sup> touche quasi exclusivement le travail philologique sur le texte; elle a pour effet de consolider des conjectures en les appuyant sur une tradition revalorisée par le dogme de la contamination généralisée. West affirme le contraire: "... readings ... not likely to be restored by emendation"<sup>48</sup>. Ce qui peut valoir pour les interpolations, difficiles à situer, et pouvant plus facilement se perpétuer, identiques d'un éditeur à l'autre, est étendu à la transmission du texte original.

<sup>46</sup> Je renvoie à la discussion plus large du vers 742 (mon commentaire, vol. II, p. 467 s.) et du vers 1001 (vol. III, p. 643).

<sup>47</sup> Pour COLONNA aussi l'ignorance de tout un pan de la tradition, que les difficultés d'accès, "lourdes et innombrables" (vol. I, Turin 1975, *Praefatio*, p. XXXIX), ont tenu à l'écart, jette une ombre sur notre connaissance du texte. L'éditeur dépend d'informations partielles et fortuites qu'il doit glaner, dans les éditions, au gré des collations qui ont été faites.

<sup>48</sup> *Loc. cit.*, p. 106.

## L'or et l'argent des statues de culte

d'après la documentation papyrologique d'Égypte \*

Danielle BONNEAU

Cette petite étude n'a pas un but économique, ce que la mention de métaux précieux dans le titre pourrait faire croire. Elle tend seulement à réunir ce que l'on peut savoir sur la place que de tels objets pouvaient tenir dans l'administration en Égypte sous la domination grecque, puis romaine. Grâce à des travaux antérieurs, les remarques préliminaires que je ferai sur la technique de telles statues, sur leur place et leur usage dans les temples et sur les divinités représentées seront très rapides. C'est donc sur le cheminement administratif de leur fabrication jusqu'à leur présence contrôlée dans les temples que portent les lignes qui suivent.

\*

Les statues dont il sera question ici sont rarement en or (ou argent) massif. La récente publication des inscriptions pariétales du temple de Dendéra le souligne<sup>1</sup>; dans les papyrus grecs le mot ξόονον comporte l'indication du matériau (bois), tandis qu' ὄγαλμα ou ἄνδρῖος insiste sur l'idée de la représentation d'un dieu (ou d'un être humain). Il n'est pas exclu que des statues aient été coulées en or massif, mais le seul indice en ce sens se trouve dans un document papyrologique — de nature inconnue — trop abîmé pour qu'on puisse tenir son témoignage pour une certitude, et la mention d' "or pour la fonte", τοῦ χρυσοῦ εἰς χωνεῖον<sup>2</sup>, peut convenir aussi pour la fabrication du placage des statues.

Car les statues de culte en Égypte sont très majoritairement de bois plaqué de métal précieux, comme le dit expressément un inventaire de temple citant "un flambeau avec une statuette de

\* Les sigles papyrologiques sont ceux de O. MONTEVECCHI, *La Papirologia*<sup>2</sup> 1988, p. 407-436 et 585-600.

<sup>1</sup> Sylvie CAUVILLE, *Les statues cultuelles de Dendéra d'après les inscriptions pariétales*, BIFAO 87 (1987) 73-117 (cité ci-dessous: CAUVILLE).

<sup>2</sup> P. Mich. XV 706, 8; II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.

Kôrê en argent non estampillé du poids d'une livre (= 0,322 kg)<sup>3</sup> en bois à l'intérieur, ... ἔσωθεν ξυλίνῃ<sup>4</sup>. Il semble qu'il faille distinguer une statue ξύλινος, bois dégrossi plaqué d'un métal précieux comme dans l'exemple que je viens de citer, et ξυλικός, bois sculpté.

Ces statues sont recouvertes de feuilles de métal<sup>5</sup>; pour l'or le terme est περιεχρυσωμένος et l'on trouve la technique parallèle pour l'argent, περιηργυρωμένος<sup>6</sup> et pour le bronze<sup>7</sup>. Ces termes ne donnent pas d'indication sur le procédé du placage: soit pose directe sur le bois et maintien par de petits rivets, soit adhésion (par blanc d'oeuf?) sur un enduit (de plâtre?)<sup>8</sup>. Le bronze, que je laisserai de côté, pouvait être lui-même plaqué d'or, comme l'atteste une inscription de Dendéra: "Hathor, cuivre (c'est-à-dire bronze) plaqué d'or, perruque en or, trône en or, chairs plaquées d'or"<sup>9</sup>.

Les témoignages papyrologiques ne concernent que des statues de culte pour des divinités égyptiennes, généralement désignées sous leur nom indigène, et leur naos. Je ne crois pas pouvoir distinguer, pour le sujet qui nous occupe, entre le naos et la statue elle-même; leur fabrication est la même: de bois recouvert d'or, le naos est la chapelle inséparable de la divinité, promené avec elle lors des processions; il est scellé, ἐσφραγισμένος<sup>10</sup>, et ouvert selon le déroulement des rites; temple portatif, il est considéré comme l'habitat de la divinité elle-même. Le nom de celle-ci ne nous est parfois connu que par le naos qui la contenait: Pnepherôs<sup>11</sup>, Soknokonnis<sup>12</sup>, Soknobrais<sup>13</sup>, Soknopaidon<sup>14</sup>, Thotopêrios<sup>15</sup>, Harpo-

<sup>3</sup> Pour les mesures, je m'en tiens à celles de l'époque romaine, données dans Richard DUNCAN-JONES, *The economy of the Roman Empire*<sup>2</sup> 1982, p. 370 pour le poids et à S. P. VLEEMING, *Demotic Measures of Length and Surface, chiefly of the Ptolemaic Period*, dans *P.L.Bat.* XXIII (1985) p. 208-229 pour la longueur.

<sup>4</sup> *P. Oxy.* XII 1449, 44; en 213-217.

<sup>5</sup> Cf. en général Th. REIL, *Beiträge zur Kenntnis des Gewerbes im hellenistischen Aegypten* 1913.

<sup>6</sup> *P. Ryl.* II 110, 14. Voir ci-dessous n. 15 et 23.

<sup>7</sup> Περιεχραλ( ) *PSI* VIII 950, 13.

<sup>8</sup> Cf. A. LUCAS, *Ancient Egyptian Materials and Industries*<sup>3</sup> 1948, p. 264-265.

<sup>9</sup> Voir CAUVILLE p. 78 n. 1.

<sup>10</sup> *SB* X 10281, 5; en 138-161. *BGU* II 387 i 19; entre 177 et 181.

<sup>11</sup> *SB* VI 9319, 11, 45; en 116. 9320, 9; 11 viii 171. 9338, 7-8; en 171.

<sup>12</sup> *SB* 9319, 8. 9320, 8.

<sup>13</sup> *SB* 9319, 44.

<sup>14</sup> *BGU* XIII 2218, 5; II<sup>e</sup> s.

<sup>15</sup> "Thoth qui juge les deux rivaux (= Horus et Seth)", *Thwt - np - rhhwi*, *P. Ryl.* 110, 13; en 239.

crate<sup>16</sup>, etc... Les noms grecs des dieux représentés par des statues plaquées d'or recouvrent aussi des dieux égyptiens dont le culte est bien antérieur à la domination grecque, comme Hermès<sup>17</sup>.

L'or qui recouvre ce que les Grecs appellent "les images des dieux" est aux yeux des Égyptiens, la "chair des dieux"<sup>18</sup>: ce concept d'origine pharaonique, demeure aux époques grecque et romaine; seuls l'appauvrissement des trésors des temples et l'évolution de la divinité du pharaon (souverain grec, puis romain), seront les causes de leur disparition progressive à la fois dans les temples et dans la documentation papyrologique qui atteste leur existence. Seuls les dieux sont représentés dans ces statues dorées. Ainsi s'explique que le Nil ne soit pas représenté en statue dans l'iconographie égyptienne, sauf quand il est une apparence que se donne le souverain en Nil. C'est une divinité secondaire, un génie dont la bienfaisance est représentée dans les "Fecundity figures"<sup>19</sup>. Il est cependant mentionné comme statue de culte dans le temple de Dendéra<sup>20</sup>; c'est que le pharaon se fait parfois représenter en génie du Nil fertilisateur, et en l'occurrence, c'est celui dont le cartouche est gravé sur la statue: Amenophis III (1405-1370), *Nb-m3 t-Rc*. Dans les inventaires de temples, dont je ne m'occupe pas ici<sup>21</sup>, les statues des dieux sont énumérées en premier lorsqu'elles y figurent à l'époque romaine. Ce qui nous intéresse, c'est le passage de l'administration égyptienne à l'administration romaine pour ce qui est de la fabrication de ces statues.

\*

### Statues d'or et temples

Il faut d'abord rappeler que le temple d'Hathor à Dendéra est contemporain des renseignements grecs sur lesquels je me fonde: si

<sup>16</sup> BGU XIII 2217 (et SB 10281), 10-11; après 161. BURKHALTER (ci-dessous n. 21) pense que ces deux documents ne sont pas de la même année (p. 128).

<sup>17</sup> SB 9321, 2; II<sup>e</sup> s.

<sup>18</sup> Cf. POSENER, *Dictionnaire de la Civilisation égyptienne*, 198 c (J. YOYOTTE).

<sup>19</sup> J. BAINES, *Fecundity Figures* 1985.

<sup>20</sup> CHASSINAT, *Denderah* V 12, 1-2. Le relief qui l'accompagne précise: "Or, (hauteur) 1 coudée (= 0,525 m)" (BAINES p. 320. Cf. CAUVILLE p. 108).

<sup>21</sup> Voir A. BULOW-JACOBSEN, introd. *P. Oxy.* 3473 (tome XLIX, 1982, p. 141-143). E. BATTAGLIA, *Dichiarazioni templari. A proposito di P. Oxy. XLIX 3473, Aegyptus* 64 (1984) p. 79-99, annonce *Le liste templari dell'Egitto romano* dans la collection *Corpora Papyrorum Graecarum*. F. BURKHALTER, *Le mobilier des sanctuaires d'Égypte et les "listes des prêtres et du cheiris-mos"*, ZPE 59 (1985) p. 123-134.

la date des inscriptions pariétales qui nous concernent plus particulièrement n'est pas connue, on ne se trompe pas en considérant ces textes comme ptolémaïques ou tout au plus romains de la première moitié du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, autrement dit contemporains des décisions impériales qui ont mis l'administration religieuse égyptienne sous le contrôle des premiers empereurs romains (Auguste, 30 av. n. è. - 14 de n. è.; Tibère, 14-31).

Or, "par une heureuse rencontre", comme dit Sylvie Cauville<sup>22</sup>, une inscription de l'atelier des orfèvres de Dendéra, sur les montants de la "demeure de l'or" (*Ht-nwb*), donne les précisions suivantes: "En ce qui concerne l'atelier des orfèvres (où sont) fabriquées les images divines (lacune): sculpteurs 2 hommes; fondeurs 2 hommes; incrusteurs 2 hommes; ciseleurs 2 hommes; maîtres-sculpteurs 2 hommes, orfèvres 2 hommes, en tout 12 hommes dans leur mois, soit 48 hommes qui ne sont pas introduits auprès du dieu". Cette dernière précision signifie sans doute que ces artisans ne sont pas des prêtres. De ce texte, il ressort qu'à l'époque gréco-romaine, la fabrication des statues divines de bois (pin, ébène, acacia) plaquées d'or se faisait dans les temples. Il nous est actuellement impossible de dire si les orfèvres (*χρυσόχοοι*) des papyrus grecs étaient "laïcisés" ou si leur travail se déroulait dans le temple, puisque nous venons de voir qu'une pièce portait le nom de "demeure de l'or". Ce pourrait être la raison d'une différence fondamentale de notre documentation grecque par rapport aux données de langue égyptienne: en effet, tandis que les papyrus grecs mentionnent le poids de métal précieux de chaque statue, la documentation égyptienne ne le donne pas; mais en revanche, elle indique la taille des statues, ce qui pourrait laisser penser qu'à une taille donnée - la plupart du temps 1 coudée (= 0,525 m) - correspondait un poids convenu pour le placage de métal précieux. La tradition de l'indication de taille d'une statue demeure toutefois encore au III<sup>e</sup> siècle de notre ère dans une liste d'objets du temple de Thotopêrios: "naos de Thotopêrios plaqué or avec des poignées plaquées argent de 2 coudées de haut (= 1,05 m)"<sup>23</sup>. Les mesures sont celles que Rome a conservées en Égypte: coudée, palme, doigt. La dimension des statues, à Dendéra, va de 0,225 m à 2,10 m<sup>24</sup>. La documentation papyrologique, sur ce point, est lacunaire la plupart du temps, ou bien indique "statuette"; l'intérêt administratif s'est déplacé. La largeur, dans les données égyptiennes, n'est pas

<sup>22</sup> Voir CAUVILLE p. 110-111.

<sup>23</sup> P. Ryl. 110, 13.

<sup>24</sup> CAUVILLE p. 109.

indiquée pour les statues, mais pour le naos d'une statue de Hathor assise qui devait sans doute se démonter en deux parties, que l'on plaçait côte à côte dans la chapelle portative<sup>25</sup>.

D'autre part, les papyrus grecs indiquent le poids (ὀλκή) du métal précieux. Quelquefois, il est estimé globalement pour un ensemble d'objets<sup>26</sup>; ces déclarations en livres (λίτρον = 0,322 kg), onces (ὄγκιον = 0,027 kg), et grammes (γράμμα = 1,1 gramme), ne sont pas différentes de celles qui sont faites pour de l'argenterie qui n'est pas celle d'un temple<sup>27</sup>. Elles ne devaient pas être faciles à faire pour satisfaire l'administration romaine, quand il s'agissait de statues anciennes, fabriquées antérieurement à la conquête romaine. C'est peut-être la raison pour laquelle un inventaire sur papyrus, mutilé<sup>28</sup>, signale une statue d'Isis en bois plaqué or, ξόονον περιτεχνησμένον (1.9) sans donner le poids du revêtement, alors que, quelques lignes plus loin, un objet désigné par Αἴγυπ(τιοῦ) Σησε en argent (1.15) et un autre Αἴγυπτιοῦ + nom perdu en or (1.23) sont de poids déterminé; ces dernières indications "égyptiennes" s'appliquent peut-être à des objets très anciens qui ne seraient pas des statues et seraient de métal massif; car il était sans doute estimé globalement. Il était plus facile, pour les statues, de donner le poids détaillé des parties, comme on le lit dans un papyrus très abîmé<sup>29</sup> concernant, semble-t-il, l'offrande d'une statue (en argent? cf. "argentier" 1.5-6) à l'hippodrome d'une ville (Antinoupolis? Hermopolis? Oxyrhynchos?): la tête pèse 3 livres, x onces, 2 grammes (= c. 0,983 kg), les pieds... etc... La statue était sûrement grande. Ce devait être aussi le cas d'une statue d'une déesse dont le nom est perdu<sup>30</sup> pesant 15 livres (= 4,845 kg) d'un métal précieux, si elle était en bois plaqué (argent?) (1.50). Quelle que soit l'importance de ces masses de métal précieux, leur poids, à partir de la domination romaine en Égypte, était donc consigné soigneusement. Nous n'avons pas de repaire chronologique précis pour dater le point de départ de la notation des poids d'or ou d'argent pour le revêtement des statues; nous savons seulement que si l'obligation de dresser des listes de mobilier des temples date du

<sup>25</sup> CAUVILLE p. 80, 7: Hathor assise: "hauteur 4 coudées (= 2,10 m), or; naos, hauteur 2 coudées, 2 palmes, 2 doigts (= 1,238); largeur 2 coudées, 2 palmes, 2 doigts (= 1,238 m). Cf. encore p. 78 n. 1; p. 79 n. 3.

<sup>26</sup> P. Oxy. 1449, 18: argent; 1.19: or; 1.20: argent.

<sup>27</sup> BGU III 781; I<sup>er</sup> s.

<sup>28</sup> P. Erlang. 21 (p. 31); ca. 195.

<sup>29</sup> P. Vindob. Sal. 2; II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.

<sup>30</sup> P. Oxy. 1449.

préfet C. Caecina Tuscus<sup>31</sup>, vers les années soixante de notre ère, la surveillance de l'État sur les statues divines est sans doute antérieure.

\*

### Temple et municipalité

N'oublions pas que ce genre de statue n'était pas destiné à orner des édifices publics, ni même les temples à l'intérieur, mais à personnifier la divinité et à la rendre présente. Par conséquent, elles ne relevaient pas de l'*epimeleia* des services publics. Elles étaient instrument essentiel du culte et de ce fait, dépendaient de l'organisme qui, sous le Haut-Empire (30 av. n. è.- 284 de n. è.), s'occupait des affaires religieuses. Essayons de voir comment s'articulait la démarche administrative, depuis la fabrication d'une statue divine d'or ou d'argent jusqu'à sa mise en place dans le temple. Notre analyse, sur ce point, se situe chronologiquement dès avant la date que l'on donne pour l'existence du grand prêtre d'Alexandrie et de toute l'Égypte<sup>32</sup> et celle de l'archiprophète d'Alexandrie, de sorte que les questions sur ces créations n'ont pas à être évoquées ici.

A la demande de qui était fabriquée une statue divine? Je ne pense pas que ce soit à l'instigation des fidèles. Un indice en ce sens est le fait que, tandis que les objets "votifs" qui sont énumérés et parfois décrits dans les inventaires de temples d'époque romaine, portaient l'inscription du nom des donateurs<sup>33</sup>, les statues des dieux recouvertes d'or ou d'argent n'ont pas gardé un tel souvenir. L'habitude égyptienne était, pour les statues divines, que n'y fût rien écrit d'autre qu'au nom du pharaon. Celles dont l'existence est mentionnée dans les papyrus grecs jusqu'au III<sup>e</sup> siècle sont de style égyptien et, pour certaines, elles étaient déjà très anciennes, comme le dit explicitement à propos d'objets votifs, une ligne d'une liste de mobilier de temple: "(nom du donateur) que nous n'avons pas à cause du fait que (l'objet est) depuis très longtemps dans le sanctuaire"<sup>34</sup>. Si la masse de métal précieux fournie pour la fabrication d'une statue avait été donnée par une seule personne

<sup>31</sup> Vers 63-65 (voir BURKHALTER p. 133-134).

<sup>32</sup> Voir Miriam STEAD, *The High Priest of Alexandria, Proceedings of the International Congress of Papyrology*, 1981, p. 411-418. Le grand prêtre d'Alexandrie et de toute l'Égypte aurait été institué par l'empereur Hadrien (p. 413).

<sup>33</sup> Par ex. dans le nome Cynopolite, *P. Oxy.* 1449, 44-50.

<sup>34</sup> *P. Oxy.* 1449, 10; en 213-217.



bienfaitrice, comme pour les fêtes<sup>35</sup>, son nom eût sans doute été retenu dans les archives du temple, car les sommes sont importantes. Prenons comme exemple le poids de la statue d'Athéna-Thouéris d'Oxyrhynchos dont la fabrication donna naissance à un procès et pour laquelle la somme engagée était de 18 talents<sup>36</sup>. Ces 108.000 drachmes permettaient d'acheter au maximum 25 livres d'or, soit environ 8 kg<sup>37</sup>, si elle était entièrement consacrée au métal. Sans doute s'agit-il en l'occurrence d'une statue de grande taille, dont nous ne savons malheureusement pas si elle était destinée à un temple de Thouéris dans cette métropole. Dans l'ensemble, la masse de métal précieux était importante et coûteuse, même s'il s'agit seulement de placage sur bois. En conséquence, la fabrication d'une statue divine était oeuvre collective, financièrement parlant; sa réalisation supposait une autorisation administrative. Si l'impulsion première venait des temples, le déroulement des opérations successives dépendait des autorités municipales, sous couvert de la surveillance impériale assurée par les services de l'*idios logos*, compte coiffant tout ce qui relevait de l'autorité personnelle du souverain. En matière de religion, le pouvoir suprême était entre les mains de ce dernier. Rappelons-nous la demande des Alexandrins souhaitant rendre un culte à l'empereur Claude (41-54), ce qui comportait la création d'une statue et l'acceptation impériale<sup>38</sup>. Il fallait aussi prévoir quel serait l'aspect de la divinité représentée. Rappelons-nous encore avec quelle précision le projet de la statue de Bérénice, fille de Ptolémée III (246-222), est décrit lorsque le culte de cette princesse divinisée fut établi et célébré du 7 au 10 mars de chaque année<sup>39</sup>, sous le règne de son père. La demande d'autorisation de fabrication d'une statue divine était adressée, sous le Haut-Empire, à l'empereur par le truchement de l'administration de la métropole du nome. La réponse parvenait par le préfet aux magistrats de la ville<sup>40</sup>, sous forme d'un τύπος, "décision" affirmative. Le point de

<sup>35</sup> P. JOUGUET, *La vie municipale dans l'Égypte romaine*, 1911 (réimp. 1968) p. 443, citant *P. Oxy.* 705.

<sup>36</sup> *P. Oxy.* VIII 1117, 4; c. 178. Je pense que la somme de 18 talents couvre la dépense totale fixée pour la fabrication de la statue (métal précieux et façon).

<sup>37</sup> Le prix d'une livre (= 0,322 kg) d'argent est au II<sup>e</sup> s. 432 drachmes (*P. Mil. Vogliano* 102) et la ratio or/argent est c. 1/10, donc 4320 drachmes pour une livre d'or. 108.000 drachmes: 4320 = 25.

<sup>38</sup> *P. Lond.* 1912, 31-32; en 41.

<sup>39</sup> Décret de Canope (*OGI* 56. SB 8858). Voir BEVAN, *Histoire des Lagides* p. 243-244. Cf. PRÉAUX, *Le monde hellénistique*, 1978, p. 260.

<sup>40</sup> *P. Mich.* 706, 3.

départ de la fabrication (κοιτεργασίαι)<sup>41</sup> était donc à la fois un acte administratif et un acte religieux.

L'autorisation une fois acquise, venait l'exécution dont les magistrats désignés pour l'année (ἄρχοντες ἐστεφονωμένοι)<sup>42</sup> portaient la responsabilité globale. Leur compétence, pour le sujet qui nous occupe, s'étendait sur tout le nome<sup>43</sup>. Nous avons vu l'importance du prix des matériaux nécessaires au placage d'une statue; il excédait sans doute les capacités économiques d'un seul, même s'il s'agit d'une statue d'environ 50 cm de hauteur. Le financement étant assuré collectivement la plupart du temps, je crois, temple et municipalité y concouraient. Nous ignorons le mode de prélèvement de ces fonds dans le détail, mais le poids financier en était réparti. Nous avons des indications de versements en espèces sous forme d'impôt de répartition pour une statue d'Hadrien (μερισμὸς ἀνδριάντος)<sup>44</sup> dont nous ignorons le style. Des prélèvements en nature existaient également, dans un contexte indigène. C'est à ce dernier mode de participation que se rattachent les lignes d'un compte de dépenses émanant d'un temple très traditionnel de Soknopaiou Nêsos où l'on lit: "9 Phaophi (= 6 ou 7 octobre), en faveur de la dorure du naos du dieu Soknopaiou, grand deux fois, 9 jours à 4 artabes de blé par jour, (soit) 36 artabes (= 828 kg)"; c'est, je pense, la trace de la contribution du temple aux frais de rénovation d'une chapelle portative dorée<sup>45</sup>. Apparemment, ces contributions étaient imposées, tant à l'époque ptolémaïque qu'à l'époque romaine, comme le prouve un reçu grec du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère écrit sur le même papyrus qu'un reçu en démotique; il concerne une taxe occasionnelle des "images" (εἰσφορὰ εἰκόνων) (I.5) dont on ignore l'assiette et le taux<sup>47</sup>. Quelles que soient les modalités du rassemblement de ces fonds, ils étaient réunis sans doute dans le ἱερευτικὸς λόγος, "compte des

<sup>41</sup> P. Mich. 706, 11.

<sup>42</sup> P. Oxy. 1117, 5.

<sup>43</sup> Cf. A. BOWMAN, *The Town Councils of Roman Egypt*, 1971, p. 97-98.

<sup>44</sup> Sh. WALLACE, *Taxation in Egypt from August to Diocletian*, 1938, p. 159-162. DUNCAN-FISHWICK, *Statues Taxes in Roman Egypt*, *Historia. Zeitschrift für alte Geschichte* 38 (1989) p. 335-347.

<sup>45</sup> BGU 149 (W. Chrest. 93), 11; II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. Cf. la dorure d'images d'Isis, GRIFFITH, *Cat. dem. Graff. Dodecaschoenus* n. 339, Philae, en 159-160.

<sup>46</sup> P. Genève 86 c; II<sup>e</sup> s. av. n. è.: "Démocratès, gardien des récoltes de Bacchias, à Dionysios salut. Je reconnais avoir (reçu) de toi et mesuré pour la contribution aux images 2 2/3 artabes de blé. Porte-toi bien. Le 3 Hathyr de l'an 19".

<sup>47</sup> Sur εἰσφορά voir P. Tebt. IV p. 11: on ne sait si c'est une taxe de 1 1/2 artabe/aroure ou une charge κατ' ἄνδρα.

affaires religieuses"<sup>48</sup>, relevant de l'*idios logos* à Alexandrie, mais pouvant être localement tenu par le même personnage que le πολιτικὸς λόγος<sup>49</sup>. Il est alors vraisemblable que la municipalité pût y puiser pour faire faire une statue divine d'or ou d'argent. La responsabilité des magistrats, pour ce genre d'affaire, était à la fois collégiale et divisée.

\*

### Municipalité et État

En effet, ils désignaient parmi eux ceux qui s'occuperaient plus particulièrement des diverses étapes de l'exécution autorisée.

La responsabilité générale pesait d'abord sur le prytane. Un papyrus dont il ne reste que la partie droite<sup>50</sup> paraît être un compte-rendu de séance concernant des objets d'argent à usage religieux (ιερά 1.6), dont le poids est donné (10 livres = 3,250 kg) (1.7); nous ne savons rien de la raison du litige, mais les titres des différents personnages qui interviennent dans l'affaire, suffisent à faire penser à un procès où municipalité et affaires religieuses sont mêlées (βουλευτής 1.2; ἐξηγητεύσας 1.11; πρύτανης 1.14; διοικήσεως 1.20). Mais il ne s'agissait pas explicitement de statue, seulement d' "objets sacrés en argent" (1.6). La répartition des responsabilités pour la fabrication de statues divines ressort d'un document du II<sup>e</sup> siècle de notre ère, bien qu'il soit très mutilé<sup>51</sup>. Il s'agit d'un détournement des fonds prévus pour la fabrication de l'Athéna-Thouéris dont nous avons parlé plus haut (ξόονον). L'autorisation datait de la préfecture de T. Pactumeius Magnus<sup>52</sup>. D'après ce document, des épimélètes, "contrôleurs", désignés par le conseil municipal<sup>53</sup>, étaient chargés du contrôle global de l'affaire et, en cas de détournement des fonds, ils étaient responsables et devaient rembourser collectivement, malgré la précarité de leur

<sup>48</sup> W. Chrest. 90, 62.

<sup>49</sup> Cf. P. Ryl. 86, 2; en 195: ταμίας πολιτικῶν καὶ ἱερατικῶν χρημάτων.

<sup>50</sup> Stud. Pal. XX 60; en 243-249.

<sup>51</sup> P. Oxy. 1117.

<sup>52</sup> BASP 4 (1967) p. 100; première date connue: entre 1 iv et 29 viii 176; dernière date connue: 27 vii 179 (ZPE 42 (1981) p. 81). Les difficultés concernant le financement de cette statue continuent sous la préfecture de T. Aius Sanctus.

<sup>53</sup> Voir P. JOUGUET, p. 443: "La βουλή et l'épimélète qu'elle délègue à l'administration de la caisse du domaine sacré la gèrent pour le compte du dieu et comme délégué de l'État".

situation financière personnelle dont ils se plaignaient<sup>54</sup>. La décision du préfet, rappelée dans ce document, permet de repérer la répartition des tâches administratives dans le déroulement de la fabrication d'une statue. Le préfet les distingue ainsi dans sa sentence: "Celui qui a engagé l'affaire, celui qui a fait faire le devis (σύνοψις), les magistrats qui ont fait verser l'argent<sup>55</sup>, et les contrôleurs, vous reverserez à votre ville l'or qui manque (= le montant du découvert), selon... (lacune)" (l. 6-8). On voit donc que, parmi les magistrats, l'un était chargé des premières démarches (pour l'autorisation, le financement, etc...), un autre s'occupait du devis (aspect de la statue, poids du métal précieux, coût à prévoir pour la façon) (l.7); d'autres donnaient les ordres de prélèvement des fonds sur la "caisse des affaires religieuses"<sup>56</sup>, pour les verser aux fabricants, sous le contrôle des épimélètes, au nombre de 6 dans l'affaire de la statue d'Athéna-Thouéris. Une sorte de bulletin de livraison est parvenu jusqu'à nous<sup>57</sup>; il est adressé par un argentier (?) (l.1) à un gymnasiarque: "Je déclare t'avoir vendu une Aphrodite avec (sa base) et avec un Éros en argent du poids de 2 livres, 1 1/2 once, 6 grammes (= ca. 0,693 kg) à 432 drachmes la livre, ce qui fait 927 drachmes d'argent et pour le salaire (de la façon) (μισθός) 60 drachmes d'argent et...". On ne sait si la statue en question était destinée à un temple, et, dans ce cas, le rôle du gymnasiarque serait à mettre en parallèle avec celui des deux gymnasiarques qui, dans l'affaire d'Oxyrhynchos vers 178, avaient remis les fonds<sup>58</sup>, ou si elle était destinée au gymnase ou encore s'il s'agit d'un achat privé. Personnellement, je penserais à une statue de temple plaquée d'argent.

Un magistrat prend donc contact avec les artisans orfèvres (τεχνεῖται χρυσοχόοι)<sup>59</sup> qui, une fois la statue exécutée, la livrent au magistrat responsable et après contrôle de la conformité, reçoivent du trésorier des "affaires religieuses" le prix convenu.

<sup>54</sup> P. Oxy. 1117, 18-24: "Car quant à nous (lacune), notre avoir est modeste et nous permet à peine de vivre. C'est pourquoi il est juste que d'autres délais nous soient donnés pour le paiement afin que (lacune) chacun de nous les contrôleurs, nous apportions à la ville chaque année 2000 drachmes et qu'ainsi nous soyons capables de demeurer dans notre propre ville (lacune) sans être complètement harcelés...". Le papyrus est trop abîmé pour que nous puissions dire si les 6 contrôleurs sont les coupables du détournement de fonds.

<sup>55</sup> Ἐξωδιάσαντες (l.7); ἐξωδιάσαντα (l.11).

<sup>56</sup> Cf. JOUGUET, p. 311 et 404-405. Le trésorier (ταμίης) (voir ci-dessus n. 49) délivrait les fonds sur mandat de l'archonte désigné. Ce caissier est un fonctionnaire de l'État.

<sup>57</sup> P. Mil. Vogliano 102; II<sup>e</sup> s.

<sup>58</sup> P. Oxy. 1117, 10.

<sup>59</sup> P. Oxy. 1117, 12. Cf. P. Vindob. Sal. 2, 16; II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.

Toutes ces opérations étaient supervisées par le basilikogrammate du nome; vraisemblablement certaines personnes du temple confirmaient ces contrôles; il me semble que c'étaient les θεαγοί<sup>60</sup>; mais ce n'est qu'une hypothèse. La statue alors était installée par une procession (κωμοσία). La présence du stratège dans nos documents<sup>61</sup> s'explique en cas de litige.

Le rapport de la procédure que nous venons d'analyser avec les autorités religieuses telles que l'archiereus ou l'archiprophètes d'Alexandrie lorsque ces postes furent créés<sup>62</sup> nous est inconnu; les créations de ces archiprêtrises n'ont pas modifié les situations administratives locales que nous connaissons. Le lien entre le cheminement administratif, du temple et de la ville à l'empereur, avec le contrôle établi par l'administration romaine à travers l'*idios logos*<sup>63</sup> pré-existant, et peut-être avec le *kyriakos logos* (du règne d'Hadrien jusqu'à une date postérieure à 330)<sup>64</sup>, nous échappe. Cependant ce que nous savons suffit à affirmer une très grande continuité; tout cet ensemble remonte à une tradition pharaonique peu à peu absorbée par les Grecs, puis codifiée par les Romains: témoin l'établissement de l'envoi de la liste des objets cultuels dressée dans chaque sanctuaire, liste en tête de laquelle sont énumérées les statues divines en or ou en argent, et envoyée au préfet d'Égypte sous couvert de l'un de ses fonctionnaires. Cette liste est-elle l'adaptation romaine d'archives égyptiennes qui existaient à l'intérieur des temples? Quel rapport de succession ont-elles avec les inscriptions pariétales telles que celles de Dendéra? Ces dernières avaient, certes, une vocation décorative<sup>65</sup>, mais elles avaient surtout une utilité comptable dans un contexte de respect pour les biens précieux qui appartiennent aux dieux. Les statues divines, plus que tout autre objet cultuel, sont surveillées, entretenues, mais tandis que la comptabilité de tradition pharaonique notait le matériau, la taille de la statue et de son naos, celle de la tradition romaine est portée vers l'enregistrement du poids du métal précieux au gramme près, elle-même héritée de la précision des comptes de temples grecs<sup>66</sup> et des trésors orientaux. La confrontation des deux documentations à propos d'un même

<sup>60</sup> BGU IV 1023; en 185/186.

<sup>61</sup> Cf. P. Vindob. Sal. 2, 7-8 et 11.

<sup>62</sup> P. Ryl. 110, 1. Voir ci-dessus n. 32.

<sup>63</sup> Cf. Claudius Apollonios, à la tête de l'*idios logos* en 194 (P. R. SWARNEY, *The Idios Logos*, 1970, p. 111). SB V 8744, 2; règne de Commode.

<sup>64</sup> P. Oxy. XXXI 2562, 10. Voir JJP 19 (1983) p. 151, n. 104.

<sup>65</sup> CAUVILLE p. 117.

sujet, l'une de langue égyptienne, l'autre de langue grecque, montre une préoccupation identique pour enregistrer la nature du matériau, mais une divergence nette pour son appréciation: d'un côté la taille, de l'autre le poids. Ce dernier mode de calcul me paraît propre à une société monétarisée, et peut-être à la laïcisation de la fabrication.

D'après la documentation papyrologique, nous voyons dépérir la richesse des statues divines. Les raisons en sont multiples: usure des objets eux-mêmes, éventuels pillages. Le culte impérial entre en concurrence<sup>67</sup> avec celui des vieilles divinités égyptiennes dans leur naos bien clos; la mode de la statuaire change; les traditionnelles statues de bois plaquées d'or côtoient celles qui sont de marbre et d'or, et, dès le II<sup>e</sup> siècle de notre ère, l'auteur grec Lucien de Samosate, né sur les bords de l'Euphrate, présente avec humour le problème de leur valeur respective: les "barbares" divinités égyptiennes valant leur pesant d'or doivent-elles avoir la préséance sur la beauté des statues grecques faites de matériau moins riche<sup>68</sup>? L'écrivain met l'accent sur la valeur économique des statues; mais ce n'est pas au compte d'un appauvrissement économique qu'il faut mettre la disparition des statues des dieux plaquées d'or; elle est plutôt le révélateur discret de la transformation religieuse de l'Égypte au III<sup>e</sup> siècle de notre ère. Le christianisme devenu religion d'État en 330 refuse que les pouvoirs publics aident à l'entretien et à la rénovation des instruments des cultes païens. Cela est sous-entendu dans le Code Théodosien, dans une disposition du 29 juin 326 adressée au préfet du prétoire Secundus<sup>69</sup>; l'empereur Constantin y décide que les travaux publics entrepris par les gouverneurs de province doivent être poursuivis "à l'exception de la construction des temples". Cette exclusion met un point final à l'intérêt que l'empereur, successeur de lointains pharaons divinisés, portait aux lieux et aux pratiques cultuelles païennes, et nul doute que les statues plaquées d'or ou d'argent qui existaient encore n'ont plus guère été entretenues et redorées si besoin était. La technique du placage d'or demeura, bien sûr, mais le mot grec qui l'exprimait, περιεχρυσωμένος a un sens concret légèrement différent: il ne s'agit plus d'entourer (περι-) un objet travaillé en ronde-bosse,

<sup>66</sup> Cf. A. REHM, *Didyma* n. 424 (288/287), n. 428 (275/274). Pour la tradition orientale, Hérodote I 50-51.

<sup>67</sup> Statues de l'empereur: P. Mich. 706 (introd.)? P. Oxy. 2476, 40; 26 vii 289. P. Ryl. 627, 216; ca. 325.

<sup>68</sup> *Jupiter Tragoedus* II 7-10. Je dois à l'amitié de Madame G. HUSSON ce rapprochement.

<sup>69</sup> C.Th. 15.1.3.

mais d'entourer une partie plate de l'image sainte peinte sur bois: tête de saint Kollouthos, ou corps de la Mère de Dieu (Θεοτόκος)<sup>70</sup>, comme nous le voyons sur les icônes parvenues jusqu'à nous.

<sup>70</sup> *P. Oxy.* 1925, 7-8; VII<sup>e</sup> s.

## Xénophon et la bataille d'Aegus Potamos

F. BOURRIOT

Xénophon a souffert d'une double disgrâce. Avec les *Helléniques*, il a voulu se présenter en continuateur de l'oeuvre inachevée de Thucydide. De ce fait, il appelait les comparaisons entre son travail d'historien et celui de son illustre prédécesseur. Sur ce point les jugements ne lui ont jamais été favorables. En 1967, H.R. Breitenbach pouvait présenter ainsi la situation: dans la recherche de ces cent trente dernières années, on s'est rendu compte des lacunes et de la partialité de cet auteur, ce qui lui valut maints aigres reproches et blâmes, plus particulièrement si on le compare à son grand devancier Thucydide<sup>1</sup>. Certes, un bon connaisseur de Thucydide, J. de Romilly, le traite avec plus d'indulgence: "S'il n'a pas les qualités de Thucydide, Xénophon en a d'autres... qui sont le sens du concret et des épisodes frappants"<sup>2</sup>. Et G.L. Cawkwell recommande chaudement Xénophon, mais dans deux cas très particuliers, aux enfants pour l'apprentissage du grec et comme lecture d'agrément pour leurs parents<sup>3</sup>.

Xénophon était déjà médiocrement considéré lorsqu'en 1906 un papyrus révéla quelques pages d'une oeuvre historique relatant les événements de 396/5 avant J.C., ouvrage anonyme qui fut appelé *Helléniques* d'Oxyrhynchos<sup>4</sup>. Des comparaisons pouvaient être faites pour la courte période 396/5 entre les *Helléniques* nouvelles et celles de Xénophon, ce qui était déjà très périlleux pour ce dernier. Mais de nombreux spécialistes estimèrent que l'oeuvre perdue de l'historien dit d'Oxyrhynchos, auteur du IV<sup>e</sup> siècle, avait inspiré Ephore qui lui-même avait été la source

\*Je suis heureux de présenter en hommage à M. le Professeur R. BOGAERT, spécialiste éminent de la banque antique, une étude consacrée à un auteur qui dans les *Revenus* avait entrevu l'intérêt de créer une sorte de banque nationale d'affaires athéniennes.

<sup>1</sup> H. R. BREITENBACH, *Real Encyclopädie, Xenophon*, IX A 2, Col. 1698-1699.

<sup>2</sup> J. de ROMILLY, *Précis de littérature grecque*, p. 163.

<sup>3</sup> G. L. CAWKWELL, *A diet of Xenophon*, *Didaskalos* 2, 1967, p. 50-58.

<sup>4</sup> *Hellenica Oxyrhynchia*, éd. V. BARTOLETTI, Leipzig, Teubner, 1959; I. A. F. BRUCE, *An historical Commentary on the Hellenica Oxyrhynchia*, Cambridge, 1967.



principale de Diodore<sup>5</sup>. Ce dernier y gagna un crédit considérable. De nombreuses comparaisons furent faites entre les exposés de Xénophon et de Diodore: dans la majorité des cas, les conclusions présentées étaient accablantes pour Xénophon<sup>6</sup>. On avait bien voulu reconnaître à ce dernier des compétences en matière militaire<sup>7</sup>; les batailles de la seconde partie de la guerre du Péloponnèse ont fourni la matière de nombreuses comparaisons entre les récits de Xénophon et ceux de Diodore, et assez régulièrement la version de Diodore est préférée. C'est le cas notamment pour la bataille d'Aegospotamos<sup>8</sup>. On peut se demander cependant si le texte de Xénophon a été regardé d'assez près.

<sup>5</sup> A. LESKY, *Geschichte der griechischen Literatur* 3, p. 700 et 872. P. PÉDECH: "La critique des sources a établi d'une manière assurée que l'historien Ephore a servi de source presque exclusive à Diodore pour l'histoire grecque des livres XI à XV... On a découvert entre Diodore et l'Anonyme (d'Oxyrhynchos) des ressemblances si frappantes qu'il fallait admettre, soit qu'il avait servi de source à Diodore, soit qu'il s'appelait Ephore, soit encore qu'il avait servi de source à Ephore, qui l'avait à son tour transmis à Diodore", *Batailles navales dans les historiens grecs*, R.E.G. 82, 1969, p. 43.

<sup>6</sup> Pour la bataille de Cyzique, "la relation de Diodore est bien supérieure au récit de Xénophon", P. PÉDECH, *loc. cit.*, p. 49. Pour la bataille de Mytilène, "le récit de Xénophon est fort succinct et obscur" (*ibid.*, p. 49) tandis que l'exposé de Diodore "est remarquable de précision" (p. 51). Pour la bataille de Notion, G. DE SANCTIS a montré le premier "que sa version est préférable à celle de Xénophon parce qu'elle remonte à l'Anonyme (d'Oxyrhynchos)", *ibid.*, p. 52. La position d'A. ANDREWES est plus nuancée: "Notion and Cyzikos: the sources compared", *J.H.S.* 102, 1982, p. 15-25. J. F. BOMMELAER, Lysandre de Sparte, p. 42-43, relève pour Xénophon que "la critique moderne ne cesse de rétrécir le champ des sujets sur lesquels on peut le croire... Diodore bénéficie de la comparaison avec Xénophon... sa documentation paraît plus sérieuse, son interprétation plus cohérente". Cependant il refuse de s'en tenir à la seule version de Diodore pour Aegospotamos alors même que les deux exposés sont difficilement conciliables: "Il ne saurait être question d'afficher une préférence pour Diodore sur Xénophon et de s'en tenir là".

<sup>7</sup> A. LESKY, *op. cit.*, p. 693: "der alte Soldat für alle militärischen Dinge lebendiges Verständnis hatte, und dieses in seinem Werke nützte".

<sup>8</sup> Chr. EHRHARDT, *Xenophon and Diodorus on Aegospotamos*, *Phoenix* 24, 1970, p. 225-228. G. WYLIE, *What really happened at Aegospotami*, *A.C.*, LV, 1986, p. 125-141: "Xenophon was apparently not familiar with the Hellespont region... He did not fully appreciate the strategic position. And his impartiality is suspect", p. 127. La première affirmation qui n'est pas propre à G. Wylie peut paraître étonnante quand on sait que Xénophon est venu, au moment de la dislocation des Dix Mille, de Byzance à Parion non loin de Lampsaque, pour y rencontrer Anaxibios (Anabase VII. 2. 7-8), puis a séjourné à Lampsaque (VIII. 8. 1) après avoir servi Seuthès et avant de gagner Pergame. Il a dû à nouveau

Résumons d'abord les faits. Si l'on suit Xénophon<sup>9</sup>, l'enchaînement des faits est simple et, en apparence, sans problème. Lysandre s'est emparé de Lampsaque. La flotte athénienne a répliqué en venant se poster en face, à environ quinze stades, en Chersonèse sur la grève d'Aegos Potamos, cherchant une décision rapide. Pendant quatre jours, elle a offert le combat. Lysandre ne réagit pas, il tend un piège: il s'attend à un relâchement dans la flotte ennemie; les marins athéniens méprisent un adversaire qui, à leurs yeux, a peur de livrer bataille et ils doivent aller chercher toujours plus loin leur ravitaillement: il n'y a pas de ville, donc pas de marché à l'embouchure du tout petit fleuve de la Chèvre. Alcibiade, venu donner aux stratèges des conseils de prudence, a été éconduit sans ménagement. Une attaque des Péloponnésiens par surprise a donc toutes chances de réussir. Le cinquième jour, la flotte athénienne se présenta en ligne de bataille, Lysandre ne bougeant pas, elle se retira et les marins s'égaillèrent pour se procurer les vivres de leur repas. Averti par ses guetteurs qui étaient venus épier le camp athénien, Lysandre lança ses bâtiments pour surprendre la flotte athénienne désarmée. Tous les bateaux athéniens furent capturés avant d'avoir pu devenir opérationnels sauf huit trières qui s'enfuirent avec Conon, ainsi que la Paralienne.

Diodore présente une tout autre version des événements<sup>10</sup>: Philoclès qui assumait le commandement en chef aurait décidé un repli sur Sestos, mais l'opération aurait été mal montée. Lysandre aurait simplement profité d'une mauvaise coordination des mouvements entre les divers échelons de la flotte athénienne en créant un désordre indescriptible dans l'escadre ennemie. Peu de bâtiments athéniens auraient pu échapper tandis qu'un débarquement judicieux aurait permis à Lysandre d'être aussi le maître sur terre. Les études récentes ont cherché à montrer que Xénophon était contredit par d'autres témoignages contemporains et que, de

traverser l'Hellespont lors du retour d'Agésilas en Grèce (Helléniques IV. 2. 8). On reproche à Xénophon une erreur de distance (quinze stades entre Sestos et Aegos Potamos, Hell. II. 1. 25) si grossière qu'on peut penser qu'il s'agit d'une glose introduite dans le texte. C. J. TUPLIN qui a cherché à juger la crédibilité de Xénophon pour ses récits de bataille (*Military engagements in Xenophon's Hellenica*, dans *Past Perspectives*, ed. by I. S. MOXON, J. D. SMART, A. J. WOODMAN, Cambridge 1986, p. 37-66) critique les partisans de Diodore plus qu'il ne défend la thèse de Xénophon à propos d'Aegos Potamos (p. 59-60). B. S. STRAUSS, *Aegospotami reexamined*, (*A.J.Ph.*, 104, 1983, p. 24-35) réserve son jugement, p. 27, et n'envisage pas le déroulement des événements.

<sup>9</sup> Hell. II. 1. 18-32.

<sup>10</sup> Diodore XIII. 105-106.

ce fait, sa présentation des événements ne pouvait être retenue. Xénophon apporterait la version péloponnésienne de la bataille<sup>11</sup>.

Notre objectif n'est pas de comparer les divers récits de la bataille, de les juger et de reconstituer le déroulement des opérations en entremêlant les sources après un tri des matériaux fournis<sup>12</sup>, mais seulement de procéder à un travail préliminaire: établir exactement ce que dit Xénophon et, de ce qu'il dit, en déduire tout ce qui est logiquement impliqué par son récit.

Cent quatre-vingts navires athéniens sont au mouillage sur la plage foraine d'Aegos Potamos. Ils doivent donc s'étirer sur une belle longueur. Dans la matinée du cinquième jour après l'arrivée de la flotte, les équipages se sont dispersés loin dans la Chersonèse à la recherche de vivres: la bataille ne devrait pas avoir lieu ce jour-là. Conon est un des chefs sans être apparemment le plus important. Quand Alcibiade est venu avertir les stratèges de leur imprudence à séjourner sur une mauvaise grève, ce sont Tydeus et Ménandros qui l'ont vertement congédié<sup>13</sup>. Lysandre attaque par surprise: la flotte athénienne dans son ensemble est menacée et normalement perdue. Un seul chef va apparemment bénéficier d'une succession inouïe de chances; c'est d'ailleurs le seul dont parle Xénophon: Conon<sup>14</sup>. Il est le premier à apercevoir les vaisseaux péloponnésiens qui s'avancent et, de ce fait, c'est lui qui donne l'alarme. Huit trières seulement ont un équipage au complet lorsqu'arrive l'ennemi; les autres n'ont que les deux tiers de leur effectif ou le tiers ou aucun équipage. La chance sourit de nouveau à Conon, il ne manque aucun homme sur son bateau. La chance est encore plus généreuse pour lui: les sept autres trières qui sont dans le même cas sont autour de la sienne. Il se trouve donc à la tête d'un détachement opérationnel tandis que tous les autres bâtiments

<sup>11</sup> Il s'agit essentiellement d'affirmations d'orateurs, Lysias et Isocrate; lors de procès, les avocats ne cherchent pas à établir la vérité historique mais à impressionner pendant quelques heures le jury en faveur de leurs clients. Dans ces allégations tendancieuses l'exactitude n'est pas requise. Or ces renseignements concernent le nombre de bateaux qui réussissent à s'échapper et la présence de rescapés du désastre d'Aegos Potamos dans le tribunal. On trouvera cette documentation dans Chr. EHRHARDT, *loc. cit.*, p. 225-226.

<sup>12</sup> C'est ce qu'ont cherché à faire G. WYLIE, *loc. cit.*, et plus encore J. F. BOMMELAER, *Lysandre de Sparte*, p. 103-113, qui penche pour la version de Diodore. Que valent les contestations portant sur des nombres? Nous voudrions des nombres statistiques alors que les acteurs du drame ne pouvaient fournir que des nombres "émotionnels" et les orateurs des nombres tendancieux.

<sup>13</sup> Xénophon, *Hell.* II. 1. 26. Diodore indique que Philoclès avait le commandement en chef ce jour-là, XIII. 106.

<sup>14</sup> Xénophon, *Hell.* II. 1. 28-29.

sont paralysés faute d'effectifs. Va-t-il être submergé par la vague d'assaut péloponnésienne, encerclé avant d'avoir pu gagner la haute mer? Nullement. Ses huit bâtiments manoeuvrent librement, aucun n'est perdu ni même accroché: le miracle se poursuit en sa faveur. Mieux encore, il ne se lance pas dans une fuite éperdue, talonné de près par l'ennemi; il observe, se rend compte que la situation des Athéniens à Aegos Potamos est désespérée; il va détruire sur la côte d'Asie le dépôt des grandes voiles de Lysandre et met le cap sur Chypre. Un autre bâtiment, et pas n'importe lequel, la Paralienne, la trière estafette, s'était joint à l'escadre de Conon et avait partagé sa chance apparemment insensée.

On pourrait croire que cette accumulation de chances au profit de Conon est trop belle pour être vraie: il paraît difficilement croyable que d'une escadre indifférenciée, au matin du cinquième jour de son séjour à Aegos Potamos, le destin ait fait ensuite deux parts aussi contrastées. D'un côté, cent soixante et onze bâtiments paralysés sur la grève, incapables de combattre, avec des stratèges qui ne font rien, de l'autre neuf trières qui se trouvent immédiatement opérationnelles autour d'un chef au regard perçant, manoeuvrant en toute liberté face à une attaque éclair de l'ennemi. Cette présentation surprenante des événements aurait pu servir à discréditer la version de Xénophon pour la bataille d'Aegos Potamos, et fournir a contrario un argument de poids en faveur des partisans de Diodore<sup>15</sup>.

Nous pensons qu'il n'en est rien. Au contraire, tous ces faits qui semblent tenir du miracle en faveur de Conon confortent la version de Xénophon pour la bataille d'Aegos Potamos. La clé du problème se trouve dans une petite phrase : Κόνων δὲ ἰδὼν τὸν ἐπίπλουν ἐσήμουνεν εἰς τοὺς ναυῖς βοηθεῖν κατὰ κράτος. Il est donc indispensable d'établir le sens exact de ces quelques mots et de voir ce qu'ils impliquent.

Le verbe σημαίνειν est utilisé seize fois et le nom σημείον trois fois dans les *Helléniques*. Dans plus de soixante pour cent des cas, il s'agit de guerre maritime<sup>16</sup>. Le sens courant est d'envoyer un signal, soit parce que le message à faire passer ne doit être compris

<sup>15</sup> A ma connaissance cet aspect de la question n'a guère été retenue. On aurait dû voir dans ce qui paraît, de prime abord incroyable, un argument plus fort contre la version de Xénophon que des affirmations de prétoire.

<sup>16</sup> Xénophon, *Hell.* I. 1. 2; II. 1. 5; II. 1. 22; II. 1. 28 (2 cas); V. 1. 27; VI. 2. 28; VI. 2. 33; VI. 2. 34 (2 cas); σημείον VI. 2. 28; VI. 2. 30. Cas de guerre sur terre, VII. 2. 5 (2 cas): Phlious prise par trahison, les guetteurs font le signal indiquant l'arrivée des Thébains, puis les traîtres qui vivaient à l'intérieur de l'enceinte envoient à des conjurés embusqués le signal convenu d'escalader les murailles.

que par ceux auxquels il est destiné, début d'un massacre exécuté par surprise par exemple<sup>17</sup>; soit parce qu'il faut avertir d'une action collective et concertée des éléments éloignés, ce qui est le cas dans une escadre<sup>18</sup>; soit parce que les distances interdisent une transmission orale, la vue ayant une portée plus grande que l'ouïe<sup>19</sup>. Ces trois éventualités peuvent d'ailleurs s'associer. Les marines grecques utilisaient donc couramment des signaux. Il y avait des signaux convenus pour une seule éventualité. Ainsi Lysandre avait demandé aux marins qu'il avait envoyés épier ce qui se passait au mouillage d'Aegos Potamos, de lever un bouclier, c'est-à-dire sans doute de le faire scintiller lorsqu'ils seraient de retour au milieu du détroit: ce signal voulait dire que les marins athéniens s'étaient dispersés loin de leurs bâtiments. Il y avait sans doute aussi des codes de signaux correspondant à des ordres courants, signal d'embarquement sur une escadre par exemple<sup>20</sup>. Lorsqu'il a aperçu la flotte entière de Lysandre fonçant dans sa direction, Conon qui était stratège en 405 a donc envoyé un signal.

Ce message signifiait βοηθεῖν. L'étymologie explique bien le sens initial de ce terme: θεῖν signifie courir et βοή cri. Βοηθεῖν, c'est donc courir à un cri qui est un appel, accourir. Mais comme un appel provient d'une personne, d'un groupe ou d'un Etat en

<sup>17</sup> Xénophon, Hell. IV. 4. 3. Les Corinthiens hostiles à Sparte décident de massacrer leurs adversaires sur l'agora le dernier jour de la fête des Eukleia à un signal donné.

<sup>18</sup> II. 1. 28. Lysandre a aperçu le bouclier levé, signal convenu envoyé par ses guetteurs depuis le milieu du détroit signifiant que le moment est propice pour l'attaque. Aussitôt il donne à tous ses vaisseaux le signal de se lancer contre les Athéniens. Diodore XIII. 50: Au moment de la bataille de Cyzique (410 av. J.C.), Alcibiade, Théramène et Thrasybule auraient convenu d'une manoeuvre pour couper l'escadre lacédémonienne de sa base. "Dès que les Péloponnésiens se furent éloignés à une certaine distance de la ville (de Cyzique), Alcibiade hissa le signal convenu... Aussitôt Théramène et Thrasybule se dirigèrent vers la ville et coupèrent la retraite aux Lacédémoniens".

<sup>19</sup> I. 1. 2; VI. 2. 33 et 34.

<sup>20</sup> Signal convenu: en 407 av. J.C., Conon veut attirer Callicratidas dans un piège: il fait faire retraite à ses bâtiments pour que les Péloponnésiens perdent leur ordre de bataille dans la poursuite. Ce qu'il avait prévu s'étant produit, "il hissa sur son propre navire un pavillon pourpre, signal convenu avec les triérarques. A ce signal, les bâtiments... virèrent de bord; l'équipage entonna le péan et les trompettes sonnèrent la charge", Diodore XIII. 77. Signal habituel: en 410, à Dardanos, la flotte de Thrasybule et celle de Mindaros se sont mises en ordre de bataille: "Tout étant ainsi disposé, les chefs hissèrent le signal du combat et à un seul commandement les trompettes se mirent à sonner la charge" (Diodore XIII. 45).

difficultés, βοηθεῖν a pris le sens commun d'accourir au secours<sup>21</sup>.

Dans les *Helléniques* βοηθεῖν est utilisé cent treize fois et βοηθεῖα dix-neuf fois. Xénophon emploie couramment ce terme pour un appui très général comme l'aide politique et surtout militaire d'un Etat à un autre, mais aussi pour des situations très précises et très localisées comme un secours apporté dans un affrontement. On ne trouve ce terme qu'une quinzaine de fois pour des opérations navales<sup>22</sup>. Peut-on donc conclure sans plus que Conon a lancé un signal "au secours" ou le banal appel de détresse? Les choses ne sont pas si simples. Au secours de qui, puisque la bataille n'est pas encore engagée? On pense évidemment à celui qui a émis le message, à savoir Conon.

Le verbe βοηθεῖν peut se construire sans complément ce qui rend assez bien la traduction courir "à la rescousse" parfois employée par J. Hatzfeld dans la traduction des *Helléniques*<sup>23</sup>. Βοηθεῖν peut aussi ne pas comporter la notion d'assistance et se limiter à son sens étymologique le plus strict, courir à un cri. Xénophon offre un bon exemple de ce cas pour des événements peu antérieurs à Aegos Potamos. En 406, Conon se trouve dans une situation très difficile: son escadre amoindrie par de lourdes pertes est bloquée sous les murs de Mytilène par Callicratidas. Pour prévenir les Athéniens, il fait partir par surprise deux trières, en plein midi. Pris de court pendant leur repas par ce raid audacieux, les Péloponnésiens veulent immédiatement se lancer à la poursuite des deux estafettes athéniennes. Pour gagner du temps, ils coupent les ancres, ils accourent à la rescousse dans la confusion, ἐβοηθοῦν τεταραγμένοι. Le cas est clair: βοηθεῖν signifie simplement courir en entendant des cris d'alarme vers ses propres bateaux.

Un autre cas est également clair lorsqu'un datif accompagne le verbe βοηθεῖν. Xénophon en offre un autre bon exemple, également à propos de Conon bloqué devant Mytilène. Diomédon, un autre stratège athénien, arrive avec une petite escadre βοηθῶν

<sup>21</sup> P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, s.v. Βοή, p. 182-183.

<sup>22</sup> I. 1. 4; 5. 13; 6. 19, 21, 22, 24; II. 1. 28; IV. 8. 24; V. 1. 2, 6, 7, 10; VI. 2. 33; 4. 21; VII. 4. 5.

<sup>23</sup> J. HATZFELD, *Xénophon, Hell.* I, p. 56 (I. 6. 21); I, p. 76 (II. 1. 28): "Conon donna le signal aux vaisseaux d'arriver à la rescousse"; I, p. 96 (II. 4. 2); p. 98 (II. 4. 10); p. 105 (II. 4. 34).

<sup>24</sup> I. 6. 21. Βοηθεῖν peut signifier "faire une sortie" (I. 2. 8), courir en hurlant contre un ennemi (les Ephésiens et leurs alliés "se postèrent d'abord contre les Hoplites du Coressos πρὸς τοὺς ὀπλίτας ... ἐβοήθησαν) ou même venger (porter secours aux morts, VI. 5. 10).

Κόνωνι ... δώδεκα ναυσί dans l'intention de porter secours à Conon, avec ses douze bâtiments<sup>25</sup>.

Malheureusement le texte de Xénophon pour Aegos Potamos n'est pas si simple car il comporte trois termes, ἐσήμενον, βοηθεῖν, et entre les deux εἰς τὰς ναῦς<sup>27</sup>; le sens change si l'on rattache εἰς τὰς ναῦς à ἐσήμενον ou à βοηθεῖν. Si l'on associe εἰς τὰς ναῦς à βοηθεῖν, ce dernier terme prend son sens étymologique le plus étroit, courir au cri d'alarme, sans idée de porter secours; et l'on retrouve avec une précision complémentaire le cas des Péloponnésiens à Mytilène en 406: le sens devient "Conon lança le signal de courir aux vaisseaux". Cette interprétation paraît bien convenir puisque Lysandre a attendu pour lancer son attaque que les marins se soient dispersés à la recherche de vivres<sup>27</sup>. Elle a été adoptée par C.L. Brownson qui traduit ce passage: "he signalled the Athenians to hasten... to their ships"; et G. Strasburger fait de même: "Konon gab... das Zeichen, die Schiffe zu besteigen"<sup>28</sup>.

Mais on peut aussi associer εἰς τὰς ναῦς à ἐσήμενον. Εἰς indique à qui est destiné le message. Xénophon en offre plusieurs exemples. En 372, Iphicrate opère à Corcyre. Il s'attend à l'arrivée de dix trières syracusaines qu'il veut neutraliser dès qu'elles auront abordé sur l'île. A un endroit propice à la fois pour observer la mer et avertir l'escadre athénienne, il posta des guetteurs qui devaient adresser des signaux à la ville, τοὺς σημαίνοντας εἰς τὴν πόλιν. Le message peut être aussi adressé aux navires, semble-t-il. Lorsqu'il eut reçu des Chiotes les fonds nécessaires pour ses équipages, Etéonico envoya aux vaisseaux le

<sup>25</sup> I. 6. 22.

<sup>26</sup> I. 2. 28. Les manuscrits B, M, V donnent ἐσήμενον εἰς τὰς ναῦς βοηθεῖν texte adopté par J. Hatzfeld, p. 76, ainsi que par C. L. BROWN - SON, *Xenophon Hellenica* (Loeb CL. L.) I, p. 98, et G. STRASBURGER, *Xenophon, Hellenica* (Tusculum) p. 84. Le manuscrit C modifie l'ordre des mots ἐσήμενον βοηθεῖν εἰς τὰς ναῦς.

<sup>27</sup> Elle explique sans doute pourquoi: le copiste du manuscrit C a modifié l'ordre des mots pour mieux marquer l'association de εἰς τὰς ναῦς à βοηθεῖν.

<sup>28</sup> C. L. BROWNSON, *op. cit.*, p. 99; G. STRASBURGER, *op. cit.*, p. 85. De même, P. CHAMBRY, dans sa traduction de *Xénophon*, éd. Garnier, p. 48: "Conon voyant venir l'ennemi donna le signal pour qu'on courût en toute hâte aux vaisseaux". De même aussi R. WARNER, *Xenophon, A History of my Times* (Coll. Penguin), p. 102: "When Conon saw that the enemy were attacking, he signalled to the Athenians to hurry back as fast as they could to their ships".

<sup>29</sup> Xénophon, *Hell.* VI. 2. 33.

<sup>30</sup> II. 1. 5. Même construction dans le cas de Lysandre qui, le lendemain du jour où les Athéniens arrivèrent à Aegos Potamos, envoya à l'aube le signal

signal d'embarquer, εἰς τὰς ναῦς ἐσήμειον εἰσβαίνειν. Si l'on adopte cette construction pour Aegios Potamos, on peut traduire ainsi le passage : "Conon envoya aux navires le signal d'accourir au secours", au secours évidemment de celui qui envoie le message. C'est apparemment cette solution qu'a adoptée J. Hatzfeld: "Conon... donna le signal aux vaisseaux d'arriver à la rescousse"<sup>31</sup>.

Deux raisons invitent à préférer cette seconde solution. Elles se trouvent toutes deux dans le texte même de Xénophon et c'est ce qui fait leur force.

Conon a envoyé un signal. Celui-ci doit entraîner des conséquences immédiates et il appartient à Xénophon de les donner. C'est ce qu'il fait. Si le signal s'adressait aux hommes d'équipage dispersés dans la campagne, Xénophon devrait dire si ceux-ci ont reçu le message et comment ils ont réagi. Ce n'est pas le cas. Par contre, il donne la situation des navires: "parce que les hommes étaient égaillés, certains bâtiments n'avaient que deux rangs de rameurs, d'autres seulement un, d'autres étaient totalement vides"<sup>32</sup>. C'est donc bien que le signal s'adressait aux navires; Conon a lancé un appel au reste de la flotte. Son message a été reçu par les destinataires mais il est resté sans effet parce que les trières n'étaient pas en mesure de prendre la mer. Le texte de Xénophon est donc très logiquement composé.

Xénophon fournit une seconde raison de préférer le signal expédié aux navires et d'abandonner l'idée qu'il s'agit de faire savoir aux marins qu'ils doivent accourir aux vaisseaux. Il écrit en effet: βοηθεῖν κατὰ κράτος<sup>33</sup>. Si Conon voulait faire savoir aux hommes qu'ils devaient rejoindre les bâtiments de toute urgence, l'expression employée κατὰ κράτος n'a aucun sens; ce n'est pas de puissance qu'il s'agit mais de vitesse<sup>34</sup>. L'expression qui convenait

d'embarquer après que les hommes eurent pris le repas, *ibid.* II. 1. 22. Il est vrai que l'on peut proposer de lier εἰς τὰς ναῦς à εἰσβαίνειν. Mais εἰσβαίνειν se construit couramment sans complément I. 6. 21; I. 6. 24; I. 6. 25. C'est dans la marine un terme technique. En IV. 5. 17, εἰς s'imposait après εἰσβαίνειν à cause de la nature des embarcations: εἰσβάντες εἰς πλοιάρια. Le cas de Corcyre (VI. 2. 33) ne présente pas la moindre ambiguïté pour l'expression σημαίνειν εἰς ... et justifie σημαίνειν εἰς τὰς ναῦς.

<sup>31</sup> J. HATZFELD, *Xénophon, Helléniques*, t. I, p. 76.

<sup>32</sup> Xénophon, *Hell.* II. 1. 28.

<sup>33</sup> *Ibid.*

<sup>34</sup> Les traducteurs ont été, semble-t-il, embarrassés par l'expression κατὰ κράτος. J. HATZFELD traduit "au plus vite" (*op. cit.*, p. 76). R. WARNER adopte une position similaire: "hurry back as fast they could come to their ships" (*op. cit.*, p. 102). C. L. BROWNSON garde la notion de puissance associée à la course



était alors un dérivé de τόχος. Lorsque Lysandre donne à ses équipages l'ordre de naviguer au plus vite pour mieux surprendre les Athéniens et ne pas leur laisser le temps de s'organiser, Xénophon écrit: τὴν ταχίστην πλεῖν<sup>35</sup>. Κρότος désigne la force. Dans les *Helléniques* ce mot est employé surtout pour indiquer comment les villes ont été prises, κατὰ κρότος, par la force. C'est pourquoi κρότος convient parfaitement dans un appel au secours où l'on demande évidemment le soutien de toutes les forces disponibles; et lorsque va s'engager une bataille navale, ces forces sont évidemment les bateaux et c'est à eux que l'on envoie un message. Tout est correct et logique si l'on comprend ainsi la phrase de Xénophon: Conon vit venir sur lui la flotte ennemie (ιδὼν τὴν ἐπίπλουν); il lança un signal aux navires (ἐσήμανε εἰς τοὺς ναῦς) d'accourir au secours (βοηθεῖν) avec toute la puissance disponible (κατὰ κρότος). Et le constat que fait Xénophon suit immédiatement, sorte de réponse au message de Conon: "Les hommes étaient dispersés, les bâtiments avaient soit deux rangs soit un rang de rameurs et certains étaient totalement vides". Il n'y avait donc pas de force pour porter secours à Conon.

Du texte ainsi compris on peut tirer une série de déductions. Si Conon adresse un signal non pas aux hommes égaillés dans la campagne mais aux bâtiments, c'est qu'il ne se trouve pas normalement au milieu d'eux mais à quelque distance de l'escadre. On pourrait certes alléguer qu'il s'agissait d'avertir cent quatre-vingts bâtiments et qu'un signal convenu hissé en haut d'un mât était le procédé le plus efficace de transmettre en un court instant le même ordre sur toute la file de trières juxtaposées en bordure de la grève. Mais ce n'est pas sûr; la transmission orale d'un ordre impromptu aurait été sans doute plus efficace<sup>36</sup>. Et surtout le message n'aurait pas été de βοηθεῖν, porter secours ou

vers les trières, bien qu'elle soit inadaptée, "to hasten with all their might to their ships" (*op. cit.*, p. 99). G. STRASBURGER s'en tire en glosant plus qu'en traduisant le texte de Xénophon: "Zeichen, die Schiffe zu besteigen und sich nach Kräften zur Wehr zu setzen" (*op. cit.*, p. 85).

<sup>35</sup> Xénophon, *Hell.* II. 1. 28. βοηθεῖν τὴν ταχίστην, *Hell.* VI. 5. 8. βοηθεῖν ὡς τάχιστα, *Hell.* IV. 2. 2.

<sup>36</sup> De plus, Conon n'est pas signalé par Xénophon comme étant le commandant en chef ce jour-là, et apparemment il ne l'était pas. S'il avait été le premier, au milieu des trières athéniennes, à apercevoir la flotte péloponnésienne se lançant à l'attaque, son réflexe aurait été de prévenir le commandant en chef à qui il revenait d'expédier les ordres. S'il envoie un message aux bâtiments, c'est pour que, loin de lui, les chefs soient alertés et prennent leurs responsabilités.

simplement courir à la rescousse. Lorsque Lysandre donne l'ordre de prendre la mer le plus rapidement possible, Xénophon écrit: Λύσανδρος ... ἐσήμενε τὴν ταχίστην πλεῖν.

On attendrait donc εἰσβοῖναι ou πλεῖν. De plus si Conon s'était trouvé au milieu de l'escadre il aurait su très exactement que les bâtiments ne disposaient que de chiourmes réduites. Il faut donc admettre que le texte de Xénophon implique absolument que Conon est séparé du gros de la flotte athénienne et, pour cela, qu'il communique avec elle par signaux.

Xénophon indique ensuite que la trière de Conon et sept autres qui étaient autour de lui<sup>37</sup> avaient leur équipage complet. Il ne fournit aucune explication à cette anomalie pourtant extraordinaire. Trouve-t-il cela normal? Sans doute. Cette situation doit donc avoir un rapport avec le fait que Conon était séparé du gros de la flotte athénienne lorsque se produisit l'attaque de l'escadre de Lysandre. Et on peut penser que les sept bâtiments qui se trouvaient autour de lui avec toute leur chiourme étaient donc séparés du gros de la flotte.

Trois phrases de Xénophon nous permettent donc de reconstituer la disposition des forces navales athéniennes à Aegos Potamos au moment où Lysandre va lancer son attaque surprise: deux cent soixante-douze trières sont au mouillage sur une simple plage, sans ville à proximité, ἐν αἰγιαλῷ ὁρμούντιος καὶ πρὸς οὐδεμιᾷ πόλει<sup>38</sup>. Huit dont celle de Conon sont à quelque distance, donc un peu au large, et Conon communique avec le reste de la flotte par signaux. Tandis que les navires au repos à la côte ont été abandonnés par le tiers, les deux tiers, voire pour certains la totalité de leurs rameurs, la trière de Conon et les sept qui l'entourent ont leurs équipages complets<sup>39</sup>, ce qui d'ailleurs n'est pas étonnant puisqu'elles doivent stationner à quelque distance au large.

Xénophon n'expose pas clairement la situation, mais tout ce qu'il écrit l'implique. Nous avons besoin de raisonner pour reconstituer cette disposition. Xénophon n'avait pas à l'expliquer à ses contemporains. Pour eux, elle allait de soi et ils en possédaient la clé que nous devons, nous, imaginer et proposer. L'escadre athénienne n'est pas dans un port où elle aurait pu être protégée du côté de la haute mer par des caps, prolongés par des môles ne laissant entre leurs extrémités qu'un étroit goulet facile à contrôler, fermé parfois par une chaîne. Elle se trouve donc dans une

<sup>37</sup> Xénophon, *Hell.* II. 1. 28: ἄλλαι περὶ αὐτὸν ἑπτὰ πλήρεις.

<sup>38</sup> *Ibid.*, II. 1. 25.

<sup>39</sup> *Ibid.*, II. 1. 28.

situation exposée et c'est pourquoi Alcibiade a conseillé aux stratèges de gagner Sestos non seulement parce qu'il est plus facile de se ravitailler dans une ville mais aussi parce qu'ils y trouveraient un port<sup>40</sup>. De même que l'on place des postes de garde aux abords d'un camp, il était élémentaire d'établir une petite escadre à quelque distance au large devant le gros de la flotte pour surveiller la mer. Cela allait de soi<sup>41</sup>. C'était donc la fonction dévolue le cinquième jour à Conon, à la tête d'un détachement de huit trières disposant évidemment d'un équipage complet. Tout aurait été plus clair pour un lecteur du XX<sup>e</sup> siècle si, à côté du nom de Conon, Xénophon avait écrit τεταγμένος ἐπὶ τῇ φυλακῇ "préposé à la garde" (du côté de la haute mer), Conon "vit s'avancer vers lui l'escadre ennemie". Pour un Athénien du IV<sup>e</sup> siècle connaissant les règles du service dans la marine, cette précision ne s'imposait pas, et Xénophon n'est pas incohérent. Peut-être a-t-il cependant quelques raisons inavouées d'être peu explicite<sup>42</sup>.

Ce point établi, il n'y a pas eu une série de miracles en faveur de Conon le jour de la bataille d'Aegospotamos, miracle d'être le premier à voir venir l'ennemi, miracle de commander une trière disposant sur le champ d'un équipage complet, miracle de voir groupées autour de lui les sept autres trières ayant réussi à disposer de tout leur effectif de rameurs, miracle d'échapper à la vague ennemie qui déferle, avec les sept autres trières rejointes par la seule Paraliénne et ce, apparemment, sans le moindre dommage au

<sup>40</sup> *Ibid.*, II. 1. 25. Λιμένα ... καὶ ... πόλιν.

<sup>41</sup> Lysandre avait ses bateaux patrouilleurs dans le détroit (*ibid.*, II. 1. 24 et 27). Avoir quelques bateaux (huit) côté athénien, pour assurer une surveillance, était un minimum. Xénophon rappelle qu'un bon général n'oublie pas de protéger ses forces par des gardes judicieusement placés. Il donne en exemple Iphicrate qui, en 372, contourne le Péloponnèse pour gagner Corcyre. "S'il se trouvait prendre le repas en zone ennemie, il postait des sentinelles à terre comme il convient; et sur les navires, il faisait dresser les mâts et du haut de ceux-ci on observait; les vigies voyaient en effet beaucoup plus loin que du niveau du sol parce qu'ils observaient de plus haut", *Hell.* VI. 2. 29. Le terme grec employé par Thucydide ou Xénophon pour désigner un avant poste est προφύλαξ, προφυλάκη, προφυλάττειν.

<sup>42</sup> Conon n'a pas eu l'attitude héroïque de la sentinelle qui se fait tuer sur place dans une résistance sans espoir. Il a fui après avoir donné l'alerte; c'était probablement une attitude de bon sens. La suite des événements, notamment la victoire de Cnide, lui a donné raison, il est devenu un grand homme. Xénophon a peut-être voulu le ménager en le présentant de façon quelque peu ambiguë comme le rescapé plein de sang-froid d'un désastre général plutôt que comme un chef susceptible d'être accusé d'abandon de poste. Xénophon ne trahit pas la vérité; il la suggère.

point de pouvoir aller anéantir la réserve de grandes voiles de l'ennemi sur la côte d'Asie avant de voguer vers Chypre sans être inquiété, comme le précise Xénophon.

A partir de la situation reconstituée à l'aide du texte de Xénophon, telle qu'elle existait au matin de la bataille d'Aegos Potamos, tout ce qu'on lit dans les *Helléniques* devient normal.

Conon voit le premier les bâtiments ennemis s'avancer pour l'attaque, c'est normal: il est placé en avant de l'escadre au repos et a pour fonction de surveiller la mer. Il lance aussitôt un message à l'intention des bâtiments c'est-à-dire des stratèges et des triérarques. C'est évidemment ce qu'il devait faire: son devoir était à la fois de protéger la flotte et de l'alerter en cas de danger grave. Faire embarquer les équipages n'est pas son affaire. Ce n'est pas à ceux-ci que son signal s'adresse. Il sait que sa mission est de faire face aux dangers venant de la mer: les huit bâtiments qu'il commande vont donc avant qu'une demi-heure se soit écoulée<sup>43</sup> supporter le choc de toute la flotte péloponnésienne. Le message qu'il envoie est donc simple, "βοηθεῖν κατὰ κράτος": "au secours avec toutes les forces disponibles!" On devine l'anxiété de Conon aggravée par le fait qu'il ne devait pas ignorer qu'une partie des chiourmes s'était dispersée. Il est évident que sa situation est désespérée s'il ne voit pas les trières athéniennes venir sur le champ à la rescousse. Sa décision est prise sans doute très rapidement: il est inutile d'attendre l'affrontement, il n'y a de salut que dans la fuite. Avant qu'il ne soit trop tard il donne l'ordre au détachement qu'il commande, non pas de "prendre la mer" car ses bâtiments étaient déjà au large de la côte, mais de gagner la haute mer (ὀνήχθησαν)<sup>44</sup>, pour ne pas se trouver sur le passage de la vague d'assaut péloponnésienne. Xénophon précise d'ailleurs, en ajoutant l'adjectif ὀρθόου, que les sept trières ont manoeuvré "groupées", ce qui prouve bien que Conon ne se trouve pas par hasard avec des bâtiments qui, dans le désordre général, ont réussi à prendre la mer

<sup>43</sup> Au combat, la chiourme ne pouvait guère imprimer à une trière une vitesse supérieure à cinq noeuds et demi, soit 10,186 km à l'heure (J. ROUGE, *La marine dans l'Antiquité*, Paris, 1975, p. 97). Or, à la hauteur de Lampsaque, le détroit est large d'environ quinze stades (Hell. II. 1. 21) soit environ 2,7 km. Mais il fallait auparavant donner au bateau sa pleine vitesse. On pourrait donc tabler sur une vingtaine de minutes. G. WYLIE réduit ce délai à dix minutes en attribuant à la trière une vitesse de 21,3 km à l'heure, atteinte après seulement trente secondes (*What really happened at Aegos Potami*, A.C. 55, 1986, p. 135).

<sup>44</sup> On notera dans le terme grec avec ὀνα... la même métaphore que dans les expressions "haute mer", "high sea", "Hochsee".

un peu dans toutes les directions, au moment d'un sauve-qui-peut. Ayant ainsi paré au plus pressé, Conon n'en continue pas moins à suivre de loin ce qui se passe à Aegos Potamos: tous les bâtiments athéniens sont capturés par Lysandre contre la côte, en bordure de la terre πρὸς τῇ γῇ. Il constate que les forces des Athéniens étaient anéanties διεφθορμένον, il prend une nouvelle décision: fuir définitivement<sup>45</sup> non pas dans la panique mais avec beaucoup de sang-froid. Lysandre ayant déposé les grandes voiles de son escadre à Abarnis, la citadelle de Lampsaque, pour alléger ses trières et les rendre plus manoeuvrières durant la bataille, Conon va détruire ce dépôt<sup>46</sup>. Acte de bravade peut-être, surtout sage précaution. Sans grandes voiles les trières de Lysandre ne pourront poursuivre le petit détachement commandé par Conon. Xénophon ne dit pas pourquoi Lysandre avait laissé ses grandes voiles dans un dépôt près de Lampsaque ni pourquoi Conon va les détruire. Un lecteur du IV<sup>e</sup> siècle n'avait pas besoin de ces précisions. Il était en mesure de comprendre parfaitement le texte de Xénophon et en particulier la position de Conon parce qu'il comprenait immédiatement tout ce que le texte disait mais aussi tout ce qu'il impliquait.

La destinée de Conon durant la journée d'Aegos Potamos a d'ailleurs coïncidé avec le sort d'un autre bâtiment, la Paralienne. Celle-ci aussi, comme les huit bâtiments du détachement de Conon, a échappé au désastre pour des raisons identiques. La Paralienne était avec la Salaminienne la trière estafette. Et pour que le commandement puisse, à tout moment, disposer d'un porteur de messages, l'une d'entre elles devait être en permanence en mesure de prendre la mer. Au cinquième jour du face à face entre les escadres athénienne et péloponnésienne, la Paralienne devait être de service, avec son équipage complet, prête à appareiller. Tandis que Conon avec huit bâtiments montait la garde devant l'escadre au repos, la Paralienne assurait les liaisons. Où se trouvait-elle lorsque Lysandre lança son attaque? Normalement elle devait être à la disposition du stratège assurant le commandement en chef ce jour-là c'est-à-dire près de la côte, devant le quartier général. Lorsque fut reçu le message de Conon, elle était donc prête à partir et puisqu'une bataille devait suivre, elle se transformait de trière estafette en trière de combat. Elle a donc dû recevoir l'ordre de partir immédiatement aux côtés du détachement de Conon qui appelait au secours avec toutes les forces disponibles. C'est ce

<sup>45</sup> Φεύγων, Hell. II. 1. 29.

<sup>46</sup> *Ibid.*

qu'elle fit, comme le suggère d'ailleurs Xénophon: lorsque le détachement de Conon gagna la haute mer, la Paralienne s'était jointe à lui; et lorsque Conon décida de fuir, la Paralienne reprit normalement son rôle d'estafette: elle fila sur Athènes "pour y annoncer ce qui s'était passé"<sup>47</sup>. Ainsi les trières qui montaient la garde et le bateau estafette en service échappèrent à la vague d'assaut péloponnésienne. Conon n'a pas bénéficié d'une série de chances exceptionnelles comme une lecture superficielle de Xénophon peut le laisser croire. Les événements se sont déroulés suivant une logique inexorable. Au matin du cinquième jour, le destin avait scellé le sort particulier de Conon et de son détachement ainsi que de la Paralienne et condamné le reste des forces athéniennes<sup>48</sup>.

En conclusion, une lecture attentive des *Helléniques* oblige à revoir un certain nombre d'idées et de jugements qui ont été avancés sur Xénophon en général et sur son récit d'Aegos Potamos en particulier.

Le récit de Xénophon est clair, précis et cohérent: il rend parfaitement compte de la situation puis de l'enchaînement des opérations; il inspire donc confiance. Il est d'une sobriété exemplaire: le nécessaire y est dit et, pour un esprit averti, tout le reste en découle. Le pittoresque et le romanesque en sont bannis, mais le lecteur dispose de l'essentiel: situation au matin du cinquième jour, manoeuvre de Lysandre, réaction athénienne, bilan. Les arguments tirés d'affirmations de prétoire contre Xénophon concernent des points mineurs et paraissent de peu de valeur. Xénophon dit d'ailleurs seulement que Conon prit la haute mer pour gagner Chypre avec huit bâtiments, il ne dit pas qu'il arriva à Chypre avec son détachement complet; des triérarques ont pu l'abandonner pour regagner Athènes et présenter une version héroïque de leur fuite. Dans sa sobriété, Xénophon a pu volontairement négliger les cas particuliers et les anecdotes.

<sup>47</sup> Hell. II. 1. 28-29.

<sup>48</sup> L'interprétation des événements que nous avons tirée du texte de Xénophon, avec comme point important le fait que Conon montait la garde avec huit trières devant la flotte au mouillage, est en contradiction absolue avec la présentation de la bataille par Plutarque dans la *Vie de Lysandre*, 11-12. En 11. 6, Plutarque écrit: "Le premier, Conon, le stratège athénien, vit de la terre, ἀπὸ τῆς γῆς, la flotte qui attaquait, aussitôt il hurla d'embarquer; bouleversé par ce désastre, il appelait les uns, implorait les autres, les obligeait à compléter les objectifs des trières. Mais son zèle ne servait à rien...". De Xénophon à Plutarque le ton a changé: la dramatisation a dû primer sur l'exactitude.

Enfin il ne semble pas que l'on puisse dire que Xénophon a vu essentiellement la journée d'Aegos Potamos du côté lacédémonien. Il est certes renseigné sur ce qui a été décidé et réalisé par Lysandre mais on s'aperçoit qu'il connaît aussi la situation du côté athénien et sait ce qui s'est passé lorsque les événements se précipitèrent. On pourrait même penser qu'il a été très bien renseigné surtout sur la position et l'action de Conon, probablement par un Athénien faisant partie du poste de garde. Certes il ne s'étend pas sur ce qui est survenu dans le camp athénien depuis l'appel de Conon jusqu'à la capture de la plus grande partie des marins de l'escadre. Mais ce qu'il aurait pu rapporter n'aurait été que détails sans importance parce que sans influence sur le déroulement inexorable des événements. La sobriété du récit qui peut mériter le qualificatif de laconique explique cette situation; il n'est pas nécessaire d'évoquer une carence de sources athéniennes.

Avant de condamner Xénophon, contemporain bien placé pour connaître les événements qu'il rapporte, et avant de lui préférer Diodore au nom des mérites prêtés à l'historien inconnu des *Helléniques* d'Oxyrhynchos, il faut d'abord le lire avec attention, extraire de son texte non seulement ce qu'il dit mais ce qu'il implique, et ne pas céder au penchant de transformer en défaut ce qui est peut-être qualité, clarté, vue d'ensemble, choix de l'essentiel, sobriété, objectivité, même si l'attitude peu héroïque de Conon a pu être, intentionnellement peut-être, voilée par un simple silence.

## Apollo in de beklaagdenbank

J.M. BREMER

De titel van deze bijdrage is bijna een contradictio in adiecto: Apollo is toch φοῖβος, de bij uitstek stralende en zuivere? Voor het besef van de Grieken is hij dan wel niet identiek<sup>1</sup> met de zon (ἥλιος heeft een aparte locatie en naam), maar hij deelt wel in diens kwaliteiten van: onbedorven en jong te zijn elke dag, stralend en alziend. Pindaros zegt in *Pyth.* 3, 28-30 van Apollo dat hij "zijn kennis baseert op de meest rechtstreekse partner, zijn eigen alwetende observatie: aan leugens roert hij niet, en god noch mens kan hem in daad of raad misleiden":

κοινῶνι παρ' εὐθυτάτῳ γνώμων πιθών,  
πάντα ἰσάντι νόῳ  
ψευδέων οὐχ ὀπίετοι, κλέπτει τέ μιν  
οὐ θεός, οὐ βροτός ἔργοις οὔτε βουλαῖς.

Uit dien hoofde is Apollo dan ook de verkondiger vanwege Zeus (Διὸς προφήτης, A. *Eum.* 19), weliswaar geen openbaringsgod, maar dan toch de god die de mensen helpt in de riskante semantiek en semiotiek des levens (οὔτε λέγει οὔτε κρύπτει ἀλλὰ σημαίνει, Heraclit. fr. 93). Hij oefent die functie uit in zijn heilig oord te Delphi, als toevlucht van Hellas, als genezer en afweerder van kwaad, Zeus' meest geliefde en getalenteerde zoon. — Hoe zou déze god nu ooit in de beklaagdenbank terecht kunnen komen?

Nu is er bij het spreken over Griekse goden altijd een belangrijk onderscheid te maken dat zich het beste in een schema laat weergeven :

goden in cultus en  
cultusmythen

godsdienswetenschap

goden in literaire teksten  
als epos, tragedie, komedie

literatuurwetenschap

<sup>1</sup> De enige plaats in Euripides waar een spreker Apollo met Helios identificeert is vv. 11-12 van Merope's klacht in de *Phaethon* (in DIGGLE's uitgave regel 224-5) ὦ καλλιφεγγὲς ἥλι', ὦς μ' ἀπώλεας καὶ τόνδ'. Ἀπόλλων δ' ἐν βροτοῖς ὀρθῶς καλῇ. OWEN signaleert dit in zijn comm. op de *Ion*, ad 886. Ik noteer dat we ook hier een sterfelijke vrouw hebben die Apollo aanklaagt.



Deze twee compartimenten zijn uiteraard niet waterdicht gescheiden. Niet alleen doet zich vaak het geval voor dat één en dezelfde classicus voor één en hetzelfde onderzoek werkt met gegevens nu eens van links dan weer van rechts (noodgedwongen omdat de gegevens aan de ene kant niet zelden onvolledig zijn en men dus wel in het andere hok moet tasten), ook zijn er documenten waarvan het onzeker is of zij nu primair cultisch of literair zijn<sup>2</sup>. In elk geval is het zo dat in de teksten aan de rechterkant de fantasie en de poëtische moedwil van de dichter aan de goden een nieuw profiel geeft<sup>3</sup>, door détails toe te voegen aan de gangbare voorstelling van zaken, verhaalelementen anders te groeperen en vooral door de handelingen van de betrokken goden en mensen van een specifieke motivatie te voorzien.

De omschrijving van het thema van deze bijdrage als 'Apollo in de beklaagdenbank' maakt eigenlijk al meteen duidelijk dat ik mij richt op het rechter vak. In de wereld van de cultusmythe en van het heilig ritueel komt een god sowieso niet in de beklaagdenbank terecht. Het is de geniale *Ilias*-dichter geweest die bij alle Olympische luister die hij aan zijn goden verleende ook hier of daar zelf fijne scheurtjes in de statige beelden aanbracht, een van de artist zelf afkomstig craquelé om zo te zeggen. Juist het contrast van de sereniteit van de cultische luister met de labiliteit dan wel trivialiteit van hun gedrag in de *Ilias* maakt dat des dichters werk op dit punt zo boeiend is: de lezer / luisteraar wordt gefraspeerd door hun 'erhabene Unernst' (om Reinhardt's frase<sup>4</sup> nog eens te gebruiken). – Voor mijn thema zijn uit de archaische en klassieke Griekse literatuur vooral drie passages relevant: *Ilias* 24,62–63, Aesch. frg. 350 (Radt) en Euripides' *Ion* 859 vv. Dat ik mij vooral op de derde passage concentreer wordt niet alleen bepaald door de omstandigheid dat de eerste twee object zijn geweest van aandacht in de recente vakliteratuur<sup>5</sup>, maar ook door de omstandigheid dat

<sup>2</sup> Vooral de hymnen zijn hier een probleem; vgl. mijn bijdrage in *Faith, Hope and Worship*, ed. H.S. VERSNEL, Leiden 1981, 193–216, een stuk dat slechts een begin is van bespreking van deze moeilijke problematiek. Dr. M. MANTZIOU (Univ. van Iannina, Griekenland) zal binnenkort een grotere studie over dit onderwerp publiceren.

<sup>3</sup> Homeros gaf hier het grote voorbeeld; dat zagen de Grieken zelf al (Xenophanes frg. 10–12), en onlangs heeft H. ERBSE dit uitvoerig onderzocht in zijn *Untersuchungen zur Funktion der Götter im homerischen Epos*, Berlijn 1986.

<sup>4</sup> K. REINHARDT, *Tradition und Geist*, Göttingen 1960, 25.

<sup>5</sup> Over de passage in *Ilias* 24 scheef Ruth SCODEL in *Harv.Stud.Clas.Phil.* 81 (1977) 55–59; over het Aeschylusfragment heeft Radt treffende opmerkingen gemaakt in 'Der unbekanntere Aischylos', *Prometheus* 12 (1986) 1–13, speciaal

degene ter ere van wie in dit boek bijdragen gebundeld zijn zich in zijn eigen wetenschappelijke werk zo vaak en zo vruchtbaar met Euripides heeft bezig gehouden.

Zeker is in elk geval dat Euripides de topos van 'de aangeklaagde Apollo' van voorgangers overgenomen en geïntensiveerd heeft. In de *Ilias* passage is het Hera die zich woedend tot Apollo richt. Het gaat daar om Achilles, Hera's protégé, zoon van Thetis die Hera zelf had grootgebracht en gekoesterd (ἦν ἐγὼ αὐτὴ θρέψα τε καὶ ἀτίτηλα 59-60). Hera vreest dat Apollo's interventie ten gunste van Hektor zal leiden tot eerverlies voor Achilles; zij wijst Apollo er in felle bewoordingen op dat hij zich dat niet kan veroorloven omdat hij, evenals de andere Olympiërs, te gast is geweest bij de bruiloft van Peleus en Thetis: ἐν δὲ σὺ τοῖσι δοῖνυ' ἔχων φόρμιγγα, κακῶν ἔταρ', οἷὲν ὀπίστε! Haar verwijt dat Apollo de trawant is van kwalijke figuren slaat in eerste instantie erop dat hij zich met Trojanen encanailleert; mogelijk ook op zijn (toekomstige) hulp aan Paris bij het fatale boogschot op Achilles' hiel<sup>6</sup>. Het gaat mij hier vooral om de combinatie van twee motieven: de onbetrouwbaarheid en het fraaie musiceren van deze 'playboy of the Olympian world'; want deze twee samen vormen nu precies het thema waarop de twee latere dichters hun variatie hebben geschreven. Opmerkelijk is dat het publiek (bij het aanhoren van de aanvang van boek Ω vooral vervuld van deernis met Hector) niet geacht wordt Hera's verwijten te delen, zulks in tegenstelling tot de beide volgende passages.

Aeschylus maakt de scène indrukwekkender<sup>7</sup> door de beschul-

6-8. De laatste afzonderlijke bijdrage over Kreousa's monodie dateert van 1963 en is van de hand van J. LARUE in *TAPA* 94 (1963) 126-136; zij geeft enige goede aperçus maar wijdt in het geheel geen aandacht aan wat voor Euripides voorbeeldteksten geweest kunnen zijn en schijnt onbewust van wat metriek en tekstkritiek aan de interpretatie kunnen bijdragen. Tenslotte: over de tragedie *Ion* is een schat aan observaties te vinden in de diss. van Marc Huys, *Het verhaal van het te vondeling gelegde heldenkind in de tragedies van Euripides*, Leuven 1988, een studie waarin de *Ion* als kroongetuige optreedt. Maar zijn diss. is primair een motievenstudie, die zich op het voorkomen en de aaneenschakeling van motieven uit het oude verhaal concentreert, niet op de literaire mérites van afzonderlijke passages.

<sup>6</sup> Dit laatste zegt bv. MACLEOD in zijn comm. ad locum. Maar die verwijzing kan dan toch alleen functioneren in het discours dat de epische verteller richt tot zijn publiek (dit was op grond van zijn algemene kennis van de sage op de hoogte van Achilles' aanstaande dood), niet in het betoog van Hera tot Apollo.

<sup>7</sup> Het zij mij vergund aan datgene wat Radt zegt over dit schitterende Aeschylusfragment nog toe te voegen dat de zeven trimeters waaruit het frg.

diging aan *Thetis zelf*, na de dood van haar zoon, in de mond te leggen: eerst betuigt ze in zes regels hoe zij zich indertijd verheugd had in Apollo's letterlijk veel-belovende lied op haar bruiloft, om dan in twee en een halve regel op onvergetelijke wijze haar desillusie onder woorden te brengen. Evenals Hera in de homerische passage, verwijst Thetis smadelijk naar het musiceren van Apollo (twee maal aangeduid als het zingen van een hymne, eenmaal van een paean). En zij benadrukt dat zij verwacht had dat zijn voorspellingen omtrent het lange en gelukkige leven van haar toekomstige zoon ook vervuld zouden worden: καὶ γὰρ τὸ Φοῖβου θεῖον ἄψευδες στόμα ἤλπισον εἶναι, μαντικῇ βρύον τέχνη. Niets is minder waar gebleken, en zij slingert hem de aanklacht van onbetrouwbaarheid in het gezicht.

Euripides biedt ons in derde instantie het tableau van een aanklacht aangeheven door een verbitterde vrouwenfiguur en gericht tot de fraaie, musicerende, zogenaamd de waarheid verkondigende maar in feite onbetrouwbare Apollo die handelt zoals het in zijn kraam te pas komt. Zo althans voelt Kreousa het, en die gevoelens komen effectvol tot uiting in de aria die Euripides voor haar geschreven heeft, en die de moeite van een zorgvuldige interpretatie loont<sup>8</sup>. Ik zal eerst een proeve van vertaling geven.

- 859 "O mijn hart, hoe kan ik blijven zwijgen?  
 ...en hoe kan ik het stilzwijgen verbreken  
 over mijn heimelijk bed? hoe mijn schaamte voorbij gaan?  
 – Maar wat let mij nu eigenlijk nog?  
 Met het oog op wie houd ik vast aan mijn eer?  
 Is mijn echtgenoot niet een verrader gebleken,  
 865 en ik een vrouw zonder huis, zonder kind?

bestaat geheel uit strakke iambische voeten bestaan behalve op twee plaatsen waar Aeschylus drie korte syllaben achter elkaar plaatst: θεοφιλεῖς en τὸν ἐμόν. Dit ritmisch effect verhoogt het pathos op beslissende momenten: Apollo had in zijn bruiloftslied het lot van Thetis als moeder van haar toen nog niet geboren zoon bezongen als "godengeliefde", en "uitgerekend hij" (vier maal αὐτός) is het, zegt ze, die nu gedood heeft τὸν παῖδα τὸν ἐμόν.

<sup>8</sup> In *Eranos* 80 (1980) 133 zegt D.S. Sinos: "Of the taunts of Creusa directed towards the god, little need be said since they are based on incomplete knowledge and are effectively repudiated by the continuing action of the play". Op vergelijkbare wijze zegt Owen in zijn comm. (ad 916) : "This part of Creusa's indictment against Apollo is not really justified by the facts." Toch geen reden om haar monodie maar snel af te doen. Dan zouden we ook weinig aandacht hoeven te geven aan alles wat bv. Oedipus in de *OT* zegt voorafgaand aan de onthulling van de waarheid!

In de wind zijn vervlogen verwachtingen die  
 ik – machteloos zelf – graag vervuld had gezien;  
 daarom zweeg ik tot nu toe over hem die mij nam,  
 over het kind dat ik gebaard, en bitter beweend heb.

870 Maar nu niet meer! Nee bij Zeus' hemel vol sterren,  
 bij de godin die troont op de rots in mijn stad,  
 en bij de oever van het meer waar zij,  
 mijn machtige beschermvrouwe, geboren is:  
 ik zal niet meer verbergen wie mij heeft verkracht.  
 Wanneer ik mijn hart van die last heb bevrijd

875 zal ik opgelucht zijn.

Nu druppen mijn ogen van tranen  
 en krimpt mij het hart, omdat niet alleen  
 een man maar ook een onsterfelijke god  
 mij wetens en willens kwaad heeft gedaan.  
 Ik zal laten zien dat zij van mijn bed

880 de ondankbare verraders geweest zijn.

O jij die het geluid van je citer tot klinken brengt  
 waarmee je de fraaigalmende hymnen der Muzen begeleidt  
 – zeven snaren gespannen tussen hoorns van dieren  
 die, eerst in het veld levend, nu zelf levenloos zijn –,

885 jou, zoon van Leto, ga ik luidkeels aanklagen,  
 ten overstaan van de witte luister van deze tempel.

Jij kwam toen op mij af,  
 jouw lokken glanzend van goud,  
 terwijl ik bezig was, kleurige bloemblaadjes te plukken  
 en te bergen in de plooi van mijn kleed,

890 bloemlezend goudspiegelglans.

Jouw greep gleed om de polsen van mijn blanke armen,  
 en hoewel ik luidkeels "Moeder!" schreeuwde,  
 trok je mij, want je wou met me liggen,  
 mee naar de grot, en daar

895 deed je schaamteloos... wat Kupris wil.

En ik, ongelukkige, baarde jou een zoon,  
 wierp hem – mijn moederhart huiverde –  
 terug in jouw bed: op de ellendige plaats waar jij

900 met mij tot mijn ellende gepaard had.

Wee, voorgoed verdwenen is  
 door vogels als feestmaal gretig weggegrist,  
 de zoon van mij... en ook van jou!!! En jij,  
 je tokkelt – hoe kùn je? – op je citer

905 en speelt muziek ter ere van jezelf.

- Hé daar, ik heb het tegen jou, zoon van Leto,  
 die orakeltaal uitdeelt aan de mensen  
 wanneer ze naar je gouden zetel komen,  
 910 de plaats op de navel der aarde.  
 Ik laat mijn stem schallen als een heraut  
 en roep het uit, in het volle licht:  
 "Wee jou, minne verkrachter!  
 Aan mijn man was je niets verschuldigd  
 915 en je geeft hem een zoon in zijn huis!  
 Maar de zoon die ik baarde en die jij had verwekt,  
 is spoorloos verdwenen, aan vogels ten prooi,  
 weg uit de windsels waarin zijn moeder hem had gewikkeld.  
 Weet jij wat je bent, Apollo?  
 Jij bent een voorwerp van haat en afschuw  
 voor Delos en voor de laurier  
 920 die groeit naast de weelderig kuivende dadelpalm  
 waar Leto jou eens baarde in Zeus' eigen tuin."

Mijn bijdrage aan een beter begrip van dit stuk dramatische poëzie zal verder bestaan in (a) notities met betrekking tot strofenbouw en metriek, (b) notities ter zake van tekst en/of vertaling en (c) opmerkingen over de passage als geheel.

(a) De verzen 859-869 en 870-880 responderen in globale zin in zoverre ze eenzelfde sequens vertonen van negentien anapestische metra afgesloten door een paroemiacus. Maar er zijn opmerkelijke verschillen: bij de aanhef zijn de regels 859, 860 en 861 al meteen katalektisch, hoogst effectief omdat aan het einde van elk van deze drie regels Kreousa aarzelt: het hoge woord wil er nog niet uit. De metrische  $\kappa\alpha\tau\acute{\alpha}\lambda\eta\chi\iota\varsigma$  is expressief voor de psychische geremdheid van het personage. Pas vanaf 862 lopen de anapesten normaal door wanneer Kreousa haar besluit om alles te onthullen genomen heeft, rationeel motiveert en met een eed bekrachtigt.

De eigenlijke 'hymne' (zie daarover onder c) begint in 881 en is niet op herkenbare wijze in responderende delen gestructureerd. Uit de gang van Kreousa's discours valt op te maken dat zij na haar lange in verhaalvorm gestelde aanklacht (881-906) even inhoudt. Het is alsof zij wacht of Apollo op haar provocerende woorden reageert, en concludeert dat hij wellicht niet eens geluisterd heeft. Met een schreeuw (907) trekt zij opnieuw zijn aandacht en op hoger toon, in een tweede ronde die kwantitatief korter (907-921) maar kwalitatief nog veel harder is dan de vorige, slingert zij hem haar aanklacht in het gezicht.

De gehele passage 881-922 is, evenals 859-880, in anapesten geschreven, maar van een meer verheven soort: 'melic anapaests'

genoemd door A.M. Dale<sup>9</sup>: "the effect is to isolate the singer on a higher emotional level". Nog meer dan in andere gevallen zijn de 'melic anapaests' in onze passage gekenmerkt door cola die bestaan uit 4 of meer (zelfs 8) lange syllaben. Op zich genomen produceert dit metrisch patroon een effect van statige, slepende voortgang; in dit geval is die hymnische<sup>10</sup> statigheid geïroniseerd door de inhoud van datgene wat Kreousa Apollo naar het hoofd slingert. Op een enkele saillante plaats (894-896: de verkrachting!) wordt deze stroom van 'melic anapaests' effectvol onderbroken door opgewonden dochmii.

(b) De in het bovenstaande gegeven vertaling is er een van de Griekse tekst zoals afgedrukt in de meest recente uitgave, die van J. Diggle (OCT, 1981)<sup>11</sup>.

In 883 is het relativum ὅ verrijkt met het epische τε. Zonder twijfel heeft de dichter ook dit element aangewend om de passage op te tillen naar de traditionele hymnische dictie; hetzelfde is het geval in de tweede hymnische aanhef met ὅστε in 908<sup>12</sup>.

In 886 heeft codex L τάνδ' αὐγὰν αἰθέρος. Van deze drie woorden is het derde woord zeker een glos; Triclinius zag dat al. Ik zou αὐγὰν, 'heldere glans' willen opvatten als het daglicht (toch ook een manifestatie van φοῖβος, als dicht bij Ἥλιος, zie de eerste alinea van mijn bijdrage met noot 1) zoals dat, weerkaatst door de façade van Apollo's tempel, verblindend in Kreousa's ogen schijnt. – Vergelijk de wijze waarop het koor in 190 de tempel beschrijft met de woorden διδύμων προσώπων καλλιβλέφαρον φῶς; in *Olymp.* 6,3 spreekt Pindarus van het πρόσωπον τηλαυγές van een gebouw. Het is vooral het deiktische τάνδε dat mij tot deze veronderstelling brengt: wellicht niet zozeer een nieuwe inter-

<sup>9</sup> A.M. DALE, *The Lyric Metres of Greek Drama*, Cambridge 1968, 47 en 52.

<sup>10</sup> DALE verwijst *op.cit.* 60, n.1) naar het fragment dat op naam van Terpander staat:

Zeῦ πάντων ἀρχά,  
πάντων ἀγῆτωρ,  
Zeῦ σοὶ πέμπω  
ταῦτα ὕμνων ἀρχάν.

Zoals men ziet niets anders dan lange syllaben voor deze onmiskenbaar serieuze aanhef van een hymne.

<sup>11</sup> Uitgebreidere bespreking van een aantal tekstkritische details in relatie tot de metrieke vindt men in DIGGLE's bijdrage 'On the *Heracles* and *Ion* of Euripides', *Proc. Cambr. Phil. Soc.* 20 (1974) 22-25.

<sup>12</sup> Zie C.J. RUIGH, *Autour de la poésie épique*, Amsterdam 1971, § 739 voor ὅστε in de homerische hymnen, § 801 dito bij Pindarus, en § 812-814 de tragici. Ook bij de tragici gaat het verreweg de meeste gevallen om gezongen passages met hymnisch karakter; slechts in een enkel geval betreft het een trimeterpassage, en zelfs dan is die nog hymnisch van strekking zoals Aesch. *Septem* 501.

pretatie van de woorden als wel een beredeneerde regieaanwijzing: terwijl Kreousa deze woorden uitspreekt kijkt zij naar de façade van de tempel en zegt het de god in zijn gezicht, dat gezicht.

In 889-890 drukt Diggle ἀνθίζειν af tussen *cruces*. Ik zou (mèt Diggle) ἔδρεπον ἀνθίζομένα willen lezen; hij drukt het tweede woord niet in zijn tekst af maar biedt het aarzelend in het app.crit. aan; voor zijn motivering zie *PCPhS* (geciteerd in n. 10) p. 23, n. 2. Metrisch is de sequens, gevormd door de drie voorafgaande woorden κρόκεα πέταλα φάρεσιν, onduidelijk, maar in elk geval is het een snelle opeenvolging van vele brevia; dan komt ἔδρεπον ἀνθίζομένα als een dubbele choriambe, overleidend naar de vier longa van het fraaie woord χρυσανταυγῇ. – Voor het motief van het argeloze bloemenplukkende meisje, benaderd door een beluste minnaar: zie mijn notitie in *Mnem.* 28 (1975) 268-274 en het daar geciteerde grotere werk van A. Motte.

In 898 interpreteer ik ματρός niet als objects – maar als subjectsgenitivus; een voortreffelijke argumentatie daarvoor geeft M. Huys op blz. 163-164 van het in noot 4 genoemde werk.

In 902 (en ook in 917) komt ἔρπει voor, dat dubbelzinnig is: in bv. 699 bedoelt het koor met ἔρπει alleen maar te zeggen dat Kreousa 'verloren loopt', allerm minst dat ze dood is. Hier in 902 bedoelt Kreousa dat haar zoon *dood* is, dat zegt ze tenminste in 951 (τέθνηκεν) wanneer ze hetzelfde verhaal, nu stapsgewijs in de stichomythie, aan de oude man vertelt. De dichter wilde natuurlijk dat het publiek, met zijn voorkennis, ook de andere mogelijke betekenis van dit werkwoord overwoog.

In 905 volg ik Diggle's tekstconstitutie τῶμον, σὺ δέ. Meermalen in deze tragedie wordt erover gesproken hoe de god het heeft bestaàn om zo te handelen als hij deed: "goden doen maar!". Zie 252 en 960.

In 909 drukt Diggle *cruces*; ik vertaal Page's plausibele voorstel ἐλθοῦσιν χρυσέους θάκους.

Ook in 916 staan bij Diggle *cruces*. Of men nu met Triclinius σός γ' ἀμαθής of met Kirchhoff σός ἀπλευθής leest, in beide gevallen moet het adjectief zo iets betekenen als 'over wie geen informatie beschikbaar is'. Anne Burnett heeft in haar vertaling<sup>13</sup> vertaald 'a witless babe'; zij heeft dus ἀμαθής opgevat als 'zonder er iets van te begrijpen', ongeveer zoals νήπιος. Maar voor dat gebruik van ἀμαθής ontbreekt iedere parallel. Ik voel meer voor Owen's voorstel om ἀμαθής als een vocatief op te vatten; zie zijn noot ad locum.

<sup>13</sup> A.P. BURNETT, *Ion by Euripides*, transl with comm., Prentice-Hall Inc. Englewood Cliffs NJ 1970.

De uitroep die ik na 918 in mijn vertaling inlas, "weet jij wat je bent, Apollo?" is een poging om de vooronderstelling van de onthutsende laatste regels over Delos te expliciteren.

(c) Er heerst onder hen die zich met de *Ion*, en meer speciaal met de monodie hebben beziggehouden geen consensus over hoe men nu precies de toon, de strekking van dit lied het best kan opvatten. In haar aantekeningen bij 859 en 890 zegt Burnett (zie noot 13) dat Kreousa's lied dan wel een aanklacht is, gericht tegen de god die haar genomen en aan verdere kinderloosheid en schande prijsgegeven, dus 'verraden' heeft maar dat de tekst die Euripides voor haar schreef zo is gefraseerd dat zij zichzelf verraadt: in die zin dat zij ondanks zichzelf de god in termen van verering en verliefdheid aanroept en beschrijft. Burnett citeert daarvoor Leconte de l'Isle: "he (L. de l'I.) caught the overpowering sense of the poetry here, and the true quality of Creusa's unconscious reminiscence, when he spoke of Ion as "ce fils conçu dans un rêve enchanté". Maar dan toch een droom die door Kreousa nu als bitter bedrog beschouwd wordt! Een aantal termen zijn inderdaad vererend maar Kreousa verandert die 'verering' in precies het tegenovergestelde! Op de hymnische kwaliteit van vooral 881-886 en 907-910 is niet lang geleden nog door Gauger gewezen<sup>14</sup>. In veel hymnen vindt men (na de traditionele opening: naam of namen, met daarna een relatieve bijzin) drie elementen die alle de lofprijzing van de god dienen: (1) een beschrijving van of uitnodiging tot een epiphanie, (2) een vertelling ('pars epica') van belangrijke daden verricht door de god in kwestie, en (3) een aretalogie: kataloog van de macht en voortreffelijkheden van de god. Niet in alle hymnen komen ze alle drie voor; soms coincideren ze. Euripides heeft hier een virtuoos spel gespeeld met (1), (2), en (3), door ze niet de ἀρετή maar de κοκία van de god in het licht te laten stellen. Om Gauger's woorden te gebruiken: "die Beibehaltung der traditionellen Gestaltungsformen des Hymnus bei einer Umkehrung seiner Aussage macht den Vorwurf umso schärfer und auch wirkungsvoller: der Gott nutzt schamlos seine Macht um seine selbstsüchtigen Begierden zu befriedigen." (36-37).

Het resultaat van deze poëtische kunstgreep van de dichter is dat Kreousa's aanklacht klinkt als een scherpe dissonant (οὐ μοι-

<sup>14</sup> B. GAUGER, *Gott und Mensch im Ion des Euripides*, Bonn 1977, 34-40, die naar de relevante parallelpassages uit Griekse hymnen verwijst, en ook de belangrijkste secundaire literatuur opgeeft, te beginnen met NORDEN uiteraard. De diss. van R. LEIMBACH, *Euripides Ion*, Marburg 1970, is op dit punt (pp. 75-78) teleurstellend.



φόν 885) in het continue loflied voor Apollo waarvan Delphi weergalmt, een loflied waarin hij zelf op ijdele wijze als 'voorganger' en solist optreedt met zijn citer (μέλων 881, 906). Tegenover de god die wanneer het hem zo uitkomt zich rücksichtslos aan een meisje bevredigt (887-901), overigens zich met muziek tot eigen eer amuseert (881-884, 905-906), en zijn wijsheden uitdeelt (908-910), stelt Kreousa zichzelf als vrouw van wie hij het leven en de levensvreugde heeft verwoest: de tegenstelling kon niet scherper aangezet worden. Na haar uitbarsting aan het einde (912-922) is er van de "rêve enchantée", als die er al was, niets over dan desillusie en haat, een haat waarin, zo denkt Kreousa, zelfs het eiland deelt dat zich bij uitstek over Apollo verheugd heeft, Delos: voor Griekse oren moeten deze regels 919-922 geklonken hebben als een blasphemie<sup>15</sup>.

En de vrouw die noodgedwongen haar χάρις had prijsgegeven aan Apollo en daarna in een 'gewone verbintenis' nogmaals aan Xouthos, verwijt nu aan beide minnaars ondankbaarheid (ἄχαρίστους, 880); maar het volle gewicht van haar wrok komt neer op Apollo die aan Xouthos zonder dat deze hem enige χάρις had bewezen (914), een zoon schenkt, maar haar aan dodelijke eenzaamheid heeft prijsgegeven.

Aan het einde van deze beschouwing gekomen, zou ik een oordeel moeten geven over de uiteindelijke 'impact' van deze monodie en over de functie ervan in de tragedie als geheel. Anne Burnett zegt het in haar inleiding heel welsprekend. Zij neemt Ion's eigen verwijten aan de god (436 ff en 1312 ff) tesamen met Kreousa's lied en zegt daarover: "These outbursts, centering about the charge of carelessness, are a part of the dramatic clash; they are expressions of the blindness of all mortals as to their actual situation, and they are scrupulously neutralised by the continuing action. (...) There is no inherent awkwardness in a god's having engendered a child and made him the center of a providential plan; this is standard sacred history. And when the god proves to have been more than usually careful of his mortal accomplices, to have been moved by a serious purpose and not by lust, and to have willed the best for all, he is exonerated from every charge that the play itself gives voice to." (blz. 10)

Ik besef dat het riskant is om, wanneer een vrouwelijke collega deze macho god vrij pleit, dan als man toch met een afwijkende

<sup>15</sup> Van blasphemie spreekt ook VON WILAMOWITZ in zijn comm. bij 859-861 waar hij Kreousa's aanklacht aan een korte beschouwing onderwerpt.

mening te komen. Toch waag ik het, en begin met Imhof<sup>16</sup> te citeren: "Dem Euripides stehen die verwirrten und leidenden Menschen näher als der Gott in seiner harten Ferne fast nur noch eines dramatischen Gestaltungsmittels." Zo een uitspraak is moeilijk te bewijzen, maar er zijn wel overwegingen aan te voeren die de juistheid van Imhofs opvatting waarschijnlijk kunnen maken. Om te beginnen: Burnett's stelling dat de Ion-mythe 'standard sacred history' is, 'begs the question'. De Griekse mythologie was een geheel van verhalen die elk op zich vloeiende contouren en varianten vertoonden, en allerminst een kanonieke vorm bezaten. Een Apollo-vereerder als Pindarus brengt correcties aan op gangbare verhalen als hij deze oneerbiedig vindt; Euripides haalt juist de elementen naar voren die het verhaal in zijn 'Fragwürdigkeit' étaleren. Zie wat hij doet met Iphigeneia's offer, met Herakles zoon van Zeus, met Apollo's geschenk aan Admetus, met Orestes' matricide conform Apollo's opdracht. Is het niet juist zijn specifieke talent om de mythische bouwsels te ontmantelen en de corrosie<sup>17</sup> ervan aan het licht te brengen? Hij ontheroïseert de helden, ontmythologiseert de mythe, doordat hij steeds maar weer toont hoe mensen ageren en reageren wanneer zij zich bevinden in de situaties die in de overgeleverde verhalen kritiekloos verteld worden.

Het is in de Griekse mythologie inderdaad 'standaard' dat mannelijke goden kinderen verwekken bij sterfelijke vrouwen: duidelijk een type verhaal dat door de epische zangers gedebiteerd werd aan hoven van edelen of koningen die graag een goddelijke stamvader hadden. De pseudo-hesiodeïsche Vrouwenkataloog zet al die gevallen op een rij. Maar Euripides vroeg zich af, en liet op het toneel zien, hoe die vrouwen zich dan voelen, hoe miserabel het hen vergaat: behalve Kreousa ook Melanippe, Danae, Alope, Antiope. Van de tragedies over deze vier laatsten weten we te weinig in détail om te zeggen dat daarin de bestaansnood van deze vrouwen even expressief onder woorden kwam als die van Kreousa. Maar dat Euripides zich althans in de *Ion* tot taak stelde om de woede en radeloosheid van deze door Apollo verlaten sterfelijke vrouw op het toneel te brengen is zeker, en hoeft ons niet te bevreemden: in de grote Kassandra-scène van de *Agam.* was

<sup>16</sup> Max IMHOF, *Euripides Ion*, Bern/München 1966, 15.

<sup>17</sup> Een samenhangende visie op Euripides' relatie tot de mythe (en tot wat zijn voorgangers ermee deden) vindt men in een uitstekende studie van Ann MICHELINI, *Euripides and the tragic tradition*, Wisconsin, 1987. Zij geeft op blz. 42-44 een scherpe kritiek op Burnett's aanpak van Euripides.

Aeschylus hem al voorgedaan. En, zoals we al zagen, kan het schitterende fragment 350 van dezelfde dichter hem de inspiratie voor Kreousa's monodie gegeven hebben.

Op grond van bovenstaande overwegingen ben ik niet geneigd om de tekst van de tragedie met Burnett zo te lezen dat Kreousa's klacht eenvoudigweg 'geneutraliseerd' wordt door de rest van het handelingsverloop. De aandachtige en invoelende wijze waarop Euripides haar rol en vooral haar monodie schreef, wettigt Imhof's vermoeden dat de tragediedichter dichter stond bij de verwarde en gekwelde mensen dan bij de god. Hoe kan het ook anders? Stefan Radt die weliswaar zijn werk vooral aan de twee andere tragici gewijd heeft maar zowel bij zijn aantreden te Groningen als bij zijn afscheid<sup>18</sup> zeer treffende woorden aan de *Ion* van Euripides gewijd heeft, heeft terecht gezegd dat in deze tragedie niet alleen de ernst maar ook de humor een belangrijke rol speelt, en dat "het virtuoze spel van vergissingen en misleidingen vooruitloopt op alle latere 'comedies of errors' ". Maar, zo waarschuwt Radt: "aan de andere kant moet men zich ervoor hoeden de *Ion* helemaal als een blijspel te zien (...). Tegen een dergelijke interpretatie pleit alleen al de ontroerende figuur van Kreousa."

<sup>18</sup> S.L. RADT, *Euripides' Ioon; de interpretatie van een kunstwerk*, Amsterdam 1968; en zijn beschouwing afgedrukt in het programmaboekje van de opvoering (door studenten, ter ere van de aftredende hoogleraar) van de *Ion*, Groningen 1987. Het door mij geciteerde staat in dat boekje op blz. 17.

## A Banker's Name in early Roman Thebes

W. CLARYSSE

Bevoegdverklaard navorser van het NFWO

Monetary economy and banking were introduced in Egypt by the Greeks<sup>1</sup>. It would therefore seem almost self-evident that Ptolemaic bankers were nearly always Greeks, an assumption at first sight corroborated by the lists of the Prosopographia Ptolemaica<sup>2</sup>, where Greek names make up a clear majority. But, as W. Peremans pointed out<sup>3</sup>, most of these Greek names are in fact either Graecized Egyptian names, *i.e.* Greek names corresponding to original Egyptian ones<sup>4</sup>, or dynastic names. Often people bearing this kind of names had a double name, Greek and Egyptian. Thus the banker Semtheus alias Herakleodoros (Pros. Ptol. I 1274), in which Herakles is the Greek rendering of *Sm³-t³.wy*, the child god of Herakleopolis<sup>5</sup>. He is the only banker for whom a double name is attested. This is due to the fact that his name is found in a surety document (SB III 6277 + 6301) and an oath (SB I 5680). If we would have known him only from tax receipts, as is the case with nearly all bankers, we would never have been informed of his Egyptian name. The tax receipts give just one name, usually the Greek one, no doubt because the banker is functioning in a Greek office<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Cf. R. BOGAERT, *Les modèles des banques ptolémaïques*, in *Egypt and the Hellenistic World* (Stud. Hell. 27, 1983). pp. 13-15.

<sup>2</sup> Pros. Ptol. I and VIII 1122-1294. In PP I 1289 Χατρεους should be corrected into Χατρ[-], no doubt Χατρ[ήμονος] (reading based on the microfilm of the British Library papyri).

<sup>3</sup> W. PEREMANS, *Egyptiens et étrangers dans l'administration civile et financière de l'Égypte ptolémaïque*, *Anc. Soc.* 2 (1971), pp. 41-44; IDEM, *Notes sur l'administration civile et financière de l'Égypte sous les Lagides*, *Anc. Soc.* 10 (1979), p. 144.

<sup>4</sup> For this category of names, see W. PEREMANS, *Ethnies et classes dans l'Égypte ptolémaïque*, in: *Recherches sur les structures sociales dans l'Antiquité classique* (Caen 1969), pp. 219-221.

<sup>5</sup> See J. QUAEGBEUR, *Une statue égyptienne représentant Héraclès-Melqart*, *Studia Phoenicia V* (Or. Lov. Analecta 22, 1987), pp. 157-166 and the study announced there on p. 160 n. 20.

<sup>6</sup> Cf. W. CLARYSSE, *Greeks and Egyptians in the Ptolemaic army and administration*, *Aegyptus* 65 (1985), p. 62.

In my opinion the function of banker, like that of agoranomos<sup>7</sup>, was regularly held in the later Ptolemaic period by hellenized Egyptians. It is hardly possible to prove this hypothesis as long as we do not have a private archive in which we can observe a family of bankers both in their official function and in their private transactions. That these people wanted to a certain degree to be identified with the Greek part of the population is apparent from the many names honouring Hermes and Herakles, the gods of the gymnasium (22 instances on 166 legible names in Pros. Ptol. I, *i.e.* 13 percent).

Among the rare Egyptian banker's names the earliest is Amenneus (PP I 1125), but his title has been largely supplied by the editor and is thus somewhat uncertain. As to Hor-chons (PP I 1248) we cannot be certain that he was a banker or even a bank employee. The remaining instances are Psenchonsis (PP I 1288; Thebes; 208 B.C.)<sup>8</sup>, Teos (PP I 1279; Hermonthis; 187/186, immediately after the great Thebaid revolt), Apunchis (PP I 1162; Thebes; 145), Patseous (PP I 1257; Pathyris; 110/109)<sup>9</sup>, Phames (PP I 1281; Heracleopolite nome; 64/63) and Ἰμοῦ(θης) (O.Leid. 15; Thebes; 107 B.C., see Bogaert *art. cit.*, p. 132; the reading is very doubtful). Apunchis, though active in Thebes, was clearly an immigrant from the North. The Egyptian name *Iw=f-<sup>c</sup>nh* is indeed vocalised differently in the North (Ἀπῦγχις) and in the South (Ἐπώνυχος)<sup>10</sup>. In texts from Thebes the name Eponuchos is very frequent, whereas Apunchis is virtually non-existent<sup>11</sup>.

If Egyptian scribal families entered the banking establishment, perhaps first as scribes and only gradually, from the second

<sup>7</sup> Cf. W. PESTMAN, *L'agoranomie: un avant-poste de l'administration grecque enlevé par les Egyptiens?*, in: *das Ptolemäische Aegypten. Akten des intern. Symposions, September 1976 in Berlin* (edd. V.M. STROCKA and H. MAEHLER), Mainz 1978, pp. 203-210; W. CLARYSSE, *art. cit.*, p. 61.

<sup>8</sup> For the Theban bankers, see now R. BOGAERT, *Liste chronologique des banquiers royaux thébains*, ZPE 75 (1988), pp. 115-138, with many corrections, which I have incorporated here. Thus Peteminis (PP I 1258) is excluded from the bankers' list by Bogaert, p. 115 n. 2.

<sup>9</sup> Maybe a member of the Greco-Egyptian family that also provided agoranomoi in Pathyris (see n. 7 above). At least two members of that family were called Patseous, cf. *Aegyptus* 65 (1985), pp. 61-62.

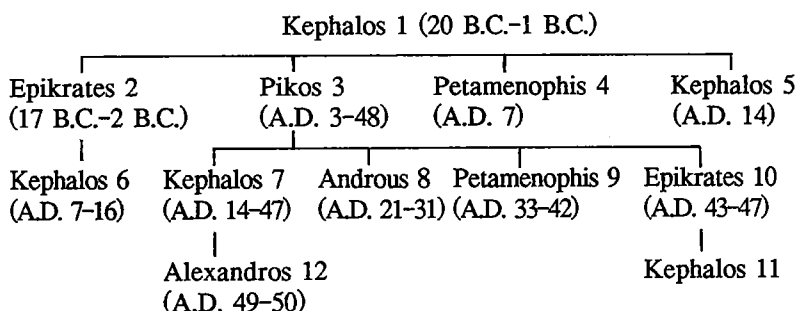
<sup>10</sup> See e.g. J. QUAECEBEUR, *Considérations sur le nom propre Téphthaphonuchos*, *Orient. Lov. Period.* 4 (1973), p. 88.

<sup>11</sup> See e.g. the indexes of O.Tait III and other editions of Theban ostraca. For that reason the demotic signatures in O.Tait II 968-969 should be vocalised as Eponuchos instead of Apunchis.

century onwards, when they were largely hellenised, as bankers, the frequency of demotic banking receipts is more easily explained. Many Greeks no doubt learned to speak Egyptian, but writing demotic was quite a different matter. This in fact presupposes a basic knowledge of hieroglyphic and could only be learned in a temple environment. It was in any case much easier for an Egyptian scribe to learn Greek than for a Greek banker to learn demotic.

\*

One of the most remarkable banking families in Thebes is attested in the early Roman period and discussed by Bogaert in *Banques et banquiers à Thèbes à l'époque romaine*, ZPE 57 (1984), pp. 246-259. His discussion has yielded the following family tree (the figure after each name is taken from Bogaert):



There was even a fifth son of Kephalos 1 active in the banking business. The tax receipt O.Louvre 699 (pp. 216-217) is signed by *P3-šr-Imn* son of *Gpls* (Psenamounis son of Kephalos) and is dated in A.D. 1-2. Devauchelle's reading of this passage *P3-dj-Imn* son of *P3ls* (Padiimen or Petamounis son of Pales) can be corrected on the basis of the photograph in the publication. Psenamounis nicely fits the gap between Kephalos 1 and Pikos 3 (see already Bogaert, p. 275).

The names of the members of this family are both Egyptian (Pikos, Petamenophis, Psenamounis) and Greek (Kephalos, Epikrates, Alexandros). Bogaert (p. 259) suggests that the Egyptian names were introduced into the family by Kephalos 1, maybe through a mixed marriage, but it is equally possible that a long existing tradition of Egyptian names became accepted for official purposes only in this generation, while they had been used earlier

in the private sphere. All names are well-known except one, Androus.

The name Androus is rare. Thus far the papyri yield only four instances, probably all from the Fayum, and all dating from the Roman period:

- P.Oslo II 47 l. 19 : s.l. (A.D. 1)
- P.Gen. II 96 l. 11 : Philadelphia (A.D. 88)
- P.Lond. II 259 (p. 37) l. 33 : Arsinoites (late 1st cent. A.D.)
- P.Lond. III 1170 l. 174 (p. 96) : Dionusias (3rd cent. A.D.)

In Thebes the name is unknown except for our banker, and his name is attested in demotic ostraca only. It is usually transcribed by the editors as *ḫntrws*. Some thirty receipts signed by him have thus far been published. Facsimiles of about half of them are given in the Demotisches Namenbuch, p. 22 s.v. *ḫntrws*, which I include here for easy reference.

*ḫntrws*<sup>1</sup> ————— gr. («Ἀνδροῦς»)

32	1	2	3
	ⲁⲛⲧⲣⲱⲥ	ⲁⲛⲧⲣⲱⲥ	ⲁⲛⲧⲣⲱⲥ
	4	5	6
	ⲁⲛⲧⲣⲱⲥ	ⲁⲛⲧⲣⲱⲥ	ⲁⲛⲧⲣⲱⲥ
	7	8	9
	ⲁⲛⲧⲣⲱⲥ	ⲁⲛⲧⲣⲱⲥ	ⲁⲛⲧⲣⲱⲥ
	10		
	ⲁⲛⲧⲣⲱⲥ		

<sup>1</sup> MATTHA, O. 62,4; <sup>2</sup> WÄNGSTEDT, O. 17,4; <sup>3</sup> *ibid* 11,4; <sup>4</sup> *ibid* 13,6; <sup>5</sup> MATTHA, O. 77,5 (Hdp.); <sup>6</sup> O. BM 19524,4; <sup>7</sup> WÄNGSTEDT, O. 27,5; <sup>8</sup> MATTHA, O. 78,5 (Hdp.); <sup>9</sup> *ibid* 56,5 (Hdp.); <sup>10</sup> *ibid* 55,4 (Hdp.).

Although the writings differ considerably, they have one thing in common: none is a good rendering of *ḫntrws*. Mattha, who first introduced the reading (O.Mattha 55-104 *passim*), was well aware of this and always marked the name with a question mark. When Wängstedt (*Ausgewählte Ostraca* 8-27) accepted Mattha's suggestion, he dropped the question marks. Recently Nur el-Din has explicitly confirmed that "the reading *ḫntrws* is certain"<sup>12</sup>, but his argument was prosopographical ("a known person") rather than palaeographical. In fact, Mattha's suggestion has been adopted so many times and has become so familiar that all doubt has gradually disappeared.

The problem is in the first sign or signs. A name *ḫntrws* should look like ⲁⲛⲧⲣⲱⲥ or ⲁⲛⲧⲣⲱⲥ in demotic. Initial aleph is always

<sup>12</sup> *Enchoria* 9 (1979), p. 46 and n. 16.

written with a large flourish  $\omega^{13}$ , which cannot possibly be read here unless the first two signs are considered as one (as *e.g.* in example 4 above). But in that case there is no sign for *n*, as was rightly seen by Devauchelle (O.Louvre dém. 663, p. 220, reading *3trws*). The most natural reading of the first two signs is *mn*, demotic  $\omega\omega$  or, more cursorily  $\omega\omega$ . The *t*-sign following this group (clearly written as  $\omega$  in n<sup>os</sup> 1 and 2) is in our texts mostly hooked up with the preceding *n* (ex. 3, 4 and 10). In several instances the *t* has all but disappeared in the facsimile (ex. 5, 7).

Recently R. Jasnow published several new ostraca from the Mut precinct in Karnak, signed by the same banker<sup>14</sup>. Though Jasnow again accepts the by now familiar reading *3ntrws*, his own facsimiles of n<sup>o</sup> 10 and especially of n<sup>o</sup> 5, which I reproduce below, clearly show that *Mntrws* should be read:

5  $\omega\omega/\omega\omega$   
10  $\omega\omega\omega$

Equally interesting is O.Ashm. Shelton 60 (Papyrologica Florentina XVII), which I first saw after the present article was finished. The text consists of "two very clumsily written names under five lines of Demotic". Shelton publishes the Greek, which is written upside down in the upper margin above the demotic, and tentatively dates it to the Ptolemaic period. Fortunately there is a good photograph (pl. XVI), which allows us to read the demotic<sup>15</sup>:

- 1 *r.wt P3-di-Min s3 Hrgls (r) p3 shn*
- 2 *hd nby 'h3.t-sp' 7.t sttr 1.t qt (1) tb<sup>c</sup> 4 irm wt r h tb<sup>c</sup> 1. Sh*
- 3 *'h3.t-sp' 8.t Tbyrs Gysrs nty hwy*
- 4 *n p3 ibd n-m3y nty hwy sw 4. Sh*
- 5 *Mntrws s3 P3y-k3.*

*Peteminis son of Herakles has paid to the bank  
for dike tax of year 7 : 1 stater 1 kite 4 obols and their extra  
charge at the rate of 1 obol. Written  
in year 8 of Tiberius Caesar Sebastos  
in the month Neos Sebastos, day 4. Signed,  
Mntrws son of Pikos.*

<sup>13</sup> See *e.g.* W. SPIEGELBERG, *Demotische Grammatik*, München 1924, p. 4.

<sup>14</sup> R. FAZZINI - R. JASNOW, *Demotic ostraca from the Mut precinct in Karnak*, *Enchoria* 16 (1988), pp. 23-48, n<sup>os</sup> 3, 4, 5 and 10.

<sup>15</sup> I am indebted to K. Vandorpe, who succeeded in reading two passages where I had failed.



1. *P3-di-Min s3 Hrgls*: rendered in Greek as Πετρίμνιος Ἡρακλῆς. No doubt the clumsy Greek capitals were written by the banker himself. The same hand may have written the short Greek notes in the upper and lower margins of O. Mattha 78, 101, O. Wängstedt 8 and 20, four other demotic receipts signed by *Mntrws*.

3. For the rate of the prosdiagraphomena, 1 obol for every stater instead of the usual 1,5 obols, cf. O. Mattha 101.

4. In l. 4 the word *hwy* is followed by a vertical determinative, which is not written after the same word in l. 3. The month Neos Sebastos corresponds to Hathur. Converted into the Julian calendar, the date is 31 October 21.

5. The name is clearly written *Mntrws* ⲙⲛⲧⲣⲱⲥ. The first letter again cannot be aleph. The second group might well be a horizontal *n* (hierogl. ~~~) in ligature with *t* under it. The orthography is very similar to that in O. Wängstedt 18 l. 4.

Though at first sight the many writings seem to differ rather widely to be the signature of one and the same person, they have a general similarity and they uniformly vocalize the name as *Mntrws*, never as *Mnwtwrws* or similar. There can be no doubt, however, that this is the demotic rendering of the well-known Greek name Μηνόδωρος<sup>16</sup>.

Our rather intuitive reading of the name was strikingly confirmed by the article of R. Bogaert, cited above. On p. 274 of his study professor Bogaert arranges the bankers of Diospolis Magna in the first cent. A.D. into five series. Androus belongs to the third group, which is given by Bogaert as follows:

1. Epikrates 2	17 B.C.-A.D. 2
2. <lacuna>	A.D. 2-7
3. Kephalos 6	A.D. 7-16
4. <lacuna>	A.D. 16-20
5. Androus 8	A.D. 21-31
6. Petemenophis 9	A.D. 33-42
etc.	

As can be seen from the above table, the chronological sequence of bankers is sometimes interrupted by lacunas of several years. These may be due either to gaps in our documentation or by the fact that some bankers functioned only for a brief period and

<sup>16</sup> The only other possibility would be Μένανδρος, with haplography of the double *nu*, cf. W. CLARYSSE, *Atti del XVII Congresso Internaz. di Papirologia*, Napoli 1984, p. 1351.

for that reason cannot be placed with certainty within a series. Thus Bogaert suggests that perhaps Menodoros n° 17, attested by a single Greek tax receipt from A.D. 19 (WILCKEN, *Chrestom.* 413) may fit in the lacuna of A.D. 16-20. We can now see that his suggestion is quite right and that Menodoros remained in function without interruption from A.D. 19 until 31<sup>17</sup>. He signed his first receipt in Greek, all the later ones in demotic. Sometimes he wrote in rather clumsy capitals a short Greek note on top of a demotic receipt.

It is in fact remarkable that the brothers with the Greek names Kephalos and Menodoros nearly always signed in demotic, whereas the "Egyptian" brother Petemenophis always wrote in Greek. The father Pikos signed both in Greek and in demotic in the course of his long career (cf. Bogaert, *loc. cit.*, pp. 252-254)<sup>18</sup>. For Kephalos 6 Bogaert (pp. 253-254) can cite only one Greek receipt versus 26 demotic ones. The editors of O.Leid. 379 (comm. to ll. 2-3) suggest that his signature Κέφαλος Ἐπικράτου should also be read in O.Strassb. 54 and 55. But J. Gascou, who consulted the originals at my request, prefers Schwartz's reading Κέφαλος Πορείου (see Bogaert p. 265).

In texts from Thebes the name Menodoros is rare. Besides our banker I know only four instances, among whom are Μηνόδωρος, a thesauros official in the period of Antoninus Pius<sup>19</sup>, and Dios(?) son of Menodoros, also heading a granary in the late Ptolemaic or early Roman period<sup>20</sup>. The close relationship which has always existed between the function of banker and that of sitologos strongly suggests that these persons are all members of the same extended family.

<sup>17</sup> The latest text is now O.Mut 2M.101 (= *Enchoria* 16, 1988, p. 29 n° 3) from October/November 31 A.D.

<sup>18</sup> To Bogaert's survey of receipts drawn up by Pikos son of Kephalos should be added O.Mattha 15 (as corrected by NUR-EL-DIN in *Enchoria* 9, 1979, p. 46), and no doubt also O.Mattha 58, where the writing of the patronymic, read P3-r1 by Mattha, is very similar to that in O.Mattha 15; I am convinced that here too *Gphls* is right reading. The bankers Pikos 41 and 42 may therefore be removed from Bogaert's list (p. 265).

<sup>19</sup> O.Tait III index, p. 87.

<sup>20</sup> Tj3s s3 Mnwtrs p3 r1 n t3 3m3.1 (O.Bodl. dem 632 = Or. Suec. 14/15, 1965-1966, pp. 25-26 n° 7). For the reading *Mnwtrs* (Menodoros) instead of *Mnwqrs* (Menokles; so editor), see E. LÜDDECKENS, *DNB*, p. 591.

On the other hand, the last known Theban banker in the Ptolemaic period was also called Kephalos (PP I and VIII 1241; attested from 116 to 84 B.C.)<sup>21</sup>. Since in Ptolemaic receipts bankers never give their patronymic, we will never know for certain if he is a forefather of the family studied here. But this hypothesis is not far-fetched because the name Kephalos is in fact very rare in the Ptolemaic period<sup>22</sup>. If so, we would be able to follow a small dynasty of Theban financial officials over a period of more than two centuries<sup>23</sup>.

*Addendum:*

After this article went into print a new ostrakon signed by Menodoros was published by S.V. WÄNGSTEDT in *Sundries in honour to Torgny Säve-Söderbergh* (*Acta Universitatis Upsaliensis* 13, 1984), p. 125.

<sup>21</sup> See now R. BOGAERT, *Liste chronologique des banquiers royaux thébains*, *ZPE* 75 (1988), p. 131.

<sup>22</sup> The index of the *Prosopographia Ptolemaica* cites four instances, but only the name of the banker is certain. Kephalos father of Dionusios is usually called Kephalas, genit. κεφαλᾶτος (cf. Pap. Lugd.-Bat. XXII, p. 7). Kephalos son of Kephalos in an inscription from Crete might be an Alexandrian, but this is far from certain. In O.Uppsala 45 *Ptwljs* (Ptollis) should be read instead of *Gpljs(?)* (Kephalos?) (PP IV 10785).

<sup>23</sup> With thanks to P. Van Dessel, who corrected the English text.

## The Stasimon Euripides, *Hecuba* 905-52

Christopher COLLARD

Hermann VAN LOOY  
*de studiis Euripideis*  
*optime merito*  
χαριστήριον

I: the stasima of *Hecuba* considered together

The stasimon is the last of the play's three. The only other substantial choral passage is the parodos 98-152, in anapaestic recitative. There, the Chorus 'narrate' to Hecuba how the Achaeans in debate have resolved to sacrifice her daughter Polyxena to the dead Achilles. Narrative is a prominent mode of the play, both spoken and lyric. Talthybius 518-82 and Polymestor 1132-82 are given disguised messenger-speeches. Continuous narrative and evocative description of scene characterize all three stasima, which are similar in theme – sea-voyages, the destruction of Troy; in mood – the despair of women as war's victims; – and in imagination, which although at times fantasizing still represents collective detachment from the hard, individual experience of Hecuba<sup>1</sup>. The second and third stasima correspond also in their general design.

This paper elaborates some ideas tolerantly received at a University of Wales colloquium; it is incidental to my translation and commentary of *Hecuba* (ARIS and PHILLIPS, Warminster 1990). Dr. Shirley A. BARLOW (University of Kent at Canterbury) kindly assisted my revision.

<sup>1</sup> A.N. MICHELINI, *Euripides and the Tragic Tradition* (Wisconsin 1987), 330-3 (Appendix C: 'The Lyrics in *Hekabe*') offers one of the very few collective assessments of the stasima in *Hecuba*; it is noteworthy that the author detaches this essay from her chapter on the play, pp. 131-80, as if signalling their separate effect and meaning. The appreciation by G. GELLIE, 'Hecuba and Tragedy', *Antichthon* 14 (1980), 42-4, is similarly located at the end of his paper. The other recent major discussions of *Hecuba* have only brief comments on the stasima: M. NUSSBAUM, *The Fragility of Goodness* (Cambridge 1986), 397-421 and 504-11; D. KOVACS, *The Heroic Muse* (Johns Hopkins 1987), 78-114 and 138-47.

The first stasimon 444-83 bridges the dramatic time between Polyxena's noble acceptance of her fate and Talthybius' admiring report of her courageous death. For such a purpose between episodes so closely linked in their effect upon Hecuba, the stasimon may at first seem diversionary, for the Chorus are preoccupied with their own destinations in slavery: where will wind, sea and ships carry them 444-57? to domestic servitude 447-9, 456-7? to the Peloponnese 450, Phthia 451-3, Delos 455, 458-65 or Athens 466-74? The last two places are evoked for their cultic glories, Delos for Apollo's palm and bay and the maidens dancing to honour golden Artemis, Athens for the gorgeously pictorial robe dedicated at the Panathenaea. Here, in the centre of the stasimon, the Chorus hope that even in slavery they may share something of the brilliance which reflects from domestic security, the only security for women. Their last stanza 475-83 (antistrophe 2) contrasts the brutal reality, with an emphasis matched in the final stanzas of the second and third stasima, 647-57 and 943-52; their ancestral land, their children which were its future, are destroyed 475-6, cf. 648, 654; 946-8; they themselves must be slaves in another continent, leaving Asia for Europe 480-1, cf. 447-9, 456-7, slavery in place of death 483, the stasimon's final words. Polyxena has been glad for death in place of slavery 346-8, 367-8 (cf. 548), while the Chorus and Hecuba must live on, desolated of their splendid past and hope alike. This loss becomes insistently thematic after Polyxena's earlier perception 349-66, 416: compare in the following episode Talthybius' comment 492-8, Hecuba's own recognition 619-23 (and much later 806-11, addressed to Agamemnon) – and Polymestor's apostrophe of Troy ruined 953-61, immediately after the third stasimon<sup>2</sup>.

The second stasimon 629-57 is placed between Hecuba's half-proud, half-broken reaction to her daughter's death, and the discovery of Polydorus' body, her son treacherously murdered by Polymestor. The three stanzas trace the direct and inevitable consequences of Paris' foolish Judgement which destroyed Troy and others with it, the ἀρχὴ κακῶν: in the strophe, Paris takes ship to

<sup>2</sup> MICHELINI 331 endorses the observation by V.J. ROSIVACH, 'The First Stasimon of the *Hecuba*, 444 ff.' *AJP* 96 (1975), 349-62, esp. 354-7, that the Chorus' hopes are founded in error: in slavery the maidenhood necessary to dance in honour of Delian Artemis would be impossible; participation in the Panathenaea was barred to slaves. MICHELINI sees the stasimon as diverting Polyxena's vision of slavery as subjection 357-67 by fantasizing it in a "prettified travelogue". GELLIE 42 and KOVACS 95 write of romanticism.

abduct Helen 631-7, after introductory 629-30 'fated disaster and fated hurt'; in the antistrophe, back in time to the Judgement 640-6, after introductory 638-9 'pain and inescapable cruelties which outdo pain'; in the epode, forward to the present consequences, war and death and ruin for the Chorus' homeland 647-8, prefacing 649-57 the grief also of Spartan brides and mothers. The syntactical bridge joining antistrophe to epode 646/7 helps emphasize the causative link between the single, private folly of Paris 640 and the common agony now, both for Trojans 641, 647-8 and for others 643, 649-57. Euripides gives a sense of relentless progression towards this universal suffering by starting each stanza with strongly emotive nouns, 629 'disaster', 630 'hurt'; 638 'pain' (twice), 639 'inescapable cruelties'; 647-8 'war', 'bloodshed' and 'ruin'. Like the first stasimon this one too seems at first to leave Hecuba aside for the Chorus' own suffering, and by reverting to the distant past to mark by that further detachment a major, mid-play division between the Polyxena and the Polymestor sequences. Again as in the first stasimon, the final stanza is nevertheless close to the scene which immediately follows, in evoking the universality of a mother's grief<sup>3</sup>. The stasimon's full significance for the play, however, is seen only in retrospect from the third stasimon with which it corresponds so markedly in theme and structure.

The third stasimon 905-52 similarly recalls the past, but the more recent past, the destruction of Troy itself. The Chorus' experience of that night, and of its aftermath in exile and slavery, is presented as fresh and continuing; so it is more immediate, more specific in detailed recollection and therefore more individual, and more bitter in renewed recrimination – cursing, rather (945) – of Helen and Paris as cause. These qualities make the place of the stasimon all the more striking. In the third episode Hecuba has persuaded Agamemnon to condone if not to aid her revenge upon Polymestor; the episode ends with Hecuba summoning him 889-904. He arrives immediately after the third stasimon at 953, and there follows Hecuba's triumphant retaliation (fourth episode and

<sup>3</sup> MICHELINI 331 reasonably remarks that the epode's sympathy for Greeks maintains the identification between Greeks and Trojans when they admired Polyxena's death 519, 553, 566, 572-82. I cannot agree with her argument that the theme of female beauty plays fitfully over the stasimon, recalling the "spectacular description of Polyxena's lovely body" 558-60: Helen's beauty and the contest on Ida are pictorially and allusively conventional. See also n. 25 below.

exodos). The stasimon should not be judged a mere 'act-divider', mythological 'foil' or relief of mood, although it simulates a dramatic interval of time, and creates a mild tension, in deferring Polymestor's arrival<sup>4</sup>. The stasimon's bitterness gives no relaxation from the preceding episode, although it does not illuminate Hecuba's own pain as clearly and as promptly as do the preceding two stasima by representing the experience of others anticipated or realised. Hecuba is now past the first agony of losing both daughter and son, and has exploited her general humiliation rhetorically to move Agamemnon's sympathy<sup>5</sup>; she wants revenge for a murderous and unholy betrayal which has destroyed the last of her family 714-20, 773-6, 789-92, 802-5, 834-6, 882. That is the movement in the play to which the stasimon relates directly, by its position; its general effect in this same place is less easily defined.

## II: 905-52: metrical character and poetic 'ethos'

A reading of the stasimon is helped by the security of the Greek text; that printed by J. Diggle, *Euripidis Fabulae*, I (Oxonii, 1984) is almost entirely the *textus receptus* of 20th Century editors after Wilamowitz<sup>6</sup>.

<sup>4</sup> Depreciatory judgements of this kind by e.g. T.B.L. WEBSTER, *The Tragedies of Euripides* (London 1967), 284, cf. 121-3; GELLIE 43-4; R.G. BUXTON, *Persuasion in Greek Tragedy* (Cambridge 1982), 181 "the breath and painterly skill of passages such as these (905 ff.) ... make the relentless drive of the dialogue scenes tolerable". More serious views of this stasimon in its contribution to the whole play by e.g. G.M.A. GRUBE, *The Drama of Euripides* (London 1941), 225; H.D.F. KITTO, *Greek Tragedy* (London 1950<sup>2</sup>), 219-20 (closest to the view argued in this paper); D.J. CONACHER, *Euripidean Drama* (Toronto 1967), 1964; H.W. NORDHEIMER, *Die Chorlieder des Euripides* (Frankfurt 1980), 24-5.

<sup>5</sup> Especially in 806-23, on which see most recently D.J. CONACHER, *AJP* 102 (1981), 20-1 (a paper on 'Rhetoric and Relevance in Euripidean Drama'); BUXTON 178 ff.; KOVACS 101 ff.; MICHELINI 149 ff.; M. HEATH, *The Poetics of Greek Tragedy* (London 1987), 147 f.

<sup>6</sup> *Griechische Verskunst* (Berlin 1921), 547 f., where WILAMOWITZ upheld particularly the co-ordination in 916-7 of prepositional with participial phrases: cf. 346-7, 1197-8 (both in dialogue trimeters) and further examples given by J. DIGGLE, *CQ* 22 (1972), 242. Editors' disagreements are small and mostly in matters of colometry, especially in the epode at 946-7. To be persuaded by DIGGLE's constitution of these two verses (946 γαίᾱς for ms. γᾱς, with colon-end after it; 947 πατρίας DINDORF for ms. πατρώας and retention of ἀπώλεσεν with *brevis in fine*), one needs to study, in sequence, DIGGLE's *OCT apparatus* in conjunction with the *Appendix colometricus* of S. DAITZ's 'Teubner'

The stasimon is vividly pictorial. Its language varies between the direct and the allusive or suggestive, even polysemic<sup>7</sup>. The predominant metre is dactylo-epitritic, varied especially in the second strophic pair by enoplian and aeolic whose double-short elements 'suit' the dactylic, and in the epode with iambic whose rhythm 'suits' the epitritic<sup>8</sup>. Euripides seems to favour dactylo-epitritic, the prime metre of high choral lyric as we see it in Pindar, for his grander 'epic' narratives in stasima which contrast the heroic or tragic past with the unlovely present<sup>9</sup>. The metre is common in his 'dithyrambic' stasima – the name first given by Kranz to these apparently often detached lyric descriptions because of their generally florid quality<sup>10</sup>. *Hec.* 905-52 happens to be the earliest surviving stasimon in this style, but has only a few marks of the later floridity<sup>11</sup>. Two other 'dithyrambic' stasima describe Sacks of Troy. '*Iliupersides*', *Tro.* 511-67 and *IA* 751-800; the first has the same dactylo-epitritic beginning, and shift to preponderant iambic, as *Hec.* 905-52: the second is almost wholly aeolic<sup>12</sup>.

The artistic accommodation between metre, particularly lyric metre, subject, language and 'ethos' is notoriously a dangerous topic for our now largely unguided speculation<sup>13</sup>. In *Hec.* 905-52 there is no consistent correlation of clear Epic vocabulary or allusion (907, 915-6, 920, 935, 945)<sup>14</sup> and dactylic (907, 915-6, 945) – but we do

*Hecuba* (1971); WILAMOWITZ 548; T.C.W. STINTON, *BICS* 22 (1975), 91; M.I. WEST, *Greek Metre* (Oxford 1982), 134; and DIGGLE's review of West, *CR* 34 (1984), 70.

<sup>7</sup> I collect the most important details in Section III.

<sup>8</sup> For variations in dactylo-epitritic see esp. WEST (n. 6) 132-4; for analyses of the stasimon esp. WILAMOWITZ (also n. 6) and A.M. DALE, *BICS Supplement* 21.1 (1971), 74 f.

<sup>9</sup> T.B.L. WEBSTER, *The Greek Chorus* (London 1970), 208.

<sup>10</sup> W. KRANZ, *Stasimon* (Berlin 1933), 254 ff.

<sup>11</sup> The fullest stylistic and technical study of these stasima is by O. PANAGL, *Die 'dithyrambischen Chorlieder' des Euripides* (Wien 1971); he analyses *Hec.* 905-52 on pp. 7-41.

<sup>12</sup> In 'regular' stasima see also the dactylo-epitritic strophic pair describing Troy's fall at *And.* 1009-27, and the reflective rather than narrative *Tro.* 799-859. Possibly an imitator of Euripides composed the '*Iliupersis*' TrGF adesp. 644.20-43, in anapaests.

<sup>13</sup> See e.g. commentators on Ar. *Ran.* 1261-1363, Arist. *Poet.* 1459b31-1460a5; P.M.AAS, *Greek Metre* (trans. H. Lloyd-Jones) (Oxford 1957), §§33-7; W. KRAUS, *Strophengestaltung in der griechischen Tragödie* (Wien 1957), 35-9; C.O. BRINK, *Horace on Poetry* (Cambridge 1971), 160 ff. (on A.P. 73-85); D. RUSSELL, *Criticism in Antiquity* (London 1981), 154 f., 201 (on 'Proclus' ap. Phot. *Bibl. cod.* 239); HEATH (n. 5 above) 32-3.

<sup>14</sup> For these Epic references see Section III.



not know whether to expect such a correlation nor whether it may have been appreciated by Euripides' audience or readers<sup>15</sup>. There are completely resolved iambic metra at 923=933 which lack sensual attachment (unless one presses the disordered hair in 923 and the haste in 933 to the point of fancy). The wholly resolved iambic dimeter at 927 may seem to suggest the sudden urgency of the Greeks' cry in 928, but there is no comparable effect at 938. At 950 in the epode, the iambic resolution in πέλαγος ἄλιον is determined by the ironic echo of the phrase from 938. Any judgements upon the metrical ethos of this stasimon, beyond the description 'dithyrambic', must be unambitious: (1) Period-end is not easily determined, and a sense of rhythmic flow or momentum may be deliberate. Apart from stanza-end, period-end may occur at 907=916, in both places in mid-clause: at 925=935 it is probable after iambic metra syncopated to spondees, and sentence-end: at 947 in the epode it seems likely but in mid-clause. (2) The syntactical enjambement of the epode (942/3) has significance because the only other such enjambed epode in Euripides occurs in the preceding stasimon (646/7): there as here the device helps to make a triad into a continuous unit, narrative of the past leading across, and by means of, this join to plaintive insistence upon the present<sup>16</sup>. (3) A.M. Dale suggested that the second strophic pair 923-43 "seem to call for mimetic accompanying action"<sup>17</sup>. She compared only *Bacc.* 977 ff., where in the strophe 977 ff. the Chorus excitedly anticipate Pentheus' discovery and dismemberment, but in the antistrophe they subside into moralising. She might have compared at least *Tro.* 511-67, another Euripidean 'Iliupersis', full of vividly dramatized action (direct speech at 524 ff., like *Hec.* 929 ff. — indeed direct speech is prominent in 'dithyrambic' stasima)<sup>18</sup>. Dale's suggestion is loosely appreciative, not specifically metrical.

<sup>15</sup> The ancient scholia on 905-52 and *Tro.* 511-67 in SCHWARTZ's edition make no comment on metrical ethos. Such comment is absent from the examples of scholiasts' 'literary appreciation' collected by HEATH (n. 5 above) 32 n. 38; cf. now his *BICS* 34 (1987), 42.

<sup>16</sup> Syntactical enjambement between strophe and antistrophe is also rare in Euripides: *El.* 157, *Supp.* 48, perhaps *Hipp.* 130; cf. *Rhes.* 351.

<sup>17</sup> *The Lyric Metres of Greek Drama* (Cambridge 1968<sup>2</sup>), 214.

<sup>18</sup> O. PANAGL, *WS* 6 (1972), 5-18.

## III: 905-52: language and imagery

(In this section, my debts to earlier commentators are for the most part noted *currente calamo*.)

First, two places, one very difficult, where the prime meaning itself is disputed, 925 and 940.

925 χρυσέων ἐνόπτρων λεύσσοις ἀτέρμονας εἰς αὐγάς, the woman arranging her hair before bed. Scholia MB offer for ἀτέρμονας 'unfilled, limitless, circular', of the 'unbroken' circumference of the mirror. Most modern commentators agree that the adjective describes rather the mirror's ceaselessly changing reflections as the woman continually turns head, eyes and mirror itself to see her hair. I translate 'looking into a golden mirror, endlessly glinting', approximately as R.G. Ussher, *CPh* 52 (1957), 107, who cites P. *Nem.* 4.132 ὁ χρυσὸς ἐψόμενος αὐγάς ἔδειξεν ὀπίασας, 'the smelted gold displayed all its gleamings'. O. Skutsch, *ibid.* 173 interpreted 'a bright golden mirror', whose gleam shone far, like F.A. Paley's (*Euripides*, London 1872<sup>2</sup>, I) 'light flashed back without any definite limit'. W.S. Hadley (*Hecuba*, Cambridge 1894) had offered 'fathomless bright depths'. Euripides often adduces effects of light and colour: *Hyps.* I.iii.3-4 ἐνόπτρου ... αὐγάν (text damaged) is comparable, but cf. especially *Ion* 889 light upon crocus-petals, *Hipp.* 740 upon women's tears (see S.A. Barlow, *The Imagery of Euripides*, London 1971<sup>1</sup>=Bristol 1986<sup>2</sup>, 10 n. 37, 58-9: G. Xanthakis-Karamanos, *Studies in Fourth-Century Tragedy*, Athens 1980, 76).

940 νόστιμον νοῦς ἐκίνησεν πόδα: like Paley, I think πόδα ambiguous, suggesting both the ship's 'sail' or 'sheet' (1020, *Or.* 706 etc.) and the thing in motion in phrases like *And.* 546 τιθέναι πόδα. One might translate, with equal ambiguity in English, 'the ship set its course to return'.

Second, there are some particularly allusive passages and notable effects of language.

Epic reminiscences occur at 907 Ἑλλάνων νέφος ὀμφί σε (Τροίαν) κρύπτει ~ Hom. *Il.* 17.243 πολέμοιο νέφος περὶ πάντα καλύπτει, cf. *Pho.* 250 νέφος ὀσπίδων; 915 ἦμος (an Ionicism unique in Euripides) ... ὕπνος ἡδὺς ἐπ' ὄσσοις σκίδναται (deliberate sigmatism?) ~ 24.445 τοῖσι δ' ἐφ' ὕπνον ἔχευε, cf. 19.590 etc., 920 ξυστόν (only here in Euripides) ~ 15.677 etc., 930 ὦ παῖδες Ἑλλάνων (also A. *Pers.* 402) ~ 1.162, 2.83 υἱες Ἀχαιῶν; 935 Artemis protectress of Troy ~ 5.447 etc., cf. *Tro.* 553-4: 945 αἰνόπαρυν ~ 3.39, 13.769 δύσπαρις, cf. Alcman 77 PMG Page, A. Ag. 713, Eur. *Hel.* 1120, TrGF adesp. 644.40 (on this and comparable 'emotive coinages', see most recently J. Griffin, *JHS* 106 (1986), 48): and perhaps 946 ἐκ πατρίως ἀπώλεσεν ~ 6.60

Ἰλίου ἔξαπολοῖατο. Further, 914 μεσονύκτιος repeats a detail from *Ilias Parva* fr.9 Bernabé = 11 Kinkel νύξ μὲν ἦν μεσότη (Bethe: μέσ(ο)η *testim.*), λοιπρὰ δ' ἐπέτελλε σελήνη, cf. *Tro.* 543, Austin on *V. Aen.* 2.255 and A.T. Grafton, N.M. Swerdlow, *CQ* 36 (1986), 212-8.

Other striking expressions: 910 ἀπὸ δὲ στεφάνων κέκορσαι πύργων – complex and mixed imagery, literal in the razing of Troy's circling parapets, metaphorical from the cropping of hair in token of grief, both literal and metaphorical in the removal of the 'diadem' of prosperity and quintessential glory, the ἄωτον: P. *Isthm.* 6.4 ἄωτον στεφάνων, cf. *Ol.* 5.1, 9.19; cf. (στεφάνη πύργων) *Tro.* 284 πύργων ἐπ' ἄκρας στεφάνας, P. *Ol.* 8.32, TrGF adesp. 644.38, *A.P.* 9.97; (ἀποκείρω) *HF* 875 ἀποκείρεται σὸν ἄνθος πόλεος, (ἀπολωτίζω) *IA* 792. 911 κατὰ δ' αἰθόλου κηλὶδ' οἰκτροτάτων κέχρωσαι ~ *A. Sept.* 342 κόπῃω χραίνεται πόλισμ' ἅπαν; 923-5 πλόκαμον ἀναδέτοις μίτραισιν ἐρρυθμιζόμεν χρυσεῶν ἐνόπτρων λεύσσουσ' ἀτέρμονας εἰς αὐγάς ~ *Med.* 1160-1 χρυσοῦν τε θεῖσα στέφανον ἀμφὶ βοστρύχους λοιπρῶ κατόπτρῳ σχηματίζεται κόμη, *El.* 1071 ξανθὸν κατόπτρῳ πλόκαμον ἐξήσκεις κόμης; Euripides uses golden mirrors to characterize Trojan Helen's obsession with her looks *Tro.* 1107, *Or.* 1112<sup>19</sup>. 927ff. ἀνὰ δὲ κέλαδος ἔμολε πόλιν ~ *Tro.* 555-7 φοινία δ' ἀνὰ πτόλιν βοὰ κατέσχε Περγόμων ἔδρας, cf. *IA* 778. 934 μονόπεπλος ... Δωρὶς ὥς κόρα: is the Dorian girl intrusive in the Trojan night? *And.* 596-9 famously register contemporary Athenian distaste for Spartan female undress, but the simile's very brevity in *Hec.*, as well as the context of a wife's panic, show that the comparison is purely visual (Michellini 332 is surely wrong to import from *And.* the notion of "loose sexuality", despite the clear sexual nuance of 926 and 933 discussed below: see also my n. 25). Euripides' purpose here may nevertheless be to recall the end of the second stasimon 650 ff., a recognition that Spartan women no less than Trojan have lost both husbands and sons (934 Δωρὶς ... κόρα ~ 651 Λάκαινα ... κόρα) – just as in the first stasimon at 450 'the Dorian land' was one destination imagined by the captive women. 943-4 Ἰδαῖον ... βούταν ~ 644-6 ἐν Ἰδα ... ἀνὴρ βούτας, cf. *And.* 280 (on this kenning see T.C.W. Stinton, *Euripides and the Judgement of Paris*, London 1965, esp. 16 n. 2).

<sup>19</sup> 'Helen's toilet': there are interesting references to Greek vases, Etruscan mirrors and modern depictions in M.R. SCHERER, *The Legends of Troy* (London 1964<sup>2</sup>), 118 f. H. BACON, *Barbarians in Greek Tragedy* (New Haven 1961), 123-6 also links the feminine scene with vase-painting.

Most remarkable of all is the climax of epode and stasimon, 944-52, where Euripides draws on the powerful and no doubt well-remembered phrasing of Aeschylus, but elaborates it: 944 ff. 'Ελέναν ... Ἰδαϊὸν τε βούτον αἰνόπαριν ... ἐπεὶ με γαίης ἐκ πατρίας ἀπώλεσεν ἐξώκισέν τ' οἴκων γάμος οὐ γάμος ἀλλ' ἀλάστορός τις οἰζὺς ὧν (i.e. Helen) μήτε κτλ. ~ A. Ag. 1455-61 ἰὼ παρόνους Ἐλένα μιὰ τὰς πολλὰς τὰς πάνυ πολλὰς ψυχὰς ὀλέσασ' ὑπὸ Τροίᾳς ... ἥ τις ἦν τότε ἐν δόμοις Ἔρις ἐρίδματος ἀνδρὸς οἰζὺς. Euripides takes over from Aeschylus especially οἰζὺς in the same terminal or 'riddle' (γρίφος) position 949/1461; in the disposition of the sentence he echoes his own recent *And.* 103 ff. Ἰλίῳ αἰπείνῳ Πάρις οὐ γάμον ἀλλά τιν' ἄταν ἀγάγει' εὐναιὸν ἐς θαλάμους Ἐλέναν. ὅς ἔνεκα κτλ. In 948 γάμος οὐ γάμος, beneath the primary reference to Paris' rape of Helen, there is a subsidiary implication: from the sexual happiness of marriage (919 πόσις ἐν θαλάμοις ἔκειτο, 926 ἐπιδέμνιος ὡς πέσοι' ἐς εὐνάν, cf. *Alc.* 1059 ἐν ἄλλης δεμνίῳς πίτνειν νέας, *Hel.* 1693 ἥ Δίοισιν ἐν λέκτροις πίτνεις Ἥρα, *Sthen.* 9 Page εὐνῆς εἰς ὀμιλίαν πεσεῖν; 933 λέχη ... φίλια ~ *Supp.* 55 φίλα ποιησομένα λέκτρα πόσει), the captive women forsee only hateful, forcible concubinage, *Tro.* 203 λέκτροις πλαθεῖσ' Ἑλλάνων, 565-6, cf. *Hec.* 365-6<sup>20</sup>.

Last, two recurrent images help unify the stasimon but should not be pressed too hard for a wider significance. First, the sea is the route of the Greek attack 921, of the Chorus' voyage to slavery 937, 940, and of Helen's deprecated home-coming 950. The motif inescapably recalls the sea-crossing to captivity in the first stasimon at 444-7, 450, 455 and 481-3, and Paris' voyage to abduct Helen in the second at 634-5, but the play's very subject-matter makes their pervasiveness no less inevitable. The scene's location on the shore 36 serves to link the discovery of Polydorus' body in the surf 697 ff., cf. 26-9 etc., with the delay to the Greeks' sailing until Polyxena is sacrificed to Achilles' ghost 35-9, 111-2, 338-40 etc., then 1289-91: but there is nothing in *Hec.* to compare in significance with the images of sea, ships and sailing which in *Tro.* mark Hecuba's preoccupation with her imminent voyage to captivity (see S.A. Barlow, *Trojan Women*, Warminster 1986, 162 etc.). Second, repeated verbs of seeing give continuity: 921 the husband lies in bed after the merry-making, literally and figuratively 'no longer seeing the host from the sea that had

<sup>20</sup> The complex interlocking of interrupted sentence-structure and ideas in 936-52 is analysed by W. BIEHL, *Hermes* 113 (1985), 260-3.

invaded Troy'; similarly 925 the wife gazes at her reflection as she goes unsuspectingly about the ordinary business of preparing for bed – but 936 she has seen that husband killed and 939 she looks back at her city as she begins the voyage to slavery. These four verbs are not meant to register shockingly altered perceptions, however<sup>21</sup>. 'Seeing' is not a significant activity in the play: such occurrences as 45, 73<sup>22</sup>, 342 and 823 only vivify moments on or off stage, as 207, 412, 681, 689 and 808 are simply commonplaces of pathos. The verbal play – and deeper implications – of Polymestor's loss of sight are separate in effect, both unequivocal at 1035, 1045, 1065 etc. and ironic, potentially 954, 968, 972, realised 1105.

#### IV: 905–52: summary and general appreciation

All the poetic resources of the stasimon considered above show that Euripides intended it to be forcibly suggestive rather than merely diverting narrative. The language in its differing registers and phrasing, particularly its Epic and Tragic reminiscences, mixes lighter with predominantly darker tones. Yet the meaning of the stasimon at this point of the play is perhaps expressed most strongly through the choice and sequence of what is described, dramatized or evoked.

At the heart is the Chorus' vividly personal recollection of the night Troy fell, 914–42 antistrophe 1, strophe 2 and antistrophe 2<sup>23</sup>. It is framed by their initial apostrophe of Troy in its fallen greatness, 905–13 strophe 1, and by their final imprecation upon Helen and Paris as cause, 943–52 epode. This framing is made still plainer by the repetition of the πατρίς destroyed 905–12 and now lost to the Chorus 913, in the loss of the γῆ πατρίᾳ 947 and of home 948; the factual negatives of repeated οὐκέτι 906, 913 are echoed in the imprecatory μήτε ... πάλιν μήτε 905–2.

Other devices ensure a momentum to counter this effect of framing, and therefore to achieve coherence before the climax in the epode. Some are positional. Strophe 1 begins with 905 σὺ μὲν,

<sup>21</sup> Suggested at the colloquium by Dr. Christopher GILL, who asked also whether the implication of 'endless looking' in 925 might ironize what soon was to be seen as at an utter end, Troy itself, 939, cf. 906, 932.

<sup>22</sup> 73 Hecuba's dream-vision. I ignore 76–7, 90, rightly deleted by many editors including DIGGLE in his OCT.

<sup>23</sup> For many readers the 'delicacy' or 'beauty' of this description appears to cause them to discount the rest of the stasimon entirely.

ὦ πατρίς Ἰλιάς, an apostrophe; strophe 2 begins with apparently antithetical 923 ἐγὼ δέ, but the Chorus are there contrasting their own actions with their husbands' immobility 916-22, antistrophe 1. There is a more deliberate and poignant contrast in the wordings which ends strophe 1 and antistrophe 1: 913 οὐκέτι σ' (sc. Ἰλιάδα) ἐμβατεύσω and 922 (ναύταὺν ὄμιλον) Τροίαν Ἰλιάδ' ἐμβεβῶτα. The adjective τόλαινα begins both the last colon of strophe 1 at 913 (Troy: vocative) and of antistrophe 2 at 942 (self: appositional nominative).

In strophe 1 the triple use of tmesis in 907, 910 and 911 – almost a tricolon in effect – assists by its rhythm the sense of progressive destruction: the cloud of enemies is succeeded by the razing of the towers and the firing of the ruins. The separations of preverb and verb become one by one longer, 907 by an enclitic pronoun, 910 by a noun, 911 by a whole phrase; gradual extension of the ruin is thus suggested. Assonance of harsh gutturals between the three clauses compounds the effect, again in crescendo: 907 κρύπτει, 910 κέκαρσαι, 911-3 (κατὰ) κηλῖδ' οἰκτροτάτων κέχρωσαι. S.A. Barlow writes "these apt metaphors adequately introduce the detailed picture which follows without detracting from it; ... continuity of style is preserved in the sensuous content both of the metaphors and the descriptive passages which come after them"<sup>24</sup>. Metaphor is indeed sparser in the description; faint in 915-6 ὕπνος ... σκίδνεται, strong only in the bold 924 πλόκαμον ἐρρυθμιζόμεν. Sensuousness lies rather in the pictorial realism, and is enhanced by the deliberate poeticism of 925 (the flashing mirrors) and the dramatic *viva voce* of the Greek cries 929-32. 'Pathetic' adjectives are few: in the emotional strophe 1, only οἰκτροτάτων in the climax of the tricolon at 912, and the adjacent vocative τόλαινα in 913; in the description itself, only the self-referential τλόμων 935 and τόλαινα 942.

Emotion is created and maintained rather by two other means. First, there are words of unequivocal charge, words of destruction, death and collapse: 906 ἀπορθήτων (... οὐκέτι), cf. 909 πέρσαν, 932 πέρσαντες, 909 δορί δὴ δορί, 910-2 κέκαρσαι ... κατὰ δ' αἰθάλου κηλῖδ' οἰκτροτάτων κέχρωσαι, 914 ὠλλύμεν, 936 θανόντα, 942 ἀπεῖπον ἄλγει. These words, scattered throughout the first two strophic pairs, lead as inexorably to their literal consequence, the irreparable loss of homeland, in the epode, as to their victims' agonized response, the climactic curse of 950-2.

<sup>24</sup> *The Imagery of Euripides* (London 1971<sup>1</sup> = Bristol 1986<sup>2</sup>), 112.

The prominence of the narrator as 'first person' is the second means of continuous pathos. It helps here to contrast the later *'Iliupersis'* of *Tro.* 511-67, where the narrator's direct participation is small (551-4) and her personal suffering expressed in a single ὀλόμων (517, cf. *Hec.* 914 ὠλλύμων). There is heavier reliance than in *Hec.* on explicit words of pain and destruction: 535 Δαρδάνιος ἄτα, 542 πόνος, 555 φοίνιος, 559 ἐπτοημένοι, 562 σφαγαί, 564 καράτομος ἐρημία, 567 πένθη.

Euripides paces emotion similarly in *Hec.* 905 ff. and *Tro.* 511 ff. He lingers on the details of misplaced relief inside Troy. In *Tro.* young and old celebrate the Horse's reception with noisy song, and dance into a firelit night 522-55 (extending over half the stasimon), before violence erupts in 'bloody shouting' 555 ff. In *Hec.* there is the same sudden change from happiness when, in the quiet of the night after the music 914-9, the Greeks' cries break in upon the ordinary if intimate bedroom scene 923-6: the husband lying in the bed waiting, spear laid aside: the feminine attention to the hair, conveyed in the elaborate wording<sup>25</sup>. All the prettiness and calm of this scene are calculated for maximal contrast with the sudden turmoil which destroys them – the terrified and useless flight to Artemis, and the husband killed in the bedroom 933-9. That horror is described briefly because Euripides has put the big, harsh details of Troy's sack in the initial strophe and followed them at once with the anguish of happiness destroyed for ever, 913 οὐκέτι σ' ἐμβατεύσω, 'no longer shall I walk in you', with that frequent ease and possession like a god's<sup>26</sup>. Euripides moves quickly from that brief horror to the lasting bitterness, and the curse, which occupy the stasimon's end.

<sup>25</sup> See Section III for the unmistakable sexual nuance esp. of 926, 933. For MICHELINI 331-3 the bedroom-scene, with the woman's "complacent beauty" and pathos, the "loose sexuality" evoked by the scantily-clad Dorian girl 933 (cf. the notorious *And.* 595-600) and the supplication of Artemis "goddess of asexuality", relate to the sexual themes she finds so prominent in the play; these "vibrate between the grim and sordid images of slavery and the glamorous and sentimental picture of Polyxena's death". These connections, even if real, are too fragile to support the larger interpretation MICHELINI wishes from them, particularly in her pp. 158-70, an interesting excursus on 'Polyxena's Death Scene'. For the meaning of Polyxena's behaviour, and her nudity, in 546-70 see rather N. LORAUX, *Façons tragiques de tuer une femme* (Paris 1985), esp. 91-7 (= *Tragic Ways of Killing a Woman*, Harvard 1987, esp. 56-61).

<sup>26</sup> For ἐμβατεύειν of frequenting gods see *A. Pers.* 449, *S. OT* 679 etc.; of persons *E. El.* 595, 1251 (πόλιν).

The whole succession of intensely pictorial moments is controlled by an essential singleness of feeling: city, husband and home all lost 904-42, 946-8, with only embittered curses remaining for those responsible, Paris and Helen 943-52. In this feeling of loss the whole song enlarges both upon the final stanza of the first stasimon 475-83 and particularly upon the second stasimon 629-57, while maintaining the Chorus' self-absorption in their own suffering<sup>27</sup> which excludes any reference to Hecuba. The Chorus' vision in all three stasima is nevertheless wide, embracing both Troy and Greece. The second stasimon ends with Spartan brides and wives in mourning 650-7, which like Trojan disaster and grief 629-30, 649 is explicitly the consequence of Trojan Paris' folly 631-46. The same idea, now in powerfully allusive Aeschylean language, concludes the third stasimon 943-52 and may justly be read as the climax to all three. Its meaning for the whole play rests both upon the links in theme between all three stasima and upon their placing in the action. The past, present and future suffering of Troy, of its women collectively and of Hecuba, her son Polydorus and her daughter Polyxena individually, as well as Agamemnon's qualm in endorsing Hecuba's revenge upon Polymestor, and the revenge itself<sup>28</sup> — all stand as tragic outcome of Paris' Judgement and Rape, the familiar ἀρχὴ κακῶν: 948-9 γαμὸς οὐ γάμος ἀλλ' ἀλάστορος οἰζύς, wording which recalls Hecuba's cry after finding Polydorus murdered, 686-7 ἐξ ἀλάστορος ἀρτιμοῦθις κακῶν and the Chorus' response 688 ἔγνω γὰρ ἄτην ποιδός; This dire and relentless retribution extends to all involved in Troy. The Chorus themselves here imprecate revenge<sup>29</sup>. Their imprecation comes between the establishment of Polymestor's treachery, and Hecuba's hideous vengeance upon him. The concomitance of Chorus' and Hecuba's desires, provoked by experiences both similar and extremely different, makes this stasimon important to the play's meaning.

<sup>27</sup> Described as "solipsism" by NUSSBAUM (n. 1 above) 510 n. 45.

<sup>28</sup> One might add, Polymestor's prophecy of transformation for Hecuba 1259 ff., and of death for Cassandra 1275 and for Agamemnon, killed by his wife 1277 ff.

<sup>29</sup> NUSSBAUM (n. 27 above) goes too far in writing of their "obsession" with the idea of revenge: 945, 950-2 is their single and therefore more telling imprecation.



## Des prix et du commerce des livres à l'époque patristique

E. DEKKERS

Qu'un gendre croit qu'il ait à se plaindre des comportements de sa belle-mère, voilà ce qui arrive sous tous les cieux et à toutes les époques. Même dans un milieu aussi éminemment sérieux que celui des Pères de l'Église. Ils n'étaient pas tous des clercs célibataires – il s'en faut de beaucoup! –; par conséquent il ne manquait pas de belles-mères, et les plaintes d'usage ne se firent pas attendre. Pas toujours à bon droit, cela s'entend. Voyons comment s'y prit Sulpice Sévère, aristocrate gallo-romain de très bonne souche et personnage bien aimable au fond, encore qu'un brin vaniteux, tout naïvement, mais qui ne mérite nullement un surnom aussi peu accueillant. Voici quelques extraits d'une lettre écrite vers 398, peu de temps après la mort de saint Martin, survenue le 11 novembre 397. Il s'adresse à sa belle-mère Bassula<sup>1</sup>:

"S'il était permis de citer ses parents en justice, je t'accuserais à coup sûr de pillage et de larcin! Dans mon juste ressentiment, je te traînerais devant le tribunal du prêteur... Tu ne laisses chez moi aucun livre, aucune lettre, pas un bout de parchemin; tu voles tout et tu le jettes dans le public (*diuulgas*). Ai-je écrit un mot confidentiel à un ami, ai-je par hasard, en badinant, dicté (*dictavi*) quelques lignes que j'aimerais néanmoins laissées inédites? Tout cela te parvient, presque avant d'avoir été écrit ou dicté. Évidemment, tu as à tes gages mes copistes (*notarios meos*) qui te communiquent mes inepties pour les faire publier (*publicantur*). Et pourtant, je ne puis me fâcher contre eux, s'ils t'obéissent. S'ils sont à ma disposition, c'est surtout grâce à ta libéralité; ils se souviennent qu'ils sont tes gens à toi, plus que les miens. C'est toi

<sup>1</sup> Sulpicius Seuerus, *Epist.* III – éd. C. HALM, dans la Patrologie de Vienne, CSEL, 1, 1866, p. 146 sv.; traduction s'appuyant sur celles de Paul MONCEAUX (*Saint Martin. Récits de Sulpice Sévère*, Paris, 1926 p. 157 sv.) et de J. FONTAINE (*Saint Martin. Textes de Sulpice Sévère*, Ligugé, 1975, p. 45 sv.) – Sur la lettre à Bassula, voir aussi J. FONTAINE, *Vie de Saint Martin* III, Paris, 1969 (= *Sources Chrét.* 135), p. 1262-1282.

seule que j'accuse, car toi seule, tu es coupable, toi qui oses me tendre des pièges et circonvenir frauduleusement mes copistes pour te faire remettre sans distinction des lettres intimes ou des pages négligées dont je n'ai pu polir ni fignoler le style comme il se doit. En effet, pour ne rien dire du reste, je me demande comment a pu te parvenir aussi rapidement la lettre que j'avais récemment écrite (*scripseramus*) au diacre Aurèle. Moi, je demeure à Toulouse; toi, tu habites Trèves... grâce à quelles circonstances as-tu donc pu dérober cette lettre privée?"

Il n'y a aucune méchanceté dans cette affectueuse plaisanterie, et Sulpice n'est que trop heureux de pouvoir disposer des relations et des larges possibilités financières de la grande dame que fut Bassula; de famille consulaire, elle avait toujours ses relations mondaines où ne manquaient certes pas les derniers représentants de la haute bourgeoisie païenne de la Gaule, de l'Italie ou de l'Espagne. Patriciens cultivés et riches, ils avaient accès à ce qui restait du réseau de libraires et d'éditeurs de l'époque impériale. Que ce réseau était bien organisé, un exemple le montrera sur le vif: l'empereur M. Claudius Tacitus (275-276), qui se croyait un parent de l'historien Tacite, ordonna de transcrire chaque année dix fois l'oeuvre du célèbre historien pour remplacer dans les bibliothèques publiques de Rome les exemplaires usés, défraîchis ou perdus "incuria lectorum"<sup>2</sup>. Témoignage isolé dont la source reste inconnue, et peut-être quelque peu surfait; mais qu'on ait pu écrire cela au IV<sup>e</sup> siècle, jette une vive lumière sur les bibliothèques de l'époque impériale et les possibilités des officines de transcription. Mieux attesté dans les sources anciennes est le rôle d'Atticus, l'ami et "l'éditeur" de Cicéron, qui se chargeait de tout, de la transcription, de la correction, de la mise au net, de la diffusion mondiale — j'exagère à peine —, et les "codices emendatissimi" qui sortaient de son atelier, étaient très prisés<sup>3</sup>. Plusieurs auteurs classiques avaient d'ailleurs leurs "éditeurs" attitrés<sup>4</sup>.

<sup>2</sup> *Historia Augusta*, "Flavius Vopiscus", *Tacitus* 10, 3: "Cornelium Tacitum, scriptorem historiae Augustae, quod parentem suum eundem diceret, in omnibus bibliothecis conlocari iussit; ne lectorum incuria deperiret, librum per annos singulos decies scribi publicitus in *teuicost* archiis iussit et in *bybliotheis* poni". Cfr K. BÜCHNER, *Überlieferungsgeschichte der lateinischen Literatur des Altertums*, dans *Geschichte der Textüberlieferung*, I, Zürich, 1961, p. 347. — Sur le déclin des bibliothèques dans la Rome chrétienne, voir Chr. CALLMER, *Die ältesten christlichen Bibliotheken in Rom*, dans *Eranos*, 83, 1985, p. 48-60.

<sup>3</sup> Voir K. BÜCHNER, *op. cit.*, p. 326 ss.

<sup>4</sup> Voir l'excellent résumé de V. BURR, *Editionstechnik*, dans le *Reallexikon für Antike und Christentum*, IV, Stuttgart, 1959, col. 600 sv.; ou de J.

Quelques auteurs chrétiens apparentés aux mêmes familles, tel Ausone, Paulin de Nole, pouvaient également écouler leurs oeuvres "en librairie": "Ta *Mosella* — écrit le sénateur païen Symmaque à Ausone — vole de main en main": "uolitat tuus 'Mosella' per manus sinusque multorum" (on dirait en néerlandais: "Uw *Mosella* vliegt de boekhandel uit"); et Symmaque de se plaindre doucement que son ami envoie partout des "hommages d'auteur" sauf à lui: "Spargas uolumina tua et me semper excipias, fruemur tamen tuo opere, sed aliorum benignitate"<sup>5</sup>.

Cette diffusion rapide et universelle d'ouvrages littéraires est attestée également par cet autre membre de l'aristocratie gallo-romaine que nous avons déjà rencontré: Sulpice Sévère. Il se plaint — non sans complaisance d'ailleurs — que sa biographie de saint Martin de Tours se vend si rapidement en librairie qu'on n'en trouve plus d'exemplaires; même on se l'arrache dans les milieux ascétiques de la lointaine Égypte. Mais, habile écrivain qu'il est, Sulpice met ce rapport si enthousiaste sur le succès de sa *Vita Martini* dans la bouche de son interlocuteur Postumien:

"Voici que je veux te rapporter en quelles régions ton livre a pénétré. Il n'y a presque aucun lieu au monde où la matière de cette histoire si réconfortante ne soit connue de tous (*peruulgata*). Celui qui le premier a introduit ton livre dans la ville de Rome, c'est ton grand ami Paulin<sup>6</sup>. Là, dans toute la ville, on s'arrachait le volume. J'ai vu les copistes (*librarios*) exulter, déclarant que rien n'était pour eux une meilleure affaire, que rien ne s'enlevait plus vite et ne se vendait plus cher". Et Postumien d'égrener les localités où il avait vu l'oeuvre de Sulpice Sévère: "per totam Carthaginem legebatur", un prêtre cyrénéen qui ne l'avait pas, en prit copie sur-le-champ (*me largiente descripsit*); "à Alexandrie, tout le monde le connaît, pour ainsi dire: presque mieux que toi-même. Il a traversé toute l'Égypte, la Nitrie, la Thébaïde, tout le royaume de Memphis, et même en plein désert je l'ai vu dans les mains des pères du désert"<sup>7</sup>.

CHAPMAN, *Ancient Books and Publishers*, dans *Downside Review*, 42, 1924, p. 119-142.

<sup>5</sup> Symmachus, *Epist.* 14 (8), 2. 5 — éd. O. SEECK, dans *Mon. Germaniae historica*, *Auct. Antiquissimi* VI, 1, Berlin, 1883, p. 10, 1-2. 20-21. — On trouvera aussi d'autres textes d'Ausone dans des mss. d'auteurs classiques comme Suétone, l'*Appendix Vergiliana*; voir S. PRETE, *La tradition textuelle et les manuscrits d'Ausone*, dans *Rev. française d'histoire du livre*, 54, 1985, n° 46, p. 108. 147 ss.

<sup>6</sup> Saint Paulin de Nole, lui aussi homme de lettres, grand propriétaire et aristocrate, apparenté aux familles les plus en vue de l'antiquité finissante.

<sup>7</sup> Sulpicius Seuerus, *Dialogi*, I, 23, 3-7 — éd. C. HALM, CSEL, 1, Vienne, 1866, p. 176.

Notons au passage que ce rapport, aussi exagéré qu'on peut le supposer, nous fait connaître une diffusion relativement large du livre latin de Sulpice dans le monde grec et copte d'Alexandrie et des déserts égyptiens; la *Vie de saint Martin* aurait-elle été traduite en grec, a-t-elle aussi circulé en copte? Ce n'est pas à exclure, encore que cette hypothèse ne se trouve pas confirmée par d'autres témoignages<sup>8</sup>.

Cette page des *Dialogues* de Sulpice Sévère, d'une naïve suffisance, est à comparer avec la lettre d'envoi accompagnant sa *Vita Martini*. Offrant un exemplaire de la *Vita* à son ami Didier, il s'épanche à son "frater unanims": "O frère de mon âme, j'avais décidé d'enfermer le manuscrit original (*scheda*) entre les murs de ma maison. Grand timide que je suis, je voulais éviter le jugement des hommes... Toutefois, si je t'envoie ce petit livre (*tibi libellum edidi*), c'est avec la ferme confiance que tu ne le communiqueras à personne (*nulli prodendum*), comme tu me l'as d'ailleurs promis. Mais je crains que tu ne sois pour lui une porte de sortie, et que, une fois lâché (*emissus*), on ne puisse le rappeler. Si cet avatar lui arrivait et si tu t'aperçois qu'on le lit, tu prieras les lecteurs de considérer les choses plutôt que les mots... Si tu crois devoir diffuser le livre (*si tibi uidetur, libellus edatur*), efface mon nom dans le titre; ainsi la page-titre, devenue muette, indiquera le sujet sans révéler l'auteur"<sup>9</sup>.

On serait tenté de dire: paroles et angoisses de débutant, bientôt étonné lui-même devant le succès que rencontrera son oeuvre. Mais rappelons-nous la lettre de Sulpice à sa belle-mère Bassula. Décidément, Sulpice se découvre plus qu'il ne le croit et il n'est nullement si timide qu'il n'en a l'air. Il met seulement en oeuvre tous les moyens à sa disposition pour promouvoir le culte de saint Martin, sans négliger toutefois sa propre renommée d'écrivain. Paulin à Rome passe son livre aux libraires de la ville, Bassula lui paye un atelier de copistes, et Didier aura soin de passer discrètement la biographie de son héros aux intéressés pour qu'ils la lisent et la fassent copier.

\*

La plupart des Pères de l'Église n'auront guère de si larges possibilités et devront se contenter de moyens plus modestes,

<sup>8</sup> Cfr E. DEKKERS, *Les traductions grecques des écrits patristiques latins*, dans *Sacris Erudiri*, 5, 1953, p. 203 sv.

<sup>9</sup> *Vita Martini*, 1, 1-6 — éd. citée, p. 109 sv.

pareils à ce que fit Didier pour Sulpice. Cette méthode ne donnait d'ailleurs pas de si mauvais résultats.

Normalement, quand un écrivain avait achevé son ouvrage, — ou plus souvent une partie de cet ouvrage, un "liber" —, quand il l'avait dicté, relu, corrigé et l'avait fait transcrire au net, il écrit une lettre dédicatoire à quelque personnage important, dans l'espoir que celui-ci le fera copier et distribuer; ou bien il remet simplement un exemplaire dûment corrigé à un ami qui le garde pour le prêter à quiconque veut le (faire) transcrire; cet ami aura parfois des scribes à gage, et dès qu'un intéressé demande un exemplaire, il le fait copier.

Cette sorte de "samizdat" fonctionnait, somme toute, relativement bien. Rien n'empêchait d'ailleurs un scribe entreprenant d'exécuter à l'avance quelques copies d'ouvrages régulièrement demandés, et de les mettre en vente. Il se rapproche ainsi de la librairie organisée de l'antiquité, encore que son "tirage" se limitait sans doute à un ou deux exemplaires de réserve. Saint Jérôme, p. ex., gardait toujours quelques copies de ses lettres; polémiste avisé, il aimait à avoir ses armes à portée de main en cas d'attaque<sup>10</sup>. Consentius, p. ex., un ami de saint Augustin, lui écrit qu'il avait acheté (*comparavi*) un exemplaire des *Confessiones* et de plusieurs autres ouvrages d'Augustin; candidement, il ajoute que, après deux ou trois pages des *Confessions*, il en avait remi la lecture à plus tard; mais voici qu'Augustin lui annonce sa visite; il se voit enfin obligé à les lire<sup>11</sup>. Qu'un des familiers d'Augustin n'ait pas poussé au delà de quelques pages la lecture de l'oeuvre de loin la plus attachante du maître d'Hippone, quelle consolation pour tout écrivain qui aurait trouvé chez un ami un exemplaire non découpé d'un de ses livres!

\*

Il était donc possible de se procurer des livres, à condition d'y mettre le prix, c.-à-d. le prix du travail de transcription. L'édit de Dioclétien "de pretiis rerum uenalium" de l'an 301 nous indique le prix maximum que peut demander un copiste: 25 "deniers" pour 100 versets "in scriptura optima", ou 20 "deniers" pour autant de versets dans une écriture moins soignée: "sequentis scripturae uersuum n° centum"; un "tabellario" doit se contenter de 10 "deniers" pour cent versets "in scriptura libelli uel tabularum", sans doute l'écriture

<sup>10</sup> Cfr J. DE GHELLINCK, *Patristique et Moyen Age*, II, Bruxelles, 1947, p. 219.

<sup>11</sup> Augustinus, *Epist.* 12\*, 1 — éd. J. DIVJAK, dans *Bibl. Augustinienne*, 46 B, Paris, 1987, p. 231.

cursive des lettres et des actes administratifs<sup>12</sup>. Le scribe étant payé à la pièce, on comprend qu'il s'énervait quand l'auteur prend du temps pour réfléchir et quand la dictée se ralentit. Voici le tableau que nous brosse saint Jérôme: "Me tacitus ille (c.-à-d. le sténographe) reprehendit, manum contrahit, frontem rugat et se frustra adesse toto gestu corporis contestatur", et Jérôme de dicter finalement "quodcumque in buccam uenerit"<sup>13</sup>, expression qu'il se plaisait à répéter<sup>14</sup>. Scène prise sur le vif? Ou excuse camouflée pour un travail composé "tumultuario sermone"<sup>15</sup>?

Que représentent les sommes de 25, 20 ou 10 deniers pour quelques pages, calligraphiées ou non? On peut seulement s'en faire une idée en la comparant avec quelques autres salaires. Quelques lignes plus haut dans la liste des prix de Dioclétien (§ VII, 32) est mentionné le "cloacarius", mot plus facile à comprendre qu'à expliquer; il reçoit, lui aussi, 25 deniers par jour et, en plus, la nourriture pour une journée. Un ouvrier agricole touche exactement le même salaire (§ VII, 1), tandis qu'une mesure de seigle coûtera 60 deniers (§ I, 3). Un grammairien qui enseigne le latin ou le grec recevra de chaque élève 200 deniers par mois (§ VII, 70); un professeur de philosophie ou d'éloquence peut aller jusqu'à "ducentos quinquaginta denarios menstruos in singulis discipulis" (§ VII, 71), mais celui qui apprend aux enfants l'art d'écrire et la calligraphie devra se contenter de 50 deniers (§ VII, 69); même le "notaire" qui enseigne les notes tironiennes, la tachygraphie, sera mieux rémunéré: il touchera 75 deniers par mois et pour chaque élève (§ VII, 68), tout autant que le professeur d'arithmétique (§ VII, 67).

<sup>12</sup> Th. MOMMSEN et H. BLÜMNER, *Der Maximaltarif des Diocletian*, Berlin, 1893 (reprod. anast. 1958), p. 22, § VII, 39-41; commentaire, p. 112 sv. (l'occasion ne s'est pas présentée pour consulter l'édition de l'édit de Dioclétien par S. LAUFFER, *Diokletians Preisedikt*, Berlin, 1971, ni celle de M. GIACCHERO, Genova, 1974).

<sup>13</sup> Hieronymus, *Comment. in Epist. ad Galatas*, III prol. — PL 26, 427 C (400 C).

<sup>14</sup> P. ex. *Comm. in Abdiam*, 20, 21, l. 779 — CCSL 76, Turnhout, 1969, p. 374: "dictare quodcumque in buccam uenerit"; *Epist.* 85, 1 — CSEL 55, p. 136, 5. — Sur l'importance des tachygraphes et leur omniprésence dans l'antiquité finissante, voir H. C. TEITLER, "Notarii" and "Exceptores", Amsterdam, 1985; ou pour le Moyen Âge le récent volume de *Medioevo e Rinascimento*, dédié à la mémoire de F. Casamassima (t. 3, 1989), surtout p. 159-169: M.B. PARKES, *Tachygraphy in the Middle Ages. Writing Techniques Employed for "Reportationes" of Lectures and Sermons*; et p. 51-67: J. HAMESSE, *La méthode de travail des reportateurs*.

<sup>15</sup> Hieronymus, *Epist.* 128, 5, 4 — CSEL 56, p. 162, 6.

L'apprenti-calligraphe n'aura donc pas à déboursier beaucoup, mais avec son art il gagnera facilement une jolie fortune. Un manuscrit de Saint-Gall (Stiftsbibliothek 133, du VIII<sup>e</sup> siècle) nous a conservé une curieuse liste des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, ainsi que des écrits de saint Cyprien, indiquant chaque fois le nombre de versets que comporte chaque "livre"<sup>16</sup>. Une rubrique spécifie que chaque "verset" doit avoir 16 syllabes afin qu'on ne puisse pas "auaritia causa" abréger le livre<sup>17</sup>.

Cette liste — l'*Indiculus Mommsenianus*, comme on l'appelle d'après le nom de celui qui l'a découverte — indique p. ex. pour la lettre 63 de saint Cyprien 450 versets, 550 pour la lettre 73; la transcription d'un de ces textes "in scriptura optima" vaudrait donc au scribe une rémunération d'environ 125 deniers, soit cinq fois le salaire d'un ouvrier, et cela pour transcrire au net un texte qui remplit à peine quinze petites pages dans la collection Budé. Tout l'oeuvre de saint Cyprien, y comprise la *Vita*, totalise d'après l'*Indiculus Mommsenianus* quelque 18.500 versets. Cela représenterait pour le calligraphe un avantage de 4.625 deniers, ou le salaire d'un ouvrier agricole pendant 185 jours.

Saint Augustin écrit le 1<sup>er</sup> décembre 419 à l'évêque de Calame, Possidius<sup>18</sup>, que depuis le III des ides de septembre et jusqu'aux calendes de décembre, il a dicté six sermons, pas trop prolixes, sur l'évangile de saint Jean; il spécifie qu'il dicta surtout pendant les nuits du samedi et du dimanche; disons que, en quelque dix "weekends", Augustin dicta environ 6.000 lignes (*dictavi... uersuum ferme six milia*); cela rapporterait donc 600 "deniers" au "tabellario", et au calligraphe 1.500 "deniers" pour transcrire les notes au net. Ces 6.000 versets représentent environ un 25<sup>ème</sup> des *Tractatus in Iohannem*; le calligraphe qui a écrit le beau manuscrit en onciales des *Tractatus* de la Bibliothèque Vallicelliane, du

<sup>16</sup> L'édition la plus commode et complète est celle de E. PREUSCHEN, *Analecta*, II. Teil: *Zur Kanongeschichte*, Tübingen, 1910<sup>2</sup>, p. 36-40; la partie concernant saint Cyprien est rééditée aussi dans le Supplément à la Patrologie latine de Migne, I, Paris, 1958, col. 67-77.

<sup>17</sup> Abréger, c'était une façon de faire des économies. A l'époque patristique et pendant tout le moyen âge on a rédigé d'innombrables florilèges. Un des plus prestigieux fut le "Thesaurus Augustinianus" d'Eugippius, réunissant 338 extraits tirés de 80 ouvrages différents de saint Augustin; or, Eugippius ne s'en cache pas qu'il n'avait pas les moyens pour acquérir ces ouvrages en entier (*facultas minime suppetebat*) et qu'il devait se contenter bien malgré lui de ces extraits rassemblés, tirés des livres d'autrui (*ex librorum eius quae data est copia, inops aegerque conlegi*), en l'occurrence Cassiodore ou sa parente Proba (éd. P. KNÖLL, CSEL 9, 1, 1885, p. 2, l. 21-23).

<sup>18</sup> *Epist.* 23 A\*, l. 51-53 — édition citée, p. 376.

VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècle<sup>19</sup>, aurait gagné 37.500 "deniers" à l'époque de Dioclétien, le salaire d'un ouvrier pendant toute une année. Les superbes manuscrits du V<sup>e</sup> siècle, conservés dans la bibliothèque capitulaire de Vérone, permettent également des approximations instructives. Vérone XXVIII (26), écrit à l'époque même de saint Augustin, contient les livres XI à XVI du *De ciuitate Dei*; avec ses 244 folios<sup>20</sup> de deux fois 30 lignes (*recto* et *verso*), il aurait valu au scribe quelque 3.000 "deniers", si l'exécution était estimée comme étant de seconde classe. Les deux manuscrits d'Hilaire de Poitiers, Vérone XIII (11) et XIV (12), également du V<sup>e</sup> siècle, sont eux certainement écrit "in scriptura optima", celle de 25 "deniers" pour 100 versets. Le premier manuscrit (le commentaire du psautier) a 558 folios de deux fois 26 lignes, et l'autre, avec le *De Trinitate* d'Hilaire, 504 folios de 21 lignes; les deux mss. donnent le texte en deux colonnes<sup>21</sup>; le scribe du commentaire sur le psautier aurait reçu, pour ces quelque 30.000 versets, 7.500 "deniers"; celui du *De Trinitate* (20.000 lignes) 5.000 "deniers". Dans le ms. Paris, Bibl. Nat. 8907, V<sup>e</sup> siècle<sup>22</sup>, le *De Trinitate* d'Hilaire (incomplet du début) occupe les folios 3-259; en deux colonnes de 32 lignes *recto* et *verso*; cela représente environ 16.500 lignes, ou un salaire de 4.125 "deniers".

Certes, on reste hésitant, sceptique même, devant cette avalanche de chiffres et de calculs, à la fois trop précis et trop vagues. Ils combinent pas mal d'inconnues et tout autant de valeurs relatives, provenant de régions et d'époques très diverses. Aussi, ils ne veulent pas présenter des données chiffrées, mais suggérer plutôt un ordre de grandeur, lui aussi approximatif<sup>23</sup>. De plus, pour estimer la "valeur marchande" d'un livre en ces temps lointains, on

<sup>19</sup> Rome, Bibl. Vallicelliana A 14, VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècle (cfr E. A. LOWE, *Codices Latini Antiquiores*, IV, Oxford, 1947, n. 429).

<sup>20</sup> E. A. LOWE, *o. c.*, n. 491.

<sup>21</sup> E. A. LOWE, *o. c.*, n. 484 et 485.

<sup>22</sup> E. A. LOWE, t. V, n. 572.

<sup>23</sup> On aimerait pouvoir comparer les prix de l'Édit de Dioclétien avec, p. ex., ceux indiqués dans la législation justinienne, mais on risquerait d'ajouter seulement de nouvelles inconnues, tant pour les prix des objets que pour ceux des prestations; voir cependant quelques précisions, tirées du Code de Justinien, chez E. ARNS, *La technique du livre d'après saint Jérôme*, Paris, 1953, p. 60. Encore plus instructive serait une comparaison avec le "Maximaltarif" affiché à Antioche en 362 par Julien l'Apostat, mais il ne nous en reste que le souvenir consigné par Ammien Marcellin (*Gestarum liber XXII*, 14, 1) et par Socrate (*Histoire ecclésiastique*, III, 17 - PG, 67, 522 B); cfr J. BIDEZ, *La Vie de l'Empereur Julien*, Paris, 1930, p. 284 et 386.



devrait savoir aussi à qui incombait les autres "frais de fabrication": le parchemin ou le papyrus, l'encre, la reliure, l'expédition etc.<sup>24</sup>.

A côté des exemplaires de luxe comme les lectionnaires commandés par Constantin, il y avait certainement moyen de se procurer des livres à meilleur compte, en se contentant p. ex. d'une écriture cursive, payée 10 deniers pour 100 versets; un "Cyprien" reviendrait alors à 1.850 deniers. C'est sans doute ce que firent les Macédoniens à Constantinople; au dire de Rufin, ils mirent en vente un recueil de lettres de saint Cyprien, autorité d'une orthodoxie incontestable, en y insérant clandestinement un traité de Novatien; le tout fut offert à un prix dérisoire (*pretio uiliori... exiguitate pretii*) afin d'en assurer la plus large diffusion (*per totam Constantinopolim urbem maximam distrahi... facilius compararent*). S'agit-il de quelques dizaines d'exemplaires? de plusieurs centaines? C'est bien difficile à préciser; Rufin dit seulement qu'on avait copié "quamplurimos codices" sur ces exemplaires interpolés<sup>25</sup>; cela fait supposer un "tirage" assez important.

Ici, on peut se demander de nouveau: les lettres de saint Cyprien ont-elles été traduites en grec, la langue certainement la plus répandue à Constantinople en cette fin du IV<sup>e</sup> siècle? On ne saurait le dire. Toutefois, quelques extraits de lettres de saint Cyprien reviennent régulièrement dans les collections canoniques grecques et dans les actes de conciles tenus en Orient<sup>26</sup>.

Origène à Césarée avait à sa disposition des moyens que pourraient lui envier beaucoup d'autres écrivains. Il avait converti au christianisme et à une vie ascétique un riche propriétaire, Ambroise, qui mit à la disposition de l'exégète de Césarée, en plus d'une maison spacieuse pour y travailler, un groupe de sept sténographes qui se succédaient au travail pendant qu'Origène dictait; sept autres scribes transcrivaient au long et au large les textes sténographiés; Origène corrigeait leur copie et la remit à un troisième groupe de sept jeunes filles calligraphes qui copiaient l'ouvrage au net, sans doute en plusieurs exemplaires; toutefois,

<sup>24</sup> Eusèbe de Césarée, dans sa *Vie de Constantin*, semble bien être le seul à nous fournir quelques précisions sur ces points (voir *infra*, n. 31). Ajoutons toutefois qu'Ambroise, le bienfaiteur d'Origène, lui paye aussi bien le papyrus que les salaires des scribes et les autres frais: "Ambrosius quo chartas, sumptus, notarios ministrante": Hieronymus, *Epist.* 43, 1 — éd. HILBERG, I (CSEL 54), p. 318, 3; cfr Hieronymus, *De uiris illustribus* 56, 1 et 61, 3 — éd. A. CERESA-GASTALDO, Firenze, 1988, p. 158 et 164: "notarios eorumque expensas".

<sup>25</sup> Rufinus, *De adulteratione librorum Origenis*, 12 — éd. M. SIMONETTI, CCSL 20, Turnhout, 1961, p. 15.

<sup>26</sup> Voir l'article cité, n. 8, p. 197 ss.

l'équipe des calligraphes n'étant pas plus nombreuse que celle des tachygraphes, on ne visait certainement pas à "mettre en librairie" un grand nombre de copies<sup>27</sup>. N'empêche que cela devait être une tâche éreintante pour Origène, de devoir fournir du travail à ces trois groupes de sept collaborateurs et collaboratrices. Aussi, il s'en plaint doucement dans un fragment de lettre qui nous a été conservé par le lexicographe Suidas et l'historien Kédrénos<sup>28</sup>. Ambroise, son ἐργοδιώκτης τοῦ Θεοῦ, ce "contremaître de Dieu"<sup>29</sup>, croit — écrit Origène — "que j'aime le travail et que j'ai une immense soif de la parole divine; mais sa propre ardeur à la tâche me fait honte, ainsi que son désir de la science de Dieu. Il me dépasse tellement sur ce point que je risque de me décourager par les questions qu'il me pose. Nous collationnons les textes jusqu'à en oublier le dîner; pas question d'aller se promener ou se détendre un peu; même à ce moment il nous faut continuer à 'philologuer' et à corriger les exemplaires. Il ne nous est même pas permis de dormir pendant toute une nuit pour refaire nos forces, le travail se prolongeant très tard le soir. Et ne parlons pas des heures du matin: jusqu'à la neuvième heure et quelques fois jusqu'à la dixième [4 h. de l'après-midi] tous consacrent leur temps à l'étude des paroles divines et aux lectures"<sup>30</sup>.

Restons encore un moment à Césarée. Un autre père de l'Église, Eusèbe de Césarée, historien et polygraphe, y avait son atelier de transcription qui devait être assez important. Il pouvait même accepter une commande de l'empereur Constantin pour cinquante exemplaires de luxe des péripécies scripturaires en usage dans la liturgie. Ces lectionnaires étaient destinés aux églises de la nouvelle capitale. Il fut spécifié que l'intendance du "diocèse" d'Orient procurerait à l'atelier de Césarée la quantité voulue de parchemin; dans le contrat est stipulé également que la poste impériale dé-tacherait deux voitures pour l'expédition des volumes<sup>31</sup>. Et Eusèbe donne *in extenso* le billet de commande de l'Empereur.

<sup>27</sup> Le fonctionnement d'une telle équipe est étudié de façon approfondie par P. PETITMENGIN et B. FLUSIN, *Le livre antique et la dictée. Nouvelles recherches*, dans le *Mémorial A.-J. Festugière*, Genève, 1984, p. 147-262.

<sup>28</sup> M. GEERARD, *Claui Patrum Graecorum*, I, Turnhout, 1983, n. 1492, p. 173.

<sup>29</sup> Origène, *In Ioannem* 5, 1 — PG 14, 185 C.

<sup>30</sup> Éd. P. NAUTIN, *Lettres et écrivains chrétiens des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1961, p. 250 sv. (PG 121, 485 B-C); traduction inspirée par celle de H. CROUZEL (*Sources Chrétiennes* 148, p. 19).

<sup>31</sup> Eusebius, *Vita Constantini*, IV, 34-37 — éd. Fr. WINKELMANN, Berlin, 1975, p. 133 ss.). Cfr C. WENDEL, *Der Bibel-Auftrag Kaiser Konstantins*, dans *Zentralblatt f. Bibliothekswesen*, 56, 1939, p. 165-175.

L'atelier d'Eusèbe était une vraie "maison d'édition", nettement commercialisée et dont les activités dépassaient largement la périphérie immédiate de la ville de Césarée. Serait-il issu de l'équipe autour d'Origène, tout comme la célèbre bibliothèque de Césarée, qui lui doit également son origine?

Pareille commande, tout en étant exceptionnelle en milieu chrétien, n'était peut-être pas tellement inouïe, surtout en Orient. Nous avons déjà rencontré les Macédoniens diffusant à Constantinople "quamplurimos codices" des lettres de saint Cyprien. D'un court passage dans l'*Apologie contre Constance* d'Athanase d'Alexandrie<sup>32</sup> on a conclu que "die Schreibwerkstatt der Bibliothek (d'Alexandrie) war um die Mitte des 4. Jhdts. so leistungsfähig, dass Kaiser Konstans dort Bibeln in grösserer Anzahl für italische Gemeinden herstellen lassen konnte"<sup>33</sup>. C'est peut-être tirer bien des choses de fort peu de paroles. Retenons toutefois qu'il existait au IV<sup>e</sup> siècle, dans les milieux chrétiens de l'Orient, des officines auxquelles on pouvait passer des commandes relativement importantes.

Il ne semble pas qu'on puisse affirmer la même chose pour l'Église d'Occident, sauf pour quelques privilégiés de naissance ou de fortune, comme Ausone, Sulpice Sévère<sup>34</sup>. Normalement, quand on désirait un exemplaire d'un livre, on s'adressera, non pas au "bibliopola" (éditeur ou libraire au sens moderne), mais à une connaissance ou à un ami qui voulut bien se charger du travail. On voit ainsi Jérôme s'adresser à Rufin, à l'époque qu'il était encore en bons termes avec lui, afin qu'il fasse copier, par ses confrères du couvent sur le Mont des Oliviers à Jérusalem, des *Dialogues* de Cicéron, et — ajoute malicieusement Rufin<sup>35</sup> — Jérôme les rémunéra plus généreusement pour copier cet auteur qu'il ne le fit d'habitude pour les écrits d'autres auteurs.

On envoyait parfois au loin des scribes à gage pour prendre copie de tel ou tel ouvrage. Jérôme se plaît à rappeler que son richissime ami Lucinus envoya pas moins de six copistes pour copier sur place "quaecumque ab adolescentia usque in praesens tempus dictauimus"<sup>36</sup>. A Aurélius de Carthage, il conseille égale-

<sup>32</sup> Athanasius, *Apologia ad Constantium Imperatorem*, 4 — PG 25, 600 C: πικρία τῶν Θεῶν Γραφῶν κελεύσαντος αὐτοῦ μοι κατασκευάσαι, ταῦτα ποιήσας ἀπέστειλα. Sur ce passage voir la note de Bernard de Montfaucon, PG 28, col. 281 sv.

<sup>33</sup> C. WENDEL, dans *Reallexikon für Antike und Christentum*, II, Stuttgart, 1954, col. 247.

<sup>34</sup> Pour saint Ambroise et saint Grégoire le Grand, voir *infra*, p. 113-114.

<sup>35</sup> Rufinus, *Apologia contra Hieronymum*, II, 11, l. 4-9 — éd. SIMONETTI, p. 92. Cfr E. ARNS, o. c., p. 149-154: *La rémunération*.

<sup>36</sup> *Epist.* 75, ad Theodorum, 4 — éd. HILBERG (CSEL 55), p. 33, 12-15.

ment d'envoyer pour une année un scribe honnête qui resterait auprès de lui à Bethléhem où l'on manque de copistes connaissant le latin: "librarium Latinorum Hierosolymae est penuria"; de plus, les deux frères que Jérôme emploie comme copistes, sont déjà surchargés<sup>37</sup>.

Au fond, saint Augustin dira la même chose quand on lui demande un livre; toutefois, il y met plus de façon. Ainsi écrit-il à Maxima, dame d'un milieu très aisé: "Si l'un ou l'autre de mes ouvrages pouvait vous intéresser, ne m'enverrez-vous pas quelques scribes qui pourraient venir les transcrire ici-même? En effet, Dieu a voulu que vous puissiez le faire facilement, lui qui vous en a donné (et le désir et) les moyens"<sup>38</sup>.

Pour diffuser ses livres, même Augustin ne disposait donc que d'un réseau d'amis; quand il voulait "publier" un livre, il envoya à l'un d'eux un exemplaire dûment corrigé de son ouvrage; il l'autorisa de le prêter aux intéressés afin qu'ils puissent en (faire) prendre copie; il insiste toutefois que l'exemplaire authentique, qu'il avait lui-même revu, soit toujours retourné à la personne, à qui il l'avait confié; ceci pour éviter qu'on prenne copie d'un exemplaire non revu et qu'on multiplierait ainsi les fautes. Ce processus est exposé en détail dans une lettre à Firmus, auquel Augustin remit l'exemplaire "authentique" du *De civitate Dei*; saint Augustin spécifie même comment il faut faire relier ce gros ouvrage: en 2 ou en 5 volumes, groupant soit les "livres" I à X et XI à XXII, soit les livres I à X en 2 volumes, chacun avec 5 livres, et les livres XI à XXII en 3 volumes de 4 livres chacun<sup>39</sup>.

Pour un autre de ses ouvrages majeurs, le *De Trinitate*, qui lui a donné bien des soucis, Augustin confiera l'exemplaire "authentique" à Aurélius, évêque de Carthage, tout en lui faisant part de son inquiétude au sujet des exemplaires inachevés et incomplets qui étaient déjà en circulation<sup>40</sup>.

<sup>37</sup> Augustinus, *Epist.* 27\*, 3 — éd. DIVIAK, Paris, 1987, p. 398; cfr Hieronymus, *Epist.* 134, 2 — éd. HILBERG, III (CSEL 56), p. 263, 1-2.

<sup>38</sup> Augustinus, *Epist.* 264, 3 — CSEL 57, p. 638, l. 5-7.

<sup>39</sup> Augustinus, *Epist.* 1 A\*, 1 — éd. DIVIAK, p. 54 sv. — Voir aussi le commentaire de G. MADEC, *ibid.*, p. 424-426. Même souci chez saint Grégoire le Grand, qui prescrit de diviser ses 40 homélies sur l'Évangile en deux volumes, le premier groupant les sermons prononcés par le pape, le second les sermons écrits mais lus par un lecteur (*Registrum* IV, 17 A — éd. HARTMANN/EWALD, dans *Mon. Germaniae hist., Epist.* I, 1, Berlin, 1887, p. 251, l. 18-21).

<sup>40</sup> Cfr *infra*, n. 48.

Nous voyons Augustin recourir de nouveau aux bon offices d'Aurélius pour diffuser (*edere*) dans le meilleur délai (*neque... differat*) la dernière partie des *Tractatus in Ioannem*<sup>41</sup>

Augustin prévoit une assez large diffusion, au moins pour les plus importants de ses ouvrages. Aussi, il n'est nullement à exclure qu'un exemplaire soit parvenu (par l'intermédiaire de Firmus?) au "libraire" chez qui Consentius avait acheté les *Confessions* ainsi que d'autres ouvrages de saint Augustin<sup>42</sup>, ou dans la *statio* que tenait à Rome, tout près de l'église Saint-Pierre-aux-liens, un certain Gaudiosus, le seul "libraire" sans doute du V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle, dont nous connaissons et le nom et l'adresse<sup>43</sup>.

Si scribes et libraires gagnaient, aisément sans doute, une subsistance assurée, qu'en est-il de l'auteur? Il ne semble pas que son travail puisse lui rapporter quelque gain; ce ne pouvait être pour lui qu'une dépense; il se l'imposait pour répandre ses idées, sa renommée littéraire. Ainsi Jérôme pouvait-il railler son détracteur, le prêtre espagnol Vigilantius: "Cesse donc de me harceler, et de m'écraser sous tes volumes. Épargne au moins tes sous (*parce saltem nummis tuis*) par le moyen desquels, engageant à ton service sténographes et copistes (*notarios librariorumque conducens*), tu t'assures à la fois des écrivains et des partisans, qui, probablement, te louent pour gagner de l'argent en écrivant (*lucrum scribendo faciunt*)"<sup>44</sup>.

Si le rôle de l'édition et de la librairie commercialisées n'est donc pas inexistant dans le milieu des Pères de l'Église, au moins à l'époque de l'apogée patristique, grosso modo du concile de Nicée (325) à celui de Chalcédoine (451), il n'était certainement pas prépondérant. De loin la plupart des oeuvres patristiques durent leur diffusion à un réseau plus ou moins dense d'amis et à la transcription privée, avec tous les aléas que cela comportait.

Un des avatars les plus fréquents fut la diffusion prématurée d'ouvrages à demi achevés. Nous avons déjà rencontré la plainte fort peu sincère de Sulpice Sévère<sup>45</sup>. Saint Jérôme en fit de même et il n'était guère plus sincère quand il s'indigne de ce que ses

<sup>41</sup> Augustinus, *Epist.* 23 A\*, 3, l. 50-51 — éd. DIVIAK, p. 376. — Nous avons déjà rencontré le primat d'Afrique Aurélius se chargeant de la diffusion des ouvrages de saint Jérôme (*supra*, n. 37).

<sup>42</sup> Cfr *supra*, n. 11.

<sup>43</sup> Cfr D. DEBRUYNE, *Gaudiosus, un vieux libraire romain*, dans *Rev. bénédictine*, 30, 1910, p. 343-345.

<sup>44</sup> Hieronymus, *Epist.* 61, 4, 1 — éd. HILBERG, I, CSEL 51, p. 580 sv. Traduction de J. LABOURT, Coll. Budé, t. III, Paris, 1953, p. 113 sv.

<sup>45</sup> Voir *supra*, n. 1.

"schedae nondum ad purum digestae", ses brouillons, furent subrepticement divulgués avant qu'il n'avait eu l'occasion d'y mettre la dernière main; certes, il n'aimait pas outre mesure ce travail de précision et de patience, et il n'était sans doute pas mécontent d'en être libéré, tout en promettant de s'y remettre plus tard, afin qu'on puisse se rendre compte de l'écart entre "subitam dictandi audaciam et elucubratam scribendi diligentiam"<sup>46</sup>. Précaution nullement superflue, coupant ainsi l'herbe devant les pieds de ses détracteurs.

On rencontrera la même plainte sous le calame de saint Augustin, homme sincère s'il en fut. Ses *Retractationes* signalent à plusieurs reprises que, à son insu, des copies circulaient déjà d'ouvrages encore inachevés, de notes qu'il n'avait nullement l'intention de publier<sup>47</sup>.

Les péripéties qu'a connues "l'édition" de son *De Trinitate*, ont été exposées par saint Augustin lui-même, dans une lettre à Aurélius de Carthage et dans le chap. II, 15 de ses *Retractationes*<sup>48</sup>. En lui offrant un exemplaire achevé et corrigé de son grand ouvrage, Augustin exprime clairement son mécontentement de ce que des parties de cet immense traité circulaient déjà dans une rédaction encore provisoire. Il en était meurtri à tel point qu'il songea à abandonner définitivement le travail, ne pouvant plus récupérer ces premières ébauches que des amis trop zélés avaient su soustraire à ses "frères" qui lui servaient de secrétaires. Sur l'instance d'amis auxquels il ne put rien refuser, il se mit cependant à corriger et à compléter l'ouvrage et à l'éditer: "emendavi... complevi et edidi". Ce travail "d'édition" consista dans le fait de remettre à l'évêque Aurélius un exemplaire "authentique", corrigé et complet, qui pouvait servir de modèle aux copistes.

Augustin n'aimait guère ces "pieux larcins". Il s'est toujours senti responsable de ce qu'il avait écrit; il refusa parfois "d'éditer" un traité qu'il estimait pas mûr: "propter quod eum nec edideram", et il voulait le retirer de la série de ses opusculs ("auferre statueram de opusculis meis") et le faire détruire ("istum non esse decreueram et iusseram"), mais il ne fut pas obéi<sup>49</sup>. Finalement Augustin, ne

<sup>46</sup> Hieronymus, *Commentarii in Matthaum*, praef., l. 111-114 — éd. D. HURST et M. ADRIAEN, Turnhout, 1969 (CCSL 77), p. 6.

<sup>47</sup> P. ex. *De Genesi ad litteram imperfectus liber* (*Retract.* I, 18, l. 12 — éd. MUTZENBECHER, Turnhout, 1984 [CCSL 57], p. 54); *Adnotationes in librum Iob* (*ibid.* II, 13 (40), l. 12, p. 100); *De mendacio* (*ibid.* I, 27, l. 7-9, p. 88), etc.

<sup>48</sup> Augustinus, *Epist.* 174 — CSEL 44, p. 650 sv.; CCSL 50, p. 25 sv.; *Retract.* II, 15 (41) — éd. MUTZENBECHER, p. 101 sv.

<sup>49</sup> *Retract.* I, 27, p. 88; cfr II, 13 (40): "tam mendosum comperi opus ipsum in codicibus nostris ut emendare non possem, nec editum a me dici uellem".

pouvant réclamer, pour les corriger, les livres qu'il avait déjà publiés ("quae iam edidi, reuocare emendanda non possum"), il se résigne à rédiger une critique serrée de tous ses livres pour la remettre à ses lecteurs ("ut haec emittam in manus hominum")<sup>50</sup>. La coutume qui s'est établie à partir du VI<sup>e</sup> siècle<sup>51</sup>, de mettre en tête de chaque copie d'un ouvrage d'Augustin le chapitre correspondant des *Retractationes*, n'aurait certainement pas déplu à leur auteur.

Mais déjà longtemps avant la rédaction des *Retractationes*, Augustin ne voulait pas se désaisir de ses ouvrages avant qu'une révision attentive n'eût eu lieu. Malgré tout, le scribe qui mit au net l'exemplaire dûment revu des *Quaestiones in Heptateuchum*, transcrit dans le texte même une remarque d'Augustin concernant une citation à corriger et à insérer dans le texte, rubrique révélatrice qu'on retrouvera jusque dans nos éditions modernes: "Il est à contrôler attentivement comment Aulu-Gelle s'est exprimé, et à insérer correctement dans le texte"<sup>52</sup>.

Pareilles négligences se rencontrent fréquemment chez un autre écrivain qui pourtant, lui aussi, fut très consciencieux et ponctuel, saint Ambroise de Milan. Elles ont été souvent signalées<sup>53</sup>. Nous ne connaissons cependant aucun passage de saint Ambroise, où il s'est plaint que certains de ses ouvrages furent copiés à son insu et publiés avant d'avoir été attentivement revus. Orateur très estimé, tant par Augustin que par ses autres ouailles, il devait y avoir dans son auditoire des tachygraphes prenant ses allocutions en notes tironiennes. Ces sermons, transcrits en caractères ordinaires, furent insérés dans la trame d'un ouvrage, p. ex. le *De officiis*, dans ses commentaires scripturaires, sans qu'une révision attentive n'ait eu lieu. Les ouvrages que nous lisons aujourd'hui, sont pratiquement un premier essai, presque un brouillon. Ce qui expliquerait aussi la composition extrêmement lâche de ces ouvrages. Ambroise, l'a-t-il

<sup>50</sup> *Retract.*, prol. 3, l. 44-45, p. 6.

<sup>51</sup> A. MUTZENBECHER, dans CCL 57, p. XLIII sv.

<sup>52</sup> Augustinus, *Quaestiones in Heptateuchum* I, 30, l. 394-396 — éd. J. FRAIPONT, dans CCL 33, Turnhout, 1958, p. 13: "Sed considerandum est quem-admodum dicat A. Gellius et diligenter inserendum". — Cette anomalie a été signalée pour la première fois, paraît-il, par H. HAGENDAHL, *Augustine and the Latin Classics*, Göteborg, 1967, t. II, p. 696 sv.; et du même dans l'important mémoire: *Die Bedeutung der Stenographie für die spätlateinische christliche Literatur*, dans *Jahrbuch für Antike und Christentum*, 14, 1971, p. 35.

<sup>53</sup> P. ex. par H. HAGENDAHL, *op. cit.*, p. 37 sv.; R. PALANQUE, *Saint Ambroise et l'Empire Romain*, Paris, 1933, p. 452 ss.; M. TESTARD, *S. Ambroise. Les devoirs*, t. I, Paris, 1984 (coll. Budé), p. 35 ss.

voulu ainsi? Ou a-t-il été circonvenu par ses secrétaires? On ne saurait le dire, mais la seconde éventualité n'est pas à écarter, encore qu'on ne trouve pas d'échos d'une riposte de sa part.

Un autre "grand" parmi les Pères de l'Église latine, saint Grégoire le Grand (pape de 590 à 604), fut, lui aussi, tout comme saint Ambroise, un ancien haut fonctionnaire romain. Il en a gardé l'habitude du travail bien fait. Pas plus que saint Augustin, il n'aimait pas la divulgation prématurée d'ouvrages encore inachevés. Avec son exquise bonhomie, il se plut à dire qu'on trouve partout des gens "qui ne savent attendre que le déjeuner soit prêt pour commencer à manger"<sup>54</sup>. Aussi, plusieurs ouvrages de saint Grégoire ne nous sont-ils conservés que dans une première ébauche que le pape aurait encore voulu revoir, p. ex. son commentaire sur le premier livre des Rois<sup>55</sup> et les quatre livres des *Dialogues*, ouvrages qu'il a composés mais qu'il n'a pas voulu "éditer"<sup>56</sup>, c.-à-d. dédier à un ami et, du fait, déposer chez lui une copie dûment corrigée et complétée d'une lettre-préface, un "exemplar authenticum"<sup>57</sup>, prêt à être copié. Mais même sans cela, les ouvrages d'auteurs connus et appréciés trouvèrent facilement leur public. Le succès rapide et universel des *Dialogues* p. ex., ou des *Moralia in Iob*, est là pour le prouver.

\*

Nous touchons à la fin de l'époque patristique et les écrivains qui composaient des livres se firent rares en Europe occidentale. Faute de "matières premières" à transcrire (si l'on peut s'exprimer ainsi) le commerce des livres se rétrécit de plus en plus. On rencontrera pourtant ça et là, à côté des monastères et des chapitres cathédraux, un riche laïc qui a une "bibliothèque"; ainsi le biographe de saint Éloi de Noyon note que le pieux trésorier du roi Dagobert I posséda "sacros libros plurimos", qui trainaient un peu partout "in giro per axem" dans son oratoire où il gardait aussi

<sup>54</sup> *Registrum* IV, 17 A — éd. HARTMANN/EWALD, dans *Mon. Germaniae hist., Epist.* I, 1, Berlin, 1887, p. 251, l. 14-16: "Quibusdam familiaribus similes dixerim, qui prius escas edere appetunt, quam cibi plenius excoquantur".

<sup>55</sup> Voir P. VERBRAKEN, *Le Commentaire de saint Grégoire sur le premier Livre des Rois*, dans *Rev. bénédictine*, 66, 1956, p. 159-217; cfr du même, dans *CCSL* 144, Turnhout, 1963, p. VII-VIII.

<sup>56</sup> Voir P. MEYVAERT, *The Enigma of Gregory the Great's Dialogues*, dans *Journal of Ecclesiastical History*, 39, 1988, p. 335-381.

<sup>57</sup> Cfr J. DE GHELLINCK, *Patristique et Moyen Age*, II, Bruxelles, 1947, p. 225, 347.



ses reliques<sup>58</sup>. Certes, on est ici bien loin de la "bibliothèque augustiniennne" que Proba, une parente de Cassiodore, avait réussi à monter chez elle, encore qu'il y ait sans doute quelque flatterie dans la lettre-dédicace d'Eugippius; quand il dédia à Proba ses "Excerpta ex operibus S. Augustini" Eugippius affirma qu'elle possédait intégralement dans sa riche bibliothèque les quelque 80 ouvrages d'Augustin dont il avait excerpé son "Thesaurus Augustinianus"<sup>59</sup>.

Si des scribes continuaient toujours à transcrire les livres usuels dont on avait besoin, bibles, livres liturgiques, livres scolaires, on ne trouvera plus guère d'ateliers avec des copistes de métier. En Europe, le livre deviendra de plus en plus rare, et cela à une époque où de véritables imprimeries fonctionnaient déjà en Extrême-Orient, qui ne reculaient même pas devant des tirages extrêmement élevés<sup>60</sup>.

\*

Le patristicien qui est invité à collaborer à un *album amicorum* en l'honneur de spécialistes de l'histoire bancaire et financière dans le monde antique et de la dramaturgie grecque, se trouve doublement désemparé. Puisse cependant cette gerbe d'anecdotes cueillie sur un terrain encore tout proche de ceux dont ils connaissent tous les sentiers, faire ressortir une fois de plus la continuité féconde, au delà d'inévitables clivages, de notre civilisation occidentale.

<sup>58</sup> Vita contemporaine, mais retravaillée à l'époque carolingienne — éd. Br. KRUSCH, dans les *Mon. Germaniae Historica, Scriptores Rerum Merovingicarum*, IV, Hanovre, 1902, p. 679, l. 10-12.

<sup>59</sup> Éd. P. KNÖLL, CSEL 9, 1, 1885, p. 1, l. 11-12: "cum bibliothecae uestrae copia multiplex integra de quibus pauca decerpsi contineat opera, placuit tamen habere decerpta".

<sup>60</sup> Voir LI OGG, *Imprimerie coréenne du VI<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle*, dans *Revue française d'histoire du livre*, 53, 1984, n. 42, p. 137-147; M. ISHIGAMI - JAGOLNITZER, *Les Hyakumautō-dhārani et les débuts de la xylographie au Japon (VIII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles)*, dans le même fascicule, p. 163-176; Ch. KOZYREFF, *Een Japanse dhārani gedrukt in de 8<sup>e</sup> eeuw*, Brussel, Kon. Bibliotheek, 1976.

## Sur le début d'*Agamemnon*

Jacqueline DE ROMILLY

Sauf quelques très rares réticences<sup>1</sup>, tout le monde s'accorde à reconnaître dans le prologue de l'*Agamemnon* — avec le veilleur guettant depuis le toit le signe qui annoncera la prise de Troie et le retour prochain du roi — une scène inspirée par le chant IV de l'*Odyssée* (524-528), où figure un autre veilleur qui guette le même retour. Et tout le monde constate l'importance du changement apporté par Eschyle. Le veilleur de l'*Odyssée*, en effet, a été posté là par Égisthe, qui veut être averti aussitôt, afin d'assassiner Agamemnon; celui d'Eschyle, lui, a été posté là par Clytemnestre, afin de guetter le signal de la prise de Troie<sup>2</sup>; et, s'il y a complot contre son roi, il l'ignore; sa fonction est normale; lui-même espère le retour de son maître, à qui il est passionnément fidèle.

Cette différence est importante; car elle permet à Eschyle d'orienter dès le début de la pièce la sympathie des spectateurs en faveur d'Agamemnon. On a évoqué, à propos de cette scène, les sentiments du vieil Eumée, qui reste tout dévoué au maître qu'il aime<sup>3</sup>; et ce trait prépare bien le public à éprouver de la pitié pour le roi qui sera assassiné dans la tragédie. Mais il nous semble que l'on n'a pas toujours suffisamment apprécié la valeur que présentent et cet emprunt en lui-même et les modifications qu'a apportées Eschyle au modèle homérique. Aussi aimerions-nous offrir quelques remarques d'ordre littéraire, pour en faire hommage à un collègue, M. Van Looy, qui a, comme nous, trouvé beaucoup de ses joies dans la tragédie grecque.

\*

<sup>1</sup> Ainsi STOESSL, dans *Die Trilogie des Aischylos* (1937), p. 228, n. 10. Certes, les deux données sont différentes; mais il n'y a pas dans les textes grecs tant de veilleurs guettant le retour d'un roi!

<sup>2</sup> On sait au reste avec quelle liberté Eschyle télescope la nouvelle de la victoire et l'arrivée du roi. Il procède de même dans les *Perses*.

<sup>3</sup> Ed. FRAENKEL, *ad loc.*

L'emprunt répondait d'abord de façon remarquable à plusieurs des goûts ou des idées qui animent, de façon constante, le théâtre d'Eschyle.

Le choix du personnage, en lui-même, représente déjà un coup d'audace. C'est en effet un homme simple, un homme du peuple; et ses fatigues sont évoquées, dès le début, avec une rude familiarité.

Si l'on veut mesurer l'originalité de ce trait, il suffit de penser aux deux autres pièces de la trilogie: on constate que, comme l'*Agamemnon*, elles s'ouvrent sur une prière. Mais qui la prononce? Dans les *Choéphores*, c'est le héros, Oreste; dans les *Euménides*, ce n'est rien moins que la Pythie! Or voici en contraste un homme qui dit bien, à l'ouverture: "J'implore les dieux ..."; mais il leur demande simplement ... la fin de ses épreuves, et la fin de cette veille qu'il mène "comme un chien" (3), sur une couche pénétrée de rosée, loin de chez lui (12-13)<sup>4</sup>.

Ce ton familier, pour audacieux qu'il soit, ne doit pas surprendre de la part d'Eschyle. On le retrouve à deux reprises dans la trilogie. Dans *Agamemnon* même, c'est celui qu'adopte le messager quand il décrit les maux des combattants: "Si je vous disais nos fatigues, la pénible façon dont nous étions parqués, les passavants étroits où nous couchions sur la dure! ...". Quelques vers plus loin, dans ses plaintes, on retrouve même cette rosée, ou plutôt cette humidité de la nuit, qu'évoquait amèrement le veilleur. Et l'on trouve plus: on trouve la vermine qui se met dans les manteaux! De plus, tout s'en mêle: les neiges de l'hiver et la chaleur de l'été (552-566). Le passage, dans la bouche d'un messager de victoire, est remarquable par son réalisme.

Or on a encore l'équivalent dans les *Choéphores*, avec le rôle de la nourrice. Celle-ci n'a aucune raison d'intervenir dans l'action; mais elle vient clamer la douleur qui inspire la nouvelle, au demeurant fausse, de la mort d'Oreste. Et elle parle, elle aussi, en nourrice, de façon concrète et même triviale, évoquant les appels du bébé pendant la nuit et les besoins à satisfaire: "Ce qui n'a pas de connaissance, il faut l'élever comme un petit chien, n'est-ce pas? se faire à ses façons. Dans les langes, l'enfant ne parle pas, qu'il ait faim, soif, ou besoin pressant, et son petit ventre se soulage seul ... je devenais laveuse de langes; blanchisseuse et nourrice confondaient leurs besognes .." (759).

Le ton du veilleur qui ouvre la trilogie n'est donc pas sans écho dans la suite. Et l'on pourrait avec raison penser qu'il s'agit là d'un

<sup>4</sup> En revanche, Eschyle n'a plus l'indication de la somme payée au guetteur: elle n'a plus de sens s'il ne s'agit pas d'un complot.

des aspects de la force d'expression d'Eschyle. Son style est souvent majestueux, on le sait; mais il peut être aussi concret, direct; il aime montrer les réalités, dans leur présence immédiate<sup>5</sup>.

Pourtant cette explication demeure insuffisante; et l'on peut, en l'occurrence, donner à cette ouverture familière un sens un peu plus poussé.

Le propre de l'*Orestie* est en effet que le palais soit occupé par des traîtres, qui sont en haine au peuple. La rude tendresse de la nourrice s'oppose à l'indifférence de Clytemnestre et contribue à la mettre en relief. De même, dans le palais ennemi, le veilleur marque, lui, le dévouement des humbles et leur confiance en Agamemnon. L'homme aspire au moment où il pourra, de sa main, soulever la main chérie du roi. Parce qu'il est un homme fruste, étranger aux intrigues, il est la voix de ceux qui, autour du palais, attendent son vrai maître.

Et ceci correspond à une pensée plus profonde chez Eschyle — à savoir que, pour un roi, la voix du peuple se confond avec celle des dieux.

On sait que, dans les *Choéphores*, l'aspect de libération que représente le meurtre de Clytemnestre prendra de la netteté: le chœur (choeur de servantes!) déclarera que la justice est venue et que l'on "peut enfin voir la lumière". Plus tard, Sophocle reprendra l'idée; et les derniers mots de son *Électre* parleront de liberté retrouvée. La vengeance d'Oreste se colore donc aussi d'un sens politique. Et le veilleur, avec son attachement fidèle d'homme simple, ouvre d'une certaine manière la voie en ce sens.

Mais l'idée se combine ici avec une autre, qui est bien d'Eschyle, à savoir que le ressentiment populaire attire l'attention des dieux.

Ces deux points de vue se confondent d'abord pour condamner en Agamemnon le fauteur de guerre ("Le renom est lourd, que vous fait le courroux de tout un pays: il faut qu'il paye sa dette à la malédiction du peuple", 456-457). Inversement Clytemnestre est, avec plus de raison encore, maudite par ce peuple; elle ne saurait "supprimer les imprécations d'un peuple" (1409). Ce sont presque les mêmes mots grecs qui reviennent pour ces deux fautes, d'Agamemnon et de Clytemnestre (δημοκράντου δ' ὀργῆς —

<sup>5</sup> De même il fait entendre le bruit de chacun des rivets qui immobilisent Prométhée. — Il n'y a d'équivalent dans les tragédies grecques conservées que le garde d'*Antigone*; mais ce dernier est mu par l'égoïsme plutôt que par le dévouement: il est en contraste avec l'héroïsme d'*Antigone* et il suppose de la part de l'auteur une vision déjà plus sociale, à la manière moderne.

δημοθρόους τ' ἄράς). Si l'on ajoute à cela que, lorsqu'il rentre, Agamemnon craint précisément les propos de son peuple et leur grande influence (938: φήμη ... δημοθρόους)<sup>6</sup>, on ne peut échapper à l'idée que le thème de l'opinion populaire est important dans l'analyse des culpabilités et des châtements, qui préside à la structure de toute la trilogie.

Il n'était donc pas indifférent que l'ouverture fût dite par un homme du peuple, fidèle au roi, et que son langage vînt rappeler le contraste opposant sa voix à celle de la famille royale. Le veilleur d'Homère a dû, à cet égard, combler les vœux d'Eschyle – à condition de le montrer fidèle au roi.

\*

Mais ces fatigues du veilleur et son inconfort, si fortement évoqués dans ces quelques vers du début, sont liés, en fait, à la longueur de son attente. Et celle-ci non plus n'est pas indifférente.

Elle vient, elle aussi, d'Homère, chez qui le veilleur guette "à l'année" (526: εἰς ἐνιαυτόν); de même, dès les premiers vers, le veilleur d'Eschyle parle de sa faction "à l'année" (2: ἐτείος)<sup>7</sup>. Mais rien ne pouvait mieux correspondre au goût et à la pensée d'Eschyle.

Cette impression rejoint, en effet, cette longueur des délais de l'action divine, cette longueur de l'attente, cette longueur des peines à subir, dont la place est si grande dans son théâtre. On pense à Prométhée qui devra endurer son supplice "pendant des jours sans nombre" (94) et attendre ensuite "une longue durée de jours" avant de revenir à la lumière" (94, 1020)<sup>8</sup>...

Et le fait est que, dans *Agamemnon* même, lorsque le chœur fait son entrée, aussitôt après le monologue du veilleur, ses premiers mots sont de même: "Voici dix ans déjà ..." (40).

Cette longue attente rehausse la crise, avec laquelle s'ouvre la tragédie. Tout commence avec le retour du roi; tout commence avec l'apparition des signaux de feu; tout commence avec l'exclamation du veilleur, qui met fin à son guet prolongé et précipite le début de l'action. En un sens, quel meilleur début pour une tragédie qu'une scène qui fait de son début même une périπέτεια?

<sup>6</sup> Le mot ne se rencontre pas ailleurs que dans *Agamemnon*. L'autre mot, δημοθρόους, est un hapax.

<sup>7</sup> La traduction de P. MAZON, "depuis de si longues années" est, en fait, forcée, mais correspond bien au ton du passage.

<sup>8</sup> Voir d'autres exemples dans notre livre *Le temps dans la tragédie grecque* (1971), p. 60-63.

Mais l'idée de la longue attente n'est pas seulement une trouvaille d'homme de théâtre: elle rejoint ici encore un aspect de la pensée profonde d'Eschyle. Car c'est au cours de ces dix années, lentement, que les forces latentes ont mûri et que les châtements se sont préparés. La rancune d'Artémis, la rancune de Clytemnestre, les craintes des deux usurpateurs ont attendu leur moment. Ce sont bien les crimes anciens qui se sont donné rendez-vous pour le jour du retour du roi.

L'idée commandera la pièce. Et le choeur le dira: "Le temps est vieux déjà, où, sous les amarres ramenées à bord, s'envolait le sable, alors que vers Ilion s'élançaient nos marins en armes... Et pourtant mon coeur au fond de moi-même chante le thrène sans lyre, que nul jamais ne lui apprit, le thrène de l'Érinys" (983-987).

La longue durée suggérée par les plaintes du veilleur attire donc l'attention, de façon indirecte mais certaine, sur cette lente maturation qui prépare les crimes à venir. Et l'idée du veilleur d'Homère qui guette "à l'année" a donc dû, en cela aussi, combler les vœux d'Eschyle.

On pourrait peut-être ajouter une suggestion moins évidente, mais concordante, en remarquant que, dès ces premiers vers, l'élargissement dans le temps s'accompagne d'un élargissement dans l'espace. Car, au cours de ces longues nuits d'attente inconfortable, que faisait le veilleur? Eschyle nous le dit: il contemplait le ciel: "l'assemblée des étoiles nocturnes, et ces astres surtout qui apportent aux hommes et l'hiver et l'été, princes lumineux des feux de l'Éther, dont je sais les levers et les déclins" (4-7).

L'évocation des saisons qui se succèdent concourt à faire sentir la durée de l'attente, en lui donnant une dimension plus vaste, et presque cosmique. Mais en outre l'évocation du ciel étoilé suggère l'idée de tout un monde supérieur à celui des hommes; et ce monde est un peu celui à l'échelle duquel se situe, sous le regard des dieux, l'action de la justice divine. On n'a pas encore là la grande leçon d'acceptation que Sophocle tirera de l'alternance cosmique<sup>10</sup>; mais, de façon indirecte, le double élargissement qui se fait en ces quelques vers attire bien l'attention, qu'on le sente ou non, vers ce domaine lointain et qui échappe au quotidien: celui où bientôt poindra la justice divine à l'oeuvre.

<sup>9</sup> De même le messager évoquera les hivers et les étés; et, pour Prométhée, on rappelle l'alternance du jour et de la nuit.

<sup>10</sup> Ainsi *Trachiniennes*, 126 sqq.: "Joies et peines pour tous toujours vont alternant: on croirait voir la ronde des étoiles de l'Ourse". Voir aussi *Ajax*, 670 sqq. et le livre mentionné à la note 8, aux pages 81-84.

\*

Cette justice, rien ne l'annonce encore; mais Eschyle a su néanmoins faire entendre dès ces premiers vers qu'un mal couve et qu'il est terrible. Et l'on ne saurait assez admirer l'art avec lequel il l'a fait.

Le veilleur, rappelons le encore une fois, est tout dévoué à Agamemnon; et il ignore tout des projets de la reine. Mais il sait et il dit, avec une merveilleuse ambiguïté, que quelque chose va mal dans le palais.

Il a été placé là par Clytemnestre; or il ne la nomme pas: il dit qu'ainsi le commande "un coeur impatient de femme aux mâles desseins". Cela pourrait n'être pas une critique; cela pourrait rappeler seulement la situation du royaume, qui n'a plus son roi. Mais le choc entre les mots "femme" et "mâle", on l'a relevé depuis toujours, évoque quelque chose d'un peu monstrueux, et par conséquent de périlleux. La rareté du mot ἀνδρόβουλος et le heurt direct des deux mots voisins γυναικὸς – ἀνδρόβουλον rend le contraste plus menaçant encore.

Et puis après ces allusions mystérieuses à la reine, c'est l'état de choses lui-même qui est, plus ouvertement, condamné, quand le veilleur avoue qu'il éclate parfois en sanglots "déplorant le sort de cette maison, où ne règne plus le bel ordre d'antan" (18-19). Là encore, la critique pourrait être sans gravité et signaler seulement la situation anormale que crée l'absence du roi. Mais cela vaudrait-il ces sanglots? On sent qu'un mystère plane. Or ces mots sont très exactement les derniers avant l'exclamation qui salue l'apparition des signaux. Ils prennent donc par là, et avant un silence, plus de relief encore.

Enfin, après les exclamations de joie et d'espérance, les tout derniers mots du veilleur sont plus clairs encore, ou du moins désignent plus clairement une menace qui demeure à dessein obscure: "Si la voix lui était donnée, ce palais, de lui-même, dirait l'entière vérité. Moi, si je parle à ceux qui savent, pour les autres, exprès, j'oublie tout" (37-39). Cette fois, l'existence d'un secret, et d'un scandale, est ouvertement avouée, sans que le secret soit révélé ni le scandale dénoncé. On ne peut mieux dire sans dire; on ne peut mieux faire sentir, dans une progression menaçante des allusions, le mal qui vit dans l'ombre, ainsi que le crime qui couve.

Le fait est d'autant plus remarquable que le veilleur est vraiment joyeux, qu'il croit que tout s'arrange ou va s'arranger. Avoir introduit dans ce moment de joie ce malaise et cette idée d'un mystère menaçant, est une trouvaille d'Eschyle. Le roi victorieux revient; mais le mal est dans le palais: c'est là que celui-ci va se heurter à lui.

Tout cela pouvait être dit par un veilleur posté sur la côte et payé par Égisthe. Prononcés sur le toit même du palais, les mots prennent une force plus vive. Ils préparent déjà le sursaut de Cassandre: "Ce palais sent le meurtre et le sang répandu" (1309). Mais surtout, prononcés par un serviteur fidèle d'Agamemnon, ils entament cette longue montée de l'angoisse qui se déploie depuis l'arrivée du roi jusqu'à sa mort. Ils préparent l'anxiété du choeur, si longuement commentée dans la *parodos*, puis dans chacun des *stasima*, et qui culmine juste après l'entrée du roi dans le palais, avec les mots à double entente de Clytemnestre et avec le fameux chant de prémonition: "Pourquoi cette épouvante qui se lève ainsi devant mon coeur prophète ...?". Savamment ménagés, encore discrets, déjà lourds de sens, les mots du veilleur sont le prélude à ce grand *crescendo* de l'angoisse.

\*

On n'a pas toujours l'occasion de confronter un texte littéraire avec ce qui a pu donner l'élan à son invention littéraire: on l'a avec ce début de l'*Agamemnon*. Même si, en fait, Eschyle pouvait inventer son veilleur sans se souvenir un instant de celui d'Homère (du moins consciemment), la comparaison n'en serait pas moins révélatrice. Et l'on peut dire que plus le rapport est étroit entre un texte et un autre, et plus l'emprunt est vraisemblable, plus aussi l'originalité de l'esprit qui s'en empare et se l'approprie, jusque dans ses moindres détails, se révèle en pleine lumière. La création littéraire consiste dans cette appropriation totale. Et le génie aussi.



## Eques Romanus, a militiis (AE 1982, 132)

H. DEVIJVER

In *Supplementum I* to the *Prosopographia Militiarum Equestrium*<sup>1</sup> there appears, under no. H22 bis, an equestrian officer whose *nomen gentilicium* is no longer legible on the fragmentary inscription and whose *cognomen* alone has survived: *Hermiae* (i.e. the dative of *Hermias*).

The much mutilated inscription ("frammento di lastra marmorea") was found in 1938 in Ostia (Regio I, Italia) and was first published by H. Bloch in *Notizie degli Scavi* 1953, pp. 291-292 no. 54:

—————]HERMIAE . EQ . ROM . [—————  
 —————] . PERT . Q . AERAR . IIi—————  
 —————]VAE SODALI . HERC[—————  
 —————A]VG . FLAM . DIVI M[arci—————  
 5 —Augusta]NORVM . ET . IIII [viro—————  
 —————pa]TR . ET . QQ . VR[—————  
 =====

————— *Hermiae eq(uiti) Rom(ano)* ————— / [—  
*praef(ecto) divi] Pert(inac.), q(uaestori) aerar(i) III,———]*  
 / ————— *vae, sodali Herc[ulano.] / [flam(ini) Romae et*  
*A]ug(usti), flam(ini) divi M[arci(?), dec(urioni)] /*  
*[Laur(entium) vico Augusta]norum et IIII [viro] / [eiusdem*  
*loci, pa]tr(ono) et q(uin)q(uennali) ur———.*

It was only in 1982 that the text appeared in *L'année épigraphique* (as no. 132) where new supplements were proposed:

<sup>1</sup> *Prosopographia Militiarum Equestrium quae fuerunt ab Augusto ad Gallienum. Pars IV, Supplementum I. Symbolae Facultatis Litterarum et Philosophiae Lovaniensis, Series A/3, Leuven, 1987.*

[—] Hermiae, eq(uiti) Rom(ano), [— | adlecto in ampl(issimum) ord(inem) a diuo] Pert(inace), q(uaestori) aerar(ii) [— | —]uae, sodali Herc(ulano), flam(ini) Romae et Aug(usti), flam(ini) diui [Marci?, dec(urioni) | Laur(entium) uico Augusta(norum et IIIIuiro | eiusdem loci, paltr(ono) et q(uin)q(uennali) ul(rinatorum? —].

At first glance there is no reason to include Hermias among the *militiae equestres*. In the first supplement to my *PME* it was not possible to offer a detailed argumentation why Hermias was listed anyway. However, it seems worth-while to provide that reasoning, since it can be useful in the textual restoration of other inscriptions and in fact yields a few salient findings.

I would like to dedicate this modest contribution to my colleagues R. Bogaert and H. Van Looy as an *antidorum* to their own innovative insights into the economic and literary history of Antiquity. I wish them both continued creativity *ad multos annos*!

Bloch offers the following dating: "Personnagio ignoto del III secolo", while *AE* 1982, 132 states: "Date: début du III<sup>e</sup> s. p.C."

Let us dwell for a moment on the restoration of line 1: [—] HERMIAE. EQ. ROM. [— . Bloch's commentary reads: "Le combinazioni *eq. Rom. equo publico* e *eq. publico ab imp. ... donato* sono frequenti, ma una fusione delle due formule, cioè *eq. Rom. [equo publico donato a divo]* *Pert.* sarebbe molto insolita. *Dona militaria* non sono probabili in questo *cursus* non militare." In *AE* 1982, 132 no suggestion is made to complete line 1.

The usefulness to scholars of a prosopography consists largely in the assembly of parallel texts concerning a homogeneous group. It is the only way to uncover constants and variables in time and space when dealing with Antiquity! For we have no archives from this period. Prosopography is virtually our only substitute for such archives.

Let us first put the expression *eq(ues) Rom(anus)* in the Roman inscriptions of the Principate in its proper context. To this end, a survey of the equestrian officers who use this qualification is desirable. In the following list I first give the entry number in the *Prosopographia Militiarum Equestrium*,<sup>2</sup> then the terminology

<sup>2</sup> H. DEVIJVER, *Prosopographia Militiarum Equestrium quae fuerunt ab Augusto ad Gallienum*. Pars I: Litterae A-I; Pars II: Litterae L-V - Ignoti et Incerti; Pars III: Indices generales. *Symbolae Facultatis Litterarum et Philosophiae Lovaniensis*, Series A/3, Leuven, 1976, 1977, 1980. See also note 1.

employed, the date, the provenance of the inscription, and, where possible, the geographical origin of the officer in question.

- A 24 bis eq(ues) Rom(anus), a mil(itiis) - exeunte II s./ ineunte III s. - Moesia Superior - Origo?
- A 53 ex dec(urione) alae, eq(ues) R(omanus), trib(unus) coh(ortis) - a mil(itiis), primus pil(us) etc. - a. 255 - Mauretania Caesariensis - Auzia, Mauretania Caesariensis
- A 55 eq(ues) R(omanus), a milit(iis) - III s. - Pannonia Inferior - Sirmium, Pannonia Inferior
- A 103 eq(ues) R(omanus) e(quo) p(ublico), praef(ectus) coh(ortis), trib(unus) coh(ortis) - II s. - Italia - Taurini, Regio XI, Italia
- A 237 e(ques) R(omanus), a militiis - III s. - Italia - Volci, Regio VII, Italia
- A 241 eques Rom(anus), praef(ectus) coh(ortis) - II s. - Roma - Roma? Italia?
- A 260 eq(ues) R(omanus), a militiis - III s. - Roma - Italicus?
- C 7 eq(ues) R(omanus), a militiis, proc(urator) Aug(usti) n(ostr)i ab studiis Lat(inis) - ca. a. 222-235 - Byzacena - Sufetula, Byzacena
- C 14 eq(ues) R(omanus), IV mil(itiis) - III s. - Roma - Africanus?
- C 77 eq(ues) R(omanus), a mil(itiis) - post a. 192 - Africa Proconsularis - Gillium (?), Proconsularis Zeugitana
- C 132 eques Romanus, militiae petitor - III s. - Roma - Italicus, Roma (?)
- C 221 eq(ues) R(omanus), trib(unus) leg(ionis) - III s. - Dacia - Sarmizegetusa, Dacia
- E 14 bis eques R(omanus), praefectus cohortis - II s. - Vallis Poenina - Gallia
- F 67 eques Romanus, ex praef(ecto) exploratorum Divitiensium militiae quartae - III s. - Germania Superior - Origo?
- G 4 eques Romanus, militiae petitor, praef(ectus) coh(ortis), trib(unus) coh(ortis), [a] mil(itiis), praep(ositus) etc. - a. 260 - Mauretania Caesariensis - Auzia, Mauretania Caesariensis
- H 6 eques Romanus, [L]aur(ens) Lav(inas), [m]il[iti]ae petitor - II s./ III. - Thracia - Thracia
- I 107 [e]q(ues) R(omanus), praef(ectus) coh(ortis) - a. 241 - Germania Superior - Africanus
- M 25 pa[tr]it(er) eqq(uitum) RR(omanorum duorum) et a mil(itiis) - III s. - Mauretania Caesariensis - Tupsuctu, Mauretania Caesariensis

- M 70 aequus Romanus, aequo publico (*sic*), trib(unus) [le]g(ionis), censor provinciae Thraciae - aet. Caracallae - Italia - Album Ingaunum, Regio IX, Italia
- P 47 eq(ues) R(omanus), praef(ectus) coh(ortis), trib(unus) coh(ortis), praef(ectus) alae, a militiis, a militiis III - post a. 192 - Numidia - Thamugadi, Numidia
- S 14 eques Rom(anus), praef(ectus) coh(ortis), trib(unus) leg(ionis), succu(rator) viae et dec(urio) Antiati - inter a. 138-161 - Roma - Italicus
- S 101 [eq(ues) R(omanus)], [praef(ectus) coh(ortis)] - exeunte II s./ ineunte III s. - Pannonia Inferior - Origo?
- V 6 eq(ues) R(omanus), praef(ectus) coh(ortis) - inter a. 244-249 - Germania Inferior - Occidentalis
- V 45 eq(ues) R(omanus), tribunus n(umeri) - a. 238/244 (?) - Byzacena - Sufetula, Byzacena
- V 49 eq(ues) R(omanus), omnib(us) equestrib(us) milit(iis) perfunct(us), e(gregiae) m(emoriae) v(ir) - medio III s. - Dacia - Apulum, Dacia
- V 87 e[eq(ues) R(omanus)] vel e[quo] pub(lico), praef(ectus) coh(ortis), trib(unus) leg(ionis) - III s. - Noricum - Virunum, Noricum
- Inc.161 eq(ues) R(omanus) [—], tr(ibunus) mil(lit(um)) - ? - Italia - Histonium?, Regio IV, Italia

The Greek equivalents of *equus Romanus* are ἵππεὺς Ῥωμαίων - ἵππεὺς Ῥωμαῖος - ἵππικός.

- A 251 ἵππεὺς Ῥωμαίων, χειλίρχος - ca. a. 249 - Sarmatia - Orientalis
- M 49 τὸν ἀξιολογώτατον ἵππῃ Ῥωμαί(ων), χειλίρχον σπείρης, ἑπαρχον εἵλης - III s. - Macedonia - Thessalonica?, Macedonia?
- S 41 ἵππεὺς Ῥωμαίων, ἑπαρχος σπείρας, σκρεῖβα κυαισιτώριος λιβρόριος - II s. - Lydia - Nysa, Lydia, Asia
- A 132 ἵππεὺς Ῥω[μ]α[ί]ο[ι], ἀπὸ τριῶν χιλιαρχῶν, τὸ τρίτον χιλίαρχος, ἑπαρχος σπείρας etc. - exeunte II s. / ineunte III s. - Lydia - Thyatira, Lydia, Asia
- PME I, p.1438 εἶον ἵππικῶν καὶ ἀπὸ χειλιαρχῶν καὶ [ἐ]πιτρόπων - exeunte II s. - Caria - Sebastopolis, Caria, Asia
- A 216 ἵππικός, χιλίαρχος λεγιῶνος, ἀπὸ χειλιαρχῶν - II s. / III s. - Asia - Thyatira, Lydia, Asia
- A 221 ἵππικός, ἀπὸ στρατιῶν - a. 266 - Aegyptus - Hermopolis, Aegyptus

- C 170 bis ἵππικός, ἀπὸ χεικλιορχείας - exeunte II s. / medio III s. - Asia - Metropolis/Ephesus, Asia
- M 11 ἵππικός, ἀπὸ στρατειῶν - III s. - Asia - Dorylaeum, Asia
- V 83 ἵππικός, ἀπὸ χειλιορχείας - III s. - Asia - Ephesus, Asia

The title *eques Romanus* occurs 37 times in connection with equestrian officers. 32 cases are to be situated between the end of the 2nd and the middle of the 3rd century; of these 32, no less than 21 combine the title *eques Romanus* with *a militiis* or the Greek equivalents<sup>3</sup>: A24 bis, A53, A55, A237, A260, C7, C77, G4, M25, p. 143, A216, A221, C170 bis, M11, V83, or with *a III militiis*: P47, A132, or with *a IV militiis*: C14, or with *omnibus equestribus militiis functus*: V49, or with the expression *militiae petitor*: C132, G4, H6.

Let us now return to the inscription of Hermias, which belongs to the early third century. The lacuna at the end of line 1 —] HERMIAE . EQ . ROM.[— can, on the basis of the restoration of line 5, be estimated as having contained five more letters (*sodali Herc[ulano]*). The supplement EQ.ROM.[A.MIL], i.e. *eq(ues) Rom(anus) [a mil(itiis)]*, therefore appears to be epigraphically perfectly possible. Furthermore, this restoration has the advantage of fitting the context of the inscriptions of this period in which the title *eques Romanus* is used in combination with the expression *a militiis*.

More than once I have pointed up the significance of the words *a militiis*.<sup>4</sup> The expression does not, in my opinion, relate to the number of *militiae* that an equestrian officer held — with just one *militia* one also reckoned oneself among the *a militiis* — but means

<sup>3</sup> It is conspicuous that the title *equo publico*, which occurs more than 70 times among equestrian officers (H. Devijver, *Pros. Mil. Eq.* III, Indices, pp. 1231-1232; IV, Supplementum I, p. 1862), is combined only once with the expression *a militiis*: *Pros. Mil. Eq.* II, V48: *eq(uo) p(ublico), a mil(itiis)* (medio III s.). Further research is needed here.

<sup>4</sup> H. DEVIJVER, *Some Observations on Greek Terminology for the Militiae Equestres in the Literary, Epigraphical and Papyrological Sources*, *Zetesis. Album amicorum E. de Strijcker*, Antwerpen-Utrecht 1973, pp. 549-565. ID., *Ein Bleigewicht mit Agoranomeninschrift aus Metropolis: Tib. Claudius Pollio (?)*, ἵππικός ἀπὸ χειλιορχείας, *ZPE* 50 (1983), pp. 484-507. ID., *Equestrian Officers from the East*, *British Institute of Archaeology at Ankara, Monograph no. 8*, BAR 297 (1986), pp. 109-225.

that one belonged to the category of the *virī militares*. In the third century this would lead to a division of the *ordo equester* into a military and a civil class.<sup>5</sup>

<sup>5</sup> G. ALFOLDY, *Römische Sozialgeschichte*, Wiesbaden 1979<sup>2</sup>, p. 149.

## Varia philologa XIV\*

Antonio GARZYA

56. Stefano Bizantino, s.v. Τάραξ p. 603,3 ss. Meineke

(Τάραξ, πόλις Ἰταλίας...) ὁ πολίτης Ταραντῖνος, καὶ ἀνεγράψαν οὕτω πολλοὶ χρηματίζοντες, μάλιστα Πυθαγόρειοι, καὶ Ἀριστότενος μουσικός, Ἀριστοτέλους γνῶριμος, καὶ Ῥίνθων Ταραντῖνος, φλύαξ κτλ.

Nella ricerca di probabili precedenti dei fliaci magnogreci occupa, com'è noto, un posto di rilievo la testimonianza del dotto Sosibio Lacone — III sec. a. C. — presso Ateneo (XIV 621d, 622d) relativa alla farsa dorico-megarese, un antico genere di trattamento comico (κωμικῆς παιδιᾶς τρόπος παλαιός) a sfondo mimetico (si rappresentavano ladri di frutta, il medico straniero) e in semplice linguaggio (ἐν εὐτελεῖ τῇ λέξει), che sarebbe stato in voga presso gli Spartani. A un punto vi vengono anche date le denominazioni, verisimilmente antiche, di coloro che si dedicavano (οἱ μετιόντες) a tale παιδιὰ e si precisa che esse variavano da luogo a luogo: δεικηλίστοι a Sparta — "come dire fabbricanti di maschere e suppellettile teatrale" (σκευοποιούς) e imitatori —, "fallofori" a Sicione, "fliaci" in Italia, "volontari" a Tebe, αὐτοκάβδαλοι ("improvvisatori"?) altrove, ma per lo più "sofisti" (σοφιστὰς δὲ οἱ πολλοί).<sup>1</sup>

Sorprende *prima facie* il termine σοφιστοί, ma lo usa Pindaro per indicare i cantori (*Isthm.* 5,28 μελέτων δὲ σοφιστοῖς Διὸς

\* I numeri precedenti ved. in Emerita XXI (1953); Maia XII (1960); Stud. it. fil. cl. XXXIII (1961); Boll. Comit. Class. IX (1961); Giorn. it. di fil. XX (1967) = *In memoriam E.V. Marmorale*; Boll. Comit. class. XVI (1968); Studi... V. De Falco, Napoli 1971; Studi... Q. Cataudella, I, Catania 1972; Ἀθηνᾶ LXXIII/LXXIV (1973) = Λειμωνάριον... Ν. Β. Τωμαδάκη; Ἐπετ. Ἑταιρ. Βυζ. Σπουδ. XXXIX/XL (1973) = Λειμῶν... Ν. Β. Τωμαδάκη; Sicul. Gymn. XXXIX (1976) = *Miscellanea... E. Rapisarda*; Studi... A. Ardizzone, Roma 1978; Studi... A. Colonna, Perugia 1982.

<sup>1</sup> Discussione in A. PICKARD-CAMBRIDGE, *Dithyramb, Tragedy and Comedy*, Oxford 1962<sup>2</sup>, pp. 137 ss.

ἔκοπι πρόσβαλον σεβιζόμενοι), lo si dice di Tamiri nel *Reso*, 924<sup>2</sup>; designa, al plurale, il coro dei Satiri in Iofonte (fr.1 R. ...πολλῶν σοφιστῶν ὄχλος). Più pertinente, però, al nostro caso parmi il fatto che il πρῶτος εὐρετής della 'filiografia' (Suida), il siracusano Rintone fiorito a Taranto a cavallo del III e del II secolo a. C., sia definito da Esichio non φλύαξ come da Stefano Bizantino, non κωμικός come dal Lessico Suida, ma φιλόσοφος. Tale lezione è stata sospettata dal Latte e da altri, ma affatto a torto. In effetti, se σοφιστής non fa altro che variare su σοφός nella sua particolare accezione di 'portatore di σοφία' (sc. di 'abilità [poetico-teatrale]'), φιλόσοφος varia su σοφιστής, ma con una dislocazione semantica nella quale l'originario nucleo σοφία/abilità s'è obliterato e che va spiegata altrimenti. Per farlo basta non dimenticare che siamo in ambiente magnogreco, saturo di *filosofia* epperò facilmente portato a estendere la valenza della terminologia relativa al di là dell'ambito di competenza: genericamente e convenzionalmente 'filosofo' poteva esservi detto qualunque artista o letterato. A questo punto possiamo volgerci al luogo di Stefano Bizantino, a condizione però che, con opportuna modifica dell'interpunzione dell'edizione, possa dare senso soddisfacente.

Interpungendo con virgola dopo χρηματίζοντες, questo verbo non può essere inteso in alcun modo, venendo a mancare, nel l'unica sua accezione qui possibile di κεκλημένοι (*cluentes*), del predicativo che è ovviamente richiesto (né si potrebbe assumere οὕτω come una sorta di corrispettivo d'un Ταραντῖνοι, peraltro incongruo, ὁπὸ κοινοῦ a ἀνεγράφησαν e a χρηματίζοντες). Neanche il punto fermo dopo γνώριμος ha senso. Le cose cambiano radicalmente ove lo si elimini del tutto e si sposti la virgola dopo πολλοί: καὶ ἀνεγράφησαν οὕτω πολλοί, χρηματίζοντες μάλιστα Πυθαγόρειοι, καὶ Ἀριστόξενοσ... καὶ Πίνθων... "si annoverano così, si ricordano come tali, molti, detti per lo più *Pitagorici*, sia il musico Aristosseno, scolaro di Aristotele, sia Rintone, il fliace tarantino".<sup>3</sup>

<sup>2</sup> Cfr. anche sch. T Hom., *Il.* XV 412b<sup>1</sup>, dove si legge che σοφιστής vien detto da Sofocle (fr.906 R.) del citarodo, da Eupoli (fr.483 K.-A.) del rapsodo. È incerto se il termine indichi il coro del dramma nel fr.2 K.-A. degli *Archilochi* di Cratino.

<sup>3</sup> Il testo meinekiano richiede qui un altro ritocco, quello che propose il KAIBEL in apparato (*CGF* p. 183) senza accoglierlo nel testo del suo Test.1 su Rintone: Πίνθων <ό> Ταραντῖνος φλύαξ, sì che T. modifichi φ. — sc. che fu fliace a Taranto —, e non 'P.T., dove T. sarebbe superfluo visto che si parla



Quanto dichiara, nella interpretazione proposta, Stefano Bizantino trova conferma in Giovanni Lido il quale, a proposito di letterati magnogreci, quali Rintone, Scira di Taranto, Bleso di Capri, ecc., così si esprime (*de magistr.* 1,41 = Test. 6 Kai., *CGF*, p. 183): Ῥίνθωνα καὶ Σκίρον καὶ Βλαῖσον καὶ τοὺς ἄλλους τῶν Πυθαγορείων ἴσμεν κτλ. Qui i codici danno πυθαγόρων, la cui correzione è palmare, né sarà il caso di scomodare un presunto φλυακογράφων come punto di partenza. D'altra parte, non sarà da credere che Giovanni Lido voglia dire che codesti fliaci italoti eran veramente adepti del pitagorismo: anche in lui, come in Stefano, l'epiteto ha soltanto un valore convenzionale e generico.

### 57. Βρυαλλίχα

Un frammento di Rintone (16 Kai./Oliv.) tramandato assai mal ridotto da Esichio (β 1243 L.), il quale si rifà probabilmente al noto esperto di antichità teatrali doriche Sosibio Lacone, attesta la conoscenza in Magna Grecia d'una danza spartana eseguita in onore di Artemide (e Apollo) da uomini travestiti da donne e, quasi certamente, anche da donne indossanti costume maschile, fallo compreso.<sup>4</sup> Il nome occorrente in Esichio è βρυαλλίχα, ma la sua forma lascia adito a dubbio.

Esso rientra in tutta una costellazione di glosse esichiane affini sul piano semantico, ma notevolmente diverse su quello grafico, che possiamo distinguere a seconda che vi sia o no presente il δ nella seconda sillaba: 1) βρυαλλίχα; β 1225 βρυαλλίζων διαρρήσων (collegabile a ῥήσσω/ῥρχέομαι), β 1224 βρυαλλιγμόν ψόφον, ἦχον β 1226 βρυαλλίκοι πολεμικοὶ ὀρχηστοί· μινέδουποι Ἰβυκος καὶ Σπηρίχορος (cfr. rispettivamente frr. 355 e 258 P.). β 1245 βρυαλλιχιστοί (Schmidt: -οχ- cod.)· οἱ αἰσχρὰ προσωπεῖα περιτιθέμενοι καὶ ὕμνους ᾄδοντες. A codeste testimonianze esichiane va accostata quella di Polluce, il quale (IV 104 Bethe) fra i Λακωνικά ὀρχήματα ne annovera anche uno femminile in onore di Artemide e Apollo denominato Βαρυλλικά, che sarebbe stato εὐρημα d'un tale Βαρυλλίχος (o -ρύλλι-). La difformità tra il nome della danza e quello dell'inventore nell'edizione, nonché la quantità delle varianti nei codici (βαρβυλλικά, βαρκαλλίκου βαρβυλλίχου), riproducono l'incertezza della tradizione delle glosse esichiane. Tale

appunto di 'Tarantini'; a conferma viene subito dopo nello stesso articolo di Stefano καὶ Ἴκκος ὁ Ταραντῖνος ἰατρός "sia Icco che fu medico a Taranto".

<sup>4</sup> Sul significato antropologico dello scambio di costume cfr. PICKARD - CAMBRIDGE, *op. cit.*, pp. 164 ss.

stato di cose può esser tuttavia ricondotto all'ordine movendo da due diverse considerazioni: una linguistica e una paleografica.

Se ogni tentativo di spiegare linguisticamente la base βρυδα- è destinato al fallimento, lo stesso non può dirsi per βρυα-. Già in una glossa di Esichio (β 1228) si trova un futuro βρύασομαι (dal verbo βρύάζω, usato altrimenti solo al presente e all'imperfetto con vari significati) manifestamente connesso con la danza: ὄνο-βακχεύσομαι μετὰ τινος κινήσεως, e riconducibile all'ambito semantico del citato βρυαλίζων. Quest'ultimo, a sua volta, è spiegabile come un ampliamento espressivo in λ da βρύω (attraverso un intermedio nominale \*βρύαλος) confrontabile con i tipi βαυκός / βαυκαλάω -ίζω, βαυβάω / βαυβαλίζω<sup>5</sup>.

La dottrina dell'Olivieri<sup>6</sup>, che delle danze βρυαλίχα "la commedia facesse la... caricatura, incominciando dal modificarne un po' il nome coll'aggiunta di un δ", non ha fondamento. La varietà formale ha invece avuto origine in corruzioni della tradizione manoscritta risalenti alla maiuscola con la complicità della rarità delle voci. Il primario ΒΡΥΑΛΛΙΚΑ ha dato luogo a ΒΡΥΔΑΛΙΚΑ per il facile scambio di lettere simili. Il caso di βρυλλιχιστοί (da -ίζω, una variante di βρυαλίζω) è forse più complesso: da ΒΡΥΑΛΛΙΧ- si è passati non a ΒΡΥΔΑΛΙΧ-, ma a ΒΡΥΛΛΙΧ-, con scambio d'una lettera e perdita d'un'altra. Può darsi che si tratti d'un duplice errore meccanico; può darsi anche che sia intervenuta l'analogia con l'aristofaneo βρύλλω (eq. 1126), d'origine onomatopeica, il quale è presente anche in Esichio, β 1246 βρύλλων ὑποπίνων: la connessione col vino qui attestata potrebbe aver fatto riconoscere nella voce un colorito comastico e averla assimilata all'onomastica della danza.<sup>7</sup> Analogo processo di corruzione è ipotizzabile per β 1244 βρυΔΑκίζειν ἐκΤείνειν dove il Latte non a torto congettura βρυΛΛικίζειν (così già lo Schmidt) ἐκΠίνειν.

In conclusione: sia in Esichio che in Polluce si restaurerà βρυαλίχα (e in quest'ultimo anche Βρυαλίχου)<sup>8</sup>; nei

<sup>5</sup> Cfr. H. FRISK, *GEW*, s. vv.

<sup>6</sup> A. OLIVIERI, *Frammenti della commedia greca e del mimo nella Sicilia e nella Magna Grecia*, II, Napoli 1947<sup>2</sup>, ad 1.

<sup>7</sup> Se alla famiglia βρυαλλ- sia da ricondurre anche l'esichiano β 1309 βυλλίχα· χοροί τινες ὀρχηστῶν παρὰ Λάκωσι — per cui cfr. K. LATTE, *De saltationibus Graecorum capita quinque* (RVV XIII 3), Giessen 1913, p. 8 è incerto, ma non affatto improbabile.

<sup>8</sup> A βρυαλίχα in Esichio e a βρυάλιχα... Βρυαλίχου in Polluce avevano pensato già rispettivamente E. VÖLKER, *Rhintonis fragmenta*, Halle 1887, ad

rimanenti casi considerati correzioni analoghe saranno almeno verisimili.

58. Nosside, AP V 170

" Ἀδιον οὐδὲν ἔρωτος, ὃ δ' ὄλβια, δεύτερα πάντα  
ἐστίν· ἀπὸ στόματος δ' ἔπτυσσά καὶ τὸ μέλι."  
Τοῦτο λέγει Νοσσίς· τίνα δ' ἂ Κύπρις οὐκ ἐφίλασεν,  
οὐκ οἶδεν τῆνατ' ἄνθεα ποῖα ῥόδα.

La corruzione che rende incomprensibile e, a rigore, ametrico il v. 4 ha dato luogo a più d'un tentativo di sanatoria: da κήνας τῶνθεα Meineke (senza l'articolo, κήνας ἄνθεα Reiske; con la variazione dialettale, τήνας τῶ. Stadtmüller) a τήνα γ' (Guyet, Reitzenstein [-κ-]), da τήνος ἄνθεα (con breve in dieresi) Wakefield a κήνος τῶνθεα Mähly. In breve, le esegesi che ne sono state ricavate si riducono a quattro: 1) "colui/colei [τίνα può valere ὄντινα ο ἦντινα] che Cipride non bacia<sup>9</sup>, colui/colei [κήνος/τ- / κήνα/τ- ], non sa quali fiori sieno le rose"; 2) "colui/colei che Cipride non bacia non sa quali fiori sieno le rose di questa [κήνας/τ- , sc. di Cipride]"; 3) "colui... non sa quali fiori sieno le rose di quella [sc. di Nosside]", assegnando a ῥόδα valenza erotica (qualcosa come 'le seduzioni') e sottintendendo che la poetessa sia un'etera del genere della Poliarchide da lei evocata in AP IX 332; 4) "colui... non sa quali fiori sieno le rose di quella", intendendo, però, per ῥόδα i 'componimenti poetici' di Nosside.<sup>10</sup>

La 1) non soddisfa, anzitutto perché il senso richiesto (al l'incirca "... non sa cosa sia l'amore") non è necessariamente implicito, o non appare evidente, nella metafora (ῥόδα assoluto, non è lo stesso di τὰ ῥόδα Ἀφροδίτης d'un Alcifrone, 3,1, tanto per fare un esempio; si potrebbe pensare a un modo proverbiale, ma non ve n'è traccia) e poi perché l'enfasi prodotta dalla prolessi

1. (ved. anche K.O. MÜLLER, *Die Dorier*, II, Breslau 1844<sup>2</sup>, p. 342, nota e Chr. A. LOBECK, *Aglaophamus*, II, Königsberg 1829 [fotor. 1964], p. 1088) e J. G. SCHNEIDER (Saxo) *ap.* BETHE, ma senza fornire spiegazione adeguata.

<sup>9</sup> Per questo aoristo con verbi affettivi ved. GOW - PAGE *ad l.* e GOW a Theocr., 7,60. Quanto alla negatività resa con οὐκ invece di μή, sarà forse da credere che essa investa piuttosto la semantica del verbo che l'azione da esso espressa: così in Theocr., 14,62 Εἰδὼς τὸν φιλέοντα, τὸν οὐ φιλέοντα [= μισοῦντα] ἔτι μᾶλλον.

<sup>10</sup> Quest'ultima interpretazione è di E. DEGANI, Nosside, in *Giorn. filol. ferrarese* IV(1981), p. 51 s.; per discussione su 1-3 cfr. GOW - PAGE *ad l.*

del pronome e dalla corrispettiva epanalessi è uno spreco retorico che non trova giustificazione alcuna: non è sulla persona ignara dell'eccellenza dei fiori di Cipride che va posto l'accento! Con 2) la situazione migliora quanto a comprensibilità, ma fa difficoltà il pronome κῆνος riferito al termine più vicino.<sup>11</sup> Da questo punto di vista sarebbero in regola 3) e 4). E tuttavia l'una interpretazione s'impegola nella difficoltà di rendere accettabile la teoria relativa alla 'professione' di Nosside (Reitzenstein, Pasquali<sup>12</sup>), e non per motivo moralistico presente forse al Wilamowitz<sup>13</sup>, ma perché l'unico appiglio sarebbe proprio la zoppicante esegesi; l'altra, pur acuta, per un verso poggia su un'equivalenza ἄνθεα / *carmina* che, come qui posta, non parmi comprensibile<sup>14</sup>; per altro verso, sposterebbe il nucleo tematico dell'epigramma dall'eros alla poesia con una sorta di ἀπροσδόκητον che, a parte la sua cripticità, squilibrerebbe irrimediabilmente l'insieme.

La struttura del componimento, il cui centro è l'importanza dell'amore, risulterà invece perfettamente equilibrata — comandata com'è dalla legge dell'anularità: eros nell'attacco, eros alla conclusione —, sol che si elimini il guasto della tradizione manoscritta mediante la restaurazione del genitivo maschile κήνω, o piuttosto τήνω (con dopo τῶνθεα): "chi Cipride non bacia (chi a Cipride è in odio) non conosce i fiori d'amore, quali rose essi sieno". Per ἔρωτος ἄνθεα cfr. Stratone, *AP* XII 4,3 γλυκερώτερον ἄνθος Ἐρώτων; per la rosa come simbolo della bellezza Ciro, *AP* VII 557,3 ῥόδων καλύκεσσιν ὁμοίην, Meleagro IV 1,6 βαῖα

<sup>11</sup> Lo rileva DEGANI, *l. cit.*

<sup>12</sup> Cfr. rispettivamente R. REITZENSTEIN, *Epigramm und Skolion*, Giessen 1893, p. 137 e G. PASQUALI, *Orazio lirico*, Firenze 1920, p. 405.

<sup>13</sup> Cfr. UL. VON WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, *Hellenistische Dichtung in der Zeit des Kallimachos*, I, Berlin 1924, p. 135. A 'salvare' Nosside mirò anche L. LIST, *Poetesse greche*, Catania 1933, p. 208, immaginando, un po' goffamente, ch'ella fosse "una sacerdotessa di Afrodite... attorniata da un circolo di etère...". A voler macinare a vuoto in chiave erotica, si potrebbe addirittura sconfinare in campo opposto, assumendo ῥόδα col significato osceno che ha in Ferecrate, fr.108,29 K.!

<sup>14</sup> Ben diversa evidenza hanno i confronti addotti dallo stesso DEGANI: Pind., *Ol.* 6,105 ἐμῶν δ' ὕμνων ἅξ' εὐτερπὲς ἄνθος, 9,48 s. ἄνθεα δ' ὕμνων νεωτέρων, nei quali ἄνθος reca sempre un genitivo epegetico, non lo sostituisce; ben altro è anche il caso di Nosside, *AP* VII 718,2 Σαλποῦς χαρίτων ἄνθος.

μέν, ἀλλὰ ῥόδα (sc. i carmi di Saffo da lui trascelti<sup>15</sup>) e, fuori dell'epigrammatica, uscite proverbiali come ῥόδα μ' εἴρηκας Aristofane, *nub.* 910.<sup>16</sup>

Una parola sul principio della *Ringkomposition* in Nosside. La poetessa — il che non è stato notato — ne fa largo uso. In *AP* IX 605 Callò dedica la sua immagine nel tempio di Afrodite: la quartina si apre nel nome della donna, continua con due versi occupati dalla descrizione del quadro, si chiude con un augurio alla donna (Καλλὼ... ἀνέθηκεν...! χαίρετω...); identico il tēma e lo schema di VI 354 (Σαβασίθιδος εἰκὼν... χαίροις... μάκαιρα γύναι); in VI 275 Samita offre una reticella a Afrodite: vv. 1 e 4 richiamo alla dea (τὸν Ἀφροδίτην... καὶ τήν), 2-3 descrizione del κεκρύφαλος. Altrove la ciclicità non è così pronunziata, ma non è del tutto assente: VI 132 (v. 1 Βρέττιοι... 4 κακῶν), IX 604 (v. 1 Θουμαρέτας μορφῶν... 4 δέσποιναν μελόθρων), VI 273 (v. 1 Ἄρτεμι... 4 λύσουσ' ὠδίνων Ἀλκείν), VII 718 (v. 1 ὦ ξεῖν'... 4 ἴθι).

<sup>15</sup> Per la struttura cfr. ANONIMO, *AP* IX 610 Μικρὰ μὲν ἔργα τάδ' ἐστίν, ἔχει δ' ἡδεῖαν ὀπωπὴν — ὡς ῥόδον ἐν κήποις.

<sup>16</sup> E Greg. *Cypr.* Leid. III 8 = *CPG* II 86,8 s. In generale sulla predilezione dei Greci per la rosa cfr. REITZENSTEIN, *op. cit.*, p.140.

## Marie – Madeleine, denonciatrice de Pilate\*

Maurice GEERARD

*Hermann et Raymundo  
iure sodalitii qui mihi iuncti erant.*

Pour un occidental Marie-Madeleine<sup>1</sup> est une sainte bien connue. Il se la représente comme une belle jeune femme à la longue chevelure, qui se jette aux pieds du Seigneur, un vase de parfums dans les mains. L'origine de cette représentation est à chercher dans l'évangile de Luc VII, 36-50. Lors d'un banquet offert à Jésus par Simon, le pharisien, une femme survient, une pécheresse, qui de ses larmes lui arrose les pieds, les essuie de ses cheveux et les oint de parfum.

Or dans l'évangile la pécheresse est anonyme.

Une scène comparable se lit chez Marc XIV, 3-9; Matth. XXVI, 6-13; Jean XII, 1-8. La veille des Rameaux, Jésus se trouve à Béthanie chez Simon, le lépreux. Lazare est là avec ses soeurs Marthe et Marie. Tandis que Marthe s'affaire aux besognes matérielles, Marie prend une livre de parfum, la verse sur la tête puis sur les pieds du Maître, qu'elle essuie ensuite de ses cheveux.

Les deux textes ont soulevé des commentaires contradictoires<sup>2</sup>. Le problème est de savoir s'il s'agit d'une ou de deux "parfumeuses" en d'autres termes si la pécheresse et Marie de Béthanie sont deux personnes différentes. Mais le problème se complique. Il y a une troisième femme: Marie-Madeleine.

Marie de Magdala (sur la rive ouest du lac, au Nord de Tibériade) apparaît dans Luc VIII, 2 parmi d'autres femmes guéries

\* Je tiens à exprimer toute ma gratitude au R.P.P. DEVOS, bollandiste, qui a bien voulu revoir et corriger le français de cette petite étude.

<sup>1</sup> Voir V. SAXER, *Bibliotheca Sanctorum* VIII, Roma, 1967, p. 1078-1104 avec bibliographie abondante.

<sup>2</sup> J. M. LAGRANGE, *Jésus a-t-il été oint plusieurs fois et par plusieurs femmes?*, Revue biblique 9 (1912), p. 504-532; - A. FEUILLET, *Les deux onctions faites sur Jésus et Marie-Madeleine*, Revue thomiste 85 (1975), p. 357-394.

par Jésus, qui suivent leur bienfaiteur. Elle a été délivrée de sept démons, précise l'évangile, ce qui sans doute a fait soupçonner que c'est elle la pécheresse, mais rien dans l'évangile ne laisse supposer que Marie-Madeleine ait eu des moeurs légères. Nous la retrouvons parmi les femmes qui assistent de loin à la crucifixion (Marc XV, 47; Matth. XXVII, 1); elle est présente à la mise au tombeau (Marc XV, 47; Matth. XXVII, 61), et joue un rôle important dans le récit de la résurrection. Le matin de Pâques, elle vient pour embaumer le corps du Christ, mais elle trouve le tombeau vide. Elle est la première à voir le Christ ressuscité et est chargée par Lui d'informer les apôtres (Matthieu XXVII, 1-10; Marc XVI, 1-8; Luc XXIV, 1-10; Jean XX, 1-10).

En Orient on distingue les trois femmes<sup>3</sup>, mais c'est Marie-Madeleine qui est la plus célèbre. Le Synaxaire de Constantinople lui consacre le 22 juillet une longue notice<sup>4</sup>:

*Souvenir de sainte Marie Madeleine, la myrophore, qui était allée au devant du Christ et l'avait suivi. Elle était de Magdala, aux confins de la Syrie. Tourmentée par sept démons, elle en fut délivrée par la grâce de Dieu. Aussi, s'étant mise à la suite et au service du Christ jusqu'à sa Passion, elle devint myrophore. Elle fut la première, avec l'autre Marie, la Mère de Dieu, à voir la résurrection, lorsque, le soir du sabbat, elle vit l'ange, et le matin, les deux anges assis, vêtus de blanc, et, se retournant, le Seigneur lui-même qu'elle avait pris pour le jardinier et qu'elle entendit lui dire: Ne me touche pas! Après la divine et sainte ascension du Christ Sauveur, elle s'en fut à Ephèse auprès de Saint Jean le théologien, apôtre et évangéliste, elle y mourut et fut déposée près de l'entrée de la grotte, dans laquelle ont reposé, saints et bienheureux, les sept dormants<sup>5</sup>. Finalement sous Léon par la*

<sup>3</sup> V. SAXER, *Les saintes Marie Madeleine et Marie de Béthanie dans la tradition liturgique et homilétique orientale*, Revue des Sciences Religieuses 32 (1958), p. 1-37.

<sup>4</sup> H. DELEHAYE, *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae* dans *Propylaeum ad Acta Sanctorum Novembris*, Bruxellis, 1902, p. 833-835.

<sup>5</sup> Voici la légende des sept dormants. Sous le règne de l'empereur Dèce en 249 sept jeunes gens, pour fuir la persécution, se cachent dans une caverne au voisinage d'Ephèse. Averti, l'empereur les y fait emmurer. Grâce à une série de prodiges les sept meurent, ressuscitent et sortent de leur retrait, mais c'est sous le règne de Théodose II en 408. Les sept jeunes gens auraient donc vécu une espèce de sommeil léthargique pendant près de 160 ans. Pour l'édition des textes voir F. HALKIN, *Bibliotheca Hagiographica Graeca*, Bruxelles, 1957, nn. 1593-1599d.

grâce de Dieu notre empereur, le corps saint fut transféré et enterré dans le monastère de Saint Lazare, construit par les soins du basileus<sup>6</sup>. Tous les ans on y célèbre l'office en l'honneur de la Sainte.

Le ménologe, dit de Basile II le Porphyrogénète, reproduit ce même texte à quelques variantes près<sup>7</sup>. Beaucoup plus long est la notice dans le synaxaire impérial, édité par Latychev<sup>8</sup>, mais elle n'apporte rien de nouveau.

Le dossier des légendes sur Marie-Madeleine en Occident est beaucoup plus fourni. Il suffit de jeter un coup d'oeil sur la BHL où les numéros 5439 - 5513 lui sont consacrés<sup>9</sup>. La piété latine a uni en une seule personne Marie-Madeleine, Marie de Béthanie et la pécheresse anonyme. Dans l'esprit du moyen âge la vie de sainte Marie-Madeleine était liée à l'histoire des origines chrétiennes de la Provence<sup>10</sup>.

L'unification des trois personnes est réalisée à partir de saint Grégoire le Grand:

*Hanc vero quam Lucas peccatricem mulierem, Joannes Mariam nominat, illam esse Mariam credimus, de qua Marcus septem daemonia eiecta fuisse testatur*<sup>11</sup>.

Comme les légendes occidentales ne nous intéressent pas ici, il suffira de donner un petit résumé, que nous empruntons à V. Saxer<sup>12</sup>.

*"Après l'ascension de Notre Seigneur, pendant la persécution qui avait provoqué la mort de saint Etienne, les Juifs auraient aussi exercé leur sévices sur Lazare de Béthanie et ses deux soeurs. Ceux-ci auraient quitté la Palestine, et, après une heureuse traversée, auraient débarqué à Marseille. Suivant une autre légende les persécuteurs juifs auraient exposé les amis du Christ sur un*

<sup>6</sup> Il s'agit de Léon le Philosophe (886-912). Voir R. JANIN, *La géographie ecclésiastique de l'empire byzantin*. I<sup>e</sup> Partie. *Le siège de Constantinople et le patriarcat oecuménique*. T. III. *Eglises et monastères de Constantinople*, Paris, 1953, p. 309-310.

<sup>7</sup> PG 117, 553.

<sup>8</sup> B. LATYCHEV, *Menologii anonymi byzantini saeculi X quae supersunt*, Saint-Petersbourg, 1912, p. 202-204.

<sup>9</sup> *Bibliotheca Hagiographica Latina*, Bruxellis, 1900-1901, avec H. FROS, *Novum Supplementum* (Subsidia Hagiographica 70), Bruxelles, 1986.

<sup>10</sup> B. DE GAFFIER, *Analecta Bollandiana* 78 (1960), p. 162.

<sup>11</sup> Hom. XXXIII, 1, PL 76, col. 1238.

<sup>12</sup> V. SAXER, *Le culte de Marie Madeleine en Occident des origines à la fin du moyen âge*. Préface d' Henri Irénée Marrou (*Cahiers d'archéologie et d'histoire*, 3), Paris, 1959, p. 6.



bateau désemparé que la Providence divine fit échouer miraculeusement sur les côtes de Provence. Une troupe nombreuse de missionnaires aurait ainsi pris pied sur notre sol. Alors que ses compagnons gagnaient différentes villes gallo-romaines, sainte Marie Madeleine se serait retirée dans une terrible solitude et y aurait vécu de nombreuses années sans aucun contact humain: ce désert était identifié avec la montagne de la Sainte-Baume qui dresse ses onze cent mètres d'altitude à trente kilomètres à l'est de Marseille. Quand la pénitente sentit sa fin prochaine, elle rejoignit, disait-on, la ville d'Aix, y reçut la communion des mains du premier évêque saint Maximin. Celui-ci enterra la sainte dans sa ville épiscopale suivant les uns, dans le bourg voisin de Saint-Maximin suivant d'autres. Sept siècles plus tard des moines de Vézelay en Bourgogne auraient eu connaissance de la sépulture provençale de la sainte, auraient envoyé dans la région d'Aix quelques-uns des leurs avec mission de ramener le corps saint à Vézelay. Ce qui fut fait un 19 mars, en 749, disent les hagiographes, en 745, selon les annalistes.

Une autre légende est passée presque inaperçue. Le premier M.R. James<sup>13</sup> éditant une *Epistola Tiberii ad Pilatum*, sur laquelle nous reviendrons, mentionne *a legend which has not recieved much attention*, c'est la légende de Marie-Madeleine, dénonciatrice de Pilate.

Dans la recension B — une recension byzantine tardive de l'*Evangelium Nicodemi* ou des *Acta Pilati*<sup>14</sup> — Marie-Madeleine assistant à la mise au tombeau du Christ par Joseph d'Arimathie et Nicodème, s'exclame, après une plainte émouvante de la Vierge:

*"J'irai seule à Rome chez l'empereur. Je lui montrerai tout le mal qu'a fait Pilate en obéissant aux Juifs criminels"*<sup>15</sup>.

<sup>13</sup> M.R. JAMES, *Apocrypha anecdota* II (Texts and Studies V, 1), Cambridge, 1897, p. 78-81.

<sup>14</sup> Il y a en gros deux recensions des *Actes de Pilate* en grec : la recension A, qui date du IV<sup>e</sup> siècle et la recension B qui contient aussi le *Descensus ad inferos*. Les textes sont édités médiocrement par TISCHENDORF, *Evangelia apocrypha*, Leipzig, 1874<sup>2</sup>, Hildesheim, 1987, p. 210-286; 287-332. Voir F. SCHEIDWEILER dans W. SCHNEEMELCHER, *Neutestamentliche Apokryphen*, 5. Auflage, Tübingen, 1987, p. 395-424.

<sup>15</sup> Εγὼ ἐν Ῥώμῃ μόνη πρὸς τὸν Καίσαρα ἀπελεύσομαι· ἐγὼ τοῦτω δηλώσω ὅσον κακὸν ὁ Πιλάτος τοῖς παρανομοῖς Ἰουδαίοις πειθόμενος πέπραχεν. TISCHENDORF, *o. c.*, p. 314.

Dans la fameuse *Epistola Tiberii ad Pilatum*, que Tischendorf se refusait à publier "*quum pro fabulae ineptiis, tum propter sermonis uitiositatem*"<sup>16</sup> mais qui fut éditée par James, Tibère après avoir adressé des reproches à Pilate, assure qu'il est au courant de ce qui s'est passé en Palestine:

*"Car une femme est venue chez moi, qui prétend être son disciple. C'est Marie-Madeleine, dont on dit qu'il a chassé sept démons. Et elle a assuré qu'il a opéré de très grandes guérisons. Il a fait voir des aveugles, marcher des boiteux et entendre des sourds. Il a purifié des lépreux. En un mot, d'après son témoignage, uniquement par sa parole il accomplissait des guérisons. Comment avez-vous permis que cet innocent fût crucifié? Et si vous ne l'admettiez pas comme dieu, vous auriez dû le grâcier comme médecin"*<sup>17</sup>.

Cette lettre renvoie à une autre pièce apocryphe, l'*Anaphora Pilati*<sup>18</sup> dans laquelle Pilate est censé rapporter ce qui s'est passé en Palestine; Tibère poursuit en effet dans sa lettre:

*"Dans votre lettre perfide, qui m'est arrivée, vous avez désapprouvé le châtement que vous lui aviez infligé en disant qu'il fut plus grand que les dieux que nous vénérans. Comment l'avez-vous livré à la mort?"*<sup>19</sup>.

En effet, dans l'*Anaphora Pilati*, Pilate ajoute, après avoir énuméré les miracles accomplis par Jésus:

*"Moi, j'ai compris, par comparaison avec les dieux que nous vénérans, que les miracles faits par lui étaient plus grands"*<sup>20</sup>.

La légende de Marie-Madeleine, dénonciatrice de Pilate, est aussi reprise par les historiens byzantins de basse époque.

Michael Glycas écrit dans sa Chronique:

*"On dit qu'après l'ascension du Christ Marie-Madeleine est allée à Rome, critiquant les injustices commises contre le Christ.*

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. LXXX.

<sup>17</sup> γυνὴ γάρ τις πρὸς με ἐλήλυθε μαθήτρια τοῦτον λέγουσα εἶναι, ἥτις ἐστὶν Μαρία Μαγδαληνὴ, ἀφ' ἧς μαρτυροῦσιν ὅτι ἐπὶ δαιμόνια ἐκβεβλήκει, μαρτυροῦσα τοῦτον ἰάματα μέγιστα ἐπιτελεῖν τυφλοὺς ἐποίησε βλέπειν, χωλοὺς περιπατεῖν, καὶ ἀπλῶς εἰπεῖν, ὡς ἐμαρτύρει αὕτη, ὅτι λόγῳ μόνῳ τὰς ἰάσεις ἐπιτελεῖ. πῶς παρεχώρησας ἀναιτίως τοῦτον σταυρωθῆναι; καὶ εἰ ὡς θεὸν οὐκ ἐδέξασθε, κἂν ὡς ἱατρῷ τοῦτῳ συνεπαθήσατε. M.R. JAMES, *o. c.*, p. 79.

<sup>18</sup> TISCHENDORF, *o. c.*, p. 435-449.

<sup>19</sup> ἀλλὰ καὶ ἀπὸ τῆς δολερὰς γραφῆς σου τῆς πρὸς με ἐλθοῦσης κατὰ-ψηφίσω σου τὴν τιμωρίαν, ὡς γραφοῦσης ὅτι καὶ παρὰ τοὺς θεοὺς οὐς σεβόμεθα μείζων ὑπῆρχεν. πῶς παρέδωκας αὐτὸν εἰς θάνατον; M. R. JAMES, *o. c.*, p. 79.

<sup>20</sup> ἐγὼ δὲ καὶ παρὰ τοὺς θεοὺς οὐς σεβόμεθα μείζονα κατενόησα θαυμάσια παρ' αὐτοῦ γεγόνοτα. TISCHENDORF, *o. c.*, p. 446.

*Tibère se mit dans une telle colère qu'il condamna à mort les prêtres et les scribes, ainsi que Pilate lui-même, bien que d'autres disent que Pilate se donna la mort*<sup>21</sup>.

Glycas signale encore une autre curieuse légende, elle aussi en rapport avec des événements qui se seraient produits à Rome." On raconte (φημίζεται παρὰ τοῖς πολλοῖς), dit-il, que Marie-Madeleine rencontra Galène et lui narra la guérison par Jésus d'un aveugle-né. A quoi Galène aurait répondu que Jésus devait bien connaître les éléments de la terre (τὰ μέταλλα τῆς γῆς), sans quoi il n'aurait pas été capable de rendre la vue à cet aveugle-là. Glycas ajoute toutefois qu'il s'agit sans doute d'une légende<sup>22</sup>.

Georges Cedrenus, se référant aux historiens de Rome (οἱ τὸ Ῥωμαίων συγγραψόμενοι), lui aussi dit que Marie-Madeleine s'est rendue chez l'empereur<sup>23</sup>.

Nicéphore Calliste Xanthopoulos, à son tour, fait état dans son *Histoire Ecclésiastique* du voyage de Marie-Madeleine à Rome<sup>24</sup>, mais, comme Cedrenus, il prend ses distances en mettant l'affaire sur le compte des chroniqueurs (ὡς φασιν οἱ τὰς Ἑλλήνων Ὀλυμπιάδος καὶ τὰ ἐπ' αὐτοῖς πεπραγμένα συντεταχότες). D'ailleurs sa longue homélie sur Marie-Madeleine<sup>25</sup> n'en souffle mot.

Le regretté P. F. Halkin a publié *Une Vie grecque de sainte Marie-Madeleine* (BHG 1161x)<sup>26</sup> d'après un manuscrit de la Bodléienne Oxon. Holkham 9 (olim Holkham 93). Ce manuscrit qui date du XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle contient à coté de la *Vie*, les *Acta Pilati* (ff. 66-105) et l'*Anaphora Pilati* (ff. 132-137<sup>v</sup>). C'est donc un témoin du cycle de Pilate, dont manifestement la *Vie* fait partie.

Ce texte est très récent car la langue du récit est farcie de vulgarismes<sup>27</sup>.

<sup>21</sup> Λέγεται δὲ ὅτι μετὰ τὴν ἀναλήψιν τοῦ Χριστοῦ ἡ Μαγδαληνὴ Μαρία μέχρι καὶ Ῥώμης τρέχει, πολλὰ καταβοῶσα τῶν παρανομηκότων εἰς αὐτὸν τὸν Χριστόν. Τοσοῦτον δὲ Τιβέριος τὸν θυμὸν ἀνῆψεν ὥστε θανάτῳ καταδικάσαι τοὺς ἱερεῖς καὶ γραμματεῖς σὺν αὐτῷ τῷ Πιλάτῳ, εἰ καὶ τινες ἕτεροι αὐτόχειρα λέγουσι τὸν Πιλάτον ἑαυτοῦ γενέσθαι. PG 158, 441C.

<sup>22</sup> PG 158, 436 sq.

<sup>23</sup> PG 121, 380D.

<sup>24</sup> PG 145, 781D.

<sup>25</sup> PG 147, 540-576.

<sup>26</sup> *Analecta Bollandiana* 105 (1987), p. 5-23.

<sup>27</sup> Il suffit de citer un petit passage. Là où l'auteur dit que les Juifs embarquèrent Marie-Madeleine et d'autres dans un bateau sans pain ni eau, on lit δὶχως ψωμὶν καὶ νερόν. p. 11.

*La Vie grecque de sainte Marie-Madeleine* est un curieux amalgame d'éléments empruntés à diverses traditions: les évangiles, le cycle de Pilate et les légendes occidentales. Après un prologue suit une présentation de Marie-Madeleine. Elle est native de Magdala aux confins de la Syrie. Ses parents furent Syrus et Eucharistia, que nous retrouvons comme tels dans la *Legenda aurea* de Jacques de Voragine<sup>28</sup>. Elle entendit parler de Jésus. On racontait qu'il vivait à Jérusalem, qu'il y enseignait et qu'il faisait beaucoup de miracles. Marie-Madeleine quitta Magdala, se rendit à Jérusalem, où elle rencontra Jésus et devint son disciple. Elle était tourmentée par sept démons, dont elle fut délivrée par l'intervention du Christ. Elle fut témoin de la résurrection et annonça cette bonne nouvelle aux apôtres.

Tandisque ceux-ci se dispersaient pour prêcher, Marie-Madeleine partit pour Rome et alla dénoncer Pilate à Tibère<sup>29</sup>.

Et ici le récit rejoint le cycle de Pilate. En effet c'est dans la recension B des *Acta Pilati*, comme nous l'avons vu, que Marie-Madeleine annonce qu'elle ira à Rome. Elle décrit avec force détails ce qui s'est passé à l'heure de la mort du Seigneur<sup>30</sup>. Convaincu par ses propos, l'empereur convoque à Rome Pilate en même temps que les grands-prêtres Anne et Caïphe. Ce dernier meurt en route dans l'île de Crète — ce qu'on trouve également dans l'*Epistola Tiberii ad Pilatum*<sup>31</sup>. Quant à Anne, arrivé à Rome, il est cruellement mis à mort. "L'empereur le condamna à être enfermé dans une peau de buffle humide et exposée au soleil. Le soleil, l'asphyxiant, le fit périr misérablement"<sup>32</sup>.

<sup>28</sup> "Ex regia stirpe descenditibus cuius pater Syrus mater uero Eucharistia nuncupata est". TH. GRAESSE, Jacobus de Voragine, *Legenda aurea*, Osnabrück, 1965 (Nachdruck, 1890), p. 408.

<sup>29</sup> Πιλάτος δὲ ἀπέστειλε τὸν ἡγεμόνα ἐν Ἱερουσαλὴμ κρίσιν ἄδικον ἐποίησεν πρὸς τὸν Ἰησοῦν. *Une Vie grecque...*, p. 8.

<sup>30</sup> Καὶ ἡ κτίσις ἰδὼν (pour ἰδοῦσα) τὴν ἀδικίαν ἐσάλευσεν· ὁ ἥλιος ἡμαύρωσεν τὰς ἀκτῖνας καὶ ἡ σελήνη εἰς σκότος μετεβλήθη· καὶ ἡ γῆ ἐσεισθη καὶ αἱ πέτραι διεσπάρησαν, *ibid.*, p. 8.

<sup>31</sup> Λέγουσιν οὐ ἀπέθανεν ὁ Καϊάφας ἐν τῇ Κρήτῃ, *Une Vie grecque ...*, p. 9; — ἔτυχεν δὲ τοὺτους διερχομένους ἐν νήσῳ τινὶ Κρήτῃ ἐπονομαζομένην τὸν Καϊάφαν δυστήνως καὶ βιαίως τὸν βίον ἀπορρῆξαι, R.J. JAMES, *o.c.*, p. 80.

<sup>32</sup> ὁ δὲ Ἄννας ἀνῆλθεν ἐν τῇ Ῥώμῃ καὶ ποιήσας ἀπόφασιν εἰς αὐτὸν ἵνα ἐγδάρουσιν βουβάλην καὶ τυλίξουσιν ὑγρὸν εἰς τὸ δέρμα αὐτὸ καὶ στήσωσιν ἐν τῷ ἡλίῳ· καὶ σφίγγας ὁ ἥλιος τὴν ἐλεεινὴν ψυχὴν αὐτοῦ ἀπέρρηξεν ὀδυνηρῶς, *Une Vie grecque ...*, p. 9.

Telle fut la peine, selon l'*Epistola Tiberii ad Pilatum*, qu'eut à subir Anne<sup>33</sup>. (Chez Cedrenus au contraire, c'est Pilate qui meurt de cette manière barbare<sup>34</sup>).

De son côté Pilate comparaît devant le tribunal pour y subir un interrogatoire. Là l'auteur de *La Vie grecque de Marie-Madeleine* fait la remarque curieuse que l'empereur "avait pris l'habitude de ne permettre à aucun condamné à mort de voir son visage; mais s'il le voyait, il le grâciait de la mort"<sup>35</sup>. C'est pourquoi Tibère décréta d'abord: "Même si Pilate voit mon visage, il n'aura pas la liberté"<sup>36</sup>. Le grec étrange de *La Vie de Marie-Madeleine* est éclairé par l'*Epistola Tiberii ad Pilatum* dans laquelle nous lisons:

"Chez les anciens rois existait l'habitude selon laquelle, si un condamné à mort voyait leur visage, il échappait à la condamnation"<sup>37</sup>.

Revenons à la *Vita*. L'empereur s'assit donc, mais lorsque Pilate comparut devant lui, il se leva. Alors Marie-Madeleine s'adresse à l'empereur: "Sache, Sire, qu'il porte le vêtement de ce juste; c'est pourquoi qu'il mérite un tel honneur"<sup>38</sup>.

L'auteur explique qu'il s'agit de la tunique sans couture que les soldats, se partageant les vêtements du Christ, n'avaient pas voulu déchirer mais le tirèrent au sort.

Ici notre texte rejoint une autre pièce du cycle de Pilate, la *Mors Pilati*, un texte latin, cette fois<sup>39</sup>.

<sup>33</sup> M.R. JAMES, *o.c.*, p. 80.

<sup>34</sup> PG 121, 380D.

<sup>35</sup> οὐ οὐδεὶς ἄξιός τοῦ θανάτου ἰδεῖν αὐτοῦ τὸ πρόσωπον· εἰ δὲ καὶ εἶδεν αὐτόν, ἐσυμπλαθεῖτο ἐκ τοῦ θανάτου, *Une Vie grecque* ..., p. 9.

<sup>36</sup> *Ibid.*

<sup>37</sup> ἔθος δὲ ἦν τοῖς ἀρχαίοις ἀναξίν, ὥς οὐ ἐὰν κατάδικός τις ἦν θανάτῳ, καὶ ἐθεάσατο τὴν ὄψιν αὐτῶν, ἐρρύετο τῆς καταδίκης, M.R. JAMES, *o.c.*, p. 80.

<sup>38</sup> Γίνωσκε, κύριε καὶσαρ, οὐ ἐκ τοῦ δικαίου ἐκείνου τίποτας ἡμῶν φορεῖ, *Une Vie grecque* ..., p. 9.

<sup>39</sup> "Pilatus autem tunicam Iesu inconsutilem secum detulit: quam indutam coram imperatore portavit. Mox ut imperator eum vidit, omnem iram deposuit et ei protinus surrexit, nec dure sibi in aliquo loqui praevaluit: et in eius absentia qui videbatur tam terribilis et ferus, nunc in eius praesentia invenitur quodammodo mansuetus. Cumque eum licentiasset, mox contra eum terribiliter exardescit, se miserum clamitans quia furorem sui pectoris minime ostendisset. Statimque eum revocari fecit iurans et contestans quia filius mortis est et nefas est eum vivere super terram. Qui cum eum vidit, continuo eum salutavit et omnem animi ferocitatem abiecit. Mirabantur omnes, mirabatur et ipse, quia sic contra Pilatum dum abesset exardesceret, et dum praesens esset nil ei loqui posset aspere. Tandem divino nutu vel forte alicuius Christiani suasu ipsum illa

On déshabilla Pilate, on découvre le vêtement et on le lui enleva. Quand on lui eut remis ses habits personnels, l'empereur ne se leva plus devant lui<sup>40</sup>.

L'empereur se répand en reproches à l'encontre de Pilate, qui se défend en mettant les Juifs en accusation. Hors de lui, Tibère décide alors de jeter Pilate en prison, en attendant d'aviser au genre de mort pénible qu'il lui infligerait. Or, les prisons de Rome étaient situées en dehors la ville. Les amis de Pilate n'osant point parler de son sort à Tibère, cherchent à provoquer une rencontre de l'empereur avec Pilate, pour donner à ce dernier l'occasion d'implorer sa libération. Ils organisent une chasse aux abords de la prison qui abrite Pilate, recommandant à celui-ci de se pencher par la fenêtre pour supplier l'empereur, dès qu'il l'apercevrait. Mais Tibère, à la poursuite d'une biche, — laquelle s'arrête devant le mur de la prison — lance une flèche qui manque son but, cependant qu'elle atteint Pilate en plein cœur<sup>41</sup>.

Telle est la mort qui frappe Pilate dans l'*Epistola Tiberii ad Pilatum*<sup>42</sup>.

Marie-Madeleine s'en retourne à Jérusalem, où elle devient disciple de l'apôtre Pierre. Après le départ des apôtres, les Juifs l'embarquent de force en même temps que Maxime, un des soixante-dix disciples, et beaucoup d'autres chrétiens; leur bateau arrive à Marseille<sup>43</sup>.

Ici le récit rejoint la légende occidentale et devient très proche du récit de Jacques de Voragine dans la *Legenda aurea*.

On peut se demander d'où et quand a surgi la légende de Marie-Madeleine, dénonciatrice de Pilate. On n'en trouve pas trace dans les textes ecclésiastiques — synaxaires et ménologes —, qui datent souvent du X<sup>e</sup> siècle. La première attestation se lit dans les *Acta Pilati*. Mais à quelle date doit elle se situer? Von Dobschütz<sup>44</sup> estime que c'est une recension byzantine récente,

tunica expoliari fecit, et contra eum pristinam ferocitatem animi mox resumpsit. TISCHENDORF, *Evangelia apocrypha*, p. 457 sq.

<sup>40</sup> Le P. HALKIN traduit οὐκέτι πλέον αὐτῷ προσεγέρθη par "ne s'excite plus contre lui", ce qui a peu de sens. Le context exige "ne se leva plus". (Voir d'ailleurs LIDDELL-SCOTT : προσεγείρω : lift up).

<sup>41</sup> *Une Vie grecque* ..., p. 10-11.

<sup>42</sup> καὶ ὁ Καῖσαρ βέλος βαλὼν ἐν τῷ τόξῳ τοῦ τὴν δορκάδα καταβαλεῖν, καὶ διὰ τῆς ὁπῆς τὸ βέλος εἰσελθὼν τὸν Πιλάτον ἀνῆρτησεν, R.M. JAMES, *o.c.*, p. 81.

<sup>43</sup> *Une Vie grecque*, p. 11-12.

<sup>44</sup> *Christusbilder* (Texte und Untersuchungen), Neue Folge 3 (1899), p. 207, n.3.

peut-être influencée par la traduction latine, et qu'elle pourrait dater du VIII<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle. Les manuscrits, dont Tischendorf s'est servi sont du XIV<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. D'autres codices repérés par les Bollandistes ne sont pas plus anciens.

*L'Epistola Tiberii ad Pilatum* se retrouve elle non plus, que dans des manuscrits du moyen âge. Les codices ne nous permettent donc pas de faire remonter la légende à une très haute époque: Glycas est du XII<sup>e</sup>, Cedrenus du XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup>; il est vrai que ce dernier est un compilateur.

L'ensemble de notre étude montre qu'il y a peu de chance que la légende soit ancienne.

En Occident, c'est une autre femme, qui s'en va à Rome et joue un rôle auprès de l'empereur: Véronique. Marie-Madeleine serait-elle la Véronique<sup>45</sup> grecque?

<sup>45</sup> *Vindicta Salvatoris*. TISCHENDORF, *o.c.*, p. 471-486.

## Six Hellenistic Epigrams

Giuseppe GIANGRANDE

It is a great pleasure and privilege for me to be able to offer a contribution to the *Mélanges* published in honour of my dear colleagues and friends Prof. R. Bogaert and Prof. H. van Looy. Through their copious and much admired publications they have kept the University of Ghent in the forefront of international research. Prof. H. van Looy has, moreover, given vital help which enabled my Classics Research Centre in London to survive. To both my colleagues I offer my thanks for the friendship which they have granted to me, and my best wishes for a happy and productive retirement.

I shall deal here with six epigrams, all contained in the collection "*Further Greek Epigrams*" edited by D.L. Page (Cambridge 1981).

I. First, we shall examine the famous epigram by Philostephanus, in which the poet describes a lake, or mere (λίμνη). It is discussed in Page, *op. cit.*, p. 21; the most difficult problem has been seen by the critics in the mss. reading λέλειπται at the end of line 1:

γοίῃ δ' ἐν Σικελῶν Τρινόκριδι χεῦμα λέλειπται  
οἰνότατον, λίμνη ...

Page, *loc. cit.*, states that "λέλειπται remains unintelligible", whilst several conjectures have been proposed. In reality, the mss. reading λέλειπται is not only sound, but indeed the *mot juste*. The ancients distinguished between various λίμναι: one type was the λίμνη which had been "left by the sea or a river" (LSJ, s.v. λίμνη, 1), best described in *Iliad* XXI, 317. Here, in line 1 of the epigram, λέλειπται indicates that the λίμνη described by Philostephanus belonged to the type under discussion. The λίμνη mentioned by Philostephanus was evidently "left" (λέλειπται) by the sea: for χεῦμα in line 1 of the epigram cf. *Further Gr. Epigr.* 1312-1313 πόντου χεύματα. The sand which we find in line 4 of the epigram (ψάμαθον) corresponds to the sand (ψαμόθοισι) we come across in *Iliad* XXI, 319.



II. Let us now consider an anonymous epigram, *Further Gr. Epigr.* 1252 ff., (= *A.P.* VII,546):

εἶχε κορωνοβόλον πενίης λιμηρὸν Ἀρίστων  
 ὄργανον, ᾧ πτηνὰς ἠκροβόλιζε χέναις  
 ἦκα παραστείχων δολίην ὁδόν, οἷος ἐκεῖνος  
 ψεύσασθαι λοξοῖς ὄμμασι φερβομένους.  
 5 νῦν δ' ὁ μὲν εἶν' Αἶδηι, τὸ δέ οἱ βέλος ὀρφανὸν ἤχου  
 καὶ χερὸς, ἣ δ' ἄγρη τύμβον ὑπερπέταται.

Waltz's translation of the phrase τὸ δέ οἱ βέλος ὀρφανὸν ἤχου καὶ χερὸς, in lines 5-6, is evasive ("son arme ne vibre plus, privée de sa main"), and the same holds true of Beckby's ("nimmermehr zwischen Geschosse aus seiner Hand"). Page, *ad loc.*, observes that ὀρφανὸν ἤχου καὶ χερὸς "«his missile is bereft of noise and hand» is a most disagreeable phrase, far below the level of this elegant composer", and suggests altering the text into ἐκ χερὸς. Page's observation is ungrounded: the phrase ὀρφανὸν ἤχου καὶ χερὸς is a *hendiadys*, the sense being "his missile is bereft of his hand's noise", i.e. "bereft of the noise produced by his hand", the genitive χερὸς being *genitivus causae*. *Hendiadys* is, I need hardly add, a stylistic feature much liked by Hellenistic poets (cf. e.g. Lapp, *De Callimachi tropis et figuris*, p. 52, and Bauer, *Wört.N.T.*, s.v. καί I,d). For the "Abhängigkeitsverhältnis" of genitives cf. Blass-Debrunner § 442,16.

III. Let us now proceed to *Further Gr. Epigr.* 191 ff. (= *A.P.* VI,331):

παῖδα πατήρ Ἀλκων ὀλοῶι σφιγχθέντα δράκοντι  
 ἄθρήσας δειλῇ τόξον ἔκαμψε χερὶ  
 θηρὸς δ' οὐκ ἀφάμαρτε, διὰ στόματος γὰρ οἰστός  
 ἦξεν τυθοῦ βοιὸν ὑπερθε βρέφους.  
 5 παυσάμενος δὲ φόνοιο παρὰ δρυὶ τῇδε φαρέτρην  
 σῆμα καὶ εὐτυχίης θῆκε καὶ εὐστοχίης.

Page, *ad loc.*, regards the phrase παυσάμενος φόνοιο in line 5 as "very weak", and Diggle does worse (*apud* Page): he violates Greek grammar, because he thinks that φόνοιο is "not the killing of the snake by Alcon, but the intended killing of the child by the snake, which Alcon has prevented". Diggle's proposal is refuted by Greek grammar, because the verb παύω, παύομαι with the genitive (in this case, the genitive φόνοιο) means "to finish something which one has undertaken" (in this case, the sense is that "Alcon, having finished the killing, dedicated the quiver"), not to

finish something which has been undertaken by someone else: in other words, the phrase παυσόμενος φόνοιο can only mean that Alcon has finished the killing of the snake which he had undertaken, and cannot mean that Alcon finished "the intended killing of the child by the snake".

It remains to be added that the phrase παυσόμενος φόνοιο "having finished the killing, he dedicated his quiver" is the opposite of "weak", and is in reality fully appropriate. The point is that, as a rule, one dedicated quivers, etc., in temples (cf. e.g. Kühn, *Topica epigrammat. dedicat. graec.*, Diss. Breslau 1906<sup>1</sup>), whereas Alcon, instead, dedicated his quiver immediately, on the spot, as is emphasized by the words παρὰ δρυὶ τῇδε, i.e. at the foot of the tree from which the snake had come down in order to suffocate the child (*patula nam lapsus ab arbore*, Val. Fl. I, 399, quoted by Page *ad loc.*). The phrase παυσόμενος φόνοιο has, therefore, a pointed force: Alcon dedicated his quiver "as soon as he had finished the killing of the snake", i.e. he did not wait to dedicate it later, in a temple, as was generally done.

IV. In *Further Gr. Epigr.* 1046 ff. (= A.P. VII, 61) we read:

γαῖα μὲν ἐν κόλποις κρύπτει τόδε σῶμα Πλάτωνος,  
 ψυχὴ δ' ἄθανάτον τάξιν ἔχει μακάρων,  
 υἱοῦ Ἀρίστωνος, τὸν τις καὶ τηλόθι ναίων  
 τιμᾷ ἀνὴρ ἀγαθὸς θεῖον ἰδόντα βίον.

The critics have objected to ἰδόντα in line 4 of the epigram: for the sake of brevity, I refer the readers to Page's commentary *ad loc.* In reality, the mss. reading ἰδόντα is perfectly sound: ἰδόντα here means "having lived"; the sense is that Plato "led, lived, a divine life". For such a meaning of ὁράω cf. Bauer, *Wört.N.T.*, s.v. ὁράω, 1 b, and s.v. εἶδον, 5 ("erleben", "erfahren"). The meaning in question of the verb is both attested in prose and in poetry.

V. We shall now proceed to a distich (*Further Gr. Epigr.* 1156 f., = A.P. VII, 324):

ἄδ' ἐγὼ ὁ περίβωτος ὑπὸ πλακὶ τῷδε τέθοιμαι  
 μούνῳ ἐνὶ ζώοντι ἀνέρι λυσαμένοι.

<sup>1</sup> Cf. also W.H.D. ROUSE, *Greek Votive Offerings*, Cambridge 1902, *General Index*, p. 416, s.v. φαρέτρα.

This couplet is dedicated to a "faithful wife" (Page, *ad loc.*); the lemmatist comprehended this, as his words show (εἷς υἱὸν γυναιῖκα σώφρονα καὶ μόνονδρον). Page cannot understand the epithet περίβωτος, and adds that, when epithets of the kind are employed in epitaphs, the words following such epithets "add the reason" why the epithet has been employed. Here, the epithet περίβωτος, praising the woman, is explained by the words that follow, i.e. by the pentameter, where the participle λυσομένη is causal: the lady was "celebrated", "famous" (περίβωτος), because she had only slept (λυσομένη) with one man, her husband. In other words, we are faced with an epigram on the *topos* of "decline of morality among women" (Lattimore, *Themes in Greek and Latin Epitaphs*, p.296): faithfulness is treated "as something extraordinary" (Lattimore, *loc. cit.*), so that a woman who remains faithful to her husband, like the woman celebrated in the distich we are examining, could be described as "famous", "celebrated" (περίβωτος) because of the extraordinary virtue she had possessed, i.e. faithfulness. Cf. also Lattimore, *op. cit.*, p. 291, quoting Kaibel, *Ep.Gr.* 272 B. The *topos* under discussion is frequently used by poets writing in the first and second century A.D.: probably, therefore, the dating of the epigram proposed by Peek (*GVI* 460) is correct (Page calls the epigram "undatable"). Cf. also Lattimore, *op. cit.*, p. 337 (for the Roman period).

VI. To conclude, we shall explain an epigram by Cornelius Longus, *Further Gr. Epigr.* 253 ff., = *A.Pl.* 117:

οὐ σε, μάκαρ Κυνέγειρε, τὸν ὡς Κυνέγειρον ἔγραψε  
 Φᾶσις, ἐπεὶ βριαραῖς ἄνθετο σὺν παλάμαις.  
 ἀλλὰ σοφὸς τις ἦν ὁ ζωγράφος, οὐδέ σε χειρῶν  
 νόσφισε, τὸν χειρῶν οὔνεκεν ἀθάνατον.

Jacobs suggested, in line 1, Κυνέγειρ', ἐτύμως, which is accepted and praised as a "clever conjecture" by Page. In reality, the conjecture is unwarranted. Diggle (*apud* Page) offers an inane proposal (he would like to alter the mss. reading Κυνέγειρε, τὸν ὡς into Κυνέγειρ' ἔτυμ' ὡς).

The text of line 1 is perfectly sound. There is no doubt that the correct word-order would be the one proposed, conjecturally, by Beckby in his edition, i.e.

Οὐ σέ, μάκαρ Κυνέγειρ', ὡς τὸν Κυνέγειρον ἔγραψε

The sense is, of course, "Phasis did not depict you, o Kynegiros, as the famous (ὡς τόν) Kynegiros...". The article

τόν is emphatic, and means "that famous", "the famous", "the Kynegiros".<sup>2</sup> However, what would be the correct word-order (ὥς τόν) has been here changed by the poet, who has written τὸν ὥς Κυνέγειρον, by hyperbaton. That is to say, the poet, instead of writing ὥς τόν, has written τὸν ὥς because he has employed the *trajectio*, or hyperbaton, of the article τόν. The article τόν, referring to the name Κυνέγειρον (τὸν...Κυνέγειρον) is separated from Κυνέγειρον by the interposed word ὥς. This type of hyperbaton of the article is common in Hellenistic poetry (cf. especially Boldt, *De liberiore collocat.verborum...*Göttingen 1884, p. 11 ff.: "de articuli hyperbato").

My learned friends Prof. H. van Looy and Prof. R. Bogaert have always insisted, in their publications, on the fact that we must strive to interpret Greek texts instead of hastily mutilating them by unwarranted conjectures: I hope that my contribution to the *Mélanges* published in their honour will be to their liking.

<sup>2</sup> Cf. P. WALTZ, *De Antipatro Sidonio*, p. 79. Cynegiros was famous because he had lost both his hands at the battle of Marathon.

## Le catalogue mélitien réexaminé

Hans HAUBEN

En exécution d'une décision prise par le Concile de Nicée visant à réintégrer l'église mélitienne à la communauté catholique<sup>1</sup>, l'évêque Alexandre d'Alexandrie reçut Melitios de Lykopolis, chef de file du mouvement schismatique, accompagné de son clergé<sup>2</sup>, en audience officielle. La réception eut lieu quelque temps après la clôture du Concile (25 juillet 325), soit à une date mal déterminable entre cette clôture et novembre 327 (mais plutôt dans la première moitié de cette période), soit au cours de ce même mois de novembre 327<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Pour Melitios et le mouvement schismatique portant son nom, voir les références bibliographiques dans H. HAUBEN, *La réordination du clergé mélitien imposée par le Concile de Nicée*, in *AncSoc* 18 (1987), pp. 203-207, spéc. p. 203 n. 2. Y ajouter le livre récent de T. VIVIAN, *St. Peter of Alexandria, Bishop and Martyr*, Philadelphia 1988, surtout pp. 15-40 ("The Beginning of the Melitian Schism: 304-6") et 53. Pour les modalités de la réintégration, voir Annick MARTIN, *Athanase et les Méliitiens (325-335)*, in *Politique et Théologie chez Athanase d'Alexandrie* (ed. Ch. KANNENGIESSER), Paris 1974, pp. 31-61, spéc. pp. 33-36; cf. H. HAUBEN, *art. cit.*

<sup>2</sup> Athanase, *Apol. sec.* 72.1: τοὺτους Μελίτιος καὶ παρόντας παρέδωκεν Ἀλεξάνδρῳ τῷ ἐπισκόπῳ.

<sup>3</sup> Le problème de la datation est étroitement lié à celui de l'historicité de la supposée seconde session du Concile de Nicée en 327. Il dépend également de l'interprétation du passage chez Athanase (*Apol. sec.* 59.3) concernant les "cinq mois" avant la mort d'Alexandre survenue le 17 avril 328, à compter à partir de la réception des méliitiens et/ou de la supposée seconde session: cf., p. ex., J. STEVENSON, *A New Eusebius. Documents illustrative of the history of the Church to A.D. 337*, London 1975 (=1957), p. 380.

S'il y eut effectivement une "Nachsynode" (ainsi R. LORENZ, *Das Problem der Nachsynode von Nicäa (327)*, in *ZKG* 90, 1979, pp. 22-40, avec bibliographie antérieure et état de la question), il y a deux scénarios possibles: 1. Audience de Melitios après le Concile de 325, sans qu'il y ait lieu de supposer un délai trop long; échec de la réconciliation; nouvelle réconciliation à la "Nachsynode" (cinq mois comptés à partir de la seconde session et de la nouvelle réconciliation, mais non de la grande audience où eut lieu la transmission du catalogue mélitien); 2. Audience de Melitios n'ayant lieu qu'après la réconciliation intervenue à la "Nachsynode", donc en novembre 327 (cinq mois comptés à partir de la "Nachsynode" et de la grande audience).

Pour éviter qu'il ne gonflât subrepticement ses effectifs<sup>4</sup>, Melitios dut présenter à cette occasion une liste avec les noms de ses évêques ainsi que de son clergé travaillant dans la capitale. En voici le texte<sup>5</sup>, comme il a été transmis par Athanase<sup>6</sup> et édité par Opitz<sup>7</sup>. La liste épiscopale du Concile de Nicée mise à part, il s'agit du plus ancien catalogue d'évêques égyptiens<sup>8</sup>.

Βρέβιον δοθὲν πορὰ Μελιτίου Ἀλεξάνδρῳ τῷ ἐπισκόπῳ (p. 149)

- |                                |          |
|--------------------------------|----------|
| 1 ἐγὼ Μελίτιος ἐς Λυκῶ         | 20       |
| 2 Λούκιος ἐν Ἀντινόου          |          |
| 3 Φασιλεὺς ἐν Ἑρμουπόλει       |          |
| 4 Ἀχιλλεὺς ἐν Κουσαίς          |          |
| 5 Ἀμμώνιος ἐν Διοσπόλει        |          |
| 6 < . . . > ἐν Πτολεμαίδι      | (p. 150) |
| 7 Παχύμης ἐν Τεντύροις         |          |
| 8 < . . . > ἐν Μοῦσμιανουπόλει |          |
| 9 Θεόδωρος ἐν Κόπτῳ            |          |
| [ἐν Θηβοίδι]                   | 5        |

Si, par contre, on n'admet pas l'historicité d'une seconde session du Concile, il n'y a pas de doute possible: dans ce cas, l'audience doit certainement avoir eu lieu au cours du mois de novembre 327 (la période de cinq mois ne pouvant avoir comme point de départ que la réception des mélitien), c.-à-d. plus de deux ans après la clôture du Concile: voir, dans ce sens, Annick MARTIN, *Athanase* (n. 1), p. 37; cf. L.W. BARNARD, *Athanasius and the Meletian Schism in Egypt*, in *JEA* 59 (1973), pp. 181-189, spéc. p. 184; G. FERNÁNDEZ-HERNÁNDEZ, *El cisma meleciano en la Iglesia egipcia*, in *Gerión* 2 (1984), pp. 155-180, spéc. p. 167; T. VIVIAN (n. 1), p. 37.

Il s'ensuit que le *terminus post quem* de la mort de Melitios, mort qu'on situe généralement en 327-328 (après la soumission du catalogue et avant la mort d'Alexandre: voir Annick MARTIN, *Athanase*, p. 37 et n. 14), pourrait, à la rigueur, être situé environ deux ans plus tôt.

<sup>4</sup> Athanase, *Apol. sec.* 71.5, mettant malicieusement en doute l'honnêteté de son adversaire.

<sup>5</sup> "Breviarium a Melitio datum Alexandro episcopo", enregistré sous le n° 2955 X01 dans le TLG: voir L. BERKOWITZ - K.A. SQUITIER, *Thesaurus Linguae Graecae. Canon of Greek Authors and Works*, New York - Oxford 1986<sup>2</sup>, p. 217.

<sup>6</sup> Athanase, *Apol. sec.* 71.6.

<sup>7</sup> H.G. OPITZ, *Athanasius. Werke* II 1, Berlin-Leipzig 1935, pp. 149-151 (= J.P. MIGNE, *PG* XXV, col. 376-377).

<sup>8</sup> Voir St. TIMM, *Das christlich-koptische Aegypten in arabischer Zeit [Beihefte zum Tübinger Atlas des Vorderen Orients, Reihe B,41] I*, Wiesbaden 1984, pp. 2 et 14 nn. 11-12.

10	Κάλης ἐν Ἑρμεθί	
11	Κόλλουθος ἐν τῇ ᾧνω Κυνῶ	
12	Πελάγιος ἐν Ὁξυρύγχῳ	
13	Πέτρος ἐν Ἑρακλέους	
14	Θέων ἐν Νειλουπόλει	10
15	Ἰσαάκ ἐν Λητοῦς	
16	Ἑρακλείδης ἐν Νικίους	
17	Ἰσαάκ ἐν Κλεοπατρίδι	
18	Μέλας ἐν Ἀρσενόιτῃ	
19	< . . . > ἐν Ἡλίους	15
20	Αμῶς ἐν Λεόντων	
21	Ἰσίων ἐν Ἀθριβί	
22	< . . . > ἐν Φαρβεθῶ	
23	Ἀρποκρατίων ἐν Βουβάστῳ	
24	Μωσῆς ἐν Φακουσαῖς	20
25	Καλλίνικος ἐν Πηλουσίῳ	
26	Εὐδοάμων ἐν Τάνει	
27	Ἐφροῖμ ἐν Θμουί	
28	< . . . > ἐν Σαί	
29	Ἑρμαῖων ἐν Κυνῶ καὶ Βούσιρι	25
30	Σωτήριχος ἐν Σεβεννύτῳ	
31	Πινινούθης ἐν Φθενεγύ	
32	Κρόνιος ἐν Μετήλι	
33	Ἀγαθάμμων ἐν τῇ Ἀλεξανδρέων χώρᾳ	
34	ἐν Μέμφι Ἰωάννης (κελευσθεὶς παρὰ τοῦ βασιλέως εἶναι μετὰ τοῦ ἀρχιεπισκόπου)	30
Οἱ μὲν ἐν Αἰγύπτῳ οὗτοι, τῶν δὲ ἐν Ἀλεξανδρείᾳ εἶχε κληρικῶν·		
35	Ἀπολλώνιος πρεσβύτερος	(p. 151)
36	Εἰρηναῖος πρεσβύτερος	
37	Διόσκορος πρεσβύτερος	
38	Τύραννος πρεσβύτερος	
	Διάκονοι	5
39	Τιμόθεος διάκονος	
40	Ἀντίνοος διάκονος	
41	Ἑφαιστίων διάκονος	
καὶ 42 Μακάριος πρεσβύτερος τῆς Παρεμβολῆς		

Le catalogue, bien connu de tous ceux qui s'occupent de l'histoire de l'Église en Égypte, a déjà fait l'objet d'une intéressante analyse, provisoire il est vrai, par Annick Martin<sup>9</sup>. Dans les pages

<sup>9</sup> Annick MARTIN, *Athanase* (n. 1), pp. 32-40, *passim*.

qui suivent, je voudrais me limiter à quelques remarques supplémentaires, qui, à mon avis, sont indispensables pour une bonne évaluation du schisme mélitien à un moment crucial de son histoire.

Afin de pouvoir interpréter le document de façon correcte, il faut tout d'abord se rendre compte de sa structure à la fois hiérarchique, géographique et administrative. Il se compose de deux parties: A. les évêques de la *khōra* égyptienne; B. le clergé subalterne de la métropole (qui, elle, n'avait juridiquement jamais fait partie de l'Égypte proprement dite). La bipartition est bien indiquée par la formulation de la l. 32, p. 150. La partie A commence par Melitios lui-même (n° 1), suivi des autres évêques, qui se succèdent plus ou moins – nous nous expliquerons par la suite – dans un ordre géographique allant du sud vers le nord. Elle se termine par la mention de Jean, évêque de Memphis (n° 34). La partie B énumère 4 prêtres (n°s 35–38) et 3 diacres (n°s 39–41) à Alexandrie, suivi du prêtre – l'aumônier<sup>10</sup> mélitien pour ainsi dire – de la *Parembolē*, le camp militaire de Nikopolis (n° 42)<sup>11</sup>. Il s'ensuit qu'il n'y avait pas d'évêque mélitien dans la capitale et, à en croire Athanase, que le fameux Iskhyras ne faisait, à ce moment, pas partie du clergé mélitien, la région de Maréote tombant directement sous la juridiction du siège alexandrin<sup>12</sup>.

La partie B ne posant pour le reste pas de problèmes, concentrons-nous sur la partie A, l'épiscopat de la *khōra*. Remarquons tout d'abord que dans la série des évêques, il manque cinq ou six noms: ceux de Ptolemaïs (n° 6), Maximianoupolis (n° 8), Héliopolis (n° 19), Pharbaïthos (n° 22), Saïs (n° 28) et, sans doute, celui de Thèbes (p. 150, l. 5): ou bien leurs noms ont disparu durant la transmission du texte au cours des siècles, ou bien il est question de sièges vacants<sup>13</sup>. Quant à la mention ἐν Θηβοῖδι, elle n'est pas très claire. Certes, il peut s'agir d'une "Randbemerkung"<sup>14</sup>, d'une "Unterschrift" ou "Überschrift"<sup>15</sup> ou même d'une "correction"

<sup>10</sup> Cf. C.J. HEFELE, *Histoire des Conciles* I 1, Paris 1907, p. 502 [355].

<sup>11</sup> Cf. A. CALDERINI, *Dizionario dei nomi geografici e topografici dell' Egitto greco-romano* I 1, Le Caire 1935, p. 134.

<sup>12</sup> Voir Annick MARTIN, *Athanase* (n. 1), p. 48 et n. 41; St. TIMM (n. 8) IV (1988), pp. 1594–1595.

<sup>13</sup> Cette dernière interprétation est préconisée par St. TIMM (n. 8) IV (1988), pp. 1625 et 1626 n. 3.

<sup>14</sup> Ainsi H.G. OPITZ (n. 7) dans son commentaire (mais dans ce cas elle ne concerne pas seulement les lignes 1–6 de la page 150 comme il écrit, mais bien les n°s 1–10).

<sup>15</sup> St. TIMM (n. 8) I (1984), p. 175 n. 2: "Ob dieses 'en Thēbaidi' als Unterschrift unter den vorangegangenen Listentext (von Lyko(polis) bis Koptos)



ultérieure<sup>16</sup>. Il me semble plus logique, toutefois, d'y voir le siège de Thèbes (Diospolis magna). En effet, de même que le nom du nome est parfois utilisé pour désigner l'évêché<sup>17</sup>, ainsi il est plausible que dans ce cas le nom de la région ou de la province soit mentionné au lieu de la ville la plus prestigieuse, dont elle avait dérivé son nom<sup>18</sup>, d'autant plus que la mention se trouverait exactement à sa place: entre Koptos et Hermôthis<sup>19</sup>.

Pour mieux s'orienter, on pourrait faire appel à la carte 6 B ("Die von Meletius v. Lycopolis eingesetzten Bischöfe") de l'*Atlas zur Kirchengeschichte*<sup>20</sup>. Malheureusement, elle n'est pas tout à fait correcte. Ainsi il faut rayer Latopolis et Hypsêlis. Comme on le verra, Isaak était évêque à Lētopolis (Wasīm) et non à Latopolis (Isnā). Pour ce qui est du siège d'Hypsêlis, en 332 Athanase fut faussement accusé d'avoir fait assassiner l'évêque Arsenios, qui faisait preuve de sympathies mélitiennes. À ce moment, Arsenios devait déjà avoir été en fonction depuis plusieurs années, mais rien

oder als Überschrift über das folgende: Hermethis gehört, ist noch nicht entschieden".

<sup>16</sup> Il s'agirait alors d'une note additionnelle faisant écho à ἐν Αἰγύπτῳ (p. 150 l. 32). Sans aucun doute, le terme 'Égypte', explicitement mis en opposition à 'Alexandrie', y est synonyme de 'khōra' (embrassant toute la vallée du Nil), mais une lecture ultérieure peut l'avoir erronément interprété comme '(région ou province d') Égypte' par opposition à '(région ou province de) Thébaidé', donnant lieu ainsi à une note explicative pour les dix premiers numéros du document.

<sup>17</sup> Ainsi Arsinoîtēs (n°18) pour Arsinoë (cf. G. FEDALTO, *Liste vescovi del patriarcato di Alessandria*, in *Studia Patavina*, 31, 1984, pp. 249-323, spéc. p. 286), Phthenegy (n°31) (= Phthenetou ou Phthenotēs; voir G. FEDALTO, p. 255 [l'identification est tout à fait logique étant donné que Phthenegy se trouve entre Sebennytyos, n°30, et Metêlis, n°32, sur la ligne est-ouest]; cf. W. HELCK, *Die altägyptische Gauen*, Wiesbaden 1974, p. 44; A. CALDERINI - S. DARIS, *Dizionario dei nomi geografici e topografici dell'Egitto greco-romano V*, Milano 1987, p. 70) pour Bouto et l'Alexandreôn khōra (n°33) pour Hermopolis parva (voir *infra*).

<sup>18</sup> Cf. d'ailleurs G. FEDALTO (n. 17), p. 305: "Thebae, Thebais, Diospolis magna sive superior, ...".

<sup>19</sup> Notons que H. GELZER (*Ungedruckte und wenig bekannte Bistümerverzeichnisse der orientalischen Kirche II*, in *Byz. Zeitschr.* 2, 1893, pp. 22-70, spéc. p. 25) considère également Thèbes comme un siège mélitien. C'est sans doute aussi l'opinion d'Annick MARTIN (*Athanase* [n. 1], pp. 32-33), qui parle de onze (et non de dix) sièges en Thébaidé (cf. *infra*) et de "l'absence du nom de 6 [et non de cinq] titulaires dans le catalogue mélitien".

<sup>20</sup> H. JEDIN - K.S. LATOURETTE - J. MARTIN, *Atlas zur Kirchengeschichte. Die christlichen Kirchen in Geschichte und Gegenwart*, Freiburg i. B. 1970; cf. p. 15\* (J. MARTIN).

n'indique qu'il avait encore été nommé par Melitios. De toute façon, il ne figure pas dans le catalogue<sup>21</sup>. D'autre part, il faut ajouter Hērakleopolis (n° 13), Pharbaithos (n° 22), Thmouis (n° 27), Bouto (n° 31)<sup>22</sup>, Hermopolis parva (n° 33)<sup>23</sup> et, sans doute, Thèbes<sup>24</sup>.

Au total, la liste mentionne le nom de 29 et peut avoir contenu celui de 35 évêques (y compris celui de Thèbes). Le nombre d'évêchés mélitiens (y compris celui de Thèbes) s'élève à 36, Kynopolis inferior et Bousiris (n° 29) étant apparemment administrés par le même évêque<sup>25</sup>.

Dans la période qui nous occupe, le territoire égyptien était divisé en deux provinces: Aegyptus et Thebaïs<sup>26</sup>. La frontière se trouvait au nord d'Antinoopolis<sup>27</sup>.

C'est par la province méridionale, où se trouvait le siège de Melitios, que débute le catalogue. Après la mention du chef (n° 1), désormais — du moins en théorie — ex-chef et évêque honoraire, étant donné qu'il se voyait dépourvu de tout pouvoir<sup>28</sup>, les évêchés sont énumérés du nord au sud, ou plutôt d'aval en amont, commençant par Antinoopolis (n° 2). Au total on compte 11 sièges (y compris Thèbes) pour la Thébaïde. Le siège le plus méridional est celui d'Hermethis (n° 10) (= Hermōnthis)<sup>29</sup>. Il n'y a que Diospolis (n° 5) qui pose encore un problème: s'agit-il de Diospolis parva

<sup>21</sup> Pour Arsenios, voir J. DAVID, art. *Arsène* 18, in *Dict. Hist. Géogr. Eccl.* IV (1930), col. 753-755; Annick MARTIN, *Athanase* (n. 1), pp. 48-49 et 53; cf. G. FEDALTO (n. 17), p. 296.

<sup>22</sup> Voir n. 17. Bouto (Phthenotēs) (en tant que siège mélitien) et Pharbaithos manquent également dans les listes de H. GELZER (n. 19), pp. 24-25.

<sup>23</sup> Voir *infra*.

<sup>24</sup> Voir *supra*.

<sup>25</sup> Cf. St. TIMM (n. 8) I (1984), pp. 318 ("War der Amtsinhaber des anderen Bistums: NN (in) Bousiris, gerade verstorben, oder hat Hermaiōn wirklich beide Bistümer verwaltet?") et 459.

<sup>26</sup> Voir Jacqueline LALLEMAND, *L'administration civile de l'Égypte de l'avènement de Dioclétien à la création du diocèse (284-382)*, Bruxelles 1964, pp. 41-57, surtout p. 53. Cf. J.D. THOMAS, *The epistrategos in Ptolemaic and Roman Egypt (Pap. Col. VI) II*, Opladen 1982, p. 19.

<sup>27</sup> Voir J.D. THOMAS (n. 26), p. 16 et n. 5. Cf. les cartes de C. DETLEF - G. MUELLER, in *Theologische Realenzyklopädie* I (1977), entre les pp. 512 et 513, et de G. FEDALTO (n. 17), p. 252.

<sup>28</sup> Ainsi plut-il au Concile de Nicée: voir n. 1. La *parrhêsia* (liberté d'expression et de comportement) dont, selon Athanase (*Apol. sec.* 71.5), Melitios aurait pu abuser après sa réadmission à l'église catholique, se voyait d'emblée largement étouffée. Néanmoins, après la déposition de son catalogue, il ne tarderait pas à reprendre ses libertés.

<sup>29</sup> Voir G. FEDALTO (n. 17), p. 301; St. TIMM (n. 8) I (1984), p. 153.

(Hūw)<sup>30</sup> ou plutôt de Diospolis magna (Thèbes)<sup>31</sup>? Dans aucune des deux possibilités la mention se trouve à sa place exacte. En vue de l'interprétation que j'ai préféré donner à la mention ἐν Θηβαΐδι, j'opterais volontiers pour Diospolis parva. Sans doute donc les deux Diospolis ont eu un évêque mélitien.

Suivent les évêques de la province d'Égypte (nos 11-34). L'ordre géographique est inverse, grosso modo du sud vers le nord, d'amont en aval.

D'abord nous distinguons les évêques de la Moyenne-Égypte, l'ancienne Heptanomia. Le premier évêché, le plus méridional, est celui de Kynopolis superior (n° 11). Viennent ensuite Oxyrhynchos (n° 12), Hērakleopolis (n° 13) et Nilopolis (n° 14). L'évêque d'Arsinoë (n° 18 ne se trouve pas à sa place. Il n'est mentionné qu'après celui de Lētopolis (n° 15) et deux évêques de la Basse-Égypte, ceux de Nikiou (n° 16) et de Kleopatris (n° 17). Ce n'est pas très surprenant compte tenu de la situation géographique particulière du Fayyout et de la place à part qu'avait traditionnellement occupé le nome arsinoïte dans l'administration<sup>32</sup>.

En ce qui concerne le n° 15, Ἰσοῶκ ἐν Λητοῦς, il y a souvent eu confusion. Il faut commencer par distinguer trois localités: 1. Latopolis (Isnā) en Thēbaïde<sup>33</sup>; 2. Lētopolis (Wasīm) au nord de Memphis<sup>34</sup>; 3. Lētopolis, un village du Fayyout (Arsinoïte), bien attesté dans la documentation papyrologique<sup>35</sup>. Or, étant donné le caractère villageois de la localité du Fayyout, nous pouvons l'exclure d'emblée. Entre les deux villes, le choix n'est pas difficile.

<sup>30</sup> Ainsi H. GELZER (n. 19), p. 25; Annick MARTIN, *Athanase* (n. 1), p. 38.

<sup>31</sup> Ainsi G. FEDALTO (n. 17), p. 306. Diospolis parva, par contre, ne figure pas dans ses listes (p. 300). St. TIMM (n. 8) III (1985), pp. 1120 et 1124 n. 3, ne se prononce pas ("nicht zu entscheiden").

<sup>32</sup> Voir A. CALDERINI - S. DARIS (n. 17) II 2 (1975), pp. 154-155; J.D. THOMAS (n. 26), p. 24.

<sup>33</sup> A. CALDERINI - S. DARIS (n. 17) III 2 (1980), pp. 182-183, et Supplemento 1° (1935-1986) (1988), p. 184, s.v. Λάτων πόλις; St. TIMM (n. 8) III (1985), pp. 1181-1193, s.v. Isnā.

<sup>34</sup> A. CALDERINI - S. DARIS (n. 17) III 2 (1980), p. 197, s.v. Λητοῦς πόλις n°1. L'article Wasīm n'a pas encore paru dans le répertoire de St. TIMM (n. 8).

<sup>35</sup> A. CALDERINI - S. DARIS (n. 17) III 2 (1980), pp. 197-198, s.v. Λητοῦς πόλις n°2; St. TIMM (n. 8) III (1985), pp. 1493-1494, s.v. Lētous. Il est à remarquer que dans le Supplemento 1° au *Dizionario* (n. 33), p. 186, s.v. Λητοῦς πόλις n°2 (c.-à-d. le village), il y a confusion dans les renvois bibliographiques: tandis que la référence à l'oeuvre de Timm a bien trait au village de l'Arsinoïte, celle au *Lexikon der Aegyptologie* (III, coll. 1009-1011) concerne en fait Lētopolis-Wasīm.

Tenant compte du fait que Λητοῦς (n° 15) est mentionné entre Nilopolis au sud (n° 14) et Nikiou au nord (n° 16), il n'y a pas de doute possible: il s'agit certainement de Lêtopolis-Wasīm, comme l'ont d'ailleurs vu la plupart des savants<sup>36</sup>. Ainsi nous pouvons mieux comprendre pourquoi Isaak était capable de venir visiter ses confrères à Alexandrie en 335, à la veille du Synode de Tyr<sup>37</sup>. Dans les circonstances critiques où se trouvaient les méliens à ce moment, un voyage à partir d'Isnā aurait entraîné beaucoup plus de risques.

Malheureusement, certains ont voulu distinguer deux villes au nom de Lêtopolis (/Latopolis) dans le nord: Lêtopolis-Wasīm et une ville quelque part dans le Delta, ce qui a donné lieu à des erreurs<sup>38</sup>. La confusion est due au fait que Lêtopolis-Wasīm est située dans une région transitoire qui était attribuée tantôt à la Basse-Égypte<sup>39</sup> ou au Delta<sup>40</sup>, tantôt à une circonscription administrative considérée comme appartenant à la Moyenne-Égypte (Heptanomia<sup>41</sup> ou Arkadia<sup>42</sup>). En fait, au nord de Memphis il n'y a

<sup>36</sup> Ainsi H. GELZER (n. 19), p. 27; A.L. FEDER, *Studien zu Hilarius von Poitiers* II (Sitzb. Kais. Akad. Wiss. Wien, Phil.-Hist. Kl. 166, 5), Wien 1911, p. 86; A. CALDERINI - S. DARIS (n. 17) III 2 (1980), p. 197. Mais tandis que M. LE QUIEN (*Oriens Christianus* II, Parisiis 1740, col. 521-522 et 609) hésitait encore entre les deux villes, G. FEDALTO (n. 17) situe Isaak sans discussion à Isnā (p. 302).

<sup>37</sup> P. London VI (P. Jews) 1914: H.I. BELL, *Jews and Christians in Egypt. The Jewish Troubles in Alexandria and the Athanasian Controversy*, London 1924, pp. 53-71, texte capital pour notre connaissance de l'évolution du schisme. Pour Isaak, voir p. 63. Voir aussi A.L. FEDER (n. 36), pp. 85-86.

<sup>38</sup> Cf. H. GELZER (n. 19), p. 27: une ville "in Unterägypten" (se référant à Claude Ptolémée IV 5, 46 [voir *infra*, n. 40]) et une autre "unweit Memphis in Mittelägypten" (dont Isaak était l'évêque). Cette thèse fut reprise par A.L. FEDER (n. 36), pp. 85-86. Mais dans sa liste, H. GELZER (pp. 24-25) signale un siège du nom de Latopolis dans la province (d'époque byzantine) d'Aegyptus I (toutefois sans référence au catalogue méliens) tandis qu'il omet le siège de Lêtopolis parmi ceux de la province d'Arkadia, à laquelle appartenait en fait la ville d'Isaak à l'époque mentionnée. Cette dernière erreur peut dériver en partie de M. LE QUIEN (n. 36), col. 521-522, qui, lui aussi, situait "Latopolis"-Wasīm en Aegyptus I. De même, G. FEDALTO (n. 17) range Lêtopolis-Wasīm encore parmi les villes d'Aegyptus I (p. 258) au lieu d'Arkadia (tandis que sa carte, p. 252, est correcte).

<sup>39</sup> Traditionnellement, le Létopolite constituait le 2<sup>e</sup> nome de la Basse-Égypte: voir W. HELCK (n. 17), pp. 151-153.

<sup>40</sup> Ainsi Claude Ptolémée IV 5, 46: voir W. HELCK (n. 17), p. 44.

<sup>41</sup> Sans doute le Létopolite était le 7<sup>e</sup> nome de l'Heptanomia (I<sup>er</sup> siècle av./I<sup>er</sup> siècle après J.-C. - début IV<sup>e</sup> siècle): voir A. CALDERINI - S. DARIS (n. 17) II 2 (1975), pp. 154-155; J.D. THOMAS (n. 26), pp. 24-25.

<sup>42</sup> Ainsi Hiérocclés: voir W. HELCK (n. 17), p. 47.

qu'une seule ville ayant porté le nom de Lētopolis, c.-à-d. Wasīm, et c'est de cette ville qu'Isaak était l'évêque<sup>43</sup>.

Si nous comptons Lētopolis parmi les villes de la Moyenne-Égypte, nous arrivons à six évêchés mélitiens pour cette région. Il faut y ajouter un septième: le siège de Memphis<sup>44</sup>, mentionné tout à la fin (n° 34) pour des raisons que nous tâcherons d'élucider ailleurs.

Du n° 16 (Nikiou) au n° 33 (Alexandreōn khōra) – sauf le n° 18 (Arsinoē) – sont énumérés 18 évêchés de la région du Delta. Nikiou (n° 16) et Kleopatris (n° 17) se situent dans la partie sud-ouest, au nord de Lētopolis. Suit une série de sièges du Delta oriental (région qui allait constituer plus tard les provinces de l'Augustamnica<sup>45</sup>), plus ou moins du sud vers le nord (nos 19-27). Enfin, c'est le tour de la partie nord-est (nos 28-33). La série nous conduit logiquement jusqu'aux portes d'Alexandrie, ville qui fera l'objet de la partie B du catalogue mélitien: il s'agit de la "région des Alexandrins" (n° 33), nome dont le chef-lieu était Hermopolis parva (Damanhūr)<sup>46</sup>.

Récapitulons: des 36 sièges mélitiens, 11 se situent dans la province de Thēbaïde et 25 dans la province d'Égypte, dont 7 en Moyenne-Égypte et 18 dans la région du Delta. Alexandrie et le Camp peuvent compter sur 5 prêtres et 3 diacres. Ce qu'on peut déduire en tout cas de ces chiffres, c'est que l'église parallèle des mélitiens se trouvait bien implantée dans toutes les régions de la vallée du Nil<sup>47</sup>.

<sup>43</sup> Voir A. CALDERINI – S. DARIS (n. 17) III 2 (1980), p. 197 (renvoyant e.a. au passage de Claude Ptolémée [voir *supra*, n. 40]).

<sup>44</sup> Le Memphite avait appartenu à l'Heptanomia et ferait partie plus tard de la province d'Arkadia: voir A. CALDERINI – S. DARIS (n. 17) II 2 (1975), pp. 154-155; G. FEDALTO (n. 17), p. 289.

<sup>45</sup> Voir la carte chez G. FEDALTO (n. 17), p. 252.

<sup>46</sup> Voir déjà le commentaire de J.P. MIGNÉ, *PG* XXV, col. 375 n. 24; en outre: A. CALDERINI – S. DARIS (nn. 12 et 17) I 1 (1935), pp. 208-209; II 3 (1975), pp. 174-175; *Supplemento* 1° (1986), p. 23; H. GAUTHIER, *Les nomes d'Égypte depuis Hérodote jusqu'à la conquête arabe* (MIFAO 25), Le Caire 1935, pp. 133-135; H. HENNE, *Sur trois nomes du Delta*, in *Actes du V<sup>e</sup> Congrès International de Papyrologie* (Oxford 1937), Bruxelles 1938, pp. 137-158, spéc. pp. 137-148; A. JAEHNE, *Die 'Alexandréων Χώρα*, in *Klio* 63 (1961), pp. 63-103, spéc. p. 81; W. HELCK (n. 17), pp. 167-192; cf. pp. 43-44 et la carte 13, p. 211; St. TIMM (n. 8) II (1984), p. 508. L'évêque en question, Agathammōn, aurait dû figurer dans le catalogue de G. FEDALTO (n. 17) à la page 257 au lieu de 312.

<sup>47</sup> Voir à ce sujet les remarques judicieuses d'Annick MARTIN, *Athanase* (n. 1), pp. 32-33.

Analysant ces chiffres de plus près, on est frappé par le bel équilibre entre le Nord (le Delta) et le Sud (la Thébaïde et la Moyenne-Égypte): 18-18. Mais quand on les compare à la totalité des sièges épiscopaux attestés, l'église mélitienne semble à première vue quand même mieux établie dans la partie méridionale du pays. Selon Friend, "by circa 325 the Melitians had their bishops in every second or third city in Middle and Upper Egypt, compared with only one out of every six or seven cities in the Delta"<sup>48</sup>. En effet, quand on consulte les listes des évêchés ou les cartes historiques, la "densité épiscopale" s'avère beaucoup plus grande dans le Delta que dans les autres régions<sup>49</sup>. Faut-il en déduire avec Griggs que "the Melitian schism, therefore [mes italiques], is best seen as a nationalistic movement based in the Thebaid, carrying with it the possibility of turning the control of the Egyptian Christian movement from Alexandria to the Thebaid"<sup>50</sup>? On sait que la Thébaïde avait été pendant des siècles un foyer de résistance contre les dominations étrangères, ptolémaïques aussi bien que romaines<sup>51</sup>.

<sup>48</sup> W.H.C. FRIEND, *Martyrdom and Persecution in the Early Church*, Oxford 1965, p. 540; cf. ID., *Athanasius as an Egyptian Christian Leader in the Fourth Century*, in ID., *Religion Popular and Unpopular in the Early Christian Centuries*, London 1976, pp. 20-37, spéc. p. 30; de même déjà E.R. HARDY, *Christian Egypt: Church and People. Christianity and Nationalism in the Patriarchate of Alexandria*, New York 1952, p. 53; cf., récemment, T. VIVIAN (n. 1), p. 37: "In 327, ..., one out of six episcopacies in the Delta was Melitian, while one out of every two or three in the Coptic-speaking Thebaid was" (n'aurait-il pas fallu dire: "Thebaid and Middle Egypt"? L'appellation 'Thébaïde' est toujours quelque peu floue: voir A. CALDERINI - S. DARIS, [n. 17] II 4 [1977], pp. 276-277).

<sup>49</sup> Voir, p. ex., les listes des évêchés chez H. GELZER (n. 19), pp. 24-25 et G. FEDALTO (n. 17), *passim*, ou les cartes dans l'*Atlas zur Kirchengeschichte* (n. 20) n°10 B et C, dans la *Theologische Realencyklopädie* (n. 27) ou dans G. FEDALTO, p. 252.

<sup>50</sup> C.W. GRIGGS, *The History of Christianity in Egypt to 451 A.D.*, diss. Berkeley 1979 (Univ. Microfilms Int., Ann Arbor 8000360), p. 157. Les traits 'nationalistes' de l'église mélitienne ont également été mis en lumière, avec plus de nuances, il est vrai, e.a. par L.W. BARNARD (n. 3), p. 185; W.H.C. FRIEND, *Athanasius* (n. 48), *passim* (nous avertissant toutefois que "Coptic self-identity was not associated with any surge of Egyptian national feeling" [p. 29], ce qui nous rappelle à quel point il faut être prudent avec des notions telles que 'nationalisme'); T. VIVIAN (n. 1), pp. 36-39.

<sup>51</sup> Voir, p. ex., É. BERNARD, *Les inscriptions grecques et latines de Philae II*, Paris 1969, pp. 35-47, n°128; J.D. THOMAS (n. 26) I, Opladen 1975, surtout pp. 18-24; M. SPEIDEL, *Augustus' Deployment of the Legions in Egypt*, in *Chron. Ég.* 57 (1982), pp. 120-124; Katelijin VANDORPE, *The Chronology of the Reigns of Hergonaphor and Chaonnophris*, in *Chron. Ég.* 61 (1986), pp. 294-302.

En soi, un tel raisonnement me semble assez dangereux et, à vrai dire, sans me prononcer sur l'évolution ultérieure, je n'aperçois pas beaucoup de traits "nationalistes" ou spécifiquement nationaux dans le mouvement schismatique du vivant de Melitios.

Notons en tout cas que dans les points névralgiques du mélitianisme, Lykopolis et — comme il sera expliqué ailleurs — Memphis, les sièges de Melitios et de Jean Arkhaph, les catholiques pouvaient également compter sur un évêque, respectivement Plousianos et Antiokhos<sup>52</sup>. D'autre part, on est surpris par l'absence d'un évêque mélitien dans un important centre méridional comme Latopolis-Isnā (le diocèse duquel provenait Saint Pakhôme), où le christianisme était établi de longue date<sup>53</sup>.

Pour ce qui est du Delta, la partie la plus hellénisée du pays, il serait peu raisonnable d'y minimiser la présence mélitienne: 18 évêchés est un nombre quand même assez respectable pour un mouvement qui n'avait qu'une vingtaine d'années.

En plus, ne nous laissons pas tromper par l'absence d'un évêque mélitien dans la capitale: les "presbytres" y ayant comme à Rome et conformément à la tradition un grand prestige<sup>54</sup>, l'impact de l'église schismatique y devait être considérable. D'ailleurs, quelques mois plus tard, aussitôt après la mort d'Alexandre, les mélitien y procéderont à l'élection d'un évêque, dont on connaît encore un successeur en 335<sup>55</sup>. Accentuant de la sorte leur présence dans ce qui était le centre de la culture grecque, du christianisme hellénistique et de l' "establishment" romain-byzantin, ils couronneront l'oeuvre du fondateur, qui avait débuté dans le Delta et à Alexandrie<sup>56</sup>.

Et que dire de l'aumônier du Camp? Son existence même prouve que dans ce milieu sans doute peu enclin à des poussées nationalistes, les mélitien pouvaient compter sur bon nombre d'adeptes. Ils y étaient toujours huit ans plus tard, quand les chefs mélitien croyaient s'y pouvoir réunir en toute sécurité<sup>57</sup>.

<sup>52</sup> Pour Lykopolis, voir G. FEDALTO (n. 17), p. 296; St. TIMM (n. 8) I (1984), p. 239; pour Memphis, voir G. FEDALTO, p. 289; St. TIMM, IV (1988), p. 1550.

<sup>53</sup> Voir St. TIMM (n. 8) III (1985), pp. 1181-1193.

<sup>54</sup> Voir H. HAUBEN, *On the Melitians in P. London VI (P. Jews) 1914: The Problem of Papas Heraiscus*, in *Proceedings of the XVI Int. Congr. of Papyrology (New York 1980) (Am. Stud. Pap. 23)*, Chico 1981, pp. 447-456, spéc. p. 450; voir aussi Annick MARTIN, *Aux origines de l'Église Copte: l'implantation et le développement du christianisme en Égypte (I<sup>er</sup>-IV<sup>e</sup> siècles)*, in *REA* 83 (1981), pp. 35-56, spéc. pp. 46-47.

<sup>55</sup> Voir H. HAUBEN, *Melitians* (n. 54), *passim*.

<sup>56</sup> Voir T. VIVIAN (n. 1), pp. 15-40, *passim*.

<sup>57</sup> *P. London VI (P. Jews) 1914* (n. 37).

L'importance de la *Parembolē* pour le mouvement dissident vient d'être confirmé par la publication récente des archives de Nephērōs (ca. 360)<sup>58</sup>.

Mais retournons aux "statistiques". Que nous apprennent-elles si, au lieu de distinguer entre le Delta et les autres régions comme le faisaient Hardy et Frend, on compare la *province* de Thébaidē à celle d'Aegyptus (Delta et Moyenne-Égypte) et si en plus, pour établir le nombre total des évêchés<sup>59</sup>, on se tient strictement aux chiffres de l'époque du catalogue mélitien? Heureusement, Annick Martin, spécialiste en la matière, a su établir que durant le premier quart du IV<sup>e</sup> siècle, l'Égypte (c.-à-d. la province de ce nom) comptait 39 sièges épiscopaux, tandis que la Thébaidē en avait 18<sup>60</sup>. Comparons ces chiffres à ceux du catalogue mélitien:

	<i>Évêchés</i>	<i>Sièges mélitien</i>
<i>Aegyptus</i>	39/57 = 0,684	25/36 = 0,694
<i>Thebaïs</i>	18/57 = 0,316	11/36 = 0,306

Chose étonnante: vers 325 les proportions entre les deux provinces sont, pour ainsi dire, exactement les mêmes pour l'Église en général que pour l'église mélitienne en particulier! Aucun des deux corps n'a établi plus d'un tiers de ses évêchés en Thébaidē.

Mais non seulement le mouvement de Melitios montre la même physionomie géographique que l'Église en général. Il y a en outre un remarquable parallélisme ethnique entre catholiques et mélitien. C'est de nouveau Annick Martin qui, ayant étudié la documentation onomastique du IV<sup>e</sup> siècle, nous apprend que "le clergé des deux Églises rivales [la catholique et la mélitienne] ne se distingue (...) pas par le recrutement, lequel demeure dans les deux cas fortement hellénisé"<sup>61</sup>. Une conclusion analogue vaut pour les monastères: aussi bien les moines catholiques que leurs collègues mélitien

<sup>58</sup> BARBEL KRAMER - J.C. SHELTON - G.M. BROWNE, *Das Archiv des Nephēros und verwandte Texte (Aegyptiaca Treverensia 4)*, Mainz 1987, pp. 56-60 n°8; cf. p. 27.

<sup>59</sup> C'est à dessein et par prudence que je parle de "nombre total d'évêchés" ou de "l'Église en général" et non de "l'Église catholique", étant donné qu'on ne sait pas exactement si chaque ville où il y avait un évêque mélitien, était également le siège d'un évêché catholique: voir à ce propos ANNICK MARTIN, *Athanase* (n. 1), p. 39.

<sup>60</sup> ANNICK MARTIN, *Origines* (n. 54), p. 43. Nous attendons d'ailleurs avec impatience la suite de ses études pour savoir si les chiffres de Hardy et de Frend (n. 48) sont bien sûrs.

<sup>61</sup> ANNICK MARTIN, *Origines* (n. 54), p. 49.



(attestés à partir de 334<sup>62</sup>) se recrutèrent principalement parmi les indigènes.

Le catalogue mélitien ne permet donc aucunement de prêter à l'église dissidente un caractère "nationaliste" dans le premier stade de son existence.<sup>63</sup>

<sup>62</sup> *P. London VI (P. Jews)* 1913 (n. 37). Cf. Annick MARTIN, *Athanase* (n. 1), pp. 59-60.

<sup>63</sup> Mes vifs remerciements vont à Monsieur R. VANVOORDEN, qui a bien voulu relire mon texte français et en corriger le style.

## Euripides, *Auge*, Fr.265, 272, 278, 864 N.<sup>2</sup> and the Role of Herakles in the Play

Marc HUYS

The reconstruction of Euripides' 'Auge' has come to a dead end since W.S. Anderson's paper of 1982<sup>1</sup>. The deeper cause of the stalemate is the multiplicity of different mythological versions of the Telephos-Auge-story and the fact that the same myth has been treated in several other tragedies<sup>2</sup>. Particularly confusing is the apparent contradiction between the testimony in Strabo 13.1.69 and the summary preserved by the sixth-century Armenian historian-grapher Moses of Chorene (*Progymnasmata* 3.3). I want to concentrate now on this problem, leaving out for the sake of clarity other mythographical testimonies.

Strabo explicitly attributed to Euripides (Εὐριπίδης ... φησί ...) the κοτοποντισμός of Auge and Telephos in a chest, and their rescue at the mouth of the Kaïkos by Athena's providence: Teuthras, king of Mysia picked them up, married her and adopted her child. As this version did not occur in Euripides' 'Telephos' – this is clear from the preserved prologue-fragment (*P.Mediol.* 1)<sup>3</sup> – Strabo almost surely had in mind the 'Auge'. But unfortunately his geographical preoccupation has led him to provide us with only

<sup>1</sup> ANDERSON W.S., *Euripides' Auge and Menander's Epitrepontes* in *GRBS*, 23, 1983, p. 165-77. In this article one will find references to most of the secondary literature on the subject, but Anderson has neglected one very important paper: ZIELINSKI T., *De Auge Euripidea* in *Eos*, 30, 1927, p. 33-53; *Ad Augem additamentum* in *Eos*, 30, 1927, p. 416.

<sup>2</sup> For a survey of the various versions of the Telephos-Auge-myth and its treatment in classical tragedy: cf. BRIZI G., *Il mito di Telefo nei tragici greci* in *A&R*, 9, 1928, p. 95-145; BAUCHENSS -THUERIEDL C., *Der Mythos von Telephos in der antiken Bildkunst*, (*Beiträge zur Archäologie*, 3), Würzburg, 1971, p. 1-13. A list of references to ancient mythographical sources is also found in: KISO A., *Sophocles, Aleadae. A Reconstruction* in *GRBS*, 17, 1976, p. 6.

<sup>3</sup> Cf. HANDLEY E.W., REA J., *The Telephus of Euripides*, (*Bulletin of the Institute of Classical Studies of the University of London*, Suppl. 5), London, 1957, p. 18-9.

one event, which cannot have covered the whole plot. Moses on the contrary did not mention his source, but told a coherent tale<sup>4</sup>: "In a city of Arkadia, Herakles raped Auge, Athena's priestess, during celebrations in honour of the goddess, and left her a ring. When she bore him a son, who got his name, Telephos, from circumstances, this child was discovered by her father. He furiously ordered Auge to be drowned and the baby to be exposed in a desolate spot, where it was nursed by a doe. Meanwhile Herakles came back, and recognizing the ring, rescued his son and also the mother. In accordance with the prophecy by Apollo, Teuthras married Auge and adopted Telephos." The beginning of Moses' argumentum, viz. the account of the προγεννημένον, corresponds with the first lines of the 'hypothesis of the 'Auge', which are preserved on a papyrus-fragment, published in 1969<sup>5</sup>, but this only proves that at least the προγεννημένον of the tragedy are rightly reported by Moses.

There are three possibilities to deal with the diverging testimonies by Strabo and Moses. The first is to reject Strabo's reliability, the second consists of trying to reconcile the two texts, and finally one may reject Moses' account.

— The first position is on first sight untenable, because of the explicit attribution to Euripides. But it has been demonstrated by H. Van Looy<sup>6</sup> that Strabo never based his information on a personal reading of Euripides' tragedies, and only provided second-hand data. So it should not be excluded that he was mistaken here, just as he was in error some lines further on, at 13.1.70; where he assigned Aischylos' F 143 to the 'Myrmidones', whereas it surely belongs to the 'Mysoi'<sup>7</sup>. Scholarly caution thus

<sup>4</sup> I merely paraphrase here the English translation I have found in: Anderson, *o.c.*, p. 166 (see n. 2 for other translations and their relation to the Armenian original).

<sup>5</sup> Cf. KOENEN L., *Eine Hypothese zu Euripides' Auge und Tegeatische Plynterien* (P. Colon. Inv. nr.264) in *ZPE*, 4, 1969, p. 7-18. See also: KRAMER B., *Hypothese zur Auge des Euripides in Kölner Papyri*, Bd.I, (*Abhandlungen der Rheinisch-Westfälischen Akademie der Wissenschaften, Sonderreihe, Papyrologica Coloniensis*, 7), Opladen, 1976, p. 11-3 (Uebel nr. 1210); LUPPE W., *Die Hypothese zu Euripides' Auge in APF*, 29, 1983, p. 19-23; LUPPE W., *πρόνυχις καὶ χορεία* in *ZPE*, 64, 1986, p. 50.

<sup>6</sup> Cf. VAN LOOY H., *Zes verloren tragedies van Euripides*, (*Verhandelingen van de koninklijke Vlaamse academie voor wetenschappen, letteren en schone kunsten van België, Klasse der letteren*, 25.51), Brussel, 1964, p. 21.

<sup>7</sup> Cf. Brizi, *o.c.*, p. 99-100; *Tragicorum Graecorum Fragmenta*, 3: Aeschylus, ed. S. RADT, Göttingen, 1985, p. 258. The mistake could also be due to scribal corruption, but this is less probable: cf. Brizi, *o.c.*, p. 100 n. 1.

should warn us not to rely blindly on Strabo's statements. Could it be that Strabo in 13.1.69 as well should have referred to Aischylos' 'Mysoi' and not to Euripides? This is a mere guess, but it is known from F 143 and F 144 that the Kaïkos played a part in this tragedy<sup>8</sup>.

— According to W.S. Anderson, it would be absolutely impossible to square the details of the two accounts. The punishments for Auge's illicit pregnancy are very different indeed: in Moses' account the child is exposed in the Arkadian wilderness, and the mother is drowned in the sea; Strabo, on the contrary, puts mother and child into a chest and casts them together into the sea. At first sight it also might seem contradictory that according to Strabo the happy-end is brought about by Athena's providence, whereas Moses only mentions a prophecy by Apollo. Yet T.B.L. Webster<sup>9</sup> has ventured a reconstruction harmonizing these different versions. He proposed that, when Herakles had found his exposed son, he could only persuade the king to commute the punishment: instead of being drowned, Auge is cast adrift in a chest together with her child. This punishment, originally a kind of ordeal, included the possibility of rescue<sup>10</sup>. Because the issue of this ordeal could not be shown on scene, a *deus ex machina* — referring to Strabo Webster opted for Athena — would have foretold the rescue of mother and son in Mysia.

I think a somewhat different scheme is possible as well. Athena, still resenting Auge's pollution of her temple by the childbirth (cf. fr.266 N.<sup>2</sup>), may have intervened in the conflict between Herakles and the tyrant, deciding herself that mother and child had to

<sup>8</sup> The value of this suggestion depends of course on which reconstruction of Aischylos' 'Mysoi' is accepted. If Arist., *Po.* 1460a, implying that Telephos arrived at Mysia as an adult man, should be related to this play, and not to Sophokles' homonymous tragedy (cf. Brizi, *o.c.*, p. 96-7), it is simply impossible to bring this tragedy in accordance with Strabo's testimony. But Aristotle's reference was connected with the Sophoclean 'Mysoi' by T. Bergk and F. Vater (cf. *Tragicorum Graecorum Fragmenta*, 4: *Sophocles*, ed. S. RADT, Göttingen, 1977, p. 349), and more recently by: METTE H.J., *Der verlorene Aischylos*, (*Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin. Schriften der Sektion für Altertumswissenschaft*, 35), Berlin, 1963, p. 79.

<sup>9</sup> WEBSTER T.B.L., *The Tragedies of Euripides*, London, 1967, p. 239-41.

<sup>10</sup> It was also a milder punishment because mother and child were not separated. This was probably also the reason for the almost identical changing of the punishment in the 'Danae': cf. Webster, *o.c.*, p. 95 (based on Luc., *DMar.* 12.1-2 and fr. 323 N.<sup>2</sup>).

undergo a last trial before being ultimately saved by her<sup>11</sup>. There is nothing against her deriving part of her authority from a prophecy by Apollo, as she is speaking in Apollo's name at the end of Euripides' 'Ion', also repeating some foretellings which had been known to be Apollo's intention from the prologue onwards. In 'Iphigeneia in Tauris' as well (esp. ll. 1438-41) the goddess confirms, as a *dea ex machina*, the oracle Loxias had spoken to the tormented Orestes<sup>12</sup>.

The reconciliation of Strabo's and Moses' versions implies as it were a double exposure, first of the child alone in the wilderness and secondly of mother and child in a chest on the waves; but this is nothing to wonder about. A similar redoubling may have occurred in Euripides' 'Alope', where the second exposure was probably also reserved for the epilogue<sup>13</sup>. So neither the exposure of Telephos and the *καταποντισμός* nor Athena's providence and prophecy do exclude one another. Even if the attempts at reconciliation of the two accounts may not seem very smooth, one cannot deny that they both end in the same way, with the marriage of Auge and Teuthras and his adoption of Telephos, and that they are not totally incompatible, as Anderson wanted us to believe.

<sup>11</sup> Something like that was suggested by Zielinski, *o.c.*, p. 48: when Herakles had prevented Auge from being drowned, Athena appeared *ex machina* and told her priestess that she would only be placated if she left the city she had polluted. But at the same time the goddess revealed that the banishment would finally bring her luck by the marriage with a mighty king, who would adopt her son.

It is not at all surprising that Athena would not have delivered Auge directly from her desperate straits. Euripidean gods are seldom forgiving — think of the relentless Aphrodite in the 'Hippolytos', Athena and Poseidon in the 'Trojan Women' and Dionysos in the 'Bacchants'. In fact the goddess would be strangely mild if she simply intervened on behalf of the rebellious priestess, and her final forgivingness must be due to the involvement of Herakles, her favourite hero (cf. GRUPPE O., *Herakles* in *RE*, Supplementband III, Stuttgart, 1918, coll. 1096-7) and his son.

<sup>12</sup> This parallelism between the 'Auge', 'Ion' and 'Iphigeneia in Tauris' was particularly stressed by: Zielinski, *o.c.*, p. 50-3, 416. But I do not agree with him that the three plays would therefore belong to the same trilogy!

<sup>13</sup> The redoubling of the exposure in the Alope-Hippothoon-story is known from Hyg., *F.* 187. It has been an issue among scholars whether or not this redoubling also occurred in Euripides' tragedy. It did not according to: PRELLER L., *Griechische Mythologie. 2. Die Griechische Heldensage*, erneuert von C. ROBERT, Berlin, 1920-6<sup>4</sup>, p. 722; *Menander. Das Schiedsgericht (Epi-trepontes)*, erklärt von U. VON WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, Berlin, 1925, p. 129; SECHAN L., *Etudes sur la tragédie grecque dans ses rapports avec la*

— The third possibility, that of plainly rejecting Moses' account, is the one chosen by Anderson. Several difficulties arise from this choice. First of all, if Moses did not provide us with the 'argumentum' of the 'Auge', from which source is his tale ultimately derived? The account looks very much like the summary or 'hypothesis' of a mythological drama: a clear and relatively extensive report of the προγεννημένα, a schematic outline of an intrigue, passing swiftly over the more static first epeisodion (-a) of the play, and centered around the actions of two protagonists (here Auge's father and Herakles), and finally a short mention of the foretellings of the *deus ex machina*<sup>14</sup>. So if Moses' source is not Euripides' 'Auge', it must be one of the mythological comedies with

*céramique*, Paris, 1926, p. 249; POHLENZ M., *Die Griechische Tragödie*, 2. *Erläuterungen*, Göttingen, 1945<sup>2</sup>, p. 168; BORECKY B., *La tragédie d'Alopé d'Euripide. À propos du motif d'une jeune fille séduite et d'un enfant rejeté et retrouvé* in *Studia Antiqua A. Salaš septuagenario oblata*, Praha, 1955, p. 82-3, 85. But others maintained that the duplication was Euripidean: SCHMID W., *Geschichte der griechischen Literatur*, (*Handbuch der Altertumswissenschaft* 7.1), 3, München, 1940, p. 593; HONIGMANN E., *The lost End of Menander's Epitrepontes*, (*Verhandelingen van de koninklijke Belgische academie. Klasse der letteren en der morele en staatkundige wetenschappen*, 46.2), Brussel, 1950, p. 10-6. But if we imagine the second exposure as only announced in the epilogue of the play, I fail to understand which objections there might be against the double exposure. The first exposure is an attempt by the mother to hide her illegitimate child, whereas the second is a veiled infanticide, as part of the punishment of the unmarried mother. This duality must have occurred in another form in the 'Danae' and the 'Melanippe Sophe'. In the 'Auge' the situation is somewhat more complicated: first the newborn child was probably hidden by its mother in the temple, then it was exposed on the order of the enraged king, and then it was again cast adrift with the mother in a chest. Evidently these duplications are not Euripides' own inventions, but are simply adopted from the narrative material he treated. Double and even triple exposures are very common within the story-pattern of the exposed hero-child; I refer to the following examples collected in: BINDER G., *Die Aussetzung des Königskindes Kyros und Romulus*, (*Beiträge zur klassischen Philologie*, 10), Meisenheim am Glan, 1964, §§ 4, 7, 12, 16, 29, 69, 76, 77, 78, 87, 107, 109, 119; LEWIS B., *The Sargon Legend: a Study of the Akkadian Text and the Tale of the Hero who was exposed at Birth*, (*American Schools of Oriental Research Dissertation Series*, 4), Cambridge (USA), 1980, p. 156-7, 199.

<sup>14</sup> Compare for example with the hypothesis of the 'Hippolytos': ll. 1-12 OCT are devoted to the προγεννημένα, ll. 12-21 OCT to the intrigue, concentrating on Phaidra and Theseus as subjects of the action, and ll. 21-4 OCT to the words of Artemis-ex-machina. For the general characteristics of this narrative kind of hypotheses, especially for their tendency to summarize in full the προγεννημένα as related in the prologue, but to neglect the contents of the first epeisodia, I refer to: HAMILTON R. in *AJP*, 97, 1976, p. 68;

the same title by Euboulos or Philyllos<sup>15</sup>: this last solution was actually accepted by A. Meineke, G. Brizi and W.S. Anderson<sup>16</sup>. But the transmission of these comedies, including their 'hypotheses' and mythographical 'Nachleben' was certainly much earlier interrupted than that of Euripides' tragedies, and it is much less probable that Moses in the sixth century disposed of a summary of one of these plays than that he could paraphrase or translate directly or indirectly a 'hypothesis' of Euripides' 'Auge'<sup>17</sup>. The latter possibility is illustrated by Moses' explicit reference to Euripides, when he summarized the contents of his 'Peliades' (*Progymn.* 3)<sup>18</sup>.

Another difficulty arising from choosing the third solution is that the information contained in the Strabo-passage can only correspond with the epilogue of a tragedy, and that the preserved portion of the 'hypothesis' of the 'Auge' only covers the προπελομένη. What might have been then the action of the play itself? Since Anderson maintained that Herakles played no part in this tragedy, we are almost forced to the unlikely conclusion that the play was completely devoted to the conflict between the rebellious and enlightened priestess and her tyrannical father, caused by the discovery of her illegitimate curse-child. Although such confrontation would be in itself very Euripidean – compare the 'Danae' and the 'Melanippe Sophe' –, I wonder whether it could fill a whole play, to be abruptly solved at the end by the intervention of Athena-ex-machina. Even if there might be some developments in the beginning of the play concerning the concealment of the child in the temple and the ensuing plague caused by the indignant

VAN HEMELRYCK R., *Een collectie narratieve tragediehypotheses: de Tales from Euripides in Handelingen der Koninklijke Zuidnederlandse Maatschappij voor Taal- en Letterkunde en Geschiedenis*, 33, 1979, p. 293.

<sup>15</sup> For the scarce fragments from these two 'Auge's': cf. Eubulus. *The Fragments*, ed. with a commentary by R.L. HUNTER, (*Cambridge Classical Texts and Commentaries*, 24), Cambridge, 1983, p. 41-2, 104-7 (F 15); *Comicorum Atticorum Fragmenta*, I: *Antiquae Comoediae Fragmenta*, ed. T. KOCK, Lipsiae, 1880, p. 782-3.

<sup>16</sup> Brizi, *o.c.*, p. 120; Anderson, *o.c.*, p. 177 with n. 15 (these papers contain the reference to A. Meineke's collection).

<sup>17</sup> It was recently suggested that the Byzantine authors Joannes Logothetes and Joannes Tzetzes could still consult a collection of Euripidean hypotheses: cf. SUTTON D.F., *Evidence for Lost Dramatic Hypotheses in GRBS*, 29, 1988, p. 87-92. Anyway no hypothesis of a comedy of Euboulos or Philyllos has been found up to now, whereas the discoveries of papyri with Euripidean hypotheses have been impressive.

<sup>18</sup> Cf. the translations in *Tragicorum Graecorum Fragmenta*, ed. A. NAUCK, Leipzig, 1889<sup>2</sup>, Hildesheim, 1964, p. 550-1.

goddess (cf. fr.266, 267 N.<sup>2</sup>), this all seems too rectilinear and somewhat flat for a late Euripidean play<sup>19</sup> where one expects exciting reversals and a more romantic exploitation of the exposure-story.

Further, there are some minor elements in Moses' story which are in my opinion wrongly seized upon by W.S. Anderson to dismiss a Euripidean origin. He claimed<sup>20</sup> that the etymology of Telephos alluded to by Moses ("He got his name from circumstances") was in contradiction with the etymology Euripides had proposed much earlier in his 'Telephos' (cf. *P.Mediol.* 1.13: Τήλεφος as derived from τηλοῦ ... οἰκῶν)<sup>21</sup>. Indeed, the etymology meant by Moses probably derived Τήλεφος from θηλή and ἔλαφος, viz. from the nursing by the doe<sup>22</sup>, a miracle also told by Moses. But there is no real inconsistency between the occurrence of this etymology in the 'Auge' and the appearance of another etymology some thirty years earlier. Euripides often used divergent versions of the same myth in different dramas<sup>23</sup>, and his known predilection for etymologizing may have led him to offer more than one explanation of the same name in the course of his dramatic career.

Another element of Moses' tale which Anderson<sup>24</sup> believed could not be Euripidean, is the ring-motif: he argued that there is

<sup>19</sup> That the 'Auge' is indeed a late play, to be dated after 415 A.C., has recently again been confirmed by a painstaking analysis of the metre: cf. CROPP M., FICK G., *Resolutions and Chronology in Euripides: the fragmentary Tragedies*, (Bulletin of the Institute of Classical Studies of London, Suppl. 43), London, 1985, p. 70,77.

<sup>20</sup> Anderson, *o.c.*, p. 169.

<sup>21</sup> For this etymology of Telephos: cf. VAN LOOY H., ΠΑΡΕΤΥΜΟΛΟΓΕῖ ὁ Εὐριπίδης in *Album amicorum aangeboden door vrienden en collega's aan Prof. Dr. E. De Strycker, gewoon hoogleraar aan de Universitaire Faculteiten Sint-Ignatius te Antwerpen, ter gelegenheid van zijn vijftenzestigste verjaardag*, Antwerpen, 1973, p. 351.

<sup>22</sup> This etymology can be found in: D.S. 4.33.11, Hyg., *F.*99.2, Apollod. 2.7.4.2, 3.9.1.4; *EM* s.v. Τήλεφος (Gaisford, p. 756). It was first connected with Moses' paraphrase and at the same time with Euripides' Auge by: VON WILAMOWITZ-MOELLENDORFF U., *Analecta Euripidea*, Berlin, 1875, p. 190 with n. 6.

<sup>23</sup> One of the most spectacular examples of this mythopoetic freedom is his treatment of the Helen-myth: Euripides pictured her as the unrepentant temptress in his 'Trojan Women', used the palinodic εὔδωλον-myth in his 'Elektra' (v. 1280-3) and his 'Helen', to return to the negative picture in his 'Orestes', all this within a period of some ten years.

<sup>24</sup> Anderson, *o.c.*, p. 170 with n. 8.



no evidence that Euripides used the word δακτύλιος anywhere in his plays, and that it would be significant that Aristotle ignores rings as recognition-tokens in *Po.* 16.1454b 19-29. But there is nothing specifically Euripidean about Aristotle's information here – Sophokles used a ring as recognition-token in his 'Elektra' and Aristotle does not refer to this either – in contrast with Satyros' testimony (*Βίος Εὐριπίδου*, *P.Oxy.* 9.1176.39, col. VII. 12-22): ἀναγνωρισμοὺς διὰ τε δακτυλίων καὶ διὰ δεραίων ταῦτα γὰρ ἔστι ... ἃ πρὸς ἄκρον ἤγαγεν Εὐριπίδης. This proves that Euripides' name was associated with the use of rings as γνώρισμα, and it is of course irrelevant which term he used for the trinket: δακτύλιος does not occur in extant Sophoclean drama either; this tragedian preferred in his 'Elektra' (v. 1123) the word σφραγίς. Precisely the absence of rings in Euripides' known ἀναγνωρισμός-plays is an indication that Satyros' statement may be connected with the 'Auge'. I admit that Moses' account is the only mythographical source for the role of a ring in Telephos' birth-story and that this γνώρισμα was most favourite in Middle and New Comedy<sup>25</sup>. The complex function of the ring is typical of a dramatic intrigue and is not likely to have belonged to the original Telephos-saga, and on the other hand many dramatic devices of New Comedy have been adapted from Euripidean tragedy. So I again agree with the *communis opinio*<sup>26</sup> and against Anderson that the ring-motif was important in the 'Auge'.

Finally, Anderson claimed that none of the preserved fragments corresponds with Moses' story. One must concede that most of the interesting fragments of the play, such as fr.266, 267, 276 and 277 N.<sup>2</sup> probably come from scenes that were not related by Moses nor by Strabo, but are more or less recognizable in other mythographical accounts I have excluded from the discussion: Apollod. 2.7.4.1, 3.9.1.2-3, schol. Lyc. 206. These scenes dealt with the plague that led to the discovery of Auge's illegitimate child she had hidden in the temple, perhaps with the help of a nurse. But I have already suggested an explanation for the absence of these events in Moses' summary<sup>27</sup>. Moreover, there *are* in my opinion

<sup>25</sup> Cf. HAEBNLE A., *ΓΝΩΡΙΣΜΑΤΑ*, diss., Tübingen, 1929, p. 65 with n. 2, p. 97-8 with n. 2, 3, p. 143. Some lost comedies were entitled Δακτύλιος.

<sup>26</sup> Cf. WERNICKE C., *Auge* in *RE* 2.2, Stuttgart, 1896, col. 2303; SEHRT A., *De Menandro Euripidis Imitatore*, Giessen, 1912, p. 20; Zielinski, *o.c.*, p. 40; Haehnle, *o.c.*, p. 34-5; Schmid, *o.c.*, p. 594; DINGEL J., *Das Requisit in der griechischen Tragödie*, diss., Tübingen, 1965, p. 17, 125; Webster, *o.c.*, p. 239-40; Bauchhenss-Thueriedl, *o.c.*, p. 10.

<sup>27</sup> Cf. *supra* p. 174

some fragments that should be interpreted in the light of our Armenian source, and unmistakably testify to Herakles' interference in the action. A painstaking analysis of these fragments should be the final test for Anderson's theory, because it is not based on speculation but on the text of the tragedy itself. Therefore I concentrate now on the discussion of fr.265, 272, 278 and 864 N<sup>2</sup>.

+ fr.265 N.<sup>2</sup> (= 333 Mette):

νοῦ δ' οἶνος ἐξέστησέ μ' ὁμολογῶ δέ σε  
ἀδικεῖν, τὸ δ' ἀδίκημ' ἐγένετ' οὐχ ἐκούσιον

Anderson<sup>28</sup> admitted that "these are plainly the words of Herakles addressed to Auge, in which he declares that he drank too much and for that reason did her wrong (i.e., raped her); but it was an involuntary crime". But he ingeniously proposed to interpret the fragment as an indirect recalling of Herakles' words by Auge. She would have repeated the apologies he had offered immediately after the rape, when she was justifying herself, whether to Athena or to her father Aleos. Apparently Anderson completely overlooked that this far-fetched hypothesis had already been defended more than a century earlier by A. Matthiae and J.A. Hartung<sup>29</sup>, and also convincingly refuted by Wilamowitz and G. Brizi<sup>30</sup>.

The last two authors rightly criticized the absurdity of the situation of the hero-rapist suddenly becoming sober and repenting of his outrageous deed. This would suit a modern soap love-story better than ancient mythology and tragedy, where I have never found something like this. A drunken rapist, violating a girl in the dark, would brutally satisfy his lust and then leave his victim behind, without even revealing his identity. This, at any event, is the way in which the typical New Comedy rapist behaves, among

<sup>28</sup> Anderson, *o.c.*, p. 170.

<sup>29</sup> *Euripidis Tragoediae et Fragmenta*, rec. ... A. MATTHIAE, 9, Lipsiae, 1829, p. 95; HARTUNG J.A., *Euripides Restitutus, sive scriptorum Euripidis ingenique censura*, Hamburg, 1843-4, 2, p. 383.

<sup>30</sup> Wilamowitz, *o.c.*, p. 189; Brizi, *o.c.*, p. 121, 126. Since Anderson has consulted Wilamowitz' treatment of the 'Auge' — he referred to it on p. 166 n. 3 and elsewhere — I suspect him to have found the theory of the indirect quotation there, without perhaps being able to identify its source, which is not specified by Wilamowitz. There are other scholarly curiosities in his argumentation on this fragment: on p. 170-1 n. 9 he referred to "Bacch. 1118-21 (Cadmus recalls what Pentheus once said to him)" about Pentheus' words to Agave quoted in the messenger-speech, and he placed Hermes as the subordinate god from the machine putting things right for Zeus "in *Hypsipyle*", where of course the 'Antiope' is meant!

others Charisios in Menander's 'Epitrepontes'<sup>31</sup>: the rape of Pamphile by this Athenian youngster at the nocturnal festival of the 'Tauropolia' (cf. v. 451-3, 471-90, 1118-20) probably parodied the προγεγεννημένα of the 'Auge'<sup>32</sup>. Unions of mortal girls with gods, which were frequent in tragedy, could not be so easily copied in New Comedy, because of their superhuman character; in such cases, also, the girl normally knew the identity of the male aggressor, who evidently knew her. But Herakles was a hero and his βιασμός should be compared not so much with Apollo's γάμος with Kreousa in the 'Ion' but with the merely human rape by Xouthos at the Delphian Dionysian rites related in the same play (v. 550 ff.): here the drunken rapist seems not to have known the identity of his victim (cf. v. 572-5).

That in the 'Auge' as in the 'Ion', the rape occurred at a night festival is made very probable by the hypothesis 11.7-8 (in Luppe's reconstruction)<sup>33</sup>: πα[ννυχίδος τῆς ἐν τῇ Ἀλῆα -]στασης χορείας δὲ ... . So the rape was apparently of the kind that would later be generalized as a literary topos. It is also suggested in other texts that Herakles and Auge did remain unknown to each other after the βιασμός: cf. Apollod. 9.7.4.1: Ἡρακλῆς τὴν Αὔγην Ἀλεοῦ θυγατέρα οὔσαν ἄγνοῶν ἔφθειρεν; Sen., *Herc. Oet.* 366-8: "Arcadia nempe virgo, Palladios choras dum nectit, Auge, vim stupri passa excidit nullamque amoris Herculis retinet notam." We cannot ascertain whether these testimonies are derived from Euripides, but it is beyond doubt that at least the tragedian Seneca

<sup>31</sup> Probably such a βιασμός was also related in Menander's 'Heros', where Myrrhine had married Laches without knowing him to be the father of twins that she had borne as the result of a rape: cf. hypothesis II. 1-13. It is possible that the circumstances of this βιασμός were very similar to those in the 'Auge': cf. v. 83-4 OCT; GOMME A.W., SANDBACH F.H., *Menander. A Commentary*, Oxford, 1973, p. 395-6. In Latin comedy, there is the rape by Lyconides at the nocturnal Demeter-festivities in Plautus' 'Aulularia' (v. 28-30, 36) and the similar rape at the Sicyonian Dionysia in his 'Cistellaria' (v. 156-64). In these two texts, which are clearly based on Greek models, it is explicitly stated that the girl did not know her aggressor, although in the 'Aulularia' the rapist knew his victim. But such unilateral knowledge is of course to be excluded in the case of the 'Epitrepontes'.

<sup>32</sup> This is again contested by Anderson, *o.c.*, p. 171-7. In fact his rejection of the generally accepted view that Menander imitated in this play Euripides' 'Auge' — and not only by the quotation of fr. 920 N.<sup>2</sup> = 265a Snell in v. 1123-4 — logically results from his rejection of Moses' summary as a source for the reconstruction of the 'Auge'. Therefore I concentrate in this paper on the latter problem.

<sup>33</sup> Cf. Luppe, 1983, p. 21-2; Luppe, 1986, p. 50.

has borrowed a lot from him, and these verses imply a superficial, purely physical contact, which would exclude an excuse as supposed by Anderson for fr.265 N.<sup>2</sup> <sup>34</sup>.

Further, the circumstance that Auge and Herakles remained unrecognized at the βίαισμός would enhance the functionality of the ring as a γνώρισμα, not only for Herakles discovering his own son, but also for the reunion of Auge and her impetuous lover. At the same time it would account for the total helplessness expressed in fr.277 N.<sup>2</sup>: ποῖ; πῶς δὲ λήσσει; τίς δὲ νῶν πιστὸς φίλος ... . If Auge would know that she had borne a child of Herakles, one would expect her to call upon him or to reproach him for letting her down, not to ask desperately if there is any φίλος at all<sup>35</sup>. As a conclusion, Herakles in the 'Auge' acted almost surely just as his literary descendant did in the 'Epitrepontes', raping his victim in the dark and then disappearing immediately. If the hero had any idea of the identity of the girl he had ravished, this must have been unilateral, as in Plautus' 'Aulularia', so that a moving ἀναγνώρισις remained possible.

So fr.265 N.<sup>2</sup> can only contain Herakles' words when he had returned to Tegeia a year or so later. But even then, the apology sounds rather unusual, as it is alien to Euripidean tragedy and to Athenian morality in general that a rapist would show repentance face to face with his victim. Therefore, many commentators<sup>36</sup> presumed that Herakles was apologizing here not before Auge, but before her father Aleos. Without rejecting this possibility, I would suggest another one: Auge was Athena's

<sup>34</sup> It is true that another mythological version, preserved in D.S. 4.33.8, implies Auge's knowledge of her lover's identity, since it is stated that her father does not believe her when she pretends to bear a child of Herakles. But this version seems to be copied from the traditional story of a princess who is pregnant from a god but who is not believed by the male authorities. This specific story-pattern was used by Euripides in his 'Danae', 'Alope' and 'Antiope'.

<sup>35</sup> For the attribution of this trimeter to Auge and the interpretation of the whole fragment: cf. ENGER R., *Zu Euripides und Karkinos in RhM*, 23, 1868, p. 687; Zielinski, *o.c.*, p. 36; Brizi, *o.c.*, p. 118-9; Webster, *o.c.*, p. 240. But I do not agree with Webster: he suggested that Auge's nurse had recommended finding a friend to search out Herakles. I am convinced that on the contrary the speaker's distressed questions to a servant presuppose her absolute loneliness, viz. her ignorance of the identity of the father of the child. Exactly the same is said about the raped girl in the 'Cistellaria', when she has just given birth to a child (v. 164-5): quoniam reum eius facti (scil. stupri) nescit qui sit, paternum servum sui participat consili.

<sup>36</sup> Wernicke, *o.c.*, col. 2303; Zielinski, *o.c.*, p. 40-1; Schmid, *o.c.*, p. 594; Webster, *o.c.*, p. 240.

virgin-priestess and her raping was a sacrilegious act, so Herakles might have offered his excuses to the goddess herself when she appeared *ex machina*. Indeed, such an excuse by her protégé<sup>37</sup> may have been thought to contribute to soften her indignation, and the repentant submission of the actors in the face of the god-from-the-machine is a topic in Euripides' tragedies – compare e.g. *Ba.* 1344, where the verb ἄδικεῖν is used as well. The latter interpretation would imply Herakles' presence at the end of the tragedy. But what is more important, any right interpretation guarantees that Herakles played a part at least somewhere in the second half of the 'Auge', and this is a first point of correspondence between Moses' account and a fragment of the play itself.

+ fr.278 N.<sup>2</sup> (= 348 Mette):

κέρας ὄρθιον

At first sight this minuscule fragment has nothing to do with Herakles, and this impression would be confirmed by a glance at the traditional interpretations by the commentators. The fragment has been transmitted by Hesychius (κ 2282) who explained this lemma as ἡ νευρά. Because νευρά can mean 'bowstring' J.A. Hartung<sup>38</sup> imagined that these two words belonged to a passage in which the furious Aleos gives order to shoot the illegitimate child with arrows. Less grotesque is Wilamowitz' interpretation<sup>39</sup> which presupposes the emendation of νευρά to νεβρός: then the κέρας ὄρθιον would refer to the antlers of the doe that nursed the exposed Telephos. A description of the majestic animal would indeed be very appropriate in a supposed account by Herakles of his discovery of the miraculously nursed child: compare with the beautiful fragment 89 Radt from Sophokles' 'Aleadaí'. Moreover it was an issue between later grammarians and zoologists whether a doe could really have antlers<sup>40</sup>; this may explain why such quotation survived and got a place in Hesychius' lexicon. Yet the equation of κέρας ὄρθιον and ἡ νεβρός is of course nonsense, and if one accepts Webster's emendation τῆς νεβοῦ<sup>41</sup>, the supposed

<sup>37</sup> Cf. *supra* p. 172 n. 11.

<sup>38</sup> Hartung, *o.c.*, p. 384–5.

<sup>39</sup> Wilamowitz, *o.c.*, p. 189.

<sup>40</sup> For this discussion I refer to: *The Fragments of Sophocles*, edited with supplementary notes from the papers of R.C. Jebb and W.G. Headlam, by A.C. PEARSON, Cambridge, 1917, p. 56 (ad F 89); to be completed with the references found in: *TrGF* 4 (cf. *supra* p. 171 n. 8), p. 146 (ad F 89).

<sup>41</sup> Webster, *o.c.*, p. 239.

corruption is less easy to explain. Besides, one does not understand very well why the adjective ὀρθιον is added to the lemma.

I therefore would prefer to return to the explanation proposed for this fragment in the lexicon by H.G. Liddell and R. Scott<sup>42</sup> and accepted by J. Henderson<sup>43</sup>, viz. that it is an obscene expression. Hesychius' νεῦρά may be synonymous to νεῦρον<sup>44</sup>, which is *sensu obscaeno* a specific term for the erect penis<sup>45</sup>. This interpretation would account for Hesychius' distinction between the lemma κέρας ... αἰδοῖον (κ 2278) and the lemma taken from the 'Auge', and at the same time for the addition of ὀρθιον. Although I have not been able to find examples of an obscene use of this adjective, they are easy to find for the cognate ὀρθός and ὀρθίαις<sup>46</sup>. The correctness of this interpretation of κέρας ὀρθιον cannot be proved, but it would not surprise in Hesychius' lexicon, which is a true gold-mine of obscene terms<sup>47</sup>. Then the fragment should of course be connected with Herakles' βιασμός.

I would like to compare this interpretation of fr.278 N.<sup>2</sup> with H.J. Mette's and D.F. Sutton's<sup>48</sup> explanation of ξυλόν in fr.693 N.<sup>2</sup> of Euripides' satyr-play 'Syleus'. This term may indicate Herakles' famous club, but the two authors mentioned argued that it might as well refer to his genitals<sup>49</sup>. Sutton found support for the latter interpretation in a marble statuette from Herculaneum showing a drunken, reeling Herakles grasping and staring at his still-flaccid penis<sup>50</sup>. Evidently this statuette does not only suit the

<sup>42</sup> Cf. *A Greek-English Lexicon*, compiled by H.G. LIDDELL and R. SCOTT ..., Oxford, 1968<sup>9</sup> (henceforth *LSJ*), s.v. κέρας V7b.

<sup>43</sup> HENDERSON J., *The Maculate Muse: Obscene Language in Attic Comedy*, New Haven/London, 1975, p. 127 nr. 91.

<sup>44</sup> Cf. *LSJ* s.v. νεῦρά 5.

<sup>45</sup> Cf. *LSJ* s.v. νεῦρον V. This meaning is alluded to in Ar., *Lys.* 1078 (νενεύρωται); cf. Henderson, *o.c.*, p. 116.

<sup>46</sup> Cf. Henderson, *o.c.*, p. 112.

<sup>47</sup> I offer here a very incomplete sample: α 4769: ἀνδροσάθης ἀνδρὸς αἰδοῖον; κ 1923: καῦστις ... Κρατῖνος δὲ ἐπὶ τοῦ μορίου ἔταξεν αὐτό; κ 2333: κέρκος ... καὶ ἀνδρεῖον αἰδοῖον; λ 858: ληκῶ τὸ μόριον; ο 1036: ὅπλον ... καὶ τὸ αἰδοῖον; σ 38: σάθα· μόρια; σ 45: σάθων ἐπὶ τοῦ αἰδοῖου; σ 1274: σμόρδωνες ὑποκοριστικῶς ἀπὸ τῶν μορίων ὡς πόσθωνες; τ 1096: τόλυξ αἰδοῖον; τ 1626: τύλον τὸ αἰδοῖον, οἱ δὲ ξύλον.

(48) METTE H.J., *Euripides, I. Hauptteil. Die Bruchstücke, (Lustrum, 12)*, Göttingen, 1967, p. 233 (ad F 923); SUTTON D.F., *The Greek Satyr Play, (Beiträge zur Klassischen Philologie, 90)*, Meisenheim am Glan, 1980, p. 67 n. 211.

<sup>49</sup> See Hesychius s.v. τύλον; cf. *supra* n. 47.

<sup>50</sup> Cf. SUTTON D.F., *The Hercules Statue from the House of the Stags, Herculaneum in RhM*, 127, 1984, p. 96.

contents of the 'Syleus', where Herakles also raped the daughter of a villain, but any of the many events of his intense sex-life that combined drunkenness with Κύπρις<sup>51</sup>.

However, the comparison with the 'Syleus' also reveals the evident objection against my interpretation: such vulgar language is expected in a satyr-play but would be very unusual in tragic λέξις<sup>52</sup>. Yet I presume it is not impossible in a pro-satyr drama as the 'Alkestis', where less elevated subjects are not shunned<sup>53</sup>, and I am not alone in suggesting that the 'Auge' might have been such a play<sup>54</sup>. Then the fragment may have occurred in a debate between Aleos and Herakles, the king taunting the hero's notorious lasciviousness. This is of course very hypothetical, but it is not easy to imagine another context in which the rape would be described in such crude terms. I would conclude that, if this fragment does not necessarily imply the presence of Herakles, it should at least be taken into account if considered together with other fragments concerning his part in the play.<sup>55</sup>

+ fr.272 N.<sup>2</sup> (= 330b Mette):

τίς δ' οὐχὶ χαίρει νηπίους ἀθύρμασιν;

fr.864 N.<sup>2</sup> (= 330a Mette):

παίζω μεταβολὰς γὰρ πόνων ἀεὶ φιλῶ

Only the first of these two fragments was explicitly attributed to the 'Auge' by its ancient source. The other figures in Nauck's edition among the 'incertarum fabularum fragmenta'. But I must draw attention to the context in which the latter quotation is found in Ael., VH 12.15: ἔποιξε δ' ἄρα ὁ Διὸς παῖς καὶ Ἀλκμήνης

<sup>51</sup> Examples may be found in the list of Herakles' sexual unions in: Gruppe, o.c., col. 1090-5.

<sup>52</sup> Another example is *Med.* 679 (τὸν προὔχοντα ... πόδα), but there the language is oracular. Also A., *Ag.* 1443 (ἱστοριβής) could be an obscenity, if one accepts the suggestion made by KONIARIS G.L., TYRRELL W.M.B., *An Obscene Word in Aeschylus* in *AJP*, 101, 1980, p. 42-6.

<sup>53</sup> Think of the scene of the feasting Herakles in *Alc.* 747 ff.

<sup>54</sup> This suggestion was also made by: WELCKER F.G., *Die griechischen Tragödien mit Rücksicht auf dem Epischen Kyklus geordnet*, (*Rheinisches Museum für Philologie*, Supp. 2.2), 2, Bonn, 1841, p. 767; Wilamowitz, o.c., p. 189; Brizi, o.c., p. 120.

<sup>55</sup> It should be added that the whole of my interpretation is challenged now by a recent suggestion of SUTTON D.F., *Papyrological Studies in Dionysiac Literature*, *P. Lit. Lond.* 77 and *P. Ross. Georg. I.* 11, Oak Park (Illinois), 1987, p. 20-1. This author proposes to read the Hesychius-quotation as follows: κέρας ὄρθιον · ἡ νευρά · [...] Εὐρυπίδης δὲ <ἐν> Αὔγη [...]. If this is right, the supposedly obscene words are not Euripidean!

πάνυ σφόδρα. Τοῦτο καὶ ὁ Εὐριπίδης ὑπανίσταται ποιήσας τὸν αὐτὸν τοῦτον λέγοντα — λέγει δὲ τοῦτο παιδίον κατέχων. I know of no Euripidean play except the 'Auge' in which a scene could be inserted with Herakles playing with a child he is holding. And the numerous ancient representations of Herakles with the exposed Telephos on his arms or in his lap, standing alone or facing the doe that has nursed the child<sup>56</sup>, make Wilamowitz' attribution<sup>57</sup> of this fragment to the 'Auge' a virtual certainty.

But then it is tempting to connect the other one-verse fragment with the same scene — what might the νήπια ἄθύρματα have been otherwise? — and this is actually done by Wilamowitz and most of the subsequent scholars who studied the 'Auge'<sup>58</sup>. Only Brizi<sup>59</sup>, following the old interpretation by F.G. Welcker and J.A. Hartung<sup>60</sup>, who did not yet know the summary by Moses of Chorene, thought that fr.272 N.<sup>2</sup> belonged immediately after the discovery of the polluting child in the temple, when someone tried in vain to mollify him. This is not impossible, but Herakles' playing mentioned by Aelianus provides a more self-evident context for the fragment. This does not exclude the possibility that the words were spoken by Herakles to move the king, but they may as well be spoken to anyone, e.g. Auge or a servant, whom the hero first met when he arrived again at Tegeia with his child, the confrontation with Aleos succeeding in the next scene. It is generally known that Euripides loved sentimental scenes with children<sup>61</sup>, and the pathetic face-to-face of an innocent little child with a relentless male who often wants its death also occurs in *Andr.* 528–9, *IA* 1241–8, and probably also in the 'Danae' and the 'Alope'<sup>62</sup>. Herakles playing with his little son he had found in the mountains would enhance the contrast between the tenderness of the reunited family and the tyrant's cruel intolerance. All this was overlooked by Anderson

<sup>56</sup> Cf. Bauchhenss-Thueriedl, *o.c.*, p. 34–5, 38–9, 83–6 (nr. 34–46).

<sup>57</sup> Wilamowitz, *o.c.*, p. 189.

<sup>58</sup> Wilamowitz, *o.c.*, p. 189; *Tragicorum Graecorum Fragmenta*, ed. A. NAUCK, Leipzig, 1889<sup>2</sup>, p. 640; Zielinski, *o.c.*, p. 40; Webster, *o.c.*, p. 240; METTE H.J., *Euripides 1968–1981. I. Hauptteil. Die Bruchstücke. Indices*, (*Lustrum* 23–4), Göttingen, 1981–2, p. 91.

<sup>59</sup> Brizi, *o.c.*, p. 120–1, 127.

<sup>60</sup> Welcker, *o.c.*, p. 766; Hartung, *o.c.*, p. 384.

<sup>61</sup> Cf. TARKOW J.A., *Tragedy and Transformation: Parent and Child in Euripides' Hecuba* in *Maia*, 36, 1984, p. 125 with n. 9.

<sup>62</sup> Another example is *Hec.* 339–41, but there the child, Polyxena, is already old enough to speak for herself.



when he concluded<sup>63</sup>: "Nor need we credit Euripides as the source of the artistic versions of the myth which represent Heracles with baby Telephus." Indeed, he simply ignored the two fragments discussed here.

Even if some of the analyzed fragments prove nothing in isolation, the combined effect of my discussions is the certainty that Herakles has played a part in the 'Auge'<sup>64</sup>. It would be reckless to propose a complete reconstruction of the 'Auge', but perhaps I may make, as a conclusion, a guess concerning the role of the hero. Somewhere in the middle or in the second part of the play he probably came on with the child in his arms and described in a detailed speech, resembling a λόγος ἀγγελικός, the discovery of the baby and the miraculous nursing. An ensuing encounter with the unhappy mother of the child, ready for death, offered an opportunity for a recognition-scene, which cannot have been missed by Euripides. The ring, known to us by Moses' testimony, possibly had a function in it. Also a confrontation between Herakles and the king is very plausible. Finally Herakles must have been present when the deus - ex - machina made his appearance. If this was Athena, she probably chided him for having raped her priestess, and he apologized. The four analyzed fragments certainly belong to one or other of these scenes, although they can only be tentatively placed within the scheme. Thus, the figure of the half-god probably dominated the last half of the play, as he had done in Sophokles' 'Trachiniai' and Euripides' 'Herakles'. The setting was totally different there, but the 'Herakles' and the 'Auge' have at least in common that they both picture the hero loving his children

<sup>63</sup> Anderson, *o.c.*, p. 171.

<sup>64</sup> Another fragment, known by Satyros' Βίος Εὐριπίδου, would reinforce this certainty, if its attribution by Wilamowitz to the 'Auge' were right (cf. *The Oxyrhynchus Papyri*, IX, edited with translation and notes by A.S. HUNT, London, 1912, p. 141, 172, nr. 1176 fr. 38 col. I <- fr. 913 N.<sup>2</sup>>). Indeed, this fragment consists of some 'theological' verses explicitly connected with Herakles. But Hunt and G. Arrighetti (*Satiro. Vita di Euripide*, testo, traduzione, appendice e note, (*Studi Classici e Orientali*, 13), Pisa, 1964, p. 50, 110) stressed that Wilamowitz based his assumption merely on an impossible reading of the text: (1.13) Αὐλήτην where ἡτην is guaranteed. So Zielinski's (*o.c.*, p. 49) assignment of the fragment to the Athena-ex-machina-scene of the 'Auge' certainly reflects an incautious confidence in Wilamowitz' authority. This scene would provide a suitable context for the fragment, but so would many conceivable scenes of other lost tragedies.

and saving in the nick of time his dearest ones from being killed by a tyrant<sup>65</sup>.

All this restores the summary by Moses of Chorene as the most important secondary source of information about the intrigue of the 'Auge'. I do not want here to cut the knot concerning the desirability of reconciling the Armenian testimony with Strabo's text. But undoubtedly the first of the three solutions I discussed, viz. the rejection of Moses' résumé as defended by Anderson, must be wrong. This scholar has the merit of having reminded us of the many problems and uncertainties which beset the reconstruction of this fragmentary play. But I hope the above analysis of some fragments he has interpreted in a forced way or even ignored, has shown his scepticism to be excessive. Moreover his obstinate rejection of the Armenian account yielded a static play, untypical of late Euripidean dramatic technique. Herakles' intervention, on the contrary, lends to the tragedy a characteristic complexity. The sentimental treatment of the exposure-story and the exciting rescue- and recognition-action make the 'Auge' a truly 'late' play<sup>66</sup> and a worthy predecessor of New Comedy.

<sup>65</sup> For parallels between 'Auge' and 'Herakles': cf. GALINSKY G.K., *The Herakles Theme. The Adaptations of the Hero in Literature from Homer to the twentieth Century*, Oxford, 1972, p. 80 n. 60.

<sup>66</sup> F. Solmsen (*Euripides' Ion im Vergleich mit anderen Tragödien* in *H*, 69, 1934, p. 418-9) considered the 'Auge' as a model-'Seelendrama', the final stage within the evolution of the ἀναγνωρισμός-tragedies. But I fear that such an ambitious judgment on a lost tragedy is somewhat too hazardous.

## Femmes ardentes et chastes héros chez Euripide

François JOUAN

Au chapitre 39 du *Livre de la Genèse*, il est raconté comment Joseph, emmené en Égypte et devenu l'intendant de Potiphar, eunuque de Pharaon et commandant de ses gardes, se trouva en butte aux poursuites de la femme de son maître, mais refusa de céder à ses avances, à la fois par respect pour Potiphar et pour ne pas pécher contre Dieu. Le récit continue ainsi:

"Bien qu'elle parlât à Joseph chaque jour, il ne consentit pas à coucher à son côté, à se donner à elle. Or, ce jour-là, Joseph vint à la maison pour faire son service, et il n'y avait là, dans la maison, aucun des domestiques. La femme le saisit par son vêtement, en disant: "Couche avec moi", mais il abandonna le vêtement entre ses mains, prit la fuite et sortit. Voyant qu'il avait laissé le vêtement entre ses mains et qu'il s'était enfui dehors, elle appela ses domestiques et leur dit: "Voyez cela! Il nous a amené un Hébreu pour badiner avec nous! Il m'a approché pour coucher avec moi, mais j'ai poussé un grand cri, et en entendant que j'élevais la voix et que j'appelais, il a laissé son vêtement près de moi, il a pris la fuite et il est sorti."

Elle répéta ensuite ces accusations dans les mêmes termes à son mari, en sorte que "sa colère s'enflamma. Le maître de Joseph le fit saisir et mettre en geôle"<sup>1</sup>.

Tel est le récit biblique, qui offre la forme la plus ancienne et sans doute la plus célèbre d'un motif de folklore, assez célèbre en tout cas pour que des critiques de langue allemande aient créé le terme de "Potipharmotiv" pour l'appliquer à l'ensemble des légendes qui reproduisent pour l'essentiel le même schéma<sup>2</sup>. Celui-ci reparait

<sup>1</sup> *La Sainte Bible*, éd. du Cerf, Paris, 1956, p. 47-48.

<sup>2</sup> Voir J.D. YOANNAH, *Joseph and Potiphar's Wife in World Literature*, New York, 1968.

par exemple dans le conte égyptien dit "des deux frères", ou c'est effectivement le frère du mari qui résiste aux séductions de sa belle-soeur. Ainsi calomnié, Bata réussit finalement à se disculper auprès de son frère Anoup, mais préfère s'exiler. La vérité une fois révélée, Anoup tue sa femme et jette son corps aux chiens<sup>3</sup>.

Dans le domaine grec<sup>4</sup>, plusieurs légendes locales illustrent ce motif, comme le conte attique d'Anagyros que les Anciens avaient comparé au sujet du *Phoenix*<sup>5</sup> d'Euripide. Dans d'autres cas, comme nos sources sont bien postérieures au V<sup>e</sup> siècle, il est à craindre que l'importance prise par ce thème dans la tragédie attique n'ait contribué à modifier les versions plus anciennes. Ainsi pour un épisode de la légende de Phrixos: Démodicé, femme de Crétheus, sa tante, aurait vu ses avances repoussées par le héros. Pour se venger, elle l'accusait auprès de son mari d'avoir voulu lui faire violence. Crétheus demanda donc à son frère Athamas de tuer son fils, et Phrixos n'échappa à la mort que grâce à sa mère Néphélé et au fameux bélier ailé. On a supposé — mais ce n'est qu'une possibilité entre d'autres — que c'était la version du *Phrixos* de Sophocle<sup>6</sup>. On peut citer encore la légende du dieu-fleuve Hébro. Pour échapper à la poursuite amoureuse de sa belle-mère Damasippé, il s'était enfui dans un bois. Calomnié par celle-ci auprès de son père Haemos, qui le menaçait de son épée, il tomba et se noya dans le fleuve thrace qui prit son nom<sup>7</sup>.

Le plus ancien exemple connu dans la littérature grecque est celui de Bellérophon, raconté au chant VI de l'*Illiade*<sup>8</sup>. Pour avoir résisté à la femme de Proetos, il se vit accusé par elle auprès de son mari, qui l'expédia en Lycie à son beau-père, à charge pour ce dernier d'exécuter sa vengeance. Mais contre toute attente, Bellérophon, protégé par les dieux, triompha des épreuves qui lui furent imposées et le roi de Lycie lui donna sa fille et une partie de son royaume. Un autre récit, pour lequel on peut remonter au moins au *Catalogue des Femmes* hésiodique, puis à Pindare, concerne le père d'Achille, Pélée. Hôte du roi d'Iolcos, Pélidas, il

<sup>3</sup> G. LEFEBVRE, *Romans et contes égyptiens de l'époque pharaonique*, Paris, 1949, p. 137-138.

<sup>4</sup> Voir H.J. TSCHIEDEL, *Phaedra und Hippolytus*, Diss. Erlangen-Nürnberg, 1969, p. 16-21; E.M. PAPAMICHAEL, *Potiphar Motiv Stories*, Cologne, 1984.

<sup>5</sup> Cf. *infra* p. 199.

<sup>6</sup> Hyg., *Astr.* II, 20; sch. Pd., *Py.* IV, 288. Attribution incertaine pour W. SCHMID, *Gr. Lit.*, I, 2, 4, p. 27 n. 8. Les fragments du *Phrixos* de Sophocle (721-23 Radt) sont eux-mêmes insignifiants.

<sup>7</sup> Ps. Plut., *De fluviis*, s.v. Ἡβρος, d'après un certain Timothéos.

<sup>8</sup> 160-199.

avait rejeté les avances de sa femme, Anteia, qui l'avait alors accusé de vouloir lui faire violence. Acaste, ne voulant pas souiller sa personne ni son palais du sang de son hôte, complotait de l'abandonner sur le Pélion à l'issue d'une partie de chasse, en le dépouillant de ses armes, dans l'espoir qu'il serait mis en pièces par les Centaures. Mais dans ce cas encore le héros était sauvé par l'intervention divine. Par la suite, il tirait du couple une vengeance exemplaire et mettait Iolcos à sac<sup>9</sup>.

Mais c'est dans la tragédie attique, et plus particulièrement dans le théâtre d'Euripide, que le "Potipharmotiv" devait connaître ses plus brillantes illustrations. Le poète ne lui consacre pas moins de cinq drames, quatre aujourd'hui perdus, *Phoenix*, *Sthénébée*, *Hippolyte voilé*, *Pélée*, et un que nous lisons encore, l'*Hippolyte* dit *Porte-Couronne*<sup>10</sup>. Pour mémoire, on citera aussi le *Tennès*, dont le sujet est assuré par les fragments d'une *hypothésis* sur papyrus, mais qui fait partie des pièces considérées dès l'antiquité comme apocryphes et généralement attribuées à Critias<sup>11</sup>. Certains de ces titres se retrouvent encore sous d'autres noms, par exemple un *Phoenix*, attribué à Sophocle, et deux autres, l'un d'Ion de Chios au V<sup>e</sup> s., l'autre d'Astydamas le Jeune au IV<sup>e</sup>, mais le sujet en est totalement inconnu<sup>12</sup>. D'autre part, le sujet des deux *Hippolyte* était celui de la *Phèdre* de Sophocle<sup>13</sup>, sur laquelle on a un peu plus de renseignements.

C'est donc avant tout aux drames d'Euripide que nous limiterons notre examen, pour tenter d'apercevoir les variations introduites par le poète dans un même schéma général en fonction des particularités de chaque cas et du caractère des personnages. En fait, notre enquête ne pourra aboutir qu'à des résultats partiels, et souvent conjecturaux, dans la mesure où quatre de nos cinq drames

<sup>9</sup> Hés., fr. 208; 209; 211 M.-W. Voir notre *Euripide et les légendes des "Chants Cypriens"*, Paris, 1966, p. 64-65, avec références et bibliographie.

<sup>10</sup> *Phoenix*: fr. 804-818 N<sup>2</sup> et 812a Sn.; bref fragment d'*hypothésis*, P.Oxy. 2455, fr. 14, col. XVII, l. 241-45. — *Sthénébée*: fr. 661-672 N<sup>2</sup> et éléments importants d'*hypothésis*, *ibid.*, fr. 5-6, l. 50-73 (avec des lacunes) et Pap. Strasbourg 2678. — *Hippolyte voilé* (Ἰππόλυτος καλυπτόμενος): fr. 431-447 N<sup>2</sup>. — *Pélée*: fr. 617-624 N<sup>2</sup>. Sur les compléments à l'édition de Nauck, voir H. VAN LOOY, "Les fragments d'Euripide", *Ant. Cl.*, 32, 1963, p. 162-199 (en particulier 168-69).

<sup>11</sup> Fr. 695 N<sup>2</sup> et *hypothésis*, P.Oxy. 2455, fr. 14, col. XIII, l. 172-183; cf. *Euripide et les ... "Chants Cypriens"*, p. 303-308; R. AELION, *Euripide héritier d'Eschyle*, Paris, 1983, I, p. 42.

<sup>12</sup> Soph., *Phoenix*, fr. 718-720 Radt; Ion de Chios, *TrGF* I, 19; Astydamas II, *ibid.*, 60. Mais sous le même titre il peut s'agir de sujets différents.

<sup>13</sup> Fr. 677-688 Radt.

ne subsistent plus qu'à l'état de fragments – et pour le *Pélée*, par exemple, ceux-ci ne sont ni nombreux ni importants – et parce que dans ces quatre cas la reconstruction de l'intrigue pose des problèmes délicats et controversés<sup>14</sup>. On remarquera enfin qu'on aurait pu espérer aboutir à des conclusions plus significatives si l'on avait pu établir avec certitude la chronologie – absolue et relative – de ces cinq pièces. Mais ce n'est pas le cas: seule certitude, la date de l'*Hippolyte* conservé, 428, et l'antériorité de l' *Hippolyte* voilé, puisque c'est l'échec de cette première pièce et le scandale qu'elle avait suscité chez les Athéniens qui conduisit le poète à en proposer une seconde version plus propre à lui concilier les suffrages du public. Mais combien d'années se sont-elles écoulées entre les deux drames? On ne peut le dire. Les estimations varient pour le premier *Hippolyte* entre 440 et 430. *Médée*, de 431, devait se situer entre eux, mais il ne semble pas qu'il faille remonter très haut avant cette date pour l'*Hippolyte* voilé. Par ailleurs, les allusions d'Aristophane ne permettent pas de descendre au-delà de 425 pour *Phoenix*, de 423 pour *Sthénébée* et *Pélée*, mais ce n'est qu'un *terminus ante quem*. La parenté des sujets de ces cinq pièces, compte tenu de la pratique d'Euripide dans d'autres cas, orienterait vers un regroupement dans le temps sur la décennie 438-428. L'*Hippolyte* conservé offrirait sans doute l'illustration la plus dramatique et la plus achevée du "Potiphar-motiv" et serait le dernier en date. La *Sthénébée*, pour des raisons de structure et de

<sup>14</sup> Quelques éléments de bibliographie: T.B.L. WEBSTER, *The Tragedies of Euripides*, Londres, 1967, p. 65-76 (*Hippolyte* I); 80-84 (*Sthénébée*); 84-85 (*Phoenix*); 85-86 (*Pélée*). Sur *Phoenix*: H.J. METTE, "Die römische Tragödie und die Neufunde zur gr. Tragödie", *Lustrum*, 9, 1964, p. 62-64. Sur *Sthénébée*: L. SÉCHAN, *Etudes sur la tragédie grecque...*, p. 494-502; P. ZÜHLKE, "Euripides' Stheneboia", *Philol.*, 105, 1961, p. 1-15; 198-225; D. KORNEZIEWSKI, "Zum Prolog der Stheneboia des Euripides", *ibid.*, 108, 1964, p. 45-56; E.M. PAPAMICHAEL, in *Dodonè*, 12, 1983, p. 45-74. Sur *Pélée*: *id.*, *ibid.*, p. 139-152. Sur le premier *Hippolyte*, dans une bibliographie considérable nous retenons ici trois titres: W.S. BARRETT, *Euripides Hippolytus*, Oxford, 1964, p. 10-45; B. SNELL, *Scenes of Greek Drama*, Berkeley-Los Angeles, 1964, p. 23-46; R.M. NEWTON, "Hippolytos and the Dating of Oedipus Tyrannus", *GRBS*, 21, 1980, p. 5-22. On comprendra que nous ne donnions pas pour l'*Hippolyte couronné* une bibliographie qui ne pourrait être qu'étriquée ou démesurée. Au reste, nous envisageons ce drame ici avant tout dans ses rapports avec les quatre pièces perdues. — Nous précisons que dans ce qui suit, nous n'avons traduit parmi les fragments tragiques que ceux qui nous semblaient importants pour la reconstruction des drames perdus ou pour illustrer notre sujet.

fond, pourrait être la plus ancienne. Mais il faut bien avouer que tout cela reste très hypothétique<sup>15</sup>.

\*

Les héros ainsi exposés aux attaques de femmes ardentes et insatisfaites se partagent en deux groupes, selon qu'ils sont des étrangers admis dans l'intimité d'un couple de hauts personnages (type "Joseph") ou de membres même de la famille (type "Bata"). Au premier type appartiennent Bellérophon et Pélée, au second Hippolyte et Phoenix.

Dans l'*Illiade*, Bellérophon était seulement un vassal corinthien du roi d'Argos. Dans la version d'Euripide, Proetos, roi de Tirynthe avait accueilli à son foyer le jeune prince, exilé de Corinthe à la suite d'un meurtre, et l'avait purifié<sup>16</sup>. Nous verrons que cette variante avait des conséquences importantes pour l'action. Quant à la reine, Anteia chez Homère, elle se nomme ici Sthénébée. Le cas de Pélée, si l'on se fonde sur une vulgate qui ne semble avoir guère varié depuis les poèmes du cycle épique, était à peu près le même. Banni d'Egine pour un premier meurtre, Pélée avait été recueilli et purifié par Eurytos, roi de Phthie, dont il avait épousé la fille. Mais il avait ensuite tué involontairement son beau-père, et avait connu un second exil à Iolcos et une seconde purification des mains d'Acaste<sup>17</sup>.

Le cas de Phoenix était différent, et Euripide avait introduit dans son aventure un motif absent de l'*Illiade*. Dans l'épopée, en effet, c'était à la demande de sa mère que Phoenix avait séduit la jeune concubine de son père, Amyntor, pour la dégoûter du vieillard. À la suite de quoi il avait été maudit par son père et s'était échappé de la maison pour se réfugier auprès de Pélée. C'était ainsi qu'il était devenu le précepteur d'Achille. Chez

<sup>15</sup> Il existe parmi les mythes grecs, et même chez Euripide, de nombreuses légendes de "mauvaises femmes", qui n'entrent pas dans le cadre du "Potiphar-motiv": par exemple l'Aéropé des *Crétoises*, séductrice de Thyeste, ou Idaia, la seconde femme de Phinée, qui, pour se débarrasser de ses beaux-fils, les avait accusés de l'avoir violée — sujet possible d'un des *Phinée* de Sophocle. Dans un cas, la séduction réussissait (Aéropé), dans l'autre, la femme n'était pas amoureuse (Idaia).

<sup>16</sup> Sch. Greg. Naz. (cf. *TGF*<sup>2</sup>, p. 567); *Hypoth.*, l. 50-58.

<sup>17</sup> Hés., fr. 208-09 M.-W.; Phéréc. fr. 1b; 61a-b Jac.; Pd., fr. 34 Tu.; *Ném.* IV, 54-61; III, 34; V, 35-36; *Apd. Bibl.* III, 13, 1-3. A. SEVERYNS, *Le Cycle Epique...*, p. 252, estime que ce récit remonte au moins à l'*Alcméonide*, et peut-être même aux *Chants Cypriens*. Voir notre *Euripide...*, p. 64.

Euripide, il ne semble pas qu'il ait été question de la mère de Phoenix, sans doute déjà morte ou répudiée par Amyntor. Le vieillard a auprès de lui une concubine<sup>18</sup>, Clytia, beaucoup plus jeune que lui. On s'explique donc facilement le penchant qui la pousse vers le jeune homme qui vit à son foyer. La situation de Clytia rappelle celle de l'étrangère Chrysis auprès de Déméas dans la *Samienne* de Ménandre, et ce n'est pas un hasard si dans cette pièce est esquissé un parallèle entre le trio Moschion - Chrysis - Déméas et le trio euripidéen Phoenix - Clytia - Amyntor<sup>19</sup>. Chrysis est ainsi accusée de s'être abandonnée à Moschion, fils (adoptif, il est vrai) de Déméas et, plus grave encore, de lui avoir donné un enfant. Mais Moschion se révélera aussi innocent que le Phoenix d'Euripide.

Hippolyte, enfin, fils de Thésée, est appelé "fils de l'Amazone"<sup>20</sup>, mais dans le drame conservé, il est bien précisé qu'il s'agit d'un bâtard (307-309), qui ne saurait entrer en concurrence avec les enfants légitimes de Thésée et de Phèdre (cf. aussi 1455): "l'Amazone" est donc considérée comme ayant une situation analogue à celle de Clytia au foyer d'Amyntor.

Dans le premier *Hippolyte*, le héros, élevé par son grand-père maternel Pitthée à Trézène, s'était rendu à Athènes, où vivaient Thésée et Phèdre, à l'occasion d'une fête religieuse<sup>21</sup> au cours de laquelle la fille de Minos s'était éprise de son beau-fils. Dans le second *Hippolyte*, en revanche, l'action se déroule à Trézène même, où Thésée s'est exilé avec sa femme pour un an, afin d'expier le meurtre des fils de Pallas (*Hipp.* 34-37), ce qui met constamment Hippolyte sous les yeux de Phèdre et attise la passion de la reine.

Ainsi, dans chacun de ces cas, la position réciproque des membres du trio tragique n'est pas exactement la même, ce qui conduira à une marche différente de l'action.

\*

Quel était le personnage qui prononçait le monologue initial du drame? Pour *Phoenix* et *Pélée*, les renseignements nous manquent. Pour le premier *Hippolyte*, les critiques hésitent entre Phèdre et sa

<sup>18</sup> Cf. fr. 818: ἀμνήστευτος γυνή, glosé par Hésychius ἡ παλλακή. Les sources se partagent pour cette femme entre les noms de Clytia et de Phthia.

<sup>19</sup> Ménandre, *Sam.* 670-72.

<sup>20</sup> *Hipp.* 10; 351; 581.

<sup>21</sup> Echo dans *Hipp.* 24-28.



Nourrice, la vraisemblance penchant pour Phèdre elle-même. On lui attribue généralement cette exclamation, qu'elle poussait en sortant du palais où sa passion la tenait recluse:

"Ô brillant éther, ô pure lumière du jour! Combien douce à voir, tant pour les êtres fortunés que pour les infortunés, dont je suis."<sup>22</sup>

Peut-être faut-il aussi placer dans cette scène cette autre exclamation:

"Ô destin, il n'y a pas de recours chez les mortels, ni contre les maux naturels ni contre ceux qui viennent des dieux!"<sup>23</sup>

Dans l'*Hippolyte couronné*, c'est au contraire une divinité, qui prononce le prologue: elle peut ainsi non seulement évoquer le passé et le présent, mais encore annoncer l'avenir, c'est-à-dire le châtement "du jouvenceau qui (lui) fit la guerre", d'Hippolyte qui sera "victime des imprécations paternelles" (43-44), ainsi que la mort de Phèdre elle-même (47-48).

Pour *Sthénébée*, nous avons la chance de posséder la plus grande partie du prologue, découvert dans un manuscrit seulement au début de ce siècle. Il était dit par Bellérophon, qui apparaissait sur la scène flanqué du cheval ailé Pégase<sup>24</sup>, ce qui le dispensait de donner son nom dans les premiers vers, selon l'usage tragique<sup>25</sup>. Nous en proposons une version française:

<sup>22</sup> Fr. 443: (1): c'est la place communément attribuée à ce fragment; (2): d'autres donnent ces mots à Thésée remontant des Enfers; (3) ou encore à Phèdre au moment où elle se décide à mourir. Une vive polémique a opposé sur la place et le sens de ce fragment D.J. JAKOB, partisan de la solution (3) (*H.*, 104, 1976, p. 379-382; *W.St.*, 17, 1983, p. 23-26) et R.M. NEWTON, partisan, à la suite de H. HERTER, de la solution (2) (*H.*, 108, 1980, p. 492-95), sans argument vraiment décisif de part et d'autre.

<sup>23</sup> Fr. 444. Voir le commentaire de ce fragment dans R. GOOSSENS, *Euripide et Athènes*, Bruxelles, 1962, p. 153-54.

<sup>24</sup> Sur la présence de Pégase, innovation dramatique qui avait marqué (voir la *Paix* d'Aristophane), cf. N.C. HOURMOUZIADES, *Production and Imagination in Euripides*, Athènes, 1965, p. 152-53.

<sup>25</sup> Joh. Logothetes, *Comment. in Hermogenem*, ed. pr. RABE, *Rh.M.*, 63, 1908, p. 146-48; nous suivons le texte de D. PAGE, *Select Papyri*, III, Loeb, 1941, p. 126-29; cf. H.J. METTE, in *Lustrum*, 23-24, 1981-82, fr. 880a-s, p. 233-34; le texte recoupe de nombreuses citations partielles, ainsi que les fr. 661-62 et 672 N<sup>2</sup>.

"Il n'est pas d'homme qui soit heureux en tout: ou il est de noble naissance mais n'a pas de moyens d'existence, ou il est de basse origine tout en labourant de riches sillons. Beaucoup, qui se glorifient de leur naissance et de leur fortune, se trouvent déshonorés à leur foyer par une épouse écervelée. Tel est le mal dont souffre le souverain de ce pays, Proetos: lorsque j'arrivai sous son toit comme hôte et suppliant, elle tenta de me persuader par ses propos, elle me persécute de ses ruses pour que je vienne partager sa couche en secret. Toujours cette vieille nourrice, préposée à ses messages, cherche à nous réunir; elle chante toujours la même chanson: "Homme stupide, accepte! Pourquoi cette folie? Laisse-toi (convaincre) par ma maîtresse...<sup>26</sup> Tu possèderas le palais royal, au prix d'un unique et bref consentement". Mais moi, par respect pour les lois et pour le Zeus des suppliants, par estime aussi pour Proetos, qui m'a reçu chez lui quant j'ai quitté le pays de Sisyphe et a purifié mes mains, souillées par le meurtre d'un sang frais, je n'ai jamais consenti à accepter ses propositions ni à offenser la maison souffrante dont je suis l'hôte. Je déteste une passion dangereuse, funeste aux mortels...<sup>27</sup> Mais je veux me rendre à la campagne. Car il n'y a pas d'issue pour moi à rester là au palais, en me faisant insulter parce que je me refuse à mal agir ou encore à infliger par une dénonciation une flétrissure à la femme de Proetos et à démanteler la maison..."

Ce morceau est remarquable<sup>28</sup>, parce qu'il expose de la façon la plus claire les sentiments qui animent le "chaste héros" euripidéen devant les avances d'une femme impudique, qui offre à celui qu'elle aime non seulement sa personne, mais la fortune et le pouvoir de son mari<sup>29</sup>. Nous retrouverons ailleurs ce motif, ainsi que celui de la nourrice, messagère et complice. À l'appui de son refus, Bellérophon invoque des motifs religieux, le respect de la loi du mariage (*thesmous*) et les devoirs de l'hôte, sanctionnés par le Zeus des suppliants. Ces devoirs sont du reste à double sens, ce qui explique que ni Proetos ni Acaste n'oseront se venger, de leur propre main et dans le palais, du héros qui a outragé leur honneur. Bellérophon est aussi retenu par la reconnaissance à l'égard de celui qui l'a purifié d'un meurtre<sup>30</sup>. Ce qui ne veut pas dire que le

<sup>26</sup> Lacune d'au moins un vers.

<sup>27</sup> Passage gravement altéré.

<sup>28</sup> Bon commentaire par B. Zühlke, *art. cit.*, p. 198-215.

<sup>29</sup> Il en allait de même de l'Aéropé des Crétoises et de la Nourrice dans le premier *Hippolyte*.

<sup>30</sup> V. 15-18

héros soit totalement rebelle à l'amour, mais il établit un *distinguo* entre deux Eros, le "mauvais Eros", celui qui conduit à l'Hadès, et "l'amour qui conduit à la sagesse et à la vertu, celui qui est enviable pour ceux des hommes dont je souhaite faire partie"<sup>31</sup>. C'est ce qui fait la différence entre Bellérophon et Hippolyte, qui, lui, rejette toute forme d'amour. On notera aussi que le héros semble totalement exempt de colère à l'égard de la tentatrice et qu'il ne songe qu'à se dérober pour ne pas troubler par un scandale la maison royale. Enfin, à la différence au moins des deux *Hippolyte* — car on ne peut rien dire de *Pélée* et de *Phoenix* — la tentative de séduction malheureuse est *antérieure* au prologue, au lieu de constituer un des points forts de l'action.

Ce prologue n'en pose pas moins un très difficile problème, diversement résolu par la critique. À lire le morceau tel qu'il nous est transmis, on peut penser — et c'est la position de la plupart des chercheurs — que la situation exposée est antérieure au départ de Bellérophon, monté sur Pégase, pour la Carie où il ira combattre la Chimère: cet exploit est trop intégré à la légende du héros depuis Homère pour avoir pu être modifié par Euripide. Mais comme on sait que le châtement de Sthénébée, à la fin de la pièce, exigera un autre voyage de Bellérophon, cela suppose à l'intérieur de la pièce deux coupures chronologiques, dont la première au moins, par sa durée, l'emporte sur tout ce qu'offre le reste de la tragédie attique<sup>32</sup>. Pour remédier à cette difficulté, une solution a été proposée en 1961 par B. Zühlke et appuyée sur de nouveaux arguments par D. Korneziewski en 1964<sup>33</sup>: celle d'une lacune dans le texte conservé (de toute façon sûrement trop court, avec 32 vers, pour représenter l'intégralité du prologue), où le héros aurait parlé de ses exploits en Carie et du meurtre de la Chimère. Ainsi Bellérophon, au moment où il prononce le prologue, reviendrait d'Asie Mineure, vivant contre toute attente<sup>34</sup>. Personne ne le saurait encore de retour, et pour éviter de se retrouver dans la même situation qu'à son départ, il déciderait de s'écarter du palais de Proetos (v. 27-31), mais s'en trouverait empêché. Cette solution

<sup>31</sup> V. 23-25.

<sup>32</sup> C'est cependant encore la position de Webster, *o.c.*, p. 81, et E.M. Papamichael, *o.c.*, p. 55-56.

<sup>33</sup> Voir *supra* n. 14. Les arguments de D. Korneziewski, tirés de la longueur et de la structure habituelle des prologues euripidéens, sont à notre avis très convaincants.

<sup>34</sup> À la partie manquante du prologue devait correspondre le fragment 665a Sn. "Je frappe les Chimères pour les égorger, et les pointes du feu me frappent et vont roussir les ailes robustes de celui-ci (Pégase)".

n'élimine pas toutes les difficultés, mais nous l'adopterons comme la plus vraisemblable.

L'identité du *prologizôn* du *Phoenix* n'est pas connue. Cela pourrait être Amyntor, et dans ce cas plusieurs fragments auraient leur place dans ce monologue, notamment des réflexions mélancoliques sur la vieillesse (fr. 805) et sur les soucis et les risques que comporte la richesse (fr. 813). Deux fragments semblent se rapporter plus directement à la situation d'Amyntor au début du drame:

"Il est fâcheux pour un vieillard (en puissance d'enfant) de se marier, alors qu'il a passé l'âge: avec un vieil époux, une femme devient la maîtresse."<sup>35</sup>

Et encore:

"Mais ayant pour ma part commis cette erreur, jamais je ne conseillerais à un autre mortel de confier le pouvoir à ses enfants, avant que l'ombre ne s'abatte déjà sur mes paupières: on est forcé d'achever le temps de sa vie sous la coupe de ses enfants."<sup>36</sup>

Amyntor déplorerait donc à la fois l'autoritarisme de sa jeune compagne et la mainmise de son fils sur la marche de sa maison. On peut penser qu'en-dehors même du thème amoureux, le choc de ces deux caractères autoritaires portait déjà le trouble dans le palais d'Amyntor.

En ce qui concerne le *Pélée*, un exposé du passé du héros était nécessaire. Il comprenait sans doute son rôle dans le meurtre de Phocos et son exil d'Egine, ainsi que le reste de ses aventures jusqu'au moment où, comme Bellérophon, il était arrivé en "hôte et suppliant" au palais d'Acaste et avait été purifié par celui-ci. Mais on ne saurait dire si le *prologizôn* était Pélée lui-même, une divinité ou un autre personnage, et s'il était déjà question des atteintes d'Astydamie à sa vertu...

\*

À part *Sthénébée*, pour les raisons que nous avons dites, la scène de la déclaration amoureuse devait être l'épisode attendu dans la

<sup>35</sup> Fr. 804. Le verbe *δίδωσιν* est altéré. — Le grec fait un usage très large du verbe *γαμεῖν*, qui peut se dire aussi bien d'une union illégitime (comme celle d'Hélène et de Pâris).

<sup>36</sup> Fr. 806.

première partie de nos pièces. Cependant, une ou deux scènes précédant ce moment étaient utiles pour faire connaître au public les sentiments de la reine éprise, ceux du héros convoité, voire de l'un et de l'autre. En ce qui concernait la femme, à défaut du procédé peu dramatique du monologue, la situation demandait l'existence d'une confidente, soit le coryphée<sup>37</sup>, soit plutôt une nourrice. L'existence de celle-ci est du reste attestée dans *Sthénébée* et dans *Hippolyte porte-couronne* et elle est très probable dans le premier *Hippolyte*<sup>38</sup>. Dans l'*Hippolyte* conservé, la scène entre Phèdre et sa Nourrice est très développée et occupe la totalité du premier épisode (170-524). Elle se déroule en présence du Choeur de servantes, qui compatit aux souffrances de sa maîtresse. De toutes ses forces, Phèdre tente de résister à une passion dévorante pour le jeune homme, passion que sa Nourrice encourage au contraire, promettant à mots couverts un soulagement à la reine<sup>39</sup>. Dans *Sthénébée*, le début de la pièce paraît avoir comporté une scène où la vieille nourrice évoquée par Bellérophon au cours du prologue décrivait à celui-ci les sentiments de sa maîtresse à son égard, remords d'avoir voulu le perdre et persistance de sa passion:

"Rien ne lui échappe des mains à son insu sans qu'elle crie aussitôt: Pour l'hôte de Corinthe!"<sup>40</sup>

Et aussi:

"Tel est son égarement: l'amour, malgré les remontrances, l'accable encore plus."<sup>41</sup>

C'était donc sous la forme d'un récit qu'était montrée la violence de la passion amoureuse de la reine, directement exposée sur la scène dans l'épisode de l'*Hippolyte* conservé.

<sup>37</sup> Dans les deux *Hippolyte*, Le Choeur était formé de compagnes ou de servantes de Phèdre; de même dans *Sthénébée* (servantes de la reine ou simples femmes de Tirynthe). Dans *Phoenix*, il s'agissait plutôt de jeunes gens (d'Orménion de Thessalie), amis du héros, comme le choeur secondaire d'*Hippolyte*. Pour *Pélée*, on ne peut rien dire.

<sup>38</sup> Le même terme, τροφὸς γεραιά, se retrouve dans le prologue de *Sthénébée*, 11, et dans *Hipp.* 170.

<sup>39</sup> *Hipp.* 507-524.

<sup>40</sup> Fr. 664.

<sup>41</sup> Fr. 665.

Dans le drame précédent, le monologue de Phèdre devait être suivi d'un dialogue avec la Nourrice, qui proposait de s'entremettre pour plaider la cause de sa maîtresse auprès du jeune homme. Mais celle-ci ne parvenait pas à persuader Hippolyte, en sorte que Phèdre elle-même surgissait sur la scène et déclarait directement sa passion à Hippolyte, scène qui avait scandalisé les Athéniens et qui nourrit longtemps les sarcasmes d'Aristophane. Plusieurs fragments conservés se rapportent à ces deux scènes, mais il n'est pas facile de distinguer entre ce qui appartenait à l'argumentation de la Nourrice et au discours de Phèdre, et dans les protestations d'Hippolyte, entre celles qui s'adressaient à la servante et celles que suscitait la déclaration de la maîtresse. La répartition que nous proposons reste donc conjecturale. La Nourrice devait faire ressortir la puissance universelle de l'amour<sup>42</sup>, et elle déclarait:

"Ceux des hommes qui fuient trop Cypris ont l'esprit aussi malade que ceux qui la recherchent trop" (fr. 428)

Hippolyte, de son côté, traitait la passion de Phèdre comme le mal d'une femme riche et désœuvrée, en soulignant les rapports de la fortune et de l'*hybris*<sup>43</sup>. Il s'écriait:

"Ô sainte pudeur, puisses-tu résider chez tous les mortels et arracher l'impudence de leur coeur!"<sup>44</sup>

Phèdre apparaissait comme une femme impérieuse, décidée à tout pour satisfaire sa passion et bravant toutes les lois de la *sophrosynè* féminine. Ainsi, elle se mettait sous le patronage "d'un maître d'audace et de témérité, le plus riche en expédients dans les embarras, Éros, le dieu invincible entre tous."<sup>45</sup> Elle affirmait la supériorité, dans les états de crise, de la nécessité, de l'audace et de la force physique sur la loi et la piété (fr. 433 et 434) et elle fustigeait ce qu'elle prenait pour de l'indécision chez Hippolyte:

<sup>42</sup> Fr. 898 N<sup>2</sup>, attribué avec une bonne vraisemblance à notre pièce.

<sup>43</sup> Fr. 438 et 437 = L et M de Barrett, p. 20, qui attribue ces fragments à un *agôn* supposé entre Hippolyte et son père (sur ce point, voir *infra*, p. 201). La Nourrice avait tenté de le séduire en lui présentant les avantages matériels qu'il tirerait de cette liaison.

<sup>44</sup> Fr. 436. Hippolyte peut adresser ces paroles soit à la Nourrice soit à Phèdre elle-même.

<sup>45</sup> Fr. 435.

"Agis toi-même maintenant avant d'invoquer les dieux; car c'est à celui qui se donne du mal que le dieu vient en aide."<sup>46</sup>

On sait que devant ces déclarations sans fard, le héros s'enveloppait le visage dans un manteau, d'un geste à la fois de pudeur et de prophylaxie contre la souillure, qui avait dicté le titre d'*Hippolyte voilé* donné à cette pièce. Peut-être dénonçait-il à son tour l'éloquence captieuse de Phèdre (ou celle de la Nourrice dans la scène précédente?), en parlant des gens qui "en tournant habilement leur langue dissimulent les vérités les plus évidentes, si bien qu'on ne croit pas ce qu'on devrait croire"<sup>47</sup>. Il est possible que Phèdre ait pu lui arracher au moins, comme la Nourrice du second *Hippolyte*, le serment de garder le silence<sup>48</sup>. En tout cas, le jeune homme, épouvanté, s'enfuyait du palais, et prenait la route de Trézène, laissant Phèdre bouleversée et furieuse. On ne devait plus le revoir sur la scène.

Dans le second *Hippolyte*, Euripide a laissé à la seule Nourrice la responsabilité de révéler à Hippolyte la passion de sa maîtresse (565-668) après avoir à demi trompé celle-ci par des propos équivoques. Phèdre se borne à écouter à la porte, et la véhémence de la colère d'Hippolyte l'accable au point qu'elle tourne sa fureur contre l'intermédiaire malheureuse (682-694).

On ne sait comment Euripide avait conçu la scène de séduction manquée dans son *Phoenix*. La vraisemblance penche pour un tête-à-tête entre Clytia et le jeune homme. À défaut d'une confiance dans une scène antérieure, c'était à lui qu'elle pouvait dire:

"Pour une jeune femme, c'est chose amère qu'un vieux mari" (fr. 804).

En tout cas, Phoenix avait d'autant plus de motifs de repousser ces propositions honteuses qu'Amyntor était présent dans le palais, à la différence des deux *Hippolyte*, où Thésée était absent depuis longtemps, et où on pouvait même présumer qu'il n'était plus en vie<sup>49</sup>.

<sup>46</sup> Fr. 432.

<sup>47</sup> Fr. 439, toujours attribué au même *agôn* par Barrett (fr. Q).

<sup>48</sup> Fr. 435; Comparer pour l'idée *Méd.* 754; *I.T.* 750.

<sup>49</sup> C'est précisément la croyance que Thésée, descendu aux Enfers avec Pirithoos, ne pouvait plus remonter au jour, qui atténue la culpabilité de Phèdre dans la pièce de Sophocle. Dans le premier *Hippolyte*, il semble qu'il était avec Pirithoos quelque part en Thessalie (peut-être à combattre les Lapithes), et qu'on était sans nouvelle de lui depuis plusieurs années.

Pour la scène du *Pélée*, il est impossible de rien affirmer, même si on a suggéré qu'Astydamie devait aussi passer par l'intermédiaire d'une nourrice. Quant à *Sthénébée*, nous verrons plus loin quelles pouvaient être les scènes, d'une autre nature, qui occupaient les épisodes centraux de la pièce.

\*

L'acte suivant était celui de la vengeance de l'amante dédaignée, sous la forme d'une dénonciation calomnieuse auprès de son mari: le jeune héros se voyait accusé à tort d'avoir tenté d'obtenir ses faveurs par la violence. Clytia, l'héroïne du *Phoenix*, devait dénoncer directement le jeune homme auprès d'Amyntor. Nous verrons plus loin<sup>50</sup> qu'elle fournissait des "preuves" qu'il nous est impossible de préciser. De même Astydamie devait accuser directement Pélée auprès d'Acaste<sup>50bis</sup>. Dans le premier *Hippolyte*, la dénonciation semble avoir coïncidé avec le retour de Thésée. Elle avait pour motif non seulement la rancune de la passion déçue, mais aussi la crainte de Phèdre de voir le héros trahir sa promesse de silence, et l'appréhension, si la vérité était révélée, d'être chassée avec ses enfants par un Thésée indigné et désormais résolu à réserver sa succession au fils du premier lit. Les témoignages des mythographes comme celui de la *Phèdre* de Sénèque laissent à penser que la dénonciation de la reine s'appuyait sur une certaine mise en scène: Apollodore parle de porte brisée et de vêtements déchirés, Sénèque de cheveux dénoués et surtout de l'épée dégainée d'Hippolyte abandonnée par le jeune homme dans sa fuite<sup>51</sup>. On a imaginé ainsi le scénario: la Nourrice appelait au secours, les domestiques accouraient, suivis de Thésée lui-même, et devant eux la Nourrice formulait l'accusation contre Hippolyte sans être démentie par Phèdre.

Dans le second *Hippolyte*, comme on sait, il s'agissait d'une dénonciation posthume, puisque Phèdre, accablée par la honte,

<sup>50</sup> Voir *infra*, p. 201

<sup>50 bis</sup> D'après des sources tardives, elle envoyait aussi un faux message à la première femme de Pélée, Antigone, et provoquait son suicide.

<sup>51</sup> Apd., *Ep.* I, 18; Sén., 706-735.



s'était pendue, mais en gardant à la main une tablette sur laquelle elle avait rédigé sa fausse accusation contre Hippolyte<sup>52</sup>.

\*

Les infortunés maris, qui s'estimaient déshonorés, soit par un hôte traître aux devoirs de l'hospitalité (*Pélée*), soit même par un fils incestueux (les deux *Hippolyte*, *Phoenix*), décidaient naturellement de punir le coupable. Mais ces rois, qui n'avaient plus l'impétuosité de la jeunesse, entendaient d'abord s'assurer de la réalité des faits en convoquant le coupable et en l'interrogeant. La scène prenait alors l'aspect d'un débat judiciaire, c'est-à-dire d'un *agôn*. On connaît ainsi la grande scène de l'*Hippolyte* (902-1101) entre Thésée et son fils. Y avait-il déjà un *agôn* dans le premier *Hippolyte* ? Certains critiques ont répondu par l'affirmative, en plaçant dans cette scène plusieurs des fragments que nous avons situés plus haut dans le drame<sup>53</sup>. En accord avec la majorité des travaux récents, nous pensons plutôt qu'Hippolyte avait quitté Athènes dès sa sortie du palais et qu'il ne reparaisait plus. C'était donc *in absentia* que Thésée condamnait son fils à mort et appelait sur lui la malédiction de Poséidon. Il usait pour cela du dernier des trois vœux que son père divin lui avait concédés, et non du premier comme dans le second *Hippolyte*<sup>54</sup>. Dans cette dernière pièce, Euripide a brillamment exploité les possibilités dramatiques offertes par l'affrontement du père et du fils et le choc de leurs deux personnalités.

On discerne dans les fragments du *Phoenix* les traces d'un *agôn* entre le père irrité et le fils innocent. L'impression produite sur le public par cette scène avait été assez forte pour qu'on en retrouve l'écho au IV<sup>e</sup> siècle, comme nous l'avons vu, dans la *Samienne* de Ménandre<sup>55</sup>. L'accusation de Clytia devait reposer sur des preuves matérielles, puisque Amyntor disait à son fils:

"Grâce aux vraisemblances fournies par des témoignages, on appréhende les faits cachés"<sup>56</sup>.

<sup>52</sup> Sophocle avait tiré un autre parti de l'artifice dramatique de la lettre, puisque c'était par un message porté à Hippolyte par la Nourrice que Phèdre faisait connaître son amour.

<sup>53</sup> En particulier W.S. Barrett.

<sup>54</sup> Le premier (μῦϑ) dans *Hipp.* 888.

<sup>55</sup> Cf. T.B.L. Webster, *Studies in Menander*<sup>2</sup>, p. 188 et 206; J.M. JACQUES, Ménandre *La Samienne*, Belles Lettres, 1971, *Notice*, p. XXV.

<sup>56</sup> Fr. 811: τεκμηρίοισιν. Dans le *Tennès*, le héros était confondu par le faux témoignage d'un joueur de flûte, Molpos ou Eumolpos.

Hippolyte, tenu par son serment de se taire, n'avait rien pu répondre à l'accusation posthume de Phèdre, sinon mettre en avant sa conduite et l'ensemble de sa vie. Phoenix, dépourvu d'arguments de fait, adoptait la même ligne de défense:

"Souvent déjà j'ai été choisi pour trancher entre des discours, et souvent j'ai constaté que des témoins donnent des récits opposés et qui se contredisent d'un même événement. Dès lors, pour ma part, comme le fait tout homme sage, je calcule le vrai en examinant le caractère d'un homme et son mode de vie de tous les jours... Quiconque se plaît dans la fréquentation des méchants, je ne l'interroge jamais, sachant qu'il ressemble à ceux dont il aime la compagnie."<sup>57</sup>

Ces raisonnements ne convainquaient sans doute pas Amyntor, qui dénonçait "ceux qui n'ont pas fait leurs preuves, plus sages d'apparence que de réalité."<sup>58</sup> C'est sans doute encore à Amyntor qu'il faut attribuer cette réplique:

"Et je pourrais lui montrer la vérité, si tu le voulais: moi non plus, je ne supporte pas celui qui a la science des brillants discours, mais dont les actes n'ont pas la même qualité que ces discours."<sup>59</sup>

Ce dernier passage laisse à penser que l'*agôn* se déroulait, comme c'est souvent le cas, en présence d'un "arbitre", et l'on pense au héros Pélée, roi des Dolopes, qui intervenait comme "héros sauveur" au dénouement. Mais Amyntor, convaincu de la culpabilité de son fils, ordonnait qu'il fût aveuglé par ses serviteurs et chassé de la cité d'Orménion<sup>60</sup>.

Dans la partie centrale de *Sthénébée*, dont le contenu est fort incertain, il nous paraît que Bellérophon, retenu d'abord au palais par la Nourrice, devait rencontrer successivement les deux époux. Face à Sthénébée, il vérifiait que sa passion pour lui ne s'était pas apaisée. Il se trouvait ensuite en face de Proetos, et il semble que les griefs réciproques des deux hommes donnaient lieu à un *agôn*<sup>61</sup>.

<sup>57</sup> Fr. 812. Pour J.M. Jacques, le mode de raisonnement est le même que celui de Déméas, *Sam.* 515-19.

<sup>58</sup> Fr. 809.

<sup>59</sup> Fr. 812a Sn. = adesp. 515.

<sup>60</sup> Fr. 815, dont le texte est très corrompu; cf. *Ar.*, *Ach.* 421-22; *Mén.*, *Sam.* 671-72.

<sup>61</sup> Cf. E.M. Papamichael, *o.c.*, p. 61-62.

Bellérophon reprochait au roi sa duplicité et l'artifice de la lettre par laquelle il avait espéré l'envoyer à la mort. Proetos de son côté l'accusait d'avoir manqué aux lois de l'hospitalité en tentant de suborner sa femme: "Qui, disait-il, honore un homme qui trahit son hôte?"<sup>62</sup>. Des témoignages tardifs, mais sûrement appuyés sur le drame d'Euripide, font état d'un second complot, fomenté cette fois par les deux époux, également mécontents de leur hôte — pour des raisons différentes. Ce complot lui ayant été révélé par un tiers<sup>63</sup>, Bellérophon, à bout de patience, allait cette fois tirer du couple un châtiment éclatant, sur lequel nous reviendrons. On retiendra seulement ici que Proetos dissimulait sur le moment son plan de vengeance. Il en allait sans doute de même pour Acaste dans le *Pélée*. Il fallait en effet que le héros suivît son hôte sans méfiance sur le Pélion, où le roi comptait l'abandonner endormi et désarmé à la merci des Centaures.

\*

De ces héros injustement calomniés et injustement punis, Hippolyte était en somme le seul à perdre la vie et à n'obtenir qu'une réhabilitation posthume. Dans les deux *Hippolyte*, il apparaît qu'il mourait de la même manière, victime de son attelage épouvanté par le monstrueux taureau de Poséidon qui surgissait de la mer. Mais il semble que dans le premier *Hippolyte* il était tué sur le coup et qu'après le récit de Messenger racontant sa mort, son corps n'était pas rapporté sur la scène, au contraire de ce qu'on voit dans le drame conservé. Là, le retour d'Hippolyte mourant permet deux scènes très pathétiques avec Thésée et avec la déesse Artémis, qui révèle — trop tard — la vérité au roi d'Athènes. Dans l'*Hippolyte voilé*, c'était la nouvelle de la mort du héros qui faisait éclater la vérité. La révélation première était-elle le fait de la Nourrice ou de Phèdre elle-même? On ne peut le dire. En tout cas, aussitôt après, celle-ci quittait la scène pour aller se suicider, en laissant chagrin et remords à Thésée. Un *deus ex machina* (Athéna? Poséidon?) annonçait les honneurs posthumes promis à Hippolyte et le culte qui lui serait rendu, suscitant de la part du Choeur un dernier éloge du héros en vers anapestiques:

<sup>62</sup> Fr. 667.

<sup>63</sup> Sch. Greg. Naz. Wilamowitz corrigeait de façon peu plausible ὑπὸ τοῦ en ὑπ' αὐτῆς: le complot aurait été révélé à Bellérophon par Sthénébée elle-même.

"Bienheureux, quels honneurs tu as obtenus, héros Hippolyte, par ta chasteté! Jamais pour les mortels une autre puissance ne peut l'emporter sur la vertu. Car, tôt ou tard, la piété trouve une belle récompense" (fr. 466).

En ce qui concerne Phèdre, c'était sans doute la divinité qui tirait la "moralité" de ce drame:

"Thésée, le meilleur conseil que je puis te donner, si tu es sage, c'est de ne pas croire une femme, même lorsque tu l'entends dire la vérité!"<sup>64</sup>

Phoenix, aveuglé sur l'ordre de son père, reparaisait sur scène, vêtu de haillons<sup>65</sup>. Il était recueilli par Pélée qui l'emmenait avec lui chez les Dolopes pour l'associer à son pouvoir et en faire plus tard le précepteur de son fils. Avant de partir, il méditait devant le public sur l'attachement à la vie enraciné chez l'homme malgré les maux physiques:

"Pourtant, lorsque autrefois je voyais en ville un aveugle accroché à son guide, je le critiquais de s'affliger de ses malheurs, je pensais qu'il était lâche de prendre ses distances avec la mort. Mais maintenant, me voici tombé en contradiction avec mes propos, hélas. O mortels attachés à la vie, qui désirez voir le jour qui vient, bien qu'accablés de mille maux! Tel est l'amour de la vie au coeur des mortels: nous savons ce qu'est la vie, mais dépourvu de l'expérience de la mort, chacun redoute de quitter cette lumière du soleil" (fr. 816).

Il adresse enfin un dernier salut à sa patrie:

"Toi, terre ancestrale de mes pères, adieu! Car vois-tu, pour un homme, même accablé de maux, aucun lieu n'est plus doux que le sol nourricier" (fr. 817).

Un *deus ex machina* devait encore intervenir pour révéler le sort futur de Phoenix, que le bon Centaure Chiron guérirait de sa cécité. Le vertueux jeune homme serait alors récompensé par les honneurs que lui accorderait Pélée et le privilège glorieux de

<sup>64</sup> Fr. 440.

<sup>65</sup> Si la pièce était antérieure à *Oedipe Roi*, c'était sans doute la première apparition en scène d'un aveugle aussitôt après sa mutilation; sinon, la scène de l'*Oedipe Roi* avait fourni un modèle; cf. encore *Héc.*, 1056 sqq.

devenir le précepteur d'Achille. Il devait aussi faire connaître à Amyntor le criminel mensonge de Clytia, mais on ignore ce qu'il advenait du couple. Dans le conte attique d'Anagyros rapporté par le Codex Coislinianus, le père se suicidait en mettant le feu à sa maison (ou, selon la *Souda*, en se pendant), et la concubine se jetait dans un puits<sup>66</sup>, mais rien n'assure qu'il en allait de même dans le *Phoenix*.

Il fallait aussi un dieu pour faire connaître comment Pélée avait échappé aux Centaures grâce à une intervention divine: Chiron ou Hermès<sup>67</sup> avait retrouvé son coutelas caché par Acaste et le lui avait rendu à temps. Le poète suivait sans doute la tradition épique selon laquelle sa retenue face à la femme d'Acaste devait lui valoir la main de la Néréide Thétis<sup>68</sup>. Le dieu annonçait aussi la future vengeance de Pélée, qui réunirait une armée pour prendre Iolcos et se venger du couple royal.

Reste le cas de *Sthénébée*. C'est la seule de nos pièces où le héros se venge *hic et nunc* de ses persécuteurs. La reine ayant tenté une dernière fois de le séduire, il feignait enfin de répondre à sa passion et lui proposait de s'enfuir avec lui vers la Carie sur le dos de Pégase<sup>69</sup>. C'est au récit du voyage projeté que devaient appartenir ces paroles de Bellérophon:

"Tout près de là réside le terrible monstre Kragos, à l'endroit où un passage est protégé des pirates par un flot redoutable et un grondement funeste aux humains. Mon cheval ailé le traversera" (fr. 669).

Mais arrivé au large de l'île de Mélos, il jette Sthénébée à la mer<sup>70</sup>. Au dernier épisode, peut-être après un récit de messager, les marins rapportent le corps de Sthénébée à Tirynthe. Tenant lieu de *deus ex machina*, c'est Bellérophon qui se pose sur le toit du palais avec Pégase pour tirer la leçon de cette aventure. Comme le dit l'*hypothésis* papyrologique, "victime d'un double complot, il avait

<sup>66</sup> Codex Coisl. Gaisf. Prov., p. 123<sup>3</sup>, s.v. Ἀναγυράσιος δαίμων; Souda, s.v. Ἀναγυράσιος.

<sup>67</sup> Hermès est cité dans la scholie aux *Nuées* 1063.

<sup>68</sup> Peut-être est-ce là qu'il faut situer le conte de la métamorphose de Thétis en seiche, *aition* expliquant le nom du cap Sépias, au pied du Pélion (fr. 1093 N<sup>2</sup>), cf. notre *Euripide...*, p. 69.

<sup>69</sup> Sch. Greg. Naz.

<sup>70</sup> *Hypoth.*, l. 69-74. Une remarquable illustration de cette scène est fournie par un cratère polychrome du Musée de l'Ermitage étudié par L. Séchan, *o.c.*, p. 500-501 et fig.148.

tiré une vengeance appropriée, de l'une par la vie, de l'autre par le chagrin."<sup>71</sup> Et Proetos concluait en accueillant le corps de sa femme:

"Apportez-la à l'intérieur. — Il ne faut jamais se fier à une femme quand on est un mortel raisonnable."<sup>72</sup>

\*

Quelles conclusions peut-on tirer de cette comparaison rapide, et nécessairement incomplète, des drames qu'Euripide a consacrés au "Potipharmotiv"? En premier lieu, on est intrigué par l'attraction du poète pour les effets dévastateurs de la passion dans l'âme féminine. Celle-ci n'a de correspondant ni chez Eschyle qui, dans les *Grenouilles* (1044) se vantait de n'avoir représenté aucune femme amoureuse, ni chez Sophocle, qui n'a jamais montré chez une femme une passion brûlante et coupable. Même en composant sa *Phèdre*, celui-ci semble avoir multiplié les circonstances atténuantes en faveur de la femme de Thésée. Au contraire, l'oeuvre d'Euripide, surtout dans la première période de sa carrière, abonde en femmes poussées à l'adultère par la violence du désir: un adultère consommé dans le cas d'Aéropé ou de Pasiphaé, mais seulement projeté, faute de consentement du partenaire, dans nos cinq pièces. Les drames de *Médée* et d'*Andromaque* montrent encore à quels excès pouvait se porter une femme amoureuse et jalouse. Ces peintures d'une passion sans frein étaient difficiles à accepter dans une société à prédominance masculine, où l'usage réduisait la femme aux soins du ménage et de l'éducation des jeunes enfants, et où les mariages étaient plus fondés sur l'intérêt que sur les sentiments. Le "Potipharmotiv" de nos drames pouvait s'appuyer non seulement sur des mythes, mais sur l'observation de la société: la pratique et les institutions athéniennes — ainsi le statut de la fille épiclère — multipliaient les mariages associant une jeune fille à un barbon<sup>73</sup>. Qu'un bel adolescent, hôte ou parent, se trouvât mêlé à la vie du couple, et c'était le risque de voir naître une passion adultère, ou même incestueuse. Précisément, dans nos cinq pièces, la différence d'âge est grande entre les époux. En face du vieux mari, le jeune tentateur peut se parer d'exploits divers, guerriers ou sportifs. La réclusion et l'oisiveté exaltent les sentiments féminins jusqu'au délire. Les premières scènes

<sup>71</sup> *Ibid.*, l. 69-74.

<sup>72</sup> Fr. 671.

<sup>73</sup> C'est le sort qui menace une jeune héritière dans le *Bouclier* de Ménandre.

d'*Hippolyte* en portent un admirable témoignage, même si Phèdre lutte de toutes les forces de sa dignité et de sa raison contre sa passion. Mais contre celle-ci, lois morales et conventions sociales sont impuissantes. Le premier *Hippolyte* et *Sthénébée* montraient une reine qui se jetait littéralement à la tête de l'être aimé, en lui offrant non seulement sa personne, mais les biens de son époux. Dans cette dernière pièce, on voyait comment le remords et l'absence du héros chéri attisaient encore cette passion coupable. Euripide montre aussi comment cet amour rebuté peut se muer en fureur criminelle contre l'insensible: trop faible pour se venger par ses propres moyens, la femme bafouée n'hésite pas devant un mensonge qui dressera son mari contre l'amant récalcitrant. *Hippolyte* est tué, *Phoenix* aveuglé, *Bellérophon* n'échappe que par son habileté et la ressource du cheval volant et *Pélée* grâce à la providence divine. Mais pour toutes les femmes, l'aventure tourne mal. Elles sont détruites par les conséquences de cette passion hors des normes, par "l'Éros qui conduit à l'Hadès", comme disait *Bellérophon*. En ce sens, la morale est sauvée, même si les maris ne sont guère mieux traités par le destin.

En face de ces femmes ardentes, Euripide a créé une nouvelle race de héros tragiques: beaux, forts et valeureux comme leurs aînés, mais en même temps pleins de vertu et de *sophrosynè*, soigneusement en garde contre les pièges d'Aphrodite. Les uns rejettent entièrement l'amour, comme *Hippolyte* et peut-être *Phoenix*<sup>74</sup>, les autres n'acceptent qu'un Eros bien réglé et légitime, comme *Bellérophon*, ou comme *Pélée*, époux successivement d'*Antigonè* et de *Thétis*. La religion, les lois, le respect de l'hôte ou du père les rendent inaccessibles aux tentations d'un amour coupable. Victimes de la calomnie, ils sont impuissants à se disculper en arguant de la pureté de leur vie. *Hippolyte* et *Phoenix* succombent, même si des compensations ultérieures leur sont promises. La vengeance de *Pélée* est rejetée dans l'avenir. Seul *Bellérophon*, poussé à bout, se venge. Mais on peut se demander si dans l'esprit du poète cette vengeance n'est pas excessive, et si la chute de *Sthénébée* dans la mer ne présage pas cette autre chute qui précipitera *Bellérophon*, rendu trop présomptueux par ses succès, sur le sol de la plaine Aléenne où il errera, pauvre et estropié.

<sup>74</sup> *Phoenix* ne se mariait pas. Dans l'*Illiade*, la malédiction de son père l'avait frappé de stérilité. D'où son affection toute paternelle pour *Achille*.

Dans les décennies suivantes, à travers des héros comme le Thésée d'Euripide ou le Néoptolème de Sophocle, le type du noble jeune homme, courageux, respectueux de la morale et des femmes, débouchera sur la figure idéalisée de l'Achille d'*Iphigénie à Aulis*. Dans un monde plus policé, cet ultime avatar du chaste héros ne trouvera plus en face de lui des femmes ardentes, mais la respectable Clytemnestre et l'innocente Iphigénie.



## La force argumentative du dérisoire. *Agamemnon*, 931-43

Pierre JUDET DE LA COMBE

Les réponses apportées récemment au problème traditionnel "pourquoi Agamemnon cède-t-il à Clytemnestre?" montrent une évolution assez nette des critères de l'interprétation. Au lieu de chercher un motif extérieur au dialogue lui-même (la fatigue et la noblesse du roi pour Ed. Fraenkel<sup>1</sup>, la vanité pour J.D. Denniston et D. Page<sup>2</sup>, la malédiction du *génos* pour H. Lloyd-Jones<sup>3</sup>), selon les termes d'une doxographie<sup>4</sup> qui se retrouve en fait pour la plupart des scènes de "décision" dans la tragédie grecque<sup>5</sup>, on a commencé à prendre en compte la valeur des arguments proposés par les deux adversaires et donc à situer la contrainte qui pèse sur

<sup>1</sup> Dans son édition commentée (1<sup>ère</sup> éd., 1955), vol. 2, p. 441 s. Nous citerons dans ce texte les éditions de l'*Agamemnon* simplement par le nom de l'auteur et la date de parution.

<sup>2</sup> 1957, p. xxiv et ad 931 s., p. 151 s.

<sup>3</sup> "The Guilt of Agamemnon", *The Classical Quarterly*, n.s. 12, 1962, p. 187-99; voir p. 197 s.: Agamemnon est à la fois coupable (il provoque l'envie divine) et innocent (il est victime d'une *atè* envoyée par Zeus en raison de la malédiction). Cf. également sa traduction commentée, *Agamemnon by Aeschylus*, Englewood Cliffs (N.J.), 1970 (1<sup>ère</sup> éd.), p. 67. R. F. GOHEEN avait insisté sur le lien qu'il fallait selon lui établir entre la *peithô* et l'*atè*, mais il faisait remonter la ruine d'Agamemnon à ses fautes ("Aspects of Dramatic Symbolism: Three Studies in the *Oresteia*", *American Journal of Philology* 76, 1955, p. 113-137; voir p. 126).

<sup>4</sup> Redonnée par l'article de M. SIMPSON, "Why does Agamemnon yield?", *La Parola del Passato* 26, 1971, p. 94-101; voir p. 94; et complétée par R. MERIDOR, "Aeschylus *Agamemnon* 944-57: Why does Agamemnon give in?", *Classical Philology* 82, 1987, p. 38-43; voir p. 38 s. D'une manière plus raisonnée, P. E. EASTERLING présente clairement la logique des positions modernes et les limites du recours à la psychologie comme des dénonciations récentes de la psychologie au nom de l'efficacité dramaturgique ou de la théologie ("Presentation of Character in Aeschylus", *Greece and Rome* 20, 1973, p. 3-19).

<sup>5</sup> Ainsi l'article général de N. G. L. HAMMOND, "Personal Freedom and its Limitations in the *Oresteia*" (*The Journal of Hellenic Studies* 95, 1975, p. 42-55), commence par une discussion de la scène.

le protagoniste dans la dimension du discours<sup>6</sup>: il cède parce qu'il sort vaincu de l'échange. Le court dialogue retrouvait par là sa qualité d'événement dramatique: tout n'était pas joué d'avance, et l'on pouvait compter les "coups" qui mènent Agamemnon à sa défaite. H. Neitzel et W. Kraus ont critiqué dans cette optique les lectures existantes du passage (en 1977 et 1978)<sup>7</sup>.

Mais cette attention prêtée au langage a encore ses limites. Si les motifs de la résignation d'Agamemnon sont désormais patiemment reconstruits à partir des mots<sup>8</sup>, on ne s'interroge pas vraiment sur la nature du dialogue, sur son véritable enjeu. Or il y a là un paradoxe à comprendre, qui renvoie au problème, central pour une oeuvre dramatique, de la portée réelle de la *lexis* dans la tragédie, de sa capacité à déterminer effectivement l'action. Une lecture de la stichomythie devrait en effet partir de cette simple observation, que l'on a trop négligée<sup>9</sup>: l'intervention de Clytemnestre, dans l'épisode, est, dans son ensemble, inutile à l'intrigue. Qu'elle parle ou non, qu'Agamemnon cède ou non, il devait tomber sous ses coups. La victoire symbolique qu'elle remporte n'est qu'un *νόπεργον*; elle ne conditionne en rien la victoire réelle qu'elle prépare depuis dix ans, depuis la mise à mort de sa fille (v. 1377 s.). La question à laquelle on a à répondre est alors moins de savoir comment elle fait plier son adversaire, que: pourquoi, au moment du retour, impose-t-elle un tel déploiement de symboles à

<sup>6</sup> L'étude de SIMPSON est un premier pas dans ce sens.

<sup>7</sup> H. NEITZEL, "Die Stichomythie zwischen Klytaimnestra und Agamemnon (Aischylos, 'Agamemnon' 933-943)", *Rheinisches Museum*, n.s. 120, 1977, p. 193-208. W. KRAUS, "Die Begegnung der Gatten in Aischylos' Agamemnon", *Wiener Studien*, n.s. 12, 1978, p. 43-66 (repris dans *Aus allem Eines. Studien zur antiken Geistesgeschichte* [H. PETERSMANN, éd.], Heidelberg, 1984, p. 138-58).

<sup>8</sup> Ainsi KRAUS (p. 63 [= *Aus allem Eines*, p. 156]) se refuse à chercher des raisons inexprimées (il critique implicitement la lecture de Denniston-Page, qui soupçonnent Agamemnon d'adhérer en fait à la proposition de Clytemnestre).

<sup>9</sup> K. J. DOVER part également de là ("I tessuti rossi dell'Agamemnone", *Dionisio* 48, 1977, p. 55-69; voir p. 66 s.), pour donner à la scène son autonomie, et chercher une raison spécifique au motif des tissus de pourpre (Agamemnon est un second Pausanias: comme le chef spartiate après Platée, il cède à la tentation du luxe oriental [le rapprochement est déjà dans B.H. Kennedy, "On the Agamemnon of Aeschylus, v. 904-7", *The Journal of Philology* 7, 1877, p. 14-18], et cela d'autant plus facilement que Clytemnestre lui présente son triomphe comme un sacrifice coûteux, et donc agréable aux dieux; mais cf. *infra ad* 933 s.: les deux thèmes, de la célébration et de la dépense, ne sont pas mêlés dans la scène; le second n'intervient qu'après qu'Agamemnon a donné son accord). Une fois cette autonomie reconnue, il reste à donner la raison de cette scène "en plus" dans l'économie de l'oeuvre.

la fois matériels, avec la pourpre, et linguistiques? Que vise-t-elle en imposant au roi un dialogue qui ne l'intéresse pas? Pour lui, en effet, tout avait été dit.

Ce débordement de signifiante, de discours, et la coupure qui s'instaure entre les paroles et les actes réels pouvaient inciter à faire du langage lui-même, et de sa mobilité infinie, l'instance décisive dans la scène. Au rebours d'une philologie qui débusquait des motifs individuels derrière les décisions proclamées par les personnages, S. Goldhill voit se dérouler ici le "drame violent du *logos*"<sup>10</sup>: Clytemnestre manipule les mots de sorte à donner toute son efficacité à la mouvance et à la surdétermination du langage; elle interdirait par là à Agamemnon – et au critique moderne – d'en contrôler la signification. Une telle lecture, qui reprend emphatiquement les préalables d'une poétique post-structurale, si elle fait à juste titre du langage un thème essentiel du drame, et non pas un simple *medium*, rencontre cependant des difficultés de fond: si le sens d'une phrase est finalement qu'elle illustre l'ouverture polysémique du langage, n'a-t-on pas simplement affaire à une lecture de type allégorique au sens le plus classique du terme<sup>11</sup>? Mais, surtout, on s'abstient par là d'expliquer pourquoi Clytemnestre recourt à un langage aussi sophistiqué. Or le choix de la tromperie, de la ruse, face à un interlocuteur qui croit parler clair, et la décision de lui faire jouer une scène inutile, sont aussi à interpréter; ils sont les éléments d'une histoire qui amène les personnages à avoir des relations différentes au langage, et qu'il faut reconstruire. Le langage, que le drame scinde en plusieurs discours clos les uns aux autres, n'est pas simplement le "milieu" où viennent éclore les conflits; d'une manière plus dynamique et plus réflexive, il en est aussi l'un des thèmes et l'un des enjeux<sup>12</sup>. Ici, Clytemnestre développe avec art une rhétorique inutile, qui laisse

<sup>10</sup> *Language, Sexuality, Narrative ; the Oresteia*, Cambridge, 1984; voir p. 79.

<sup>11</sup> L'expression particulière ne valant plus en soi, mais comme figure d'une vérité générale. Il y a d'autre part une contradiction à faire de la surdétermination l'état de fait, général et nécessaire, de la signification linguistique, et, simultanément, l'effet d'une pratique individuelle du langage, avec l'habileté manipulatrice de Clytemnestre. L'analyse de GOLDHILL, centrée tout au long de son livre sur le concept d'ambiguïté, ne retient en fait du langage que sa dimension sémantique, sans donner aux actes de langage leur portée pragmatique.

<sup>12</sup> J'ai posé les termes de cette problématique dans "Dialogue et mythe dans la tragédie", *Cahiers Confrontation* 16, aut. 1986, p. 191-205. Ce texte donnait déjà une présentation, sommaire, de la stichomythie.

entière obligation, pour elle, d'agir; sa virtuosité doit en effet se doubler de la brutalité d'Egisthe. La scène n'est donc pas à lire comme une redondance, comme l'expression symbolique et publique de l'action secrète qui se prépare, mais bien comme un événement, doté de sa force propre, manifestant ce qu'il en est, à ce moment, après l'histoire vécue à Aulis et à Troie, des relations humaines possibles dans l'enceinte d'Argos.

Herman Van Looy, dans ses travaux sur les Tragiques, nous a constamment rappelé que toute analyse philologique devait clarifier ses hypothèses et sérier ses résultats, de manière à être contrôlable. Je lui propose une lecture de la scène en deux étapes, pour dégager des axes de lecture, puis les mettre à l'épreuve d'un examen du détail des phrases<sup>13</sup>.

\*

Les deux premières prises de parole dans l'épisode du retour (l'adresse du coryphée, v. 782-809, et la réponse d'Agamemnon, v. 810-54) apportent deux réponses différentes au même souci: comment déduire une action politique juste, quant à l'avenir de la cité enfin rejointe par son souverain, du fait massif, énorme et évident qu'est la destruction de Troie? L'événement est rappelé au début de chacune des deux interventions: *Τροίης πολίπορθ'*, v. 782; *δικαίων θ' ὧν ἐπραξάμην πόλιν Πριάμου*, v. 812 s.; il en est le point de départ. A l'inverse, Clytemnestre, dans le troisième discours de la scène (v. 855-913), en fera l'aboutissement de son long monologue (*Ἰλίου πορθήτορα*, v. 907), et évoquera d'abord avec minutie sa propre condition de femme abandonnée pendant les dix années de la guerre.

Cette différence de composition, soulignée par les reprises, manifeste deux formes d'intérêt opposées quant au contenu du moment présent. Pour les deux premiers interlocuteurs, la victoire et le retour s'inscrivent dans une continuité, tant passée (ils closent une époque, en en "rachetant" les douleurs et les erreurs: *εὖφρων πόνος εὖ τελέσασιν*, "pour ceux qui ont finalement bien réussi, la peine fait fête", v. 806), qu'à venir: victorieux à Troie, le roi devra rétablir la justice et la vérité à Argos, et, pour cela, exercer son jugement, sa *γνώμη*. La mise en garde du coryphée (v.

<sup>13</sup> Ce travail prolonge le commentaire des parties chorales de l'oeuvre, réalisé avec J. BOLLACK: *L'Agamemnon d'Eschyle. Le texte et ses interprétations*, 3 vol., Lille/Paris, 1981-82.

782-809)<sup>14</sup> et la réponse d'Agamemnon (v. 810-54) ne divergent que dans l'appréciation des critères permettant ce jugement. Pour Clytemnestre, la perspective est tout autre: elle tient à restituer au moment du retour sa qualité de rupture, de "retournement". Le νόστος n'est plus un achèvement ou le seuil d'une nouvelle activité, mais un changement radical de situation: l'instant présent annule dix ans de privations et de douleurs, et par là, vaut

<sup>14</sup> NEITZEL a récemment voulu démontrer que l'accueil anapestique ne pouvait se lire comme un avertissement donné au roi, mais comme un "modèle d'hommage authentique adressé à un homme puissant et triomphant" ("Zur Interpretation von Aischylos' 'Agamemnon' 783-809", *Hermes* 114, 1986, p. 19-36; voir p. 21). Tout tourne autour des vers 795-98: le coryphée, selon NEITZEL, ne met pas en garde le "bon connaisseur du troupeau" contre les expressions fausses d'une amitié "mouillée d'eau" (ὕδαρ... φιλότην, 798), c'est-à-dire inauthentique, mais proteste de la réalité de son bonheur et de son affection. "Humide" renverrait en effet aux larmes sincères qu'il verse: en accord avec les emplois du mot dans Aristote (notamment *Génération des animaux*, V, 1, 779 a 31 s., pour l'oeil du mouton), ὕδαρς devrait prendre le sens concret de "wässrig-glänzend"; le prince ne manquera pas de remarquer l'éclat des yeux baignés de vraies larmes (on est en fait loin de l'emploi du mot dans le passage d'Aristote, où il s'agit de la couleur de l'oeil). A la lecture traditionnelle, Neitzel objecte, entre autres, que le bétail peut difficilement être "malveillant" (comme le seraient les hypocrites), puisqu'Aristote rappelle que le mouton est εὖηθεος... (*Histoire des animaux*, IX, 3, 610 b 23 — mais Aristote ajoute: ...καὶ ἀνόητον πάντων γὰρ τῶν τετραπόδων κάκιστόν ἐστι; il ne s'agit pas véritablement de qualités positives) et, d'autre part, qu'elle ne peut correspondre à aucune situation concrète: comment le roi pourrait-il départager l'apparence vraie de l'apparence fausse? Mais c'est précisément la qualité que le choeur lui reconnaît dans son éloge comme bon προβατογνώμων: il sait "identifier" (-γνώμων) la nature de son objet: en cela le vrai roi se distingue de la "foule des mortels" qui estiment chez les autres davantage le paraître que leur être véritable (v. 788-94); une fois précisées les conditions dans lesquelles Agamemnon doit écouter, le coryphée développe le discours juste sur le roi victorieux, discours à la fois critique et élogieux, sans arrière-pensée (la critique, en 799-804, ne vient donc pas "ohne Übergang"). L'interprétation discutée ici s'appuie fortement sur des "parallèles", mais écarte, sans l'examiner (p. 22, n. 12), celui qui lui ferait objection: *Politique* II, 4, 1262 b 15, où devenir "humide", pour l'amitié (τὴν φιλίαν... γίνεσθαι ὕδαρ), signifie bien se diluer. L'arbitraire, dans le choix des références, tient à la méthode elle-même. On reverra toujours, pour l'inconsistance herméneutique de l'utilisation habituelle en philologie des passages "parallèles" comme base de l'interprétation — sans que chaque fois ait été apportée la preuve qu'il y a bien parallélisme —, aux critiques développées par P. SZONDI dans l'introduction à ses *Hölderlin-Studien*, "Über philologische Erkenntnis" (texte de 1962, repris dans: *Schriften*, vol. 1, Francfort, 1978, p. 263-86; trad. fr. par A. LAKS ["Sur la connaissance philologique"], dans: P. SZONDI, *Poésies et poétiques de la modernité*, Lille, 1982, p. 11-29).

absolument; il est le moment exact où l'on peut dire qu'Agamemnon est vivant, et que le palais est prospère; or comme la vie d'Agamemnon est un bien inestimable, c'est aussi le moment de ne pas calculer, de ne pas prévoir, mais de sacrifier la richesse du palais pour être à la hauteur d'un tel bonheur. Parlant, "comme une femme", de ses sentiments, Clytemnestre rompt avec le point de vue pratique choisi par les deux autres, et cherche à donner en mots et en gestes l'expression symbolique adéquate de l'expérience qu'ils sont en train de vivre. Elle interrompt Agamemnon, qui s'apprêtait à rentrer chez lui pour finir, méthodiquement, la cérémonie de son retour, et rendre grâce aux dieux du foyer (v. 851-54) après ceux de la ville. L'espace qui lui reste à traverser n'est alors plus une dernière distance à franchir, mais le lieu plein où sera célébré son mérite: au lieu qu'il ait à se rendre chez lui, le palais va s'ouvrir et déverser son trésor sur ces derniers mètres; en marchant sur les tissus de pourpre qu'elle fait répandre<sup>15</sup>, Agamemnon acquerra la stature complexe d'un homme à la fois mortel (sa survie, miraculeuse, est le bien le plus grand) et divinisé, à la fois public et entouré de l'intimité de son palais. On est loin de la rationalité politique des deux premiers discours.

Mais, d'une certaine manière, la "position" de Clytemnestre, qui revendique sa singularité (v. 855-60), englobe les deux autres: en obligeant le roi-justicier, tout pénétré de légitimité et de sagesse pratique, à entrer dans cette dynamique débridée de l'expressivité, elle sollicite en fait son jugement, sa γνώμη, puisqu'il lui faut bien argumenter pour ou contre les symboles qu'elle lui propose. Comme on le verra, il ne "cèdera" que parce qu'il s'agit de symboles, et non de l'exercice effectif du pouvoir, à savoir du champ réel de la γνώμη. Mais, ce faisant, il lui faut bien appliquer les catégories du jugement politique non à un projet, ou à un calcul, mais à la signification présente de son existence. L'entraînant dans une sorte de "cure herméneutique", Clytemnestre lui impose de se prononcer sur la justesse des expressions qu'elle a choisies pour lui, et qui le situent dans l'échelle des êtres: pour dire l'exceptionnel, il faut en effet convoquer des signifiants déjà existants, empruntés à différents domaines de la réalité, et les assembler dans un montage inédit; Agamemnon se verra assimilé tantôt aux dieux, tantôt au

<sup>15</sup> Sur la nature de ces tissus, voir maintenant la discussion dans E. FLINTOFF, "The Treading of the Cloth", *Quaderni Urbinati di Cultura Classica*, n.s. 25, 1987, p. 119-30 (l'auteur propose une interprétation politique de la scène: "with the return of Agamemnon in triumph from the wars a new absolutism is being unveiled" [p. 124], sans donc vraiment rattacher le luxe déployé par Clytemnestre à l'histoire du palais).

souverain barbare, ou encore aux puissances contrastées de la nature, et la reine fera comme si ces désignations incongrues pouvaient faire l'objet d'un débat public, construit selon les règles de la dialectique politique (Agamemnon pourra y reconnaître le langage des assemblées: "une femme n'a pas à désirer le combat ... donnes-tu vraiment du prix à cette victoire dans une discorde?", v. 940, 942). Alors que le langage délibératif, qui se charge de décider ce qu'il y a de meilleur pour la communauté, présuppose comme évidence que celui qui le tient est qualifié pour prendre une telle décision, et qu'existe bien la communauté politique qu'il s'agit de sauver ou de faire prospérer, il se voit contraint ici, par un retour sur ces présuppositions, de rendre compte de la réalité des éléments qu'il met en jeu et de la manifester: qu'est donc en fait celui qui parle, que dit-on vraiment avec des mots comme "bonheur", "succès", cela se laisse-t-il voir?

On posera que l'acte qui est ici accompli sur le langage avait comme tel un enjeu réel, comme acte de langage, et que le "détournement" de la logique stratégique de la délibération vers une finalité expressive vaut comme une critique implicite du choix unilatéral en faveur de la délibération, tel qu'il s'expose par exemple dans le monologue d'Agamemnon, au début de la scène. Cette critique n'est pas gratuite. En dissociant radicalement l'action véritable — qui se fera dans le secret et le silence — du discours, qui n'aura en fait pour enjeu qu'une manifestation elle-même symbolique (comment célébrer le retour du vainqueur?), Clytemnestre témoigne d'un état du langage, de ce qu'il est effectivement devenu. Elle n'emploie un langage faux et outré que parce que le langage, en raison de ce choix initial d'Agamemnon, à Aulis, est désormais tel. Elle hérite en effet d'une histoire et d'une situation où les mots ne peuvent plus désigner la réalité et communiquer un jugement: à partir du moment où Agamemnon s'est soumis à la contrainte du calcul, et a pu faire d'Iphigénie — à savoir la part de lui-même qui était relié à un milieu "naturel — un simple moyen en vue de la fin justicière qu'il se proposait, il est impossible de dire simplement ce qu'il est, de le nommer naturellement, comme "père" ou "époux", puisqu'il s'est coupé d'une telle réalité; Agamemnon n'existe désormais plus que comme souverain, agent de Zeus, et "technicien" de la justice, qu'il sait réaliser là où on lui dit d'aller. En s'appelant, à profusion, "femme", "épouse" ou "mère", Clytemnestre désigne ce qu'il n'est maintenant en fait plus possible de dire: la famille que le roi-guerrier a niée. Mais il lui est également interdit de tenir le langage public et normatif du souverain, puisque dans ce domaine aussi les mots sont devenus faux: elle ne pourrait, au mieux, que condamner le meurtre de sa fille, et revendiquer une justice — comme l'a fait le chœur

dans la parodos lyrique (v. 281 ss.)<sup>16</sup>, mais là non plus les mots n'auraient plus leur justesse, puisque c'est au nom de la justice qu'Iphigénie a été tuée et que sa mort a effectivement permis le châtement de Troie.

Plus habile, elle construit un langage indirect, dont la fausseté est à chaque mot évidente quand on le rapporte à l'acte qu'elle projette en fait, mais qui, paradoxalement, semble porté par une exigence de véridicité: si les contenus de tout discours sont désormais faux, c'est-à-dire, s'il est bien vrai qu'Agamemnon est ce qu'en font les éloges officiels, à savoir le "preneur de Troie" protégé des dieux comme l'atteste son retour, mais non moins vrai qu'on ne peut dire ni publiquement ni en privé ce qu'une telle désignation tente de faire oublier, la vérité ne peut affleurer que par un surcroît d'artifice, quand on va jusqu'au bout de la logique du succès que le roi a suivie au détriment de toute autre: puisqu'aucune limite n'a prévalu quand il s'agissait de vraiment délibérer, à Aulis, aucune limite ne peut plus restreindre la célébration du résultat atteint. En demandant explicitement à Agamemnon un accord argumenté, pour lequel il n'aura en rien renoncé à l'exercice souverain de sa faculté de juger ("et dis-moi cela, sans aller contre ton jugement", v. 931), et en le poussant à admettre une image inattendue de lui-même (et d'autant plus facilement qu'il ne s'agira que d'image), elle rend visible pour tous que le roi, travailleur infatigable de la justice et de la décision, a perdu toute consistance, qu'il s'échappe à lui-même. Elle ne cherche pas, comme on l'a beaucoup dit, à faire apparaître la vanité et l'irresponsabilité sous la fiction de l'héroïsme et du savoir-faire politique: Agamemnon ne cède à aucune passion. Plus profondément, elle tient à ce qu'à travers ce retour sur soi incongru et dérisoire, soit figurée l'impossibilité pour le roi de manifester qui il est. Sa γνῶμη, qu'il vient de dire infaillible parce qu'elle repose désormais sur une réalité qu'il a su dominer, est impuissante si elle a lui-même comme objet. Or c'est là le seul "piège": comment peut-il encore se représenter lui-même, alors qu'en partant il a déjà renoncé à tout? Agamemnon ne donne pas ainsi, en se résignant à fouler la pourpre qu'elle a fait étendre sous ses pieds, une image plus vraie de lui, comme contre-image. Sa nouvelle apparence est véridique, plutôt, en ce qu'elle fait ressortir la fausseté de son existence, qu'on ne peut désormais figurer qu'au

<sup>16</sup> "Une fois qu'il se fut attaché au joug de la nécessité, renversant son souffle selon le vent impie de son coeur..." (trad. BOLLACK, *Agamemnon* I, Lille, 1981, p. 253).



moyen de symboles spécieux. Sa célébration comme vainqueur de Troie et justicier lointain sonne faux par son excès, et la célébration grandiloquente de son retour, comme maître de maison (dans le dernier monologue de la scène, v. 966-72), est également dissonante, parce que c'est précisément ce qu'il n'a pas été pendant dix ans. Or ces deux excès symétriques expriment bien sa condition réelle; l'image dérisoire du roi marchant sur la pourpre rappelle que depuis Aulis s'est établi un lien intrinsèque entre la réalisation de la justice et la démesure; et l'éloge outré du roi rentré au foyer rappelle qu'il a autrefois détruit ce foyer (alors même qu'il ne se résout que difficilement à souiller le trésor qu'on a mis à ses pieds, v. 948 s.). Agamemnon n'est "lui-même" que dans cet entre-deux, entre ces deux excès et aussi bien l'un que l'autre. Or en discutant une telle image, qu'il sait excessive, il la sanctionne: c'est bien comme souverain victorieux qu'il a, rationnellement, accepté de donner un tel spectacle.

\*

v. 931. Κοὶ μὴν signale d'entrée que pour Clytemnestre tout n'a pas été dit (les particules ont une valeur "progressive"); l'énoncé de principes éthiques et religieux ne suffit pas, pour elle, à juger de la situation telle qu'elle est vraiment. Si Agamemnon était évidemment fondé à recourir à sa γνώμη pour décider de sa conduite, encore faut-il qu'il soit roi jusqu'au bout et, au lieu d'un discours, accepte de parler selon son jugement dans une discussion.

La difficulté principale du vers réside en fait dans παρὰ γνώμην. W. Headlam (1910) a rappelé l'emploi de παρὰ γνώμην λέγειν dans Thucydide (il cite III, 42, 6 et VI, 9, 2) pour dire non pas un discours manquant de sincérité, mais qui ne vise pas à persuader l'autre de l'avis le meilleur, mais, par exemple, à le séduire (οὔτε ἐν τῷ πρότερον χρόνῳ διὰ τὸ προτιμᾶσθαι εἶπον παρὰ γνώμην, οὔτε νῦν ἄλλ' ἢ ὅν γιγνώσκω βέλτιστα ἐρῶ, VI, 9, 2). La γνώμη n'est ainsi pas un "sentiment" qu'au nom d'une exigence de sincérité il ne faudrait pas celer, mais bien une opinion fondée et par définition communicable, destinée à ne pas rester la conviction d'un seul individu<sup>17</sup>. On "manque sa γνώμη" quand on ne

<sup>17</sup> Cf. KRAUS, p. 52 (= p. 146): "die rationale Beurteilung einer Lage". Même en III, 12, 1 le mot garde le sens de jugement rationnel, et non de disposition sentimentale, comme le pense KRAUS: les ambassadeurs de Mytilène dénoncent l'amitié que leur imposaient les Athéniens non pas parce qu'elle les entraînait dans une relation amicale insincère, "à contre-cœur", mais parce qu'en soi l'amitié ne contenait aucune garantie: elle se substitue à une analyse juste de la relation.

persuade pas la cité du bien (τὸν μὴ τυχόντια γνώμης, opposé, en III, 42, 5, à τῷ πλεῖστοι εὖ βουλευόντι).

Or, dans les deux passages de Thucydide, qui examinent les rapports possibles entre l'"avis" et le langage, le discours est envisagé comme instance pratique, dégageant les orientations possibles de l'action pour le futur: seuls les mots peuvent en effet donner des repères pour un avenir qui est par définition obscur (περὶ τοῦ μέλλοντος ... καὶ μὴ ἐμφανοῦς φράσαι, III, 42, 2, cf. VI, 9, 3: περὶ τῶν ὀφανῶν καὶ μελλόντων). On s'attendrait donc à ce que Clytemnestre évoque avec παρὰ γνώμην une résolution décidant de ce qui doit avoir lieu. Mais, pour notre passage, il n'était pas évident de trouver sur quoi portait la délibération: γνώμη gardait bien son sens habituel quand on l'entendait de la reine elle-même et de sa manière de voir; elle demanderait à Agamemnon de ne pas parler contre son avis: *noli adversari meae sententiae* (R.H. Klausen, 1833), "Doch diessmal nur nicht widerstrebe meinem Sinn" (J.A. Hartung, 1853)<sup>18</sup>. Mais la présence de τόδ' εἰπέ, qui ouvre sur une discussion nouvelle, et le rejet de ἐμοί en fin de vers vont contre cette attribution; s'il faut lire ensemble τόδ' εἰπέ μὴ παρὰ γνώμην, il ne peut s'agir, malgré ἐμοί, que du "jugement" d'Agamemnon. Cependant, il était difficile de déterminer le contenu pratique d'un tel jugement. En effet, si l'on garde le texte des manuscrits pour les vers 933-34, qui paraissent bien expliciter la demande de Clytemnestre en 931 ("dis-moi cela"), la question que pose le premier, et la réponse donnée par Agamemnon ne portent que sur le passé: — ἡὔξω θεοῖς δείσας ὄν, "Tu as fait par crainte le vœu d'agir comme tu l'as décidé?", — εἴπερ τις εἰδώς γ' εὖ ..., "Non, c'est en connaissance de cause que j'ai proclamé (ἐξεῖπον) cette décision (i.e., de ne pas fouler cette pourpre)". On ne voit pas bien, comment ces répliques correspondent au vers 931, si Clytemnestre y avait demandé à son

<sup>18</sup> Voir FRAENKEL, p. 424, pour l'histoire de la discussion (l'attribution de la γνώμη à Clytemnestre est relativement récente: Chr. G. SCHÜTZ [1800]: (*Tu vero noli mihi in hac re repugnare*); SCHÜTZ maintient le texte, contre B. HEATH qui, dans ses *Notae* de 1762, pensait devoir corriger pour donner ce sens, nécessaire selon lui d'après l'usage, à παρὰ γνώμην. Triclinius, puis Th. STANLEY [1663] attribuaient la γνώμη à Agamemnon, J. A. C. VAN HEUSDE [1864] envisage cette possibilité; KENNEDY [cf. *supra*, p. 2, n. 1] la reprend: "there was nothing to prevent him from writing, as any Greek would, παρὰ γνώμην ἐμὴν", p. 16). Comme au vers suivant il s'agit nécessairement de la γνώμη d'Agamemnon, Fr.H. BOTHE [1831], puis S. KARSTEN [1855], pour expliquer le changement, renvoyaient à une ambiguïté propre au mot: Clytemnestre l'entend au sens d'*animi votum* (cf. la traduction de W. VON HUMBOLDT [1816]: "Doch widerstrebe darum meinen Wünschen nicht", ou encore U. VON WILAMOWITZ-MOELLENDORFF [1885]), et Agamemnon au sens de *sana ratio*.

interlocuteur de dire ce qu'il comptait faire, sans celer sa conviction. D'où deux lignes d'interprétations:

- Ou bien l'on corrige le vers 934, de manière à retrouver l'objet d'une γνώμη possible. On écrit alors ἐξεῖπεν, avec Dorat, pour ἐξεῖπον, ce qui donne l'enchaînement suivant: "- Eusses-tu, en péril, fait tel vœu à des dieux? (i.e., de faire ce que je te demande). - Si une voix autorisée me l'eût prescrit" (P. Mazon, 1925). On reconstruit ainsi une situation hypothétique de dé-libération, où Agamemnon aurait à exercer sa γνώμη et imaginer ce qu'il aurait décidé de faire si à Troie il s'était trouvé en danger et avait dû se tourner vers les dieux: n'aurait-il pas, pour être sauvé, fait le vœu de sacrifier ses richesses, comme elle le lui demande? Le vers 931 se laisse alors traduire: "Dis-moi cela, sans aller contre ton jugement" (cf. la traduction d'H. Lloyd-Jones, 1970); "cela", c'est-à-dire "dis-moi que tu le ferais". Mais, à l'examen, cette reconstruction ne tient sans doute pas (voir ci-dessous, *ad loc.*).

- Ou bien, l'on garde le vers 934 tel qu'il est transmis (Neitzel), et l'on fait porter le vers 931 non plus sur ce qui suit, mais sur l'intervention d'Agamemnon: "Gleichwohl sag dies zu mir nicht gegen deine (wahre) Meinung" ("pourtant, dis-moi ce que tu viens de dire, mais sans aller contre ton jugement véritable"). Κοὶ μὴν prend alors une valeur adversative, et non plus progressive (cf. J.D. Denniston, *Greek Particles*, 2<sup>ème</sup> éd. revue, 1954, p. 357 s.), et τόδε renvoie à ce qui précède. Clytemnestre opposerait ainsi à l'opinion exprimée par Agamemnon (v. 914-30)<sup>19</sup>, une opinion et un choix plus profonds, qu'elle voudrait lui faire dire. Mais deux difficultés apparaissent aussitôt: τόδε renvoie plus naturellement à ce qui suit (pour un τόδε ou un τόδε rétrospectif, voir Fraenkel *ad* 1334; cette valeur intervient dans des formules clairement conclusives)<sup>20</sup>. Et, surtout, il faudrait admettre une certaine in-conséquence de la part de Clytemnestre; au vers 933 elle changerait subitement de tactique: ayant renoncé à faire dire à l'autre un autre avis, elle attaquerait Agamemnon d'un tout autre côté (en l'interrogeant sur la nature de sa piété); on passerait donc d'un ordre à une demande d'explication, et cela seulement parce qu'Agamemnon a dit entre-temps qu'il ne changerait pas d'avis (v. 932). La tentative prêtée à la reine paraît un peu courte, et l'esquive trop facile (le vers 933 devrait signaler, dans sa formulation, que le locuteur a changé de perspective; or, en

<sup>19</sup> NEITZEL argumente pour le texte transmis au vers 930.

<sup>20</sup> Cf. déjà KENNEDY (p. 16), contre PALEY.

asyndète, il semble bien continuer 931; d'autre part, le vers 932 est plutôt, de la part d'Agamemnon, le rappel d'une évidence, qu'une objection).

On doit sans doute repartir de l'opposition entre γνώμη et discours telle que Thucydide la thématise; elle sert moins à condamner un langage insincère qu'une manière irresponsable de parler, à savoir qui, par intérêt, ne communique pas l'opinion que l'on s'est formée sur ce qu'il y a à faire. Ici, Clytemnestre exige de son partenaire que pour parler de la situation présente, il ne se contente pas de l'avis qu'il a donné. En mentionnant son "jugement", elle n'entend sans doute pas la décision précise qu'il vient de prendre d'une manière aussi emphatique, mais reconnaît plutôt par là qu'il est bien, comme il le pense, qualifié pour parler comme un roi, dont l'avis est nécessairement fondé sur des raisons, et compte pour la communauté: elle pose dès le départ qu'il est hors de question (vu ce qu'il est) qu'il parle hors de sa fonction, et de l'idée qu'il en a. Seulement, elle fait comme si la γνώμη royale devait encore s'exercer, et envisager aussi "cela", à savoir le problème qu'elle va lui soumettre (τόδε est "vide" encore), pour, encore une fois (mais différemment), trancher. Agamemnon a voulu parler comme un souverain, en édictant des règles de conduite, qu'il continue à le faire, mais en se soumettant à la rigueur de l'argumentation qu'on va lui proposer. Le débat a ainsi un côté socratique; si Agamemnon a su jouer les Protagoras, et faire un discours, il lui faut encore accepter la discussion, mais sans rien renier de ses propres exigences. Elle ne prend ainsi pas son interlocuteur de front (il lui réplique d'ailleurs sans attendre qu'elle aurait beau lui demander de renoncer à ses raisons, il ne le ferait pas), mais part des mêmes prémisses que lui et l'incite par là à examiner si sa γνώμη (à savoir l'idée qu'il se fait de la situation et donc du comportement juste dans cette circonstance)<sup>21</sup> est bien claire et s'il peut l'imposer face à ses questions à elle.

Clytemnestre annonce donc un échange devant se dérouler sur le mode, politique, de la délibération, mais n'en donne pas tout de suite l'objet: τόδε est encore sans contenu, la γνώμη n'a donc encore rien à traiter. La portée d'une telle phrase est double: d'un côté, elle reconnaît la légitimité du mode d'argumentation choisi par l'autre; mais de l'autre, elle suggère que le roi pourrait très bien renoncer à parler comme roi, que quelque chose comme un intérêt

<sup>21</sup> Il serait erroné de voir dans la γνώμη l'opinion qu'Agamemnon vient de développer. Si c'était le cas, le mot serait sans doute déterminé dans la phrase; il s'agit plutôt de la "faculté de juger", d'une compétence royale quant à la décision, qu'Agamemnon a implicitement revendiquée en donnant ses arguments.

pourrait l'y pousser, et l'invite à ne pas le faire (alors même qu'il vient de récuser toute flatterie, tout discours "pour le plaisir"): c'est donc en étant plus royal encore qu'il ne l'a prétendu être qu'il pourrait, peut-être lui accorder ce qu'il refuse.

v. 932. Agamemnon écarte d'emblée l'éventualité qu'il pourrait ne plus parler comme il l'a fait jusqu'alors, en souverain. L'insistance, avec "sache", laisse entendre qu'il a perçu qu'il ne s'agira pas, dans ce débat, d'opposer une thèse à une autre, mais des individus, avec leurs facultés, et que si Clytemnestre invoque le respect de sa γνώμη à lui, c'est pour entreprendre en fait de le faire changer d'avis. Il ne lui oppose pas brutalement qu'il est inébranlable<sup>22</sup>, mais qu'il saura toujours identifier (γίγνώσκειν) ce qu'on lui propose, et juger.

Διοφθεροῦνται ne signifie pas qu'Agamemnon se refuse seulement à "changer" d'avis; Kraus et Neitzel ont raison de rendre le mot par "anéantir" ("zunichte werden lassen", "zerstören"), en s'appuyant sur *Hippolyte*, 389, sans qu'il soit pour autant nécessaire d'appliquer avec Neitzel cette "destruction" à une γνώμη déjà formulée (comme c'est le cas pour Phèdre, selon qui aucun poison ne pourrait "détruire" les réflexions sur la tendance au mal qu'elle vient d'exposer: τοῦτο, v. 397; Neitzel, cf. ci-dessus, pense que Clytemnestre avait demandé à son interlocuteur de reformuler, autrement, son opinion; mais l'usage de διοφθερεῖν dans le passage "parallèle" d'Euripide n'implique aucunement une identité de situation). "Parler contre son avis" reviendrait, pour le roi, à nier la réalité même de cet avis, et donc la capacité de s'en former un, puisqu'une γνώμη ne vaut que si elle transforme, à travers la persuasion ou le commandement, la réalité. Le texte d'Euripide commente la métaphore avec l'idée d'un renversement de l'opinion: ὥστε τοῦμπαλιν πεσεῖν φρενῶν: "(détruire cela), de manière à tomber dans l'opinion contraire"<sup>23</sup>; mais ici il s'agit d'une "opinion" encore indéterminée (Clytemnestre n'a pas encore soumis à Agamemnon le cas à trancher). En fait, le roi revendique seulement l'autonomie de sa pensée: quoi qu'on lui demande, ce sera en fonction de son jugement propre qu'il tranchera; "jugement" est ici encore abstrait: non pas une proposition définie, mais la faculté de décider.

v. 933 s. Sans doute le "coeur" du problème. Quelle est la nature de l'argument (si argument il y a): Clytemnestre vise-t-elle à

<sup>22</sup> FRAENKEL a raison de rejeter cette interprétation, qui a été majoritaire.

<sup>23</sup> Cf. W. S. BARRETT (*Euripides. Hippolytos*, Oxford, 1964) pour la construction du génitif.

mettre Agamemnon en contradiction avec lui-même, comme l'entend l'interprétation actuellement la plus répandue: "Tu parles de piété, mais aurait-il été impossible qu'en situation de danger tu fasses aux dieux le voeu de sacrifier tes richesses (en marchant dessus)? – Non, je l'aurais fait, si un expert me l'avait demandé" (avec la correction ἐξεῖπεν pour -πον)? Ou l'interroge-t-elle sur la raison particulière qui l'a amené à déployer sa théologie solonienne de la mesure, et sur la portée réelle du discours qu'il a tenu (est-il déclaratif, ou contraignant?): "serait-ce qu'en raison d'une crainte tu as fait aux dieux le voeu d'agir comme tu l'as décidé? – Non, c'est bien en connaissance de cause que j'ai déclaré cette décision" (avec ἐξεῖπον)? (La seconde possibilité est plus ouverte et plus complexe, selon la syntaxe que l'on admet; il ne s'agit ici que de repérer les deux "pôles" de l'interprétation).

Dans le premier cas<sup>24</sup>, elle voudrait montrer que la piété affichée n'est pas universelle: il y a au moins une situation où à partir d'une même conscience de la dépendance humaine vis-à-vis des dieux, on peut aboutir à une décision opposée à celle qu'Agamemnon déduit de sa perception de la limite séparant hommes et dieux. La conclusion à tirer est claire: tes raisons ne valent pas, tu peux donc agir en conformité avec la religion et faire ce que je te demande. On suppose alors que la réponse d'Agamemnon casse l'argument: "il aurait fallu une autorité compétente (comme Calchas) pour me faire prononcer un tel voeu; il n'y a donc là rien de comparable avec ton initiative". "Déboutée", Clytemnestre, avec le vers suivant, tenterait alors un second assaut, sur un autre terrain.

Outre qu'il faut corriger le vers 934 (sans toutefois que cela puisse lui être opposé: la correction repose sur l'idée qu'il est exclu de lire autrement le vers précédent), le point faible de cette lecture est le changement total de point de vue qu'il faudrait introduire: jusqu'ici le geste refusé par Agamemnon était un geste de célébration; marcher sur la pourpre ne signifiait pas la détruire (le thème apparaîtra plus bas, en 948 s., avec δωμοτοφθορεῖν), mais magnifier un mortel de manière démesurée; avec la question de Clytemnestre, il s'agirait désormais d'une offrande; Lloyd-Jones, qui construit ainsi, souligne la difficulté: "this question is sophistical; an action taken in order to fulfill a vow would not be the same as

<sup>24</sup> C'est, de très loin, la lecture dominante; on la retrouve par exemple chez L. GERNET, "La notion mythique de la valeur en Grèce" (1948), repris dans : *Anthropologie de la Grèce antique*, Paris, 1982, p. 121-179 (voir p. 137 s.).

one taken to glorify oneself"<sup>25</sup>. Mais on ne voit pas bien en quoi il résout le problème qu'il a lui-même, en toute rigueur, soulevé. Pour que la rupture logique ne reste pas implicite (et donc ne puisse être reprochée à l'interprétation qu'il défend), il fait du roi le critique d'un tel saut, qui est dès lors à mettre au compte de la malveillance, ou de l'habileté dialectique de Clytemnestre: "Agamemnon's answer implies that he recognizes this distinction". Pour le moins, l'implication n'est pas évidente: il faudrait donner une valeur oppositive à chacun des termes de sa réplique: "Oui (j'aurais fait un tel voeu), si quelqu'un doté d'un savoir sûr avait prescrit ce rituel", c'est-à-dire: "tu me parles donc de rite, et non, comme il le faudrait, de célébration" (or τέλος ne prend pas nécessairement ce sens religieux<sup>26</sup>; il peut s'agir de la "décision souveraine" du roi, ou de son autorité, qu'il proclame); ensuite: "tu parles de voeu, et donc de dépense, mais, dans ce cas, cela ne relève plus de mon jugement, que tu avais pourtant sollicité, mais d'une autorité religieuse, à laquelle j'aurais dû me soumettre; or (maillon sous-entendu), il s'agit ici de moi, et de ma gloire". Il y aurait beaucoup de non-dit.

Avec la seconde ligne d'interprétation, la reconstruction du dialogue est différente; il n'est pas divisé en "rounds", et Clytemnestre n'est pas "battue" avec la réponse de son interlocuteur. Le vers 933 se présente moins comme un argument que comme une analyse de discours: Clytemnestre part de la déclaration d'Agamemnon en 923 s., "et marcher sur des beautés chatoyantes, quand on est mortel, ne peut manquer de me terrifier", qui ne posait qu'une peur hypothétique (βοίινειν ... οὐδομῶς ἄνευ φόβου ne signifiant pas que l'idée de pouvoir accomplir un tel acte

<sup>25</sup> Cf. KRAUS, p. 54 (= p. 148), en réponse à KENNEDY: "hat man je gehört, dass jemand für seine Rettung aus Gefahr gelobt hätte, auf Purpurtüchern in sein Haus einzuziehen?" FRAENKEL, qui argumente fortement pour cette solution, n'envisage pas cette difficulté, pourtant décisive: l'autre hypothèse se disqualifierait selon lui pour des raisons de langue; voir plus bas. R. MERKELBACH note bien l'incohérence, mais s'en sert pour bouleverser brutalement l'ordre du texte: un tel illogisme convient bien à Clytemnestre, le vers lui revient donc; il met alors 933 s. (prononcés successivement par Agamemnon et Clytemnestre) après 943, et donne 963-65 comme preuve de son interprétation ("Kritische Beiträge", dans: H. DAHLMANN - R. MERKELBACH [éds.], *Studien zur Textgeschichte und Kritik* [Mélanges G. Jachmann], Cologne/Opladen, 1959, p. 155-84; voir p. 168-71).

<sup>26</sup> DENNISTON-PAGE objectent que pour "rituel", on attendrait plutôt le pluriel (ils prennent le mot au sens de *munus*, charge); mais, si le singulier est rare (cf. LIDDELL-SCOTT-JONES, s.v. I, 6), il se trouve chez Eschyle, fr. 387 RADT.

lui inspire déjà un φόβος, mais bien que le ferait l'accomplissement de l'acte lui-même). Par hypothèse (δείσας ὅν), elle suppose que cette peur a été réelle, et l'a conduit non à parler en théologien seulement, mais à se lier envers les dieux par un vœu (c'est l'interprétation que nous défendrons; il y a eu désaccord pour savoir si l'hypothèse — avec ὅν — portait sur le "vœu", qu'Agamemnon n'aurait pas explicitement prononcé, mais qu'elle a entendu à travers ses paroles, ou seulement sur la crainte, qui serait à l'origine d'un vœu réel; il faut sans doute, malgré la place de ὅν, inclure ἡὕζω dans l'hypothèse: Agamemnon n'a dit aucune εὐχή). Le discours ne vaut ainsi pas pour son contenu, mais, considéré quant à sa qualité illocutoire, pour le rapport à la réalité qu'il induit dans sa constitution même; parler comme il l'a fait, cela ne voulait-il pas dire se créer une obligation vis-à-vis des dieux? De la modestie apparente d'Agamemnon (qui, pourtant, ne visait qu'à dégager les conditions d'un vrai triomphe, d'une reconnaissance juste de sa supériorité), elle tire l'idée qu'après tout, par une erreur de jugement, il a pu s'imaginer dans une situation d'infériorité, dans le type d'état où, face à une adversité trop forte, on s'en remet aux dieux: ce qu'elle lui demande lui a vraiment fait peur, au point de se comporter comme quelqu'un en danger? Il répond que non, bien entendu, qu'il savait ce qu'il disait (sans, donc, de vœu implicite dans l'emploi des maximes en 914-39). Si c'est le cas, poursuit-elle, s'il est libre vis-à-vis des dieux, elle peut lui parler selon sa qualité propre: non pas à un homme perdu, mais à un roi victorieux, c'est-à-dire à ce que serait Priam s'il n'avait pas lésé le divin, et n'avait rien eu à craindre et à subir de lui (v. 935). Comme au vers 932, Agamemnon, en 934, rappelle simplement quel est son statut: quoi qu'il advienne, il parle en souverain (c'est seulement quand au lieu de le dénoncer dans la manière dont il conçoit sa fonction elle lui demandera, comme par jeu, de quitter ce rôle, qu'il cèdera, en lui laissant sa place).

Cette seconde interprétation était, pour la lettre, dominante au cours du siècle dernier (l'opinion commune n'a été ébranlée qu'avec H. Weil [1858], puis, surtout, Kennedy et, indépendamment Fr. Blass<sup>27</sup>): le plus souvent, on faisait du vers une interrogation (cf. Humboldt: "Hast dies aus Furcht den Göttern denn du angelobt?", ou Klausen: *Num diis vovisti te ita acturum?*) et la discussion portait seulement sur la fonction de ὅν, qui gênait: allait-il avec ἐπείν (A. Wellauer [1824], Klausen: cette construction,

<sup>27</sup> "Ad Aeschylī Agamemnonem", *Mélanges Henri Weil*, Paris, 1898, p. 9-16; voir p. 12 s.



impossible, servait à faire de l'infinitif présent l'équivalent d'un futur, attendu après ἤξω – cf. G. Hermann [1852] – et anticipait d'une certaine manière la correction ἐργειν de Headlam), avec δείσας (M. Haupt [1837], J. Conington [1848], J. Franz [1846], Karsten: "peut-être est-ce par crainte que tu as fait ce vœu")<sup>28</sup>, ou avec ἤξω (Chr.J. Blomfield [1823]<sup>29</sup>, F.A. Paley [1879]: "did you make a vow to the gods that you would so act in a time of fear?", A.W. Verrall [1889]: "you must have vowed ...", Wilamowitz, en 1914, avec un sens différent), ou fallait-il corriger (Hermann: ἤξω δείσασσιν ...<sup>30</sup>, F. Bamberger: δείσας ἄρ'<sup>31</sup>, Fr.W. Schneidewin [1856]: δείσας τιν')? Le point est essentiel: il faut en effet décider si la modalité notée par δείσας vaut pour l'ensemble de la phrase ou pour δείσας seul: "serait-ce que tu as fait vœu d'agir ainsi, par crainte?", ou: "serait-ce par crainte que tu as fait ce vœu?".

La seconde version, qui a pour elle l'ordre des mots, rapprocherait le passage d'une phrase comme *Oedipe roi*, 523 s.: ἀλλ' ἦλθε μὲν δὴ τοῦτο τοῦνιδος τάχ' ἄν / ὀργῇ βιασθέν ("Mais cet outrage que tu dis, s'il est venu, / C'est peut-être extorqué par la colère")<sup>32</sup>, dans la présentation qu'en donnent A.C. Moorhouse, *The Syntax of Sophocles*<sup>33</sup>, p. 215 s., et J. Bollack<sup>34</sup>, *ad loc.*: ἰόνειδος est bien réel, l'hypothèse porte seulement sur son origine; le participe équivaut à un τάχ' ἄν ἐβιάσθη<sup>35</sup>. Mais, contre elle, on rappellera qu'Agamemnon n'a en fait prononcé aucun vœu, et que ἤξω est une interprétation de la part de Clytemnestre. La première solution est, pour le sens, plus probable, mais on doit alors expliquer la place de ἄν, qui ne paraît pas régulière, comme

<sup>28</sup> CONINGTON inclut l'aoriste ἤξω dans la supposition : "thou must have vowed to Heaven in this, from fear", comme HARTUNG; c'est tout le problème.

<sup>29</sup> Il proposait de lire l'aoriste comme un irréel et non comme un potentiel du passé: *vovisses haec ita facere, si aliquid metuisses* (or ce n'est pas le cas); c'est la lecture de WILAMOWITZ dans l'édition de 1914. En 1885, il corrigeait, de manière à éviter le ἄν: ἤξω θεοῖς, ἣ δείσας ᾧδ' ἔρδειν τάδε; ("hast du's verschworen oder scheust du dich davor?"); en 1900, il traduit encore ce texte.

<sup>30</sup> Le texte qu'il propose est mystérieux, et traverse les éditions comme une énigme; VERRALL est sans doute le premier à en avoir tenté une interprétation: "have you vowed to the gods that I should make such a sacrifice (of costly decorations) in fear of your life?"

<sup>31</sup> Cité par SCHNEIDEWIN dans son édition, "Anhang", p. 227.

<sup>32</sup> Traduction J. et M. BOLLACK, Paris, 1985, p. 34. Voir aussi *Oedipe à Colone*, 964, également discuté par MOORHOUSE.

<sup>33</sup> Leyde, 1982.

<sup>34</sup> *Sophocle. Oedipe roi*, Lille, 1990.

<sup>35</sup> R. C. JEBB se refuse à faire porter ἄν sur le participe (voir la discussion chez BOLLACK).

Fraenkel y insiste longuement, après Hermann. On trouve bien des phrases conditionnelles, avec une participiale pour protase, où ὅν accompagne le participe, et n'est pas redoublé dans l'apodose (contrairement donc à *Oedipe roi*, 339 s. et 446; cf. Kühner-Gerth I, 242 s.; § 398, 2, Anm. 1), mais, à examiner les exemples donnés par Kühner-Gerth, il apparaît que ὅν n'est, dans la suite des mots, associé au participe que parce qu'avec celui-ci commence un nouveau κῶλον: cela correspond à la tendance générale qui situe la particule en tête de phrase ou de membre de phrase. Or ce n'est pas le cas ici. Fraenkel reprend alors la proposition de Hermann de réécrire le vers: δέισος ὅν ἦῶ θεοῖσιν ... Mais Paley avait déjà, contre Hermann, évoqué une raison stylistique pour expliquer la tournure du vers: la particule souligne le mot emphatique de la phrase. On comprendra donc avec Hartung: "dois-je admettre que tu as fait un vœu, par crainte?"

Il n'y a eu en fait qu'une seule vraie objection contre cette manière de lire: il serait absurde de faire dire à ἔρδειν τόδε l'inverse de ce que les mots signifient si on les prend à la lettre: "faire cela" ne peut vouloir dire, comme on le suppose, "refuser d'agir" (*haec ad eum pertinere videntur qui aliquid facit, non qui facere veretur*, Weil); il faut donc inventer un vœu positif. Kennedy pensait, par ailleurs, que l'idée de vœu excluait d'elle-même un engagement négatif: "a-t-on jamais entendu dire que des guerriers grecs, à un moment de danger, auraient fait aux dieux le vœu de s'interdire de faire quelque chose?" Il faudrait donc prendre ἔρδειν τόδε selon son sens obvie: "ne lisons-nous pas partout que leurs vœux étaient de faire quelque chose de coûteux?" (p. 16).<sup>36</sup> Mais (sans parler de la difficulté soulevée à juste titre par Kraus, à savoir qu'on peut difficilement s'engager auprès des dieux de se faire fêter comme un dieu) faire de la nécessité de retrouver ici l'enchaînement connu: péril (militaire) – vœu – dépense, le critère de l'interprétation repose sur une pétition de principe. La conclusion (si, encore une fois, l'on ignore l'objection de Kraus) n'est inévitable qu'à condition que l'on interprète ainsi δέισος, c'est-à-dire si, malgré la reprise, sans doute contraignante, on dissocie le mot de οὐδὲμῶς ἄνευ φόβου (v. 924) et imagine une frayeur de guerre. Par contre, s'il s'agit, comme il est probable, d'une frayeur vis-à-vis des dieux, semblable à celle qu'Agamemnon vient d'évoquer, on peut imaginer le vœu de tout faire pour éviter d'y être à nouveau soumis. C'est là le contenu positif d'une pratique. Avec ᾧδ' ἔρδειν τόδε, Clytemnestre demande au roi s'il compte pour l'action présente (τόδε) se conformer à la règle qu'il a

<sup>36</sup> Cité par FRAENKEL, puis par KRAUS.

énoncée (ὦδε)<sup>37</sup>. Quant au temps du verbe, le présent auquel on substitue souvent depuis Headlam le futur, ἔρξειν, que requerrait εὐχεσθαι, il indique qu'est envisagé ici l'accomplissement immédiat du vœu imposé (on ne peut éliminer *Philoctète*, 1032 s. comme exemple de εὐχεσθαι avec le présent, même si ce temps y a une autre valeur, généralisante)<sup>38</sup>.

Le second argument que l'on a invoqué en faveur de l'autre interprétation était le parallèle presque parfait que nous aurions avec les vers 963-65: au moment où Agamemnon marche enfin sur

<sup>37</sup> KRAUS, qui argumente également en faveur du texte transmis et cherche donc à donner un contenu positif à ὦδ' ἔρδειν τόδε, accorde une signification générale à l'expression (p. 55 s. [= p. 149]; il justifie ainsi le présent de l'infinitif: "agir ainsi" dirait un type de comportement; et Clytemnestre reprendrait, presque à la lettre, la dernière déclaration d'Agamemnon, au vers 930, telle qu'il faudrait selon lui la lire, c'est-à-dire dans la "version" qu'en donne WEIL: εἶπον τόδ' ὥς πρόσσοιμ' ἄν ... ("damit habe ich gesagt, wie ich in diesen Dingen getrost verfahren möchte"; KRAUS traduit en fait le texte de HEADLAM, qui ponctue après εἶπον, comme WILAMOWITZ [1914] et FRAENKEL). Mais il ne rend ainsi pas compte de τόδε, qui, face à ὦδε, indique bien une action particulière; d'autre part, il n'est pas besoin de recourir à l'intervention de WEIL pour lire dans 933 une réponse à 930 (on renverra simplement à l'analyse syntaxique de DENNISTON-PAGE et aux articles de S. L. RADT ["Zu Aischylos' *Agamemnon*", *Mnemosyne*, 4<sup>ème</sup> sér. 26, 1973, p. 113-26; voir p. 126] et de NEITZEL): dans εἰ πάντα δ' ὥς πρόσσοιμ' ἄν, le verbe πράττειν est à prendre, vu la nature délibérative du discours, où Agamemnon fixe les règles d'une action, dans un sens actif: "et si j'agis en tout de la sorte, comme il est probable que je le ferai", plutôt que: "and if in all things I may fare so" (LLOYD-JONES; c'était le sens que, selon WEIL, le texte des manuscrits devait nécessairement donner).

<sup>38</sup> Philoctète met les Grecs, qui veulent le reprendre, en contradiction avec eux-mêmes: comment pourront-ils faire des sacrifices, alors qu'ils l'avaient abandonné parce qu'il empêchait le déroulement des rites: πῶς θεοῖς εὐξέσθ', ἐμοῦ / πλεῖσταντος, αὔθειν ἱερά; ("comment, si je m'embarque, allez-vous pouvoir faire vœu envers les dieux de brûler les offrandes?"). Pour JEBB, εὐχεσθε suivi du présent ne pourrait signifier que "to boast" ("how will you boast that ye sacrifice?"), manière de dire: "how will you be able to do so?"; mais, dans le contexte sacrificiel, seul "to vow" serait pertinent; cependant, comme le temps de l'infinitif ne convient pas, il préfère corriger (ἔξεσθ', ὁμοῦ ...: "how, if I sail with you, can you burn sacrifices?"). Dans ce passage, Philoctète insiste en fait beaucoup sur la pertinence du langage (ὥς σὺ φῆς, πῶς οὐκ εἰμί σοι ..., πρόφασις); en 1032, il demande à ses anciens adversaires s'ils auront, avec lui à leur côté, la possibilité de tenir leurs engagements: vous ferez des vœux pour rien, comment, en effet, allez-vous pouvoir dire aux dieux, à chaque rite, que vous leur ferez un sacrifice, alors que vous devrez l'interrompre? Le présent est ici hors situation, il indique que Philoctète envisage l'ensemble des cas possibles.

la pourpre, Clytemnestre déclare qu'elle aurait elle fait le voeu d'une telle dépense si un oracle en avait fait la condition pour le salut de son époux: πολλῶν ποτησὸν δ' εἰμάτων (= ᾧδ' ἔρδειν τόδε, selon cette reconstruction) ὅν ἡϋξάμην (= ἡϋζω ... ᾧν) / δόμοισι προὔνεχθέντος ἐν χρηστήριοις (= εἴπερ τις εἰδώς γ' εὔ τόδ' ἐξεῖπεν τέλος, "si un homme du métier m'avait prescrit ce rite"<sup>39</sup>). Seule en fait la reprise de εὔχεσθαι est indiscutable; les autres n'apparaissent qu'en fonction de l'interprétation que l'on choisit. Il est, par ailleurs, clair que la perspective est ici tout à fait différente (or, au nom du "parallélisme" lexical, censé fournir une preuve, on n'a pas tenu compte du changement); il ne s'agit plus de gloire, mais de la possibilité pour la demeure de renouveler ses richesses. Le registre n'est plus le même: Clytemnestre répond non plus au scrupule du roi face à un triomphe trop divin, mais à son calcul économique, à l'οἰδώς qui, malgré tout, le retient de gâcher tant de biens (v. 948 s.); pour écarter ce dernier souci, elle mime le langage de la raison: il faut certes que la dépense soit proportionnée aux ressources, or la maison "ne sait pas être dans le manque" (v. 962); en effet, derrière la richesse, il y a l'infini de la nature, la mer inépuisable, qui produira la pourpre sans compter. Pour sauver ce "presque rien" qu'est la vie (ψυχῆς ... τῆσδε), ce bien éminemment précaire, que rien ne peut faire revenir, il n'est donc pas déraisonnable de tout dépenser, la nature saura combler le vide (Clytemnestre tire comme par avance une conclusion ironique de la réflexion convenue du chœur, dans le stasimon suivant, sur les deux dimensions de la vie pratique: si on peut calculer son salut en jetant à la mer une part de ses richesses, la vie, une fois perdue, n'est pas rattrapable; Clytemnestre "poursuit": si la vie est ce bien absolu, il vaut tous les autres, on peut donc jeter tout par-dessus bord; l'idée de mesure sert alors à fonder l'excès – le chœur sera conscient de la perversité du langage qu'elle tient). Comme, malgré tout, un tel "investissement" ne peut être requis que pour une circonstance exceptionnelle (ici le retour du roi), et met tout en jeu, il faut au moins un dieu pour y contraindre (Clytemnestre ironise cette fois sur un événement particulier: Agamemnon n'a-t-il pas agi de même, en obéissant à Calchas?). Ἡϋξάμην rappelle donc bien ἡϋζω de 933, simplement pour dire que ses voeux à elle n'auraient pas la crainte pour origine: si la vie d'Agamemnon est la

<sup>39</sup> KENNEDY, qui a souligné le parallélisme entre les deux passages, conservait en fait ἐξεῖπον (avec des doutes, p. 18): " – Would you, in a time of fear, have vowed to the gods to do what is now proposed? – Yes [ye], I knew as well as any man the proper occasion of announcing such a performance." C'est, au sens de τέλος près, l'interprétation que je défendais dans l'article de 1986 (cf. *supra*, p. 211, n. 12).

valeur absolue, elle paierait sans hésiter le prix.

v. 934. Il n'y a donc pas lieu de corriger ἐξεῖπον avec Dorat (autrefois, la grammaire, et non la logique du dialogue, commandait la correction: Triclinius, dans sa scholie, tire de τις une troisième personne; Paley imprime pour la même raison ἐξεῖπεν tout en maintenant la compréhension traditionnelle pour le vers précédent: Agamemnon dirait qu'il n'a pas pu faire un tel vœu car il aurait fallu être devin).

Τέλος signifie sans doute la "décision souveraine" (Stanley: *bene sciens hanc rem edixi*; cf. Groeneboom [1944], "vaststaande beslissing"), mais garde son sens premier de réalisation (sur le modèle de la décision de Zeus, avec le tour τέλος κροίνειν). L'emploi du mot est ici polémique: elle lui parle d'εὐχή, d'une parole qui est seulement un engagement sur l'avenir, mais n'en décide pas totalement; il lui répond par un terme politique signifiant que son discours à lui est immédiatement τελεσφόρος, alors que pour les prières, il faut attendre leur confirmation (cf. *Choéphores*, 212 s., Oreste surgissant devant Electre: εὐχου τὸ λοιπὸν, τοῖς θεοῖς τελεσφόρους / εὐχὰς ἐπαγγέλλουσα, τυγχάνειν καλῶς; voir également *Phéniciennes*, 69 s.: τῷ δ' ἐς φόβον πεσόντε, μὴ τελεσφόρος / εὐχὰς θεοὶ κροίνωσιν).

Puisque Agamemnon ne s'est pas lié, il s'agit bien de décision, et donc de l'évaluation qu'il s'est faite de la situation, comme mortel et roi à la fois. En l'interrogeant sur ce que Priam ferait à sa place, Clytemnestre ne sous-entend pas qu'il devrait imiter un barbare; l'autre donnerait difficilement son accord; elle attend plutôt de lui qu'il admette explicitement qu'un souverain puisse agir comme elle l'entend et donc qu'il prononce un avis favorable, et autorisé, sur un tel rite (même s'il ne s'agit pas de lui-même); il ne pourrait, dès lors, plus dire qu'il enfreint des règles politiques. Pour cela elle ajoute la condition: εἰ τόδ' ἦνυσεν, "s'il avait accompli cela", c'est-à-dire "s'il avait accompli l'ensemble des exploits qui t'ont amené où tu en es maintenant" (victoire et retour). Clytemnestre imagine donc un Priam sans la transgression troyenne, un roi favorisé par les dieux, comme l'est Agamemnon; la "barbarie" (que le roi, en 919 s. voulait tenir écartée de lui) devient alors libre, sans conséquences: on entre dans une sphère strictement humaine, où il n'y a plus à craindre de courroux divin. Clytemnestre peut alors continuer: "puisque un Priam non coupable vis-à-vis des dieux l'aurait fait (selon l'avis même de son interlocuteur, en 936), tu n'as aucune raison, toi qui es plus fort, de ne pas agir comme lui; la seule raison que tu aurais de t'abstenir est le blâme humain que tu pourrais redouter (quant à l'étalage "oriental" du luxe, v. 937); or (v. 939), il faut, pour régner, savoir se faire envier".

La réplique de Clytemnestre a une portée évidemment plus faible si avec Fraenkel l'on admet qu'elle "semble ignorer à dessein que le comportement d'un non-grec ne peut servir de modèle pour Agamemnon". Elle a d'abord pris soin de "purifier" Priam, et renvoie au roi l'image d'un autre roi possible.

v. 936. La réplique, avec κόρτα, est un rappel à l'évidence (comme 932 et 934): il n'y a aucun mystère dans ce que Clytemnestre demande, et la réponse, un simple truisme, n'engage à rien, et permet à Agamemnon de ce démarquer: "vu ce qu'il est, il aurait fait cette transgression; c'est donc que je ne suis pas comme lui".

v. 937-38. Il n'y a pas de sophisme dans l'injonction, malgré Neitzel; Clytemnestre ne fait pas comme si n'était en question ici que la jalousie humaine, et oubliait celle des dieux (si c'était le cas, la réponse d'Agamemnon serait une première faiblesse: il aurait dû voir l'impasse sur le divin que vient de faire la reine<sup>40</sup>). Elle a déjà écarté l'interdit que la relation aux dieux pourrait engendrer, en demandant à Agamemnon s'il s'était engagé vis-à-vis d'eux (v. 933) et en évoquant un Priam victorieux, c'est-à-dire innocent (v. 935): il ne reste dès lors (μή νυν ... conclusif: "ne va donc pas ..."; cf. Fraenkel) que la critique des hommes. Ἀνθρώπειον est bien oppositif, par rapport aux dieux. Agamemnon répond que s'il s'agit de relations interhumaines et politiques (comme l'indique "Priam"), il ne faut pas mêler les domaines: la politique ne se traite pas à partir de catégories théologiques, comme la séparation entre hommes et dieux, mais a ses exigences propres: l' "homme" devient le "peuple" (δημόθρους), avec sa force spécifique. La réplique apparaît à nouveau comme un retour à l'évidence: si, dans le débat, il est question de la manifestation de la souveraineté, c'est son affaire, elle ne lui apprendra rien (pour cela aussi, il est εἰδώς εὔ).

On ne peut donc réduire ce rappel de la puissance qu'a la "voix du peuple" à la peur du qu'en-dira-t-on, comme le font Denniston-Page, qui décèlent dans la faiblesse de l'argument le symptôme d'une envie de céder, quoi qu'il dise. Agamemnon parle ici en technicien de la souveraineté, dont le but premier est de prévenir l'"anarchie clamée par le peuple", la δημόθρους ἀναρχία qui selon Clytemnestre menaçait Argos pendant l'absence du roi (v. 883). Δημόθρους, qu'on ne trouve que dans l'*Agamemnon*, est également employé dans un contexte politique au vers 1413, où,

<sup>40</sup> "This time Agamemnon's answer is less satisfactory. He should have said, 'It is not men, but gods whose anger I fear'; instead he weakly remarks that public opinion is a great force" (LLOYD-JONES).

après le meurtre, Clytemnestre accuse le choeur de la menacer de "malédiction clamée par le peuple" (δημόθρους ... ἄράς) sans rien retenir contre Agamemnon.

v. 939. Au réalisme politique d'Agamemnon, Clytemnestre répond par un autre réalisme et adopte un point de vue généalogique: s'il s'agit de la pratique du pouvoir, mieux vaut s'interroger sur l'origine de la puissance qui permet de gouverner que sur les conditions du bon gouvernement; elle lui propose de remonter d'un cran, pour qu'il admette que le pouvoir ne tient pas à une répartition juste et réglée des conditions, entre gouvernant et gouverné, entre roi et δῆμος, mais à une transgression initiale, à un excès: il n'y a d'admiration pour le prince, d'émulation saine (ἐπίζηλος), selon le schéma de la "bonne lutte" d'Hésiode (repris par le choeur de l'*Oedipe roi* pour la vie politique, v. 879 s.), et donc de reconnaissance de la supériorité du souverain, que si s'accumule la jalousie envers son ὄλβος, et l'envie de se l'approprier<sup>41</sup>. En passant du ζῆλος au φθόνος, on change effectivement de niveau: le φθόνος, qui est par nature insatiable et tend, en vain, vers le κόρος, le "trop plein", selon la logique de la "mauvaise lutte", est du à l'existence d'une distance infranchissable entre les conditions, et, paradoxalement, atteste bien la solidité d'une hiérarchie sociale. Seul le roi, dans sa prospérité, peut, et doit, se passer de φθόνος, et être généreux, il n'a plus rien à désirer que ce qu'il a, surtout s'il est, comme Agamemnon, vainqueur, et béni des dieux (v. 941: τοῖς δ' ὀλβίοις ...). Elle-même, dans le long monologue où elle accueillait le roi, se déclarait privée de tout φθόνος devant le bonheur plein que lui apporte son retour, quelles qu'aient été les souffrances qu'elle a dû subir auparavant: φθόνος δ' ὀπίστω πολλὰ γὰρ τὰ πρὶν κακὰ / ἤνειχόμεσθα, "qu'il n'y ait aucune jalousie, car auparavant nous avons souffert une foule de maux" (v. 904 s.): le contraste entre les deux conditions est tel que seuls les dieux peuvent être à l'origine du changement et que désormais il n'y a, pour le couple royal, plus aucune limite à vouloir maintenir; la possession effective du bonheur permet toutes les largesses, rhétoriques et matérielles.

Si l'absence de jalousie chez le souverain est bien un *topos* de la réflexion politique (cf. Pindare, *Olympiques* II, 90-98, et l'analyse qu'en donne G. Nagy, dans *The Best of the Achaeans*<sup>42</sup>, p. 230)<sup>43</sup>, Clytemnestre, d'une certaine manière, "innove" en faisant de

<sup>41</sup> On simplifie donc en disant que Clytemnestre "ne comprend pas" la logique politique d'Agamemnon (KRAUS, p. 57 [= p. 150 s.]).

<sup>42</sup> Baltimore/Londres, 1979.

<sup>43</sup> Voir l'ensemble du chapitre "Poetry of Praise, Poetry of Blame".

l'ensemble des sujets des jaloux insatiables, à l'image du mendiant d'Ithaque Iros, à qui Ulysse (lui-même déguisé en mendiant) reproche de convoiter avec gourmandise le bien d'autrui (*Odyssée* XVIII, 15-19; le passage est également construit sur l'opposition φθόνος / ὄλβος)<sup>44</sup>. Il n'y a donc pas, selon elle, de principe d'ordre spécifiquement politique, sinon la différence objective entre les situations, et les envies qu'elle suscite nécessairement. Agamemnon n'est alors pas fondé à invoquer la force du peuple et de sa voix, le δῆμος n'est pour Clytemnestre détenteur d'aucune légitimité, il se caractérise en fait seulement par une fortune moindre, c'est-à-dire par une moindre valeur aux yeux des dieux.

v. 940 s. La réplique de Clytemnestre, qui avait l'apparence d'un dicton et faisait donc appel à une évidence partagée par les deux interlocuteurs, contenait en réalité la négation de toute organisation politique stable, puisque le pouvoir supposait que l'ὄλβος soit concentré sur une seule personne. En lui opposant qu'"une femme n'a pas à désirer le combat", Agamemnon ne répond pas qu'elle s'engage sur un terrain (la politique) qui n'est pas le sien, sans donc se prononcer sur la thèse de Clytemnestre, comme s'il était seulement déplacé qu'une femme la défende. Plus radicalement, il lui reproche d'en parler mal, "comme une femme", et de se tromper sur la nature du rapport politique. Il y aurait en effet beaucoup à dire sur la question, cela requerrait un combat, une μάχη qu'elle n'a pas à entreprendre. Elle prétend en effet avoir accès à une délibération de type politique, or il est clair, vu ce qu'elle vient de dire, qu'il s'agira d'une fausse μάχη, conduite sans règles.

Fraenkel propose une lecture différente: la μάχη n'opposerait pas Clytemnestre à Agamemnon, mais le roi à la cité s'il entrerait, comme elle le lui demande, dans la logique du φθόνος populaire. Mais on ne comprend alors plus "ce n'est pas à une femme de ...": comme la définition de la puissance royale par Clytemnestre est fausse, ce n'est pas parce qu'une femme lui propose cette lutte politique que le roi devrait s'y refuser, mais parce qu'elle ne correspond pas à sa propre idée de la politique. D'autre part, μάχη, avec νικᾶσθαι au vers suivant (puis νίκην et δῆμος en 942; κρότος en 943) peut difficilement dire autre chose que la joute entre les deux époux: Agamemnon dénie toute légitimité à cette confrontation, qui prend des allures de combat politique, mais lui paraît faussée. Pour écarter la difficulté, Kraus (p. 58 [= p. 151])

<sup>44</sup> Voir NAGY, p. 228 s.



introduit une rupture forte entre les deux vers ("mit Vers 941 schlägt Klytaimestra einen ganz anderen Ton an"), et fait s'opposer non pas νικᾶσθαι et μάχης, mais οὔτοι γυναικός ἐστιν et τοῖς δ' ὀλβίοις, à savoir deux catégories d'êtres: Agamemnon disqualifiait Clytemnestre comme interlocutrice politique en lui rappelant son sexe (mais on ne sort en fait pas de la contradiction relevée plus haut contre la lecture de Fraenkel); de même, elle relativise sa position en le rangeant dans le camp des "vainqueurs", à qui il sied d'être parfois vaincu (elle-même connaissant donc la situation contraire). Il est toutefois difficile de ne pas articuler les deux vers autour de l'antithèse "combat" et "être vaincu": "tu dis qu'une femme n'a pas à désirer le combat; soit, puisque je n'ai en fait même pas à le désirer: tu devrais, en effet, comme vainqueur, te laisser vaincre, de toi-même; l'issue dépend de toi, et de la convenance (πρέπει), et non de mon désir (ἡμείρειν)". L'argument est double. Il utilise d'une part un *topos* politique: si Agamemnon n'est pas disposé à subir la jalousie populaire, au moins doit-il, lui le vainqueur, être sans φθόνος, comme tout bon roi; la "défaite" ne serait donc pas l'issue d'une μάχη virile, portant sur des légitimités politiques, mais l'expression débonnaire d'une supériorité qu'il a de toutes manières. D'autre part, Clytemnestre joue sur une homonymie: la "victoire" qu'il accorderait en cédant n'en est pas une, rapportée aux vraies victoires qu'il a remportées; "vaincu", il ne serait en rien "défait".

v. 942. L'autre réplique aussitôt qu'il ne s'agit pas moins d'une lutte (δῆριος reprenant μάχης), mais que la "victoire", qu'elle aurait, ne le concerne pas. Paradoxalement, le vers qui indique qu'Agamemnon a pris la plus grande distance possible vis-à-vis du débat qui s'est instauré malgré lui ("donnes-tu vraiment du prix à cette victoire dans une discorde?"), annonce son acquiescement. En déniaut à l'autre toute qualité pour entamer une μάχη (v. 940), et en faisant de l'existence de la querelle une pure décision, un choix (τίεις) que l'autre aurait fait sans l'impliquer lui, malgré les apparences, il enlève toute importance à son accord: il n'aura cédé en rien, puisqu'il ne se sera pas battu, qu'il n'aura accepté aucune délibération contradictoire, malgré la forme qu'a prise jusqu'ici la dispute; il aura seulement laissé s'exprimer un caprice personnel, un choix de "femme" qui, finalement, ne le touche pas. Pour montrer clairement qu'il ne s'agissait pas d'un débat réglé, avec victoire ou défaite, mais d'une simple discussion privée se donnant l'air d'un combat public, il commencera par enlever ses chaussures (v. 944 s.), c'est-à-dire par signaler à tous qu'il est en fait déjà chez lui, face à son épouse, et non à un adversaire.

Avant que la discussion critique ne se concentre sur 933 s., ce vers était considéré comme le plus difficile de tout le dialogue. A

première lecture, la réplique d'Agamemnon paraissait en effet absurde: pourquoi demanderait-il à Clytemnestre si elle désire vaincre alors que cela fait déjà un moment qu'elle se bat contre lui?<sup>45</sup> Il fallait bien trouver une "pointe" dans l'argument; on donnait alors à νίκην τήνδε, après νικᾶσθαι au vers précédent, l'allure d'un paradoxe: "apprécierais-tu une victoire qui, selon ce que tu viens juste de dire, consiste en une défaite?" (Paley). L'ironie devenait plus claire encore si l'on corrigeait, avec Franz, le début de la phrase: ἦ οὐ καὶ σὺ ..., "(tu cherches évidemment la victoire, mais si on te prend au mot) ne désires-tu pas remporter une telle victoire dans notre querelle?" (Hermann, plus justement, corrigeait alors en ἦ οὐ καὶ σὺ ..., et Schneidewin en μὴ καὶ σὺ ...). Quand on trouvait l'idée trop alambiquée (*nimis quaesitum*, Karsten), on se bornait à ajouter un peu d'emphase à la phrase: ἦ κόρται νίκην ..., "tu tiens vraiment à la victoire?" (Bamberger, Karsten).

Il y a bien évidemment un jeu entre νίκην τήνδε et νικᾶσθαι, et non pas une simple reprise. Clytemnestre vient d'évoquer une loi générale: "aux fortunés, il convient aussi (πρέπει) d'être vaincus"; Agamemnon, au contraire, comme au vers 940, revient à l'événement particulier qu'est leur confrontation, et s'interroge non sur ce que son interlocutrice lui dit, mais sur la légitimité qu'elle dise quelque chose de cette sorte (passant ainsi de l'énoncé à la situation de son énonciation – alors que jusqu'au vers 938, il se contentait d'opposer énoncé à énoncé). Au-delà de la maxime générale sur la relation nécessaire entre ὄλβος et l'absence de φθόνος, il dit reconnaître un appétit individuel et une décision qu'il ne peut faire siens. Elle lui parle de magnanimité, il ne voit que de l'éristique. La "victoire" qu'elle lui demande n'a donc rien à voir avec son bonheur à lui, mais avec le désir, tout prosaïque, de vaincre dans un débat.

Δῆρις indique une lutte avec un enjeu reconnu par les deux adversaires (cf. *Iliade* XVII, 158 s.: ἄνδρας ... οἳ περὶ πάτρης / ἄνδράσιν δυσμενέεσσι πόνον καὶ δῆριν ἔθεντο; *Odyssée* XXIV, 515, ... ἀρετῆς περὶ δῆριν ἔχουσι). Le génitif précise ici le genre de la victoire souhaitée par Clytemnestre (comme on a μάχης νίκη ou νίκη πολέμου)<sup>46</sup>. Quant au démonstratif, il faut le laisser à

<sup>45</sup> *Quod responsum ineptum esse plures agnoverunt; non opus erat ut quaereret, num Clytaemnestra vincere cuperet, post tam acrem litigationem* (KARSTEN, p. 232).

<sup>46</sup> Génitif adnominal plutôt que génitif de prix, comme le propose J. H. OLIVER ("On the Agamemnon of Aeschylus", *American Journal of Philology* 81, 1960, p. 311-14), après Fr. FLETCHER (*Notes on the Agamemnon of Aeschylus*, Oxford, 1949, p. 49): avec l'idée de "victoire", on est déjà dans la "querelle".

l'accusatif, et non pas le corriger en *τῆσδε*, avec Dorat, Stanley et, dernièrement, Denniston-Page: Agamemnon conteste précisément qu'il soit engagé lui dans une lutte, seule Clytemnestre a fait le choix de l'affronter; elle désire, maintenant, un succès, dans un conflit qui n'est en fait que le sien. On prendra, malgré Mazon, *ἦ κοί* ensemble: la question est pressante.

v. 943. Avec l'impératif *πιθοῦ*, Clytemnestre signifie qu'elle ne se considère pas non plus comme un adversaire: non pas "cède-moi", mais "allons, écoute, tu peux bien m'accorder cela". La seconde partie du vers rappelle qu'elle désire bien avoir le dessus (*κράτος*), comme il le soupçonnait en employant le terme *δῆρις*, mais qu'elle ne désire pas moins que cette "victoire" ne résulte pas d'un conflit; elle ne lui demande que de mimer la défaite, et donc de manifester par là qu'il n'y a pas eu entre eux la querelle qu'il trouvait déplacée.

Il y a donc bien un contraste entre les deux phrases du vers: "il ne s'agit pas d'une *δῆρις*, tu peux donc me faire le plaisir d'être d'accord avec moi; cependant, si je ne te demande en fait que d'agir de bonne grâce, accorde-moi quand même une vraie victoire". L'emploi de *μέντοι ... γε* adversatif se laisse alors comprendre: l'accent est moins sur *ἐκὼν*, qui est à une place "non emphatique" (Denniston-Page), que sur *κράτος*. Pour rendre compte des particules adversatives, Verrall<sup>47</sup> reconstruisait une autre logique: Clytemnestre imposerait à la fois la contrainte (*πιθοῦ*: "yield: I constrain thee") et la libre décision ("let it be with consent"). Mais l'usage de *πιθοῦ*, comme terme familier de la conversation plutôt que comme injonction éristique, et, surtout, la place de *ἐκὼν* s'accordent mal à un tel sens.

*Κράτος* entre dans une série, avec *μάχης*, *νικᾶσθαι* et *δῆρις*, mais dit en plus que la reine convoite, pour un moment, la position de supériorité qui appartient à Agamemnon et au nom de laquelle il tentait de lui dénier tout droit à la polémique; elle ne désire pas simplement l'emporter dans la lutte, mais, pour un temps, être à sa place. C'est bien ainsi qu'il l'entendra: si elle veut décider de la manière dont il faut entrer dans son palais, c'est à elle qu'il reviendra d'accueillir Cassandre<sup>48</sup>.

Quand on n'avait pas vu ce jeu de double dénégarion ("il ne s'agit pas de polémique, contrairement à ce que tu dis, mais il ne

<sup>47</sup> Voir également NEITZEL, p. 206, avec le jugement: "cette femme démoniaque parle maintenant comme une vraie séductrice".

<sup>48</sup> On n'a toutefois pas besoin de supposer un double sens pour *κράτος*, "victoire" et "pouvoir" (Oliver, cf. *supra*, p. 234, n. 46. Le mot dit l'avantage effectif qu'implique la victoire.

s'agit pas moins de gagner"), on ne trouvait pas de raison à l'emploi d'un μέντοι ... γε adversatif. Weil construit alors une antithèse bien marquée en corrigeant: πιθοῦ κρατεῖς μέντοι παρείς γ' ἑκὼν ἐμοί, "cède, mais tu remportes en fait une victoire en m'accordant librement ce que je veux" (il ne glose pas μέντοι, mais devait probablement y voir la marque d'une opposition); Wilamowitz suit cette ligne (en supprimant la particule: κρατεῖς τοι τόδε παρείς ..., "gieb hierin nach, freiwillig, du gewinnst dabei", dans l'édition de 1885; en 1914, il rétablit une antithèse: κρατεῖς μέν, τὸ δὲ πόρες γ' ...). Fraenkel reprend la lecture, en raison de la "vivacité" qu'elle introduit dans la stichomythie; mais, pour le texte, se contente, avec Wecklein, de supprimer le γε, et donne à μέντοι le sens de "vraiment": "yield, truly thou art the superior if of thine own will thou hast left it to me". Ces tentatives, qui retrouvent ici l'idée d'une acceptation libre de la nécessité extérieure, appliquent en fait à la dialectique somme toute mondaine des deux époux le schéma d'une scène de décision tragique (après tout, c'est le seul conflit que l'on ait dans cette oeuvre).

v. 944 s. Accepter le rite proposé par Clytemnestre ne signifie pas se rendre à ses raisons. Agamemnon prend soin d'explicitier le sens de son accord, de deux manières. Il dissocie tout d'abord acte et jugement; s'il agit comme il a dit qu'il ne le ferait pas, ce n'est pas qu'il ait perdu ou changé sa γνώμη; elle reste intacte, le changement vient seulement de ce qu'elle n'a en fait pas d'objet où s'appliquer, puisqu'avec la décision, purement individuelle, de Clytemnestre, on a déjà quitté l'univers du raisonnable. Il peut donc continuer à dire en quoi il réprouve cet acte, tout en l'accomplissant. D'autre part, comme elle souhaitait non pas une victoire seulement, mais bien qu'il lui cède temporairement sa place de souverain, il lui indique à quelles conditions on est vraiment roi. Elle demandait un κρότος (v. 943), il précise comment l'exercer de manière légitime (τὸν κρατοῦντα μολθοῦν, v. 951); elle voulait de lui qu'il se soumette "librement" (ἑκὼν, v. 943), il ne voit là qu'un jeu de langage. Il y a en effet des cas où la soumission ne saurait être libre: "personne ne fait usage librement du joug de l'esclave" (v. 957): accueillir comme il le faut une captive qui n'a pas pu choisir son sort relève plus de la souveraineté qu'obtenir de lui un accord futile, qui ne compte pas<sup>49</sup>. Elle veut, en reine,

<sup>49</sup> La réponse d'Agamemnon est donc une vraie réplique, qui analyse les préalables de la demande. On ne peut donc motiver son accord, inattendu, par le souci d'obtenir une simple compensation de la part de son épouse: qu'elle accueille sa concubine de bon coeur (selon l'interprétation donnée récemment par R. MERIDOR; cf. *supra*, p. 1, n. 4).

déverser au dehors la richesse du palais, pour manifester la puissance de la maison royale; lui, en bon roi, accomplit un mouvement inverse: avec Cassandre, il apporte du dehors un bien qui lui a été légalement attribué, et augmente ainsi le patrimoine. Il lui laisse alors le soin d'agir en vraie souveraine, et d'accueillir Cassandre.

*Addendum:*

Les premières épreuves de ce texte étaient déjà composées quand ont paru l'étude de H. KONISHI ("Agammemnon's Reasons for Yielding", *American Journal of Philology* 110, 1989, p. 210-22), qui reconstitue une ligne argumentative de Clytemnestre, mais sans revenir sur la discussion de la lettre et du sens littéral, et l'édition des œuvres d'Eschyle par M.L. West (Stuttgart, 1990), qui conserve la leçon des manuscrits pour 934, mais renvoie à 963 s. pour le sens, et adopte finalement pour 943 la correction de WEIL, au lieu de celle qu'il avait proposée en 1977.

## Quel Critias dans le *Timée* et le *Critias* de Platon ?

Jules LABARBE

L'interlocuteur appelé Critias qui figure dans deux dialogues de Platon, le *Charmide* et le *Protagoras*, est historiquement identifiable avec certitude. Désigné comme fils de Kallaischros<sup>1</sup>, il ne se distingue pas de l'oligarque qui, un peu moins de trente ans après la date fictive de ces dialogues<sup>2</sup>, allait jouer un rôle déterminant dans le gouvernement des Trente. Mais est-ce lui aussi qui discourt dans le *Timée* et dans son prolongement le *Critias*<sup>3</sup>? Des anciens et beaucoup de modernes l'ont admis. Si le personnage n'est pas présenté là avec le nom de son père, du moins l'est-il avec des indications relatives à son ascendance plus lointaine, qui, à première vue, conviennent au "tyran". Examinées de près, elles suscitent malheureusement de sérieuses difficultés chronologiques.

Le Critias du *Timée* déclare avoir entendu dans son enfance, à l'âge de 10 ans environ (πῆ μάλιστα δεκέτης), lors d'une célébration des Apaturies, un récit de son grand-père Critias, déjà presque nonagénaire (σχεδὸν ἑγγὺς ἤδη τῶν ἐνενήκοντα ἑτῶν)<sup>4</sup>. Il mentionne également son arrière-grand-père Drôpidès, dont Solon était un "familier et grand ami" (οἰκεῖος καὶ σφόδρα φίλος)<sup>5</sup>, circonstance expliquant comment Critias ὁ παλαιὸς<sup>6</sup> aurait reçu le

<sup>1</sup> Platon, *Charm.*, 153 C, 169 B; *Prot.*, 316 A.

<sup>2</sup> C'est-à-dire 432. Voir *Charm.*, 153 A-C (la conversation a lieu juste après la bataille de Potidée); A. CROISSET [-L. BODIN], dans leur 2<sup>e</sup> éd. (et trad.) du *Protagoras*, Paris, 1941 (C.U.F.), p. 22, n. 1.

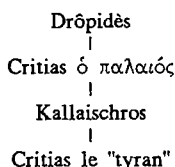
<sup>3</sup> Il est mis en scène dans l'*Eryxias* (cf. 392 C: la date supposée du dialogue est de peu antérieure à l'expédition de Sicile), mais cet apocryphe platonicien n'a rien à voir avec la présente recherche.

<sup>4</sup> *Timée*, 21 A-B.

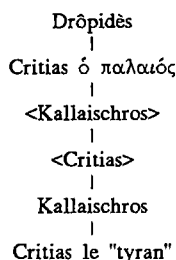
<sup>5</sup> *Ibid.*, 20 E. L'expression employée par Platon semble exclure entre les deux hommes le lien fraternel qu'indiquent Diog. L., III, 1; Proclus, *Comm. au Timée*, I, p. 81, 1.28 - 82,1; 82, 10-11; 83, 7-9 DIEHL; Schol. A à *Timée*, 20 E (p. 280 GREENE). Cf. p. ex. J.K. DAVIES, *Athenian Propertied Families*, Oxford, 1971, pp. 322-323.

<sup>6</sup> *Timée*, 25 D: ὁπὸ τοῦ παλαιοῦ Κριτίου.

précieux récit de la bouche de Solon lui-même. Ces données suggèrent la généalogie que voici<sup>7</sup>:



Comme Solon est mort en 560/59<sup>8</sup>, Critias ὁ παλαιός, pour avoir entendu, compris et retenu la narration solonienne, ne pourrait guère être né après 570. Son petit-fils, séparé de lui par 80 années (90-10), aurait vu le jour vers 490 au plus tard et aurait donc été très largement octogénaire à l'époque où il entra dans le gouvernement des Trente (404), quelques mois avant de périr à Munychie les armes à la main (403)<sup>9</sup>. Tout ce que nous savons de Critias le "tyran", de son activité politique et militaire, révèle la totale invraisemblance d'une telle déduction. Voilà un siècle et demi, afin de diminuer les écarts, Bergk a établi un *stemma* où il introduisait deux intermédiaires, nommés l'un Kallaischros, l'autre Critias<sup>10</sup>:



Platon aurait confondu: il aurait prêté à Critias le "tyran" un πόππος (Critias ὁ παλαιός) et un πρόποππος (Drôpidès) qui, en réalité, étaient ceux de son grand-père Critias.

<sup>7</sup> Agréée par Diog. L., *I.I.*; Proclus, *o.l.*, I, 82, 1-6 D.; Schol. A, *I.I.* Et aussi par des modernes: tel A. RIVAUD, dans sa 3<sup>e</sup> éd. (et trad.) du *Timée*, Paris, 1956 (*C.U.F.*), p. 130, n. 1.

<sup>8</sup> Phainias, fr. 21 WEHRLI = Plut., *Solon*, 32, 3. Cf. DAVIES, *o.l.*, pp. 323-324.

<sup>9</sup> Xén., *Hell.*, II, 3, 1 - 4, 19; Corn. Nepos, 8 (*Thrasybule*), 2, 7 (*cum ... fortissime pugnaret*).

<sup>10</sup> Th. BERGK, *Commentationum de reliquiis comoediae atticae antiquae libri duo*, Leipzig, 1838, p. 247.

Cependant, confusion pour confusion, une autre intercalation double est possible qui, imaginée par Otfried Müller, a été adoptée par Flach, puis par Kirchner dans sa *Prosopographia attica*<sup>11</sup>:



Ici, l'erreur présumée vient, non plus de ce que le grand-père de Critias le "tyran" serait, comme lui, né d'un Kallaischros, mais de ce que, pareil à son propre aïeul (ὁ παλαιός), il aurait été un Κριτίας Δρωπίδου.

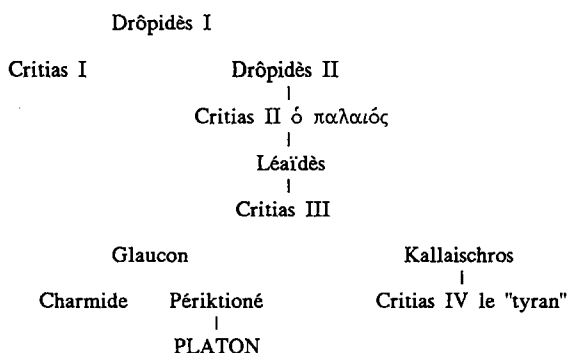
En 1949 ont été publiés deux tessons d'ostracisme, assignables à la période 490-480, qui portent le nom de Κριτίας Λεαΐδο(υ)<sup>12</sup>. Si Léaïdès est un inconnu, le danger que, de l'avis d'aucuns, son fils représentait pour la démocratie donne à penser que l'on peut voir en ce fils un membre de l'illustre *génos* et le grand-père de Critias le "tyran". C'est, jointe à la rareté même du nom Κριτίας dans la prosopographie athénienne, une raison de choisir, avec J.K. Davies, une filiation où le personnage *additionnel* de Drôpidès se trouve remplacé par Léaïdès<sup>13</sup>. Cette filiation n'est qu'une partie de l'ample *stemma* possible pour la famille de Platon, dans lequel figurent des dizaines de noms. Le reproduire ici ne servirait qu'à embrouiller les choses. Mais il vaut la peine d'élargir un peu la présentation de la lignée, tant vers le haut que vers le bas, en numérotant les homonymes:

<sup>11</sup> O.MÜLLER, *Hist. de la litt. gr.*, trad. HILLEBRAND, 2<sup>e</sup> éd., II (Paris, 1866), p. 116, n. 1; H. FLACH, *Gesch. der griech. Lyrik*, Tübingen, 1884, p. 369, n. 5; J. KIRCHNER, *P.A.*, I (1901), pp. 592-593 (n<sup>os</sup> 8789-8792) et, pour le *stemma*, II (1903), *ad* p. 206.

<sup>12</sup> E. VANDERPOOL, *Some Ostraka from the Athenian Agora*, dans *Hesperia*, Suppl. 8 (1949), p. 399, n<sup>os</sup> 12 a et b.

<sup>13</sup> DAVIES, *o.l.*, p. 326. Sur le fait que le nom, en dehors du *génos* étudié ici, "is not a common one", cf. VANDERPOOL, *l.l.* (qui n'a cependant pas voulu proposer une identification précise).





Aux deux premières générations, on a des personnages connus et datables comme archontes. Vu qu'il fallait être âgé de 30 ans pour accéder à l'archontat, un *terminus ante quem* peut être fixé pour l'année de naissance de chacun<sup>14</sup>:

- a. Drôpidès I, archonte en 645/4, a vu le jour avant 675/4;
- b. Critias I, archonte entre 600 et 596, a vu le jour avant 626;
- c. Drôpidès II, archonte en 593/2, a vu le jour avant 623.

Critias I et Drôpidès II appartiennent très probablement à la même génération, et Kirchner a sans doute eu raison de les considérer tous deux comme des fils de Drôpidès I – de reconnaître en Critias I, non point le père de Drôpidès II, mais son frère<sup>15</sup>.

La naissance de Critias II (ὁ παλαιός), on l'a souligné précédemment, n'a pas été postérieure à 570. En fait, elle peut s'être située beaucoup plus tôt, de 20 et même 30 ans, puisque son père Drôpidès II était un intime, un vrai contemporain de Solon (c. 630/25-560/59). Critias II n'a pas été seulement l'auditeur de ce dernier, le dépositaire direct du récit de l'Atlantide, mais aussi le jeune garçon à qui, dans une élégie, il recommanda d'être un fils obéissant<sup>16</sup>:

εἰπεῖν μοι Κριτίη πυρρότριχι πατρός ἀκούειν ·  
οὐ γὰρ ὁμορτινὸς πείσεται ἡγεμόνι.

Il faut dire en mon nom à Critias le roux d'écouter son père:  
car ce n'est pas un guide à l'esprit faussé qu'il suivra.

<sup>14</sup> Pour les dates d'archontat, voir T.J. CADOUX, *The Athenian Archons from Kreon to Hypsichides*, dans *J.H.S.*, 68 (1948), pp. 90, 92, 99; DAVIES, *o.l.*, pp. 322, 324.

<sup>15</sup> Cf. DAVIES, *o.l.*, p. 324.

<sup>16</sup> Solon, fr. 22 GENTILI-PRATO = 18 DIEHL<sup>3</sup>-BEUTLER. Le distique figure dans Proclo, *o.l.*, I, 82, 3-4 D. et dans Schol. A, *l.l.*, avec les variantes εἰλέμενοι et

Bref, il est permis de retenir, pour le haut du tableau, les dates de naissance *approximatives* que voici:

		Drôpidès	680/75
640	Critias I	Drôpidès II	635
		↓	
		Critias II ὁ παλαιός	600

Le moment est venu de déterminer entre quels personnages doit être admis l'intervalle de 80 ans.

Le placer entre Critias III et Critias IV, c'est accepter l'idée que Platon se serait grossièrement mépris sur l'identité du grand-père de Critias IV, autrement dit sur l'identité de son propre arrière-grand-père maternel. Une telle erreur est difficile à concevoir dans une famille aristocratique que les habitudes grecques avaient tout naturellement bien instruite de son passé et rendue soucieuse des détails de sa généalogie.

C'est Burnet qui a indiqué la voie à suivre en soutenant que le Critias du *Timée* (et, par conséquent, du *Critias*) n'était pas le personnage que l'on croyait d'ordinaire, autrement dit Critias IV, mais son grand-père Critias III<sup>17</sup>. Il n'a cependant pas convaincu

ξανθότριχι. Aristote (*Rhét.*, I, 1375 b 31-34) ne cite que le premier vers, sous la forme qui paraît devoir en être retenue, avec εἰπεῖν μοι, *lectio difficilior* au point de vue syntaxique (μοι est un datif éthique, à distinguer du complément d'objet indirect de εἰπεῖν: cf. Hom., Ξ 501-502), et avec πυρρότριχι, leçon probablement originelle qui pourrait avoir été modifiée, "épurée", dans une partie de la tradition, à cause des préjugés défavorables à la rousseur (sur lesquels voir Marie DELCOURT, *Pyrrhos et Pyrrha*, Paris, 1965, pp. 13-17). — Dans le *Charmide*, 157 E, par la bouche de Socrate Platon souligne que l'éponyme du dialogue a pour "maison paternelle celle de Critias fils de Drôpidès", καὶ ὑπὸ Ἀνακρέοντος καὶ ὑπὸ Σόλωνος καὶ ὑπ' ἄλλων πολλῶν ποιητῶν ἐγκεκομισμένη. Il ne peut s'agir là que de Critias II, choisi comme point de départ de la lignée, et s'il a été mentionné personnellement par Solon, cela ne veut pas dire qu'il l'ait été aussi par Anacréon. Ce dernier a loué la πατρῶα οἰκία par le détour de son amour pour Critias III (*infra*, § 2) et l'on n'a pas le droit de tirer du passage du *Charmide*, comme Th. G. ROSENMEYER [*The Family of Critias*, dans *A.J.A.*, 70 (1949), p. 408], que "in Plato's eyes the Critias who was loved by Anacreon was the son of Dropides who was a friend of Solon".

<sup>17</sup> J. BURNET, *Greek Philosophy, I: Thales to Plato* (Londres, 1914), p. 338, n. 1; *Platonism*, Berkeley, 1928, pp. 28-29. Thèse reprise notamment par: A.E. TAYLOR, *Plato: The Man and His Work*, New York, 1926, p. 437; *A Commentary on Plato's Timaeus*, Oxford, 1928, p. 23; H. RAEDER, *Platons mütterliches Geschlecht*, dans *Hermes*, 72 (1937), pp. 405-406; Dorothy STEPHANS, *Critias. Life and Literary Remains*, thèse de Cincinnati, 1939, p. 4.

tout le monde. Aussi bien son argumentation était un peu sommaire; celle de ses partisans a également besoin de compléments et de retouches. Il m'a paru commode de répartir sous quatre rubriques les mises au point nécessaires.

### 1. *Personnalité de l'interlocuteur.*

On ne peut accorder de signification au fait que le nom de Critias, dans le *Timée* et le *Critias*, ne s'accompagne pas du génitif du nom paternel. Imaginer que la détermination ὁ Καλλιόσχρου du *Charmide* est transposable dans les deux autres dialogues parce qu'ils ont été écrits postérieurement, ce serait perdre de vue qu'elle apparaît dans le *Protagoras*, où, à ce compte, elle n'aurait pas dû se trouver non plus<sup>18</sup>.

Au début du *Timée*, Socrate rappelle la conversation de la veille, relative à un État idéal. Il souhaiterait maintenant se représenter cet État en action, soutenant des luttes guerrières. Mais il se sent inapte à le décrire et à le célébrer par ses propres moyens<sup>19</sup>. Les *poètes* lui en paraissent incapables, cette forme d'imitation n'étant pas celle à laquelle leur formation les a préparés, et les *sophistes* également, professionnels itinérants qui, malgré leurs qualités, ne sont pas en mesure de comprendre ce qui est requis de φιλοσόφων ἀνδρῶν ... καὶ πολιτικῶν. Par contre, Critias, comme Timée de Locres et Hermocrate, appartient par son naturel et son éducation (φύσει καὶ τροφῇ) au domaine de la philosophie et de la politique: "Nous, les gens d'ici, nous savons à peu près tous qu'il n'est profane en rien de ce dont nous parlons" (Κριτίαν δὲ που πάντες οἱ τῆδε ἴσμεν οὐδενὸς ἰδιώτην ὄντα ὧν λέγομεν). La caractérisation qu'on vient de lire s'applique mal à Critias IV le "tyran". Certes, il a eu une importante activité politique, mais, pour le reste, il apparaît au moins autant comme un sophiste que comme un philosophe: non seulement il avait été disciple de Gorgias et passa pour un σοφιστῆς auprès de maint ancien<sup>20</sup>, mais Proclus, qui voit en lui le

<sup>18</sup> Sur la succession chronologique *Charmide-Protagoras* et sur leur antériorité par rapport au groupe *Timée-Critias* voir p. ex. R. SIMETERRE, *Introduction à l'étude de Platon*, Paris, 1948, pp. 38-41; 45, n. 1. — Le raisonnement sera le même si, dans la phrase, on remplace *Charmide* par *Protagoras*, et inversement, pour se ranger du côté des érudits qui estiment que le *Protagoras* a été écrit avant le *Charmide*.

<sup>19</sup> *Timée*, 19 C - 20 A.

<sup>20</sup> Disciple de Gorgias: Philostrate, *Ep.*, 73 (p. 257, ll. 9-12 KAYSER). Σοφιστής: Philostrate, *Vies des sophistes*, préamb. (p. 1, l. 9 K.); I, 16 (p. 17, l. 29 K.); ps.-Aristide, *Techn. rhet.*, II, 50 (p. 93, ll. 20-22 SCHMID); Jean Philopon, *Comm. à Arst.*, *De l'âme*, p. 89, ll. 8-12 HAYDUCK.

personnage du *Timée*, reproduit une tradition (ὥς ἡ ἱστορία φησίν) selon laquelle il aurait eu une réputation d' "amateur parmi les philosophes, de philosophe parmi les amateurs", d' ἰδιώτης μὲν ἐν φιλοσόφοις, φιλόσοφος δὲ ἐν ἰδιώταις<sup>21</sup>. Pour essayer de limiter la louange qu'il croit décernée au membre du gouvernement des Trente, Proclus la fait porter sur son naturel et sur sa fréquentation des milieux philosophiques. Il n'explique cependant pas comment la formule antithétique dont il a eu vent pourrait se concilier avec la totale absence d'amateurisme (οὐδενὸς ἰδιώτην) saluée par Socrate chez son interlocuteur. La qualification de philosophe authentique n'est décidément pas de mise pour Critias IV. Quant à l'ampleur indiscutable de son oeuvre *poétique*, consistant en tragédies, élégies, ἔπη, elle eût contribué à le ranger au nombre des auxiliaires que Socrate récuse.

De Critias III, au contraire, nous n'avons aucune raison de penser qu'il ait composé des vers. Par ailleurs, la menace d'ostracisme qui pèse sur lui est le signe d'une vigoureuse participation à la vie publique. A-t-il oeuvré comme philosophe? Jean Philopon signale que, selon Alexandre d'Aphrodise, les traités (συγγράμματα) mis sous le nom de Critias IV doivent être attribués à un homonyme et, malgré le caractère suspect, manifestement excessif, de ce témoignage, on peut être tenté de rechercher si, parmi les fragments de prose de Critias IV, il n'y en aurait pas d'assignables à Critias III<sup>22</sup>. En outre, rien ne s'oppose à ce que ce dernier ait pratiqué une philosophie *orale*, du type ancien auquel allait la faveur de Socrate et de Platon lui-même.

Le Critias du *Timée*, en 26 A-B, explique que, la veille, ayant mesuré l'intérêt de certaine tradition relative à Solon, il en a différé l'examen complet: διὰ χρόνου γὰρ οὐχ ἱκανῶς ἐμνημήην, "car, avec le temps, je ne me rappelais pas suffisamment". S'il peut

<sup>21</sup> Proclus, *o.l.*, I, 70, 21-23 D. De même, mais sans la proposition ὥς ἡ ἱστορία φησίν: Schol. A à *Timée*, 20 A (p. 279 Gr.).

<sup>22</sup> Philopon, *l.l.* Ce qui infirme le renseignement d'Alexandre sur les συγγράμματα, c'est l'explication dont il s'accompagne: le membre du gouvernement des Trente n'aurait "rien écrit d'autre que des Constitutions en vers" — une proposition formellement contredite par l'attribution expresse au "tyran" d'élégies (fr. 2, 5, 8 DIELS<sup>6</sup>-KRANZ), d'oeuvres théâtrales (fr. 17, 25), de textes de prose (fr. 37, 48, 49). BURNET (*Gr. Philos.*, I, p. 338, n. 1) est prêt à mettre sous le nom de Critias III "most of the poetical fragments ascribed to the younger Critias". Pourquoi "poetical"? En tout cas, contrairement à ce qu'il suggère et à ce que redit TAYLOR (*A Commentary* ..., p. 24), il ne saurait être question de voir en lui l'auteur du poème sur Anacréon (fr. 8 GENTILI-PRATO = I D.<sup>6</sup>-KR.) où est célébré (vv. 9-10) le jeu du cottabe, préoccupation notoire du "tyran" (cf. Xén., *Hell.*, II, 3, 56; Cic., *Tusc.*, I, 96).

faire l'exposé maintenant, c'est grâce à sa méditation de la nuit, et il admire, en l'occurrence, la persistance bien connue, dans le souvenir, des leçons reçues pendant l'enfance:

Ἐγὼ γὰρ ὃ μὲν χθὲς ἤκουσα, οὐκ ἂν οἶδ' εἰ δυνάμην ἄποιντα ἐν μνήμῃ πάλιν λαβεῖν· ταῦτα δὲ ὃ πάμπολυν χρόνον διακῆκοα, παντάπασι θαυμάσοιμι' ὃν εἴ τί με αὐτῶν διαπέφυγεν.

Car moi, ce que j'ai entendu hier, je ne sais si je pourrais me le remettre entièrement en mémoire; mais ce que j'ai appris d'autrui il y a très, très longtemps, je serais extrêmement surpris que quelque chose m'en ait échappé<sup>23</sup>.

Burnet et d'autres érudits tirent du passage que le personnage du *Timée* est un très vieil homme, Rosenmeyer — plaçant pour Critias IV — qu'il est tout au plus d'âge moyen. Les premiers forcent la note en lui faisant déclarer qu'il "peut à peine se rappeler ce qu'on lui a dit hier"<sup>24</sup>, alors qu'il doute seulement d'être en mesure de tout restituer. Mais Rosenmeyer n'est pas rigoureux non plus, qui voit dans l'expression πάμπολυν χρόνον, traduite par lui "quite some time ago" un simple contraste avec χθὲς<sup>25</sup>. On aura du mal, par ailleurs, à lui accorder que le Critias du *Timée*, s'il était déjà vieux, se serait forcément abstenu de désigner son grand-père comme Κριτίας ὁ παλαιός. Voire, car il y avait du piquant à le faire parler ainsi le cas échéant, en homme naïvement soucieux de se rajeunir à peu de frais.

Au terme de la présente rubrique, deux constatations se dégagent: d'une part, mieux vaut identifier l'interlocuteur du *Timée* avec Critias III qu'avec Critias IV, d'autre part, il y a lieu de lui accorder un âge avancé, mais qui ne le soit pas trop.

<sup>23</sup> Un passage du *Critias* (113 A-B) fournit un détail dont il n'y a pas trace dans le *Timée* et qui contribue à expliquer la remémoration: Critias a pu étudier soigneusement dans son jeune âge et détient encore des manuscrits venant de son grand-père (τὰ γράμματα παρὰ τῷ πάππῳ τ' ἦν καὶ ἔτ' ἐστὶν παρ' ἐμοὶ νῦν), où Solon avait consigné (au minimum) la signification des noms propres apparaissant en traduction égyptienne dans le mythe de l'Atlantide.

<sup>24</sup> BURNET, *Gr. Philos.*, I, p. 338, n. 1: "a very old man, who can hardly remember what he was told yesterday". Termes identiques dans *Platonism*, p. 28. Presque identiques dans TAYLOR, *Plato ...*, p. 437 (qui parle d'un homme "extremely old"); *A Commentary ...*, p. 23 (*id.*). De manière plus excessive encore: STEPHANS, *Critias ...*, p. 4: "an old man — so old that he forgets what happened yesterday" (c'est moi qui souligne).

<sup>25</sup> ROSENMEYER, *l.l.* (*supra*, n. 16), p. 406: "at most, a middle-aged man".

## 2. Critias III et Anacréon.

Dans une scholie au *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, les premiers mots du chœur des Océanides

Μηδὲν φοβηθῆς · φιλία γὰρ ἦδε τάχ' εἰς

Ne redoute rien: c'est en amie que notre troupe...

suscitent le commentaire que voici:

Ὁ ῥυθμὸς Ἀνακρεόντειός ἐστι κεκλασμένος πρὸς τὸ θρηνητικόν · ἐπεδήμησε γὰρ τῇ Ἀττικῇ Κριτίου ἐρῶν καὶ ἡρέσθη λίαν τοῖς μέλεσι τοῦ τραγικοῦ · ἐχρῶντο δὲ αὐτοῖς οὐκ ἐν παντὶ τόπῳ, ἀλλ' ἐν τοῖς θρηνητικοῖς, ὡς καὶ Σοφοκλῆς Τυροῖ β'. Ἔστι δὲ ταῦθ' ὅμοια τῷ

οὐδ' αὖ μ' ἑάσεις μεθύοντ' οἷκαδ' ἀπελθεῖν<sup>26</sup>.

Le rythme est un anacréontique brisé, servant à la lamentation. Car Anacréon résida en Attique, épris qu'il était de Critias, et il fit ses délices des mélodies du tragique. On utilisait ces rythmes, non point en n'importe quel endroit, mais dans les lamentations, comme Sophocle, notamment, en sa seconde *Tyro*. C'est pareil à

(- - - - - - - - - -)

et tu ne me laisseras pas non plus

retourner ivre à la maison.

Le début du témoignage signifie qu'Eschyle a employé sous la forme "brisée" un rythme attesté chez Anacréon, dénommé pour cette raison Ἀνακρεόντειος par les métriciens, mais dont on peut croire qu'il l'avait lui-même inventé. Ce rythme s'analyse comme un asynartète, composé d'une tripodie iambique catalectique et d'un dimètre ionique *a minore*. "Brisé", il l'est dans son dimètre

uu-u - u - -

(dont la dernière syllabe est allongée par position, le mot suivant du *Prométhée* étant περὺγων). La citation qui termine la scholie et qui passe à juste titre pour un fragment d'Anacréon<sup>27</sup> comporte, elle, un dimètre pur

uu - - uu - -

<sup>26</sup> Schol. M à Eschyle, *Prom.*, 128a (p. 93 HERINGTON). La leçon ἡράσθη doit être corrigée en ἡρέσθη, avec DINDORF, à cause du datif complément. HERINGTON estime la correction de DINDORF insuffisante et y ajoute une conjecture de WEIL, τοῖς μέλεσιν αὐτοῦ ὁ τραγικός, en signalant que l'on attendrait plutôt le pluriel ἡρέσθησαν οἱ τραγικοί. Chirurgie aussi vaine que téméraire, on va le voir plus bas. — Pour la *Tyro*, cf. Soph., fr. 656 RADT = 595 NAUCK<sup>2</sup>.

<sup>27</sup> Anacr., fr. 107 GENTILI = 67 PAGE.

La légère différence entre les schémas – présence ou absence d'une anacrase – n'invalide en rien le rapprochement, Anacréon s'étant servi ailleurs des deux variétés, jusqu'à les entremêler<sup>28</sup>. Mais le rapprochement concerne aussi le sens et le style: de même que la *parodos* des Océanides a un ton plaintif, de même le vers d'Anacréon, dans lequel s'exprime la suggestion ou la protestation apparemment inquiète d'un homme qui a trop bu<sup>29</sup>. Ce vers provient-il d'un poème adressé à Critias? Le croire, c'est exagérer la portée de l'expression Κριτίου ἐρῶν: malgré sa nuance causale, elle ne vise qu'à expliquer chronologiquement comment Anacréon put prendre connaissance, sur place, des premières créations poétiques d'Eschyle et s'en inspirer de manière tout occasionnelle. Il avait été invité à Athènes par Hipparque, entre 525 et l'été 522, mais n'y était probablement pas demeuré après l'assassinat de ce dernier (514). De nombreuses peintures de vases, toutefois, révèlent sa présence prolongée dans l'Athènes démocratique – jusqu'à sa mort, survenue sans doute au temps des guerres médiques<sup>30</sup>. C'est à ce second séjour que la source du scholiaste s'est référée comme à la phase de sa vie que la tradition mettait en rapport avec sa passion amoureuse pour Critias, un éromène qui ne saurait avoir été ni Critias II, trop ancien, ni Critias IV, trop récent, mais seulement Critias III.

Si les 80 années d'intervalle sont à entendre de Critias II à Critias III, celui-ci est né vers 520 (c. 600-80). Il peut avoir été séparé par une trentaine d'années de son fils Kallaischros et par une soixante d'années de son petit-fils Critias IV, dont la naissance ne semble ni antérieure ni guère postérieure à 460<sup>31</sup>. D'autre part, en tant que "candidat" à l'ostracisme, il était forcément un homme politique déjà bien en vue entre 490 et 480.

L'éromène type de la pédérastie grecque, c'est un garçon au seuil de l'adolescence. Ainsi, Anacréon se serait épris de Critias III vers 505 (520-15). Il avait alors quelque 65 ans, c'est-à-dire un âge moins avancé que celui sur lequel daube Rosenmeyer en l'imaginant "in his late seventies", avec 60 ans de plus que l'objet de sa

<sup>28</sup> Notamment Anacr., fr. 33 (où seuls les côla 5 et 11 sont purs); 36 (côla 5 et 11) G. = 11; 50 P.

<sup>29</sup> Les éditeurs, depuis BERCK, mettent un point d'interrogation à la fin du vers. Il n'y a aucune raison impérieuse de les imiter.

<sup>30</sup> J. LABARBE, *Un curieux phénomène littéraire: l'anacréontisme*, dans B.A.B., 5<sup>e</sup> série, 68 (1982), pp. 148-149; 160, n. 72.

<sup>31</sup> Sur cette date de naissance, voir p. ex. [E.] DIEHL, art. *Kritias* (5), dans R.-E., XI, 2 (1922), col. 1902; DAVIES, *o.l.* (*supra*, n. 5), p. 327.

flamme<sup>32</sup>. Une passion de l'espèce demeure choquante, certes, ou au moins déconcertante quand l'écart se réduit à 50 ans environ, mais la vraisemblance n'en est pas plus contestable dans l'Athènes ancienne que la réalité dans certains milieux littéraires ou artistiques du monde d'aujourd'hui<sup>33</sup>. Et l'on ne doit pas perdre de vue que la légende d'Anacréon se développa, au cours des siècles, à partir de sa réputation de vert galant. Enfin, dans quelle mesure s'agissait-il là d'un amour physique?

### 3. Νέα ποιήματα.

Critias évoque un jour de la fête des Apaturies, Kouréotis, où les enfants avaient à concourir devant leurs pères et où "furent récités de nombreux poèmes de poètes nombreux". Il ajoute: "comme, en ce temps-là, ceux de Solon étaient νέα, nous fûmes beaucoup d'enfants à en chanter", ὅτε δὲ νέα κατ' ἐκεῖνον τὸν χρόνον ὄντα τὸ Σόλωνος πολλοὶ τῶν παιδῶν ἥσασμεν<sup>34</sup>. Or il avait alors à peu près 10 ans (πῆ μάλιστα δεκέτης), c'est-à-dire que, identifié avec Critias IV, il situerait la fête vers 450 (c. 460-10) et, identifié avec Critias III, vers 510 (c. 520-10). On ne conçoit pas que des oeuvres de Solon aient pu paraître "nouvelles" 110 ans après sa mort, ni même 50 ans après. Il y a là un sérieux obstacle

<sup>32</sup> ROSENMEYER, *l.l.*, p. 408. — Anacréon était né vers 570: cf. mon étude citée *supra* (n. 30), p. 148, n. 8.

<sup>33</sup> Si l'âge habituel de l'éromène est indiqué dans divers textes (de 12 à 16 ou 17 ans chez Straton, dans *A.P.*, XII, 4; 16 ans dans Skythinos, *ibid.*, XII, 22; de 15 à 18 ans comme "âge théorique" selon H.I. MARROU, *Hist. de l'éduc. dans l'ant.*, 6<sup>e</sup> éd., Paris, 1965, p. 62; 20 ans comme dépassement inadmissible dans ps.-Lucien, *Amours*, 26; 28 ans comme limite criticable dans Ath., XIII, 563 E), les renseignements font défaut quant au nombre d'années que l'amant pouvait avoir à l'extrême. Ni Lysias, 3 (*Contre Simon*) ni Eschine, 1 (*Contre Timarque*) ne font allusion, sur ce point, à des interdictions légales ou imposées par la morale courante. Ce qu'il y a peut-être lieu d'évoquer, c'est la tradition d'après laquelle Pindare serait mort, au gymnase ou au théâtre, appuyé sur Théoxène son bien-aimé (Val. Max., IX, 12, ext. 7; ps.-Hésychios de Milet, *Hommes illustres*, p. 41, l. 19 - 42, 2 Flach; *Souda*, Π 1617). À quel âge? à 55 ans pour la *Souda* (chiffre qui a été corrigé en 75 ou 85), à 66 ans pour la *Vita Thomana* (I, p. 7 DRACHMANN), à 80 ans pour la *Vita metrica* (I, p. 9, v. 81 DR.): à 72 ans au moins, dira-t-on, puisque, né en 518 au plus tard, il écrivit sa 8<sup>e</sup> *Pythique* en 446. — Nous ne manquons ni de confidences ni d'indiscrétions touchant les aventures philopédiques encore vécues sur le tard par des modernes: Gide, Jouhandeau, Montherlant, Roger Peyrefitte par exemple.

<sup>34</sup> *Timée*, 21 B. C'est abusivement que A. RIVAUD (*o.l.* (*supra*, n. 7), p. 131) traduit "encore dans leur nouveauté" comme s'il y avait été νέα.



que Burnet n'a pas vu ou a feint de ne pas voir, mais que d'autres érudits ont mis en évidence et tenté de franchir. Leurs solutions sont de trois sortes:

— Linforth présume que, un demi-siècle ou même un siècle après Solon, sa poésie pouvait passer pour "moderne" par contraste avec celle d'Homère, mais moderne "en ce temps-là", Platon ayant ainsi voulu exprimer que, dans la suite, elle s'était tout à fait démodée<sup>35</sup>. Rosenmeyer s'est rallié aux vues de Linforth, non sans y ajouter que Platon, télescopant des faits et des personnages du VI<sup>e</sup> siècle, était amené à rapprocher chronologiquement de Solon, Anacréon et son éromène, jusqu'à confondre ce dernier (Critias III) avec le fils de Drôpidès (Critias II)<sup>36</sup>. Laissons le prétendu télescopage et ne nous arrêtons à l'argument principal qu'afin d'en souligner la faiblesse: les Athéniens, en effet, n'avaient pas dû attendre Solon pour pouvoir goûter, dans le lyrisme au sens large, qui florissait déjà au VII<sup>e</sup> siècle, des spécimens d'une poésie "nouvelle" parce que différente de l'épos homérique ou hésiodique.

— Selon Taylor, suivi par Dorothy Stephans, la "modernité" des poèmes de Solon vers 510 aurait été la conséquence de leur réapparition après une longue éclipse, lors du renversement de la tyrannie, lors du retour aux idées démocratiques<sup>37</sup>. Mais il n'y a aucun signe d'une attitude obscurantiste des Pisistratides en matière de poésie, au contraire. Et même si l'on supposait (gratuitement) qu'ils soumièrent à une censure particulière l'œuvre solonienne, encore ne faudrait-il pas oublier que le règne de Pisistrate connut, au total, 14 années d'interruption pendant lesquelles cette censure pouvait n'avoir plus été en vigueur<sup>38</sup>.

— Davies rejette les interprétations respectives de Linforth et Taylor. Il estime que l'adjectif *véα* n'est pas susceptible d'une explication historique, mais constitue un pur artifice littéraire, un moyen d'introduire le nom prestigieux de Solon et de le lier au mythe de l'Atlantide en rejetant ce dernier dans un passé suffisamment éloigné, sans devoir, pour autant, détailler les étapes d'une longue tradition orale<sup>39</sup>. C'est volontairement que Platon aurait réduit, par télescopage, le nombre des générations successives, afin de rendre la transmission plus plausible. Mais

<sup>35</sup> I.M. LINFORTH, *Solon the Athenian*, Berkeley, 1919, pp. 10-11.

<sup>36</sup> ROSENMEYER, *l.l.*, p. 408.

<sup>37</sup> TAYLOR, *Plato ...*, p. 438; *A Commentary ...*, pp. 23-24; STEPHANS, *o.l.* (*supra*, n. 17), pp. 4-5.

<sup>38</sup> Cf. ARSTT., *Const. d'Ath.*, 17, 1.

<sup>39</sup> DAVIES, *o.l.*, pp. 325-326.

peut-on croire que la vraisemblance ait tenu, ici, à une tricherie sur quelques dizaines d'années? Ou que présenter les poèmes de Solon comme "nouveaux" ait vraiment été une manière ingénieuse de reculer son récit vers le bon vieux temps? Davies n'apporte pas la clef attendue.

Mieux vaudrait s'aviser que νέος ne signifie pas toujours "jeune, nouveau, récent", mais est entendu occasionnellement dans des sens dérivés, dont certains méritent une attention particulière. Souvenons-nous que le grec remplace assez volontiers par un adjectif un substantif complément d'un autre. Par exemple, chez Homère, κρητήρα ... ἐλεύθερον "cratère libre" est substitué de façon expressive à κρητήρα ἐλευθέρων "cratère d'hommes libres" ou κρητήρα ἐλευθερίας "cratère de liberté, i.e. en l'honneur de la délivrance". Chez Euripide, "Ἑλλην... φόνος" "massacre grec" est mis pour Ἑλλήνων φόνος "massacre de Grecs" et, chez Hérodote, συμφορὴ ... παιδοφόνος "malheur infanticide" est une hypallage hardie pour συμφορὴ παιδοφόνου "malheur d'(avoir été un) infanticide" <sup>40</sup>. Or on trouve le même genre de phénomène stylistique dans divers emplois de νέος:

1. PINDARE, *Olympiques*, 2, 78-80 (47-49).

Une élogieuse mention de Thersandre, ancêtre de Théron, souligne qu'il fut, après la mort de son père Polynice,

... νέοις ἐν ἀέθλοις  
ἐν μάχαις τε πολέμου  
τιμώμενος

"honoré dans des concours νέοι et, à la guerre, dans des batailles". C'est de concours de jeunes, organisés pour les jeunes, qu'il est ici question. Le contexte le demande. Et une scholie le confirme, qui glose: ἐν τοῖς ἀκινδύνοις ἀγωνίσμασι καὶ πρὲς πούσι νέοις, "dans les luttes inoffensives et convenant aux jeunes", par opposition aux combats guerriers cités ensuite <sup>41</sup>.

<sup>40</sup> Hom., Z 528; Eur., *Iph. Taur.*, 72; Hdt., VII, 190. Cf. KÜHNER [-GERTH], *Ausf. Gramm. der griech. Sprache. Satzlehre*, 3<sup>e</sup> éd., I (Hanovre-Leipzig, 1898), pp. 261-262.

<sup>41</sup> Schol. B(C)DEQ à Pind., *Ol.*, 2, 78 (I, p. 80 DRACHMANN). — Le vers des *Olympiques* et, ci-dessous (n° 4), la phrase de Lysias figurent dans LIDDELL - SCOTT - JONES, *G.-E.L.* <sup>9</sup>, s.v. νέος, I, 2, parmi les références aux deux significations conjointes "suited to a youth, youthful", dont la première est, dans leur cas, tout à fait exacte.

2. PINDARE, *Néméennes*, 9, 25-29 (11-12).

Le poète désire honorer un ancien souverain de Sicyone, Adraste,

ὅς τότε μὲν βασιλεύων  
κεῖθε νέαισι θ' ἑορταῖς  
ἰσχύος τ' ἀνδρῶν ἀμίλλαις  
ἄρμασι τε γλαφυροῖς ἄμ-  
φαινε κυδαίνων πόλιν.

Puech traduit: "qui régnait alors en ce pays, et, par des fêtes nouvelles, par des concours où les hommes luttent de vigueur et où rivalisent les chars élégants, faisait connaître et illustrait la ville". C'est étouffer la coordination θ' ... τ' ... τε. Les prétendues "fêtes nouvelles" sont à mettre sur le même pied que les ἰσχύος ἀνδρῶν ἀμίλλαι et que les ἄρματα, c'est-à-dire que, à côté des luttes d'hommes adultes et des courses de chars, il y avait à Sicyone une catégorie, conforme à l'usage, de compétitions sportives pour les παῖδες, de fêtes ou célébrations de *jeunes*, instituées pour les *jeunes*.

3. SOPHOCLE, *Ajax*, 510-511.

Tecmesse exhorte Ajax à ne pas abandonner son fils, qui courrait le risque d'être soumis à une tutelle malveillante

... νέας  
τροφῆς στερηθεὶς ...

"privé d'une éducation jeune", autrement dit "*de jeune*, convenant à un *jeune*".

4. LYSIAS, 24 (*Pour l'invalidé*), 16.

L'accusé se défend d'être insolent, en faisant valoir que ce comportement n'appartient pas aux gens avancés en âge, mais caractérise τοὺς ἔτι νέους καὶ νέαις ταῖς διανοίαις χρωμένους "ceux qui sont encore jeunes et ont des idées jeunes", c'est-à-dire "*de jeunes*, en accord avec leur jeunesse".

Le dernier exemple, pris à un discours de ton familier, montre que la particularité en cause n'était pas exclusivement poétique et pouvait se rencontrer dans un texte de simple prose<sup>42</sup>.

Les quatre témoignages renferment une idée très prononcée de convenance, d'adaptation, à tel point que, si on les glose, le substantif dont l'adjectif a pris la place se conçoit aussi bien comme un complément d'attribution ou de destination (au datif)<sup>43</sup> que comme un complément déterminatif (au génitif). Ainsi, dans les

<sup>42</sup> Aux exemples poétiques on pourrait ajouter notamment: Eschyle, *Perses*, 744 (νέφ θράσει), 782 (νέα φρονεῖ: sc. φρονήματα); Soph., *O.C.*, 345-346 (νέας τροφῆς).

<sup>43</sup> Selon le type de construction un peu rude relevé dans KÜHNER[-GERTH], *o.l.*, I, p. 427, 3.

*Olympiques*, les νέοι ἄεθλοι sont des ἄεθλοι τοῖς νέοις autant que τῶν νέων, de même que, dans le discours de Lysias, les νέοι διάνοιοι sont des διάνοιοι τοῖς νέοις (πρέπουσαι).

Revenons au *Timée*. Quand Critias évoque sa participation aux concours enfantins des Apaturies, en disant ὅτε ν ἐ ἄ κατ' ἐκεῖνον τὸν χρόνον ὄντα τὰ Σόλωνος (sc. ποιήματα) πολλοὶ τῶν ποίδων ἦσομεν, il souligne que, vers 510, les poèmes de Solon étaient "jeunes" au sens de "pour les jeunes", "convenant aux jeunes", de la façon dont, en français moderne, on reconnaît la qualité de "jeunes" à des toilettes, à des couleurs, à des musiques. Dans κατ' ἐκεῖνον τὸν χρόνον, le démonstratif a la valeur emphatique du latin *ille*<sup>44</sup>: "en ce temps-là" = "à cette belle époque", avec une pointe de nostalgie. "Nous fûmes beaucoup d'enfants à en chanter ": ἦσομεν renvoie, dans le cas particulier de Solon, à des morceaux qui n'étaient pas de pure récitation, mais comportaient aussi un élément musical. On peut croire que, sans être forcément oubliés ni dédaignés, ces morceaux, quelques décennies plus tard, avaient perdu leur place de choix dans le répertoire enseigné aux petits garçons athéniens. Le Δίκαιος λόγος, le Raisonnement juste des *Nuées* d'Aristophane, regrette l'ancienne éducation (τὴν ἀρχαίαν παιδείαν): il se plaint que des chants du passé soient tombés en désuétude et que des enfants en arrivent impunément à se permettre des airs imités de Phrynis, l'aulète et citharède révolutionnaire du milieu du V<sup>e</sup> siècle<sup>45</sup>.

#### 4. La date fictive de l'entretien du *Timée*.

Il reste à considérer l'incidence de la chronologie admise plus haut pour Critias III sur la date approximative à laquelle Platon situait le dialogue. Cette date, Taylor s'est employé à la cerner en se fondant sur ce que l'on sait d'Hermocrate. Le personnage ainsi nommé a été identifié par Proclos avec le stratège syracusain qui joua un rôle capital dans la résistance aux forces athéniennes de l'expédition de Sicile<sup>46</sup>. Selon Taylor, on devrait tenir compte du fait que ce Syracusain avait opéré sa percée politique seulement au congrès pansicilien de Géla (424); du climat favorable que la paix de Nicias pouvait représenter pour sa visite à Athènes en compagnie du Locrien Timée; de l'invraisemblance d'une date plus

<sup>44</sup> *Ibid.*, I, p. 650, 13.

<sup>45</sup> Aristophane, *Nuées*, 961-972. Sur Phrynis de Mytilène, voir A. LESKY, *Gesch. der griech. Lit.*, 2<sup>e</sup> éd., Berne-Munich, [1963], p. 452.

<sup>46</sup> Proclos, *o.l.* (*supra*, n. 5), I, 71, 19-21 D. = Schol. A, *l.l.* (*supra*, n. 21).

récente pour cette visite, même entre 413, année où prit fin l'expédition de Sicile, et 407, année de la mort d'Hermocrate<sup>47</sup>.

Taylor utilise un autre moyen d'approche. Il souligne que, dans l'introduction du *Timée*, Socrate résume sa théorie politique de la veille; elle coïnciderait avec son exposé de la *République*, relation des propos tenus chez Képhalos un jour plus tôt, soit l'avant-veille. Dès lors, la date fictive qu'il assigne à la *République*, 422 ou 421, Taylor l'estime être celle du *Timée* lui-même, vers le moment où fut conclue la paix de Nicias — repère que lui fournissait déjà sa précédente argumentation, et qui aurait l'avantage de correspondre aux préoccupations cosmologiques de Socrate, raillées par Aristophane dans les *Nuées* de 423.

La construction de Taylor implique que Critias III, né vers 520, ait été quasi centenaire lors de la rencontre du *Timée*<sup>48</sup>. Comme on l'a vu plus haut (§ 1), les données disponibles ne plaident pas pour un tel âge, d'ailleurs malaisément attribuable à un homme qui, dans le *Timée*, et surtout dans le *Critias*, parle d'abondance, sans trous de mémoire, ni hésitations, ni retouches, et sans que ses auditeurs en conçoivent de l'étonnement. Lui accorder quelque 70-75 ans serait une estimation plus sage et plus facile à concilier avec les diverses exigences.

Si l'entretien du *Timée* est censé avoir eu lieu vers 450/45 (= 520-70/75)<sup>49</sup>, on comprend qu'Hermocrate y soit seulement loué pour toutes les *aptitudes* de son naturel et de son éducation (περὶ φύσεως καὶ τροφῆς, πρὸς ὅπαντα ταῦτ' εἶναι ἰκονήν...). Ces aptitudes ont la garantie de nombreuses personnes (πολλῶν μαρτυρούντων), mais elles ne postulent ni un passé ni un présent de réalisations précises, et rien n'empêche de voir en lui, sans plus, un jeune Syracusain talentueux et bien considéré dont la carrière est encore à venir<sup>50</sup>.

La date de 450/45 ne semble nullement inappropriée en ce qui regarde Timée de Locres, personnage brillant mais mystérieux, peut-être inventé par Platon. Mais qu'en est-il de Socrate, qui, né en 470/69, n'aurait pas eu plus de 20-25 ans au moment de sa rencontre présumée avec Timée, Hermocrate et Critias? Un peu

<sup>47</sup> TAYLOR, *Plato* ..., pp. 436-438. Cf. *A Commentary* ..., p. 22.

<sup>48</sup> TAYLOR, *A Commentary* ..., p. 23: "a little over ninety". La sous-estimation est flagrante.

<sup>49</sup> Il a coïncidé avec une célébration des Panathénées (21 A, 26 E, cf. *infra*, n. 52). Dans l'hypothèse (invérifiable) où ç'auraient été les Grandes Panathénées, qui se plaçaient au début de la 3<sup>e</sup> année de chaque olympiade, il faudrait penser à 450/49 ou à 446/5. Sinon, n'importe quelle année est admissible.

<sup>50</sup> *Timée*, 20 A.

déroutante à première vue, cette juvénilité n'est pourtant pas incroyable. Dans le *Parménide*, dont la discussion se place en 450, on voit Socrate "alors tout jeune homme – en fait, il avait à peine 20 ans – argumenter contre l'Éléate, né en 515 et âgé de 65 ans environ, avec un tel bonheur qu'il retient son attention, comme celle de Zénon, et que, loin de les irriter, il leur inspire à tous deux de l'admiration<sup>51</sup>. Lui reconnaître dans le *Timée* une jeunesse sortant tout juste de l'adolescence est d'autant plus légitime que, dans ce dialogue et dans le *Critias*, il a vite un rôle effacé et n'engage pas, comme dans le *Parménide*, une polémique un peu impertinente contre des maîtres internationalement reconnus.

Quant à la fameuse conversation de la veille, il ne faut pas lui chercher de liens étroits avec la *République*. Les lacunes et les divergences que sa relation manifeste en grand nombre, alors que Socrate et Timée la prétendent fidèle et complète, on ne doit pas les expliquer par des avatars de composition ou de rédaction, par des refontes ou des repentirs de Platon. Les choses sont plus simples: écrivant le *Timée* *a p r è s* la *République*, Platon l'a muni d'un préambule où, à la faveur d'un artifice littéraire, il chargeait Socrate d'*ébaucher* ce qui se trouvait traité en détail dans l'oeuvre déjà existante et y faisait l'objet d'un entretien censément très postérieur à celui du *Timée*, avec des interlocuteurs tout autres<sup>52</sup>.

En identifiant un Critias différent du "tyran" et en dessinant certains traits de sa personnalité, nous avons obtenu, pour la scène du *Timée* et du *Critias*, une date satisfaisante (c. 450/45) nettement antérieure à celles qui sont proposées d'habitude.

<sup>51</sup> Platon, *Parm.*, 127 B-C, 130 A. Socrate rappelle avec insistance son âge d'alors: *Théét.*, 183 E (πάνυ νέος); *Soph.*, 217 C (νέος ὢν). Touchant la date de naissance de Parménide, voir en dernier lieu: L. COULOUBARITSIS, *Mythe et philosophie chez Parménide*, Bruxelles, 1986, p. 9, n. 1.

<sup>52</sup> Pour une conception assez semblable des rapports de *c o n t e n u* entre le *Timée* et la *République*, cf. RIVAUD, *o.l.* (*supra*, n. 7), pp. 19-21. — La théorie exposée par Proclus (*o.l.*, I, 8, 10 - 9, 13), reprise par le scholiaste A au début du *Timée* (ὁπόθεν, p. 277 Gr.) et approuvée par TAYLOR, selon laquelle la conversation de la *République* aurait eu lieu l'avant-veille de la conversation du *Timée*, est en parfaite contradiction avec les repères chronologiques fournis dans les deux dialogues: allusion aux fêtes de Bendis dans la *République* (I, 327 A, 354 A), aux Panathénées dans le *Timée* (21 A, 26 E). En effet, les premières se célébraient au mois de Thargéliôn, les secondes en Hekatombaiôn. Voir RAEDER, *l.l.* (*supra*, n. 17), pp. 407-408.

# Die indirekte Überlieferung der euripideischen Gestaltung des Mythos von Melanippes Mutter

Wolfgang LUPPE

Als Gabe zur Ehrung von Van Looy sei der Versuch dargeboten, etwas zum weiteren Verständnis einer Euripides-Tragödie beizutragen, mit der sich der Jubilar im Zusammenhang seiner intensiven Beschäftigung mit verlorenen Euripides-Dramen selbst befaßt hat<sup>1</sup>, nämlich etwas zum Verständnis der 'Melanippe Sophe'.

In den Scholien zu Arat, den pseudo-eratosthenischen Katasterismoi, den Scholien zu Germanicus und in den Astronomica Hygins ist uns von dem Schicksal der Mutter Melanippes bei Euripides berichtet. Diese Zeugnisse sollen hier zusammengestellt und kritisch gesichtet, sodann Schlußfolgerungen für das entsprechende Drama des Dichters gezogen werden.

Schol. S Arat. 205, p. 181 Martin

- Εὐριπίδης δὲ ἐν τῇ †Μελανίπῳ†  
†ἵππιν† εἶναι τὴν Χείρωνος,  
καὶ ἀπατηθεῖσαν ὑπ' Αἰόλου  
φθαρήναι καὶ ἕως μὲν τινος κρύπτειν.  
5 ἐπειδὴ δὲ καταφανὴς ἦν  
διὰ τὸν ὄγκον τῆς γαστρὸς  
φυγεῖν εἰς τὰ ὄρη.  
καὶ κεῖ ὠδινούσης αὐτῆς  
τὸν πατέρα ἐλθεῖν κατὰ ζήτησιν.  
10 τὴν δὲ εὐξασθαι καταλαμβανομένην  
πρὸς τὸ μὴ γνωσθῆναι μεταμορφωθῆναι.  
καὶ οὕτως γενέσθαι ἵππον  
τεκοῦσαν τὸ παιδίον.

<sup>1</sup> 'Zes verloren tragedies van Euripides', Brüssel 1964, insbes. 196-244.

- 15 διὰ δὲ τὴν εὐσέβειαν  
αὐτῆς καὶ τοῦ πατρὸς  
εἰς τὰ ἄστρα ὑπὸ τῆς Ἀρτέμιδος  
τεθῆναι. ὅθεν τῷ Κενταύρῳ  
οὐχ ὀρατὴ ἐστίν.

**Ps.-Eratosthen. Cataster. 18, p. 22 Olivieri (p. 219/220 Maass, p. 120/122 Robert)**

- Εὐριπίδης δὲ φησιν †Μελανίππην†  
εἶναι τὴν τοῦ Χείρωνος θυγατέρα,  
ὑπ' Αἰόλου δὲ ἀποκτηθεῖσαν  
4 φθορῇ καὶ  
  
6 διὰ τὸν ὄγκον τῆς γαστρὸς  
φυγεῖν εἰς τὰ ὄρη.  
κόκετ ὠδινούσης αὐτῆς  
τὸν πατέρα ἐλθεῖν κατὰ ζήτησιν.  
10 τὴν δ' εὐξασθαι καταλαμβανομένην  
πρὸς τὸ μὴ γνωσθῆναι μεταμορφωθῆναι  
12 καὶ γενέσθαι ἵππον.  
  
14 διὰ γοῦν τὴν εὐσέβειαν  
15 αὐτῆς τε καὶ τοῦ πατρὸς  
ὑπ' Ἀρτέμιδος εἰς τὰ ἄστρα  
τεθῆναι. ὅθεν τῷ Κενταύρῳ  
οὐχ ὀρατὴ ἐστίν.

**Schol. Arat. Lat. BP, p. 219/220 Maass**

poeta carminum Euripides ait apud †Melippe fuisse filia inter astra, quod in istoriarum† refert nutriri quam plurimum circa silvestria loca. †quod† enim et naturalem aspectum conservat. ab Eolo autem delusa violari et aliquantulum occulta. sed cum iam manifestaretur propter plenitudinem ventris fugiens in montibus et illuc parturiens, pater venire ad perquirendam filiam. ipsa autem precabatur adprehensa non cognosci transfigurata est, et ita fieri equum, sicque paritura puerum. propter pietatem vero eius ac patris inter astra per Dianam honorificari, pro eo quod Centauri non est visa (*per Dianam* fehlt in B).

**I Schol. Germ. AP, p. 79 Breysig (p. 120/122 Robert)**

Euripides †Melanippent†  
Chironis filiam esse



- astris inlatam.  
 4 cum esset interfecta in Pelio monte  
 eamque naturalem speciem conservasse.  
 nam †cum qui ab Aeolo cum†  
 compressa, gravis profugit  
 8 ob pudorem Pelio monte.  
 quam cum pater requireret,  
 ne ei se offerret advenienti,  
 deorum misericordia  
 12 versa in equam  
 puerum genuit.  
 quam ob eius patrisque pietatem  
 Diana astris intulit.  
 16 unde Centauro non appareat.

## II Schol. Germ. SV, p. 141 Breysig

Euripides dicit †Melanippent†  
 Chironis filiam esse.

- 6 namque cum <esset> ab Aeolo<sup>a)</sup>  
 compressa, gravis profugit  
 8 ob pudorem<sup>b)</sup> Pelio monte.  
 et cum a patre comprehendi timeret  
 [advenienti]<sup>c)</sup>,  
 11 deorum misericordia  
 12 conversa in equum  
 14 miseratione patris et  
 Dianae<sup>d)</sup> ad astra conscendit.

a) *nam* und *cum* – *Aeolo* fehlt in V

b) *ob pudorem* fehlt in V

c) nur S

d) *miseratione* – *Dianae* fehlt in V

## III Schol. Germ. G, p. 141/142 Breysig (p. 121a Robert)

plerique autem †Meleppet†  
 filiam arbitantes  
 ab Aeolo occulte delusam  
 et, ne a parentibus concepissee  
 deprehenderetur, ad montana fugisse.  
 quae cum a patre deprehendi timeret,

ut ab eo minime cognosceretur,

in equum conversa

miseratione patris et

Dianae ad astra conscend(er)it.

Das von J. Martin 1974 erstmals veröffentlichte griechische Arat-Scholion gibt als einziges die Verderbnis bzw. Vermischung des Dramen-Titels mit dem Namen von Melanippes Mutter in deutlicherer Form. Die (scheinbare) Endung -πιπω nach ἐν τῇ zeigt, daß hier nicht etwa fälschlich ein maskuliner Dramen-Titel gegeben war, sondern vielmehr der Name der Mutter Ἴππῳ vorlag. Zu schreiben ist also Εὐριπίδης δὲ ἐν τῇ Μελῶν (= Μελομένηπι) Ἴππῳ "Ἴππην εἶναι τὴν Χείρωνος, "Euripides (sagt) in der 'Melanippe', Hippo sei Hippe, die Cheiron-Tochter". Natürlich hat Euripides nicht beide – sich nur durch die Endung unterscheidenden – Namensformen angeführt, sondern gemeint ist, aus seiner Tragödie wurde deutlich, daß er unter 'Hippo' die sonst 'Hippe' genannte Cheiron-Tochter verstand. Daß die Melanippe-Mutter bei Euripides nach ihrer Verwandlung Ἴππῳ genannt wurde, zeigt sowohl der Prolog der 'Melanippe Sophe' V. 20 f. ἀνθρώπων ὑπο / Ἴππῳ κέκληται σώματος δι' ἀλλαγὰς als auch Clemens Alexandrinus *Strom.* I 15, 73, 5 (zu fr. 482 N<sup>2</sup>) μαρτυρεῖ καὶ Εὐριπίδης περὶ τῆς Ἴπποϋς. (Zu ihrem ursprünglichen Namen – vor ihrer Verwandlung – bei Euripides vgl. Hygin, unten zitiert.) In den meisten anderen Scholien-Fassungen ist durch diese Verderbnis statt ihrer selbst ihre Tochter Μελομένηπι zur Cheiron-Tochter geworden!

Bevor die einzelnen Fassungen miteinander verglichen werden, noch ein paar Bemerkungen zu diesem (von Martin) veröffentlichten Text: Mit dem Infinitiv Präsens κρύπτειν (Z. 4) ist offenbar ein Imperfekt direkter Rede wiedergegeben, und das zu κρύπτειν zu erwartende Objekt schwingt wohl aus dem Vorhergehenden mit: ἔκρυπτε φθορῆναι, 'verbarg (suchte zu verbergen), verführt worden zu sein'. διὰ τὸν ὄγκον τῆς γαστρὸς (Z. 6), könnte man ἀπὸ κοινοῦ auch mit auf φυγεῖν beziehen. Der mit τὴν δὲ (Z. 10) beginnende Satz hieß wohl unabhängig: ἡ δὲ ηὔξατο, ἵνα μὴ καταλαμβανομένη γνωσθῇ (-θείη), μεταμορφωθῇναι. So jedenfalls erklärte sich das eigenartige καταλαμβανομένην am einfachsten; denn es kann ja schwerlich gemeint sein ηὔξατο καταλαμβανομένη, 'sie bat beim Ergriffen-werden'. Die Ungenauigkeit hätte sich dann bei der Umformung des Finalsatzes zum Ausdruck mit πρὸς und substantiviertem Infinitiv ergeben. Möglich wäre evtl. aber auch πρὸς τὸ μὴ καταλαμβανομένην γνωσθῆναι. Der Ver-

fasser des lateinischen Arat-Scholion hatte offenbar die uns vorliegende Fassung vor sich. (Dazu Näheres unten.) Wie sehr gerade dieser Satz diesem Übersetzer Schwierigkeiten bereitet hat, wird sogleich verdeutlicht werden.

Die – oben zum Vergleich gesetzte – Fassung der pseudo-eratosthenischen Katasterismoi hat sich nunmehr als wörtlich übereinstimmende, lediglich gekürzte Fassung jener im Scholion S vorliegenden erwiesen. In dieser ausführlichen Fassung fehlt lediglich φησιν, das gewiß zu dem Text gehörte (s. dazu auch noch im folgenden). Der unnötige Zusatz θυγατέραν in der gekürzten Fassung erweist sich wohl allein schon durch seine falsche Form als sekundär. Sonst unterscheidet sich die gekürzte Fassung im Wortlaut (Z. 3) durch die andere Anschlußpartikel (δὲ statt καὶ) und die andere Wortstellung. Da die Kurzfassung hier der lateinischen Übersetzung in den Arat-Scholien (*ab Eolo autem delusa*, s.u.) entspricht, wird sie hierin das Richtige bewahrt haben. Dasselbe gilt gewiß für das seltenere γούν statt δὲ (Z.14). In der ausführlichen Fassung ist τε (Z. 15) ausgelassen. Im folgenden (Z. 16) wird die – freilich belanglose – Wortstellung in S, den lateinischen Arat-Scholien entsprechend, die ursprüngliche sein.

Die indirekte Rede erweist alles bis einschließlich τεθῆναι als Paraphrase des von Euripides in dem Melanippe-Drama Erzählten. Da der Zusatz τῇ σοφῇ bzw. δεσμώτιδι fehlt, bleibt allerdings offen, nach welchem der beiden Melanippe-Dramen berichtet wird. (Näheres dazu s.u.)

Das lateinische Arat-Scholion erweist sich zumindest von *ab Eolo autem* (Z. 4) an als wörtliche Übersetzung der soeben besprochenen griechischen Fassung (ὕπ' Αἰόλου δὲ ...), und zwar als eine Übersetzung, die teilweise auf Unverständnis des griechischen Wortlauts beruht. Der merkwürdige Nominativ *delusa*, der den Eindruck erweckt, als ob alles von einem *dicitur* abhinge, wird ein bloßer Überlieferungsfehler sein: Das 'm' des Akkusativs könnte durch Strich über der Endung bezeichnet und von einem späteren Abschreiber ausgelassen worden sein. Dafür spricht jedenfalls auch das anfängliche *Euripides ait* ... . Herzustellen ist also vermutlich *ab Eolo autem delusa<m> violari* (statt *violatam esse*) *et aliquantulum occulta<re>* = ὕπ' Αἰόλου δὲ ἀπατηθεῖσσαν φθορῆναι καὶ ἔως μὲν τινος κρύπτειν. *sed cum iam manifestaretur propter plenitudinem ventris* entspricht wörtlich ἐπειδὴ δὲ καταφανῆς ἦν διὰ τὸν ὄγκον τῆς γαστρὸς. Aus *i a m manifestaretur* könnte man auf ἡ δὲ καταφανῆς ἦν schließen. *pater venire* mag wieder Verderbnis für *patrem* (*patrē* → *patre* → *pater*) *venire* (statt *venisse*) sein. Dann entspräche *patrem venire ad perquirendam filiam* ziemlich wörtlich dem τὸν πατέρα ἐλθεῖν κατὰ ζήτησιν. Den Zwischenteil jedoch, den Hauptsatz φυγεῖν εἰς τὸ ὄρη und den

– in den mit καὶ angeschlossenen nächsten Hauptsatz eingeschobenen – genitivus absolutus (κακεῖ ὠδινούσης αὐτῆς ...) hat der Übersetzer im Lateinischen ungeschickt mit zwei participia coniuncta an den vorausgehenden Nebensatz angeschlossen: ... *fugiens in montibus et illuc parturiens*, statt zu schreiben *fugere* (besser *fugisse*) *in montes et illic ea parturiente patrem venire* (besser *venisse*). Im folgenden Satz ist – offenbar aus Verständnis-schwierigkeiten – die indirekte Rede aufgegeben worden (*precabatur*). *adprehensa* steht für καταλαμβανομένην. Die lateinische Fassung entspricht in der Stellung dieses *adprehensa* (v o r der Verneinung) der griechischen. Mit der anderen Zeitstufe des Partizips wird der Sinn verschoben, aber ein entsprechendes Partizip stand im Lateinischen nicht zur Verfügung. Offensichtlich falsch übersetzt ist der von εὐξασθαι abhängige Infinitiv μεταμορφωθῆναι: Er ist fälschlich, wie εὐξασθαι, als Infinitiv der indirekten Rede verstanden und als finite Form übersetzt worden, ohne daß dabei ein syntaktisches Gefüge herauskam. Ebenso unsinnig ist πρὸς τὸ μὴ γνωσθῆναι mit *non cognosci* wiedergegeben statt mit *ne cognosceretur*<sup>2</sup>. Hier handelt es sich eindeutig um fehlerhafte Übersetzung, nicht um Textverderbnis: *et ita fieri equum* (Infinitiv Präsens für Infinitiv Aorist, wie oben) ist wieder wörtlich für καὶ οὕτως γενέσθαι ἵππον, bei dem einfachen Satz sogar wieder in der Infinitivkonstruktion der indirekten Rede. Im nächsten Satz wird *sicque* lediglich an falsche Stelle geratene Übersetzungsvariante (statt *et ita*) für καὶ οὕτως sein. *paritura* (wohl *parituram*, s.o.) *puerum* soll gewiß dem τεκοῦσαν τὸ παιδίον entsprechen. Ein Partizip Perfekt Aktiv hatte der Übersetzer nicht zur Verfügung; daß er mit dem Partizip Futur die zeitliche Reihenfolge von Geburt und Verwandlung umkehrte, wurde ihm entweder nicht bewußt oder er nahm es in Kauf. Dem τὸ παιδίον sah man das Geschlecht nicht an. So setzte er ein Maskulinum ein, wo es doch um Melanippe geht!<sup>3</sup> Das folgende ist wieder wörtlich, nur daß *honorificari* als Übersetzung (zur Zeitform s.u.) für τεθῆναι befremdet. (Etwas wie *constitutam esse* wäre zu erwarten, vgl. Hygin.) Aber nicht nur im Hinblick auf die sonst ziemlich wörtliche Übersetzung erstaunt dieses Wort hier, auch sprachlich (dem Sinne nach) erregt es Bedenken; denn der Text hieße eigentlich "unter den Sternen werde sie durch Diana geehrt", was unsinnig ist. Ich vermute deshalb, der griechische Text hat ursprünglich gelauteet εἰς τὰ ἄστρα ὑπὸ τῆς Ἀρτέμιδος τεθεῖσαν τιμᾶσθαι. In der

<sup>2</sup> Vgl. unten Schol. Germ. III *ut ab eo minime cognosceretur*.

<sup>3</sup> Vgl. auch *puerum genuit* Schol. Germ. I.

Fassung, die dem Übersetzer vorlag, fehlte offenbar das Partizip. Oder wollte er mißverständliches *inter astra per Dianam constitutam honorificari* meiden?

Entscheidend ist, wie weit auch der erste Teil – *inter astra bis naturalem aspectum conservat* und die Apposition *poeta carminum* (Z. 1–3) – eine Übersetzung griechischer Vorlage darstellt. War der griechische Text hier ursprünglich ausführlicher, oder handelt es sich dabei um eine lediglich im Lateinischen erweiterte Fassung?

*poeta carminum Euripides ait apud 'Mel<an>ippe<n>'* ist in der Aussageform identisch mit *sicut Aeschylus autem ait carminum poeta apud 'Phorceses'* (p. 226 Maass), das wörtliche Übersetzung der entsprechenden griechischen Fassung darstellt, nämlich Ps.-Eratosth. *Cataster.* 22 (p. 25 Olivieri) ὥς δὲ Αἰσχύλος φησὶν ὁ τῶν τραγωδιῶν ποιητῆς (dazu s. auch unten) ἐν Φορκίῳ (F 262 Radt). Es kann also keinen Zweifel geben, daß – einschließlich der Apposition – Εὐριπίδης δὲ φησὶν ὁ τῶν τραγωδιῶν ποιητῆς ἐν Μελονήπῳ in der griechischen Vorlage gestanden hat.

Nach *apud 'Melanippen'*<sup>4</sup> ist im Arat-Scholion der Text offensichtlich verstümmelt. Es liegt nicht nur Haplographie aufgrund der Ähnlichkeit der verschiedenen Namen vor, wie das bloße *fil-ia* zeigt. Es fehlt zumindest noch *Chironis*. Auffällig ist auch *fuisse* statt εἶναι. Steht doch auch in den Germanicus-Scholien I und II *Chironis filiam esse*.

Verderbt ist zweifellos auch *in (h)istoriarum refert*. Aber diese Stelle ist zu heilen:<sup>5</sup> Gewiß fehlt nur das zur Präposition *in* gehörige Substantiv, von dem der Genitiv abhängt. Gewiß ist *in (h)istoriarum <modum> refert* herzustellen; denn ganz entsprechend heißt es in den Arat-Scholien p. 215 Maass (zu Cassiepeia): *hanc (h)istorialiter profert Sophocles carminum vates ... pervenisse ad ruinam*. Der auf den ersten Blick für das Schaffen eines Dramatikers merkwürdige Ausdruck entpuppt sich als Übersetzung für ἱστορεῖ. Das auf Sophokles verweisende Arat-Scholion nämlich ist Übersetzung des ps.-eratosthenischen Katasterismos p. 20 Olivieri ταύτην (sc. Κασιόπειαν) ἱστορεῖ Σοφοκλῆς ὁ τῆς τραγωδίας ποιητῆς ἐν Ἀνδρομέδῃ ... εἰσελθεῖν εἰς τὸ σύμπτωμα, vgl. auch p. 42 Olivieri ἱστορεῖ δὲ ταῦτα Σοφοκλῆς ὁ τῶν

<sup>4</sup> Oder 'Melanippem'.

<sup>5</sup> Der Text ist keineswegs so sinnlos, wie WILAMOWITZ meint. Er schreibt, *Sitzungsber. d. Preuß. Akademie d. Wissenschaften* 1921, 74 (= *Kl. Schr.* I, 453), Anm. 3: "Die Übersetzung ist so sinnlos, daß man schwerlich aus einem *quod in historiarum refert* mit Petersen auf einen zweiten Gewährsmann neben Euripides schließen darf." (Die Ablehnung der Vermutung Petersens ist allerdings richtig. Zu *quod* s.u.)

τραγωδιῶν ποιητῆς ἐν τῇ Ἀνδρομέδῃ (s. TrGF 4 p. 156 Radt)<sup>6</sup>. Bemerkenswert ist im Hinblick auf die oben vorgeschlagene Ergänzung der jeweilige Zusatz ὁ τραγωδιῶν ποιητῆς und die Wiedergabe mit *carminum vates*.

Ist aber in *historiarum* <modum> refert 'wörtliche' Übersetzung, wird auch das, was unmittelbar folgt, auf griechischen Wortlaut zurückgehen, zumal Entsprechendes auch bei Hygin steht (dazu Näheres unten). Ich vermute eine griechische Vorlage folgender Art: ταῦτα δὲ ἱστορεῖ· τρέφεσθαι (Infinitiv Präsens entsprechend κρύπτειν, s.o.) αὐτὴν ..., also ein vorausweisendes ταῦτα, dessen Inhalt von einem nachfolgenden A.c.I. erläutert wird. Offenbar hat der Übersetzer dieses ταῦτα als rückverweisend gedeutet und dementsprechend den Satz relativisch mit *quod* (= 'was') angeschlossen. (Zum mangelnden syntaktischen Verständnis des Übersetzers s. oben.)

Ob freilich auch das syntaktisch beziehungslose *inter astra* dem ursprünglichen Text entspricht, scheint fraglich. Da das – hier beziehungslose – *inter astra* am Schluß des Scholions wiederkehrt, könnte es hier fälschlich eingedrungen sein.

Der Satz *quod enim et naturalem aspectum conservat* ist sprachlich ohne weiteres verständlich, sofern man nur *quod* zu *quo*<a>d korrigiert, das gewiß im Hinblick auf das vorausgehende *quod* verderbt wurde. *Quo*<a>d enim <in terra est oder ähnlich> *et naturalem aspectum conservat* erweist sich jedoch inhaltlich als ein Zusatz, mit dem nach Erwähnung der Verstümmung der Melanippe-Mutter auf deren ursprüngliche Gestalt zurückverwiesen wird.

So ergäbe sich unter Auslassung des unheilbar Verderbten und des vermutlich nachträglich eingefügten Teiles: *poeta carminum Euripides ait apud Mel*<an>*ippe*<n> ... *quod* (= *hoc*) *in historiarum* <modum> *refert: nutriri (eam) quam plurimum circa silvestria loca. ab Aeolo autem* ...

Demnach läßt sich der auf Euripides bezügliche griechische Text wie folgt rekonstruieren: Εὐριπίδης δὲ φησιν <ὁ τῶν τραγωδιῶν ποιητῆς> ἐν τῇ Μελα(ν)ίππῃ Ἰππῶ Ἰππῶν εἶναι τὴν Χείρωνος. <ταῦτα δὲ ἱστορεῖ· τρέφεσθαι αὐτὴν – –> ὑπ' Αἰόλου δὲ ἀπατηθεῖσαν φθαρήναι καὶ ἕως μὲν τινος κρύπτειν. ἐπειδὴ δὲ <ῆδη> καταφανῆς ἦν διὰ τὸν ὄγκον τῆς γαστρὸς φυγεῖν εἰς τὰ ὄρη. κακεῖ ὠδινούσης αὐτῆς τὸν πατέρα ἐλθεῖν κατὰ ζήτησιν. τὴν δὲ εὐξασθαι καταλαμβανομένην (dazu s.o.) πρὸς τὸ μὴ γνωσθῆναι μεταμορφωθῆναι. καὶ οὕτως γενέσθαι ἵππον τεκοῦσαν τὸ παιδίον. διὰ γοῦν τὴν εὐσέβειαν αὐτῆς τε καὶ τοῦ πατρὸς εἰς τὰ ἄστρα ὑπὸ τῆς Ἀρτέμιδος θεθεῖσαν τιμᾶσθαι.

<sup>6</sup> Vgl. schließlich noch p. 31a Olivieri ὡς Κρατῖνος ἱστορήσε.

Zu den Germanicus-Scholien:

Zu Beginn ist in I/II herzustellen: *Euripides dicit <in> Melanippe – bzw. <apud> Melanippen – H>ippen.*

Das Scholion I ist im ersten Teil durch Interpolation entstellt: *eamque naturalem speciem conservasse* (Z. 5) paßt syntaktisch nicht hierher. Der Ursprung dieser Aussage, die hier verselbständigt ist, war anhand des Arat-Scholion geklärt.

Die ausführlichere Fassung in I ... *Chironis filiam esse astris inlatam* ergibt (anders als *inter astra* in dem Arat-Scholion, dazu s.o.) einen guten Sinn. Da es aber in der Diktion dem Schluß dieser Fassung – *quam ... Diana astris intulit* – entspricht, kann man auch hier an eine nachträgliche Erweiterung denken. Freilich könnte dies auch in der griechischen Fassung ursprünglich enthalten gewesen sein, diese also gelaute haben: ... Ἰππην εἶναι τὴν Χείρωνος <κοιτησερισμένην> oder ähnlich. Auffällig ist, daß der eigentliche Teil der Erzählung in I und II (Z. 6 ff.) einhellig in direkter Rede erzählt ist. Das könnte darauf weisen, daß ihr der soeben besprochene griechische Text, der auch hier eindeutig die Vorlage war, in direkter Redeform zugrunde lag. Möglicherweise ist der mit *namque* angeschlossene Erzählteil aber auch nur im Lateinischen verselbständigt. Der Hauptsatz ὅν' Αἰόλου ἀπατηθεῖσαν ist statt mit δέ (bzw. καὶ, dazu s.o.) mit *nam(que)* angeschlossen und zu einem *cum*-Satz umgeformt, in dem wohl *esset* zu ergänzen ist. Das wird in II deutlich. In I ist dieser Teil verderbt: Das *qui* ist gewiß Verschreibung für das *que* in *namque*, bzw. *cum qui* Verderbnis für *namque*. Eines der beiden *cum* ist auf jeden Fall zu streichen. (Auch das zweite *cum* könnte evtl. das richtige sein bzw. an ursprünglicher Stelle stehen.) In I steht zuvor noch eine andere Fassung des *cum*-Satzes (Z. 4), in der *interfecta* eine Mißdeutung von φθορῆναι darstellt, das sowohl 'vernichten' = 'töten' als auch 'moralisch zugrunde richten' ('verführen'/'vergewaltigen') bedeuten kann. (Vgl. auch Anm. 7.) In unserem Text kommt natürlich nur die zweite Bedeutung in Frage, die mit '*corrupta*' hätte wiedergegeben werden sollen. In dieser anderen Fassung fehlt *ab Aeolo*, dafür steht die Ortsangabe *in Pelio monte*, die im folgenden Hauptsatz bei *profugit ... Pelio monte* vorausgesetzt wird. Die zweifache, fast wortgleiche Ortsangabe ist freilich anstößig. Ein sinnvoller Satz wäre *cum esset in Pelio monte ab Aeolo compressa (corrupta), grävda illinc profugit ob pudorem*. Das kurze *grävda* soll gewiß διὰ τὸν ὄγκον τῆς

<sup>7</sup> Vgl. z.B. auch in der Hypothesis zum Ion: Κρέουσσαν τὴν Ἑρεχθέως Ἀπόλλων φθείρας ἔγκνον ἐποίησεν ἐν Ἀθήναις.

γοστρὸς wiedergeben, das, wie gesagt, im Griechischen ἀπὸ κοινοῦ zu καταφανῆς ἦν und zu φυγεῖν gezogen werden kann.

Liefen die beiden Fassungen – von einer Doppelfassung und einer Interpolation (*eamque – conservasse*) in I abgesehen – bis *Pelio monte* (Z. 8) weitgehend parallel, so weichen sie im folgenden Nebensatz voneinander ab. In I entspricht der Nebensatz *quam cum pater requireret* dem Hauptsatz τὸν πατέρει ἐλθεῖν κατὰ ζήτησιν, *ne ei se offerret advenienti* (Rückbezug auf ἐλθεῖν) paraphrasiert καταλαμβανομένην πρὸς τὸ μὴ γνωσθῆναι bzw. ἵνα μὴ καταλαμβανομένη γνωσθῇ – s.o. (Zu dem *ne*-Satz vgl. auch unter der sich stärker an den griechischen Wortlaut haltenden Übersetzung in III.) In II ist der Satz τὴν δὲ εὗξασθαι καταλαμβανομένην πρὸς τὸ μὴ γνωσθῆναι mit *cum a patre comprehenderit* umschrieben, wobei lediglich *comprehendi* auf καταλαμβανομένην weist. Der nachfolgende, mit *participium coniunctum* gebildete Satzteil (Z. 11 f.) ist in I und II wieder fast identisch, der eigentliche Hauptsatz (*puerum genuit*) in II aber ausgelassen und stattdessen sogleich der nächste Satz – in verballhornter Form (dazu s.u.) – angeschlossen. Daß mit *versa in equam puerum genuit* (I) gegenüber γενέσθαι ἵππον τεκοῦσαν τὸ παιδίον die Reihenfolge umgekehrt erscheint, dürfte durch das Fehlen eines τεκοῦσαν entsprechenden Partizips bedingt sein wie in der lateinischen Arat-Scholien-Fassung. Auch zu *puerum* vgl. unter jener Scholienfassung.

Am Schluß (Z. 14 ff.) bietet allein Fassung I die fast wörtliche (nur ins Aktiv umgeformte) Übersetzung: *quam ob eius patrisque pietatem Diana astris intulit, unde Centauro non appareat* – διὰ ... τὴν εὐσέβειαν αὐτῆς τε καὶ τοῦ πατρὸς εἰς τὰ ἄστρα ὑπὸ τῆς Ἀρτέμιδος τεθῆναι, ὅθεν τῷ Κενταύρῳ οὐχ ὁρατὴ ἔστιν. Das sinnlose *miseratione patris et Dianae* (II/III) dürfte auf Mißverstehen von διὰ ... τὴν εὐσέβειαν αὐτῆς τε καὶ τοῦ πατρὸς beruhen: τὴν εὐσέβειαν αὐτῆς (der Melanippe-Mutter) war, wie es scheint, fälschlich mit dem folgenden τῆς Ἀρτέμιδος zusammengezogen worden und angebliches διὰ τὴν εὐσέβειαν τῆς Ἀρτέμιδος dann als *miseratione Dianae* gedeutet. Selbst in dieser totalen 'Verballhornung' wird noch das griechische Vorbild deutlich.

In Fassung III ist die erste Hälfte von besonderem Interesse (dazu s.u.), der Schluß-Teil ab *in equum* (Z. 12 ff.) ist offensichtlich mit Fassung II identisch. *quae cum a patre deprehenderit* (Z. 9) ist nur eine geringfügige Variation des entsprechenden Satzes in II. Der in diesem Teil über Fassung II hinausgehende – zwischen den *cum*-Satz und *in equum conversa* eingeschobene und von letzterem abhängige *ut*-Satz (*ut ab eo minime cognoscetur*, Z. 10) – entspricht freilich πρὸς τὸ μὴ γνωσθῆναι. Was im Griechischen allerdings von εὗξασθαι abhängt, nämlich 'sie bat,



daß sie, um nicht erkannt zu werden, verwandelt werde', ist hier in die entsprechende Handlung umgesetzt: 'damit sie nicht erkannt würde, wurde sie ... verwandelt.'

Unabhängig von den beiden anderen ist die erste Hälfte der III. Fassung bis *fugisse* (Z. 8), sowohl in der Ausdrucksweise als auch in der Konstruktion der Erzählung (abhängige Rede). Der Anfang ist nicht nur verderbt, sondern unvollständig. Er wird etwa zu heißen haben: *plerique autem ... <Chironis esse> filiam arbitantes <dicunt eam> ab Aeolo u.s.w.*

In der Erzählung selbst muß vor *et ... fugisse* ebenfalls ein Hauptverb gestanden haben. Daß wohl nicht etwa nur *esse* fehlt, legt zumindest *delusa(m) violari* als Übersetzung des Arat-Scholions für ἀπατηθεῖσσαν φθορῆναι nahe, also vielleicht *ab Aeolo occulte delusam <violatam (corruptam) esse> et - - -*. Der nuancierende Zusatz *occulte* findet sich nur hier.

In *et, ne a parentibus concepisse deprehenderetur, ad montana fugisse* sind die letzten Worte wörtliche Übersetzung von φυγεῖν εἰς τὸ ὄρη. *ne deprehenderetur* entspricht einem καταλαμβανόμενῃ, das in den μή-Satz einbezogen ist (dazu s.o.). Mit *a parentibus* (fälschliche Erweiterung von *parenti*?) und *concepisse* ist lediglich ausgedrückt, was sich aus dem Zusammenhang ohnehin ergibt und wird insofern sicherlich keine Wiedergabe griechischer Wörter darstellen.

Die Germanicus-Scholien enthalten nur ein Minimum an Inhaltlichem mehr, nämlich die Angabe des Ortes des Geschehens bzw. die Flucht von dort (*in Pelio monte* bzw. *profugit Pelio monte*) sowie *ob pudorem* nach *profugit*, ferner *deorum misericordia* vor *conversa in equam*. Dazu kommt noch das *occulte* neben *delusam* in Fassung III.

Die Ortsangabe findet sich auch bei Hygin (dazu s.u.): *cum aleretur in monte Pelio*. Da man eine solche ohnehin erwarten sollte<sup>7</sup>, dürfte sie ursprünglich auch in der griechischen Fassung gestanden haben. Diese Ortangabe gehört also zweifellos zur Euripides-Version. Vermutlich hat eine solche spezielle Angabe ursprünglich in der von mir vor ὑπ' Αἰόλου δὲ angesetzten Lücke (nach τρέφεσθαι αὐτήν) gestanden.

*Ob pudorem* dagegen ist lediglich eine nähere Ausdeutung der Handlungsweise von Melanippes Mutter. Dies mag aber einem griechischen δι' αἰσχύνῃς entsprechen.

Auch *deorum misericordia* ist nur nähere Beschreibung der Erfüllung der Bitte um Verwandlung (τὴν δὲ εὐξασθαι ... μεταμορφωθῆναι), die im griechischen Text nur kurz mit καὶ οὕτως γενέσθαι ἵππον bezeichnet ist. Daß göttliches Wirken dabei vorzusetzen ist, versteht sich natürlich von selbst. Aber auch dies könnte in einer wortreicheren griechischen Fassung ursprünglich

mitenthalten gewesen sein, z.B. θεῖω (oder θεῶν) ἐλέω. – Dann wäre die Verwandlung ein Mitleidsakt mehrerer Götter, die Verstirnung speziell ein Werk der Artemis, das mit der Pietas begründet wird. Auch bei Hygin (dazu s.u.) steht ausdrücklich (sogar doppelt) *dicitur petisse a deorum potestate, ne pariens a parente conspiceretur; quae deorum voluntate, postquam peperit, in equam conversa inter astra est constituta*. Dort freilich ist die besondere Rolle der Artemis bei der Verstirnung nicht genannt.

Auch *occulte* könnte als Übersetzung von λάθρᾳ, κρύφα oder κρύβδην einer volleren griechischen Vorlage gedeutet werden.

Außer der Ortsangabe sind diese zusätzlichen Verdeutlichungen bzw. Erläuterungen jedoch für die Darstellung des Mythos bei Euripides von geringem Belang.

Dieselbe Geschichte erzählt Hygin aus Euripides' 'Melanippe', und zwar in einer vielfältig an die Scholien anklingenden Form. Hier zunächst der Text:

Hygin. Astron. II 18 (p. 56 Le Boeuffle)

*E u r i p i d e s autem in 'Melanippa' Hippen (D; hipen G, hypen N, Melanippen Bunte), Chironis centauri filiam, †t(h)ean† antea appellatam dicit. quae cum aleretur in monte Pelio et studium in venando maximum haberet, quodam tempore ab Aeolo, Hellenis filio, Iovis nepote, persuasam concepisse, cumque iam partus adpropinquaret, profugisse in silvam, ne patri, cum virginem speraret, nepotem procreasse videretur. itaque cum parens eam persequeretur, dicitur petisse a deorum potestate, ne pariens a parente conspiceretur. quae deorum voluntate, postquam peperit, in equam conversa inter <astra> est constituta. n o n n u l l i eam vatem dixerunt fuisse; sed quod deorum consilia hominibus sit enuntiare solita, in equam esse conversam. C a l l i m a c h u s (fr. 569 Pf.) autem ait, quod desierit venari et colere Dianam, in quam supra diximus speciem, eam Dianam convertisse.*

Der von *cumque iam partus bis inter astra <est> constituta* reichende Teil bedarf keiner weiteren Erläuterung, da er inhaltlich den anderen Zeugnissen genau entspricht. Interessant ist der Anfangsteil *Euripides autem in 'Melanippa' Hippen, Chironis centauri filiam, †t(h)ean† antea appellatam dicit. quae cum aleretur in monte Pelio et studium in venando maximum haberet, quodam tempore ab Aeole, Hellenis filio, Iovis nepote, persuasam concepisse*. Ausdrücklich ist hier nämlich für Euripides bezeugt, daß er den ursprünglichen Namen der später – nach ihrer Verwandlung – Hippo genannten Melanippe-Mutter angegeben hat. (Zur Namensform s.u.)

Wie bereits hervorgehoben, wird auch von Hygin der Ort des

Geschehens genannt, dabei aber zugleich noch die Hauptbeschäftigung der Melanippe-Mutter erwähnt. Auch ihr Wirken als Jägerin wird genuiner Bestandteil des auf Euripides fußenden Sagenberichtes sein. Ist doch die Vorgeschichte, der auf die Zeit vor der Verführung gehende Teil, in der griechischen Fassung offensichtlich ausgelassen. Zumindest *nutriri quam plurimum* (Arat-Scholion) – *in Pelio monte* (Germanicus-Scholion I) und *cum aleretur in monte Pelio und maximum* entsprechen einander.

Man könnte nach diesen Überlegungen dem Sinne nach die oben offen gelassene Lücke e.g. so füllen: τρέφεσθαι αὐτὴν κατὰ τὸ Πήλιον ὄρος καὶ τὸ πολὺ θήρᾳ προσκεῖσθαι. >.

Wie genau sich Hygin an Euripides hält, zeigt besonders die Abstammungsangabe *quodam tempore ab Aeolo, Hellenis filio, Iovis nepote, persuasam concepisse*; denn hierzu kennen wir den Euripides-Wortlaut, die Anfangsverse der Μελανίππη σοφή, nämlich Ζεὺς, ..., / Ἑλλήν' ἔτυχθ', ὃς ἐξέφυσεν Αἴολον.

Die ursprüngliche Namensform der Melanippe-Mutter ist nicht herstellbar. Ich vermute in *†thean* † den zweiten Teil eines zusammengesetzten Namens, gebildet wie Λευκο-θέα. Bursian dachte an <Amphi>thean. Der erste Namensbestandteil läßt sich jedoch nicht erraten. Robert vermutete nach Ovid *Met.* II 638 (Ocyrhoë) hier <Ocy>ρhean, aber neben der Ergänzung noch zu ändern, erscheint bedenklich. Relativ ähnlich wäre als zweiter Namensbestandteil -thoan (ΘΟΑΝ – ΘΕΑΝ).

Soweit die Analyse der Texte, welche die Sage von Melanippes Mutter nach Euripides erzählen. Als Titel des Euripides-Drama ist, wie gesagt, nur Μελανίππη angegeben. Ob an einer dieser Stellen jemals ein differenzierender Zusatz gestanden hat, der eigentlich erforderlich wäre, da Euripides ja zwei Dramen mit dem Titel Μελανίππη geschrieben hat – die σοφή und die δεσμώτις –, bleibt ungewiß; zumindest ist keine Spur davon erhalten. Wahrscheinlich hatte der Verfasser dieses mythischen Berichtes nur eines dieser Dramen zur Hand, womöglich sogar keine Kenntnis von dem anderen. Die Zitierweisen ἐν τῇ Μελανίππῃ, apud 'Mel<an>ippen' (in Analogie zu apud 'Phorceses', – s.o.) und in 'Melanippa' läßt jedenfalls erkennen, daß nur nach *einem* Drama berichtet wird und nicht etwa der Inhalt aus den beiden euripideischen Melanippe-Dramen zusammengestellt ist. Ohnehin ist in den Scholien und bei Hygin wohl auch kaum das Ergebnis einer solchen Analyse zu erwarten, sondern nur eine einfache Paraphrase des betreffenden mythischen Inhalts eines diesbezüglich aussagekräftigen Dramas. Allerdings kann es sich dabei nicht etwa um die übliche Hypothesis des Dramas handeln. Denn dafür ist einmal der Bericht der Vorgeschichte – das Leben der Mutter der erwachsenen Titelheldin

– viel zu ausführlich. Im übrigen ist der entsprechende Teil der Hypothesis zur 'Melanippe Sophe' erhalten. Darin heißt es von der Mutter der Melanippe lediglich: Αἴολος ... ἐγέννησε ... ἐκ ... τῆς Χείρωνος θυγατρὸς Ἰππῆς (lies Ἰπποῦς) ... Μελανίππην. Und in der zur 'Desmotis', einem Drama, in dem bereits Melanippes Kinder als Erwachsene auftraten, wird es schwerlich anders gewesen sein.

Ich vermute, der Sagenbericht fußt im Wesentlichen sogar nur auf einem bestimmten Abschnitt dieses einen Dramas, und zwar wahrscheinlich auf einem der 'Sophe', auf die ja auch die Genealogie bei Hygin zu weisen scheint (s.o.).

Ein Dramenabschnitt, der besonders für eine solche zusammenhängende Darlegung der Vorgeschichte geeignet erscheint, wäre der Prolog. Es wäre also zunächst an den Prolog der 'Melanippe Sophe' als Quelle der oben besprochenen Zeugnisse zu denken.

Aber bei einer solchen Annahme ergeben sich Schwierigkeiten. Denn in dem von Johannes Logothetes ausgeschriebenen Prolog-Teil der 'Sophe' berichtet Melanippe zwar gerade etwas von ihrer Mutter, nämlich in den Versen 12–22, aber nichts von deren Verführung bzw. Vergewaltigung, nichts von deren Angst und Flucht vor dem Vater. Diesbezüglich berichtet Melanippe lediglich zu Beginn dieses Abschnittes kurz und sachlich: Χείρωνος δέ με / ἔυκτη θυγάτηρ Αἰόλω (V. 13 f.). Sie berichtet in jedem Abschnitt auch nichts von der früheren Lebensweise der Mutter, außer daß sie als Seherin den Menschen Heilung brachte, wovon gerade die oben besprochenen Zeugnisse schweigen. Und von der Verwandlung ist in jenem Prolog-Teil nur enthalten (im Anschluß an das eben Zitierte): κείνην μὲν οὖν / ἔσθθη κατεπτέρωσεν (sic) ἱππεῖα τριχὶ / Ζεὺς (V.14–16). Schließlich wird dort noch von ihrer Benennung Ἰππῶ gesprochen: Ἰππῶ κέκληται σῶματος δι' ὁμοιότητος (V.21). Danach wird die Erzählung über die Mutter abgeschlossen mit μητρὸς μὲν ᾧδε τῆς ἑμῆς ἔχει πέρι.

Wenn dieser Prolog-Abschnitt über Melanippes Mutter vollständig ist, kommt der Prolog als Grundlage für die in den oben besprochenen Zeugnissen vorliegende Sagenschilderung nicht in Frage. Aber dieser Prolog-Teil erscheint aus sich selbst heraus unvollständig und verderbt und läßt damit die Möglichkeit offen, daß ursprünglich darin dem Schicksal der Mutter größerer Platz eingeräumt war. Das zu verdeutlichen, erfordert jedoch eine gesonderte ausführliche Untersuchung.<sup>8</sup>

<sup>8</sup> Eine solche wird *WüJbb N.F.* 15, 1989 gebracht werden.

## Der *Ion* – eine Komödie des Euripides ?

Kjeld MATTHIESSEN

Wenn man über Phänomene in der griechischen Tragödie sprechen will, die sich möglicherweise in einem Grenzbereich zum Komischen befinden, geht man am besten von Shakespeare aus, der es zum Meister in der Tragödie *und* der Komödie gebracht hat und damit als erster der Forderung entsprach, die schon Sokrates im platonischen *Symposion* (223 d) zu vorgerückter Stunde erhoben hatte.

Shakespeare läßt in *A Midsummer-Night's Dream* Theseus überlegen, welcher Zeitvertreib den drei jungvermählten Paaren die Stunden zwischen Hochzeitsfest und Hochzeitsnacht verkürzen helfen soll. Er liest die Liste der vom Festkomitee vorbereiteten Spiele und findet auf ihr:

"A tedious brief scene of Young Pyramus  
and his love Thisbe; very tragical mirth."

Darob verwundert, läßt sich Theseus von Philostrate, dem "Master of the Revels", Erläuterungen geben. Philostrate sagt unter anderem:

"And tragical, my noble Lord, it is;  
for Pyramus therein doth kill himself.  
Which, when I saw rehears'd, I must confess,  
made my eyes water; but more merry tears  
the passion of loud laughter never shed."

Offenbar gibt es Bühnenspiele, die Heiterkeit erregen, obwohl tragödiientypische Geschehnisse in ihnen dargestellt werden. Pyramus stirbt, der Zuschauer lacht. Im Fall des Spiels von Pyramus und Thisbe wissen wir warum. Die unbeholfene Dramatisierung der Episode aus Ovids *Metamorphosen*, welche die biedereren Handwerker spielen, ist schon als Text lächerlich, und die Weise, wie sie spielen, steigert die Lächerlichkeit noch weiter. Es ist ein Spiel von "Clowns", wie sie denn auch im Personenverzeichnis der englischen Ausgabe heißen. Daran ändert auch nichts, daß Pyramus sich umbringt. Wir bleiben im Bereich der Komödie, und zwar einer mit groben Mitteln arbeitenden Komödie, die in eine mit feineren Mitteln arbeitende Komödie eingelegt ist, welche unter Feen, Elfen, Herzögen und edlen jungen Leuten spielt.

Nicht so einfach liegen die Dinge bei den Tragödien Shakespeares, wo die ernste Handlung gelegentlich durch Clowns-szenen unterbrochen wird, die freilich nach unserem Empfinden die Tragik der Haupthandlung nicht beeinträchtigen. Durch solche Szenen wird die Tragödie nicht zur Komödie oder Tragikomödie, vielmehr tritt ihr tragischer Charakter nur um so klarer hervor.

Ähnliche Effekte gibt es auch in der griechischen Tragödie. In einzelnen Szenen treten Personen niedriger Herkunft auf, reden in einfacher Sprache über ihre Angelegenheiten und Empfindungen und erwähnen dabei Dinge, über die in der Tragödie sonst geschwiegen wird. Solche in die tragische Handlung eingebetteten Szenen beeinträchtigen aber wie bei Shakespeare den tragischen Charakter des Ganzen nicht. Man sollte hier weder von Tragikomödie noch von einzelnen in die Tragödie eingefügten komischen Szenen sprechen. Stücke wie *Agamemnon*, *Choephoren* und *Antigone* bleiben trotz derartiger Szenen eindeutig und als Ganzes Tragödien.

Wie steht es nun bei Euripides? In einem Scholion zum Schluß des "Orestes" heißt es (sch. Or. 1691):

Ἡ κατάληξις τῆς τραγῳδίας ἢ εἰς θρῆνον ἢ εἰς πάθος καταλύει, ἡ δὲ τῆς κωμῳδίας εἰς σπονδὰς καὶ διαλλαγὰς. Ὅθεν ὁρᾶται τόδε τὸ δράμα κωμικῇ καταλήξει χρησάμενον διαλλαγὰς γὰρ πρὸς Μενέλαον καὶ Ὀρέστην. Ἀλλὰ καὶ ἐν τῇ Ἀλκῆστιδι ἐκ συμφορῶν εἰς εὐφροσύνην καὶ ἀναβιοτήν.

Die Schlüsse des "Orestes" und der "Alkestis" werden vom Scholiasten offenbar als komisch empfunden, weil hier jeweils ein beständiger glücklicher Zustand gestiftet wird. Soll also der Schluß den Ausschlag dafür geben, ob ein Drama Tragödie oder Komödie ist? Sicher nicht, weder im Fall des Pyramus, wie wir eingangs sahen, noch in dem des *Orestes*.

Es sind viele Merkmale, die zusammenkommen müssen, damit ein Drama entweder zur Tragödie oder zur Komödie wird. Bernd Seidensticker<sup>1</sup> nennt in seinem Buch *Palintonos Harmonia*, das für mein Thema sehr wichtig ist, vier Kriterien:

1. moralische Qualität und soziale Position der Helden,
2. Beschaffenheit der Stoffe und Qualität und dramatische Struktur der Handlungen,
3. Stil,
4. Wirkung.

<sup>1</sup> B. SEIDENSTICKER, *Palintonos Harmonia, Studien zu den komischen Elementen in der griechischen Tragödie, Hypomnemata 72*, Göttingen 1982, 17.

Im Hinblick auf jedes dieser Kriterien sind *Alkestis* und *Orestes* Tragödien. Daran ändert auch nichts der glückliche Ausgang, nichts der erheiternde Charakter einzelner Szenen. Denn auch hier gibt es derartige Szenen, hier den Auftritt des berauschten Herakles, dort den des vor Angst schlotternden phrygischen Eunuchen. Dies sind Kontrastszenen, die den tragischen Ernst der übrigen Handlung nur noch stärker empfinden lassen.

Freilich postuliert H.D.F. Kitto<sup>2</sup> unter den Tragödien des Euripides eine eigene Gruppe, die er "Tragi-Comedies" nennt und zu denen er *Alkestis*, *Taurische Iphigenie*, *Helena* und *Ion* rechnet. Nun sind die Unterschiede in Stoff, Charakter, Stimmung und Wirkung zwischen den vier von Kitto zusammengefaßten Stücken so groß, daß man jeden Fall einzeln beurteilen muß. Ich kann an dieser Stelle nur auf den *Ion* eingehen<sup>3</sup>. Ehe ich in allgemeine Überlegungen über den Charakter des Stückes eintrete, möchte ich zunächst einen Abriß der Handlung geben. Hierbei werde ich schon einige Akzentsetzungen vornehmen.

Ort der Handlung ist der Platz vor dem Apollontempel in Delphi, der gleiche Ort wie im ersten Teil des *Eumeniden* des Aischylos. Doch die Stimmung des Prologs dieses Stückes (V. 1-81) ist ganz anders. Das wird schon durch den Sprecher bewirkt. Es ist Hermes, der Götterbote oder vielmehr Diener der Götter (δοιμόνων λότρις). Er erscheint vor dem Tempel und erzählt eine erstaunliche Geschichte.

Apollon hat einst in Athen, am Nordhang der Akropolis, bei den Μαρμαί genannten Klippen, Kreusa, die Tochter des Königs Erechtheus, vergewaltigt. Aus dieser Verbindung entstand ein Sohn, den Kreusa heimlich geboren und in einem Körbchen in einer Grotte der Klippen ausgesetzt hat. Apollo hat dafür gesorgt, daß

<sup>2</sup> H.D.F. KITTO, *Greek Tragedy*, 3. Aufl., London 1961, 311-29.

<sup>3</sup> Literatur bis 1970 bei A. LESKY, *Die tragische Dichtung der Hellenen*, 3. Aufl., Göttingen 1972, 425 Anm. 250. Darüber hinaus sind zu nennen: A.P. BURNETT, *Catastrophe Survived*, Oxford 1971; C. WHITMAN, *Eur. and the Full Circle of Myth*, Cambridge Mass. 1974, 69-103; H. ERBSE, *Der Gott von Delphi im Ion des Eur.*, in *Teilnahme und Spiegelung, Festschrift H. Rüdiger*, Berlin-New York 1975, 40-54; A. RIVIER, *Essai sur le tragique d'Eur.*, 2. Aufl., Paris 1975, 109-14; B. GAUGER, *Gott und Mensch im Ion des Eur.*, Bonn 1977; O. TAPLIN, *Greek Tragedy in Action*, London 1978; B.M.W. KNOX, *Word and Action, Essays on the Ancient Theatre*, Baltimore-London 1979, 250-74; S. MELCHINGER, *Die Welt als Tragödie*, 2, München 1980, 73-106; J. DIGGLE, *Studies on the Text of Eur.*, Oxford 1981, 94-117; H. ERBSE, *Studien zum Prolog der eur. Tragödie, Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte*, 20, Berlin-New York 1984, 73-88; ferner die Ausgaben von W. BIEHL, Leipzig 1971 und J. DIGGLE, *Euripides Fabulae*, II, Oxford 1981, 305-73.

das Kind nicht umkam. Er beauftragte Hermes, es mitsamt seinem Körbchen zum Tempel in Delphi zu bringen und dort erneut auszusetzen. Dort fand die Priesterin das Kind, erbarmte sich seiner und zog es auf. Das Kind ist jetzt herangewachsen und von den Delphiern als τομίας des Tempels eingesetzt worden. Kreusa dagegen heiratete den Xuthos, einen Sohn des Aiolos aus Achaia in Thessalien. Dieser Xuthos war ein erfolgreicher Feldherr der Athener und verdiente sich so die Hand der Königstochter und den Thron der Stadt. Die Ehe der beiden ist noch kinderlos, und darum kommen sie jetzt nach Delphi, um vom Gott Kinder zu erbitten. So hat es Apollon gefügt, damit er am heutigen Tage seinen eigenen Sohn dem Xuthos so übergeben kann, als ob es dessen Kind wäre. So wird die heimliche Vermählung des Gottes jedermann verborgen bleiben, und der Sohn wird sein väterliches Erbe antreten können. Jetzt endlich fällt der künftige Name des bisher namenlosen Knaben (V. 73): Ion soll er heißen, und er wird der Stammvater der Ionier sein. Nun tritt Hermes beiseite in das Lorbeergebüsch, um von dort aus mit anzusehen, wie sich das Schicksal des Knaben vollziehen wird.

In der zweiten, anapästischen Szene des Prologs (V. 82-183) erscheint Ion, ausgerüstet mit einem Besen aus Lorbeerzweigen, außerdem mit Pfeil und Bogen, mit denen er die Vögel zu verscheuchen hat, die sich etwa im Tempelgebälk einnisten und den heiligen Bezirk beschmutzen könnten. In der äußeren Erscheinung ist Ion "ganz der Vater", ein kleiner Apollon mit den entsprechenden Attributen, dem Bogen und dem heiligen Lorbeer (letzterem freilich halb profaniert als Lorbeerbesen).

Die Form der anapästischen und zum Teil auch lyrischen Äußerung vor der Parodos, dann der kommatischen Parodos und der anschließenden Selbstdarstellung der Hauptgestalt im 1. Epeisodion findet sich häufig bei Euripides<sup>4</sup>. Sie dient sonst bei ihm der Darstellung der unsäglichen Leiden einer Heroine. Hier ist die Form in den Dienst eines anderen Zweckes gestellt. Sie dient dazu, zu zeigen, wie gut Ion im Heiligtum seines unbekannten Vaters aufgehoben ist und wie wohl er sich in dieser Obhut fühlt. Diese Szenenfolge dementiert von vornherein alle Vorwürfe, die Kreusa später gegen den Gott wegen der Vernachlässigung seines Sohnes erheben wird.

Der Chor tritt auf (V. 184-236), bestehend aus attischen Dienerinnen Kreusas. Die Choreutinnen bewundern den plastischen

<sup>4</sup> Hierzu VERF., *Elektra, Taurische Iphigenie und Helena, Hypomnemata* 4, Göttingen 1964, 20-22.



Schmuck am Tempel und machen sich gegenseitig auf Einzelheiten aufmerksam. Ion verwehrt ihnen, den Tempel zu betreten, benutzt aber die Gelegenheit, den Frauen einiges über das Innere zu erzählen. Hier dürfen wir einen kurzen Blick auf antiken Tourismus und antikes Fremdenführerwesen werfen.

Am Anfang des 1. Epeisodions (V. 237–451) tritt Kreusa auf. Als sie den Tempel erblickt, richtet sie bittere Vorwürfe an Apollon, beschränkt sich allerdings auf dunkle Andeutungen. Es kommt zu einer ersten Begegnung zwischen Mutter und Sohn, einer Szene vor der Erkennung<sup>5</sup>, in der sich die beiden zueinander hingezogen fühlen, aber durch ihre Unwissenheit daran gehindert werden, zusammenzufinden. Ion erzählt, daß er ohne Eltern im Tempel aufgewachsen ist. Kreusa berichtet über ihr eigenes Schicksal, allerdings nur verdeckt, indem sie vorgibt, über eine Freundin zu erzählen. Diese Freundin habe von Apollon einen Sohn empfangen; das neugeborene Kind habe sie ausgesetzt, doch von der Stelle der Aussetzung sei es verschwunden. (Der Zuschauer kennt die Geschichte ja schon aus der Perspektive dessen, der das Kind verschwinden ließ, nämlich des Hermes.) Nun möchte sie im Namen der Freundin das Orakel fragen, wo das Kind geblieben sei. Ion rät ab: Offenbar schäme sich der Gott seiner Tat; er werde nicht bereit sein, über diese peinliche Angelegenheit einen Spruch abzugeben. Als nun Xuthos auftritt, bittet Kreusa Ion um Verschwiegenheit in der Sache, von der sie sprach.

Xuthos kommt vom Heiligtum des Trophonios in Orchomenos. Er hat das dortige Orakel bereits befragt, und dies hat ihm verheißen, er und Kreusa würden nicht kinderlos Delphi verlassen (V. 408 f.), eine wichtige Vorankündigung, die aber von den handelnden Personen nicht beachtet werden wird. Ion, wieder alleine, sinnt über das rätselhafte Gespräch mit Kreusa nach, doch dann schüttelt er den Gedanken an die Tochter des Erechtheus ab und gibt seiner Verwunderung über das Verhalten Apollons Ausdruck: νουθετητέος δέ μοι Φοῖβος. τί πάσχει; (V. 436 f.) Dieser Gott vergewaltigt Jungfrauen und kümmert sich dann nicht um die Kinder. μή σύ γ'. ἀλλ', ἐπεὶ κρατεῖς, ὁρετὰς δίδωκε. (439 f.) Die Götter sollten den Menschen kein schlechtes Beispiel geben, wie jetzt Apollon oder wie Zeus und Poseidon. Ion mißt die Götter am Maßstab menschlicher Moralität, und ihr Handeln erscheint ihm als verwerflich. Ob dieser Maßstab allerdings der richtige ist, bleibt zu fragen.

<sup>5</sup> Zu dieser Szene und parallelen Szenen in *Elektra* und *Taurischer Iphigenie* s. VERF. (oben Anm. 4) 120 f., 128 f., 139 f.

Im 1. Stasimon (V. 452–509) bittet der Chor Athene und Artemis um Kindersegen für das Geschlecht des Erechtheus. Er preist Kinder als das höchste Glück der Menschen. Dann sinnt er über die Geschichte nach, die er von Kreusa gehört hat, und erklärt, noch nie gehört zu haben, daß einem Kind eines Gottes und einer sterblichen Frau glückliches Schicksal beschieden gewesen sei. Die letzten Worte lassen sich vor dem Hintergrund des Hermesprologs und der Monodie Ions nur ironisch verstehen.

Am Anfang des 2. Epeisodions (V. 510–675) kehrt Xuthos vergnügt aus dem Tempel zurück. Wie wir schon aus dem Prolog wissen, hat er den Spruch erhalten, daß Ion sein Sohn ist. Die genaue Formulierung des Orakelspruches erfahren wir jetzt: Der erste Mensch, der ihm begegne, wenn er den Tempel verlasse, werde sein Sohn sein (V. 534–36)<sup>6</sup>. Nun folgt eine Szene, bei der ernst zu bleiben unmöglich ist. Xuthos trifft auf Ion und erkennt in ihm seinen Sohn. Er begrüßt ihn mit τέκνον (517) und τὸ φίλτατον (521), mit Worten, die Ion als homosexuellen Annäherungsversuch verstehen muß. Nachdem Ion zunächst versucht hat, sich den Liebhaber mit Pfeil und Bogen vom Leib zu halten, gelingt es Xuthos endlich, ihm begreiflich zu machen, worum es geht. Er beruft sich auf die einzige Instanz, die Ion anerkennt, nämlich auf das Orakel. Ion muß zugeben, daß, wenn der Spruch so lautete, er wirklich der Sohn des Xuthos sein muß. Nun hat er also einen Vater gefunden, aber sogleich stellt sich die Frage, wer wohl die Mutter war. Ion nimmt den neuen Vater ins Verhör und stellt ihm einige peinliche Fragen über sein voreheliches Liebesleben. Nach intensivem Nachdenken fällt Xuthos ein, daß er tatsächlich einmal in Delphi an einem Dionysosfest teilgenommen hat, bei dem es hoch hergegangen sein muß. Damals muß er offenbar den Sohn gezeugt haben, der jetzt vor ihm steht. Xuthos fordert seinen Sohn auf, ihm nach Athen zu folgen und dort in die Rolle des Erben der Königsherrschaft einzutreten. Ion äußert viele Bedenken. Die Athener seien sehr stolz auf ihre Autochthonie, darum hätte er dort als unehelicher Sohn eines zugewanderten Vaters einen schweren Stand. Auch mit seiner Stiefmutter werde er es nicht leicht haben, besonders wenn sie kinderlos bliebe. Ferner sei es überhaupt kein

<sup>6</sup> Hierzu H. NEITZEL, *Apollons Orakelspruch im Ion des Eur.*, *Hermes* 116, 1988, 272–79 mit einer "Rekonstruktion" des ursprünglichen Wortlauts des Spruches. Dies ist nicht mehr als eine geistreiche Spielerei, der aber der richtige Gedanke zugrundeliegt, daß Apollon die wahre Abstammung Ions so angedeutet haben muß, daß auch Xuthos sich für den Vater halten konnte. Ähnlich A.S. OWEN, *Eur. Ion*, Oxford 1939, XX.

beneidenswertes Los, τύραννος sein zu müssen; er würde es vorziehen, als Gleicher unter Gleichen zu leben. Und schließlich: Er könne sich keinen schöneren Aufenthaltsort denken als Delphi und keine schönere Aufgabe als den Tempeldienst. Aber Xuthos läßt sich auf solche zartfühlenden Überlegungen nicht ein: παῦσαι λόγων τῶνδ', εὐτυχεῖν δ' ἐπίστασον. (650) Er beschließt sofort ein großes Festmahl zu Ehren seines Sohnes zu geben. In Athen will er Ion zunächst nicht als seinen Sohn einführen, sondern als seinen Gastfreund. Erst später will er Kreusa mit dem Gedanken vertraut machen, daß Ion sein Erbe und Nachfolger sein soll.

Der Chor, der ja aus treuen Dienerinnen Kreusas besteht, war Zeuge dieser Szene. Die Gefahr, daß er das Gehörte verraten und so den Plan gefährden könnte, ist groß. Xuthos versucht diese Gefahr am Ende des 2. Epeisodions durch einen barschen Schweigebefehl zu bannen, den er durch eine Todesdrohung bekräftigt (666 f.).<sup>7</sup>

Ion äußert im Abgehen den Wunsch, er möge doch seine Mutter finden, und wünscht dazu, sie möge athenische Bürgerin sein. Nur dann würden ihn die Athener als ihresgleichen anerkennen. Wir wissen, daß sich dieser Wunsch nach Apollons Plan bald erfüllen wird.

Die Scheu Ions vor der Stellung eines Fremden in Athen und der Wunsch, von einer athenischen Mutter abstammen, haben, wie wir wissen, einen realen Hintergrund. Die Athener des 5. Jahrhunderts waren in diesem Punkt sehr empfindlich. Einbürgerungen von Fremden waren schwer, wenn nicht gar unmöglich. 450 wurde das Bürgerrecht enger gefaßt, so daß nunmehr nur noch der ein Bürger sein konnte, der von einer athenischen Mutter abstammte. Dies ist in der Neuen Komödie ein wichtiges Motiv. Wenn dort irgendein Kind auftauchte, war der Nachweis wichtig, daß seine Mutter eine Bürgertochter war. Hier im *Ion* begegnet uns das Motiv zum ersten Mal in dramatischer Verwendung. Ein wesentlicher Punkt, auf den die Handlung hinzielt, ist der, daß Ion nicht etwa der Sohn des Fremdlings Xuthos und einer unbekannten Delphierin ist, sondern das Kind der Kreusa aus der Familie des erdgeborenen Erichthonios, also das Kind einer Urathenerin, und väterlicherseits das Kind Apollons, den die Athener als ihren θεὸς πατρώος verehrten, und daß Ion außerdem nominell der Sohn des regierenden Königs von Athen

<sup>7</sup> Zu solchen Schweigebitten vgl. W. SCHADEWALDT, *Zu einem Florentiner Papyrusbruchstück aus dem "Alkmeon in Psophis" des Eur.*, *Hermes* 80, 1952, 46-51; ferner VERF. (oben Anm. 4) 45 f.

und Erbe seiner Herrschaft ist. Ion wird so zum Halbgott mit autochthon attischer Abkunft mütterlicherseits und zum geeigneten Stammvater der Athener und Ionier, die gemeinsam den Ἀπόλλων Ποσειδῶς verehrten, zugleich auch zum Begründer des Herrschaftsanspruchs Athens über die ionischen Inseln der Ägäis und die Städte an der asiatischen Küste.

Der Chor ist über die Entwicklung der Dinge empört und äußert dies nachdrücklich im 2. Stasimon (676–724), das mit einer Verwünschung des fremden Eindringlings und einem Bekenntnis zum angestammten Herrscherhaus des Erechtheus schließt.

Am Anfang des zentralen 3. Epeisodions (725–858) tritt Kreusa mit dem uralten Diener ihres Vaters auf. Der Akt beginnt mit einer kleinen Genreszene: Der Alte ist auf dem steilen Weg zum Tempel ins Schnaufen gekommen und muß erst einmal Luft holen, ehe es langsam weitergehen kann. Kreusa erwartet gespannt den Orakelspruch, von dem sie fest erwartet, daß er baldigen Kindersegens verkünden wird. Doch die Chorführerin bricht bei ihrem Anblick sofort in einen Weheruf aus. Sie hält sich nicht an das Schweigegedot und verkündet Kreusa, was geschehen ist:

οὐκ ἔστι σοι, δέσποιν', ἐπ' ἀγκάλαις λαβεῖν  
τέκν', οὐδὲ μαστῶ σῶ προσαρμόσαι ποτέ. (761 f.)

Das ist die Unwahrheit. Das Orakel hat zwar Xuthos einen Sohn geschenkt, aber nichts darüber gesagt, daß Kreusa in Zukunft keine Kinder haben werde. Das Trophoniosorakel hatte sogar ausdrücklich angekündigt, daß nicht nur Xuthos Delphi nicht kinderlos verlassen werde, sondern auch Kreusa (408 f.). Am Schluß erfahren wir, daß Kreusa mit Xuthos noch zwei Söhne haben wird (1590–92). Die Information, die Kreusa hier erhält und die die Peripetie des Stückes ἐξ εὐτυχίας εἰς δυστυχίαν bewirkt, ist also eine Fehlinformation durch einige aufgeregte Frauenzimmer. Als Kreusa nun auch noch die richtige Information erhält, daß Apollon dem Xuthos einen erwachsenen Sohn geschenkt hat, ist ihr Schmerz grenzenlos.

Der Alte reimt sich sofort eine Geschichte zusammen, wie Xuthos an seinen Sohn gekommen sein mag. Es ist die dritte Version von der Abstammung Ions, die wir jetzt hören. Xuthos habe, als er von Kreusa kein Kind erhielt, mit einer Sklavin einen Sohn erzeugt und ihn in Delphi aufziehen lassen. Dann habe er die Reise nach Delphi eingefädelt, um seinen Sohn mit Hilfe eines falschen Orakelspruches in die Familie einzuschmuggeln.

Man sieht: Wenn Apollon, der Gott der Wahrheit, einmal nicht die Wahrheit spricht, nimmt ein jeder seine Worte ernst. Xuthos denkt an seine wildbewegten Jugendjahre zurück, und siehe da, er entdeckt dort ein Ereignis, dessen Folge dieser Sohn gewesen sein könnte. Und der Alte erfindet in seinem attischen Autochthonen-

dünkel sofort eine andere Version, durch die der Eindringling Xuthos in möglichst schlechtem Licht erscheint. Gegen eine solche Schurkerei hilft nach Ansicht des Alten nur, γυναικεῖόν τι δρᾶν (843), und das bedeutet bei Euripides, so wie Medea mit List, Gift, Trug und Verstellung seine Feinde, d. h. Xuthos und Ion zu vernichten.

Kreusa ist während alledem ganz in sich versunken; die Rede des Dieners hat sie überhaupt nicht erreicht. Für 59 Verse (800–58) ist sie völlig verstummt<sup>8</sup>. Nun bricht ihr altes Leid aus ihr hervor. Sie legt alle Scheu ab und verkündet in einer großen Monodie (859–922), was ihr einst durch Apollon zugefügt wurde. Dieser große Ausbruch des lange zurückgehaltenen Schmerzes ist das, woraufhin die ganze bisherige Handlung angelegt ist. Er ist zugleich das, was den feingesponnenen Plan Apollons endgültig zum Scheitern bringt. Mit einer Enthüllung später in Athen ist jetzt nichts mehr zu retten. Die Ereignisse haben sich so zugespitzt, daß entweder eine Katastrophe oder eine Lösung der Verwicklung durch göttlichen Eingriff geschehen muß.

In der auf die Monodie folgenden Szene treibt der Alte Kreusa zur Rache an, entweder an Apollon oder, da Kreusa dies ablehnt, dann wenigstens an Xuthos oder, als sie auch dies ablehnt, dann wenigstens an seinem Sohn. Hierzu ist sie bereit. Der Diener entwickelt den Plan eines bewaffneten Überfalls auf das Festzelt, in dem Xuthos feiert. Von Kreusa kommt der Vorschlag des unauffälligeren Giftmordes.

Der Chor unterstützt rückhaltlos die Pläne seiner Herrin und flieht im 3. Stasimon (1046–1105) Hekate um Hilfe gegen Ion, den Φοβεῖος ἄλγος, an.

Das 4. Epeisodion (1106–1228), eine Botenszene, bringt die Meldung der Katastrophe. Der Anschlag ist durch göttliche Fügung gescheitert, und die Beteiligung Kreusas ist durch ein weiteres göttliches Zeichen aufgedeckt worden. Ion hat sie vor der obersten Behörde von Delphi wegen versuchten Mordes angeklagt, sie wurde daraufhin zum Tode durch Sturz vom Felsen verurteilt. Es steht also schlecht um Kreusa, aber der Zuschauer ist sich doch dessen gewiß, daß Apollon, der Herr des Heiligtums, und Hermes, der im

<sup>8</sup> V.844–58 werden von MURRAY verdächtigt und von DIGGLE athetiert; BIEHL hält sie mit Recht. Denn die Verse scheinen mir unentbehrlich zu sein. Der Alte redet lange und zunächst vergeblich auf Kreusa ein, die nach V.799 verstummt ist. Seine Worte dringen nicht zu ihr, die darum ringt, ob sie ihr jahrelanges Schweigen brechen soll. Zwar enthalten die Verse einige Probleme, aber das ist kein ausreichender Grund dafür, sie zu verwerfen.

Lorbeergebüsch das Geschehen aufmerksam verfolgt, kein Unheil zulassen werden.

Der Chor, der ebenfalls Bestrafung fürchten muß, beklagt im kurzen 4. Stasimon (V. 1229–43) sein eigenes und seiner Herrin bevorstehendes schweres Schicksal.

Die Rettung Kreusas und die Entwirrung aller Verwicklungen muß die Exodos bringen, die hier gewaltig ausgeweitet ist und fast ein Viertel des Dramas umfaßt (V. 1244–1622). Kreusa stürzt in die Orchestra und nimmt ihre Zuflucht am Altar des Apollon, wo sie Asylrecht zu genießen hofft. Ion folgt ihr mit mehreren Begleitern, bemerkt, daß sie sich im Schutz des Altars befindet, und überhäuft sie mit Schmähungen. Es kommt zu einer Streitschomythie zwischen Kreusa und Ion, die von besonderem Reiz für den wissenden Zuschauer ist, weil die Worte der beiden immer wieder einen Doppelsinn erhalten durch die Mutter-Sohn-Beziehung, von der die Sprechenden nichts wissen. Die Möglichkeiten einer solchen "dramatischen Ironie" schöpft Euripides in derartigen Szenen bis zum letzten aus.

Ion endet mit einer Verwünschung des Asylrechts am Altar, das er für einen verhängnisvollen Brauch hält, weil der Schuldige ebenso Zuflucht finde wie der Unschuldige (1313–19). Auch dies ist ironisch. Ion hält Kreusa zwar für eine Schuldige, die das Asylrecht mißbraucht. In Wahrheit ist ihre Rettung ganz im Sinne des asylgewährenden Gottes. Der Altar bewahrt zudem Ion davor, in seiner Unwissenheit zum Muttermörder zu werden.

Da tritt unvermittelt, aber ohne Frage vom Gott gesandt, die Pythia aus dem Tempel hervor, ein Körbchen am Arm, und stellt sich friedentiftend zwischen Ion und Kreusa. Sie warnt ihn davor, den mißglückten Mordanschlag zu hart zu bestrafen und selber eine Blutschuld auf sich zu laden. Ohne weiter auf Recht und Unrecht einzugehen, erfüllt sie den Auftrag, den der Gott ihr gegeben hat, und übergibt Ion das Körbchen. Es ist jenes Körbchen, das Hermes schon zweimal im Prolog erwähnt hat (32 ἄγγος, 37 πλεκτὸν κύτος), also das Körbchen, in dem ihn seine Mutter ausgesetzt hat, und das, in dem die Pythia einst den Säugling vor dem Tor des Tempels gefunden hat. Dieser Korb mit seinem Inhalt werde ihm dabei helfen, seine Mutter zu finden. Die Pythia nimmt Abschied von ihm und läßt ihn mit seinem Körbchen allein<sup>9</sup>. Ion, der Kreusa

<sup>9</sup> V.1364–68 werden von HIRZEL und anderen und jetzt auch von DIGGLE athetiert. Diese Verse, in denen die Pythia Ion noch einmal zur Suche nach seiner Mutter auffordert und ihm rät, damit in Delphi zu beginnen, scheinen mir allerdings unentbehrlich zu sein. DIGGLE (*Studies* 112–15, s. oben Anm. 3) möchte die Athetese jetzt auch auf V.1357–62 ausdehnen, doch sollte man auch auf diese Verse nicht

völlig vergessen hat, ist jetzt ganz von den Gedanken an seine unbekannte Mutter erfüllt. Für einen Augenblick denkt er daran, den Korb Apollon darzubringen, damit das Geheimnis seiner Geburt nicht gelüftet werde. Denn er könnte ja der Sohn einer Sklavin sein. Aber dann fällt ihm ein, daß dies nicht richtig gegenüber dem Gott gehandelt wäre, der ihm das Körbchen ja übergeben ließ, damit er seine Mutter finden könne. Er betrachtet es genauer und beschreibt es. Kreusa merkt auf und erkennt das Körbchen als das, in dem sie ihr Kind ausgesetzt hat, und da sie das Gespräch zwischen Ion und der Pythia mitgehört hat, erkennt sie damit zugleich Ion als ihren Sohn. Sie verläßt ihr Altarasyl und eilt zu Ion, um ihn als ihren Sohn zu begrüßen. Dieser sieht sich zum zweiten Mal einem Menschen gegenüber, der die Elternschaft an ihm beansprucht, erst Xuthos, einem bis dahin fremden und auf den ersten Blick eher unsympathischen Menschen, jetzt Kreusa, seiner bittersten Feindin, die ihm gerade nach dem Leben getrachtet hat. Die Erkennung – die zweite in diesem Stück, die wahre Erkennung – erfolgt jetzt unter dramatischen Umständen, nämlich vor den Augen der Delphier, die mit Spießen und Stangen bereit stehen, um Kreusa zu ergreifen und vom nächsten Felsen zu stürzen. Ion verhört Kreusa über den Inhalt des Körbchens. Sie kann nur dann seine Mutter sein, wenn sie ihn ungesehen beschreiben kann. Sie nennt zuerst ein selbstgewebtes Tuch mit der Gorgo und Schlangen, also dem Bild auf der Ägis Athenes. Dieses Tuch ist tatsächlich im Körbchen. Dann nennt sie zwei goldene Halsreifen in der Form der Schlangen des Erichthonios. Auch sie sind im Körbchen. Schließlich nennt sie, zugleich als drittes Zeichen für die autochthone Abstammung ihres Kindes, den immergrünen Zweig vom Ölbaum auf der Akropolis. Der Zweig ist da und ist noch immer grün. Damit ist endgültig bewiesen, daß Kreusa und Ion Mutter und Sohn sind, und zugleich, daß Ion ein Nachkomme des erdgeborenen Erichthonios, des Urkönigs von Athen ist. Ion umarmt seine endlich wiedergefundene Mutter, und es kommt zu dem halblyrischen Amoibaion der Wiedersehensfreude (1445–1509), der seit der *Elektra* des Sophokles traditionellen Form an dieser Stelle eines Erkennungsdramas<sup>10</sup>. Die Besonderheit des Amoibaion im *Ion* ist allerdings, daß hier über die Wiedersehensfreude hinaus noch ein anderes Thema einbezogen wird, nämlich das von Ions

verzichten. Die Pythia hebt hier ihre eigene Unwissenheit hervor und betont, daß die Erkennungszeichen unberührt und darum beweiskräftig sind. S. auch ERSE, *Studien* (oben Anm. 3) 82–88.

<sup>10</sup> Vgl. VERF. (oben Anm. 4) 118 f., 134–38, 142 f.

Vater. Ion äußert den Wunsch, daß auch sein Vater an der Freude teilnehmen möge, wobei er als frommer junger Mann an Xuthos, den Gatten seiner Mutter, denkt, zu dessen Sohn er ja gerade erklärt worden ist. Aber Kreusa muß gestehen, daß ein anderer der Vater ist, nämlich Apollon.

Ion findet einerseits Gefallen an dem Gedanken, Apollons Sohn zu sein, als der er sich schon immer gefühlt hat. Andererseits hat gerade Apollon ihm den Xuthos zum Vater gegeben. So ist er verwirrt. Zum zweiten Mal in diesem Stück nimmt er jetzt einen Elternteil ins peinliche Verhör: Begingst du nicht in deiner Jugend einen Fehltritt mit einem Sterblichen und wälzt jetzt nur deine Schuld auf den Gott ab? Aber Kreusa bleibt bei ihrer Aussage. Ion folgert sehr richtig, daß dann Apollon die Unwahrheit gesprochen haben müsse. Sie ist bereit, die Einführung Ions in die Familie des Xuthos als weise Fügung hinzunehmen, aber Ion besteht auf einer klaren Aussage des Gottes, ob er ihn als Sohn anerkennt oder nicht. Erneut variiert der Dichter eine Situation der ersten Dramenhälfte. Dort war es Kreusa, die Apollon befragen wollte, und Ion riet ab. Jetzt ist Kreusa bereit, die Dinge so hinzunehmen, wie sie sind, aber Ion besteht auf Klarheit<sup>11</sup>.

Zu der peinlichen Befragung des Gottes durch seinen Sohn kommt es jedoch nicht. Denn in der Schlußszene erscheint Athene im Auftrag Apollons, der selbst nicht bereit ist, zu erscheinen, weil wegen des Vergangenen ein Tadel möglich sei<sup>12</sup>. Athene bestätigt

<sup>11</sup> H. ROHDICH (*Die eur. Tragödie*, Heidelberg 1968, 121 f.) überschätzt die Bedeutung des Entschlusses Ions zur Befragung Apollons, wenn er ihn geradezu zum Angelpunkt des Stückes erklärt. Wäre dieser Entschluß dem Dichter so wichtig, hätte er ihm sicher nicht nur drei Zeilen gewidmet, sondern eine ganze Rhesis. Zwar ist Ions Zweifel an Apollons Vaterschaft nach dem für Xuthos bestimmten Orakelspruch begründet, er ist es aber nur subjektiv, denn der Zuschauer weiß von Hermes, wer Ions Vater ist. So sind alle Spekulationen ROHDICHs gegenstandslos, die er an Ions Zweifel und an die Möglichkeit einer negativen Antwort des Gottes knüpft. Es gibt keinen neben dem "Mythischen Schluß" zur Auswahl angebotenen "auf sophistisch-sokratischen Voraussetzungen beruhenden realen Schluß" (ROHDICH 128). Es gibt nur einen möglichen Ausgang, und dieser steht für den Zuschauer seit dem Prolog fest. Nur der Weg, auf dem der Gott diesen Ausgang herbeiführen wird, ist noch ungewiß.

<sup>12</sup> V.1558 hat den Interpreten viele Schwierigkeiten bereitet. BREHL (oben Anm. 3) 81 hält Athenes Worte für das Zitat einer irrigen menschlichen Meinung, die sie nur anführe, um sich von ihr zu distanzieren. Das scheint mir ebenso wenig richtig zu sein wie die Auffassung G. MÜLLERS (*Gnomon* 46, 1974, 335), mit μέμψις sei ein Tadel Apollons an den Menschen gemeint. Mir scheint nichts anderes gemeint zu sein als eine Kritik Ions und Kreusas an Apollon, die auch dann nicht ihre Berechtigung verliert, wenn der Gott alles zum guten Ende lenkt. Allenfalls ließe sich denken, daß Eur. den Vers absichtlich dunkel formuliert hat, so daß offen bleibt, ob mit τῶν



die göttliche Abkunft Ions und erklärt, daß Apollon ihn in der Tat Xuthos als Sohn gegeben hat, damit er in ein edles Geschlecht aufgenommen werde. So weit entspricht ihr Bericht der Ankündigung des Hermes. Aber nun muß sie gestehen, daß sich die Dinge anders entwickelt haben, als es ihr Bruder geplant hatte. Eigentlich wollte er Kreusa erst in Athen enthüllen, daß Ion ihr gemeinsamer Sohn sei, aber da sich die Dinge so sehr verwickelten, griff er ein und ließ Mutter und Sohn einander schon in Delphi erkennen.

Es folgt die an dieser Stelle bei Euripides übliche Vorausschau auf die Zukunft. Ions vier Söhne werden die Stammväter der vier Phylen des ionischen Stammes sein, deren Nachkommen die Kykladen und das asiatische Küstenland besiedeln werden. Ferner werden aus der Ehe des Xuthos und der Kreusa zwei Söhne hervorgehen, Doros und Achaïos. Sie werden die Stammväter zweier anderer griechischer Stämme sein, der Dorer und der Achäer auf der Peloponnes. Diese beiden Stämme werden damit an Rang und Bedeutung merklich geringer eingestuft. Denn sie sind nicht Nachkommen des Apollon und der Kreusa, sondern nur des Xuthos und der Kreusa. Auch in dieser Genealogie drückt sich der Herrschaftsanspruch Athens über die anderen griechischen Stämme aus, ebenso wie Ion, der Stammvater der Ionier, hier als Athener und Athen damit als zur Herrschaft über die Ionier berechtigt erscheint. All dies sind patriotische Gedanken, in mythologisch-genealogische Form gekleidet. Athene schließt mit einem Lobpreis Apollons, der alles so wohl geordnet habe, und mit der Bitte an Kreusa, sie möge Xuthos in der für ihn angenehmen und für Ion günstigen Meinung lassen, er sei Ions Vater. Ion und Kreusa äußern sich beide tief befriedigt über die Lenkung ihrer Schicksale durch Apollon und brechen nach Athen auf.

Der Chor schließt mit einem Abschiedsgruß an Apollon und der etwas billigen Feststellung, daß zum guten Ende die Guten belohnt würden. Den Schlechten dagegen werde es, eben wegen ihrer Schlechtigkeit, niemals gut ergehen.

In welchem Sinne nun dieses Stück zu interpretieren sei, darüber gehen die Meinungen der Philologen weit auseinander, und zwar so weit, wie bei kaum einem anderen Stück des Euripides. Auch der Umfang der Literatur<sup>13</sup> läßt etwas von der Lebhaftigkeit der Diskussion der letzten Jahrzehnte ahnen.

πάρουθε μέμψις ein Tadel des Verhaltens des Gottes durch die Menschen oder ein Tadel des Verhaltens der Menschen durch den Gott oder gar ein wechselseitiger Tadel gemeint ist.

<sup>13</sup> S. oben Anm. 3.

Die eine extreme Auffassung (etwa vertreten durch Solmsen und Spira) nimmt das Stück sehr ernst, als die Tragödie, als die es ja auch aufgeführt wurde. Die Menschen sind in Unwissenheit befangen, sie sind Opfer ihrer Irrtümer, die sie zu den furchtbarsten Taten hinreißen würden, wenn nicht ein Gott im letzten Augenblick eingreifen und alles zum Guten wenden würde. Demnach wäre der *Ion* ein zutiefst frommes Stück.

Die Gegenpartei, deren Position am entschiedensten von A.W. Verrall vertreten wurde, hält den *Ion* für das Werk eines Spötters und heimlichen Atheisten, der seine Meinung aber so verhüllt dargestellt hat, daß das gemeine Publikum sie gar nicht bemerkt und die vordergründige fromme Handlung hinnimmt, ohne auf die nur dem Kundigen auffallenden feinen Hinweise auf den wahren Sinn des Stückes zu beachten. Nach ähnlichen Grundsätzen hat Verrall auch die *Alkestis* und die *Bakchen* interpretiert<sup>14</sup>.

Beim *Ion* beschreibt Verrall die wahren, nur dem Kundigen sichtbaren Zusammenhänge folgendermaßen: Ion ist wirklich der Sohn des Xuthos und einer Delphierin, vielleicht derjenigen, die später die Pythia wurde. Als dann Xuthos nach Delphi kam, arrangierten die Priester den Orakelspruch und das Zusammentreffen mit Ion. Um den sich im Mordanschlag offenbarenden Widerwillen der Mutter gegen den Stiefsohn zu überwinden, arrangierten die Priester die Geschichte mit dem Korb. Kreusa ging gern auf den Gedanken ein, Ion sei just das von ihr einst geborene, dann ausgesetzte und infolgedessen gestorbene Kind, das sie einst von irgendeinem attischen Tunichtgut empfangen hatte. Diese These Verralls ist zu absurd, als daß man lange bei ihr verweilen müßte. Aber die grundlegende Annahme Verralls findet auch heute noch gelegentlich Freunde. Es ist die Annahme, man dürfe den Prolog des Hermes vernachlässigen, weil Hermes ein Gott sei und Euripides (wie die Aufgeklärten unter seinen Zuschauern) nicht an die olympischen Götter glaube. Die eigentliche Handlung beginne mit dem Auftritt des Ion, und allein diese Handlung müsse der Zuschauer aufmerksam verfolgen und mit kriminalistischem Scharfinn seine Schlüsse aus ihr ziehen. Ähnlich verfährt auch noch Rohdich in seiner Arbeit aus dem Jahre 1968.

Diese Annahme ist grundverkehrt. Der Zuschauer begibt sich vom ersten Vers des Prologs an auf den Boden der Fiktion des

<sup>14</sup> A.W. VERRALL, *The Ion of Eur.*, Cambridge 1890; DERS., *The Bacchantes of Eur. and Other Essays*, Cambridge 1910, 1-160; DERS., *Eur. the Rationalist*, Cambridge 1885, 1-128.

Spiels. Dazu gehört, daß Hermes als Gott die Vorgeschichte kennt und dem Zuschauer die nötigen Informationen gibt. Der Zuschauer weiß aus dem Prolog, daß Xuthos nicht der wahre Vater Ions ist, und aus diesem Blickwinkel wird er das Zusammentreffen zwischen Ion und Xuthos erleben und genießen. Der Zuschauer weiß auch, daß Kreusa die wahre Mutter Ions ist, und aus diesem Blickwinkel wird er das wechselvolle Spiel des Einandertreffens und -verfehlens von Mutter und Sohn verfolgen. Jeder Versuch, sich die Dinge anders zusammenzureimen, etwa auf der Linie von Verrall, zerstört das Verständnis des Dramas. Verrall geht an den Text nicht aus der einzig legitimen Perspektive, der des Zuschauers, heran, sondern aus der des Lesers eines Kriminalromans, der mit dem Abstand dessen, der das Ganze überblickt, seiner Kombinationsgabe freien Lauf lassen kann. Verralls Interpretation, welche die im Prolog gegebenen Informationen verschmäht, muß die Absicht des Dichters verfehlen.

Aber was ist denn nun die Absicht des Dichters? Gewiß ist der *Ion* auf den ersten Blick ein Drama, das ähnlich wie andere Erkennungs Dramen zunächst die menschliche Unwissenheit und sodann die göttliche Lenkung der Geschehnisse zu einem guten Ende zeigt. Aber die Dinge verkomplizieren sich in diesem Fall, weil der anfangs entwickelte göttliche Plan nicht aufgeht. Die Dinge laufen nicht so, wie Apollon es vorgesehen hat. Sie dürfen es übrigens auch gar nicht, denn dann gäbe es keine dramatische Verwicklung<sup>15</sup>. Und zwar nimmt das Geschehen eine andere Wendung, weil sich die Menschen nicht rational verhalten. Kreusa leidet an ihrem alten Unglück, in dem Apollon sie alleingelassen hat, der Chor stiftet Verwirrung, indem er in seiner Aufregung die Dinge schlimmer darstellt, als sie sind, und der Alte, der Clown des Stückes – ein boshafter freilich, ausgestattet mit dem bornierten Fremdenhaß der kleinen Leute –, er schürt noch den Zorn Kreusas, anstatt sie zu besänftigen und ihr zu raten, der Weisheit des Gottes zu vertrauen. Verwicklungen entstehen auch dadurch, daß gerade diejenigen, die einander am nächsten stehen, nicht solidarisch handeln. Kreusa und Xuthos kommen nach Delphi, um gemeinsam Kindersegen zu erbitten. Aber Kreusa verfolgt zugleich ihre eigene Pläne, und Xuthos freut sich über seinen wiedergefundenen Sohn und geht mit ihm seine eigene Wege, ohne viel an seine Frau zu denken. Kreusas Schmerz, als sie Xuthos belohnt und sich selbst leer ausgehen sieht, treibt sie zu ihrem Mordanschlag, und im

<sup>15</sup> Hierauf weist mit Recht GAUGER (oben Anm. 3) 103–05 hin.

Gegenzug kommt es zur Bedrohung des Lebens der Mutter durch den Sohn auf dem Boden des Heiligtums, wo kein Blut vergossen werden darf. Dieses von Emotionen getriebene Verhalten der Menschen wirft Apollons schöne Pläne durcheinander. Es scheint also nicht nur auf Seiten der Menschen eine Unwissenheit über die Pläne der Götter zu geben, sondern auch auf Seiten der Götter eine Unwissenheit über die möglichen irrationalen Reaktionen der Menschen. Die ewig heiteren Götter können sich nicht in die Lage der leidenden Menschen versetzen, und dies verursacht ihr Unverständnis und ihre Fehleinschätzung<sup>16</sup>.

Ähnliches läßt sich auch in der *Alkestis* oder im *Hippolytos* beobachten. Aber der *Ion* hat doch eine ganz andere Stimmung als diese beiden Dramen. Allenfalls die *Helena* ließe sich zum Vergleich heranziehen. Damit komme ich zu meinem anfänglichen Problem der nichttragischen Elemente im *Ion* zurück. Hier von einer Komödie zu sprechen, wäre im Sinne der antiken Terminologie sicher nicht richtig. In der Antike sind die Genera streng geschieden. Aber in großen Teilen dieses Dramas hat die Ironie einen so breiten Raum erhalten, daß hier eine ganz besondere Art von Tragödie entstanden ist, die sich weit vom *Agamemnon* und dem *König Ödipus*, aber auch vom *Hippolytos* und den *Bakchen* entfernt hat.

Leicht ironisch ist schon die Darstellung des Hermes im Prolog, der manches aus den Sklavenprologen der Neuen Komödie vorwegnimmt. Ironisch ist auch die Darstellung des jungen Ion. Auch er ist ein Sklave, wenn auch ein hochgeachteter, ausgerüstet mit Besen, Wassereimer und vogelverscheuchendem Bogen. Im hohem Maße ironisch ist das 2. Epeisodion mit dem Zusammentreffen Xuthos-Ion, dem homosexuellen Mißverständnis der Annäherungsversuche des Xuthos und dem gemeinsamen Nachdenken darüber, welches Abenteuer des Vaters es wohl gewesen sein mag, aus dem dieser Sohn hervorgegangen ist.

Aber auch die hier vertretene Auffassung des Stückes als eines ironischen Dramas läßt sich nur auf einige Szenen anwenden. Kreusa bleibt eine tragische Gestalt. Ihr Leid über den Verlust ihres Sohnes ist tief, ihr Zorn auf Apollon, der, wie sie meint, das gemeinsame Kind vernachlässigt hat, verständlich, ihr verzweifelter Handel, als sie sich übergangen und allein Xuthos belohnt sieht, überzeugend motiviert, und ihre Freude über das Wiederfinden ihres Sohnes wird der Zuschauer voll mitempfinden können.

<sup>16</sup> Ähnlich sagt auch S. RADT (*Eur. Ioon*, Amsterdam 1968, 17): "dat Eur. in de Ioon gestalte heeft willen geven aan de gedachte dat het menselijk hart voor de goden ondoorgrondelijk is."

Auch Ion wird nur am Anfang ironisch gesehen. Je weiter das Stück fortschreitet, je stärker er seine kindliche Unschuld verliert und in die Wirrnisse des Lebens außerhalb der Tempelmauern hineingezogen wird, desto mehr gewinnt er an Statur, bis er am Ende seiner künftigen Rolle in jeder Hinsicht gewachsen ist<sup>17</sup>.

Das Stück hat also einen doppelten Charakter. Es ist teils ironisch, etwa in der Darstellung der Beziehung zwischen Xuthos und Ion, teils tiefernt, etwa in der Darstellung der Beziehungen zwischen Kreusa und Apollon und zwischen Kreusa und Ion, teils auch zwischen Ernst und Ironie schwebend, etwa dort, wo es um die Beziehung zwischen Ion und seinem göttlichen Vater geht.

Ist es ein frommes Stück oder nicht? Wohlgermerkt, ich spreche über das Stück, nicht über den Dichter. Über die Religiosität des Dichters Aussagen zu machen, ist schwierig, da wir nichts über Äußerungen von ihm zu religiösen Fragen wissen, die unabhängig von den Dramen sind. Die Äußerungen aber, die in den Stücken erfolgen, sind jeweils bedingt durch die dramatische Situation und den Charakter des Sprechers. Wir besitzen Nachrichten über Beziehungen des Dichters zu Protagoras, dem Agnostiker, und zu Anaxagoras, der alles in der Welt auf den νοῦς zurückführte, welcher von vielen Zeitgenossen als eine unpersönliche göttliche Kraft verstanden wurde. Was die Ideen seiner Freunde für Euripides bedeuteten, wissen wir nicht. Wir müssen uns an seine Stücke halten. Und dort legt er die Konzeption zugrunde, die in der griechischen Dichtung seit Homer traditionell ist: die einer Vielzahl persönlicher Götter mit fest umrissenen Eigenschaften, locker regiert vom höchsten Gott Zeus, Götter, die bald in der gleichen Richtung wirken, bald gegeneinander, und deren Ratschlüsse im Guten und Bösen das menschliche Leben bestimmen. Platon wollte Dichtungen, denen diese Konzeption zugrundeliegt, in seinem Staat nicht dulden. Die Dichter bis hin zu Euripides und auch nach ihm haben diese Konzeption als einen angemessenen Rahmen für die Darstellung menschlicher Schicksale empfunden. Auch im *Ion* bestimmen die olympischen Götter das irdische Geschehen. Ion spricht zwar einmal davon, daß es Tyche, die Göttin des Zufalls sei, die sein und seiner Mutter Schicksal so wunderbar gelenkt habe (1512–15). Aber das ist nur das vorletzte Wort; das letzte spricht Athene, und es lautet: καλῶς δ' Ἀπόλλων πόνει' ἔπροξε (1595). Man kann aber nicht übersehen, daß selbst

<sup>17</sup> Man kann die Handlung des Dramas geradezu als eine Initiation Ions in die Welt der Erwachsenen ansehen. Diesen Aspekt der Handlung betont mit Recht Whitman (oben Anm. 3) 90–93.

Apollon nicht unberührt bleibt von der Ironie, die in diesem Stück eine so große Bedeutung hat. Selbst er kann trotz seiner Allwissenheit Fehler begehen, wenn er sie auch bald bemerkt und mit leichter Hand wieder korrigiert.

Ich kehre zurück zum *Midsummer-Night's Dream*. Dort bemerkt Oberon, der Elfenkönig, im Wald bei Athen vier Menschenkinder, die sich in einer unglückseligen Gefühlskonstellation befinden. Lysander liebt Hermia, Hermia liebt Lysander, ist aber mit Demetrius verlobt. Demetrius, ihr Verlobter, liebt sie ebenfalls, doch seine Liebe wird mit Haß erwidert. Helena schließlich liebt Demetrius, nur wird ihre Liebe ebenfalls mit Haß erwidert. Oberon befiehlt seinem Diener Puck, das Auge des schlafenden Demetrius mit einem wundersamen Blumensaft zu beträufeln, der bewirkt, daß er die Liebe Helenas erwidert und seine Liebe zu Hermia vergißt, so daß zwei Paare entstehen, die einander in wechselseitiger beständiger Liebe verbunden sind.

Leider macht Puck alles falsch. Er macht nicht Demetrius, sondern Lysander in Helena verliebt, wodurch sich zugleich seine bisherige Liebe zu Hermia in Haß verkehrt. Die so entstandene neue Konstellation ist noch viel unheilvoller als die vorherige, weil es jetzt nirgends mehr wechselseitige Liebe gibt, sondern jede Liebe mit Haß erwidert wird.

Oberon bemerkt, was Puck angerichtet hat, und läßt ihn mit Hilfe seiner Blumensäfte den Schaden reparieren, so daß jetzt Lysander wieder seine Hermia liebt und Demetrius von nun an seine Helena.

Im *Ion* liegen die Dinge zwar einfacher, aber nicht unähnlich. Wir haben es hier nicht mit zwei Paaren zu tun, sondern nur mit einem, Kreusa und Ion, Mutter und Sohn. In der Szene vor der Erkennung fühlen sich die beiden wunderbar zueinander hingezogen. Die Stimme des Blutes macht sich bemerkbar, oder die Komplementarität der Schicksale stiftet Verbundenheit. Aber ihre Unwissenheit hindert sie daran, zu erkennen, wie sehr sie miteinander verbunden sind.

Dann greift Apollon, gewissermaßen Oberon und Puck in einer Person, in Ions Schicksal ein, indem er ihn dem Xuthos zum Sohn gibt. Er hat aber die Wirkung dieses Eingriffs auf Kreusa nicht bedacht. Die Folge ist, daß Kreusa in ihrer Enttäuschung Ion zu hassen beginnt und ihn zu töten versucht, woraufhin Ion seine neue Feindin ebenfalls haßt und ihr nach dem Leben trachtet.

Daraufhin greift Apollon erneut ein, verhindert zunächst die wechselseitigen Anschläge, klärt dann Mutter und Sohn über ihre enge Zusammengehörigkeit auf und läßt so den wechselseitigen Haß ebenso plötzlich, wie er entstanden ist, in wechselseitige beständige Liebe umschlagen.

Ist also der *Ion* wie der *Midsummer-Night's Dream* eine Komödie der Irrungen? Ich meine nein. Der *Ion* bleibt eine Tragödie, dank der Gestalt der Kreusa und ihres tiefen und langdauernden Leides, das im 3. Epeisodion zu ihrem großen Schmerzausbruch führt, durch den zugleich ihr verzweifelter Handel motiviert wird. Aber eine Tragödie der Irrungen, ein von großer Weisheit und heiterer (hier einmal heiterer!) Resignation geprägtes Drama eines alten Dichters ist der *Ion* auf jeden Fall.

Ich möchte mit einem Kapitel aus der Rezeptionsgeschichte des Stückes schließen. August Wilhelm Schlegel, der romantische Literaturkritiker, war als Klassischer Philologe ein Schüler von Heyne. Seine größte Leistung vollbrachte er als Übersetzer von Shakespeare. Zusammen mit Ludwig Tieck ist er der Schöpfer der noch heute maßgebenden deutschen Shakespeare-Übersetzung. Zu den ersten Stücken, die er übersetzte, gehörte *A Midsummer-Night's Dream*. Er veröffentlichte seine Übersetzung im Jahre 1801. Im gleichen Jahr schrieb er sein Schauspiel *Ion*, eine sehr freie Bearbeitung der Tragödie des Euripides<sup>18</sup>. Das Drama wurde 1802 in Weimar durch Goethe<sup>19</sup>, bald darauf in Berlin aufgeführt, mit geringem Erfolg übrigens. Dieses Drama ist nun für einen Kenner des Euripides interessant, weil man hier sehen kann, wie ein kluger Mann, zwar kein inspirierter Dichter, aber doch ein namhafter Literaturkritiker, das Stück meinte ändern zu müssen, um dem Geschmack der Zeit um 1800 zu entsprechen.

Wer etwa vermutete, als Romantiker würde Schlegel ein Gespür für die feine Ironie entwickeln, welche die Handlung des euripideischen Dramas bestimmt, wird sehr enttäuscht sein. Auch seine Übersetzertätigkeit am *Midsummer Night's Dream* war ihm bei seinem eigenen *Ion* keine Hilfe. Sein Stück ist ein ernstes Drama im Gefolge der Goetheschen *Iphigenie*, ein Dokument edler Menschlichkeit, wenn auch etwas blutleer im Vergleich mit Goethe, bei dem noch viel vom Sturm und Drang und dem dämonischen Getriebensein der Jugendjahre zu spüren ist. Schlegel hat weniger am Handlungsablauf geändert als Goethe, er hat auch weniger Eigenes hinzugetan, sondern vor allem weggelassen, gereinigt. Auf der Strecke blieb dabei die Ironie des Euripides.

Schlegel beginnt nicht mit einem Prolog des Hermes, sondern einer Prologrede Ions. Die notwendige Exposition der Vorgeschichte erfolgt in einer zweiten Prologszene durch einen Dialog Ion-Pythia. Xuthos gewinnt an Gewicht und menschlicher Würde;

<sup>18</sup> A.W. SCHLEGEL, *Poetische Werke*, 2.Teil, Heidelberg 1811, 77-206.

<sup>19</sup> GOETHE verteidigte das Stück auch öffentlich gegen seine Kritiker: *Weimarisches Hoftheater*, in GOETHE, *Werke*, 40, Weimar 1901, 72-85.

so wird es Ion leichter gemacht, ihn als seinen Vater anzuerkennen. Xuthos wird gegenüber Kreusa entlastet, denn er verschweigt ihr nicht, daß Apollon ihm Ion zum Sohn gegeben hat. Er beachtet nur nicht genug, wie tief betroffen Kreusa von dieser Mitteilung ist. Schlegel entlastet auch Kreusa, an deren Rolle er sonst wenig ändert, und zwar entlastet er sie auf Kosten des Alten. Dieser wird noch stärker als bei Euripides zur treibenden Kraft beim Mordanschlag gegen Ion. Er ist auch verantwortlich für den Plan, Ion zu vergiften.

Kreusas Monodie rückt bei Schlegel aus dem Zentrum des Stückes; dadurch verliert Kreusas Handeln, das bei ihm ja nur ein Gewährenlassen ist, viel von seiner psychologischen Motivierung. Statt dessen singt Kreusa ihre Monodie (etwa mit dem gleichen Inhalt wie bei Euripides) später, als sie einsam im Schutz des Altars auf die Ankunft ihres Verfolgers Ion wartet. Die Pythia lauscht diesem Gesang im Verborgenen, erfährt so, daß Kreusa Ions Mutter sein muß, und eilt in den Tempel, um das Körbchen herbeizuholen, mit dem sie dann gerade rechtzeitig zur Stelle ist, als Ion seinen Bogen auf Kreusa richtet. Damit ist der entscheidende Auftritt der Pythia zwar besser motiviert, aber er verliert den Charakter des wunderbaren göttlichen Eingriffs im rechten Moment. Auch der Verhörcharakter der Erkennungsszene ist bei Schlegel verschwunden. Kaum hat Kreusa Ion am Inhalt des Körbchens erkannt, ruft sie aus: "Mein Sohn, mein Sohn! Sieh deine Mutter, Ion!" Er kann nur noch ergriffen stammeln: "Ja, du bist's. O hohes Wunder!" und seiner Mutter in die Arme sinken. Von der allgemeinen Freude darf niemand ausgeschlossen bleiben, auch Xuthos nicht. Fast den ganzen 5. Akt. widmet Schlegel der durch Ion und die Pythia vermittelten Versöhnung zwischen Kreusa und Xuthos. Sogar der Alte wird begnadigt, und am Schluß erscheint Apollon in seiner Glorie und spendet allen seinen Segen. Schlegel entlastet den Gott zwar nicht völlig, aber doch weitgehend. Denn zum Mordanschlag auf Ion trägt ganz erheblich das Orakel des Trophonios bei, das vor furchtbaren Verwicklungen gewarnt hatte. Diese Warnung wirkt als sich selbst erfüllende Prophezeiung. Sie versetzt die Menschen in Angst und Schrecken und treibt sie zu verzweifelter Handlungen, die dann gerade die Verwicklungen herbeiführen, vor denen das Orakel gewarnt hatte. Damit führt Schlegel ein interessantes Motiv neu ein. Es reicht aber nicht aus, um dem Stück neues Leben einzuhauchen, dem im übrigen durch die Beseitigung der Ironie und die allgemeine Veredelung der Charaktere seine ursprüngliche Lebendigkeit weitgehend ausgetrieben worden ist.

Mit diesem skizzenhaften Vergleich hoffe ich deutlich gemacht zu haben, daß erst das Stück von Schlegel uns so richtig erweisen läßt, was für ein wohlkomponiertes, lebensvolles, geistreich



zwischen Ironie und tiefem Ernst spielendes dramatisches Kunstwerk Euripides mit seinem *Ion* geschaffen hat. Darüber hinaus meine ich, daß die Verkennung der Qualitäten dieses Dramas, die sich in seiner Bearbeitung zeigt, symptomatisch ist dafür, wie Schlegel überhaupt die Kunst des Euripides verkannt hat. Das eindrucksvollste Dokument für diese Verkennung ist seine Verurteilung des Euripides in den *Vorlesungen über dramatische Kunst und Literatur* im Jahre 1808, die verhängnisvolle Folgen für die deutsche Euripidesrezeption im 19. Jahrhundert und in der ersten Hälfte dieses Jahrhunderts hatte<sup>20</sup>.

<sup>20</sup> A.W. SCHLEGEL, *Vorlesungen über dramatische Kunst und Literatur*, in: *Kritische Schriften und Briefe*, 5, hrsg. v. E. LOHNER, Stuttgart 1966. Eur. wird in der 8.-10. Vorlesung behandelt. Vgl. auch B. SNELL, *Aristophanes und die Ästhetik*, in: *Die Entdeckung des Geistes*, 4. Aufl., Göttingen 1975, 111-26.

## Relecture du PSI IV, 355

Béatrice MEYER

Le 11 Thôth de l'an 33 de Ptolémée Philadelphie (4 novembre 253 av. J.-C.), un certain Téôs a payé à la banque d'Artémidôros, pour être portée au compte de Zénon, la somme de 30 drachmes de cuivre, représentant le φόρος mensuel d'un bain. Cette opération banale nous est conservée par le PSI IV, 355, auquel l'éditeur a donné un titre, "Ricevuta di tassa", qui, à lui seul, est une interprétation: le document serait un *reçu bancaire*, le φόρος une *taxe*. Si le second point, — la nature du φόρος —, a donné lieu à des hésitations ou divergences jusqu'à ce que Monsieur Raymond Bogaert apporte sur la question une lumière définitive<sup>1</sup>, au contraire on a généralement accepté<sup>2</sup>, ou du moins on n'a pas contesté, que ce fût un reçu.

Cette courte note voudrait montrer que le PSI 355 n'est pas un reçu bancaire, mais une *pièce comptable*, établie dans les bureaux de Zénon, concernant le paiement d'un loyer de bain. L'occasion m'est heureuse de pouvoir en faire l'hommage au grand savant qui m'honore de son amitié, — d'autant plus que, comme on le verra, il a apporté à l'explication que je tente l'élément qui lui manquait pour être tout à fait plausible.

Le texte se lit ainsi<sup>3</sup>:

(Ἔτους) λγ Θωὺθ ιβ, κα-  
τέβαλεν Τεῶς χα(λκοῦ) λ  
(blanc de 2,2 cm)  
(Ἔτους) λγ Θωὺθ ια. Ζή-  
νωνι. Τεῶς βαλα-

<sup>1</sup> Cf. *infra*, p. ??

<sup>2</sup> M. ROSTOVITZEFF, *A large Estate in Egypt in the third Century B.C.*, Madison, 1922, p. 122; W.L. WESTERMANN - A.G. LAIRD, *JEA* 9, 1923, p. 85; P.W. PESTMAN, *A Guide to the Zenon Archive (P.L. Bat. 21)*, Leiden, 1981, A, p. 193; Cl. ORRIEUX, *Zénon de Caunos, parépidèmos, et le destin grec*, Paris, 1985, p. 60 et note 88; R. BOGAERT, *ZPE* 69, 1987, p. 110.

<sup>3</sup> Je remercie très vivement le Prof. Rosario Pintaudi qui m'a, avec son obligeance coutumière, envoyé une photographie du papyrus, ce qui m'a permis, sur quelques points de détail, d'être plus précise que l'édition *princeps*.

[[βαλανείου]]

5 νείου φέρον εἰς τὸν  
 Θωὺθ χαλκοῦ τρι-  
 άκον<το> πέπτωκεν  
 Ἀρτεμιδώρῳ τρι-  
 πεζίτη.

1. ιβ corrigé sur κβ? ed. | 5. lire φόρον.

"An 33, 12 Thôth – versement de Téôs – (monnaie de) cuivre 30.

An 33, 11 Thôth. Pour le compte de Zénon – Téôs – loyer du bain pour Thôth – (monnaie de) cuivre – trente – payé à Artémidôros, banquier."

Ecrit d'une seule main, composé de deux parties distinctes, nettement séparées par un "blanc" et dont la première peut apparaître comme le résumé de la seconde, comme il arrive souvent dans les "reçus doubles", ce papyrus ne peut cependant pas être rangé dans la catégorie des "documents doubles"<sup>4</sup>, car la date n'est pas la même dans les deux parties: 12 Thôth dans la première, et, curieusement, 11 Thôth dans la seconde.

D'où émane ce document à la structure singulière, avec ses dates inversées?

Rien n'autorise à penser qu'il vienne de la banque. Comment expliquer, par une telle origine, les deux dates? Au surplus, le document ne constitue pas un reçu bancaire en bonne et due forme (date, πέπτωκεν πορά etc...). Le texte est clair, mais ne se soucie ni de la grammaire, ni de la syntaxe: Τεῶς est un nominatif qui reste en l'air, sans verbe; φόρον n'a pas de justification grammaticale et n'est pas précédé de l'article; πέπτωκεν n'a pas sa construction normale; τριάκον<το> n'est pas écrit en entier; pas de sigle de la drachme; il est impossible de voir là "un reçu signé par Artémidôros"<sup>5</sup>.

<sup>4</sup> PESTMAN, *loc. cit.*: "duplicate documents". Notons cependant que WILCKEN, dans son "Referat" du volume IV des *PSI* (*Archiv* VI, 1920, p. 387) se garde de faire figurer le *PSI* 355 dans sa liste des "quittances" en "double rédaction" (Doppelurkunden). — Ce qui a pu contribuer à faire croire à un document double, c'est que le *PSI* 355 présente, au milieu du blanc, un petit trou, comme il y en a entre les deux *scripturae* d'un document double (par exemple, *P. Lille* 43, pl. X).

<sup>5</sup> WESTERMANN – LAIRD, *loc. cit.*

Tout s'explique mieux si l'on voit dans le PSI 355 une pièce de comptabilité, — une fiche comptable —, établie dans les bureaux de Zénon. On peut imaginer comment les choses se sont passées: le 12 Thôth, le comptable a été informé du versement, par Téôs, de 30 drachmes; il le nota sommairement, comme devant figurer dans les "recettes-cuivre" <sup>6</sup>. Puis, au dessous, en complément justificatif et dans un style elliptique, il consigna les données de l'opération qui avait eu lieu, la veille 11 Thôth, à la banque d'Artémidôros<sup>7</sup> (date, nom, montant et motif du paiement).

Une question se pose: d'où le comptable tenait-il ces informations? Nous avions d'abord pensé qu'il les trouvait dans le "reçu" que la banque avait remis, la veille, à Téôs. Mais comment ce reçu lui serait-il parvenu? Apporté par Téôs lui-même? c'est peu vraisemblable. Envoyé par la banque? En réalité, comme M. Raymond Bogaert, consulté, me l'a aimablement indiqué<sup>8</sup>, ce que le comptable de Zénon avait sous les yeux, c'était l'avis, — la notification —, que le banquier adressait régulièrement à son client pour l'informer de l'opération qui avait eu lieu à sa banque, le concernant. Ainsi, Artémidôros, après avoir donné un reçu à Téôs, avait dû faire parvenir à Zénon une note pour le mettre au courant du paiement fait à son compte. Cette note reprenait évidemment les données consignées dans le reçu remis à Téôs, mais sous une autre forme. On peut s'en faire une idée par les *P. Freib.* III, 38 (181 av. J.-C.) et *P. Strasb.* II, 110<sup>9</sup>, où l'on voit le banquier Nicomachos notifier à Daïppos, employé de l'agoranome, par un billet rédigé dans la forme épistolaire, le paiement, — par Hôros dans le premier cas, par Asclépias dans le second —, de la taxe sur les ventes immobilières. Au reçu de cette notification, l'employé de l'agoranome a écrit au verso la date de réception, le nom du payeur, la nature et le montant du paiement. On peut supposer que le scribe-comptable de Zénon fit de même quand il reçut notification du paiement de Téôs: ce sont les données qu'il a

<sup>6</sup> λῆμμα χαλκοῦ, *P. Col. Zen.* 57, 3-4; cf. λόγος ἀργυρίου, λόγος χαλκοῦ, *P. Cairo Zen.* II, 59176, 190, 289, 305 etc..

<sup>7</sup> Sur Artémidôros (*Pros. Ptol.* I, 1164; PESTMAN, *Guide A*, p. 302), fermier de la banque de Philadelphie (qui n'était pas une banque royale) de 256 à 251, voir R. BOGAERT, *ZPE* 69, 1987, p. 114-115.

<sup>8</sup> Lettre du 3 mars 1988.

<sup>9</sup> Sur ces deux documents, cf. R. BOGAERT, *loc. cit.*, p. 122. Le *P. Strasb.* 110 a été publié par F. PREISIGKE sous le titre "Quittung über Umsatz". C'est U. Wilcken qui a reconnu le véritable caractère du document, *P. Freib.* III, p. 101. "Der Brief ist nicht eine "Quittung", sondern eine Mitteilung des Trapeziten von Philadelphia über eingegangene Umsatzsteuer".

reproduites dans la première partie du document et qui étaient suffisantes pour enregistrer la somme dans le livre de recettes, — avant de tirer de la notification bancaire, et de transcrire en style télégraphique, les différents éléments de l'opération.

Il n'y a pas lieu de revenir longuement sur le sens de φόρος. On a longuement hésité et discuté. Taxe ou loyer? Et si c'est un loyer, est-il dû au Roi<sup>10</sup>, ou est-ce un loyer privé? "On ne voit pas, écrivait Cl. Préaux en 1939<sup>11</sup>, à qui sont finalement destinés les φόροι", au Roi ou à Zénon. M. Raymond Bogaert<sup>12</sup> a, semble-t-il, dissipé tous les doutes: ce n'est pas une taxe qui, à cette époque, ne s'appelait pas φόρος, mais τρίτη (βαλανείων), — mais un loyer; celui-ci n'est pas dû au Roi, car on aurait la formule ὥστε βασιλεῖ; c'est un loyer privé, comme le pensait finalement Cl. Préaux<sup>13</sup>, payé à Zénon, propriétaire ou gérant de plusieurs établissements de bain. Au surplus, nous voyons que dans le PSI 355, tel que nous proposons de l'interpréter, le montant du φόρος est enregistré dans les livres comptables de Zénon.

<sup>10</sup> Rostovtzeff, *loc. cit.*, p. 122.

<sup>11</sup> *Economie royale des Lagides*, Bruxelles, 1939, p. 342; cf. p. 341.

<sup>12</sup> *Loc. cit.* p. 110-111.

<sup>13</sup> *Les Grecs en Egypte d'après les archives de Zénon*, Bruxelles, 1947, p. 44.

## Distributions de grain à Samos à la période hellénistique: le «pain gratuit» pour tous ?

Léopold MIGEOTTE

Dans son ouvrage *Banques et banquiers dans les cités grecques*, paru à Leyde il y a déjà plus de vingt ans (en 1968) et devenu aussitôt un classique indispensable aux historiens de l'Antiquité grecque, Raymond Bogaert a consacré quelques pages (206-208) à une importante inscription de Samos, qui date des environs de 200 avant J.-C.<sup>1</sup> et qu'il appelait, comme ses prédécesseurs, «la loi pour la distribution du blé»<sup>2</sup>. Il a naturellement limité son analyse à quelques aspects financiers de l'opération, en particulier à l'emploi des verbes *diagraphein* et *apodiagraphein*: ceux-ci révélaient probablement, selon lui, que plusieurs paiements prévus par le document avaient été effectués par l'intermédiaire d'une banque, peut-être d'une banque d'État, dont l'existence à Samos pouvait ainsi être déduite de manière indirecte. Mon intention, dans les pages qui suivent, n'est certes pas de mettre en doute cette conclusion, qui a d'ailleurs fait, à ma connaissance,

Je renverrai aux études suivantes par les simples noms de leurs auteurs:

L. FOXHALL-H.A. FORBES, «*Sitometreia: The Role of Grain as a Staple Food in Classical Antiquity*», *Chiron* 12 (1982), p. 41-90.

P. GARNSEY, *Famine and Food Supply in the Graeco-Roman World*. Cambridge, 1988.

G. SHIPLEY, *A History of Samos 800-188 BC*, Oxford, 1987.

G. THÜR-C. KOCH, «Prozessrechtlicher Kommentar zum "Getreidegesetz" aus Samos», *Anzeiger der Öster. Akad. der Wiss. Phil.-hist. Klasse*, 118 (1981), p. 61-88.

T. WIEGAND-U. VON WILAMOWITZ, «Ein Gesetz von Samos über die Beschaffung von Brotkorn aus öffentlichen Mitteln», *Sitb. der Preus. Akad. der Wiss.* 1904, I, p. 917-931.

<sup>1</sup> Il s'agit donc d'un document relativement ancien dans le domaine, ce qui ajoute à son intérêt. Sur les raisons prosopographiques conduisant à cette date, cf. L. ROBERT, *Hellenica*, XI-XII (1960), p. 209, résumant une lettre de Ch. HABICHT. Voir aussi la mise au point de G. SHIPLEY, p. 212, n. 46, ainsi que ses remarques prosopographiques, p. 215-218.

<sup>2</sup> En fait il s'agit simplement d'un décret ou d'un règlement de la cité.

l'unanimité depuis lors. Je voudrais d'abord rappeler les éditions, traductions et commentaires successifs, ainsi qu'un certain nombre d'interprétations, à mon sens abusives, dont le texte a fait l'objet dans le passé; ensuite donner les résultats d'un examen de la pierre que j'ai effectué il y a quelques années et profiter de l'occasion pour en publier des photographies, ce qui n'a jamais été fait; enfin étudier la portée historique du document en ce qui concerne l'achat et la consommation du grain. Je suis très heureux d'offrir cette modeste contribution au savant spécialiste des finances grecques, à qui je dois beaucoup.

\*

L'inscription se compose de deux parties, très différentes mais étroitement complémentaires, comme l'a compris aussitôt le premier commentateur: d'une part un décret réglant en détail l'utilisation d'une somme destinée à des achats annuels de grain par la cité et la distribution de celui-ci aux citoyens; d'autre part une longue liste de noms et de patronymes suivis de chiffres, manifestement le catalogue des donateurs qui avaient répondu à la souscription ouverte par Samos pour créer le fonds initial. Plus exactement, nous n'avons que les dernières décisions du décret et une partie de la liste, car le monument, on le verra, n'est pas entièrement conservé. L'ensemble fut publié en 1904 par Th. Wiegand et U. von Wilamowitz, avec une traduction et un commentaire du grand philologue allemand<sup>3</sup>. Le décret a fait l'objet de plusieurs éditions et commentaires depuis le début du siècle. Sauf la dernière en date, établie d'après un estampage et une révision, au moins sommaire, de la pierre, toutes ces éditions ont reproduit le texte des premiers éditeurs<sup>4</sup>. Quant à la liste, elle ne fut reproduite qu'une seule fois depuis 1904, mais sans avoir été revue<sup>5</sup>. Ajoutons que plusieurs traductions en langues modernes ont également mis le document à la portée d'un public moins érudit<sup>6</sup>.

<sup>3</sup> Et avec une photographie partielle d'estampage (1. 77-90), pl. IX. Le texte avait été établi d'après des copies et des estampages de Th. WIEGAND et A. REHM.

<sup>4</sup> Th. THALHEIM, *Hermes* 39 (1904), p. 604-610, avec un bref commentaire; F. BLECKMANN, *Griech. Inschr. zur griech. Staatenkunde*, 59; W. DITTENBERGER, *Sylloge*<sup>3</sup>, 976; J. POUILLOUX, *Choix d'inscriptions grecques*, 34, avec une traduction et un bref commentaire; G. THÜR et C. KOCH, avec une longue bibliographie, une traduction et un commentaire détaillé.

<sup>5</sup> Par J. POUILLOUX (voir la note précédente).

<sup>6</sup> Outre les traductions de WILAMOWITZ, J. POUILLOUX et G. THÜR - C. KOCH (voir les notes 3 et 4), cf. A.R. HANDS, *Charities and Social Aid in*

Dès sa publication, le document s'est imposé à l'attention des historiens par l'intérêt exceptionnel et l'originalité de son contenu. Dans un article paru un an plus tard sous le titre *Le pain à bon marché et le pain gratuit dans les cités grecques*<sup>7</sup>, H. Francotte y voyait un exemple typique du glissement des cités hellénistiques vers des mesures démagogiques: «quand le peuple a goûté le pain gratuit, écrivait-il, il est difficile de l'en déshabituer. Encore un pas, et le pain gratuit figurera parmi les principes de la démocratie: ce pas avait été franchi à Samos». Il en voyait un autre exemple à Délos et concluait: «d'abord les foules ont accepté les générosités des riches; puis elles les ont exigées; enfin elles les ont rendues régulières en plaçant entre les pauvres et les riches l'État qui prend aux uns pour donner aux autres». Sans aller aussi loin, G. Glotz écrivait en 1920: «pas de ville, si petite qu'elle soit, qui n'ait ainsi, à dater du III<sup>e</sup> siècle, ses "grainetiers" ou ses "importateurs". À Samos, l'État fait servir au ravitaillement les intérêts d'un fonds constitué par un impôt extraordinaire»<sup>8</sup>. Dans son *Hellenistic Civilisation*, qui a connu trois éditions de 1927 à 1952, W.W. Tarn notait à son tour: «c'est peut-être Samos (...) qui franchit le dernier pas et forma un fonds permanent d'approvisionnement en blé. Un capital suffisant fut arraché au riche et placé moyennant un intérêt annuel suffisant à approvisionner la cité. Cet exemple fut suivi, un système d'approvisionnement national fut organisé à Priène et peut-être ailleurs (...); il est possible que l'usage s'en soit généralisé»<sup>9</sup>. Ces opinions ont été fréquemment suivies dans la suite, explicitement ou implicitement. En particulier plusieurs commentaires de l'inscription de Samos semblent conclure que la cité voulait assurer l'approvisionnement complet, en céréales, d'un certain nombre de citoyens<sup>10</sup>. Comme je vais tenter de le montrer, cette interprétation est nettement exagérée.

*Greece and Rome* (Londres, 1968), p. 178-180; M.M. AUSTIN, *The Hellenistic World from Alexander to the Roman Conquest. A Selection of Ancient Sources in Translation* (Cambridge, 1981), p. 198-201, no 116; R.S. BAGNALL et P. DEROW, *Greek Historical Documents: the Hellenistic Period* (Chico, California, 1981), p. 108-111, no 63.

<sup>7</sup> *Mélanges Nicole* (Genève, 1905), p. 135-157, article repris ensuite par l'auteur, avec quelques corrections, dans ses *Mélanges de droit public grec* (Liège-Paris, 1910), p. 291-312.

<sup>8</sup> *Le travail dans la Grèce ancienne* (Paris, 1920), p. 414.

<sup>9</sup> Je cite la traduction d'E.J. Lévy (Paris, 1936), p. 105-106, fondée sur la deuxième édition anglaise (1930). Dans la troisième édition (1952), revue par l'auteur et G.T. GRIFFITH, on retrouve le même texte, p. 107-108.

<sup>10</sup> Voir par exemple G. THÜR et C. KOCH, p. 75, n. 29; L. FOXHALL et H.A.



En juillet 1984 je me suis mis en quête de la pierre. Après l'avoir cherchée en vain au musée de Vathy, suivant les indications que j'avais reçues, je l'ai finalement trouvée dans l'apothèque du Kastro à Pythagoreion, village qui occupe aujourd'hui, comme on sait, le site l'antique cité de Samos. Je remercie chaleureusement le Dr. Wolf Niemeier, de l'Institut allemand d'Athènes, sans les efforts de qui cette découverte aurait été impossible. Il s'agit d'un bloc imposant, qui a la hauteur d'un homme de bonne taille et qui, en largeur, est de forme à peu près carrée (pl. 2 et 5 à 8). Malheureusement, il fut impossible à ce moment-là de le déplacer. Je n'ai donc pas pu en examiner, ni même en mesurer, toutes les faces à loisir<sup>11</sup>. Cependant j'ai pu en prendre des photographies, ainsi que des estampages de la face principale. L'ensemble évoque un pilier, ou plutôt une section de pilier, car la surface supérieure a conservé des traces provenant manifestement d'une anathyrose (pl. 8)<sup>12</sup>: la pierre était donc, à l'origine, surmontée d'un autre bloc, probablement de taille comparable.

Constatation importante, car le texte ne nous est parvenu qu'en partie. La face la mieux conservée, habituellement appelée «face A», porte les 93 dernières lignes du décret: son début commence abruptement avec les derniers mots d'une phrase, tandis que la dernière ligne, qui contient seulement la fin d'un mot, est suivie d'un petit *vacat* (pl. 2 à 4). Les autres faces sont moins complètes, car de longs éclats verticaux ont emporté une grande part de leurs arêtes. Ainsi, sur la face B (pl. 5 à 6), la partie droite du texte a partiellement disparu. En outre, un éclat a emporté la partie gauche des six premières lignes (environ). Sauf un petit *vacat* au bas, elle est entièrement occupée par 86 lignes de noms, de patronymes et de chiffres, tous soigneusement alignés les uns sous les autres, excepté aux lignes 14 et 15. Quant à la face C, actuellement

FORBES, p. 60 et 69; P. GARNSEY, p. 81, n. 27. J'étudie ailleurs, dans son ensemble, le problème des fonds permanents pour le ravitaillement en grain dans les cités hellénistiques: d'une part dans les *Mélanges E. Pascal, Cahiers des études anciennes*, XXIV (1990), p. 291-300; d'autre part, de manière plus détaillée, dans les *Cahiers du Centre G. Glotz*, vol. II (à paraître).

<sup>11</sup> G. THÜR et C. KOCH, p. 61, ont donné les dimensions suivantes, qui sont certainement exactes: hauteur 1,74 m (l'indication des premiers éditeurs, 1,23 m, est probablement due à une distraction ou à une erreur typographique), largeur des petits côtés: de 43,5 à 46 cm et de 40,5 à 42 cm, dimensions qui correspondent à celles des premiers éditeurs, 42,5 et 44 cm.

<sup>12</sup> Dans le même sens, cf. G. THÜR et C. KOCH, p. 61-62; G. SHIPLEY, p. 213. WILAMOWITZ, p. 917, évoquait lui aussi la possibilité d'un autre bloc superposé, mais tendait à attribuer à des remaniements ultérieurs de la pierre l'état de la surface supérieure.

adossée au mur, elle n'est bien conservée que dans sa partie droite, qui porte les chiffres. Elle compte seulement 42 lignes, et le grand *vacat* qui occupe sa moitié inférieure indique la fin du document. Les souscriptions y sont également bien alignées les unes sous les autres. La face D, quant à elle (pl. 7), n'est pas dégrossie et ne porte aucune trace de texte: il semble qu'il en était ainsi dès l'origine et que le pilastre était donc adossé à la paroi d'un édifice<sup>13</sup>.

Ainsi, selon toute vraisemblance, la partie manquante du document se trouvait gravée sur les trois faces visibles du bloc supérieur. Nous ignorons évidemment les dimensions de ce dernier et surtout la hauteur à laquelle le graveur avait commencé à inscrire le texte. Mais, si l'on considère le contenu des 93 lignes conservées du décret, on doit conclure que sa partie perdue était à peu près aussi longue. En effet on lit encore une série de dispositions relatives à l'usage du fonds. Trois groupes de responsables apparaissent: d'abord des «commissaires», *mêlédônoi*, chargés de prêter aux citoyens, contre garanties, des parts du capital et d'en recueillir régulièrement les intérêts; ensuite deux «préposés au grain» qui, avec les intérêts reçus des *mêlédônoi*, devaient acheter du grain chaque année et le distribuer gratuitement aux citoyens; enfin un «acheteur de grain», *sitônès*, chargé d'un éventuel achat supplémentaire avec l'argent en excédent. Les 30 dernières lignes sont occupées par des clauses pénales contre ceux qui n'administreraient pas le fonds comme prévu ou le détourneraient de son objet. De son côté, la partie perdue devait nécessairement contenir des clauses relatives à l'organisation de la souscription: appel aux volontaires, indication du délai et des modalités des versements. Elle devait également donner d'autres renseignements indispensables, qu'on ne trouve nulle part dans la partie conservée, comme le taux d'intérêt exigé des emprunteurs. À son début, après une invocation et un préambule, elle contenait aussi plusieurs considérants, peut-être détaillés, rappelant les circonstances et les raisons de telles mesures. L'ensemble devait occuper plusieurs dizaines de lignes et pouvait donc couvrir une surface comparable à celle de la partie conservée. Par conséquent, chacune des deux parties perdues de la liste devait, elle aussi, compter à peu près autant de lignes que la face B, soit en tout 180 lignes environ, avec en tête la formule habituelle: «ceux-ci ont donné (*ou* promis) à la cité», ou une tournure analogue.

<sup>13</sup> WILAMOWITZ, p. 917, pensait que cette face avait pu être inscrite et que son état actuel était dû à un remaniement ultérieur. Si mon raisonnement est juste, la face B, un peu plus large que les autres (voir les dimensions à la note 11),

Il n'est pas question d'étudier ici toutes les clauses conservées du décret, qui ont déjà fait l'objet, dans le passé, de plusieurs commentaires. J'analyserai seulement celles qui regardent l'achat et la distribution du grain. Je n'en donnerai pas non plus de nouvelle édition, car le texte des derniers éditeurs est pratiquement identique à celui des premiers, et ma révision sur estampages et sur photographies m'a prouvé que l'un et l'autre avaient été bien établis<sup>14</sup>. D'autre part, comme je l'ai indiqué, je n'ai malheureusement pas pu revoir le texte de la liste. Mais le bilan de la souscription, tel que je l'établis d'après le texte de Wiegand-Wilamowitz, diffère très peu de celui de G. Shipley, qui signale qu'il a revu le texte au complet<sup>15</sup>: là aussi, la première édition paraît donc sûre. Enfin il me suffira de résumer ici l'analyse de la souscription, car je la fais en détail ailleurs, dans un cadre plus approprié<sup>16</sup>. Ce bilan fournira une base de calcul indispensable à l'évaluation de la quantité de grain que la cité pouvait ainsi acheter et distribuer chaque année aux citoyens.

Au total, sur les faces conservées, je dénombre 115 contributions différentes. Les 94 montants encore lisibles ou reconnaissables donnent une somme de 16 200 drachmes. En utilisant la moyenne individuelle qui domine dans les versements de la face B, j'évalue à 4 680 drachmes environ la somme des montants disparus dans cette partie du document. Quant au produit des deux faces perdues, je l'évalue, par un calcul analogue, à 28 800 drachmes environ. Ainsi, d'après moi, la souscription a rapporté 49 680 drachmes ou, en chiffres ronds, à peu près 8 <sup>1</sup>/<sub>3</sub> talents. Cette somme respectable, plus élevée que celles établies par d'autres commentateurs<sup>17</sup>, n'a rien d'in vraisemblable, car elle cor-

était à l'origine parallèle au mur. Le décret occupait donc la face latérale gauche, et la liste, les deux autres faces.

<sup>14</sup> Mes lectures ne diffèrent des leurs que sur les points suivants: l. 7, je lis un *iota* adscrit à la fin du deuxième verbe; les lettres pointées aux lignes 51, 52 et 57 me paraissent bien visibles; l. 57, il n'y a pas lieu de corriger: je lis un *oméga*, non un *omicron*; l. 58, je lis THM, non THN. D'autre part, l. 85, les premiers éditeurs ont effectivement oublié XPONON, comme l'indiquent G. THÜR et C. KOCH.

<sup>15</sup> P.211, n. 41, et p. 213, n. 48.

<sup>16</sup> Dans un ouvrage à paraître sur les souscriptions publiques dans le monde grec.

<sup>17</sup> WILAMOWITZ, p. 928, avait déjà correctement calculé que le bilan des parties conservées atteignait plus de 20 000 drachmes et noté que cette somme ne représentait qu'une «très petite part» de l'ensemble; mais il n'a pas tenté

respond à des montants qu'on trouve dans d'autres souscriptions<sup>18</sup>. Rappelons cependant qu'elle ne devait pas être dépensée au complet, comme un fonds de roulement, mais qu'elle constituait un capital de fondation dont seuls les intérêts étaient utilisables annuellement. Aux citoyens qui en ont emprunté des parts, la cité a probablement demandé un taux de 10 %, qui était habituel à l'époque pour des placements bien garantis et dans des conditions normales<sup>19</sup>. En d'autres termes, elle ne disposait chaque année que de 5 000 drachmes environ.

Avec cette somme, les «préposés au grain» devaient d'abord acheter une certaine quantité, manifestement limitée, de céréales produites dans l'Anaia, région de la Pérée samienne, sur le continent asiatique, «en versant à la déesse un prix non inférieur à celui que le peuple avait fixé auparavant, 5 drachmes 2 oboles»<sup>20</sup>. Ils pouvaient ensuite disposer du surplus d'argent de l'une ou l'autre des deux manières suivantes: soit, si la cité décidait de ne pas acheter de grain supplémentaire, le conserver en caisse pour le remettre plus tard à leurs successeurs; soit, dans le cas contraire, le confier au *sitônês* élu par l'assemblée pour que celui-ci fasse d'autres achats, dans l'Anaia ou ailleurs (l. 27-37). Enfin une clause prévoyait qu'au lieu d'être confié aux «préposés», l'argent pouvait être offert, par adjudication, à d'autres personnes qui s'engageaient à trouver du grain à de meilleures conditions<sup>21</sup>.

Comme on le voit, la quantité de grain acheté pouvait varier d'une année à l'autre, selon que la cité décidait d'y affecter au

d'évaluer celui-ci. G. THÜR et C. KOCH, p. 77, n. 38, ne l'ont pas tenté non plus. G. SHIPLEY, tout en notant qu'une partie de la liste manquait, a évalué à 18 000 drachmes, ou un peu plus, le produit des parties conservées (p. 213), puis s'en est tenu à ce résultat pour calculer la quantité de blé achetable grâce aux intérêts (p. 219 et n. 77). P. GARNSEY, p. 81, n. 27, a fait de même avec un total de 21 312 drachmes, dont il n'a pas expliqué le détail.

<sup>18</sup> Voir le livre annoncé à la note 16.

<sup>19</sup> Voir mon *Emprunt public dans les cités grecques* (Québec-Paris, 1984), p. 387. Les autres commentateurs qui se sont arrêtés à la question ont retenu le même taux.

<sup>20</sup> L.23-27. La quantité de grain devait «être mesurée sur le vingtième» en provenance de cette région. Sur cette clause, voir en dernier lieu G. THÜR et C. KOCH, p. 73, n. 17 et 18. On le voit, il s'agissait d'une terre sacrée appartenant à la déesse Héra: le prix payé par Samos rentrait donc dans une caisse sacrée, qui devait être administrée par des magistrats de la cité. Sur l'Anaia, cf. G. THÜR - C. KOCH, p. 73, n. 17; G. SHIPLEY, p. 31-37 et 267; U. FANTASIA, «Samo e Anaia», *Serta historica antiqua* 1986, p. 113-143.

<sup>21</sup> L.47-52. Sur cette *mishôsis*, qui a provoqué de nombreuses discussions, voir la mise au point de G. THÜR et C. KOCH, p. 74-75, n. 27.

complet ou non la somme dont elle disposait. Cette décision dépendait probablement des conditions de l'approvisionnement, des prix alors en vigueur et de l'état d'abondance ou de disette qui régnait dans la région. D'autre part le texte n'indique pas la quantité à laquelle s'appliquait le prix de 5 drachmes 2 oboles. On a généralement supposé, sans doute avec raison, qu'il s'agissait du médimne, car ce prix correspond au coût moyen du médimne de froment qu'on trouve notamment à Athènes, au IV<sup>e</sup> siècle, et à Délos, au III<sup>e</sup> et au II<sup>e</sup> 22. Notons en outre que ce prix était un minimum, comme le texte l'indique clairement, et qu'il pouvait donc à l'occasion monter sensiblement, alors que le *sitônès* et les bénéficiaires de l'adjudication pouvaient, de leur côté, trouver des prix plus bas. Ajoutons enfin que des frais supplémentaires, auxquels le décret fait allusion, pouvaient survenir<sup>23</sup>. La prudence s'impose donc dans les calculs. Tout bien considéré, cependant, et surtout en envisageant une période assez longue, on peut sans doute prendre ce chiffre comme une sorte de prix moyen et lui donner au moins une valeur indicative. Ainsi, avec 5 000 drachmes, la cité pouvait acheter annuellement 937 1/2 médimnes de grain: pour simplifier les calculs et tenir compte des frais, au moins dans une certaine mesure, arrondissons cette quantité à 900.

Le décret enjoignait ensuite aux «préposés» de «distribuer tout le grain acheté aux citoyens présents, par *chiliastys*, en mesurant à chacun gratuitement deux *metra* par mois» (l. 52-55). La distribution devait commencer en Pélysion, premier mois de l'année – donc vers le solstice d'été, peu après les récoltes<sup>24</sup> – et s'étendre sur dix jours, puis reprendre au début de chacun des mois suivants aussi longtemps que durerait la réserve. Les «préposés» devaient tenir à jour la liste des bénéficiaires et en rendre compte mensuellement aux *exetastai*<sup>25</sup>. Un point crucial de l'interprétation est la valeur du *metron*, «mesure» qui servait aux distributions et dont on ignore la capacité. Depuis W. Dittenberger, on le considère

<sup>22</sup> Sur les variations des prix des céréales, voir déjà A. JARDÉ, *Les céréales dans l'Antiquité grecque* (Paris, 1925), p. 164-183; L. FOXHALL - H.A. FORBES, p. 90; P. GARNSEY, p. 24-25. On ignore d'autre part la capacité du médimne samien: il paraît raisonnable de lui attribuer, comme on le fait généralement, une capacité analogue à celle du médimne attique (environ 52 litres).

<sup>23</sup> L.43-44. Il pouvait s'agir notamment de frais de transport: cf. G. THÜR - C. KOCH, p. 74, n. 26.

<sup>24</sup> Sur le calendrier samien, cf. A.E. SAMUEL, *Greek and Roman Chronology* (Munich, 1972), p. 120-121; G. THÜR - C. KOCH, p. 75, n. 30.

<sup>25</sup> L.55-63. Des dispositions spéciales étaient prévues pour les malades et les absents.

généralement, mais parfois avec hésitation, comme un équivalent du médimne. Plusieurs commentateurs ont fondé leurs calculs sur cette hypothèse, mais sans se rendre compte qu'ils arrivaient ainsi à des conclusions absurdes et contradictoires.

En effet, à raison de deux médimnes par personne, une réserve de 900 médimnes aurait été épuisée dès le premier mois avec seulement 450 bénéficiaires. Pour la faire durer deux mois, il aurait fallu réduire le nombre de ces derniers à 225; et ainsi de suite. Or, on l'a vu, le texte prévoyait une distribution, répétée au moins durant quelques mois, à l'ensemble des citoyens. Certes nous ignorons le nombre de ces derniers, mais à l'époque ils étaient certainement plusieurs milliers<sup>26</sup>. On peut également supposer, il est vrai, ou bien que l'assemblée, au moment du vote, espérait réunir une somme de loin supérieure à celle que la souscription a produite<sup>27</sup>, ou bien que le total recueilli était nettement plus élevé que ne le laisse croire la partie conservée de la liste. Mais ces deux hypothèses ne reposent sur aucun indice sérieux. La seconde, en particulier, se heurte à la reconstitution du monument que j'ai proposée plus haut et qui paraît la plus vraisemblable, puisque la face C, avec un grand *vacat* au bas, donne la fin de la liste. Enfin on peut imaginer qu'au moment des distributions les citoyens riches avaient scrupule à retirer leur part et la laissaient aux plus démunis<sup>28</sup>. Mais, même dans ce cas, le nombre des petites gens demeurerait évidemment beaucoup plus élevé que celui des riches. En outre, c'est en vertu d'un principe démocratique que les cités grecques offraient ce genre de distributions à tous les citoyens, et non seulement aux pauvres, du moins aux périodes classique et hellénistique: c'était une institution civique, non une oeuvre d'assistance sociale. C'est pourquoi également les non-citoyens en étaient exclus<sup>29</sup>.

Il apparaît d'autre part qu'une distribution de deux médimnes par mois aurait été extrêmement généreuse, même pour une famille

<sup>26</sup> Cf. G. SHIPLEY, p. 12-15, qui évalue qu'au IV<sup>e</sup> siècle le nombre de lots occupés par des clérouques athéniens se situait entre 6 000 et 12 000. D'une manière générale, il pense que la population totale de l'île, incluant les étrangers résidents, les femmes, les enfants et les esclaves, pouvait atteindre 50 000 personnes.

<sup>27</sup> Dans ce sens, cf. G. SHIPLEY, p. 221, qui demeure pourtant sceptique. D'autre part je ne vois pas sur quoi il se fonde pour supposer, p. 213, que la cité attendait peut-être d'autres contributions dans les années suivantes.

<sup>28</sup> Cf. WILAMOWITZ, p. 930; G. SHIPLEY, p. 220.

<sup>29</sup> Cf. WILAMOWITZ, *ibid.*, et surtout H. BOLKESTEIN, *Wohltätigkeit und Armenpflege im vorchristlichen Altertum* (Utrecht, 1939), p. 264-265.

de trois ou quatre personnes, puisqu'elle aurait fourni à chaque bénéficiaire 3,2 chénices par jour, alors que la ration quotidienne d'une personne complètement entretenue par une cité, par exemple un militaire, était en moyenne d'une chénice de froment ou de deux chénices d'orge (plus exactement de farine d'orge)<sup>30</sup>. Or il est évident que l'objet de l'opération était de fournir à chaque Samien, non tout le grain nécessaire à sa subsistance et à celle de sa famille – ce serait un cas unique dans l'histoire des cités hellénistiques – mais une aide limitée qui, chaque année, réduirait les dépenses des plus démunis et les aiderait dans les mauvais jours.

On obtient des résultats beaucoup plus satisfaisants en admettant qu'un *metron* équivalait plutôt à une chénice: car il semble tout naturel qu'aux yeux de l'assemblée, ce terme général ait désigné simplement la «mesure» ou «ration» *quotidienne* de chaque citoyen. En effet, à raison de deux chénices par personne et par mois, la distribution de 900 médimnes (ou 43 200 chénices) pouvait s'étaler sur trois mois et s'adresser chaque fois à 7 200 citoyens ou, sur quatre mois, à 5 400 citoyens. Certes, ainsi réduite à deux rations quotidiennes par mois, durant une période limitée, en fait à six ou huit rations par an, la mesure paraît dérisoire. Elle paraîtrait plus généreuse si l'on multipliait par cinq ou par dix la valeur du *metron* ou si l'on imaginait un fonds initial beaucoup plus élevé. Mais, on l'a vu, ces hypothèses entrent en contradiction avec le texte ou avec l'évaluation de la souscription. Du reste, pour simplement doubler ou tripler la valeur des rations, il faudrait supposer au départ un capital, énorme, de 100 000 ou de 150 000 drachmes, ce qui paraît exclu par l'état de la pierre.

\*

Cette fameuse «loi» avait donc une portée nettement plus modeste qu'on ne l'a souvent prétendu. On ignore tout des motifs et des circonstances qui ont amené Samos à l'adopter. On pense tout naturellement aux pénuries de grain et aux difficultés d'approvisionnement qui accablaient fréquemment les cités. Un demi-siècle plus tôt, Samos avait connu une telle *sitodeia* et, pour y remédier,

<sup>30</sup> Résultat auquel était déjà parvenu A. JARDÉ, *op. cit.*, p. 129-136. Cf. aussi G. THÜR – C. KOCH, p. 75, n. 29; L. FOXHALL – H.A. FORBES, p. 51-62; M.-C. AMOURETTI, *Le pain et l'huile dans la Grèce antique* (Paris, 1986), p. 288-289; G. SHIPLEY, p. 220. Notons que le calcul des rations samiennes, effectué surtout par L. FOXHALL et H.A. FORBES, repose sur l'hypothèse que le médimne y avait la même capacité que le médimne attique et contenait 48 chénices.

avait à trois reprises acheté du grain à frais publics. Chaque fois elle avait trouvé les fonds nécessaires grâce à des emprunts par souscriptions<sup>31</sup>. Les sommes ainsi réunies, dont nous ignorons l'importance, ont pu atteindre plusieurs dizaines de milliers de drachmes. Mais, au lieu d'être placées en fondation, elles furent entièrement consacrées aux achats, de manière à assurer au peuple, comme le souligne le texte, l'abondance (*eubosia*) durant ces années de disette. Il est probable cependant que la population a payé cette manne assez cher, car l'état du marché avait dû faire monter les prix. En effet ce grain était revendu au détail par la cité, qui pouvait ainsi rembourser les souscripteurs.

Très différents apparaissent les résultats du fonds permanent, tant à cause de la modicité que de la gratuité des rations. Manifestement la distribution n'avait pas pour objet d'assurer aux citoyens du grain «en abondance» ni même, quel qu'en fût le prix, en quantité suffisante durant au moins les premiers mois de l'année. Non seulement elle ne semble pas avoir été inspirée par une crise, mais sa gratuité évoque plutôt une mesure de complément, comparable aux largesses organisées en certains jours de fête<sup>32</sup>. Dans ce cas, il faut peut-être donner raison à ceux qui suggèrent d'entendre *sitos*, terme utilisé constamment par le texte et que j'ai toujours rendu, de manière vague, par «grain» ou «céréales», au sens étroit de «froment» ou de «blé», par opposition à l'orge<sup>33</sup>. Comme on le sait, en effet, cette dernière était de consommation plus courante, sous forme de bouillie (*maza*), que le froment, qui était plus rare et plus cher<sup>34</sup>. La mesure aurait alors été destinée à donner à chacun un minimum de cette céréale «noble», qui devait être, pour les plus pauvres, une denrée de luxe. Cette interprétation séduisante trouve un appui dans le fait que le décret indique un seul prix d'achat, effectivement plus approprié au froment qu'à l'orge. J'hésite pourtant à la suivre, même si l'emploi de *sitos*

<sup>31</sup> Voir le fameux décret pour Boulagoras, qui date sans doute de 243/2: M. SCHEDE, *Ath. Mitt.* 44 (1919), p. 25-29 (*SEG*, I, 366; J. POUILLoux, *op. cit.*, 3; L. MIGEOTTE, *op. cit.*, 67 [les lignes 25-49 du texte, avec traduction et commentaire]). En fait Boulagoras a fourni seul la majeure partie des fonds.

<sup>32</sup> Voir par exemple la distribution gratuite de grain, à Milet, à chaque anniversaire de naissance du roi Eumène II (A. REHM, *I. Didyma*, 488) et celle de froment à Aigialè d'Amorgos, lors de la fête instituée par Critolaos en l'honneur de son fils défunt, à la fin du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. (*IG*, XII 7, 515).

<sup>33</sup> Cf. L. FOXHALL - H.A. FORBES, p. 59-60, suivis par G. SHIPLEY, p. 219, n. 76, et p. 221.

<sup>34</sup> Cf. A. JARDÉ, *op. cit.*, p. 1-13; M.-C. AMOURETTI, *op. cit.*, p. 38-41 et 122-125.



n'exclut pas en soi cette signification. Il me semble en effet que, si la cité avait voulu n'acheter et ne distribuer que du froment, elle l'aurait indiqué dans le texte en utilisant le terme propre, *pyros*<sup>35</sup>. Quoi qu'il en soit, on est loin de mesures démagogiques et du «pain gratuit» pour tous.

<sup>35</sup> Le document d'Aigialè, signalé à la note 32, utilise la tournure *sitos pyrinos*.

## Das Theater von Thorikos. Einige Betrachtungen

H.F. MUSSCHE

Das ist es ja, — was man begehrt  
Der Rost macht erst die Münze wert  
Goethe — Faust II

Schon im Jahre 1841 schrieb W. Leake über das Theater von Thorikos : "a theatre of a singular form"<sup>1</sup>. Im April 1886 fingen einige amerikanische Gelehrte mit den ersten Ausgrabungen, die etwa 9 Wochen dauern sollten, an und kamen zu dem Schluß, daß es "a Greek theatre of singular form" sei, eine Feststellung, die wenn möglich noch durch einen völlig falschen Grundriß bestärkt wurde!<sup>2</sup> Bis 1950 wurden zahlreiche Hypothesen, die dieses Phänomen erklären sollten, aufgestellt und wieder aufgegeben<sup>3</sup>. Dabei stützte man sich ausschließlich auf falsche Grundrisse, ein Irrtum, an dem man mit großer Ausdauer festzuhalten scheint<sup>4</sup>. Merkwürdig ist ferner auch, daß man einige doch sehr eindeutige Befunde der amerikanischen Archäologen ohne jegliche neue Fakten verworfen hat und daß man irrige Auffassungen peinlich genau immer wieder voneinander übernommen hat. W. Miller bemerkt in dem ersten Bericht : "But there seems no real reason why both ends of the wall could not have been rounded. There might indeed have been a small saving of material and labor in the adaptation of the present form. But the difference is not enough to counterbalance the sacrifice of beauty and symmetry. The irregular form of this theatre remains therefore unexplained. It has been suggested that it was not originally intended for a theatre at all.

<sup>1</sup> W. LEAKE, *Athens and the Demi of Attica* (London, 1841) S. 69.

<sup>2</sup> W. MILLER, *The Theatre of Toricus Preliminary Report*; & W. CUSHING, *The Theatre of Toricus, Supplementary Report. Papers of the American School at Athens IV* (1885-86) S. 1-34.

<sup>3</sup> Vgl. O.A.W. DILKE, *Details and Chronology of Greek Theatre Caveas*, BSA XLV (1950) S. 21-62.

<sup>4</sup> F. KOLB, *Agora und Theater, Volks- und Festversammlung* (Berlin, 1981) S. 64, Abb. 8 übernimmt noch den alten Plan, obwohl im Jahre 1978 der richtige Plan veröffentlicht worden war.

The difficulty in this is to see what else it could have been. A theatre it is, and as seems adapted to no other use, we must conclude that its final purpose was also its original purpose."<sup>5</sup> Dennoch stellte man bereits im Jahre 1889 die Theorie auf, daß die eigentümliche Form des Theaters "wegen der wohl hauptsächlich durch das Terrain bedingten unregelmäßigen Form der Cavea"<sup>6</sup> zustande gekommen sei.

Es ist nicht die Absicht, das Problem hier vollständig zu erörtern, sondern lediglich, einige neue und nicht unwichtige Angaben in die Diskussion einzubringen. Es gibt nämlich einige wichtige Tatsachen, die man früher nie berücksichtigt hat: wie sah das Terrain, auf dem das Theater gebaut wurde, zu dem Zeitpunkt aus, als man mit der ersten Bauphase anfang? Gab es in der unmittelbaren Nähe des Theaters andere, ältere Gebäude, auf die man Rücksicht nehmen mußte? Man fand stets die Form merkwürdig, aber man fragte sich nie, weshalb das Verhältnis zwischen Orchestra und Koilon ebenfalls sehr sonderbar ist. Diese Faktoren scheinen mir von großer Bedeutung zu sein. Ohne Ausgrabungen um das Theater herum konnte man diese Fragen zwar kaum beantworten, aber man hätte sie zumindest aufwerfen sollen.

Während der Grabungen im Jahre 1988 wurde im Südwesten, im Anschluß an die Analemmamauer der Orchestra, der Steinbruch entdeckt, in dem so gut wie sicher im 5. Jahrhundert die Steine gehauen wurden, um gerade jene große Analemmamauer der Orchestra zu errichten<sup>7</sup>. Während der Arbeit gelang es D. Vanhove, auf einer der Karrenspuren des Weges, der um das Minenareal n° 3 herum zum kleinen Dionysostempel führt, die Grenzmarkierung ΣΟΪΑ[Σ] ΛΑΤΟΜΙ[ΟΝ] zu entziffern<sup>8</sup>. Dies bedeutet, daß die Senke, die sich heutzutage südlich des Theaters befindet, ursprünglich, im 6. Jahrhundert, viel kleiner war und eher eine Art Graben von etwa 6 Meter Tiefe gewesen sein dürfte<sup>9</sup>.

<sup>5</sup> MILLER, *op. cit.*, S. 3-4.

<sup>6</sup> CURTIUS & KAUPERT, *Karten von Attika* (Berlin, 1889) S. 26.

<sup>7</sup> Dieser Bruch, in dem sich noch zahlreiche antike Spuren gut erhalten haben, ist womöglich der erste Marmorbruch, der systematisch ausgegraben werden kann. Eine Veröffentlichung darüber durch D. VANHOVE ist in Vorbereitung. Gleichzeitig führen Dr. P. DE PAEPE und Dr. L. MOENS eine detaillierte petrographische und chemische Analyse des Marmors durch.

<sup>8</sup> Vgl. H. MUSSCHE, *Holzwege im Laureion. Gentse Bijdragen XXVII* (1988) S. 1 ff. ἡ ὁδὸς ἡ εἰς τὸ Διονύσιον φέρουσα. D. VANHOVE, *A propos d'un fût de colonne dans une carrière de Krio Nero près de Styra en Eubée. Aut.Clas LVIII* (1989) 230.

<sup>9</sup> Nach Beendigung der Ausgrabungen wird es möglich sein, eine Reihe

Der Fund des Steinbruchs ist auch für ein anderes Element südlich des Theaters, nämlich die Nekropole, von großer Bedeutung. Diese Nekropole wurde bereits 1963 dank einer Probestatue gefunden. 1964 wurde dort zum ersten Male ausgegraben. Schon damals konnte man feststellen, daß das älteste Grab aus der Zeit um 570 v. Chr. stammt<sup>10</sup>. Im Jahre 1988 jedoch fand J. Bingen ein Kistengrab (n° 545), dessen spärliche Reste proto-attisches Material enthalten sollen. Dieser Fund wurde noch nicht veröffentlicht. Auf jeden Fall bestand diese Nekropole schon lange, bevor man den Bau des Theaters in Angriff nahm. Sie war in einem Gebiet errichtet worden, das mehr oder weniger die Form eines gleichschenkligen Dreiecks aufweist, mit der Basis gegen Süden hin geöffnet, nach Norden hin spitz zulaufend und zwischen Felsbänke gefaßt, aus denen man später den Marmor brechen sollte. Die Nekropole erstreckt sich bis auf einige Meter bis zur heutigen Analemma-mauer der Orchestra. Von Süden nach Norden reihen sich sieben kleine Grabdenkmäler aneinander, das größte an der Südseite ist überdies das älteste und wurde in lesbischem Mauerwerk errichtet.

Als man den Bau des Theaters in Angriff nahm, mußte man auf die Anlage dieser Nekropole Rücksicht nehmen. Außerdem wurden in diesem Gebiet im 5. und im 4. Jahrhundert nach wie vor Tote begraben. Es war also unmöglich, die Orchestra weiter nach Süden hin auszudehnen. In seiner vor kurzem erschienenen Untersuchung zeigt I. Morris "that the Greeks explicitly linked the spatial organization of cemeteries with the membership of the corporate group and with landholding"<sup>11</sup>, und ferner behauptet er: "I will argue that formal cemeteries were monopolised by the Athenian agathoi c. 1050-750 and again c. 700-510 B.C."<sup>12</sup>. Die Theaternekropole wurde höchstwahrscheinlich durch eine Peribolos-mauer begrenzt, denn sie ist teils an der Ostseite ausgegraben worden.

Querschnitte durch die ganze Zone zu machen, wodurch man einen besseren Überblick über die Topographie bekommen wird.

<sup>10</sup> Vgl. T. HACKENS, *La nécropole au sud du théâtre. Thorikos II 1964* (Bruxelles, 1967) S. 77 ff. Auf S. 92 wird Grab 8 datiert "deuxième quart du VI<sup>e</sup> s. av. J.C." trotz der Tatsache, daß auf S. 82 erwähnt wird, daß die Nekropole benutzt wird "utilisé à la fin du V<sup>e</sup> siècle et au début du IV<sup>e</sup>".

K. VAN GELDER, *An Early Archaic Grave from the Cemetery South of the Theatre at Thorikos, MIGRA 5* (Gent, 1982) S. 105 ff. schlägt ebenfalls nach einer eingehenden Untersuchung ca. 570 v. Chr. vor.

<sup>11</sup> I. MORRIS, *Burial and Ancient Society, the Rise of the Greek City-State* (Cambridge U.P., 1987) S. 44.

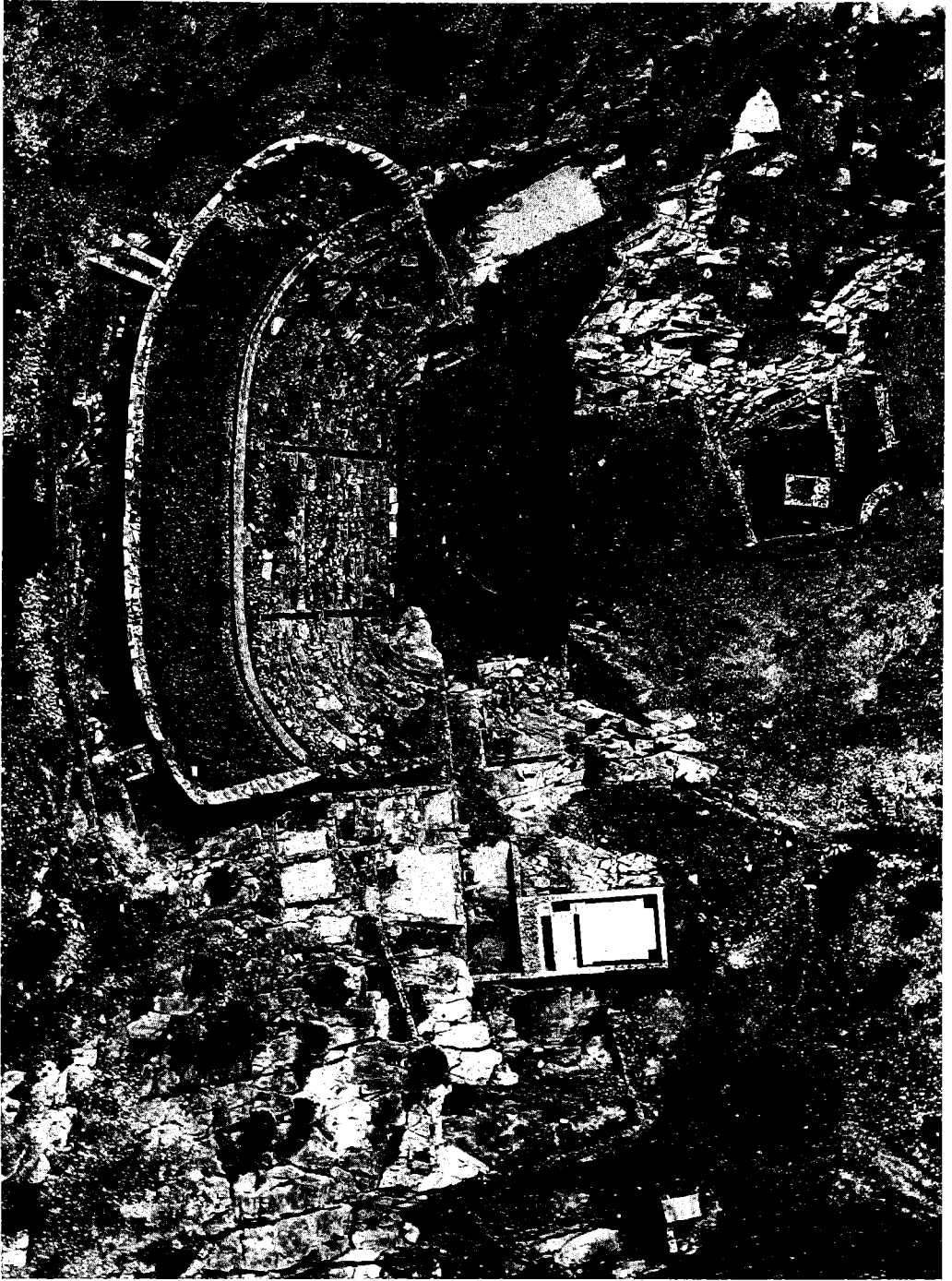
<sup>12</sup> *Ibid.* S. 54.

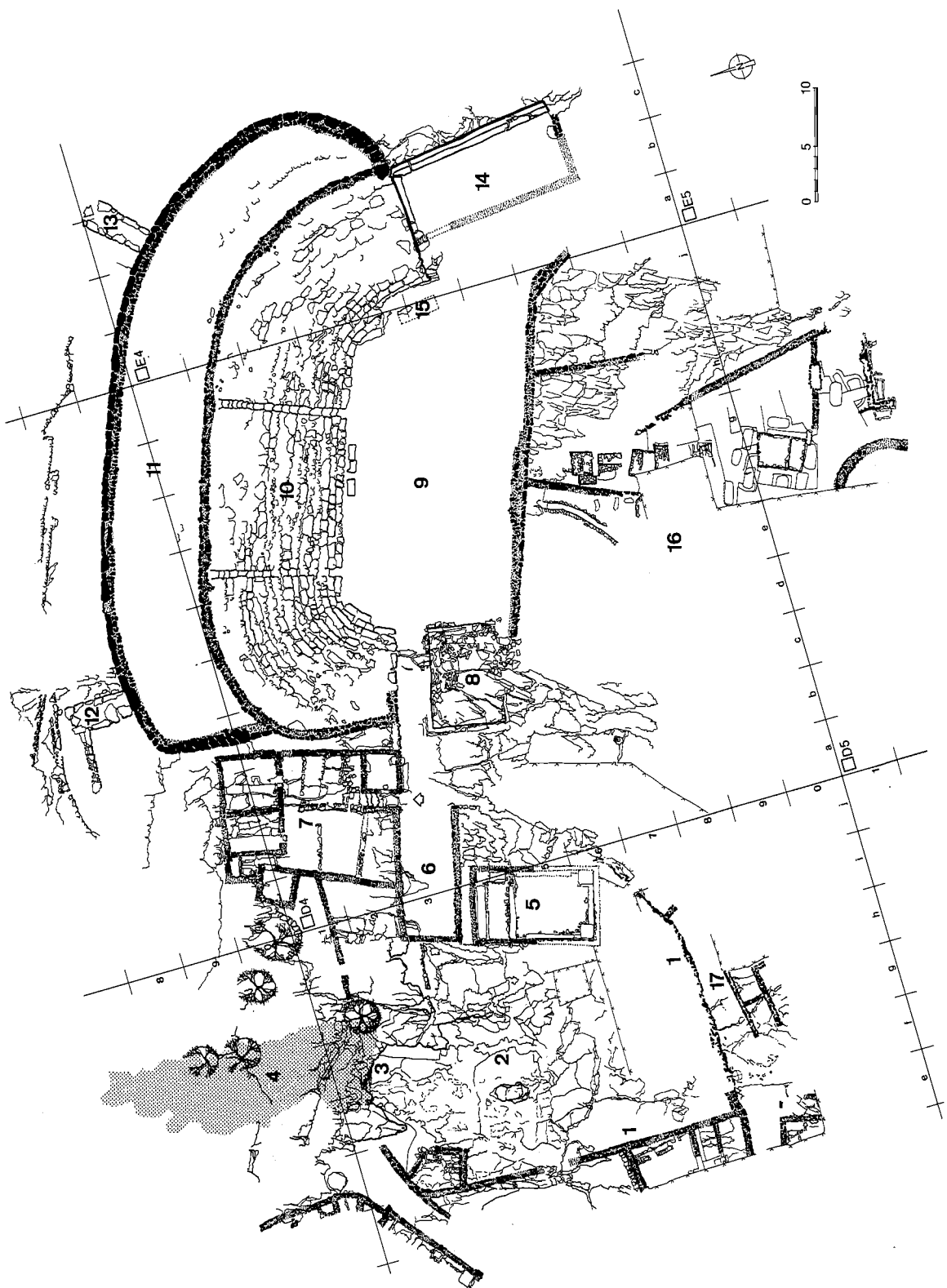
Auch die Tatsache, daß die Nekropole unmittelbar an das Dionysos-Heiligtum grenzt, weist darauf hin, daß wir es hier mit einer wichtigen Grabstätte zu tun haben: bisher sind 63 Gräber freigelegt worden. Weitere Ausführungen zu diesem Aspekt würden den Rahmen dieses Beitrags sprengen. Es wäre auch noch verfrüht, Schlüsse zu ziehen, solange die Nekropole nicht vollständig ausgegraben ist. Die Frage, ob es sich hier um einen Friedhof für Agathoi handelt, wird später eingehend erforscht werden müssen.

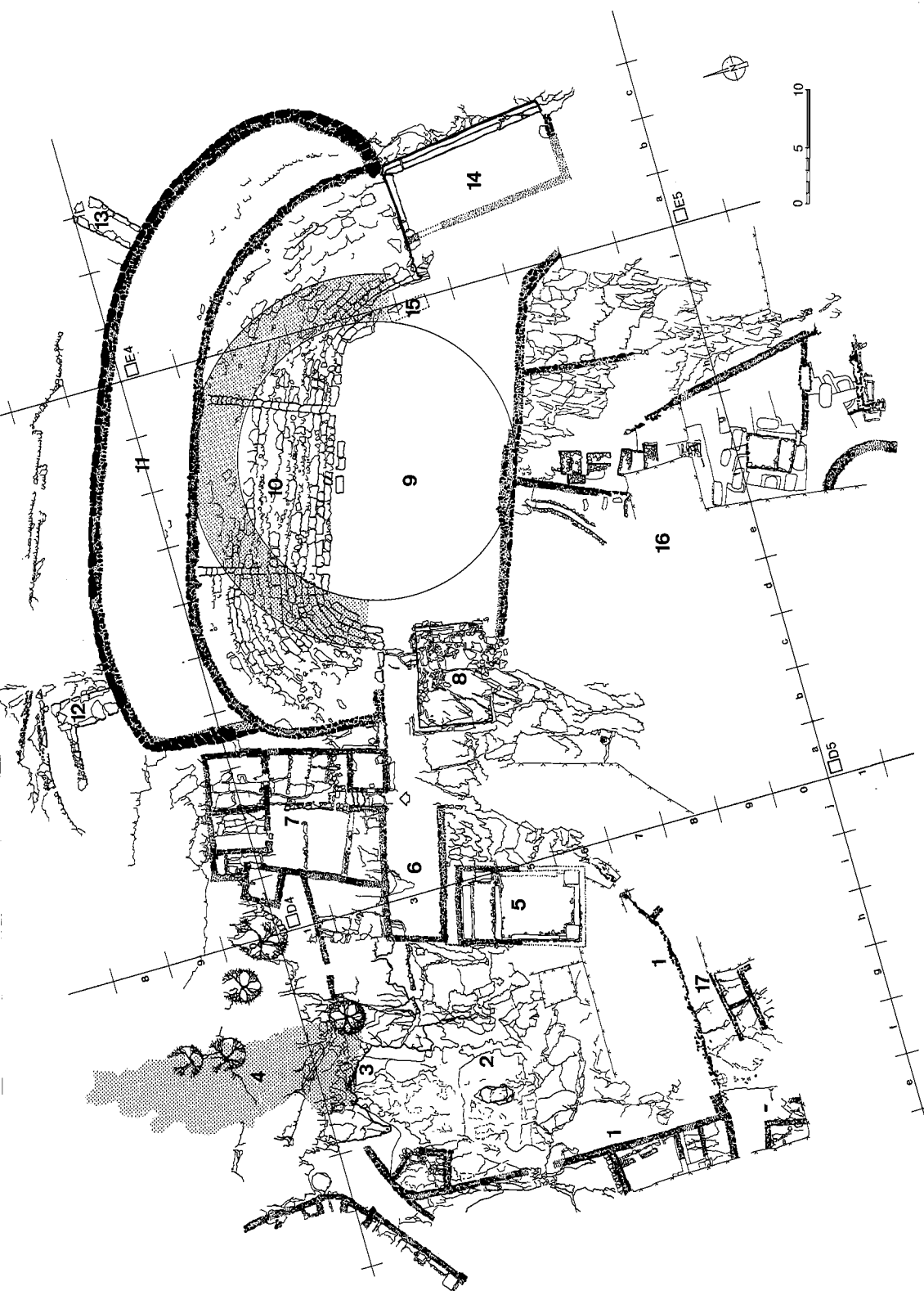
Wie sieht die Situation nördlich des Theaters aus? Hier verläuft in einer Entfernung von ca. 12,5 Meter parallel zu der aus dem 5. Jahrhundert stammenden Analemmamauer des Koilon, über eine Länge von gut 25 Meter eine große Terrassenmauer, was die Vermutung nahelegt, daß sich hier ein wichtiges Gebäude befand. Wenn wir das Mauerwerk in Betracht ziehen, was an und für sich zwar kein gewichtiges Argument ist, könnte die Mauer aus der ersten Hälfte des 5. Jahrhunderts stammen. Der verfügbare Raum zwischen dieser Terrassenmauer und der Nekropole beträgt maximal 42 Meter, aber diese freie Fläche konnte nicht vollgebaut werden, weil man auch im 4. Jahrhundert noch einen ca. 6 Meter breiten Streifen freiließ. Insgesamt standen also 36 Meter zur Verfügung für den Bau des Theaters. Ein weiterer Aspekt ist das Verhältnis von der Oberfläche der Orchestra zu derjenigen des Koilon<sup>13</sup>. Die Oberfläche der Orchestra beträgt 443 m<sup>2</sup>, wovon etwa 40 für die Skene abgezogen werden müssen<sup>14</sup>. Das Koilon aus dem 5. Jahrhundert mißt 635,25 m<sup>2</sup> (mit 20 Rängen für ca. 2000 Zuschauer); die Erweiterung des Koilon im 4. Jahrhundert beträgt 515 m<sup>2</sup>. Mit anderen Worten: im 5. Jahrhundert war das Verhältnis der Orchestra zum Koilon 37,38% / 59%; im 4. Jahrhundert änderte sich dieses zu 25,29% / 72%. Dies bedeutet also, daß im 5. Jahrhundert die Orchestra im Verhältnis zum Koilon sehr groß war und daß, wenn man eine runde Orchestra mit gleich großer Oberfläche beabsichtigt haben sollte, jene einen Durchmesser von ca. 23,75 Metern hätte haben müssen.

<sup>13</sup> Meinen Dank möchte ich hierbei Herrn Ing. B. HEIREMANS und Herrn Dr. C. IMPENS aussprechen, denen es gelungen ist, die fast unmögliche Berechnung dieser völlig unregelmäßigen Oberfläche durchzuführen, indem sie die einzelnen Teile des Planes auf Polyester ausgeschnitten und bis auf 1 mg. gewogen haben. Als Referenz wurde eine Oberfläche, die auf dem Gelände 25 m<sup>2</sup> entspricht, wiederum gewogen. Das Ergebnis betrug 123 mg. Jedesmal wurden etwa 5 Kontrollmessungen durchgeführt.

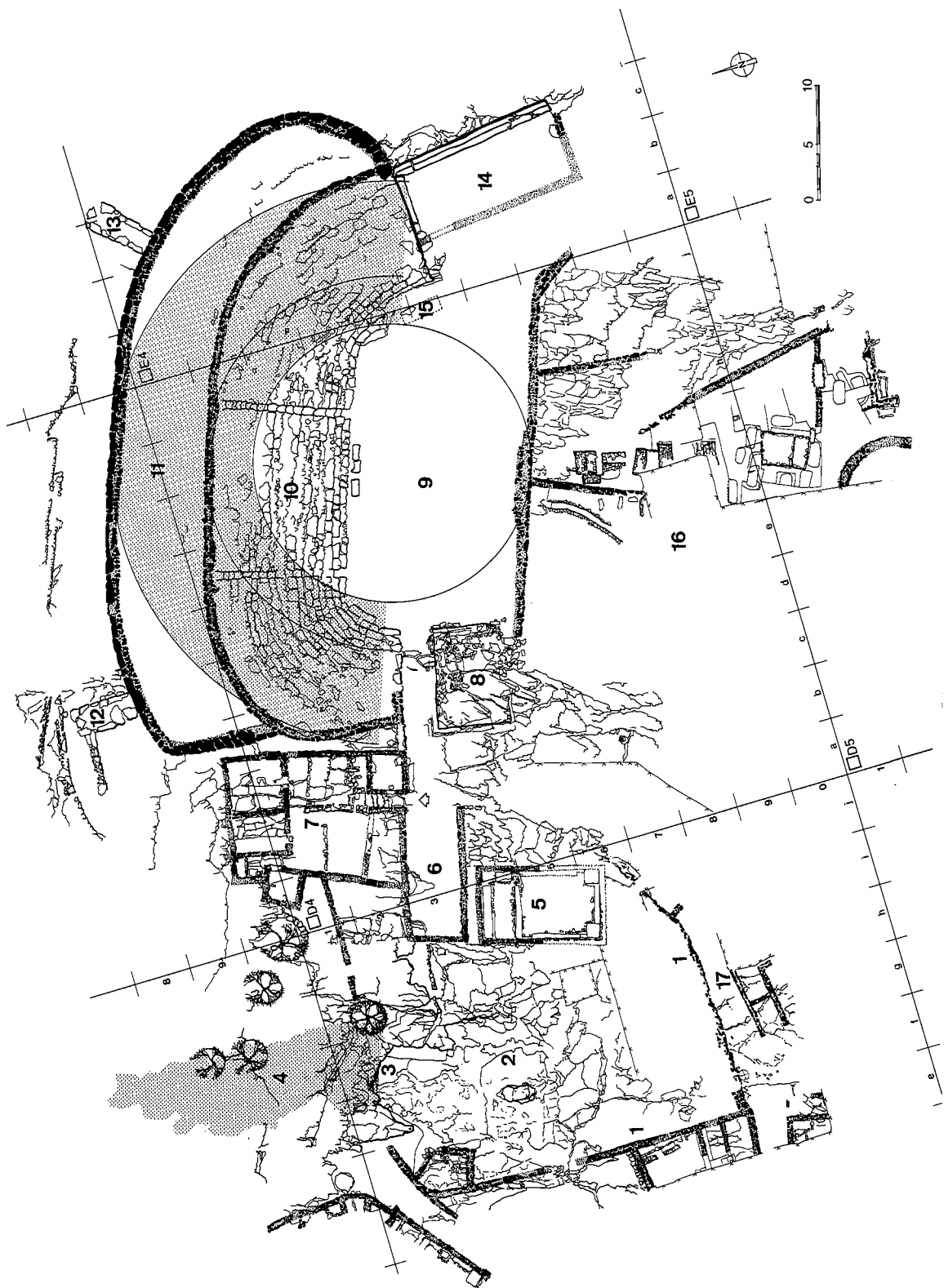
<sup>14</sup> H. VAN LOOY, *Het probleem van de Skene. Thorikos, het leven in een oudgriekse mijnstad* (Gent, 1986) S. 47.











Es ist nicht einfach, Vergleiche mit anderen Theatern anzustellen, weil man in den meisten Fällen nicht über genaue Oberflächenangaben oder Masse verfügt. Im Vergleich zu Thorikos beträgt die Orchestra in Epidauros  $323.49 \text{ m}^2$  bei einem Durchmesser von 23 Meter, das Koilon mißt  $5870 \text{ m}^2$ , was ein Verhältnis von 5.22% / 94.71% ergibt, ein Koilon mit einer Zuschauerkapazität von 12.000 bis 12.500 Personen<sup>15</sup>. Zur Zeit des Lykurg hatte die Orchestra des Dionysostheaters in Athen einen Durchmesser von 19.58 Metern und eine Oberfläche von  $300.95 \text{ m}^2$ , das Koilon zählte 78 Ränge und dürfte etwa 14.000 Zuschauer aufgenommen haben. Bei großen Theatern mit einer Kapazität von 12.000 bis 14.000 Zuschauern, die also sechs- oder siebenmal den Umfang des Theaters in Thorikos haben, schwankt die Oberfläche der Orchestra um die  $300 \text{ m}^2$ , was offenbar als die Ideallnorm für Theateraufführungen betrachtet wurde. In kleineren Theatern, wie z.B. demjenigen des Amphiareion in Oropos, das vermutlich für musische Wettbewerbe benutzt wurde, beträgt die Oberfläche nur  $119.92 \text{ m}^2$ . In Thorikos ist nicht nur die Form merkwürdig, sondern auch das Verhältnis des relativ kleinen Koilon zu der sehr geräumigen Orchestra, vor allem im 5. Jahrhundert. Es versteht sich von selbst, daß dies bewußt und gewollt so geschah.

Hätte man in Thorikos an der klassischen Form festhalten wollen und hätte man für das Koilon dieselbe Nordgrenze beibehalten wollen, dann wäre das Koilon bestimmt viel zu klein ausgefallen:  $206 \text{ m}^2$  für ca. 665 Zuschauer (Abb.). Für den Fall, daß man doch 2000 Zuschauer unterbringen wollte, mußte man das halbrunde Koilon um 7 Meter nordwärts vergrößern, und dann hätte sich diese Mauer nur 1.5 Meter von der aus dem 4. Jahrhundert stammenden Analemmamauer befunden. Und dies wollte man im 5. Jahrhundert offenbar vermeiden. Übrigens hätte der halbrunde Plan weder den Dionysos-Tempel, noch den östlichen Saal beeinträchtigt; im Zentrum hätte man etwas mehr Felsen für die Orchestra abbauen müssen, die Analemmamauer hätte im Norden etwas höher werden müssen, aber insgesamt wäre sie auch etwas kürzer gewesen. Alles im allem kann man sich fragen, ob es tatsächlich wirtschaftliche Gründe ("a small saving of material and labor"<sup>16</sup>) oder bestimmte Terrainschwierigkeiten waren, welche die

<sup>15</sup> A. VON GERKAN & W. MÜLLER - WIENER, *Das Theater von Epidauros* (Stuttgart, 1961) S. 37, Fußnote 10. Normalerweise rechnet man 0.50 m. pro Zuschauer. In der Antike dürfte der Sitzplatz etwas knapper bemessen gewesen sein: 0.30 bis 0.40 m. Dies bedeutet  $0.47 \text{ m}^2$  bis  $0.32 \text{ m}^2$  pro Person, was für ein Theater wie Epidauros tatsächlich einen Unterschied von ca. 2000 Zuschauern ausmacht.

<sup>16</sup> Vgl. W. Miller, *op. cit.*, S. 4.

Form des Koilon nahegelegt haben. Das Rätsel, was sich im 5. Jahrhundert unmittelbar nördlich des Theaters befunden habe, bleibt ungelöst. Und warum hat man damals auf jeden Fall jenen freien Raum aussparen wollen? Verließ dort ein wichtiger Ost-West-Verbindungsweg? Dies kann nicht ausgeschlossen werden. Sogar im 4. Jahrhundert hat man den Durgang offen gehalten, indem man eine kleine Pforte unter der westlichen Rampe hindurch baute.

Und schließlich, weshalb gab es jenes ungewöhnliche Verhältnis zwischen Koilon und Orchestra? Heute wird überwiegend angenommen, daß das Gebäude, am Anfang ganz bestimmt, für andere Zwecke als Theateraufführungen verwendet wurde. Epigraphische Beweise gibt es lediglich dafür, daß es im 4. Jahrhundert für Theaterzwecke benutzt wurde. Die Frage lautet, ob der Ort in seiner ältesten und primären Funktion keine Kultstätte gewesen ist. In einem der kleinen Fragmente aus der Erigone von Eratosthenes soll stehen: Εἰσότε δὴ Θορικοῦ καλὸν ἵκονεν ἔδος<sup>17</sup> und soll Dionysos, auf dem Wege zum Hause des Semachos, in Thorikos an Land gegangen sein. Wir dürfen auch nicht vergessen, daß sich in der Antike das Theater direkt am Meer befand. Auf den ersten Blick wäre man geneigt, in dieser Erklärung irgendeine spätere Fassung zu erkennen, die unter dem Einfluß der Demeter-Legende entstanden wäre, aber die Tatsache, daß die erhaltenen Reste des Dionysos-Tempels in Thorikos etwa hundert Jahre älter sind als jene des Demeter-Tempels, scheint doch eher die Originalität dieser Fassung zu bestätigen. Dionysos soll in Thorikos in erster Linie eine chthonische Gottheit gewesen sein. Die gesamte Anlage aus dem 5. Jahrhundert (und das war ein größerer und verbesserter Bau im Vergleich zu der archaischen Anlage) bestätigt diese Interpretation: Tempel, Altar, Leschè<sup>18</sup> und Nekropole. Es fällt wohl auf, daß die Leschè und nicht der Altar, sich auf der Achse des Tempels befindet. Ich wäre folglich dazu geneigt, diesem Saal eher eine religiöse als eine politische Funktion zuzuschreiben. Es gibt also triftige Gründe für die Annahme, daß die Orchestra ursprünglich bereits in der archaischen Periode, eine Kultstätte war, die sich später zu einem politischen Treffpunkt entwickelte: zu einer Agora mit religiösen und politischen Funktionen. Dies könnte auch erklären, warum man die Orchestra so monumental gestaltet hat.

<sup>17</sup> J.U. POWELL, *Collectanea Alexandrina* (Oxford, 1925) S. 64.

<sup>18</sup> Es handelt sich hier wohl um einen einzigen großen Saal, in dessen südwestlicher Ecke der ὄρος in den Fels gehauen ist. Die spätere Einteilung in zwei kleinere Räume, wie sie auf allen früheren Plänen verzeichnet ist, stammt aus dem 19. Jahrhundert.

## La caricature d'un banquier à son comptoir. A propos d'une terre cuite d'Égypte de l'ancienne Collection Ernst von Sieglin

Georges NACHTERGAEEL

Dans son récent ouvrage sur *La vie financière dans le monde romain*, Jean Andreau a fait la synthèse de nos connaissances sur la *mensa*, la boutique et le comptoir du manieur d'argent professionnel<sup>1</sup>. Il a soumis à un nouvel examen l'ensemble des reliefs funéraires romains sur lesquels – mis à part un fragment de verre doré du cimetière de Callixte à Rome<sup>2</sup> – repose l'essentiel de notre information. Après avoir défini les critères qui permettent d'éviter la confusion avec les scènes de vente dans des boutiques et les scènes de paiement, de calcul ou de vérification de comptes, il a retenu quatre monuments d'Italie, datables de la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle et du III<sup>e</sup> siècle de notre ère<sup>3</sup>. Ce sont trois reliefs de Rome, respectivement conservés au Musée du Vatican<sup>4</sup>, au Musée National Romain<sup>5</sup> et au Palais Salviati alla Lungara<sup>6</sup>, et un relief

<sup>1</sup> Jean ANDREAU, *La vie financière dans le monde romain: les métiers de manieurs d'argent (IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. – III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.)*. Bibl. Éc. franç. d'Ath. et de Rome, fasc. 265 (Rome, 1987) pp. 445-483.

<sup>2</sup> J. ANDREAU, *op. cit.*, pp. 213-214; 467-468 et fig. 7. Également reproduit dans Raymond BOGAERT, *Les dépôts, le crédit et le commerce de l'argent à travers les âges* (Anvers, 1988) p. 15.

<sup>3</sup> J. ANDREAU, *op. cit.*, p. 476, n.126, mentionne un cinquième relief, de Rome, édité dans Antonio GIULIANO (a cura di), *Museo Nazionale Romano. Le Sculture*, I, 3 (Rome, 1982) pp. 169-172 et fig. Ce relief se distingue des autres par sa date (fin de la période républicaine – période augustéenne) et par la scène qu'il représente (le banquier porte la toge au lieu de la tunique; il est assis, non devant un comptoir aux parois closes, mais devant une table à quatre pieds). Remarquons toutefois, à droite de la table, l'étagère (ou la cassette), dont il sera question ci-dessous. – Sur d'autres reliefs tels que ceux de Buzenol, de Mannheim, de Saintes et de Belgrade, dont l'interprétation n'est pas sûre, voir J. ANDREAU, *op. cit.*, pp. 476-478.

<sup>4</sup> J. ANDREAU, *op. cit.*, pp. 474-475 et fig. 13 (intervertir les légendes des fig. 12 et 13).

<sup>5</sup> J. ANDREAU, *op. cit.*, p. 476 et fig. 14.

<sup>6</sup> J. ANDREAU, *op. cit.*, p. 475 et fig. 12 (voir aussi fig. 18: reconstitution

de Ravenne<sup>7</sup>. Ces monuments représentent le manieur d'argent vêtu d'une tunique et parfois d'un manteau, debout ou assis derrière le comptoir, où il se tient généralement seul (sur le relief du Musée National figurent deux associés). Tantôt il examine des pièces de monnaie ou reçoit un client, tantôt un jeune assistant, vêtu de la tunique, s'affaire à ses côtés en portant un sac d'argent sur l'épaule. Le comptoir, qui vient jusqu'aux hanches ou à la taille, est une table rectangulaire dont trois côtés sont fermés; la face antérieure est divisée en panneaux moulurés, parfois décorés de larges disques en relief. Exception faite du monument du Musée National, où la table est vide, un objet de forme polygonale est posé à l'extrémité droite du meuble. Sur les reliefs du Musée du Vatican et du Palais Salviati, il pourrait s'agir d'une étagère, qui s'élève jusqu'à la hauteur des yeux; sur celui de Ravenne, l'objet, rectangulaire et bas, laisse échapper une douzaine de pièces de monnaie: il semble avoir la forme d'une cassette, posée à plat, ouverte sur la table<sup>8</sup>.

Ces quatre reliefs, dont l'iconographie est homogène, présentent le banquier pris sur le vif, à sa *mensa*, dans l'exercice de sa profession. " 'L'homme au comptoir', conclut J. Andreau<sup>9</sup>, c'est le changeur-banquier. Il en existait au cours de l'époque hellénistique, — les *argentarii*. Il en existe de nouveau au cours de la période III [de 100-140 à 260-300 après J.-C.], — les *nummularii*. Ces quatre reliefs funéraires représentent des *nummularii*."

Les recherches de J. Andreau portent sur Rome et les régions de l'Empire où l'on parle le latin. Pour le monde grec, de la fin du VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. au début du III<sup>e</sup> siècle après J.-C. — l'Égypte mise à part —, il faut se référer à l'ouvrage classique de Raymond Bogaert, *Banques et banquiers dans les cités grecques*, publié à Leyde en 1968. Au chapitre de "l'Organisation générale des banques", l'auteur relève l'absence de documents figurés comparables aux reliefs romains, et, sans le concours de l'image, se fonde sur les textes pour décrire l'équipement du banquier.

moderne de la *mensa*, au Musée de la Civilisation Romaine à Rome). Le relief est également reproduit dans R. BOGAERT, *op. cit.*, p. 13.

<sup>7</sup> J. ANDREAU, *op. cit.*, pp. 473-474 et fig. 11.

<sup>8</sup> Selon J. ANDREAU, *op. cit.*, p. 474, la cassette est probablement un *fiscus*, destiné au transport de l'argent. De même, une cassette ou un coffret (au lieu d'une étagère) pourrait figurer sur les reliefs du Musée du Vatican et du Palais Salviati. À propos de ce dernier, R. BOGAERT, *op. cit.*, p. 13, parle d'un "écran qui soustrait l'argent et les documents aux regards des curieux".

<sup>9</sup> *Op. cit.*, p. 476. Les *nummularii* de la période III "pratiquaient l'essai des monnaies et le change, fournissaient un service de caisse et le double service de dépôt et de crédit".

"L'équipement matériel d'une *trapeza*, dit-il (p. 376), comportait le comptoir ou la table, installée quelque part sur le marché ou près du port ou dans un portique, et la maison du banquier située ailleurs en ville... (Les trapézites) ou leurs employés se rendaient... journellement à l'emplacement de la banque avec les livres, l'argent de la caisse et les monnaies étrangères nécessaires aux opérations du jour... *Εὔλον* désigne le meuble principal de la banque, la *τράπεζα*, la table du changeur." Ce bref extrait suffit à montrer que, dans son ensemble, l'installation du trapézite est comparable à celle que, du côté romain, nous font connaître les reliefs d'Italie: la *τράπεζα* et la *mensa* ont la même fonction et sont probablement de même type.

En ce qui concerne l'Égypte, au sujet de laquelle R. Bogaert prépare une monographie, cette permanence des usages grecs en matière d'équipement est confirmée par un témoignage, inattendu peut-être, que nous voudrions verser au dossier iconographique, somme toute assez maigre, de la période impériale. Il s'agit d'une figurine en terre cuite de l'ancienne Collection Ernst von Sieglin, éditée par Joseph Vogt<sup>10</sup> et conservée au Württembergisches Landesmuseum de Stuttgart<sup>11</sup>. Elle représente la caricature de "l'homme au comptoir" sous les traits d'un cynocéphale (voir la pl. ci-après). Derrière une *trapeza* assez haute, le personnage est probablement assis et regarde droit devant lui, impassible. Il porte un manteau couvert d'un capuchon rabattu sur le dos, avec pans croisés sur la poitrine. Il a les bras velus, à demi dégagés du vêtement. Sa main gauche tient un pan du capuchon, à la hauteur du cou. Sa droite est posée sur le comptoir, qui est couvert d'une vingtaine de pièces de monnaie. À l'extrémité droite est posé un objet assez bas (moins de 20 cm de hauteur, si les proportions sont respectées), qui ressemble plus à une cassette qu'à une étagère: quatre anneaux sur le plan incliné et une bande ondulée sur le petit

<sup>10</sup> *Die griechisch-ägyptische Sammlung Ernst von Sieglin. Terrakotten. Expedition Ernst von Sieglin II, 2* (Leipzig, 1924) p. 147 et pl. 60,4. — Le présent article était à l'impression quand nous avons pris connaissance d'une figurine identique, conservée à l'Institut Archéologique de l'Université de Zurich (Inv. 1428, anc. Collection Steger), qui est éditée dans *Das Tier in der Antike. Ausgestellt im Arch. Inst. der Univ. Zürich*, 1974, p. 20, 119 et pl. 21.

<sup>11</sup> Inv.2 850. Argile gris clair, H. 13,3 cm. Face moulée, revers sommairement modelé. Traces de lait de chaux. — Nous remercions vivement Madame Margret Honroth, Conservateur du Württembergisches Landesmuseum de nous avoir fourni la photographie de la statuette (Nég. Ant. 2778) et de nous avoir donné l'autorisation de la publier.

côté pourraient représenter la fermeture du couvercle et la sangle pour le transport. La face antérieure du comptoir est rectangulaire et fermée: elle se compose d'un large panneau bordé de deux traverses et couvert de huit bandes verticales, décorées chacune de trois disques. Le rebord inférieur gauche est en saillie, brisant légèrement la frontalité de la composition.

Dans le recueil de J. Vogt, cette terre cuite est présentée comme "Karikatur eines Wechslers". Au moyen des critères définis par J. Andreau, nous pouvons vérifier le bien-fondé de cette identification en constatant que la table-comptoir est l'attribut essentiel du personnage, que la mise en scène souligne le rapport direct qui unit l'un à l'autre, et troisièmement, que le personnage ne porte pas la toge, mais un manteau avec capuchon, qui doit le protéger contre les intempéries auxquelles l'expose sa profession exercée en plein air. Aussi bien la figurine présente-t-elle plusieurs analogies avec les reliefs funéraires cités plus haut: la position du banquier, le port du manteau, l'argent sur la table, le décor des disques sur la face du comptoir, et, en particulier, l'objet posé à droite (une cassette apparemment), pour ainsi dire identique à celui que l'on voit sur le relief de Ravenne.

Cette statuette d'Égypte, dont la provenance précise reste inconnue<sup>12</sup>, ne peut être datée que de façon approximative, d'après des critères stylistiques et techniques, et par comparaison avec d'autres terres cuites. Mise à part l'originalité de l'image, les caractéristiques de la facture, susceptibles de fournir des points de repère chronologiques, sont les suivantes: présentation frontale et proportions équilibrées, naturel de la face avec petits yeux globulaires, plis symétriques du vêtement, relief quelque peu émoussé et retouché à l'ébauchoir (museau, plis, lignes du comptoir), partie gauche de la base en saillie, petits disques du comptoir figurés en pastillage<sup>13</sup>. Ces critères nous orientent vers les I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> siècles après J.-C. Sans essayer de préciser davantage, nous

<sup>12</sup> L'argile grise est utilisée à Alexandrie et à Memphis dès l'époque hellénistique; elle se trouve au Fayoum aussi, où, à l'époque impériale, elle sert surtout à la fabrication de lampes en forme de grenouille.

<sup>13</sup> Le vêtement, qui se compose sans doute de la *paenula* et du *cucullus* (ou peut-être du *bardocucullus* des singes domestiques, dont parle Martial, *Epigr.* XIV, 128), ne fournit pas d'indice précis, parce que le manteau à capuchon, connu déjà à l'époque hellénistique, reste en usage jusqu'à la fin de l'Antiquité. Cf. Waldemar DEONNA, *De Téléphore au "moine bourru". Dieux, génies et démons encapuchonnés*. Coll. Latomus 21 (Berchem-Bruxelles, 1955) pp. 16-21.

citerons trois pièces apparentées, qui portent la marque de la même époque. Les deux premières appartiennent à l'ancienne Collection Carl Maria Kaufmann, que vient de rééditer Eva Bayer-Niemeier: l'une, du I<sup>er</sup>/II<sup>e</sup> siècle, représente un cynocéphale accroupi, vêtu du manteau à capuchon; l'autre est une tête fragmentaire de cynocéphale, de la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle<sup>14</sup>. La troisième campe un cynocéphale en toge, cité ci-après, qui se situe au II<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup>. Par contre, dès la première moitié du siècle suivant, les Thots cynocéphales exhumés à Memphis et à Héracléopolis Magna se caractérisent par un modelé plus sommaire et des formes plus abstraites<sup>16</sup>.

Le cynocéphale banquier représente la parodie animale d'une activité humaine<sup>17</sup>. L'image, qui vise à faire rire aux dépens de son modèle, correspond avec beaucoup de réalisme aux représentations conventionnelles du banquier malhonnête que critiquent les philosophes et les comiques<sup>18</sup>: dans la tradition grecque, en effet, le

<sup>14</sup> Eva BAYER-NIEMEIER, *Griechisch-römische Terrakotten*. Liebieghaus-Museum alter Plastik. Bildwerke der Sammlung Kaufmann. I (Melsungen, 1988) p. 242, 582 et pl. 102,3; p. 242, 581 et pl. 103,1. L'ouvrage comporte une introduction générale à l'étude des terres cuites d'Égypte (pp. 11-57), en grande partie consacrée à l'évolution du style et aux questions de chronologie.

<sup>15</sup> Voir n.22. Notre datation se fonde sur la forme des yeux et des plis du vêtement.

<sup>16</sup> Cynocéphale de Memphis: William M. FLINDERS PETRIE dans R. ENGELBACH, *Riqqeh and Memphis VI*. British School of Arch. in Egypt 19 (Londres, 1915) pl. 61,45 (2<sup>e</sup> rangée, à gauche). Pour la date, cf. Georges NACHTERGAEEL, *Les terres cuites "du Fayoum" dans les maisons de l'Égypte romaine*. Chron. d'Égypte 60 (1985) N<sup>os</sup> 119-120, p. 233.

— Cynocéphale d'Héracléopolis: W.M.F. PETRIE, *Roman Ehnasya (Herakleopolis Magna) 1904*. Special Extra Publication of the Egypt Expl. Fund (Londres, 1905) pl. 48,66 (cf. pl. 45,2). Voir aussi les cynocéphales du III<sup>e</sup> s. et du IV<sup>e</sup>/V<sup>e</sup> s. de la Collection Kaufmann: E. BAYER - NIEMEIER, *op. cit.*, pp. 242-243, 580, 583-584 et pl. 102, 2; 103,2; 102,4.

<sup>17</sup> Sur la parodie animale dans les arts hellénistique et romain, voir l'étude de Philippe BRUNEAU, *Ganymède et l'aigle: images, caricatures et parodies animales du rapt*. Bull. Corr. Hell. 86 (1962) pp. 193-228, 21 figg. (en particulier, IV, pp. 210-228: *Parodies animales*). Cf. aussi Jean-Pierre CEBE, *La caricature et la parodie dans le monde romain antique, des origines à Juvénal*. Bibl. Éc. franç. d'Ath. et de Rome, fasc. 206 (Paris, 1966) pp. 359-360. — Deux espèces de singes ont été domestiqués en Égypte ancienne: les cercopithèques et les cynocéphales. Cf. Emma BRUNNER-TRAUT, *Affe*. Lexikon der Ägyptologie I (1975) coll. 83-85. Le cynocéphale mâle personnifie Thot, inventeur du langage et de l'écriture, mais aucun indice ne permet de déceler ici une allusion burlesque à l'animal divin.

<sup>18</sup> Sur la réputation des banquiers grecs, voir R. BOGAERT, *Banques et banquiers*, pp. 393-395. En établissant une nette distinction entre les sources,



singe symbolise la fourberie et la laideur<sup>19</sup>. Au répertoire des terres cuites d'Égypte, où s'exprime assez souvent un penchant pour le grotesque, le motif de la caricature animale a inspiré un certain nombre de compositions, les unes simplement amusantes, les autres plus corrosives: parmi celles qui se rapprochent le plus de la nôtre, citons l'âne professeur<sup>20</sup>, l'âne maître d'école au milieu de sa classe de cynocéphales<sup>21</sup> ou encore le singe magistrat (ou savant?) ithyphallique, vêtu de la toge, tenant un rouleau de papyrus et des tablettes<sup>22</sup>. Ce motif dérive des traditions artistiques et littéraires de l'époque pharaonique qu'illustrent, entre autres, des papyrus et des ostraca figurés représentant des scènes humoristiques ou satiriques, tirées de contes surtout, où des animaux prennent la place des hommes dans les activités de la vie quotidienne<sup>23</sup>.

Cette interprétation, il est vrai, n'est pas la seule possible. Compte tenu de la vogue des spectacles d'animaux savants dans le monde gréco-romain<sup>24</sup>, notre cynocéphale pourrait jouer le rôle du

l'auteur souligne que les discours judiciaires et les inscriptions nous font connaître des banquiers honnêtes.

<sup>19</sup> Cf. William C. McDERMOTT, *The Ape in Antiquity*. The Johns Hopkins University Studies in Archaeology 27 (Baltimore, 1938) pp. 109-157. C'est sans doute pour sa fourberie ou simplement à cause de sa profession qu'à l'époque de Néron, l'usurier Panérôs avait été surnommé "Cercopithecus" (Suétone, *Néron*, 30,5).

<sup>20</sup> Quatre exemplaires différents (L'âne est en toge et porte parfois un rouleau de papyrus): voir E. BAYER - NIEMEIER, *op. cit.*, p. 247, 604 et pl. 106,1 (l'auteur cite deux autres exemplaires); Evaristo BRECCIA, *Terrecotte figurate greche e greco-egizie del Museo di Alessandria*. Mon. de l'Ég. gr.-rom. II, 2 (Bergame, 1934) p. 54, 357 et pl. 78,408. La même image figure sur un manche de couteau en bronze d'époque romaine: Helbig<sup>4</sup> I (1963) p. 226, 286B (Klaus Parlasca).

<sup>21</sup> Lampe bilychne conservée au Musée du Louvre: Ph. BRUNEAU, *op. cit.*, p. 213; J.-P. CÈBE, *op. cit.*, pl. 17,3; Achille ADRIANI, *Lezioni sull'arte alessandrina* (Naples, 1972) pp. 195-196 et pl. 66,3. Sur l'origine égyptienne de la pièce, voir Paul PERDRIZET, *Les terres cuites grecques d'Égypte de la Collection Fouquet* (Nancy-Paris-Strasbourg, 1921) p. 149-150.

<sup>22</sup> Robert A. LUNSINGH SCHEURLEER, *Terracotta's uit Egypte*. Hermeneus 48 (1976) N° 3, pp. 82-83 et fig. 78 (Amsterdam, Allard Pierson Museum).

<sup>23</sup> Cf. Emma BRUNNER-TRAUT, *Fabel*. Lexikon der Ägyptologie II (1977) coll. 68-74, et Loretta DEL FRANCIA, *Scènes d'animaux personnifiés dans l'Égypte pharaonique et copte. À propos d'une peinture de Baouit*. Acts of the Second Intern. Congress of Coptic Study, Roma, 1980 (Rome, 1985) pp. 31-57, nombr. figg.

<sup>24</sup> Sur les spectacles d'animaux, voir Ph. BRUNEAU, *op. cit.*, pp. 216-217, et, plus particulièrement, sur les talents des singes, voir W.C. McDERMOTT, *op. cit.*, pp. 137-140; Ach. ADRIANI, *op. cit.*, pp. 194-195 et pl. 65, 1-3 (montreurs de

banquier — personnage stéréotypé de la comédie — dans une exhibition ou même dans une scène de mime. Des terres cuites comme celles du singe gladiateur ou du singe cocher sur le char de course reproduisent peut-être des "numéros" de ce genre<sup>25</sup>. Mais cette explication paraît moins probable que la précédente, qui situe la figurine dans le contexte de la tradition égyptienne.

Récapitulons. La terre cuite de l'ancienne Collection von Sieglin apporte, avec un brin d'humour, un témoignage concret sur l'équipement matériel d'une banque grecque en Égypte. Cette image de la *trapeza* — la seule que nous ayons conservée, semble-t-il — illustre de façon suggestive les données fournies çà et là par les textes, sur lesquelles se fondent les descriptions modernes. Pour ce qui est de la partie latine de l'Empire romain, le banquier au comptoir était connu par quelques reliefs d'Italie, datables des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles: la présente pièce, qui en est le parallèle exact, du I<sup>er</sup> ou du II<sup>e</sup> siècle, accroît la documentation figurée de l'époque impériale en l'étendant à l'Égypte. Le banquier, représenté sous les traits d'un cynocéphale, est assimilé à un fourbe, laid physiquement, laid moralement: cette image est conforme à la tradition parodique égyptienne et sa charge satirique vise le personnage conventionnel du financier grec, tel qu'il apparaît dans la littérature classique. La statuette, discrètement malicieuse, campe une scène originale dans un décor réaliste et précis. Gardons-nous néanmoins de la considérer comme le clou de toute la collection: de nombreuses autres terres cuites de l'Égypte gréco-romaine, religieuses ou profanes, fournissent une documentation expressive, exceptionnelle-

singes); J.M.C. TOYNBEE, *Animals in Roman Life and Art*. Aspects of Greek and Roman Life (Ithaca, 1973) pp. 55-60.

<sup>25</sup> Singes gladiateurs: Paul GRAINDOR, *Terres cuites de l'Égypte gréco-romaine* (Anvers, 1939) pp. 148-149, 68 et pl. 22 (2 exemplaires apparentés cités en note). Singes cochers: Wilhelm WEBER, *Die ägyptisch-griechischen Terrakotten*. Königl. Museen zu Berlin. Mitt. aus der äg. Samml. II (Berlin, 1914) p. 234, 410-411 et pl. 37.

En général, les éditeurs présentent ces figurines comme des caricatures. D'après les témoignages littéraires (rassemblés par W.C. McDERMOTT, *op. cit.*, pp. 137-138), il pourrait s'agir d'exhibitions.

ment variée, sur de multiples aspects de la vie sociale aux bords du Nil<sup>26</sup>.

*Addendum:*

Le présent article était à l'impression quand nous avons pris connaissance d'une figurine identique, conservée à l'Institut Archéologique de l'Université de Zurich (Inv. 1428, anc. Collection Steger), qui est éditée dans *Das Tier in der Antike*. Ausgestellt im Arch. Inst. der Universität Zürich, 1974, p. 20, 119 et pl. 21.

<sup>26</sup> Outre la synthèse de Wilhelm HORNPOSTEL et Hans-Peter LAUBSCHER, *Terrakotten*. Lexikon der Ägyptologie VI (1986) coll. 425-456 (avec analyse du répertoire et abondante bibliographie), voir la monographie désormais classique de Françoise DUNAND, *Religion populaire en Égypte romaine. Les terres cuites isiaques du Musée du Caire*. Ét. prélim. aux relig. orient. 76 (Leyde, 1979). Cf. aussi les observations de Reinhold SCHOLL, *Sklaverei in der Arbeitswelt der Antike im Lichte der verschiedenen Quellenkategorien*. Gymnasium 93 (1986) p. 495, qui annonce une recherche sur les représentations d'esclaves dans les terres cuites d'Égypte.

## L'or et l'argent dans les textes élamites des tablettes comptables de Persépolis

Paul NASTER

Les fouilles de Persépolis nous ont livré deux grandes séries de tablettes en caractères cunéiformes dont les textes sont rédigés en élamite. Les plus anciennes datent de la 13<sup>e</sup> à la 28<sup>e</sup> année de Darius I (509-494 av. J.-C.) et ont été découvertes dans un secteur des fortifications de la ville; les secondes, trouvées dans la trésorerie (apadana), identifiées d'après les termes employés dans certaines tablettes, datent de la 30<sup>e</sup> année de Darius I à la 7<sup>e</sup> d'Artaxerxès (492-458 av. J.-C.)<sup>1</sup>, dont la moitié (PT 34-75 = 45 n<sup>os</sup> avec quelques a et b; 1957-2 et 3, 1963-1, 2, 9-15, total 58) datent des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> années de Xerxès (467/6-466/5 av. J.-C.).

Darius avait été le premier roi perse à frapper monnaie et ce vers 515. Son numéraire comportait de l'or et de l'argent: les dariques et les sicles, dont la frappe semble avoir commencé peu avant 500, au moins pour l'argent<sup>2</sup> et vers 486 au plus tard en ce

<sup>1</sup> R.T. HALLOCK, *Persepolis Fortification Tablets* (The University of Chicago. Oriental Institute Publications, 92), Chicago, 1969, cité par la suite *PFT* et le n<sup>o</sup> des tablettes auxquelles nous renvoyons dans le texte ou en note est précédé de PF, comme c'est l'usage; G.G. CAMERON, *Persepolis Treasury Tablets* (OIP, 65), Chicago, 1948, cité *PTT* et le n<sup>o</sup> des tablettes est précédé de PT, et Id., *New Tablets from the Persepolis Treasury*, dans *Journal of Near Eastern Studies* (cité *JNES* dans la suite), 24, 1965, p. 167-192: ce sont 20 textes dont le n<sup>o</sup> est précédé de 1963, ils sont en moyenne plus lacunaires que ceux de *PTT*; il y en eut encore 5 autres dans Id., *Persepolis Treasury Tablets Old and New*, dans *JNES*, 17, 1958, p. 161-176, les textes sont publiés en annexe p. 172-176 et portent un n<sup>o</sup> précédé de 1957.

<sup>2</sup> V., comme pour d'autres points, notre article *Where the Labourers of Persepolis paid by means of Coined Money?*, dans *Ancient Society*, 1, 1970, p. 129; Edw. S.G. ROBINSON, *The Beginnings of the Achaemenid Coinage*, dans *Num. Chron.*, 6<sup>e</sup> s., 18, 1958, p. 187-193; C.M. KRAAY, *Archaic and Classical Coins*, Londres, 1976, p. 32; A.D.H. BIVAR, chapitre *Achaemenid Coins, Weights and Measures*, dans *The Cambridge History of Iran. 2. The Median and Achaemenian Periods* ed. by I. GERSHEVITCH (cité *CHI*), Cambridge, 1985, p. 617.

qui concerne l'or<sup>3</sup>. On sait par ailleurs que ces numéraires devinrent rapidement très abondants.

On pourrait dès lors s'attendre à trouver dans des tablettes précisément de comptabilité — au moins celles qui datent de la première moitié du 5<sup>e</sup> s. — mention de monnaies d'or et d'argent. Or, il n'en est rien, les monnaies perses n'étant à l'origine frappées qu'en Asie Mineure occidentale, dans l'atelier de Sardes vraisemblablement<sup>4</sup>. Leur connaissance et leur usage surtout n'avaient pas encore pénétré jusqu'au cœur de l'empire, à Persépolis, à Suse.

L'or n'est mentionné que rarement dans ces textes, l'argent l'est fréquemment dans ceux qui proviennent de la trésorerie. Dans ces textes, le terme pour chacun des deux métaux est exprimé par le sumérogramme correspondant:

KÛ.GI pour l'or, akkadien *hurašu*, à lire sans doute *lašda* en élamite comme il se rencontre dans une inscription de Darius I à Suse<sup>5</sup>;

KÛ.BABBAR pour l'argent, akk. *kaspu*, dont on ne connaît pas de lecture élamite; l'idéogramme KÛ se rencontre également seul dans des contextes où il faut certainement comprendre "argent", en akkadien aussi KÛ seul peut signifier *kaspu*<sup>6</sup>.

I. L'or est mentionné en relation avec le métier d'orfèvre, dans la composition du terme désignant l'orfèvre. L'expression se trouve au singulier KÛ.GI *kazira* (PF 1519: payé en grain, et 3 garçons, sans doute apprentis ou aidants) ou au pluriel KÛ.GI *kazip* (PF 872), travaillant à Persépolis (Ba-ir-ša-an), où, à côté de deux

<sup>3</sup> KRAAY, *o.c.*, p. 33, mais la création du type courant de l'or: roi portant un arc et un javelot, daté soit de l'avènement de Xerxès en 486 paraît trop tardif, soit de l'avènement d'Artaxerxès en 465 est certainement trop tard; BIVAR, *o.c.*, p. 618.

<sup>4</sup> e.a. BIVAR, *o.c.*, p. 617, 619.

<sup>5</sup> W. HINZ, *The Elamite Version of the Record of Darius's Palace at Susa*, dans *JNES*, 9, 1950, p. 2 (l. 31 et 43) et 3; HALLOCK, *PFT*, notamment dans le Glossary qui reprend également les termes de *PTT*, p. 714, s.v. KÛ.GI, et p. 720, s.v. *lašda*.

<sup>6</sup> HALLOCK, *PFT*, p. 714, s.v. KÛ.BABBAR, également pour KÛ seul; pour l'akkadien: R. LABAT, *Manuel d'épigraphie akkadienne*, éd. rev. et corr., Paris, 1976, p. 211, n° 468, l. 7 et 1; *The Assyrian Dictionary*. K. Chicago, 1971, p. 245-247; W. VON SODEN, *Akkadisches Handwörterbuch*, 5, Wiesbaden, 1963, p. 454. L'argent est également marqué par KÛ.BABBAR dans le texte élamite de Darius: HINZ, *o.c.*, p. 2, l. 35.

hommes travaillaient 3 femmes et une jeune fille<sup>7</sup>, payés en grain, et (PF 1805) d'autres payés en vin.

Dans un texte de la trésorerie (PT 37), il est question du salaire de *la-ās-tuk-ki-ip*<sup>8</sup>, ouvriers travaillant l'or (*lašda*), ce sont des Cariens (*kur-kaš*); il s'agit de leur paiement rien qu'en argent, mais les montants indiqués ne couvrent que leur demi-salaire, sans allusion à l'autre moitié (ce qui arrive encore comme nous le verrons), celle-ci devant sans doute faire l'objet d'un autre document; ici aussi il y a divers ouvriers, tous appelés *kur-taš*:

- 1 homme, sans doute le chef d'équipe à  $4\frac{1}{6}$  *pansukaš* (que nous transposons en shekel, sémitique *šql*, comme on fait généralement)<sup>9</sup>,
- 26 hommes à  $2\frac{1}{2}$  shekel,
- 4 garçons à  $\frac{2}{3}$  et  $\frac{1}{6}$ , donc  $\frac{5}{6}$  sh.
- 1 garçon à  $\frac{1}{3}$  et  $\frac{1}{12}$ , donc  $\frac{5}{12}$  sh., donc la moitié des précédents, eux sans doute déjà de véritables apprentis aidants, lui un jeune débutant manœuvre,
- 27 femmes à  $1\frac{2}{3}$  sh.,
- 5 filles à  $1\frac{1}{4}$  sh.,
- 4 filles à  $\frac{2}{3}$  et  $\frac{1}{6}$ , donc  $\frac{5}{6}$  sh.,
- 4 filles à  $\frac{1}{3}$  et  $\frac{1}{12}$ , donc  $\frac{5}{12}$  sh.

<sup>7</sup> HALLOCK, chapitre *The Evidence of the Persepolis Tablets*, dans *The Cambridge History of Iran*, 2 (o.c.), p. 602, à cause de cette énumération estime qu'aucun ne serait un véritable orfèvre, mais seulement des personnes "attached to a goldsmith group"; effectivement pour les femmes et la jeune fille on peut en douter malgré la reprise PAP 6 <sup>h</sup>*kur-taš*: total 6 ouvriers.

<sup>8</sup> HALLOCK, *A New Look at the Persepolis Treasury Tablets*, dans *JNES*, 19, 1960, p. 98, en invoquant l'accord de CAMERON, rejette cette lecture et en fait des maçons; ceci nous paraît impossible (v. pl. XXIII): les deux signes cunéiformes *la-aš* sont bien séparés et ne forment pas un unique idéogramme *ĤAR*. — Pour ce texte notamment cf. notre article *Geboortepremies en tewerkstelling van jongeren te Persepolis (van Darius tot Artaxerxes I)*, dans *L'enfant dans les civilisations orientales* = *Acta Orientalia Belgica*, 2, Leuven, 1980, p. 24 et 25.

<sup>9</sup> Le mot *pansukaš* n'aurait d'après W. BRANDENSTEIN et M. MAYRHOFER, *Handbuch des Altpersischen*, Wiesbaden, 1964, p. 136, aucun rapport avec *panča*: cinq, mais avec avestique *pasu*, lat. *pecus*, bétail, cf. donc en l'occurrence latin *pecunia*. Sur le terme, v. également de CAMERON, l'introduction de *PTT*, p. 37: il y a deux autres manières d'écrire shekel: *ki-EL* (PT 7, 8 et 27) et *QA* (PT 45 et 77, où la transcription est *KA<sub>4</sub>*) (LABAT, o.c., n° 62), lectures reprises par HALLOCK, *PFT*, dans le lexique p. 740, 713 s.v. *kiEL*, où il renvoie, pour une graphie *GIŠki-EL* (donc avec le déterminatif du bois!), à PT 1963-3 et p. 746.

Le terme *laštukkip* (pl.) se rencontre également dans le texte de Darius I à Suse, auquel nous avons fait allusion<sup>10</sup>: les ouvriers qui y sont mentionnés comme travaillant au palais de Darius à Suse, donc pas des bijoutiers, mais des ouvriers faisant sans doute plutôt des travaux d'applique de sculpture ou d'éléments d'architecture p.ex., étaient des Mèdes et des Égyptiens.

Dans le texte PT 63, il est question d'ouvriers aidants *ak-ka4-ia-se ša-ir-nu-pa-sa-iš*, que l'éditeur traduit "helpers, gold ornamenters(?)"<sup>11</sup>; Hallock<sup>12</sup> transcrit *zarnupasaš* sans en relever d'autre exemple (PT ou PF) et renvoie, comme Cameron l'avait fait dans son commentaire, à l'avestique *zaranya*, ancien perse *daraniya*: or<sup>13</sup>.

Ce genre d'expressions désignant des artisans en rapport avec des métaux se rencontre également pour l'argent: KÜ.BABBAR *kazip* (pl.) (PF 874), et pour le fer: AN.BAR *kazip* (PF 874, PT 1963-6 et 7)<sup>14</sup>, avec donc le même terme marquant la nature du travail que pour l'or. D'autre part, dans PT 18, 23, 74, il s'agit peut-être d'ouvriers travaillant à des portes de fer, mais il n'y a pas accord quant aux transcriptions ou interprétations<sup>15</sup>.

Il semble que des ouvriers travaillant le cuivre soient également signalés: *ku-pir-ri-ia-iš* (PT 54, 55 et, sans la syllabe *ia*, 49)<sup>16</sup>.

<sup>10</sup> HINZ, *o.c.*, p. 2 (l. 43-44) et 3.

<sup>11</sup> Les guillemets encadrant la traduction "helpers" dans l'édition de CAMERON doivent être l'indice d'un certain doute chez le traducteur, mais HALLOCK, *PFT*, Glossary p. 665, traduit de manière analogue "companions": pensons aux "compagnons" (néerl. *gezellen*) de nos corporations médiévales.

<sup>12</sup> HALLOCK, *o.c.*, p. 773.

<sup>13</sup> BRANDENSTEIN & MAYRHOFER, *o.c.*, p. 114; R.G. KENT, *Old Persian. Grammar, Texts, Lexicon*, 2nd ed. (American Oriental Series, 33), New Haven, 1953, p. 189. — Cf. J.H. JONGKEES, *Kroiseios en dareikos*, dans *Jaarbericht n° 9 v. h. Vooraziatisch-Egyptisch Genootschap Ex Oriente Lux*, Leiden, 1944, p. 166, qui, comme d'autres, p.ex. E. BABELON, *Traité des monnaies grecques et romaines*. II 2, Paris, 1910, col. 40, met le mot *darique*, *dareikos* en rapport avec la racine que présente notre texte (Babelon: *dariku*, pl. *darikanu*) "or", ce qui est rejeté par BRANDENSTEIN & MAYRHOFER, *o.c.*, p. 114 et 115, et KENT, *l.c.*, de même G. F. HILL, *Arabia, Mesopotamia and Persia (BMC)*, Londres, 1922, p. cxxi; BIVAR, *o.c.*, p. 621.

<sup>14</sup> Avec transcription *ka-ši-ip* dans l'édition de CAMERON.

<sup>15</sup> V. notamment le long compte-rendu de *PTT* par I. GERSHEVITCH, dans *Asia Maior*, NS 2, 1951, p. 136, repris dans Id., *Philologia Iranica selected and edited by N. SIMS-WILLIAMS* (Beiträge zur Iranistik, 12), Wiesbaden, 1985, p. 153; HALLOCK, *PFT*, p. 775 transcrit *zip*, sans autre commentaire.

<sup>16</sup> GERSHEVITCH, *o.c. (Asia Maior)*, p. 139 = (*Phil. Ir.*) p. 156, rejette plutôt l'interprétation et met le mot en relation avec un radical signifiant poix, bitume.

Pour en revenir à l'or, dans le texte PF 1145 (1. 5-6), où malheureusement le sens ne paraît pas clair, un terme désigne sans doute aussi des ouvriers qui travaillaient l'or d'une manière particulière: *kur-taš* KÛ.GI *hu-ba-iš-da*, transcrit *hubašta* par Hallock dans le Glossary des *PFT*, et de part et d'autre simplement traduit "they ...ed (gold)".

Dans PT 83, il est fait mention de l'or, cette fois pour lui-même, comme métal, dont le poids de 600 karša d'or raffiné (?)<sup>17</sup>, presque 50 kg<sup>18</sup>, avait été déposé dans(?) le Dukkaš par la main de Mimiš, de Matezziš à Tukraš il a été porté à la salle aux colonnes (l'apadana): 6 ME *kur-ša-am* KÛ.GI *gi-ti-ka₄ ap-pa da-ak tuk-kaš-na kur-mín mi-mi-iš-na ma-še-ši-iš-ḫ-mar tuk-raš ku-ut-ka₄ i-ia-an-na*, sans autre détail. Toutes les démarches ne sont peut-être pas tout à fait claires, mais le métal provenait en dernière instance de Matezziš, écrit ici Mašešiš, mais sa graphie présente encore plusieurs autres variantes<sup>19</sup>. Cette ville, bien que citée assez souvent<sup>20</sup>, n'est pas encore bien localisée, mais elle semble bien être située en Parsa, pas très loin de Persépolis<sup>21</sup>. Elle aussi était le siège d'une trésorerie, *kapnuški*<sup>22</sup>. Nous devons y revenir à propos d'un transport d'argent. Une première interprétation de l'éditeur de ce texte, Cameron, avait été que cet or était un revenu(?)<sup>23</sup> de Cappadoce, en lisant *ka₄-ap-pa-da-ak-tuk-kaš-na* au

<sup>17</sup> *PTT*, p. 198: "«refined» is no more than a guess", le terme *giti(ka)* n'est pas attesté ailleurs; sans doute repris sous *kiti(?)* dans le Glossary de HALLOCK, *PFT*, p. 714, sans référence, avec l'indication "meaning unknown".

<sup>18</sup> E. SCHMIDT, *Persepolis*, II (OIP, 69), Chicago, 1957, publie p. 106 et pl. 82 (avec texte en face), 1 et 2, deux poids inscrits de respectivement 60 karsha, en bon état, pesant 4.930 g, et 120 karsha, en encore meilleur état, pesant 9.950 g, et, malgré une légère réserve concernant le poids précis, p. 107, il déduit du second que 1 karsha doit avoir pesé plus de 82,916 g. CAMERON, *PTT*, p. 37, avance de manière motivée 83,33 g., suivi par HALLOCK, *PFT*, p. 717, que nous avons repris, et par KENT, *o.c.*, p. 157 et 114-115, respectivement Wd et Wc.

<sup>19</sup> HALLOCK, *PFT*, p. 728 et pour la graphie de ce passage déjà p. 727; CAMERON, *PTT*, p. 207.

<sup>20</sup> Surtout dans les *PFT*: 54, 69-71, 731, 741, 760-762, 881, 987-988, 1342, 1370-1373, 1380, 1394-1395, 1481, 1516, 1547, 1940, 1945, 2017, 2018.

<sup>21</sup> CAMERON, *PTT*, p. 7-8, n. 41; HALLOCK, dans *CHI*, p. 595: "east or north-east of Persepolis ... in the Persepolis area". A comparer à PF 1342, où il s'agit d'un transport d'argent de Suse à Matezziš, sur lequel nous reviendrons; cf. *PFT*, p. 43, et PF 1370, 1372, 1394, où un messenger se rend avec un document scellé de Suse à Matezziš, ou PF 1373, en sens opposé; PF 1547: 30 ouvriers égyptiens se rendirent de Suse à Matezziš.

<sup>22</sup> PF 70.

<sup>23</sup> *PTT*, p. 198.



lieu de la lecture, avec autre partage en mots, admise dans l'édition (*ka4* faisant partie ici du mot précédent), sans toutefois rejeter de manière absolue la solution "Cappadoce". Remarquons que, en ce qui concerne cette origine – maintenant donc pratiquement écartée – de Cappadoce, un texte de Suse en une version perse<sup>24</sup> et en une version élamite<sup>25</sup> déjà employée rapporte: "l'or fut apporté de Sardes et de Bactriane", donc pour une part aussi d'Asie Mineure, le nom de Sardes figurant pour la satrapie de Lydie, et il était destiné à des travaux au palais de Suse, où le travail fut exécuté par des Mèdes et des Égyptiens<sup>26</sup>.

En ce qui concerne l'or, il n'est pas possible de trancher si, au moins dans certains cas, les orfèvres désignés travaillaient l'or pour lui-même en tant que bijoutiers, ou plutôt exclusivement dans les arts appliqués. De toute manière, il n'en est point question, pas plus que de frappe et usage monétaire.

II. L'argent fait l'objet d'une mention spécialement intéressante (PF 1342). Un personnage nommé Mannuya, trésorier, prit de l'argent de Suse et se dirigea vers Matezziš: *M. ka-za-bar-ra KÛ.BABBAR šu-ša-an-mar ku-iz-za Ma-tú-iz-zu pa-raš-da*. La quantité n'est pas marquée, ni le but. Mais il est intéressant de relever la fonction de cet homme et le fait qu'il s'agit des deux villes Suse et Matezziš, qui interviennent encore dans les questions de métal précieux, comme nous venons de le voir pour Matezziš à propos de l'or.

Un texte fait mention d'artisans travaillant l'argent, KÛ.BABBAR *kaz-zi-ip* (PF 874, l. 5-6), expression déjà signalée.

Si l'argent intervient assez peu dans les textes des fortifications, il en est au contraire fréquemment question dans les textes de la trésorerie. Cinq textes (PT 4-7 et 1963-20) traitent d'un montant élevé en métal, respectivement 520, 904, 165, 410<sup>6/10</sup>, 250<sup>3/20</sup> karša (env. 44,520 kg, 75,936 kg, 13,860 kg, 34,445 kg, 20,957 kg), qui est livré par l'intermédiaire de l'administrateur (*unsak*) et est transmis soit à plusieurs personnes (PT 4: 60 k. à 4 personnes, 50 à 3, 30 à 2 et 20 k. à 4 pers.), soit à une seule personne pour distribution. Ceci avec mention explicite que cela se fait par ordre du roi Darius. PT 74 fait également état d'une assez forte somme: 139 k. 5<sup>2/3</sup> sh.

<sup>24</sup> KENT, *o.c.*, p. 143 et 144, l. 35-36.

<sup>25</sup> HINZ, *o.c.*, p. 2 et 3, l. 31.

<sup>26</sup> *Ibid.*, resp. l. 49-50 et 43-44.

(11,583 kg) d'argent devant servir à payer pendant trois mois 300 hommes à raison de  $\frac{2}{3}$  sh., 73 à  $\frac{1}{2}$ , 128 à  $\frac{1}{3}$  sh. Un texte (PT 58) fait mention d'une somme plus modeste: 14 k. 6 sh. pour le paiement d'ouvriers, en nombre non spécifié. Les textes PT 2, 3 et 3a semblent ne faire état que d'argent pour des paiements, mais leur état trop lacunaire ne permet pas d'avoir toute assurance.

Dans un très grand nombre de textes PT (et également de la série PF, mais sans mention d'argent), il s'agit du salaire à payer à du personnel. On peut en relever où il est fait, sans plus, mention d'argent pour le paiement d'ouvriers:

- PT 32: 7 k. 3 sh. pour 23 ouvriers du bois pendant six mois: 10 à  $\frac{2}{3}$  sh., 6 à  $\frac{1}{2}$  et 7 à  $\frac{1}{3}$  sh.
- PT 67: 36 k. x sh. pour un demi-mois à bon nombre d'hommes, ouvriers du trésor, *kapnuškip*, de garçons, de femmes et de jeunes filles, détaillés en au moins seize lignes à des barèmes différents, mais le texte est lacunaire.

De même PT 50, 56-58, 60, 61, 64, 66 et sans doute 52, 53, 54, 1963-9, 11, 12, 14, 15, 17, 1957-3, citant assez souvent le même responsable et le même trésorier.

Assez nombreux sont en outre les textes où il n'est question que d'argent, mais pour ne couvrir que la moitié des gages dus au personnel concerné: PT 36-38, 40-42, 46-49, 53-54, 59, 63, 1957-3, 1963-1 et 2, soit 17 au moins au total. Dans PT 56 il s'agit du traitement des comptables de la trésorerie. Une fois (PT 71) il est dit que la valeur payée en argent représente les deux-tiers des salaires. Il n'est pas aisé d'interpréter cette disposition. Faut-il en déduire qu'il s'agit de la somme due pour la moitié (ou les  $\frac{2}{3}$  dans le cas de PT 71) de la période indiquée de manière très précise en général, comme dans PT 67, dont il a été question, où c'est exprimé de manière très explicite? Ou un autre document, qui ne nous est pas parvenu, devait-il couvrir l'autre moitié<sup>27</sup> (l'autre tiers dans le cas de PT 71)? Ou bien le restant devait-il être payé (sans que ce fût exprimé, tant cela paraissait évident à tout le

<sup>27</sup> En somme, dans l'interprétation du texte cette nuance a été reconnue par CAMERON qui ailleurs traduit dans l'autre sens, que nous avons suivi: dans PTT il traduit *šak* (transcrit plus tard *zak*) *pirnup gal(na)* (ou *pirnuba(k)*): l'équivalent des demi-gages, dans JNES, 24, 1965, c.-à-d. les textes 1963-x: l'équivalent de la moitié des rations; dans JNES, 17, 1958, c.-à-d. les textes 1957-x, en particulier 1957-3, p. 174-175: la moitié restante de leur allocation. Cf. HALLOCK, *A New Look...* (o.c.), dans JNES, 19, 1960, p. 91-92.

monde) en contre-valeur en nature, comme c'est le cas, de manière explicite, dans bon nombre de textes dont nous devons nous occuper maintenant?

Dans la période couverte par les textes des fortifications, qui ne concernent pas tous des paiements d'artisans, les livraisons et tous les paiements se sont faits en nature, en général une seule denrée: moutons, orge, farine, vin et moins souvent: bière, huile de sésame, figues, dattes, autres fruits, peaux (mais celles-ci rien qu'en livraison), rarement en mélange, mais une fois neuf espèces de fruits (PF 644), une fois quatre espèces (PF 647), les livraisons de peaux se faisant en particulier à la trésorerie (PF 58-77), notamment la trésorerie, *kapnuški*, de Matezziš (PF 70, 71 et sans doute 69)<sup>28</sup>, ce qui contribue à souligner l'importance de cette ville au point de vue économique.

Dans un grand nombre de textes de la trésorerie, il est question à la fois d'argent et de denrées: moutons à raison d'un mouton pour 3 shekels d'argent, vin à raison de la valeur d'une cruche, *marriš* (env. 9,30 litres)<sup>29</sup> de vin pour 1 sh. d'argent, rapports fixés par un édit, comme le texte l'ajoute souvent (PT 13, 15, 16, 18, 19, 22, e.a.). Dans le seul texte PT 51, où il est question de bière à côté de l'argent, la valeur relative de la bière par rapport à l'argent n'est pas indiquée.

Un poids global d'argent est indiqué en tête de chaque document en mentionnant en général qu'il provient de la trésorerie ou qu'il répond aux instructions du trésorier. En fin de document est marqué ce que chaque homme, garçon, femme ou jeune fille reçoit en poids d'argent et les deux sommes correspondent, rarement à un rien près seulement.

<sup>28</sup> Dans PF 70 et 71, ce sont les deux mêmes réceptionnaires; dans 69 un des deux est le même, mais le concept *kapnuški* n'est pas exprimé.

<sup>29</sup> GERSHEVITCH, dans son c. r. de *PTT*, o.c., resp. *Asia Maior*, 1951, p. 143, et *Phil. Ir.*, p. 160, est un peu sévère en condamnant la simple traduction "jug, jar" (cf. *PTT*, p. 83, 102, 105, 121, 134, 207 et *JNES*, 1958, 1957-1) et il avance six valeurs de *marriš*, allant de 1,22 l à 38,88 l; BIVAR, o.c., p. 633, suit HALLOCK et lui reconnaît une capacité de 9,28 l (p. 635: 9,30 l), à savoir 10 QA pour lequel il reprend la capacité "between 0.92 and 0.945 litre" (p. 635: 0.93 l), établie par SCHMIDT, o.c., p. 108-109: "equivalent of one *qa* 0.9449 litre", d'après une cruche retrouvée lors des fouilles, mais qui a nécessité quelque restauration; BIVAR ne cite que deux valeurs, mais légèrement différentes de celles avancées par GERSHEVITCH: 1,64 l pour la valeur inférieure, à savoir l'hexacotyle attique, contre 1,22 l, et 32,27 l contre 32,75 l, pour 10 choès attiques.

Malgré cette double indication: la somme et le décompte tous deux en poids d'argent, certains textes semblent indiquer que tout le paiement s'effectue en fait soit en moutons (PT 9, 11, 14, 16, 21, 23, 24, 26-29), en vin (10a, 62, 69, 70, 78), ou dans les deux à la fois sans indication de proportion mouton/vin dans le paiement effectif (PT 1, 12, 13, 15, 22, 44).

Mais il y a une difficulté comptable d'ordre pratique en ce sens que par individu la somme à toucher n'est souvent qu'une fraction de shekel ou une unité suivie d'une fraction, p.ex.  $\frac{3}{4}$  de shekel =  $\frac{1}{4}$  de mouton. L'opération la plus complexe pour paiement en moutons se lit dans les textes PT 28 et 29 qui sont parallèles, ce qui n'arrive guère par ailleurs; les ouvriers et ouvrières y sont payés à raison de:

1 sh. =  $\frac{1}{3}$  mouton

$\frac{1}{2}$  sh. =  $\frac{1}{6}$  mouton (à cet égard PT 21 est bien explicite: "chaque homme aura par mois  $\frac{1}{6}$  de mouton")

$\frac{1}{3}$  sh. =  $\frac{1}{9}$  mouton

$\frac{1}{4}$  sh. =  $\frac{1}{12}$  mouton (pour 159! hommes dans PT 28)

$\frac{2}{3}$  de  $\frac{1}{8}$  sh. =  $\frac{2}{24}$  =  $\frac{1}{12}$  sh. =  $\frac{1}{36}$  mouton (pour chaque fois 9 hommes);

ce devaient donc être des "opérations" très délicates<sup>30</sup>. Lorsque le paiement se faisait en vin ou en mouton et vin combinés, on pouvait sans doute plus facilement faire usage des mesures de capacité divisionnaires voulues.

Quelques textes, à côté de l'indication de la somme et du décompte tous deux en poids d'argent, disent que la moitié doit être payée en argent, l'autre moitié soit en mouton (PT 31), soit peut-être en vin (PT 65: l'idéogramme pour le vin a été restitué) et éventuellement PT 39 où toutefois l'éditeur semble avoir commis l'erreur de lire l'idéogramme pour le vin alors qu'il faudrait y substituer le double idéogramme, effectivement fondu en un, pour l'orge, donc ŠE.BAR au lieu de GĒŠTIN<sup>31</sup>, les deux graphies pouvant effectivement prêter à confusion dans l'écriture parfois un peu cursive de cet élamite, mais notons que nulle part ailleurs dans les textes de la trésorerie il n'est question de paiement en grain,

<sup>30</sup> Notons que dans PF 1790 et 1793 le montant global marqué en tête est exprimé en mouton avec une valeur divisionnaire *mit* qui équivaldrait à  $\frac{2}{21}$  de mouton; dans PF 1791 et 2057 c'est dans le décompte. Ces  $\frac{2}{21}$  semblent pouvoir être arrondis à  $\frac{1}{10}$ ; cf. en outre HALLOCK, *PFT*, p. 45 et 732.

<sup>31</sup> CAMERON, *PTT Old and New* (o.c.), dans *JNES*, 17, 1958, p. 170, n. 34; HALLOCK, *A New Look ...* (o.c.), dans *JNES*, 19, 1960, p. 94-95.

coutumier dans les textes des fortifications, ce qui donne tout de même à réfléchir (justement du texte 39 il n'y a pas de photographie dans les planches, entre pl. XXIV et XXV, ce qui aurait permis une vérification). Nous ne voyons pas comment Hallock arrive à 33 textes "in which silver is paid in lieu of grain"<sup>32</sup>, alors que nous n'en relevons aucun; en dehors du texte 39, il substitue encore dans PT 65, 69, 70 carrément ŠE.BAR, orge, à GEŠTIN, vin<sup>33</sup>.

Quand il s'agit du rapport 1/3 à 2/3, argent/mouton ou vice-versa, il y a quelque difficulté. Lorsque l'éditeur Cameron a interprété et traduit que 2/3 de la somme exprimée en argent doivent être payés en mouton (PT 33), vin (25, 30, 34, 35, 43, 68, 72, 73, 75-77, 79, 80, 1963-18) ou bière (51), ou 1/3 en vin (45), il semble qu'il faille retourner le rapport, en interprétant autrement le terme *šakki* (*šaggi* / *šagi* chez Cameron), comme il l'a avancé lui-même<sup>34</sup> et comme ce fut explicité de manière très détaillée par Hallock<sup>35</sup>: le mot, d'abord traduit "l'équivalent (est)" aurait plutôt le sens "le restant" (Cameron), "la contrepartie (de)" (Hallock).

Dans ces textes où les paiements se font en tout ou en partie en nature, les montants globaux exprimés en poids d'argent sont parfois également considérables: PT 12: 357 karša 9<sup>1/2</sup> sh. (env. 29,828 kg) pour paiement en vin et mouton; PT 39: 426 k. 5 sh. (env. 35,535 kg) pour paiement moitié en vin; PT 65: 114 k. (9,420 kg), moitié en vin; PT 69: 115 k. 6 sh. 2/3 + 2/9 + 1/18 (env. 9641 kg), en vin; PT 79: 402 k. 6<sup>1/2</sup> sh. (env. 33,553 kg), deux tiers en vin.

Mais revenons à l'argent. Un texte particulièrement bref (PT 82: 3 lignes) fait état de 9 grains (SĒ, ici donc comme poids) d'argent appartenant à K., qui avaient été détournés (et qui ont donc été récupérés, restitués): là on voit à l'évidence qu'il s'agit d'un poids d'argent (9 x 1/180 sh. = 0,42 g) et c'est la seule fois que ŠE.BAR (ŠE aurait suffi suivant l'akkadien)<sup>36</sup>, grain, est utilisé pour indiquer un poids.

<sup>32</sup> HALLOCK, *l.c.*, p. 94.

<sup>33</sup> HALLOCK, *l.c.*, p. 95.

<sup>34</sup> CAMERON, *JNES*, 1958, p. 170, 173-175; mais dans *New Tablets from PT* (*o.c.*), dans *JNES*, 24, 1965, p. 171, il a de nouveau traduit "the equivalent rations".

<sup>35</sup> HALLOCK, *o.c.*, p. 91-93, traduit "the counterpart"; Id., *PFT*, Glossary, p. 753; dans PF 1182 il est même question d'une denrée comestible "edible commodity" (p. 747), *rabakkaš*, mesurée en *bar*, reçue "as counterpart of wine".

<sup>36</sup> LABAT, *o.c.*, n° 367, 3<sup>e</sup> ligne.

A cause de l'expression comptable des montants en valeurs d'argent, divers savants ont immédiatement estimé que nous assistons ici à l'introduction et à l'emploi de l'argent monnayé, de la monnaie à Persépolis. Ainsi Cameron<sup>37</sup>, l'éditeur des textes de la trésorerie qui sont les plus récents, puis son collègue Hallock, éditeur des textes des fortifications qui sont de peu plus anciens<sup>38</sup>. Déjà Olmstead, ayant connaissance en 1943 de quelques-unes des tablettes de la trésorerie, avait écrit: "But while the bookkeeping is in terms of coinage, the actual payments continue to be made in food and drink"<sup>39</sup>.

Nous avons déjà précédemment exprimé l'avis qu'il ne s'agit pas de "coined money", de monnaie dans le sens restreint du terme, mais toujours de valeurs exprimées en *poids* d'argent<sup>40</sup>. Bien entendu, comparé à la situation à l'époque à peine antérieure des tablettes des fortifications, l'emploi de l'argent pesé, pour les paiements effectifs ou pour les calculs, marque un pas assuré vers l'usage de numéraire, bien que les anciens Sumériens, Babyloniens et Assyriens en Mésopotamie et Hittites en Asie Mineure déjà eussent exprimé beaucoup de données comptables commerciales ou juridiques en poids d'argent 1500 ou mille ans plus tôt, p.ex. le code d'Eshnunna, vers 1.800 av. J.-C. (de peu antérieur au code de Hammourabi), qui commence par un tarif de marchandises<sup>41</sup>, dont la quantité exprimée correspond à la contrevaletur d'un shekel d'argent; mais l'or aussi pouvait servir à des paiements en x shekels p.ex. pour des esclaves, des meubles de luxe, en droit moyen-babylonien notamment<sup>42</sup>. Ce pas a été posé sans doute parce

<sup>37</sup> CAMERON, *PTT*, p. 2, 37, parlant de "l'existence of coined money"; Id., *o.c.*, *JNES*, 17, 1958, p. 161 "coined silver"; cf. G. GOOSSENS, *Artistes et artisans étrangers en Perse sous les Achéménides*, dans *La nouvelle Clio*, 1, 1949, p. 43.

<sup>38</sup> HALLOCK, *PFT*, p. 717, s.v. *kuršam*; Id., *New Light from Persepolis*, dans *JNES*, 9, 1950, p. 237.

<sup>39</sup> J.T.E. OLMSTEAD, *History of the Persian Empire (Achaemenid Period)*, Chicago, 1948, p. 191; cf. R. GHIRSHMAN, *L'Iran des origines à l'Islam* (Bibliothèque historique), Paris, 1951, p. 161.

<sup>40</sup> NASTER, *o.c.*, *Anc. Soc.*, 1970, p. 129-134.

<sup>41</sup> E. SZLECHTER, *Les lois d'Ešnunna* (Publ. de l'Inst. de Droit romain de l'Univ. de Paris, 12), Paris, 1954, p. 13-14; A. GOETZE, *The Laws of Eshnunna* (Annual of the Amer. School of Oriental Research, 31), New Haven, 1956, p. 24-25; Id., traduction *The Laws of Eshnunna*, dans J.B. PRITCHARD, *Ancient Near Eastern Texts relating to the Old Testament*, 2nd ed., Princeton, 1955, p. 161.

<sup>42</sup> H.P.H. PETSCHOW, *Mittelbabylonische Rechts- und Wirtschaftsurkunden der Hilprecht-Sammlung Jena* (Abh. der Sächs. Akad. d. Wiss. zu Leipzig, Phil.-hist. Kl., 64, Heft 4), Berlin, 1974, n° 2 (p. 14-15).

que le numéraire était effectivement en usage dans certaines régions occidentales de l'empire.

Qu'il ne s'agit pas réellement de numéraire se déduit quelque peu notamment du fait que de toute manière le *kuršam* = perse ancien *karša* n'est pas une monnaie<sup>43</sup>, mais une unité pondérale; il est vrai que, à côté d'une monnaie réelle, "a coin", *karša* pouvait continuer à servir d'indication des grandes sommes, comme les Grecs, malgré leurs drachmes, ont exprimé encore les fortes sommes en talents et mines. Un poids très légèrement endommagé et inscrit portant la mention 120 *karša* a été trouvé à Persépolis<sup>44</sup>, il pèse 9,950 kg, d'où le poids du *karša* légèrement supérieur à 82,916g. Le *pansukaš*, shekel, *šql*, en tant que poids n'a pas été trouvé à Persépolis<sup>45</sup>; ce poids devait se situer légèrement au-dessus de 8,40 g<sup>46</sup>, alors que la pièce de monnaie d'un shekel, le οίκλος ou οίγλος, ne pesait que 5,60 g. Nous maintenons surtout que la variété de fractions du shekel: 3/4, 2/3, 5/8, 1/2, 1/3, 1/4, 2/9, 1/6, 1/8, 1/9, 1/12, 1/18<sup>47</sup> forme une objection absolue contre le fait que nous ayons affaire ici à un véritable système monétaire, à autant de monnaies divisionnaires à la fois, même si certaines fractions du sicle ont été conservées: 1/3, 1/4(?), 1/6<sup>48</sup>.

Il n'y a donc pas encore de monétaires ou des aides d'ateliers de frappe au travail à Persépolis ou à Suse, pas plus que nous

<sup>43</sup> Malgré CAMERON, *PTT*, p. 37.

<sup>44</sup> Cf. n. 18. SCHMIDT, *o.c.*, p. 106 et pl. 82, 2 avec texte en face; BIVAR, *o.c.*, p. 637, table III, 2; KENT, *o.c.*, p. 114 et 157 Wc. Un poids de 2 *karsha*, *ibid.*, p. 156-157, Wa, et 114, de Darius, 7 lignes en élamite et 5 lignes en akkadien "on a blunted pyramid of dark green diorite..." 166,724 g = C.B.F. WALKER, *Elamite Inscriptions in the British Museum*, dans *Iran*, 18, 1980, p. 81.

<sup>45</sup> SCHMIDT, *o.c.*, p. 106, pl. 82, 3 et 4, les deux petits poids en forme de canard ne sont pas inscrits et pèsent trop peu, respectivement le 1<sup>er</sup>, en pierre, 42 g (éventuellement 5 shekels) et le 2<sup>nd</sup>, en bronze, 62,22 g avant et 58, 65 g après nettoyage.

<sup>46</sup> 8,33 g dans HALLOCK, *PFT*, p. 717, s.v. *kuršam*; 8,40 g chez BIVAR, *o.c.*, p. 635.

<sup>47</sup> NASTER, *o.c.*, p. 131 et n. 15: malgré le grand nombre de petites pièces divisionnaires en électrum trouvées à Ephèse; cf. M. ROAF, *Texts about the Sculptures and Sculptors at Persepolis*, dans *Iran*, 18, 1980, p. 68-69.

<sup>48</sup> NASTER, *o.c.*, p. 130 et n. 9; K. REGLING, *Dareikos und Kroiseios*, dans *Klio*, 14, 1915, p. 109 (on ne voit pas où est la limite entre 1/3 et éventuellement 1/4: 1,75 ... 1,27 g (= 1/3), 1,20 et 1,10 g (= 1/4) (?); HILL, *BMC*, p. cxxii et p. 167, pl. XXVI, 24 (1/4 avec ?); pour l'or: 1/12 et 1/54: BABELON, *o.c.*, col. 45-48, sous Artaxerxès I; REGLING, *o.c.*, p. 106; HILL, *o.c.*, p. cxxi; BIVAR, *o.c.*, p. 618.

n'apprenons rien, comme pour l'or, du travail de l'argent pour lui-même en vue de faire de la bijouterie ou des œuvres d'art mineur.



## **Gefühl und Verstand – die feindlichen Brüder. Zur platonischen und aristotelischen Seelenlehre**

Ada NESCHKE-HENTSCHKE

Gefühl und Verstand werden oft als Gegensätze aufgefaßt. So hat sich im Deutschen die Metapher der "feindlichen Brüder" herausgebildet. Hinter dieser Metapher steckt eine bestimmte Wahrnehmung des Menschen seiner selbst. Welches ist diese Wahrnehmung und wie weit läßt sie sich bis in die Antike hinein zurückverfolgen? Diese Frage soll durch einen Blick auf die griechische Literatur beantwortet werden.

In seiner Schrift *"Über die Verfassung"*, die *"Politeia"*, läßt *Plato*, dessen Lebenszeit in das letzte Viertel des fünften und die erste Hälfte des vierten Jahrhunderts fällt, seinen Hauptsprecher, Sokrates, folgende Geschichte erzählen:

"Auf seinem Gang aus dem Hafen Piräus kam Leontios, Sohn des Aglaion, außerhalb der Nordmauer entlang und erblickte am Platz des Henkers die Kadaver von Menschen. Da trieb es ihn einerseits sie anzuschauen, zugleich aber wurde er zornig auf sich und hielt sich zurück; lange Zeit kämpfte er mit sich und verhüllte sein Gesicht, schließlich jedoch unterlag er seinem Impuls, riß die Augen weit auf, lief zu den Leichen hin und sagte: Da schaut her, ihr Unseligen, sättigt euch doch an dem schönen Anblick."  
(*Plato, Politeia, IV, 439e7-440a*)

Was soll diese Geschichte zeigen?  
Sokrates selber gibt die Deutung:

Die Erzählung zeigt doch wohl an, daß unser Zorngefühl bisweilen mit unserem Verlangen im Kampf liegt, so, als ob er nicht selber auch im Verlangen sei. Und auch sonst sehen wir ja vielfach, wenn immer ein Verlangen jemanden gegen seinen Verstand zu etwas zwingen will, daß er sich selber beschimpft und in Gefühlswallung gerät gegen das, was ihn in seinem Inneren zwingen will; und wir sehen, daß dabei, wie in einem Kampf zweier Parteien, die Gefühlsaufwallung dem Verstand eines solchen Menschen zum

Mitkämpfer wird."

(Plato, Politeia, IV, 440a5-440b4)

Gefühl und Verstand – die feindlichen Brüder – das Thema scheint nur Variationen zuzulassen! Handelt es sich doch um einen Gegenstand, der mit dem Menschen selber in seiner Selbst –, aber auch in der Fremdwahrnehmung, wie es die Erzählung des Sokrates zeigt, gegeben ist. Kern dieser Wahrnehmung ist, daß der Einzelne, jeder Einzelne, der doch körperlich als einer erscheint, seelisch durchaus nicht einer ist, daß vielmehr in ihm eine Vielzahl von Kräften wirken, die gerade dann bewußt werden, wenn sie in eine gegensätzliche Richtung ziehen. Was jeder in sich selbst bemerkt, haben Dichter wie *Homer* eindrücklich für die Gestaltung ihrer Helden eingesetzt: Berühmt etwa ist die Szene im ersten Buch der *Ilias* v. 188-222, in der Achill, in zorniger Aufwallung gegen den Heerführer Agamemnon sein Schwert zieht, es dann jedoch wieder in die Scheide steckt. Wir würden sagen, weil der Verstand gesiegt hat – *Homer* sagt: weil Athene, die helläugige, die dem Kopf des Zeus als Kind der Métis, des Gedankens, entsprungen ist, ihn zu Verstand brachte. Und der *Dichter der Odyssee* schildert uns seinen Helden Odysseus, der vom Zorn über seine Mägde gepackt ist und sich fragt, ob er sie sofort bestrafen soll:

"Und es bellte ihm das Herz in seinem Inneren so wie eine Hündin, über ihren schwachen Jungen stehend, einen Mann anbellt, den sie nicht kennt und voller Begierde ist zu kämpfen; so bellte es in seinem Inneren voll übermut über die schlimmen Werke. Da schlug er gegen seine Brust und schalt das Herz mit dem Worte: Halte aus Herz, einst hast Du noch Hündisches ausgehalten..."

(*Odyssee*, 20,14-17)

Wenn also, wie unsere Beispiele zeigen, das Thema der Entzweiung des Menschen mit sich selbst stets dasselbe bleibt, so darf doch nicht übersehen werden, daß das Ganze, das sich da entzweit, sehr verschieden gesehen wird. Schon die Bildlichkeit, mit der die Entzweiung beschrieben wird – und dies ist das zweite kontinuierliche Moment – läßt erkennen, daß immer wieder andere Vorstellungsbereiche der äußeren Welt dazu dienen müssen, das Thema der inneren Entzweiung des Menschen überhaupt vorstellbar machen.

Es braucht nicht gleich das Bild des Tieres zu sein (der *Odysseedichter* behandelte ja Verstand und Gefühl im Bild des Herren, der seine aufgeregte Hündin beschwichtigt), *Plato* spricht in der Tat von der Feindschaft zwischen Menschen, unserem Bild

der feindlichen Brüder ähnlich; es ist aber der Parteienkampf – stásis – der dem Sokrates in der Deutung der Geschichte von Leontios die Bilder bereitstellt. Da werden also Verstand und Gefühl mit zwei Parteien verglichen, die ein souveränes Gemeinwesen, eine Polis, in zwei Teile teilen, eine Bildlichkeit, die dem Menschen des vierten Jahrhunderts, ja insbesondere einem *Plato* naheliegen muß: In seine Lebenszeit fällt eine lange Periode politischer Unruhen, die zweimal die althergebrachte demokratische Verfassung Athens zum Einsturz brachten und in deren Gefolge eine innere Instabilität eintrat, deren Opfer Platos engster Freund und höchstes Vorbild Sokrates wurde. Wenn wir nun noch einmal die Deutung der Erzählung von Leontios, der seine Augen beschimpfte, hören, müssen wir auf das *Neue* achten, was hier in die Vorstellung der Entzweiung hineintritt:

"Und auch sonst sehen wir ja vielfach, wenn immer das Verlangen jemanden gegen seinen Verstand zu etwas zwingen will, daß er sich selbst beschimpft und in Gefühlswallung gerät gegen das, was ihn da zwingen will, und daß, wie in einem Kampf zweier politischer Parteien, die Gefühlsaufwallung dem Verstand eines solchen Menschen zum Mitkämpfer wird."

Es sind hier nicht zwei, sondern drei Instanzen, die Sokrates als innere Kräfte des Ich – Teile der Seele nennt *Plato* sie sonst – behaupten will. Also nicht Verstand und Gefühl – sondern Verstand, die *Gefühlsaufwallung* – das Wort *thymós* hat dieselbe Wurzel wie das Wort *thýō* = Opferdämpfe aufsteigen lassen – und schließlich das Verlangen oder die "Triebe", deren Wirken immer als gewaltsam beschrieben wird; *Plato* rechnet zu ihnen Durst, Hunger und vor allem den Sexualtrieb.

Das Charakteristikum des Verlangens ist es, einen Mangel des Körpers anzuzeigen; seine extremen Formen wären die Sucht oder die Gier. So wollen sich in der Geschichte von Leontios die Augen am Anblick der Toten sättigen; eine Gegenkraft in Leontios, sein Verstand, sagt ihm jedoch, daß der Anblick der Gehenkten ohne Wert ist, und in diesem Moment der Zerrissenheit, ja durch die Zerrissenheit gerät er in zornhafte Wallung.

*Plato* stellt also die Entzweiung fest, es ist aber die Entzweiung selbst, die eine dritte Kraft freisetzt, die als Zorngefühl für einen Moment den Menschen beherrscht. Wozu diese dritte Kraft? Da sie in ihrer Funktion als Helfer des Verstandes eingeführt wird, hätte *Plato* doch auch dem Verstand selber eine gewisse Kraft, ein Durchsetzungsvermögen, wie es dem Verlangen eigen ist, zuschreiben können! So sagen wir doch etwa, daß die Einsicht zu

etwas zwingt, sie also eines solchen Bundesgenossen wie der Empörung und des Zornes nicht bedarf.

An diesem Punkt aber scheiden sich die Geister, der Platos und der unsere, aber nicht erst der unsere! Bereits *Aristoteles* kann sich Platos Vorstellung nicht zu eigen machen. Die Frage, welche Kräfte im Menschen wirken, ja *wie* sie wirken, gehört zu den zentralen Fragen der antiken Philosophen. Die Rede von der Entzweiung zwischen Gefühl und Verstand ist hier nicht mehr eine dichterische oder umgangssprachliche Metapher der Selbst- und Fremdbeobachtung, sie gehört insbesondere im Rahmen des von uns gewählten Dialoges über die "Verfassung" in die erste ausgeführte und begründete "Anthropologie", die Lehre vom Menschen. *Plato* versucht hier, aus den Beobachtungen des Alltags, aber auch den Erfahrungen und Erkenntnissen, die die philosophische Reflexion über diese Beobachtungen anstellt, den Menschen selber zum Gegenstand der Philosophie zu machen. Während sein Lehrer Sokrates in den Straßen Athens seine Mitbürger fragte, was sie denn meinten, wenn sie von Tapferkeit, von Freundschaft, von Besonnenheit sprechen, wenn er also nach dem begrifflichen Inhalt der Wörter suchte, hat *Plato* in den Mauern seiner Schule, der Akademie, aber auch in seinen Schriften, die Frage nach dem Begriff der menschlichen Tüchtigkeit als Frage nach der "Natur" des Menschen, seiner "Physis", seinem Wesen gestellt. Um etwa zu wissen, was die Gerechtigkeit ist – danach nämlich fragen die Gesprächspartner des Sokrates im Dialog "über die Verfassung" – muß man das Lebewesen kennen, das da gerecht sein kann, den Menschen. Dann etwa zeigt sich, daß Gerechtheit nichts anderes ist, als daß die verschiedenen Kräfte, die im Menschen, in *jedem* Menschen vorhanden sind, je das Ihre tun, daß sie also die ihnen von Natur zugewiesene Rolle erfüllen. Tun sie das, wäre die Rede von den feindlichen Brüdern gar nicht möglich; denn wie in einem vollendet guten Staat ein jeder das Seine tut und in der gegenseitigen Ergänzung damit jeder dem anderen nutzt, so auch die Kräfte im Menschen. Wie aber kann man bestimmen, welche Rolle den Kräften von Natur zukommt? Ferner, wie sind überhaupt diese Kräfte und wie die menschliche Seele aufzufassen, in der sie wirken? Als was, unter welchem Gesichtspunkt redet *Plato* vom Menschen? In diesen Fragen einer wissenschaftlichen Anthropologie sind sich *Plato* und sein Schüler *Aristoteles* nicht einig. *Aristoteles* hat gute zwanzig Jahre in Platos Akademie mit seinem Lehrer und Mitschülern solche Fragen erörtert, und Reflexe dieser Auseinandersetzungen finden wir in den Vorlesungsmanuskripten, die durch glückliche Zufälle aufgefunden, abgeschrieben und verbreitet wurden und bis in unsere Zeiten erhalten blieben. So sagt *Aristoteles* in der Schrift "über die Seele" (*Péri Psyches*) folgendes:

"Da nun die Leistungen der Seele die folgenden sind: Erkennen, Wahrnehmen, Meinen, ferner das Verlangen, das Wollen und überhaupt das Streben, da weiter die Seele auch Sitz der Körperbewegung ist, da von ihr Wachstum, Blüte und Tod ausgeht – übt sie diese Kräfte als ganze aus und denken wir mit einem ihrer Teile und bewegen uns durch ein anderes ihrer Teile?

Denn es behaupten ja doch manche, daß die Seele teilbar sei und daß wir mit einem Teil denken, mit einem aber begehren. Was aber hält dann eigentlich die Seele zusammen, wenn sie von Natur aus in Teile zerfällt? Denn doch wohl nicht der Körper, vielmehr scheint doch die Seele den Körper zusammenzuhalten; denn verläßt sie ihn, löst er sich auf und verfault. Wenn also etwas anderes sie zur Einheit macht, so müßte dieses andere nichts anderes als die Seele sein."

(Aristoteles, *de anima* I,411a26 – 411b10.)

Das Problem wird in derselben Schrift später erneut aufgegriffen und eher im Sinne jener "Zweiteilung" gelöst, die auch der Trennung von Gefühl und Verstand innewohnt:

"Wie kann man überhaupt von Teilen der Seele sprechen und wenn, wieviele Teile sind es? Denn in gewisser Weise scheint es zahllose Teile zu geben, nicht nur drei, wie einige vom Teil des Denkens, der Gefühlswallung und dem Verlangen sprechen, andere von zweien, einem Teil, das Vernunft hat oder einem, das ohne Vernunft ist; denn es zeigen sich ja noch weit verschiedenere Teile, wie z.B. das, was das Wachstum bewirkt, das auch den Pflanzen und allen Lebewesen zugehört, und die Sinneswahrnehmung, die man schwerlich zum Vernünftigen oder Unvernünftigen rechnen kann... Ferner auch das Streben, das doch von allen anderen seinem Begriff und seiner Funktion nach verschieden ist. Ist es als getrenntes Teil gedacht, reißt man es von seinem Platz; denn im Verstand selbst entsteht das Wollen, im Unvernünftigen aber Begierde und Gefühlswallung; wäre die Seele aber eine Dreiheit, so wird es in jedem Teil einen Antrieb geben."

(*De anima* III,432a22–432b7.)

Nicht nur ordnet *Aristoteles* also Gefühl und Verstand eine eigene Durchsetzungskraft zu – so tut es auch unserer Bild von den sich bekämpfenden Brüdern – mit diesen kritischen Bemerkungen zu Platos *Anthropologie* macht er für eine von Plato gänzlich

verschiedene Betrachtungsweise der "Seele" Raum. Ist für *Plato* "Seele" der Inbegriff des Menschen als fühlenden und handelnden, also als *moralischen Wesens*, behandelt *Aristoteles* die Seele als Lebensprinzip des Organischen überhaupt, das in der Pflanze, aber auch noch in der höchsten geistigen Leistung des Menschen wirkt. Auf dem Hintergrund des Organisch-Biologischen wird auch die Frage nach den Kräften im Menschen eine quasi naturwissenschaftliche. Der Mensch als Gattungswesen – die biologische Art des Menschen – unterscheidet sich von allen übrigen Wesen, in denen das Lebensprinzip wirkt, die also Seele haben, durch die Einheit seiner spezifischen Seele. So sind auch die verschiedenen Kräfte (dynamis – die Dynamik des Lebens) immer Kräfte dieses einen, unverwechselbaren Lebensprinzips, sie sind immer schon vom Ganzen her geprägt. So ist etwa in der Wahrnehmung des Menschen, obschon er die Wahrnehmungsfähigkeit mit den Tieren teilt, der Möglichkeit nach vorhanden, was den Menschen auszeichnet: die Vernunft Einsicht. Darüber hinaus ist auch die Sinnlichkeit des Menschen nicht nur auf die Lebenserhaltung ausgerichtet, sondern für Schönes aufgeschlossen. Natürlich macht *Aristoteles* seinem Lehrer nicht die Unterscheidung verschiedener Kräfte zum Vorwurf, sondern vielmehr dessen Tendenz, sie zu verselbständigen und sie im dauernden Konflikt miteinander darzustellen. Bei aller Abweichung von einer moralischen Norm, die ein einzelner Mensch erreichen kann, bleibt er für *Aristoteles* doch ein Mensch als Vertreter seiner Art, ist noch die "Vertierung" des Menschen ein dem Menschen zugehörige Möglichkeit, bleibt sie im Rahmen der artgegebenen Eigenart. Stereotyp ist der Satz bei *Aristoteles*

*"Der Mensch zeugt immer wieder einen Menschen..."*  
(MPh, 3.1070a7–8; Phys. II, 1,193b9–18)

Nicht ist daher die Seele Summe selbständiger Teile; umgekehrt heißt es:

Die Seele ist selber irgendwie alles".  
(De anima III, 431 b20–21.)

*Aristoteles* will sagen: Nicht wird die Seele von äußeren Kräften zerrissen, ist deren Spiegel; umgekehrt, die Seele beseelt das Äußere.

So zählen für den Menschen weniger die Dinge an sich denn die Vorstellung von den Dingen, die sich seine Seele macht. Diese Auffassung von der Konstanz der Arten und der Einheit des Lebensprinzips führt *Aristoteles* auch in seiner Schrift "Über die

Ethik" zu einem harmonischen Menschenbild. Es fehlen die starken, ja großartigen Bilder, mit denen Plato die Zerrissenheit des menschlichen Inneren darstellt, Bilder wie die des vielköpfigen Tieres und des Mischwesens, die noch bis in die Kunst des Barocks Symbole für menschliche Triebe und Laster lieferten! Sie fehlen, nicht nur, weil Aristoteles, der nüchternde, der den Spitznamen "der Verstand" trug, nicht zur poetischen Ausgestaltung seines Denkens neigte – sie fehlen, weil die Sache selbst in *seiner* Optik sie nicht hergab.

Wenn nun seinerseits Plato, Philosoph, mit großer poetischer Kraft, der Frage der Entzweiung von Gefühl und Verstand einen so breiten Raum gibt – das ganze achte und neunte Buch der Schrift "Über die Verfassung" handelt von nichts anderem – so auf Grund seiner Anschauung eben der "Sache selbst", des Menschen. Hier geht es nicht um die naturwissenschaftliche-biologische Deskription, sondern immer schon um die Beurteilung und Bewertung des handelnden, moralischen Menschen. Die Triebe, die doch in biologischer Sicht für die Arterhaltung unabdingbar sind, treten nun vor allem als *Störenfriede* auf. Damit ist latent eine Norm gesetzt, über deren Begründung durch Plato wir uns Rechenschaft geben müssen, wenn wir die so ganz eigenartige Weise, wie Plato den Menschen beschreibt, verstehen wollen. Mittels solcher Rechenschaft werden wir unsere oben gestellten Fragen beantworten können, die da lauteten:

"Warum Plato drei Kräfte annimmt, Verstand, Gefühl und Verlangen, warum er sie *als Teile* interpretiert und so viele Beispiele entwirft, in denen sie im Konflikt – als feindliche Brüder – gezeigt werden, vor allem was ihre "Natur" bestimmt, der gemäß sie gerade *nicht* feindliche Brüder, sondern Freunde sein sollten?"

Das Beobachtungsfeld, von dem *Aristoteles* ausging, waren die Lebewesen, Biologie und Zoologie; das Beobachtungsfeld, von dem aus *Plato* seine Schlüsse über den Menschen zieht, ist das politische Leben seiner Zeit. Wie wir aus seinem siebten Briefe an Freunde in Syrakus erfahren, wollte er selber gemäß der Familientradition Politiker werden, wurde aber von den Ereignissen zurückgehalten – es war die Zeit der politischen Umstürze in Athen von 411 bis 403 – doch hat er niemals, wie er ausdrücklich betont, aufgehört, genau das politische Treiben zu beobachten. So ist seine Frage nicht, wie unterscheidet sich der Mensch von den übrigen Lebewesen, sondern, welche unter den vielen Formen menschlichen Handelns, die in den Verfassungen und politischen Sitten ihren Niederschlag finden, ist die richtige Form? Welches "äußere" Verhalten und

Handeln entspricht dem Wesen, der Natur des Menschen? Wie müßte dann umgekehrt das Zusammenleben der Menschen, der Staat, "verfaßt" sein, um dieser Natur des Menschen gerecht zu werden?

Der Titel der Schrift "Über die Verfassung" hat einen bewußt intendierten Doppelsinn: "Politeia" ist im Griechischen der Terminus, um das Bürgerrecht oder die "Verfassung" eines Staates zu bezeichnen. In Platos Dialog meint er sowohl die Verfassung eines Staates, aber auch die Verfassung eines Menschen; denn woher, fragt Plato, kommen die Erscheinungen im Staat, wenn nicht aus dem einzelnen? (Pol. IV, 435e1f.)

Umgekehrt, die Beobachtung charakteristischer Erscheinungen in den verschiedenen Verfassungen läßt den Schluß auf den Einzelnen zu. Was nun eine Verfassung und einen Menschen je ausmacht und so unterscheidet, ist das Ziel oder der oberste Wert, auf den hin er sein Leben führt; es ist dasjenige, was er für das Gute hält; denn, so sagt Plato's Sokrates:

*"Jede Seele jagt nach einem Guten und tut alles um des Guten willen."*

(Pol. VI, 505d11).

Die Unterscheidung der Menschen rührt aber daher, daß nicht ein jeder weiß, was *wirklich*, was von *Natur* das Gute für ihn ist. Grund für die scharfe Trennung dreier Teile ist aber, daß im Staatsvolk eine Gruppe vorhanden ist, der Kriegerstand, der einer eigenen bestimmten Kraft im Einzelnen entsprechen muß. Welche ist diese? Geht es dem Ratsstand um das Erkennen des Guten, sehen die Krieger, wenn sie, wie im idealen Staat richtig angeleitet sind, ihre Aufgabe darin, dem Guten auch zum Sieg zu verhelfen, es *durchzusetzen*. Charakteristisches Merkmal solcher Leute ist also der Drang, in jedem Fall zu siegen, die *philonikia*. Streben nach Sieg und Ruhm hat nun aber nichts mit den körperlichen Trieben zu tun, solches Streben ist neutral. Es steht nach Plato in der Mitte zwischen dem Verstand und den Trieben als Durchsetzungskraft, die bald dem einen, bald dem anderen zum Sieg verhilft. Es ist somit gerade die Dreiteiligkeit der Seele, die zu erklären hilft, wie es möglich wird, daß der Verstand seine Führungsrolle verliert; denn die Durchsetzungskraft kann sich von ihm lösen. Aus dem jeweiligen Rollenwechsel des Gefühls, der durchschlagenden Emotion, gewinnt Plato nun die Möglichkeit, charakteristische politische Zustände und menschliche Typen nicht nur zu *beschreiben*, sondern zu *erklären*, d.h. eine Geschichte zu erzählen, wie es zu diesen Zuständen kommen konnte. Es geht also darum, zu zeigen wie es kommt, daß die Menschen in den verschiedenen



Staatsformen nicht dem wirklich Guten, der Vernunftnatur des Menschen, sondern einem Ersatz, einem Schein nachlaufen, etwa dem Ruhm, dem Geld und dem Rausch.

Hören wir also zum Abschluß die Geschichte von der Entstehung des Ruhmgierigen, des Karrierebewußten. Wie entsteht ein solcher Mensch, den Plato den Timokraten nennt:

"Er mag der noch junge Sohn eines trefflichen Mannes sein, der in einem Staat lebt, dessen öffentliches Leben eben nicht trefflich ist und der daher auf Auszeichnung, Machtstellungen, Prozessieren und dergleichen Geschäftigkeit gänzlich verzichtet und sich entscheidet, nur eine geringe Stellung einzunehmen, um keine Schwierigkeiten zu haben." – "Wie denn also", drängte er fragend, "entsteht dieser Mann?" – Wenn", sagte ich, "er zuerst hört, wie sich seine Mutter ärgert, weil ihr Mann keine hohe Stellung einnimmt und sie selber daher unter den Frauen kein Prestige hat, dann, daß sie sieht, wie er nicht dem Geld nachjagt und darum kämpft, wie er privat und öffentlich verleumdet wird und solches gleichmütig trägt, daß er vor allem auf sich selbst aufmerkt und sie weder achtet noch mißachtet, – wenn der Sohn also hört, wie sie sich über alle diese Dinge ärgert und sagt, daß sein Vater gar kein *Mann* sei, sondern ein Schlappschwanz und was dergleichen an Litanei die Frauen hierbei herzubeten pflegen..." –

"Wirklich mengenweise solche Dinge", sagte Adeimantos, "ganz typisch für sie." – "Du weißt nun auch", sagte ich, "daß auch das Hauspersonal solcher Menschen und gerade die scheinbar Gutmeinenden heimlich dem Sohn so etwas erzählen, daß sie, wenn einer dem Vater Geld schuldig bleibt und er sich nicht sein Recht verschafft, den Sohn auffordern, solche Leute später, wenn er groß ist, zu bestrafen und ein Mann zu sein, mehr als es sein Vater ist. Und auch außerhalb des Hauses hört er dergleichen mehr und beobachtet selber, wie die, die betreiben, was ihnen zukommt, als Einfaltspinsel gelten und kein Ansehen genießen, daß aber die, die nicht sich auf das Ihre beschränken, Prestige und Ruhm einsammeln.

Das ist dann der Augenblick, wie der junge Mensch, der solches sieht und hört, aber auch wieder die Worte des Vaders hört und sieht, was der anders als die anderen betreibt, von beiden Seiten in ihre Richtung gezogen wird, vom Vater, der den Verstand in seiner Seele stärkt und wachsen läßt, von den anderen, die auf sein Gefühl und sein

Verlangen einwirken. Da er nun selbst kein schlechter Mann ist der Anlage nach, aber im Umgang mit schlechten Menschen lebt – da wird er von beiden Seiten gezogen, tritt schließlich in die Mitte zwischen beide und hat schon die Herrschaft in sich selbst dem Mittleren gegeben, dem Gefühl, das immer nach Sieg verlangt. Und so ist er ein Mann geworden, der hoch hinaus will und nach Prestige strebt."

(Pol. VIII, 549c1-550b7)

Gefühl und Verstand – die feindlichen Brüder: hier also hat das Gefühl den Verstand schon unterjocht und damit einen Menschen erzeugt, der einem ganzen Staatswesen sein Gepräge gibt; dem Karrieredenker entspricht ein Staat, der allen anderen in dauernden Kriegen seine Macht zeigen will.

Wir sagten oben: Das Thema der Entzweiung des Menschen mit sich selbst und die Weise, in Metaphern von diesem Thema zu sprechen, bleiben konstant, es ändert sich die Betrachtung dessen, was sich da entzweit, des Menschen. Im Rahmen der biologischen Betrachtung des Menschen durch Aristoteles ist die Vorstellung der Entzweiung bedeutungslos.

Sucht man dagegen mit Plato die Ursachen für die Zustände in Gesellschaft und Politik im Inneren des Menschen, läßt sich der so häufig zu beobachtende Unverstand im öffentlichen Leben auf den inneren Konflikt von Gefühl und Verstand im einzelnen Menschen zurückführen.

## A New Relief of the Graces and the *Charites* of Socrates \*

Olga PALAGIA

σὺν γὰρ ὕμιν τὰ τε τερπνὰ καὶ  
τὰ γλυκὲ' ἄνεται  
πάντα βροτοῖς,  
εἰ σοφός, εἰ καλός, εἴ  
τις ἀγλαὸς ἀνὴρ.

Pind., *Oi.* 14. 6-10

A votive relief of Pentelic marble representing the three Graces is preserved in a private collection in Belgium (fig. 12)<sup>1</sup>. Its pro-

\* Im am grateful to Herman MUSSCHE, Evelyn HARRISON and Carol LAWTON for their help; to the authorities of the Acropolis Museum for permission to examine and photograph the reliefs Acropolis 2554, 2555 and 2556; to the authorities of the National Museum, Athens, for permission to examine the relief NM 1917; to the authorities of the British School at Athens for permission to examine the Hecate S 21; and to Sir John BOARDMAN for the photo fig. 18. The photo fig. 12 is by Hilde CHRISTIAENS, figs. 13a-b by the German Archaeological Institute, Athens, A.V. 1198 and 1199, figs. 13-17 by the author, fig. 18 by Robert WILKINS.

The following will be cited by the author's name:

L. BESCHI, "Contributi di topografia ateniese", *ASAtene* 45-46, N.S. 29/30, 1967/68, 535-6.

W. FUCHS, *Die Vorbilder der neuattischen Reliefs* (Berlin, 1959).

M.D. FULLERTON, "The Location and Archaism of the Hekate Epipyrgidia", *AA* 1986, 669-75.

F.W. HAMDORF, *Griechische Kultpersonifikationen der vorhellenistischen Zeit* (Mainz, 1964), 45-6; 103-4.

E.B. HARRISON, *LIMC* III (1986) s.v. Charis, Charites.

B.S. RIDGWAY, *Fifth Century Styles in Greek Sculpture* (Princeton, 1981).

Θ. Στεφανίδου-Τιβεριίου, *Νεοαττικά* (Athens, 1979).

E. SCHWARZENBERG, *Die Grazien* (Bonn, 1966).

M.-A. ZAGDOUN, *La Sculpture archaïsante dans l'art hellénistique et dans l'art romain du haut-empire* (Paris, 1989).

O. WALTER, *Beschreibung der Reliefs im kleinen Akropolismuseum in Athen* (Vienna, 1923).

<sup>1</sup> Height, 14 cm; length, 18 cm (top), 22,8 cm (bottom); thickness, 6,2 cm (top), 7,5 cm (bottom). Rough picked at the back and bottom. *Marbres*

venance is unknown. But for its battered condition, the relief is fully preserved. Its form is unusual. The background is pierced through with two holes for attachment, placed symmetrically between the heads of the figures; the outer forearms of the Graces at either end were attached separately and are now lost. Two technical traits betray an attempt at archaism: the irregular border recalls 6th-century Laconian reliefs<sup>2</sup>, while the separate forearms are no doubt added in imitation of archaic korai<sup>3</sup>. The nearest parallel is provided by the archaistic relief Athens National Museum 1971 from near Corinth.<sup>4</sup> It too lacks an architectural frame and shows xoanon-like female figures with attached forearms projecting beyond the front plane of the relief: such technical characteristics suggest a date in the 1st century B.C./A.D.

*Helleniques* (Brussels 1987) cat. no. 142 (PALAGIA). I no longer agree with the 4th-century date I proposed in that catalogue entry. My impressions of the quality of the marble coincide with the results of scientific analysis carried out by Luc MOENS and Paul DE PAEPE in the State University of Ghent: L. MOENS, "Empreintes d' une pierre", *Marbres Helleniques*, 103-6; P. DE PAEPE, L. MOENS, P. ROOS, M. WAELEKENS, "Source Analysis of the Raw Materials of Four Classical Marble Sculptures" in N. HERZ and M. WAELEKENS (ed.), *Classical Marble: Geochemistry, Technology, Trade* (Dordrecht 1988), 390 and 396, fig. 1c. For the iconography of the Graces see HAMDORF; HARRISON.

<sup>2</sup> C. BLÜMEL, *Die archaisch griechischen Skulpturen der Staatlichen Museen zu Berlin* (Berlin, 1963), no. 16, pl. 42; no. 17, pl. 45.

<sup>3</sup> E.g. BLÜMEL, *op. cit.* (n. 2), no. 20, pl. 52. The attached forearms can also be attributed to technical expediency, since carving the projecting forearms out of the same block would have entailed the use (and waste) of a much larger chunk of marble.

<sup>4</sup> From Xylokastro. Peloponnesian marble. Height, 55 cm; surviving width, 39 cm. J.N. SVORONOS, *Das Athener Nationalmuseum* (Athens, 1908-37) no. 395, pl. 170. Since the relief is inadequately published and illustrated by SVORONOS, a description is in order. The stain in the background between the figures is a flaw in SVORONOS' photograph. A triad of goddesses was probably represented, though the third goddess on the spectator's right is now broken off. The relief is rough picked at the back and left side and has no architectural frame. Rasp marks cover both drapery and nude parts. The outlines of the figures as well as the channels between their feet and the locks falling on their shoulders were cut with the running drill. The upper part of the figures is in higher relief than the rest. The carving technique is reminiscent of late Hellenistic sculptures from Delos but can also be found on sculptures of Roman date. The two surviving figures stand frontally, wearing shoes and a peplos without overfall, girt at the waist. Their skirts form a central pleat, framed by heavy pleats at the sides. Each wears a thick stephane or flat polos. Their eyes lack the lower eyelids thus acquiring an almond-shaped look. While their dress is reminiscent of the Peplos Kore from the Acropolis, their hair comes closer to the Caryatids

The Graces on fig. 12 are shown down to the waist, facing, short-haired, wearing a polos and a sleeved chiton with a peplos on top, girt with a cord and forming a slight kolpos. The middle Grace crosses her hands over her breasts, holding a flower, while the others hold a flower each, their outer hands perhaps holding out a phiale. The strict frontality and stylised drapery of the Graces, their hands clasping an attribute on their breasts, along with the fact that all three are nearly identical, betray an archaising tendency<sup>5</sup>. The Graces' dress, however, apart perhaps from the clinging sleeves, is not in itself archaistic. Such archaising elements imposed on the classical form hark back to the experimental archaism of the late 5th century as exemplified by the work of Alkamenes<sup>6</sup>. The broad lines of the Graces' drapery and the emphasis placed on the low, triangular neckline are reminiscent of the British School copy of Alkamenes' Hecate Epipyrgidia (figs. 13a-b); the original Hecate wore a polos too and it has been suggested that she owes her triple form to her close relation to the Graces<sup>7</sup>. The combination of peplos with chiton, though uncommon in the 5th century, can be found on some of the korai on the east

of the Erechtheion, with thick braids round the head and long locks on the back and shoulders. This combination of archaic and 5th-century elements is reminiscent of the Charchel/Tralles Caryatids, created c. 100 B.C.: E.G. RAFTOPOULOU, *AM* 100, 1985, 355-65. The middle figure extended both arms forward, forearms carved separately and now missing, while the figure on the spectator's left extended only her proper left forearm (also missing), her right hand resting on her stomach. She is also differentiated from the other figure by the addition of a small himation covering her proper right flank.

<sup>5</sup> I follow the definition of archaism, archaising and archaistic proposed by E.B. HARRISON, *Archaic and Archaistic Sculpture, Athenian Agora XI* (Princeton, 1965), 50-67. Other views: D. WILLERS, *Zu den Anfängen der archaischen Plastik in Griechenland*, *AM Beih.* 4 (Berlin, 1975), 9-20; B.S. RIDGWAY, *The Archaic Style in Greek Sculpture* (Princeton, 1977), 303-7; ZAGDOUN, 3-32.

<sup>6</sup> For archaism in the late 5th century and the work of Alkamenes see now Zagdoun, 150-55.

<sup>7</sup> Athens, British School S 21 (figs. 13a-b). Probably 1st century B.C. The prototype of this archaistic triple-bodied image is usually dated c. 422-410 B.C. Many of the copies wear both chiton and peplos, others are dressed in peplos only. Paus. 2.30.2 attributes the invention of the triple Hecate to Alkamenes and places the original near the temple of Athena Nike. T. KRAUS, *Hecate* (Heidelberg, 1960), 84-118; F. ECKSTEIN, *API IV*, 1965, 27-36, pls. 12-14; Harrison, *op. cit.* (n. 5) 87-8, 98-9; ead., *AJA* 81, 1977, 270; W.-H. SCHUCHHARDT, *Alkamenes*, 126. Winckelmannsprogramm (Berlin, 1977), 27-30, fig. 26; WILLERS, *op. cit.* (n. 5), 48-52, pl. 30; ZAGDOUN, 150-1, cat. 70, pl. 46, fig. 165.

frieze of the Parthenon<sup>8</sup> and in the Athena Medici<sup>9</sup>, as well as on some copies of Alkamenes' Hecate. The rendering of the peplos folds by means of a few bold strokes standing out against the naked flesh, combined with the elongated proportions of the torso and the small breasts placed high suggest a date for the original of the Graces in the last decade of the 5th century B.C. Their proportions are paralleled by figures of the period around 410 B.C. such as the Fréjus Aphrodite<sup>10</sup>, the "Maenads of Kallimachos"<sup>11</sup>, the Laconian dancers of Kallimachos<sup>12</sup>, as well as Eurydice, Medea and the Peliads on the three-figure reliefs<sup>13</sup>.

Our modest relief belongs to a small class of votives representing the three Graces at half-length in a xoanon-like form. It is the only one showing the Graces alone. The other three reliefs of this class, albeit preserved in a fragmentary state, depict more complex scenes (figs. 14-16)<sup>14</sup>. All three come from the Athenian Acropolis, being presumably associated with the cult of the Graces "before the entrance to the Acropolis"<sup>15</sup>, and date from the second half of the 4th century B.C.

Only a fragment of the top of the relief Acropolis Museum 2556 (fig. 14) is preserved<sup>16</sup>. The main scene is presumably lacking.

<sup>8</sup> F. BROMMER, *Der Parthenonfries* (Mainz, 1977), pls. 166-7, east frieze II and III.

<sup>9</sup> LIMC II (1984), s.v. Athena/Minerva, no. 144 (F. CANCIANI). See also Athena on the Attic red-figure pelike W.Berlin F 2354, BEAZLEY ARV<sup>2</sup> 857.4; LIMC II, s.v. Athena, no. 591 (P. DEMARGNE).

<sup>10</sup> RIDGWAY, 198-200, figs. 126-7; M. Ἀνδρόνικος, *ArchEphem* 1985, 1-32.

<sup>11</sup> FUCHS, 72-91, pls. 15-21; RIDGWAY, 210-14, figs. 134-5.

<sup>12</sup> FUCHS, 91-6; M. Τιβέριος, *ArchEphem* 1981, 25-37.

<sup>13</sup> RIDGWAY, 206-10, figs. 129-30.

<sup>14</sup> HARRISON, nos. 11-13.

<sup>15</sup> For the cult of the Graces on the Athenian Acropolis see SCHWARZENBERG, 14-19. Paus. 1.22.8, "At the entrance to the Acropolis there are figures of Hermes, named Propylaios, and of the Graces, allegedly works of Socrates, son of Sophroniskos, who was the wisest of men according to the Pythia's testimony..." and 9.35.2-3 and 7. "2...for the Athenians have worshipped the Graces named Auxo and Hegemone since ancient times; as for Karpo, it is the name of a Season, not a Grace. 3. At Athens, before the entrance to the Acropolis, the Graces are three in number; mysteries are celebrated in their honour... 7. And Socrates, son of Sophroniskos, created sculptures of the Graces for the Athenians, placed before the entrance to the Acropolis. These images are all dressed..."

<sup>16</sup> Broken on three sides. Maximum preserved height, 32,2 cm. Height of

At the right stand the Graces, short-haired, in polos and high-girt peplos, hands before their breasts; down to the left Athena (identified by her aegis) is also shown as a half-figure, on a slightly larger scale, in similar dress, holding a phiale and a pomegranate. Three oversize phialai, two carrying a central omphalos between Athena and the Graces, another to Athena's proper right, appear to be suspended as from a wall. A comparable scene may have been depicted on the fragment Acropolis Museum 2555 (fig. 15)<sup>17</sup>. Only two heads of the Graces with short, waved hair parted in the middle, wearing polos, survive at the top. Their thick necks enhance the impression of xoana. The tip of a large wing in high relief at the right suggests the presence of Nike (?) underneath.

The fragment Acropolis Museum 2554 (fig. 16) preserves a fraction of the smooth top edge at the right<sup>18</sup>. Across its top runs a projecting architrave 2,7 cm high; its front surface is now broken off. The lower border of the relief is worked with a claw chisel. Under a suspended oversize phiale, flattened at the top and overlapping the architrave, stands one of the Graces<sup>19</sup>; the bent right arm and part of the flank of a second, similar, though slightly shorter figure survives at her proper left. The more complete figure is frontal, wearing polos, long locks of hair falling on her shoulders. She is dressed in a high-girt peplos over a chiton with short sleeves. With her right hand she pours a libation over an altar, her left pressed on her chest. It is now impossible to distinguish the attribute in her left hand, if any. The middle Grace presumably kept both hands on her breasts.

Behind the altar rises a vertical pillar reaching to the top. Encased between it and the architrave stands a little girl. She is dressed in a high-girt peplos and extends her arms to the

Graces, 6,7 cm; of Athena, 9,4 cm. WALTER, no. 274; BESCHI, 535, fig. 17; HARRISON, no. 11.

<sup>17</sup> Broken on three sides. Maximum preserved height, 23,4 cm. WALTER, no. 275; HARRISON, no. 12.

<sup>18</sup> Broken on three sides. Maximum preserved height, 26 cm. Height of Grace, 14,1 cm. WALTER, no. 276; HARRISON, no. 13.

<sup>19</sup> WALTER, no. 276 thought that she was clasping an apple and interpreted her as Athena by analogy with the relief Acropolis 2556 (fig. 14) and because she is on a slightly larger scale than her companion, and assumed that her aegis was painted. Athena on 2556, however, is shown on a lower level, and this, as we shall see, is significant. The slight difference of scale between the two Graces has a parallel in the British School copy of Alkamenes' Hecate (figs. 13a-b), where the two figures extant show subtle variations in size and proportions.

architrave which she slightly overlaps. Her action is not clear because of the damaged condition of the relief. A doorway or loom have been suggested<sup>20</sup>; the loom, however, would be expected to stop short of the top of the relief<sup>21</sup>; the transverse beam certainly runs above the heads of the Graces too. A roof supported by pillars comes more readily to mind. In any case, the girl is probably not a priestess or worshipper<sup>22</sup> but rather a sanctuary attendant. Her active involvement in some sort of narrative rather rules out her identification with Hecate proposed by Beschi<sup>23</sup>.

Judging from the relief in Belgium (fig. 12), it seems that the unusual representation of the Graces as half-figures is surely deliberate<sup>24</sup>. It is presumably meant to emphasise their chthonic nature, for divinities shown at half-length are meant to rise from the earth or sea (*anodos*). Aphrodite born of the sea, Kore returning from the Underworld or Ge springing from her element are among the most familiar examples<sup>25</sup>. Pausanias (2.10.7) also mentions a marble half-figure of Artemis in the gymnasium at Sicyon. The chthonic character of the Graces' cult on the Acropolis is implied by the fact that mysteries were celebrated in their honour. Their representation at half-length suggests periodical disappearance and resurrection, with mysteries and initiation rites holding the promise of an after-life. Moreover, the names Karpo and Auxo evoke vegetation goddesses<sup>26</sup>. The half-length representation of Athena on the relief Acropolis 2556 (fig. 14) and her pomegranate and polos indicate that she too has chthonic associations: the pomegranate more specifically belongs to Athena Nike, designating her as a fertility goddess<sup>27</sup>.

<sup>20</sup> Doorway: WALTER, no. 276; loom: *ibid.*, followed by HARRISON, no. 13.

<sup>21</sup> Compare the relief Athens National Museum 1914, O. TOUCHEFEU - MEYNIER, *Thèmes odysseens dans l'art antique* (Paris, 1968), 250, no. 459, pl. 35, 1.

<sup>22</sup> So HARRISON, no. 13.

<sup>23</sup> BESCHI, 536 n. 8.

<sup>24</sup> WALTER, no. 274 had suggested that the Graces on the Acropolis reliefs were complete figures concealed by a wall, followed by BESCHI, 535 (groundline, rocks or clouds!).

<sup>25</sup> See L. BESCHI, *ASAtene* 47-48, N.S. 31-32, 1969-70, 315-24 for a discussion of this convention in Greek art. For a full discussion of the motif see C. BÉRARD, *Anodoi* (Rome, 1974).

<sup>26</sup> Paus. 9.35.2-3. SCHWARZENBERG, 16; HARRISON, p. 203. The Graces were also said to make roses grow (Anac. 44.1); flowers were their commonest attribute (Paus. 6.24.6; Pind., Nem. 5.54; Ath. 15.682e).

<sup>27</sup> Harp. s.v. Nike Athena. Beschi, 535-6. I.S. MARK, *Nike and the Cult of Athena Nike on the Athenian Acropolis* (diss. New York, 1979), 283-94



Walter associated the relief Acropolis 2556 (fig. 14) with the Scholium to Aristophanes, *Nubes* 773, "For behind Athena there was a relief of the Graces on the wall, said to have been carved by Socrates. Socrates was in fact the son of the stonemason Sophroniskos, so he learned how to carve marble and made marble sculptures, including the figures of the three Graces, Peitho, Aglaia and Thaleia. These were carved on the wall behind Athena."<sup>28</sup> He believed, however, that the Athena in question was Athena Hygieia, standing within the Propylaia<sup>29</sup>. The Graces were finally associated with Athena Nike by Beschi, who attempted to locate the sanctuary of the Graces to the east of the Nike temple, in front of the Mycenaean fortification wall (fig. 16)<sup>30</sup>. Along with the cult of the Graces he placed that of Hecate/Artemis Epipyrgidia, with whom they share a priest by the 1st century B.C., as attested by IG II<sup>2</sup> 5050.<sup>31</sup> In the Hellenistic and Roman periods their connection is visually reinforced by many archaistic representations of the three Graces dancing around the shaft of a three-headed herm of Hecate<sup>32</sup>. Alkamenes' Hecate Epipyrgidia was seen by Pausanias (2.30.2) next to the Nike temple. As her epithet indicates, she must have stood on the Nike bastion (*pyrgos*), though this was not always apparent to modern scholars<sup>33</sup>. The probable appearance of the Graces on the east frieze of the Nike temple reinforces the

points out that the archaic cult of Athena Nike on the Acropolis emphasised her life-giving aspect as a deity of human and vegetal growth.

<sup>28</sup> WALTER, no. 274. The plural ἀγάλματα used by both Pausanias (9.35.7) and the Scholiast to Aristophanes, *Nubes* 773, has been erroneously taken to denote free-standing sculptures rather than a relief: the arguments are summarised in B.S. RIDGWAY, *The Severe Style in Greek Sculpture* (Princeton, 1970), 119; Στεφανίδου-Τιβεριίου, 144 n. 2. 'Αγάλματα, however, merely means figures and the Scholiast explicitly states that they were carved on the wall, cf. Στεφανίδου-Τιβεριίου, 143-4.

<sup>29</sup> The association of the Graces with a deity imply his/her power to bestow gifts. The Graces were also connected with Athena Polias at Erythrai (Paus. 7.5.9) and Koroneia (Paus. 9.34.1).

<sup>30</sup> BESCHI, 535-6.

<sup>31</sup> Inscribed on one of the seats of the theatre of Dionysos in Athens, "Priest of Charites and Artemis Epipyrgidia Pyrphoros". Dated to the 1st c. B.C. by M. MAASS, *Die Prohedrie des Dionysostheaters in Athen* (Munich, 1972), 122. The sanctuary of Artemis/Hecate Epipyrgidia is placed in front of the Nike temple by J. TRAVLOS, *Pictorial Dictionary of Ancient Athens* (London, 1971) fig. 200, J.

<sup>32</sup> KRAUS, *op. cit.* (n. 7), pls. 7,2; 8-15; HARRISON, *op. cit.* (n. 5), 105-6, nos. 152-3; HARRISON, nos. 28-34.

<sup>33</sup> For a full discussion of the problems posed by the location of Hecate Epipyrgidia see now FULLERTON.

connection of their cult with the bastion as early as the late 5th century<sup>34</sup>.

The question remains: where on the bastion? The persistent descriptions in the sources of the Graces being "at the entrance to the Acropolis" and the inescapable conclusion that Hecate stood on the bastion, have prompted the suggestion that their adjacent cults were squeezed between the north wall of the Nike temple and the northwest corner of the bastion<sup>35</sup>. Hecate and the Graces, in their joint capacity as guardians of the gates<sup>36</sup>, were thus seen to dominate the entrance to the citadel. This location, however, allows no room for the celebration of mysteries and moreover fails to take into account either the Scholium to Aristophanes or the Acropolis reliefs (figs. 14-16). And it is reasonable to assume that these reflect, albeit vaguely, the topography of the sanctuary. The fragment of the relief fig. 14 in particular, with the Graces and the phialai hanging as from a wall, suggests a backdrop to the main scene, now lost<sup>37</sup>. "The Graces carved on the wall behind Athena" (Schol. Ar. *Nubes* 773), though not within the cella of the temple of Athena Nike<sup>38</sup>, were nevertheless on a wall overlooking the Nike sanctuary, before which stood a statue of Athena Nike, not the cult statue. The triangular area now enclosed by the south wall of the Propylaia, and a transverse Mycenaean wall abutting onto the southwest corner of the Propylaia (fig. 17), is the only

<sup>34</sup> HARRISON, no. 22.

<sup>35</sup> E. PETERSEN, *Jdl* 23, 1908, 21; followed by FULLERTON, 669. In an effort to associate the Graces with Hermes Propylaios, also attributed to Socrates and located at the Acropolis entrance (Schol. Ar. *Nubes* 773 and see n. 15 above), R. BOHN, *Die Propyläen der Akropolis zu Athen* (Berlin and Stuttgart, 1882), 25 n. 1, followed by G.P. STEVENS, *Hesperia* 5, 1936, 446-7; D. WILLERS, *Jdl* 82, 1967, 86 n. 122; Στεφανίδου-Τιβερτίου, 144-5, placed them in the niche of the southwest corner and Hermes in the niche of the northeast corner of the Mnesiclean Propylaia. These niches carry cuttings for the accommodation of sizeable monuments, at any rate not reliefs. The controversy over the association of the Hermes Propylaios with Alkamenēs is now summarised by ZAGDOUN, 151-2.

<sup>36</sup> KRAUS, *op. cit.* (n. 7), 86; 150.

<sup>37</sup> BESCHI, 536, has suggested that the main scene of the reliefs figs. 14-15 involved Nike and a seated Athena shown as a living goddess as opposed to her xoanon.

<sup>38</sup> By contrast, a golden (or gilded) relief of the Graces by Bupalos was placed above the cult statues of the twin Nemeseis at Smyrna: Paus. 9.35.6.

convenient location, as suggested by Beschi<sup>39</sup>. It is not impossible, however, that an earlier cult of the Graces and Hecate was situated in a slightly different position in relation to the old Propylon<sup>40</sup>. The archaistic form of both the Graces on the relief fig. 12 and Alkamenes' Hecate (figs. 13a-b) may in fact be interpreted as an attempt to commemorate the antiquity and hence the continuity of their joint cult<sup>41</sup>.

It is now impossible to tell whether the half-figure of Athena on the relief Acropolis 2556 (fig. 14) is an accurate reflection of the statue placed before the wall. It can be argued, on the other hand, that the Graces on the Acropolis reliefs (figs. 14-16) are 4th-century adaptations of a late 5th-century prototype reflected by the relief in Belgium (fig. 12). Given their close association with the Athenian Acropolis, these half-length Graces have a better chance to derive from Socrates' relief than the full-length dancing Graces transmitted through the well-known neo-Attic relief type, the so-called *Charites* of Socrates, hitherto attributed only because fragments of a replica were found on the Acropolis<sup>42</sup>. A further difficulty for the association of the neo-Attic type is the fact that no neo-Attic relief has yet been proved to reflect a votive relief as opposed to a more substantial monument like a statue base or a colossal shield<sup>43</sup>.

The attribution of the Acropolis Graces to the philosopher Socrates (469-399 B.C.), persistent in the ancient sources, is often dismissed as an invention of Hellenistic authors beginning with the unreliable Douris of Samos<sup>44</sup>. But if Socrates' father, Sophroniskos,

<sup>39</sup> BESCHI, 535-6. For the area, see TRAVLOS, *loc. cit.* (n. 31).

<sup>40</sup> See W.B. DINSMOOR, JR., *The Propylaia to the Athenian Akropolis I, The Predecessors* (Princeton, 1980), 31-4, pl. 24.

<sup>41</sup> A different reason for creating Hecate as an archaistic image was suggested by FULLERTON.

<sup>42</sup> First proposed by O. BENNDORF, *AZ* 1869, 55-62 and followed by many scholars: A. FURTWÄNGLER, *AM* 3, 1878, 181-202; FUCHS, 59-63, pl. 12; HARRISON, *op. cit.* (n. 5), 122; RIDGWAY, *op. cit.* (n. 28), 114-21, figs. 153-5; Στεφανίδου-Τιβεριίου, 138-45, pl. 46a; HARRISON, no. 25; J. BOARDMAN, *Greek Sculpture, the Classical Period* (London, 1985), fig. 76.

<sup>43</sup> For the sources of inspiration of neo-Attic reliefs see Στεφανίδου-Τιβεριίου, *passim*.

<sup>44</sup> The sources are collected in J. OVERBECK, *Die antiken Schriftquellen* (Leipzig, 1868), nos. 907-15; J.J. POLLITT, *The Art of Greece, 1400-31 B.C.*,

was truly a stonemason<sup>45</sup>, we can reasonably assume that he would have passed on his trade to his son as was customary in antiquity. Socrates' hypothetical status as a sculptor need not have prejudiced his social standing, since sculptors like Kephisodotos and Praxiteles were able to move among the highest Athenian circles<sup>46</sup>. The early classical date tentatively accorded to the prototype of the neo-Attic relief had prompted the identification of the sculptor of the Acropolis Graces with the Boeotian sculptor Socrates who was known to have produced a statue of Cybele for Pindar and was therefore labelled an early classical artist<sup>47</sup>. Pindar, however, did not die till 438 B.C. and any artist working for him might well have outlived him by several years. Regardless of authorship, however, the relief of the Graces (fig. 12) seems firmly rooted in Attic tradition, not only because of its affinity to Alkamenēs' Hecate (figs. 13a-b), but also because the Graces are a distant echo of the middle Grace on the statue base of Pheidias' Athena Parthenos (fig. 18)<sup>48</sup>. She too wears a peplos girt at the waist over the overfall and raises her right hand to her breast: her xoanon-like quality and her similarity to the Graces on the Acropolis reliefs (figs. 14-16) were already noted by Harrison<sup>49</sup>. Pheidias' Graces as companions of Athena are presenting her gifts to Pandora: a cautionary tale<sup>50</sup>.

*Sources and Documents* (New Jersey, 1965), 87. Pollitt, *loc. cit.* and J. BURNET, ed., *Plato's Euthyphro, Apology and Crito* (Oxford, 1924), 50-1 are sceptical of Socrates' career as a sculptor. More sympathetic views were expressed by BENNDORF, *loc. cit.* (n. 42); SCHWARZENBERG, 17; RIDGWAY, *op. cit.* (n.28), 120 n. 15.

<sup>45</sup> Diog.Laert. II.18; Val.Max. III.4 ext. 1.

<sup>46</sup> J.K. DAVIES, *Athenian Propertied Families* (Oxford, 1971), no. 8334; H. LAUTER, AA 1980, 525-31; A. CORSO, *Prassitele: fonti epigrafiche e letterarie, vita e opere I* (Rome, 1988), 23.

<sup>47</sup> Paus. 9.25.3. The Boeotian Socrates was first put forward by F. STUDNICZKA, *Kalamis* (Leipzig, 1907), 40; followed by FUCHS, *loc. cit.* (n. 42); HARRISON, *loc. cit.* (n. 42); Στεφανίδου-Τιβερτίου, 144. The problems posed by the date and attribution of the neo-Attic relief are discussed at length by RIDGWAY, *loc. cit.* (n. 42).

<sup>48</sup> Fig. 7 after a cast in Oxford, Ashmolean Museum Cast Gallery, of the reduced replica in East Berlin, Pergamon-Museum. Boardman, *op. cit.* (n. 42), fig. 101; HARRISON, no. 4.

<sup>49</sup> HARRISON, no. 4.

<sup>50</sup> Hes. *Op.* 73.

**LXX Ps 24, 15; 49, 1-2 in un papiro di Vienna  
(P.Vindob. G. 29435)\***

ROSARIO PINTAUDI

Resto di un foglio di papiro utilizzato sul recto secondo le fibre per riportare stichoi della versione greca dei Salmi. Si conservano Ps 24, 15 e 49, 1-2, preceduti e seguiti da altri passi che, dal pochissimo che ci rimane, non riesco ad identificare.

La funzione di questo foglio poteva essere quella o di amuleto o di preghiera, costituita da un centone di citazioni bibliche, principalmente, se non esclusivamente, riprese dai Salmi. Il tipo ed il modo della citazione, da una parte sollecitano a considerare l'amuleto come scopo principale di questo insieme di espressioni<sup>1</sup>, ma dall'altra la possibilità di intendere ἐν ταῖς ἐωθιναῖς ὥραις *vel sim.* al r.6 prospetta non ultima l'ipotesi dello scopo liturgico (un *horologion* per uso privato, cfr. e.g. PPrag.I 3).

Il Salmo 24 inizia con la preghiera di non restare confuso, perchè il nemici non trionfino (μὴ κατασχυνηθῆιν, μηδὲ καταγελαστώσάν μου οἱ ἐχθροί μου): donde l'espressione riportata dal papiro *oculi mei semper ad Dominum quoniam ipse evellet de laqueo pedes meos* (vulgata). Così il Salmo 49, 1-2 si apre con la parola onnipotente e la luce sfolgorante della divinità: *Deus deorum Dominus locutus est ...* (vulgata).

Per le attestazioni nei papiri il *Catalogue des Papyrus Littéraires Juifs et Chrétiens* di J. van Haelst (Paris 1976), registra per il Ps 24, 2-5 il PJena inv.2 (frammento di codice, van Haelst nr.126 + riferimenti ai nrr.96, 100, 106, 118, 119, 974); per il Ps 49, 1-7 il PRoss.Georg. I 1 (amuleto, van Haelst nr.152 + riferimenti ai nrr. 96, 102, 118, 151).

\* Al collega Raymond BOGAERT εὐτυχῶς.

L'amico H. HARRAUER, direttore della Papyrussammlung di Vienna, con la consueta generosità ha messo a mia disposizione il papiro; a Daniel KORTE amico fedele a Praga si debbono preziosi suggerimenti; ad entrambi la mia gratitudine.

<sup>1</sup> Si veda P. COLLART, *Psaumes et amulettes*, in *Aegyptus* 14 (1934), pp. 463-467 (in part. 466-467); un'opinione non altrimenti contraddetta.

Il testo, a parte varianti fonetiche, salti, una diversa ripartizione, non si discosta dalla tradizione (si è utilizzato *Septuaginta X. Psalmi cum Odis*, ed. A. Rahlfs, Göttingen 1931); tra i segni ricorre unicamente il trattino orizzontale dei *nomina sacra*.

La scrittura è ascrivibile alla fine del V inizi del VI sec. d.C., con molta probabilità dall'Herakleopolites (cfr. PRainer Cent. 106, Taf. 92, del 475 d.C.).

Il verso è bianco; si conservano solo 5 piccole tracce visibili sulla striscia verticale superiore.

Herakleopolites (?)                      cm 13,3 x 19,2                      V/VI sec. d.C.

recto →

- 1 ειλξ[  
 2 πρὸς κ(ύριο)ν διὰ παντὸς οἱ ὀφθαλμοί μου αὐτὸς Ps 24,15  
 3 ἐκπάσει ἐκ παγίδος τοὺς πόδας μου ὁ θεὸς θε(εῶ)ν Ps 49,1-2  
 4 κ(ύριο)ς ἐλάλησεν καὶ ἐλάλησεν τῇ γῇ [ἐ]κ Σιων  
 5 ἡ εὐπρέπεια τῆς ὠρεώτητος αὐτοῦ ὁ θε(εῶ)ς[  
 6 ἦξει ἐμφανῶς ἐντεσεω[

1. ειλξ[ : l'incertezza della lettura mi preclude la possibilità di indentificare il testo che precede Ps 24,15.

2-3. Ps 24,15: οἱ ὀφθαλμοί μου διὰ παντὸς πρὸς τὸν κύριον, ὅτι αὐτὸς ἐκπάσει ἐκ παγίδος τοὺς πόδας μου. Nel papiro l'ordine è un po' diverso. — διὰ παντός: dopo παν uno spazio prima di τος.

3-6. Ps 49, 1-2: Θεὸς θεῶν κύριος ἐλάλησεν καὶ ἐκάλεσεν τὴν γῆν ἀπὸ ἀνατολῶν ἡλίου καὶ μέχρι δυσμῶν. ἐκ Σιων ἡ εὐπρέπεια τῆς ὠραιότητος αὐτοῦ, ὁ θεὸς ἐμφανῶς ἦξει. Normali le caratteristiche fonetiche del papiro, così come la ripetizione di ἐλάλησεν per ἐκάλεσεν, che però comporta un singolare τῇ γῇ.

Il secondo stichos (ἀπὸ ἀνατολῶν ... δυσμῶν) è saltato nel papiro.

6. Ad ἐμφανῶς, dopo uno spazio, segue nel papiro ἐντεσεω[ : si potrebbe intendere ἐν τες εω[ = e.g. ἐν ταῖς ἐορταῖς Ez.36,38; 46,11, espressione che però non ricorre nei Salmi; ma anche ἐν ταῖς ἐω[θιναῖς ὥραις (J. Diethart *per ep.*).

## Iphigénie à Aulis: une pièce panhellénique ?

Suzanne SAÏD

Peut-on faire d'*Iphigénie à Aulis* une "pièce politique"<sup>1</sup> au même titre que les *Héraclides* ou les *Suppliants* et convertir in extremis Euripide à la cause du panhellénisme<sup>2</sup>, comme on l'a converti à la religion de Dionysos dans les *Bacchantes*? Faut-il au contraire voir dans cette tragédie une peinture sans complaisance du chauvinisme grec<sup>3</sup>? La question a été souvent posée. Pour tenter,

<sup>1</sup> Voir G. ZUNTZ, *The political plays of Euripides*, Manchester, 1955.

<sup>2</sup> Cette thèse a été défendue par W. H. FRIEDRICH, "Zur Aulischen Iphigenie", *Hermes* 70, 1935, p. 86 s.; A. DILLER, *Race Mixture among the Greeks*, Urbana, 1937, p. 30; A. BONNARD, "Iphigénie à Aulis: tragique et poésie", *MH* 2, 1954, p. 105; F. WASSERMANN, "Agamemnon in Iphigeneia at Aulis: a Man in an Age of Crisis", *TAPA* 80, 1949, p. 174-186; E. DELEBECQUE, *Euripide et la guerre du Péloponnèse*, Paris, 1951, p. 356-375; R. GOOSSENS, *Euripide et Athènes*, Bruxelles, 1962, p. 683-687; M. POHLLENZ, *Die griechische Tragödie*, Göttingen, 1954, p. 466 s.; E. VALGIGLIO, "L'Ifigenia in Aulide", *RSC* 4, 1956, p. 179-202 et 5, 1957, p. 47-52; H. VRETSKA, "Agamemnon in Euripides' Iphigenie in Aulis", *WS* 74, 1961, p. 18-39; H. DILLER, "Die Hellenen-Barbaren Antithesis im Zeitalter der Perserkriege" dans *Grecs et Barbares, Entretiens sur l'antiquité classique* VIII, 1962, Genève, p. 39-68 (p. 55); B. M. W. KNOX, "Second Thoughts in Greek Tragedy", *GRBS* 7, 1966, p. 213-232 (p. 232); H. STEIGER, *Iphigenies Opfertod*, Diss. Frankfurt-am-Main, 1963, p. 55-57; G. MELLERT-HOFFMANN, *Untersuchungen zu Iphigenie in Aulis des Euripides*, Diss. Heidelberg, 1969, p. 9-90; V. DI BENEDETTO, *Euripide, Teatro e Società*, Torino, 1971, p. 217; D. GOERTZ, *Iphigeneia at Aulis. A Critical Analysis*, Diss. Austin, 1972, p. 17-35; E. LEVY, *Athènes devant la défaite de 404*, Paris, 1976, p. 157; H. FOLEY, *Ritual Irony: Poetry and Sacrifice in Euripides*, Ithaca, 1985, p. 92-102. Ces études, comme celles qui figurent dans la note suivante, seront désormais rappelées par le seul nom de leur auteur.

<sup>3</sup> Cette thèse a été défendue par E.M. BLAIKLOCK, *The Male Characters of Euripides*, Wellington, 1952; H.D.F. KITTO, *Greek Tragedy*, Londres, 3<sup>ème</sup> éd., 1961, p. 369; H. FUNKE, "Aristoteles zu Euripides' Iphigeneia in Aulis", *Hermes* 92, 1964, p. 284-299; P. VELLACOTT, *Ironic Drama. A Study of Euripides' Method and Meaning*, Cambridge, 1975, p. 173-177 et 201-203; K. SYNODINOU, *On the Concept of Slavery in Euripides*, Ioannina, 1977, p. 33-42; G.E. DIMOCK, *Iphigeneia at Aulis*, New York, 1978, p. 4 et 10; K. MATTHIENSEN, "Euripides: die Tragödien" dans *Das griechische Drama*, ed. G.A. SEECK,

après bien d'autres, d'y répondre, il me paraît indispensable, dans un premier temps, de rappeler brièvement comment, à partir des guerres médiques, la prise de conscience de l'antithèse Grecs/barbares, pour reprendre le titre d'un article célèbre de H. Diller<sup>4</sup>, puis, à partir d'Isocrate, la propagande panhellénique ont entraîné une relecture d'Homère et une réinterprétation de la guerre de Troie. Dans un deuxième temps, je me tournerai vers *Iphigénie à Aulis* et je montrerai qu'une série de personnages qui se rallient successivement à la cause du panhellénisme tiennent un discours semblable à celui d'Isocrate et je tenterai d'en apprécier la portée. Enfin je confronterai les discours aux faits: telle que la présente Euripide, l'expédition contre Troie n'a rien d'une entreprise panhellénique: elle ne traduit à aucun moment une volonté commune des Grecs; elle ne crée pas non plus les conditions favorables à leur union. Mais elle est tout entière placée sous le signe de la discorde et de la passion ou, pour parler grec, de l'ἔρις et de l'ἔρις.

### 1. Hellénisme, panhellénisme et guerre de Troie

C'est avec les guerres médiques que les Grecs se sont posés en s'opposant. Ils ont pris alors une claire conscience de leur identité en mesurant ce qui les séparait des barbares. Pour Hérodote (VIII.144), cette identité tient d'abord à la race et à la langue<sup>5</sup>: "les Grecs sont de même sang et parlent la même langue" (τὸ ἑλληνικόν, ἔὼν ὁμοῖόν τε καὶ ὁμόγλωσσον). Elle a aussi une dimension religieuse: ils ont "des sanctuaires et des sacrifices

Darmstadt, 1979, p. 148; H. NEITZEL, "Iphigenies Opfertod", *Würzburger Anzeiger* 6, 1980, p. 61-70 (cit. H. NEITZEL, 1980) et "Prolog und Spiel in der euripideischen Iphigenie in Aulis", *Philologus* 131, 1987, p. 185-223 (cit. H. NEITZEL, 1987); H. SIEGEL, "Self Delusion and the Volte Face of Iphigeneia in Euripides' Iphigeneia at Aulis", *Hermes* 108, 1980, p. 300-321 (cit. H. SIEGEL, 1981) et "Agamemnon in Euripides' Iphigeneia at Aulis", *Hermes* 109, 1981, p. 257-265 (cit. H. SIEGEL, 1981); C. NANCY, "ΦΑΡΜΑΚΟΝ ΣΩΤΗΡΙΑΣ" dans *Théâtre et Spectacle dans l'antiquité, Colloque de Strasbourg*, 1981, Leyde, s.d., p. 17-31 (p. 23); E. MASARACCHIA, "Il sacrificio nell' Ifigenia in Aulide", *QUCC* 14, 1983, p. 43-77. F. JOUAN, dans son édition d'*Iphigénie à Aulis*, Paris, 1983, s'abstient de trancher entre les deux thèses (voir p. 41-43: "L'expédition panhellénique: précepte ou prétexte?").

<sup>4</sup> cit. *supra* n. 2.

<sup>5</sup> De même βάρβαρος est un terme linguistique, comme l'a rappelé récemment F. SKODA dans son article "Histoire du mot βάρβαρος jusqu'au début de l'ère chrétienne", *Actes du Colloque franco-polonais d'histoire*, Nice-Antibes, 6-9 novembre 1980, p. 111-126.



communs"<sup>6</sup>. Elle se définit enfin en termes de mœurs: les Grecs ont "des comportements identiques" (ἡθεα ὁμότροπα) et de régime politique: ils sont attachés à la liberté et refusent d'obéir à un tyran<sup>7</sup>.

Mais on ne peut parler de panhellénisme qu'à partir du moment où ce sentiment d'appartenance à une même communauté débouche sur un appel à l'union des Grecs<sup>8</sup>.

Dans un premier temps, cet appel à la réconciliation des cités est d'abord une invitation à la paix. La tentative de Périclès pour réunir un congrès panhellénique au lendemain de la paix de Callias, si l'on en croit la biographie de Plutarque, visait d'abord à assurer "la sûreté de la navigation et la paix" (17.1). Le discours des Lacédémoniens après Sphactérie, en 424, fait également une utilisation pacifiste de l'argument panhellénique. Les Spartiates y invitent en effet les Athéniens à s'unir à eux "pour mettre fin aux maux des Grecs" (διαλλογῶμεν ... καὶ τοῖς ἄλλοις Ἕλλησιν ἀνόπισιν κακῶν ποιήσωμεν, Thucydide IV.20,2). De même en 411, dans *Lysistrata*, la menace que les barbares font peser sur la Grèce n'intervient que pour rendre plus pressant l'appel à la réconciliation entre les Grecs qui sont "comme des frères" (ὥσπερ συγγενεῖς, v. 1130). C'est tout aussi vrai des propos que Xénophon met dans la bouche du Spartiate Callicratidas en 406. Celui-ci se promet en effet de faire tout son possible pour "réconcilier les Athéniens et les Spartiates" (διαλλάξειν Ἀθηναίους καὶ Λακεδαιμονίους, *Hell.*, I.6.7). Il en va de même dans le *Sur la paix* où Andocide, en 392, invite les Athéniens à travailler à "une paix et une liberté communes à l'ensemble des Grecs et à donner part à tous de tous les avantages" (πᾶσι τοῖς Ἕλλησι κοινὴν εἰρήνην καὶ ἐλευθερίαν πράττετε, καὶ μετέχειν ὅποισι πάντων ἐξουσίαν ποιεῖτε, 17) comme dans le *Discours Olympique* (388) où Lysias condamne ce qui est à ses yeux une "guerre civile" (στάσιν, 4) et pousse les Grecs à s'allier en rappelant le danger que représente le Grand Roi<sup>9</sup>.

<sup>6</sup> Voir aussi Aristophane, *Lysistrata*, v. 1129-1132.

<sup>7</sup> Voir Hérodote VII. 102, 104.

<sup>8</sup> Sur l'ὁμόνοια et la propagande panhellénique, voir J. DE ROMILLY, *Les grands sophistes dans l'Athènes de Périclès*, Paris, 1988, p. 300-310.

<sup>9</sup> *Discours Olympique* 5-6: "Nous voyons de graves périls qui nous entourent de tous côtés; vous savez que l'hégémonie est à ceux qui sont maîtres de la mer; que l'or, c'est le Grand Roi qui en dispose; que les Grecs sont au service de qui peut les payer; que le barbare a beaucoup de vaisseaux... Nous devons donc faire cesser la guerre entre nous et, unis dans une même pensée, travailler de toutes nos forces à notre salut."

Il n'y aurait qu'une seule fausse note dans ce concert pacifiste, ce serait, en 408, le *Discours Olympique* de Gorgias, qui ne nous est connu que par des citations ou des résumés. Il est sûr que ce discours, prononcé devant tous les Grecs assemblés, leur prêchait l'union. Mais on peut se demander s'il contenait bien un appel à la lutte contre les barbares. Ce thème en tout cas n'apparaît pas dans les citations directes du texte. Il n'est attesté que par le résumé qu'en a fait Philostrate dans sa *Vie des sophistes* (1.9.4): "Voyant la Grèce en proie aux guerres intérieures (στοισιᾶζουσῶν), Gorgias se fit son conseiller en parlant pour la bonne entente (ὁμονοίας) en la tournant contre les barbares et en l'engageant à se fixer comme trophée pour ses armes non pas les cités grecques, mais le pays barbare". Sur la foi de ce passage, on admet généralement qu'Isocrate qui a prêché sans se lasser un panhellénisme à coloration nettement belliciste de l'*Eloge d'Hélène* (370) au *Panathénaïque* (339) n'a fait que reprendre un thème esquissé par son maître<sup>10</sup>. Ne faudrait-il pas renverser la proposition et supposer au contraire que Philostrate a assimilé un peu trop vite le maître à l'élève et projeté sur Gorgias un développement du thème panhellénique qui est propre à Isocrate?

Quoi qu'il en soit, la prise de conscience d'une identité grecque, puis l'apparition d'un panhellénisme agressif ont transformé l'image que les Grecs se faisaient de la guerre de Troie.

Il faut en effet rappeler que dans l'*Illiade*, la guerre de Troie oppose des "Achéens" (607 ex.) qu'on appelle aussi "Argiens" ou "Danaens" à des "Troyens", qu'on désigne aussi du nom de Dardiens ou de Phrygiens. Comme le remarquait déjà Thucydide (I.3.3), Homère n'a nulle part appliqué le nom "Ἕλληνες" à l'ensemble des Grecs. Les seuls Hellènes qu'il connaisse sont les compagnons d'Achille venus de Phytie (II.2.684) et le nom Πονέλληνας qui est attesté une fois dans l'*Illiade* (2.530) doit être associé à Ἀχαιοὺς pour désigner l'ensemble des Grecs. "Il n'a du reste pas davantage employé le mot de barbare" (Thuc. *ibid.*) du moins à propos des Troyens (βαρβαρόφωνος qui est le seul mot de la famille de βάρβαρος attesté dans l'*Illiade* (2.867) est réservé aux seuls Cariens<sup>11</sup>).

Mais avec Hérodote la guerre de Troie s'inscrit, dès le prologue des *Histoires* (1.4), dans la série des affrontements qui opposent Grecs et barbares, Asie et Europe, et le terme même qui la désigne τὰ Τρωϊκά<sup>12</sup> évoque τὰ Μηδικά "les guerres médiques"

<sup>10</sup> C'est la thèse soutenue par exemple par J. DE ROMILLY, *loc. cit. supra* n. 8.

<sup>11</sup> Voir E. LEVY, "Naissance du concept de barbare", *Ktema* 9, 1984, p. 5-14.

<sup>12</sup> Voir Hérodote 2. 145; 7. 20, 171.

(9.64). Dans l'archéologie, Thucydide fait lui aussi de "la guerre de Troie"<sup>13</sup> le premier exemple d'entreprise "commune" (κοινῇ, 1.3.1 et 1.10.5) des Grecs. De même les textes de propagande politique, comme les épigrammes consacrées à la victoire remportée par Cimon à Eion<sup>14</sup> associent étroitement le souvenir de la guerre de Troie au succès remporté par les barbares. Peut-être en allait-il de même pour les représentations figurées: on a voulu voir dans l'*Ilioupersis* de Polygnote qui ornait à Athènes la Stoa Poikilè<sup>15</sup> un éloge indirect de Cimon et de ses campagnes contre les barbares<sup>16</sup>.

Avec Isocrate, la guerre de Troie (aussi bien la première, sous le commandement d'Héraclès que la seconde, sous l'autorité d'Agamemnon) devient le premier exemple d'expédition panhellénique. Au mépris du texte homérique, Isocrate va même jusqu'à soutenir, dans le *Panégérique* que "la poésie d'Homère est devenue célèbre parce qu'il a fait un bel éloge de ceux qui ont lutté contre les barbares" (159).

Telle qu'il la présente d'abord dans l'*Eloge d'Hélène* (370) où le "jeu" (παίγνιον) mythologique dissimule à peine la propagande panhellénique<sup>17</sup>, la guerre de Troie qui a opposé les Grecs aux barbares et l'Europe à l'Asie<sup>18</sup> constitue la première manifestation de l'ὁμόνοια grecque (67). Cette expédition, justifiée par le crime des barbares qui se sont rendus coupables d'un "rapt" (ἄρπασθείσης, 49), a été entreprise pour la gloire d'un continent plus que dans l'intérêt d'un individu (57). Elle a marqué un "tournant" (μεταβολή, 68) dans l'histoire des relations entre les Grecs et les barbares. Avant la guerre de Troie, la Grèce était colonisée par les barbares: Danaos l'Egyptien s'était emparé d'Argos; Cadmos, qui était originaire de Sidon, était devenu roi de Thèbes; les Cariens, qui sont les premiers barbares connus, occupaient les îles. La chute de Troie marque au contraire pour les

<sup>13</sup> τὰ Τρωικά: 1.3.1,3,4; 1.12.1,4; 1.14.1; 2.68.3.

<sup>14</sup> Voir Eschine, *Contre Ctésiphon* 183-185 et Plutarque, *Vie de Cimon* 7. 4-6: les deux premières inscriptions célèbrent les vainqueurs des Mèdes, tandis que la troisième rappelle les exploits de l'Athénien Ménésthée qui "alla commander avec les Atrides dans la plaine sacrée de Troie".

<sup>15</sup> Voir Pausanias 1.15.2-3.

<sup>16</sup> Voir L. H. JEFFERY, "The Battle of Oenoe in the Stoa Poikile: A problem in Greek art and history", *BSA* 60, 1965, p. 41-57 et P. VIDAL-NAQUET, "Une énigme à Delphes" (repris dans *Le chasseur noir*, Paris, 1981, p. 381-407), p. 403-404.

<sup>17</sup> Voir G. KENNEDY, "Isocrates' Encomium of Helen: a Panhellenic Document", *TAPA* 89, 1959, p. 77-83.

<sup>18</sup> Voir 49, 52, 67.

Grecs, qui parviennent à ôter aux barbares des villes puissantes et de vastes territoires, le début de l'expansion.

Quand il évoque la guerre de Troie, le *Panegyrique* met de la même manière l'accent sur la culpabilité des barbares<sup>19</sup> et sur la "colère commune" (συνοργισθῆναι, 181) des Grecs.

Le *Philippe*, avec l'éloge d'Héraclès (111-112), et surtout le *Panathénaique*, avec l'éloge d'Agamemnon (72-83), ne se contentent pas d'évoquer, de manière vague, le "crime" et l' "insolence" des barbares<sup>20</sup>. Ils rappellent les empiétements passés de Pélops, de Danaos et de Cadmos<sup>21</sup>, ce qui leur permet de présenter la guerre de Troie comme une entreprise de légitime défense, destinée "en réalité (ἔργῳ) à mettre la Grèce à l'abri des dommages d'une nature et d'une gravité comparables à ceux qu'elle avait déjà subis" (*Panath.* 80). Surtout, ils justifient une expédition qui "réconcilie" les cités et fait régner l'ὁμόνοια<sup>22</sup> par les "troubles" et les "guerres intestines" qui déchiraient alors les Grecs<sup>23</sup>. La guerre de Troie devient ainsi la première illustration de l'union paradoxale de la "guerre" et de la "concorde"<sup>24</sup>, car la concorde – entre les Grecs – est tout à la fois la condition préalable et la conséquence de la guerre – contre les barbares –.

Qu'en est-il de la tragédie? Eschyle, qui participa aux guerres médiques et qui célébra dans les *Perses* (v. 401-405) la lutte des Grecs pour leur liberté, évoque, dans l'*Agamemnon*, une guerre qui oppose des "Grecs"<sup>25</sup> à des Troyens qui sont des barbares. Cassandre parle une langue "barbare" (φωνὴν βάρβαρον, v. 1051) et Priam, tel du moins que l'imaginent Agamemnon et Clytemnestre, a tous les traits du despote barbare: en cas de victoire, il n'aurait pas hésité à marcher sur des tapis de pourpre et à se faire adorer par des génuflexions et des cris barbares<sup>26</sup>. L'*Electre* de Sophocle oppose également les "Grecs"<sup>27</sup> et "la terre barbare" de Troie (v. 95). On peut en dire autant de toutes les

<sup>19</sup> Voir 181: ἀρπασθείσης ... τοῖς ἀδικηθεῖσιν ... ἐξαμαρτεῖν.

<sup>20</sup> Voir *Panathénaique* 83: ἐξαμαρτεῖν et ὑβρίζοντας.

<sup>21</sup> Voir *Panathénaique* 80.

<sup>22</sup> Voir *Philippe* 111: διαλλάξας τὰς πόλεις πρὸς ἀλλήλας et *Panathénaique* 77: εἰς ὁμόνοιαν καταστήσας.

<sup>23</sup> Voir *Philippe* 111: στάσεων et *Panathénaique* 77: ταραχαῖς.

<sup>24</sup> Voir *Pg.* 3: τοῦ πολέμου καὶ τῆς ὁμονοίας et *Philippe* 16, *Panathénaique* 13: τῆς ὁμονοίας καὶ τῆς στρατείας.

<sup>25</sup> Voir v. 109, 429.

<sup>26</sup> Voir v. 919-922 et 935-936.

<sup>27</sup> Voir v. 482, 531.

tragédies d'Euripide qui font allusion à la guerre de Troie, d'*Andromaque* à *Iphigénie à Aulis*<sup>28</sup>.

Dans cette dernière tragédie, la guerre de Troie est bien présentée comme un affrontement de barbares et de Grecs. Les Troyens sont des barbares. Pâris brille de tout l'éclat d'un faste barbare (βαρβάρῳ χλιδήματι, v. 74) et module sur sa syrinx des "airs barbares" (βάρβαρα συρίζων, v. 576). La flotte troyenne est composée de vaisseaux dont le nom même dit l'origine barbare: βαρίς (v. 297) est un nom emprunté à l'égyptien qui désigne, dans les *Perses*<sup>29</sup>, les navires de la flotte de Xerxès. Les Grecs, eux, sont deux fois appelés Πανέλληνες<sup>30</sup>. Mais l'apparition de ce mot dans *Iphigénie à Aulis* n'est pas nécessairement l'indice d'un ralliement d'Euripide aux thèses panhelléniques, puisqu'on le retrouve dans des tragédies qui ne sont à aucun degré une exaltation de l'idéal panhellénique, comme les *Troyennes* ou les *Suppliantes*<sup>31</sup>. Il signifie simplement que l'expédition contre Troie est une entreprise conforme à la volonté de l'ensemble des Grecs et menée par eux tous<sup>32</sup>.

## 2. Le discours panhellénique dans *Iphigénie à Aulis*

Mais on peut aussi faire apparaître dans *Iphigénie à Aulis* l'existence d'un véritable discours panhellénique qui annonce les thèmes développés ensuite par Isocrate, comme l'a souligné R. Goossens<sup>33</sup>. Bien avant le *Philippe* où Isocrate invite le roi de Macédoine à considérer la Grèce comme sa patrie<sup>34</sup>, on trouve dans *Iphigénie à Aulis* l'affirmation d'un véritable patriotisme grec. Car Iphigénie ne se borne pas à employer à deux reprises πατρίς<sup>35</sup> pour désigner la Grèce. Elle accepte de donner sa vie pour elle en des termes qui montrent bien qu'elle reconnaît à la communauté des Grecs les

<sup>28</sup> Sur la "barbarie" des Troyens dans les tragédies d'Euripide, voir S. SAID, "Grecs et barbares dans les tragédies d'Euripide: la fin des différences?", *Ktēma* 9, 1984, p. 27-53 *passim*.

<sup>29</sup> Voir v. 553, 1076.

<sup>30</sup> Voir v. 350, 414.

<sup>31</sup> Voir *Tr.*, v. 413, 721 et *Su.*, v. 526, 671.

<sup>32</sup> Voir v. 370, 410, 514, 753, 1352, 1519.

<sup>33</sup> Dans le chapitre qu'il a consacré à *Iphigénie à Aulis* et intitulé: "Pour l'union des Grecs contre les barbares", p. 673-713.

<sup>34</sup> 127: "Il convient que toi... tu considères la Grèce comme ta patrie (πάτριδα)".

<sup>35</sup> Voir v. 1388, 1558. Mais en 1553, Iphigénie distingue sa "patrie" et "l'ensemble de la Grèce".

droits que la cité a normalement sur ses membres. Quand elle déclare à sa mère, pour l'engager à se résigner, "c'est pour l'ensemble de la Grèce que tu m'as enfantée, non pour toi seule (πάσι γάρ μ' Ἑλλῆσι κοινὸν ἔτεκες, οὐχὶ σοὶ μόνῃ, v. 1386), elle ne fait que transposer, comme on l'a déjà remarqué<sup>36</sup>, l'argument par lequel Praxithéa justifiait, dans l'*Erechtée*<sup>37</sup>, le sacrifice de sa fille au salut d'Athènes: "Nous mettons des enfants au monde, disait-elle, pour qu'ils défendent les autels des dieux et la patrie".

On y proclame aussi avec force l'infériorité des barbares en des termes qui annoncent la propagande isocratique. Ce sont des "vauriens" (βορβάρους τοὺς οὐδένας, v. 371), affirme Ménélas. Isocrate se contentera, si l'on peut dire, de stigmatiser des gens "qui valent moins que les misérables de chez nous (ἐλάττωτος δ' ἁξίοις τῶν πορ' ἡμῖν δυστυχοῦντων, Pg. 184). On ne peut pas se fier à eux: le chœur chante au vers 1527: "la perfide Troie" (δολόεντα Τροίᾳς ἔδη), tout comme Isocrate dénoncera la "fourberie" des barbares envers leurs amis (πρὸς τοὺς φίλους ἀπίστως, Pg. 152). Ils ont une âme "servile" (δοῦλον, v. 1401). Isocrate soulignera de même que "les barbares sont mieux préparés par leur éducation à être esclaves que les serviteurs de chez nous" (πρὸς τὴν δουλείαν ὁμεινον τῶν πορ' ἡμῖν οἰκετῶν πεποιδευμένους, Pg. 150). Il est donc "normal" (εἰκός, v. 1400) que les Grecs, qui, eux, sont des êtres "libres" (ἐλευθεροί, v. 1401) leur commandent.

On y soutient, comme dans l'*Eloge d'Hélène*, la justice d'une expédition qui vise à faire acquitter une dette (πρᾶξιν Ἑλλας ὡς λάβοι, v. 270) et à faire payer la perte d'Hélène que Pâris a ravie (τὸν Ἑλένης τείσαντας ὄλεθρον ἦν ἀνὴρπασεν Πάρις, v. 1382). Car l'enlèvement d'Hélène est présenté comme une injustice faite à la Grèce tout entière (πατρίδος ἡδικημένης, v. 1388) et il est assimilé, avec le verbe συλῶσθαι (v. 1275), à un vol sacrilège (on retrouve le même verbe dans les *Perses* d'Eschyle (v. 809-810) comme dans le *Panégryrique* d'Isocrate (155) à propos du pillage des sanctuaires grecs par les Perses au moment des guerres médiques).

On transforme même la guerre de Troie en une guerre de libération sur le modèle des guerres médiques. Agamemnon affirme en effet que la Grèce doit être libre (ἐλευθέραν γὰρ δεῖ νιν ... γενέσθαι, v. 1273-1274) et Iphigénie, en se sacrifiant, se présentera comme la "libératrice de la Grèce" (Ἑλλάδ' ὡς ἡλευθέρωσα, v. 1384), ce qui rejoint l'*Eloge d'Hélène* où Isocrate attribue à Hélène

<sup>36</sup> Voir R. GOOSSENS, p. 687 et F. JOUAN, p. 115, n. 6.

<sup>37</sup> Voir aussi v. 39.

tout le mérite de la liberté grecque: "Nous pouvons penser à juste titre, dit-il, qu'elle est cause du fait que nous ne sommes pas devenus les esclaves des barbares" (67). On peut donc soutenir que la guerre de Troie qui "sauve"<sup>38</sup> la Grèce est "une bonne chose" (τι καδόνον, v. 371) et qu'Iphigénie, qui la rend possible, est une "bienfaitrice de la Grèce" (Ἐλλάδος εὐεργέτις, v. 1446) et représente pour elle "la lumière du salut" (φάος, v. 1502).

Mais avant de faire de l'auteur d'*Iphigénie à Aulis* un précurseur d'Isocrate, sur la foi de ces propos, il faut regarder de près le contexte. Car on trouve ailleurs chez Euripide des déclarations analogues qui sont parfaitement discréditées par leur porte-parole. Ainsi dans *Andromaque*, Ménélas peut bien soutenir, en des termes qui préfigurent l'*Eloge d'Hélène* d'Isocrate, qu'Hélène "a rendu les plus grands services à la Grèce (καὶ τοῦτο πλεῖστον ὠφέλησεν Ἑλλάδα, v. 681) en provoquant la guerre de Troie, car "les armes et la guerre étaient ignorées des Grecs: ils se sont ainsi formés au courage: l'exercice est en tout le maître des mortels" (v. 682-684). Il est clair qu'il s'agit d'un sophisme mis dans la bouche du vilain de la tragédie. De même, il serait absurde de prétendre qu'Euripide se rallie à la cause du panhellénisme parce que l'Hélène des *Troyennes* parle comme Isocrate et affirme que la guerre de Troie (et son union avec Pâris qui en a été la cause) "a servi la Grèce" (καὶ τόσον δ' οὐμοὶ γάμοι ὦνησαν Ἑλλάδ', v. 932-933) et qu'elle a été pour elle une "chance" (ὃ δ' εὐτύχησεν Ἑλλάς, v. 935).

Il faut donc s'interroger sur le poids qu'il convient de donner aux propos que j'ai, jusqu'ici, regroupés en un "montage", il faut bien l'avouer, quelque peu sophistique, en leur donnant une cohérence et une force qu'ils n'ont pas dans la tragédie. On découvrira alors que la thèse du panhellénisme, qu'elle soit défendue par Ménélas, Agamemnon ou même Iphigénie, est disqualifiée par les circonstances mêmes dans lesquelles elle apparaît ou (et) par la qualité de ceux qui la soutiennent.

Car le panhellénisme de Ménélas qui s'affirme dans le premier épisode n'a qu'un temps. L'apparition du messager qui annonce l'arrivée imminente de Clytemnestre et de sa fille, entraîne une rétractation en bonne et due forme: "Je retire, dit-il à son frère au vers 479, mes paroles de tout à l'heure" (καὶ τῶν παλαιῶν ἐξαφίσταμαι λόγων). Ménélas reprend même à son compte les arguments avancés auparavant par Agamemnon. Ce dernier avait refusé de tuer ses enfants et de commettre "un acte contraire aux

<sup>38</sup> Voir v. 1420, 1472-1473.

lois et à la justice" (ἄνομα δρῶντα κοῦ δίκαια, v. 399) pour procurer à son frère un bonheur "injuste" (τὸ σὸν μὲν εὖ παρὰ δίκην ἔσται, v. 397). Ménélas admet lui aussi qu' "il n'est pas juste (οὐ γὰρ ἔνδικον) qu'Agamemnon gémissse tandis qu'il serait dans la joie, que les enfants de son frère meurent tandis que les siens verraient la lumière" (v. 482-484).

Si des convictions aussi affichées ont pu disparaître aussi rapidement, c'est qu'elles n'étaient qu'une façade. Quand Ménélas condamne le refus d'Agamemnon de sacrifier sa fille et y voit un message "funeste à tous les Grecs" (πᾶσιν Ἑλλήσιν κακά, v. 308), quand il dénonce un homme qui refuse de s'associer aux épreuves de la Grèce (Οὐκ ἄρα δοκεῖ σοι τάδε πονεῖν σὺν Ἑλλάδι, v. 410) et surtout quand il déplore l'infortune de la Grèce qui se proposait une action glorieuse et va laisser les barbares, ces vauriens, échapper et se rire d'elle, à cause d'Agamemnon et de sa fille" (v. 370-372): Ἑλλάδος μάλιστα ἔγωγε τῆς ταλαιπώρου στένω

ἢ θέλουσα δρᾶν τι κεδνόν, βαρβάρους τοὺς οὐδένας  
καταγελῶντας ἐξανήσει διὰ σέ καὶ τὴν σὴν κόρην.

L'intérêt général semble bien servir de paravent commode à l'intérêt particulier, comme le montrent aussi bien le prologue que le discours d'Agamemnon dans le premier épisode. C'est en effet l'aiguillon du désir (οἰστρούσας πόθῳ, v. 77) et non l'amour de la Grèce qui a poussé Ménélas à susciter une expédition qui lui permettrait de tenir de nouveau dans ses bras une belle femme (v. 385-386) "au mépris de la raison et de l'honneur" (τὸ λελογισμένον παρεῖς καὶ τὸ καλόν, v. 386-387), par goût des vils plaisirs (ἡδοναὶ κακαί, v. 387). Ainsi celui qui traite les barbares de vauriens, mais qui avait d'abord appliqué, dans la même tirade, ce qualificatif au chef de l'armée grecque au vers 351 (οὐδὲν ἦσθ') est présenté, au moins au moment où il tient de tels propos et met en avant la cause du panhellénisme, comme un être "vil"<sup>39</sup>.

On peut même se demander si la brève altercation qui précède immédiatement les grandes protestations de Ménélas, n'a pas pour but de déconsidérer encore plus complètement le porte-parole de l'hellénisme. Car celui qui s'est vu "raver" son épouse<sup>40</sup> et se proclame victime de l' "injustice" des barbares<sup>41</sup>, n'hésite pas à traiter "injustement" le vieil esclave et à user de "violence" à son

<sup>39</sup> Voir v. 333, 387.

<sup>40</sup> Voir v. 1266: ἀρπαγὰς; v. 1381: ἀρπάζειν.



égard pour lui "ravier" la tablette qu'Agamemnon lui a confiée<sup>42</sup>.

Le second porte-parole du panhellénisme n'est guère plus convaincant. Est-il d'ailleurs lui-même si convaincu? De fait, Agamemnon ne se transforme que très tardivement en champion de l'union des Grecs, exactement dans les trois derniers vers de la tirade qu'il adresse à sa femme et à sa fille, quand elles ont, bien malgré lui, appris la vérité (v. 1273-1275) et il semble lui-même croire si peu à l'efficacité de cet argument qu'il quitte la scène immédiatement après l'avoir prononcé, sans même attendre une réponse, comme le souligne Clytemnestre au v. 1278: "ton père s'enfuit, il te livre à Hadès".

Jusqu'ici le panhellénisme n'avait joué aucun rôle dans la ou plutôt les décisions d'Agamemnon. Celui-ci s'est en effet décidé à sacrifier sa fille pour assurer le succès de l'expédition qu'après tant de revirements qu'il est difficile d'en faire le compte exact. A-t-il commencé par congédier l'expédition, quand il a su que le sacrifice de son enfant en était le prix, comme il prétend aux vers 94-96, quitte à se laisser ensuite convaincre par un Ménélas qui a utilisé toute sorte d'arguments (v. 97-98)? A-t-il, au contraire, dès le début, accueilli "avec joie" une prophétie qui le tirait d'embarras, comme le prétend Ménélas aux vers 358-362? Rien dans le texte d'Euripide ne nous permet de trancher entre ces deux versions. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il revient, après maintes hésitations (v. 34-42), sur cette première (ou seconde) décision, avant de changer d'avis une nouvelle fois, quand il apprend l'arrivée imminente de sa femme et de sa fille, alors même que Ménélas est gagné à sa cause (v. 511-512). Et les raisons qu'il met alors en avant ne sont que des raisons de fait et non de droit. Ce qui rend à ses yeux le sacrifice inévitable, c'est la "contrainte" qu'exerce sur lui l'armée<sup>43</sup>. La nécessité (δεῖ) qu'il invoque par deux fois, aux vers 1258 et 1271, en face d'Iphigénie, n'est pas d'une autre nature. Jusqu'au vers 1273, il ne parle donc à aucun moment d'un devoir moral. Il ne fait que reconnaître un fait: la Grèce (ce mot a tout le poids de la description qui précède: "une grande armée, une flotte de guerre, tant de héros grecs avec leur harnois de bronze" [v. 1259-60]) est la

<sup>41</sup> Voir v. 79: τοῖσιν ἡδίκημένοις.

<sup>42</sup> Voir v. 314-316: ὦ δέσποτ' ἀδικοῦμεθα· σὰς δ' ἐπιστολὰς  
ἐξαρχάσας ὅδ' ἐκ χερῶν ἐμῶν βίβας,  
Ἀγάμεμνον, οὐδὲν τῇ δίκῃ χρῆσθαι θέλει

<sup>43</sup> Voir v. 443, 511-514.

plus forte. Elle est en mesure de contraindre Agamemnon à sacrifier sa fille qu'il le veuille ou non (v. 1271-1272):

ἀλλ' Ἑλλάς, ἥ δει, κἄν θέλω κἄν μὴ θέλω  
θῦσσί σε τοῦτου δ' ἥσσονες καθέστομεν.

Ces mots sonnent comme une conclusion. Ils sont pourtant développés par un γάρ qui introduit l'argument panhellénique: "La Grèce doit être libre autant qu'il dépend de toi, ma fille, comme de moi, et il ne faut pas que des barbares viennent à des Grecs ravir de force leurs épouses":

Ἐλευθέραν γὰρ δει νιν ὅσον ἐν σοί, τέκνον,  
κάμοι γενέσθαι, μηδὲ βαρβάροις ὑπο  
Ἑλληνας ὄντας λέκτρα συλᾶσθαι βίᾳ.

Mais la cohérence de l'argumentation n'est qu'un trompe l'oeil: du vers 1271 au vers 1273, le δει a changé de sens. On est passé du plan du fait à celui du droit. Et la proclamation de la liberté grecque est pour le moins paradoxale en conclusion d'une tirade qui dénonce le despotisme d'une armée qui traite ses chefs en esclaves (Οὐ Μενελάως με καταδεδούλωται ἀλλ' Ἑλλάς, v. 1269-1271).

On peut d'autre part se demander si Agamemnon est bien qualifié pour défendre la liberté grecque, venger un rapt et se faire le champion de la Grèce contre les barbares.

Car Agamemnon fait constamment figure d'esclave dans *Iphigénie à Aulis*. Parodiant l'*Agamemnon* d'Eschyle (ἐπεὶ δ' ἀνάγκας ἔδω λέπιδον, v. 218), il se présente lui-même noblement comme un homme "tombé sous le joug de la nécessité" (εἰς οἷά γ' ἀνάγκης ζεύγμαι' ἐμπεπλώκομεν, v. 443). Mais la réalité est plus sordide: il est en fait l'esclave de la populace: "τῷ τ' ὄχλῳ δουλεύομεν" (v. 450). On comprend mieux alors l'intérêt d'un prologue qui met en évidence la servilité du roi en le confrontant à un esclave à l'âme noble. Dans cette scène paradoxale, c'est en effet le roi qui envie l'existence sans risque, mais aussi sans renom et sans gloire de l'esclave, aux vers 16-18:

ζηλῶ σέ, γέρον  
ζηλῶ δ' ἀνδρῶν ὃς ἀκίνδυνον  
βίον ἐξεπέροσ' ἀγνώως ἀκλέης

tandis que l'esclave se fait le défenseur des valeurs héroïques au vers 20: "C'est là pourtant ce qui fait la beauté de la vie" (κοὶ μὴν τὸ καλόν γ' ἐνταῦθα βίου). Ce même esclave se conduira d'ailleurs en héros, face à Ménélas: il refusera de céder et proclamera qu'il est "glorieux de mourir pour ses maîtres" (ἀλλ' εὐκλεές τοι δεσποτῶν θνήσκειν ὑπέρ, v. 312) et c'est Agamemnon qui affirmera, au vers 446, que la δυσγένεια a du bon.

Autre paradoxe: le chef d'une armée qui part châtier un rapt, s'est lui-même rendu coupable de viol. Comme Clytemnestre le lui

rappelle aux vers 1149-1152, il l'a épousée "malgré elle" (ἄκουσσαν) et l'a prise "de force" (βίῃ), après avoir tué son premier mari, Tantale, et écrasé sur le sol son enfant vivant qu'il avait arraché "brutalement" (βιόίως) à son sein<sup>44</sup>. Comme l'a rappelé F. Jouan<sup>45</sup>, "cette légende apparaît ici pour la première fois". Ne faut-il pas expliquer cette invention d'Euripide – ou, si l'on préfère, ce choix délibéré d'une version peu connue qui n'aura que des témoins rares et tardifs – par une intention ironique et une volonté de démystifier par avance les lieux communs sur les rapt barbares?

Enfin, ce champion de la lutte contre les barbares ressemble sur bien des points au portrait que les Grecs se faisaient traditionnellement des barbares.

Il ne cesse en effet d'osciller entre la servilité et l'insolence: quand il brigue les suffrages, il est "humble" (τοπεινός, v. 339), serre toutes les mains, laisse sa porte ouverte à tous et s'adresse à tout un chacun (v. 339-341). Mais, une fois élu, il "change du tout au tout" (μετοβαλὼν ἄλλους τρόπους, v. 343), devient difficile d'accès et se fait rare. Isocrate montrera de même, dans le *Panegyrique* (151-152), des barbares qui outragent les uns et sont esclaves des autres et font preuve tantôt d'humilité (τοπεινῶς) et tantôt d'arrogance (ὑπερηφονῶς).

Il est tout à la fois perfide et lâche. La "ruse ignoble, indigne de son ancêtre Atrée" (δόλω δ', ἀγεννῶς Ἀτρέως τ' οὐκ ἀξίως, v. 1457) qu'il a mise en oeuvre pour faire venir Iphigénie à Aulis, "en inventant une union mensongère" (ψευδῇ συνάψας γάμον, v. 105) vaut bien la fourberie (ἀπίστως) dont font preuve les barbares envers leurs φίλοι, si l'on en croit le *Panegyrique* d'Isocrate (152). Comme eux aussi<sup>46</sup>, il "est lâche et craint trop l'armée" (κακός τις ἐστὶ καὶ λίαν τορβεῖ στρατόν, v. 1012). Ce jugement sévère de Clytemnestre est d'ailleurs amplement confirmé par les tirades extravagantes où Agamemnon exagère la menace que l'armée fait peser sur lui et se voit déjà assiégé et massacré dans Argos<sup>47</sup>.

Euripide réussit même le tour de force de transformer en barbare le chef de l'armée panhellénique en rappelant, par la bouche d'Achille, que les chefs de l'armée grecque, c'est-à-dire Agamemnon et son frère, qui descendent du Lydien Pélopes, tirent leur origine du Sipyle qui n'est après tout qu'un "canton barbare"

<sup>44</sup> Voir v. 1151-1152.

<sup>45</sup> Voir p. 145, n. 4.

<sup>46</sup> Voir Isocrate, *Pg.*, 149; *Philippe* 124: μαλακία et *Pg.*, 151; *Philippe* 124,

137: πολέμων ἀπείρους, ἀνανδρίαν.

<sup>47</sup> Voir *I.A.*, v. 531-535, 1267-1268.

(ὄρισμα βαρβάρων, v. 952). De même, dans l'*Ajax* de Sophocle, Teucros rappelait à Agamemnon son origine barbare: "Ne sais-tu pas ce qu'était le père de ton père, l'antique Pélops? Un barbare, un Phrygien" (v. 1291-1292). Mais cette allusion se comprenait fort bien dans une scène d'agon où Agamemnon venait de rappeler à Teucros, fils de Télamon et d'une captive, son origine à la fois servile et barbare<sup>48</sup>. Elle paraît parfaitement incongrue dans *Iphigénie à Aulis* (c'est sans doute pourquoi R. Goossens<sup>49</sup> a tenté, sans grand succès, de l'expliquer par une allusion à l'actualité contemporaine). Si l'on fait de la pièce un manifeste panhellénique, elle est même maladroite au dernier degré. Dans l'éloge d'Agamemnon du *Panathénaïque*, Isocrate prend d'ailleurs grand soin d'oblitérer le lien qui unit le chef des Grecs aux barbares qui osèrent jadis coloniser la Grèce et va même jusqu'à faire de la guerre de Troie une sorte de revanche de la colonisation du Péloponnèse par Pélops. Par contre, cette petite phrase se comprend fort bien, si l'on y voit un trait d'ironie.

Reste Iphigénie. Il faut d'abord remarquer qu'elle ne se transforme en martyre du panhellénisme que grâce à un changement dont la soudaineté avait déjà surpris Aristote<sup>50</sup>. Et la décision d'Achille de se poster au pied des autels pour venir à son secours, si elle le désire, montre qu'il n'exclut pas un revirement de dernière minute<sup>51</sup>. Mais Iphigénie ne revient pas sur sa décision de mourir pour la liberté et le salut de la Grèce<sup>52</sup>.

Son héroïsme, qui lui vaut des éloges unanimes<sup>53</sup>, ne suffit pourtant pas à établir la justice de sa cause (on ne compte pas les martyrs qui sont morts pour des causes qui ne le méritaient guère).

Peut-on même soutenir qu'Iphigénie se sacrifie librement à une cause dont elle aurait — à tort ou à raison — reconnu la valeur? Il faudrait pour cela que sa décision de mourir et la tirade patriotique qui l'accompagne puissent apparaître comme la conséquence directe de l'argumentation panhellénique et succèdent immédiatement à la tirade d'Agamemnon. Or, entre les derniers mots d'Agamemnon (v. 1275) et le κατθανεῖν μὲν μοι δέδοκται d'Iphigénie (v. 1375) il s'écoule exactement cent vers. Et

<sup>48</sup> Voir *Ajax*, v. 1228, 1262-1263.

<sup>49</sup> Voir p. 683.

<sup>50</sup> Voir *Poétique* 15. 1454 a 31-33. Sur le sens de ce "revirement" qui s'inscrit dans une longue série, voir B. KNOX, p. 243-246 et surtout H. FUNKE, *passim*.

<sup>51</sup> Voir *I.A.*, v. 1424-1432.

<sup>52</sup> Voir *I.A.*, v. 1384: 'Ελλάδ' ὡς ἡλευθέρωσα et v. 1472-1473: ὡς σωτηρίαν ἔΕλλῃσι δώσουσα.

<sup>53</sup> Voir *I.A.*, v. 1402, 1409, 1411, 1421.

ces cent vers ont leur importance, car ils établissent, de manière incontestable, qu'Iphigénie ne peut échapper à la mort. Tous les Grecs l'exigent, et ils sont prêts à lapider quiconque s'y opposerait. Achille, qui a tenté de leur faire entendre raison, s'est même heurté à l'opposition de ses propres troupes<sup>54</sup>. Convaincue désormais qu' "il n'est pas facile de s'obstiner contre l'impossible" (τὰ δ' ἀδύναθ' ἡμῖν καρτερεῖν οὐ ράδιον, v. 1370), Iphigénie n'a plus qu'à faire de nécessité vertu, comme le souligne Achille au vers 1409: "ἐξελογίσω τὰ χρηστὰ τὰναγκαῖά τε".

Les nobles raisons qu'elle trouve pour justifier, d'abord à ses propres yeux, une mort qui a été résolue au moins autant pour elle que par elle (le κατθανεῖν μοι δέδοκται du vers 1375 est parfaitement ambigu), raisons qui font écho aux dernières paroles d'Agamemnon, sont-elles d'ailleurs si bonnes? N'y a-t-il pas beaucoup d'ironie à transformer en championne de la liberté grecque une Grecque qui n'a eu, à aucun moment, le choix de son sort?

Iphigénie ajoute, il est vrai, un argument de son cru aux raisons de son père. "Il ne faut pas, dit-elle, que 'pour une femme' (γυναϊκὸς εἶνεκ'), Achille entre en lutte avec tous les Argiens et trouve la mort. Qu'un seul homme voie la lumière du jour plutôt que mille femmes (εἰς γ' ἄνθρωπος κρείσσων γυναικῶν μυρίων ὀρέων φάος)" (v. 1392-1394). Mais on ne peut guère le prendre au sérieux. Cet argument aussi évidemment misogyne est en effet mis dans la bouche d'une femme et placé dans un contexte où il se détruit de lui-même. Dans le cas précis de la guerre de Troie, le sacrifice d'une femme – Iphigénie –, qui épargne, pour un temps, la vie d'un homme – Achille –, va précisément permettre une guerre pour une femme où des milliers d'hommes périront – à commencer par celui qu'Iphigénie prétend sauver. C'est déjà ce que soulignait l'*Agamemnon* d'Eschyle<sup>55</sup>. Mais c'est aussi ce que rappelle Iphigénie elle-même aux vers 1417-1418: "C'est assez, dit-elle, que la fille de Tyndare provoque, pour sa personne, des luttes et des morts d'hommes":

Ἡ Τυνδαρίς παῖς διὰ τὸ σῶμ' ἄρκεῖ μάχας  
ἀνδρῶν τιθεῖσα καὶ φόνους ...

Qu'il soit mis dans la bouche de Ménélas, d'Agamemnon ou d'Iphigénie, le discours du patriotisme panhellénique dans *Iphigénie à Aulis* se réduit donc à une série de slogans assez creux, constamment présentés sous un jour ironique.

<sup>54</sup> Voir *I.A.*, v. 1349-1353.

<sup>55</sup> Voir v. 62, 799-804.

### 3. La guerre de Troie dans *Iphigénie à Aulis*

La confrontation des discours aux faits est plus révélatrice encore. On peut en effet soutenir, sans forcer le texte, que l'expédition contre Troie, telle que la peint Euripide dans *Iphigénie à Aulis*, est l'antithèse parfaite de la "bonne" guerre de Troie célébrée par Isocrate. Dans l'éloge d'Agamemnon du *Panathénaïque*, Isocrate montrera en effet une expédition tout entière placée sous le signe de l'ὁμονοία. Elle n'a lieu que parce que son chef est capable de réconcilier les Grecs et elle débouche sur un renforcement de l'unité originelle, sans doute grâce à la communauté de dangers et d'intérêts qui s'établit alors entre les Grecs<sup>56</sup>. Elle met fin à la "folie" (μωνία) des guerres intestines<sup>57</sup> en détournant sur les barbares l'agressivité des Grecs et en faisant servir au bien commun leur ambition (πλεονεξία) et leur goût des honneurs (φιλοτιμία). Au contraire, la guerre de Troie, telle que la présente *Iphigénie à Aulis*, est tout entière sous le signe de la passion (ἔρως) et de la discorde (ἔρις).

Au point de départ, on trouve une Grèce en proie à une ἔρις qui est la conséquence de l'ἔρως. Certes, les deux mots ne se rencontrent pas dans le texte. Mais leur contenu y est bien. Hélène a en effet inspiré à des prétendants qui représentent l'élite de la Grèce, un désir qui devient bien vite source de discorde: "De terribles menaces de mort s'élevèrent, chacun jurant de tuer ses rivaux, s'il n'obtenait pas la jeune fille" (v. 51-52). Tyndare réussit à se tirer "astucieusement" (πυκνῇ φρενί, v. 67) d'affaire en faisant jurer à tous les prétendants de prêter main forte à qui obtiendrait sa fille et de détruire la cité du ravisseur "qu'elle fût grecque ou barbare" (πόλιν Ἑλλην' ὁμοίως βάρβαρόν θ', v. 65) — détail curieux, si l'on songe que tous les prétendants, dont il faut éviter l'affrontement, sont des Grecs, mais addition indispensable pour justifier ensuite la guerre de Troie —.

Ensuite intervient le choix d'Hélène, c'est-à-dire ἔρως. Hélène reçoit en effet de son père la permission de prendre un époux "dans le sens où l'entraîneraient les souffles d'Aphrodite" (ὅποι πνοαὶ φέροιεν Ἀφροδίτης φίλοι, v. 69).

Conformément à la tradition<sup>58</sup>, le jugement des déesses qui lui

<sup>56</sup> Voir Isocrate, *Pg.* 173.

<sup>57</sup> Voir Isocrate, *Pg.* 133; *Philippe* 88; *Panathénaïque* 14.

<sup>58</sup> Sur le jugement de Pâris, voir T.C.W. STINTON, *Euripides and the Judgement of Paris*, Londres, 1965, et F. JOUAN, *Euripide et les légendes des*

succède est, lui, placé sous le signe de l'ἔρις, comme la tragédie le rappelle à deux reprises<sup>59</sup>.

Le rapt d'Hélène, qui en est la conséquence, illustre la folie du désir, avec un Pâris "rendu fou" par le jugement des déesses (ὅτε σε κρίσις ἔμηνε θεῶν, v. 580) qui communique à Hélène l'amour qui le transporte (ἔρωτά τ' ἔδωκας ἔρωτι δ' αὐτὸς ἐπιόαθης, v. 585-586).

C'est ce désir réciproque, conjugué à la passion de Ménélas, affolé, hors de sens<sup>60</sup>, et point par un aiguillon qui est peut-être celui du désir<sup>61</sup>, qui entraîne une "querelle" qui conduit une Grèce elle-même "en pleine querelle"<sup>62</sup> contre la citadelle de Troie:

ὄθεν ἔρις ἔριν

Ἑλλάδα σὺν δορὶ ναυσί τ' ἄγει

ἐς πέργαμα Τροίας (v. 587-589).

Une armée partie sous de tels auspices ne peut qu'être elle aussi en proie à la folie du désir. De fait, Agamemnon, au vers 394, commence par dénoncer la "folie" (μωρία φρενῶν) des prétendants prêts à faire campagne aux côtés de Ménélas. Achille, aux vers 808-809, enchaîne sur le thème du désir: "οὕτω δεινὸς ἐμπέτωκ' ἔρωις τῆσδε στρατείας Ἑλλάδ' οὐκ ἄνευ θεῶν". Et les deux thèmes finissent par se rejoindre dans la bouche d'Agamemnon aux vers 1264-1265: "Μέμνηε δ' Ἀφροδίτη τις Ἑλλήνων στρατῶ ...".

Née sous le signe de la discorde, la guerre de Troie est aussi, dès l'origine, créatrice de discorde entre les Grecs et menace même de détruire l'unité de la famille.

Elle peut en effet provoquer des affrontements entre Grecs. Agamemnon imagine ainsi, par deux fois, les horreurs des guerres entre cités grecques. Devant Ménélas, il évoque la menace d'Ulysse: "Il va entraîner (ξυναρπάσας) l'armée, convaincre les Argiens de nous massacrer, toi et moi, et d'égorger ma fille. Même si je cherche refuge à Argos, ils (les Grecs) viendront nous prendre d'assaut (ἀναρπάσουσι), nous et nos murs cyclopéens, et ravager (κοιτασκάψουσι) la contrée" v. 531-535), à défaut de "ravager" (κοιτασκάπτειν) Troie<sup>63</sup>. Plus tard, devant Iphigénie et Clytemnestre, il montre des Grecs qui viendront massacrer toute sa famille (v. 1367). Mais, à côté de ces affrontements imaginaires, il y en a au

*chants Cypriens*, Paris, 1966, p. 95-109 et P. WALCOT, "The Judgement of Paris", *G & R* 24, 1977, p. 31-39.

<sup>59</sup> Voir *I.A.*, v. 182-184 et 1307-1308.

<sup>60</sup> Voir *I.A.*, v. 389, 489.

<sup>61</sup> Le οἰστρούσας μόρω des manuscrits est peu satisfaisant. Les deux corrections le plus souvent adoptées πόθω et ἔρω font toutes deux intervenir le désir.

<sup>62</sup> J'adopte ici l'interprétation de la scholie τὴν ἐριστικὴν Ἑλλάδα.

<sup>63</sup> Voir *I.A.*, v. 64, 92, 379.

moins un autre bien réel, quand l'armée, sur ce point unanime (πάντες Ἕλληνες, v. 1352), s'apprête à lapider Achille qui a pris la défense d'Iphigénie.

L'expédition provoque aussi — et ce thème est essentiel dans la construction d'*Iphigénie à Aulis* — la discorde au sein de la famille.

Comme l'a bien montré J. Wilson<sup>64</sup> dans son article sur Ἔρις, la guerre détruit d'abord l'union entre les frères. La "querelle" (ἔριν, v. 319) qui oppose Ménélas et le serviteur d'Agamemnon, débouche en effet sur un affrontement des deux frères, affrontement que le choeur déplore aux vers 376-377: Δεινὸν κασιγνήτοισι γίγνεσθαι λόγους μάχας θ' ὅταν ποτ' ἐμπέσωσιν εἰς ἔριν.

Certes, les deux frères se réconcilieront et cet affrontement n'aura pas de conséquences durables. Mais il n'en va pas de même pour les "lutes" que le sacrifice d'Iphigénie provoquera entre Agamemnon et les siens. Par sa décision, le roi s'attire en effet la "colère" (θυμούμενην, v. 1369) de Clytemnestre. Iphigénie ne réussit pas, par ses prières, à mettre fin à cette haine. A la demande de sa fille: "Ne marque pas de haine à mon père, ton époux" (v. 1454), Clytemnestre oppose en effet une fin de non recevoir: "Il devra affronter de terribles lutes à cause de toi" (v. 1455). Même le miracle final, auquel elle ne croit guère, ne l'apaise pas: elle ne fait aucun commentaire après le long récit du messager et garde un silence méprisant.

Il faut donc, je crois, renverser le rapport que l'on établit d'ordinaire entre la guerre de Troie et le sacrifice d'Iphigénie. Dans *Iphigénie à Aulis*, Euripide ne justifie pas le sacrifice par la guerre. Il utilise au contraire le sacrifice pour mettre en évidence l'injustice de la guerre. Il est clair en effet que le sacrifice d'Iphigénie reste dans *Iphigénie à Aulis* ce qu'il était dans *Iphigénie en Tauride* (et dans l'*Agamemnon* d'Eschyle), un acte impie et sacrilège, contraire à la justice et aux lois. Il est tout aussi évident qu'il est la *conditio sine qua non* de l'expédition et de la victoire, comme l'affirment successivement les prophéties de Calchas et le grand discours d'Agamemnon à sa fille<sup>65</sup>. Euripide va même plus loin dans ce sens qu'Eschyle. Ce n'est plus Agamemnon qui est "le destructeur d'Ilion" (Ἰλίου πορθήτορα, *Agamemnon*, v. 907). C'est Iphigénie qui devient "la conquérante de la cité d'Ilion et des Phrygiens" (τὸν Ἰλίου καὶ Φρυγῶν ἐλέπτολιν, *I.A.*, v.

<sup>64</sup> Voir "Eris in Euripides" (*G & R* 26, 1979, p. 7-20), p. 16-19.

<sup>65</sup> Voir *I.A.*, v. 89-93, 1261-1264.



1475-1476 et 1510-1511). Une guerre dont le succès repose à ce point sur un sacrifice scandaleux, ne peut donc être qu'un fléau, non seulement pour les vaincus, mais même pour les vainqueurs. Elle est, de l'aveu même d'Agamemnon, un μόχθον 'Ελλάδος (v. 748) — il faut beaucoup de patriotisme — ou de naïveté — pour transformer, comme le fait H. Weil<sup>66</sup>, ce "fléau pour la Grèce" en un "mal qu'Agamemnon endurerait pour la Grèce" —. Et Iphigénie déplore de même, aux vers 1334-1335, "les grandes épreuves et les grandes douleurs imposées aux Danaens par la fille de Tyndare" (μεγάλα πάθεα, μεγάλα δ' ἄχρεα Δαναΐδαις τιθεῖσσι Τυνδαρίσ κόροι).

L'horreur du sacrifice d'Iphigénie dit d'avance l'horreur de la guerre, comme le montre la réapparition des mêmes images, la femme que l'on entraîne par les cheveux et la gorge coupée d'où jaillit le sang, pour évoquer successivement la prise de Troie dans le deuxième stasimon<sup>67</sup> et le sacrifice d'Iphigénie. La coïncidence est d'autant plus remarquable, qu'elle est plus insistante: chacune de ces images réapparaît deux fois à propos d'Iphigénie, dans un contexte où elle ne se justifie pas toujours. On comprend en effet qu'au vers 1365-1366, à un moment où Iphigénie n'est pas encore décidée à mourir, Achille évoque Ulysse qui viendra "emmener Iphigénie en l'entraînant malgré elle... par ses blonds cheveux". Mais on comprend moins que la même image se retrouve au vers 1458 dans la bouche d'Iphigénie: "Qui me conduira à l'autel, avant qu'on ne m'y traîne par les cheveux?", à un moment où elle a proclamé sa volonté de donner sa vie pour la Grèce. De même, il est normal que le chœur, dans le troisième stasimon, pour souligner l'horreur d'un sacrifice humain, montre des Argiens qui "font jaillir le sang de sa gorge mortelle" (βρότειον αἰμάσσοντες λαυμόν, v. 1083-1084). Il est plus étonnant que le messager attire l'attention sur la "gorge où le prêtre va frapper" (λαυμόν τ' ἐπεσκοπεῖθ', v. 1579), puisque la jeune fille n'a finalement pas été immolée. Tout se passe comme si Euripide avait, à chaque fois, fait passer le parallélisme symbolique avant le souci de la vraisemblance.

Ainsi comprise, l'*Iphigénie à Aulis* n'est pas le premier manifeste d'un panhellénisme belliqueux qui n'apparaît peut-être pas

<sup>66</sup> Voir *Sept tragédies d'Euripide*, Paris, 3<sup>ème</sup> éd., 1905, p. 372.

<sup>67</sup> Voir *I.A.*, v. 776, 790-792.

avant Isocrate. Elle ne marque pas une rupture dans une oeuvre dont on a souligné les accents pacifistes. Elle s'inscrit au contraire dans le prolongement des *Phéniciennes* et en constitue, en quelque sorte, le pendant. A une tragédie qui montre comment la discorde passe de la famille (la rivalité des fils d'Oedipe) à la cité (la lutte entre Thèbes et Argos) succède une tragédie où la discorde publique, née de la guerre, finit par passer dans une famille et par provoquer sa destruction.

## Le Papyrus Sorbonne inv. 2394

Jean SCHERER

Le papyrus que je présente ici, en témoignage d'admirative amitié, au savant qui a apporté ordre et lumière dans le broussailleux dossier du système bancaire en Égypte (et ailleurs), je suis loin de le comprendre. Il pique la curiosité sans la satisfaire. Cela tient d'abord à l'état de conservation du texte. Comme on le voit par la planche qui accompagne cet article, le papyrus est incomplet en haut et en bas, gravement mutilé dans ses premières lignes et, ensuite, privé plus ou moins de ses fins de lignes. Plus d'une fois ces malencontreuses lacunes nous dérobent les mots dont dépend l'interprétation. — Une autre cause d'obscurité est l'incertitude où nous sommes concernant les personnages impliqués dans ce texte. Ils sont au moins trois: l'un est la personne à qui ce document est destiné et qui est sollicitée de prendre telle ou telle mesure; il est détenteur d'une tenure clérouchique (lignes 17 et suiv.); le second n'est désigné tout au long de ce texte que par l'anaphorique αὐτὸν, αὐτῷ; il est celui qui *demande* (ἄξιοι, lignes 15 et 17, et peut-être 7) et qui sera le bénéficiaire des mesures envisagées; le troisième est le rédacteur de ce document, agissant comme intermédiaire. Tous trois nous restent anonymes. Nous ignorons quelle relation (familiale? sociale?) ils peuvent avoir entre eux.

Cependant, ce qui subsiste du document suffit à montrer qu'il a été établi avec grand soin. C'est une suite de *paragraphes*, distingués les uns des autres par des *paragraphoi*,<sup>1</sup> chacun ayant un intitulé, en *ekthesis* dans la marge gauche, introduit par καὶ περί (1.8 καὶ περί Βοῦλας; 1.11 καὶ περί τῶν χρυσίων; 1.14 καὶ περί τῶν ποίδων) ou seulement περί (1.17 περί τοῦ κλήρου). Sur chacun de ces points, invitation est faite au destinataire de cette note de faire un arrangement<sup>2</sup>. Nous avons donc ici un schéma, un canevas, un

<sup>1</sup> Cf., par exemple, *P. Mich. Zen.* 45.

<sup>2</sup> Ces propositions d'arrangement sont le plus souvent introduites par des verbes au futur (συστήσεις, ἰματιεῖς, δώσεις etc...), un peu à la manière de *P. Cair. Zen.* IV, 59649, où les verbes au futur expriment les diverses possibilités de règlement d'une affaire.

document préparatoire. Mais préparatoire de quoi? Rien ne le dit clairement.

Le texte est écrit, d'une main habile et avec un calame émoussé, au recto du papyrus, dans le sens des fibres. C'est une cursive avec des lettres bien distinctes (régulières dans leur tracé, irrégulières dans leur format) et des ligatures simples, relativement peu nombreuses. Par son aspect général comme par les caractéristiques de certaines lettres, elle situe, semble-t-il, le document au milieu du III<sup>ème</sup> siècle av. J.-C.: voir notamment le *ductus* de α, κ, ν, π, τ; celui de φ et ψ (l.4, 13, 17) est remarquable par sa longue haste verticale, tracée haut au dessus de la ligne et s'arrêtant court au dessous: cf. *Pap. Gr. Berol.* 4a; E.G. Turner, *Greek Manuscripts of the Ancient World*, 2<sup>ème</sup> éd., Oxford, 1987, n° 53; *P. Hib.* I, 10 (pl.5).<sup>3</sup>

- ±7 ]διότι τα ... [ ±15  
 ±6 ]πην ταγήν ἰματισμο.[ ±11  
 ±6 ]εἴ τι ἄλλο ἐλάμβανεν .ο.[ ±9  
 ±6 ]ειν καὶ ὄψον καὶ.....[ ±10  
 5 ..]- συστήσεις αὐτὸν τῇ[ ±13  
 δὲ αὐτὸς τῇ τε γυναικὶ καὶ [.....τὸ ἐπι-  
 -τήδεια καὶ ἰματιεῖς ἕως [ὅν ζῆς  
 ἀξιοῖ τὴν συγγραφὴν  
 καὶ περὶ Βαίτας ἐὰν διαλυθῇ.[ ±16  
 οἰκία. ἐν τοῖς Λυσιμάχου καὶ τ.[ ±10  
 10 -θρέψεις.  
 καὶ περὶ τῶν χρυσίων καὶ τοῦ ἰματισμοῦ.[ ±4  
 τίνα αὐτῷ δώσεις ὡς περιέσται αὐτ[  
 -μὴ διαφωνήσῃ, ἐὰν τι ἀνθρώπινον[  
 καὶ περὶ τῶν παίδων ἵνα μὴ ἐπ' ἐκάστωι ἄφα[ ±5  
 τοῦτο ἵνα μὴ γένηται  
 15 αὐτοῦ καὶ ἐὰν χωρὶς οἰκῇ, ἀξιοῖ σε γράψαι[  
 -ἵνα τὰ παιδάρια ἀφι[ῶ]σι εἰσπορεύεσθαι πρὸς αὐτό[ν].  
 περὶ τοῦ κλήρου· οὐκ ἀξιοῖ ἐπιγραφῆναι αὐτῷ τ[ὸν  
 κλῆρον ἕως ὅν ζῆς ἐὰν δέ τι ἀνθρώπινον, κα[τα-  
 λείψεις αὐτῷ· τὰς δὲ χρείας πόσας τὰς βασιλικὰς  
 20 παρέξεται [παρεξε] ἀμέμπτως καὶ σοι δὴ παρέ-  
 ξεται τὰς χρείας καὶ θεραπεύσει σε καὶ ποιήσει  
 σοι τ[ὸ π]ροτασσόμενον.  
 ]φασκει αὐτὸν ...θροαι αὐτοῦ  
 ]ροι καὶ μὴ παρεῖναι αὐτόν  
 25 ] . [

<sup>3</sup> Dimensions: 17,5 x 13,2 cm. Une *kollêsis* est apparante sur la partie droite. Le verso est blanc. Le papyrus provient d'un cartonnage de momie. Je ne suis

Lignes 1-4: C'est la partie la plus mutilée. Les débuts et les fins de lignes manquent. Plusieurs lectures sont incertaines: ligne 1, après τοι, peut-être un ξ; ligne 2, la lettre avant πην peut être un *iota*: dans l'absence du contexte, il est oiseux de restituer λοικλήν; la lecture hésite entre ἰμοτισμόν et ἰμοτισμοῦ. Ligne 4, il ne reste de la lettre qui précède εἰν que deux points d'encre, un en haut, l'autre en bas, extrémités de deux barres horizontales, possiblement celles d'un xi Ξ; πορέ]ξειν serait, dans ce cas, une conjecture plausible. Après ὄψον, je ne lis rien de satisfaisant: κοιτ.οδ. ou κλιτ.οδ?

Le vocabulaire suggère qu'il peut s'agir ici d'une pension alimentaire. La τογή de *P. Ent.* 25, 12 est une *pension* mensuelle constituée d'une artabe de blé et quatre drachmes. Dans les papyrus de Zénon, le mot désigne souvent une allocation journalière de blé (cf., par exemple, les références groupées par T. Reekmans, *La Sitométrie dans les Archives de Zénon*, Bruxelles, 1966, p. 15, n.1). — L'ὄψον est un des éléments (à côté de la viande, κρέας, de l'huile, ἔλαιον, et du vin, οἶνος) de la pension alimentaire de *P. Lond.* VII, 2017, 17-18. Le sens de "poisson" donné par Th. Reil (*Beiträge zur Kenntnis des Gewerbes im hellenistischen Ägypten*, Leipzig, 1913, réimpr. New York, 1979, p. 162) a été repris par L. Bandi (*Aegyptus*, XVII, 1937, p. 397) et généralement adopté (cf. *P. Sorb.* 16, note 14; *P. Lond.* 2017, note 17-18). Plutarque (*Symp.* IV, 4 [667F]) explique l'évolution sémantique du mot (passant du sens général d' "aliment" à celui, restreint, de "poisson") par le fait que le poisson, ἰχθῦς, étant, parmi beaucoup d'autres, la nourriture par excellence, en vint à être appelé "seul ou du moins principalement ὄψον"; πολλῶν ὄντων ὄψων, ἐκνείκηκεν ὁ ἰχθῦς μόνον ἢ μάλιστα γε ὄψον καλεῖσθαι, διὰ τὸ πολὺ πάντων ἀρετῇ κρατεῖν. De même, on lit dans Strabon XII, 19 (p. 549): πρῶτιστα γὰρ ἀλίσκεται ἐνταῦθα τὸ ὄψον τοῦτο, "car c'est à cet endroit que se fait la première pêche de poisson" (traduction de Coray).

Lignes 5-8: Le déchiffrement de la ligne 5 paraît assuré, à cette réserve près que l'ἔτα de τη n'a pas son tracé habituel; mais que lire d'autre? Au début de la ligne, le sigle de la drachme s'explique sans doute par la lacune précédente. — Le mot important est συστήσεις. Συνιστάναι τινά τινι signifie "mettre quelqu'un en relation avec quelqu'un", "le présenter à quelqu'un" (d'où le sens,

pas en mesure de préciser son origine (Arsinoïte ou Héracléopolite). — Je remercie cordialement M<sup>me</sup> Sophie Kambitsis, avec qui j'ai eu plaisir et profit à m'entretenir de ce texte.

assez fréquent, de "recommander"). Le mot a probablement ici, comme à l'époque classique, une coloration juridique. La *présentation* donne de l'autorité à la personne présentée pour faire telle ou telle chose au nom, ou à la place de, la personne qui présente. Ainsi dans le *C. Timothée* de Démosthène (XLIX, 26-28) Philondas, du seul fait qu'il a été *présenté* au banquier par Timothée, peut agir auprès de lui, pour les affaires de Timothée, comme s'il avait reçu de celui-ci un mandat en bonne et due forme.<sup>4</sup> *Présentation* vaut *procuration*. On peut supposer que, dans notre texte aussi, la présentation envisagée a pour objet que la personne désignée par αὐτόν aura autorité et pouvoir pour régler ou gérer les affaires de la personne à qui il sera présenté. Sans doute sera-t-il son "représentant"<sup>5</sup> et son mandataire.

Ensuite, il n'est pas aventureux de conjecturer [... παρέξεις], δὲ αὐτὸς τῇ τε γυναικὶ καὶ [... τὰ ἐπι]τήδεια καὶ ἱματιεῖς ἕως [ὧν ζῆις]: "tu fourniras toi-même à la femme (?) et à ... les choses nécessaires à la vie et (leur?) serviras une allocation vestimentaire, tant que tu vivras." Mais qui est la γυνή en faveur de qui ces dispositions seront prises? — Pour le complément ἕως [ὧν ζῆις], cf. ligne 18.

Ligne 7 bis: ἄξιότ' τὴν συγγραφὴν: la lecture τήν est peu sûre, plus probable cependant que οὖν. Ces mots ont été ajoutés après coup, dans l'interligne, en lettres plus petites. Le sens apparent est qu'il demande que les dispositions dont il vient d'être question soient consignées dans une συγγραφή.

Lignes 8-10: "Et au sujet de Βαῖα". L'anthroponyme Βαῖα ne figure ni dans le *Namenbuch* de Preisigke, ni dans l'*Onomasticon* de Foraboschi. Mais il a été reconnu comme nom propre ("wohl Eigennamen") dans *Wörterbuch* IV,2 (Kiessling) avec référence à *P. Stud. Pal.* XXII, 157 (IV<sup>ème</sup> siècle ap. J.C., cf. *BL* III, p. 239), où Βαῖα avait été pris pour un nom commun signifiant "branche de palmier" et répertorié comme tel dans le *Wörterbuch* de Preisigke<sup>6</sup>.

<sup>4</sup> "Le mandat se constitue par cet acte" (de présentation), L. GERNET, *Démosthène, Plaidoyers civils* III "Les Belles-Lettres" 1959, p. 20, n.3. Cf. R. BOGAERT, *Banques et banquiers dans les cités grecques*, Leyde, 1968, p. 54, avec une abondante bibliographie sur συνιστάναι.

<sup>5</sup> "À l'époque hellénistique, συνιστάναι et ἀποσυνιστάναι ont acquis la nouvelle acception de "représenter" qui est issue de celle de "présenter", R. BOGAERT, *ibid.* p. 55.

<sup>6</sup> Soit dit en passant, ce papyrus semble avoir été injustement négligé. Il est de Péluse (ἐκ τοῦ Πηλουσίου) et est intitulé λόγος χειρισμοῦ θεα (lire

— L'interprétation de ce paragraphe est des plus incertaines: la lacune à la fin de la ligne 8 est la plus importante du texte; de plus, une écorchure d'une fibre du papyrus ne permet pas de décider s'il y a une lettre après οικία et quelle serait cette lettre: οίκία, οίκίως ou οίκία? — La difficulté majeure réside dans le sens de διαλυθῆι: le sujet est-il Βαΐα, ou quelque mot perdu dans la lacune? Aucune des deux acceptions habituelles de διαλύειν, — *concilier* et *détruire*, — ne s'impose ici. S'agit-il de *divorce*, que le sujet du verbe soit Βαΐα, ou une expression comme ὁ γάμος αὐτῆς à restituer en fin de ligne? On trouve une attestation de ce sens dans une loi d'Éphèse (297 av. J.-C.), *Syllogè*<sup>3</sup> 364, 59: ἡ γήμοντες κοὶ διαλυθέντες. Mais les parallèles manquent dans les papyrus. Ce serait beaucoup accorder à l'imagination que d'entendre qu'en cas de divorce Βαΐα ira s'installer chez Lysimachos (ἐν τοῖς Λυσιμάχου: cf. pour ce genre d'expression *P. Eleph.* 13, 4 ἐν τοῖς καθ' ἡμᾶς τόποις et *UPZ* I, 62, 34 εἰς δὲ τὸ Πρωτόρχου καταλύσω). Un seul mot est clair: τρέφεις. La personne à qui s'adresse l'auteur de cette note devra assurer la subsistance de Βαΐα (peut-être: κοὶ ταύτην αὐτὸς) θρέφεις?).

Lignes 11-13: "Et au sujet des bijoux en or et des vêtements". À la fin de la ligne, la lettre peut être un α ou un δ. Si τινα est interrogatif, on attend comme sens ou bien "indique quels sont ceux que tu donneras" et δ[ήλωσον] conviendrait quoiqu'un peu long pour la lacune; ou bien "il demande quels sont ceux que ...", mais ἐ[ρωτῶ] est exclu (la lettre, en fin de ligne, n'étant certainement pas un ε). — Le reste de la phrase reste pour nous énigmatique: faut-il lire ὡς περιέστοι αὐτὸς], *de son vivant* (mais la 2<sup>ème</sup> personne serait plus naturelle: cf. ligne 18 ἕως ἂν ζῇς); ou bien le sujet est-il un pluriel neutre à tirer de τινα: ὡς περιέστοι αὐ[τῶι] (mais le sens nous échappe)? — On peut ensuite conjecturer [ἵνα] μὴ

θεᾶς) Νεφρέμμιδος. Il atteste donc un culte d'Isis Nephremmis dans ce village de l'Arsinoïte. Or il n'est pas cité dans *Wörterbuch*, Abschn. 20a, s.v. Νεφρέμμις, ni dans *Wörterbuch*, Supplement I, s.v. Ἰσις Νεφρέμμις. Il ne figure pas dans les index de FR. DUNAND, *Le culte d'Isis dans le bassin oriental de la Méditerranée*, Leiden, 1973, III, p. 384 et n'est pas cité dans la notice consacrée au culte d'Isis Nephremmis à Péluse par W.J.R. RUEBSAM, *Götter und Kulte in Faiyum während der griechisch-römisch-byzantinischen Zeit*, Bonn, 1974, p. 134. (Dans le *Dizionario dei nomi geografici...* de CALDERINI - DARIS, IV, p. 121, la référence ne tient pas compte, pour la date, — IV<sup>e</sup> siècle, — de *BL* III, p. 239). — Notons que dans l'index du volume XXII des *Stud. Pal.* la référence à ce papyrus s.v. Νεφρέμμιδος est inexacte: 156 au lieu de 157. Est-ce là l'origine de sa disgrâce?

διαφωνήσῃ; ici encore il y a incertitude selon que le sujet est la personne désignée par αὐτῷ ("pour éviter qu'il soit en désaccord, si tu viens à mourir"), ou les objets désignés par τίνα, le verbe διαφωνεῖν ayant alors le sens de "être perdus". — Ligne 13 après ἀνθρώπινον, il n'est pas nécessaire d'ajouter πάθῃς dans la lacune; la formule a pu être abrégée ici comme ligne 18.

Lignes 14-16: "Et au sujet des esclaves". Le sens général paraît être: "pour éviter (ἵνα μὴ) qu'en toute circonstance ils les en privent, — pour que cela n'arrive pas, et s'il habite à part, il te demande d'écrire pour qu'ils laissent les serviteurs se rendre chez lui". — Les obscurités ne manquent pas. Pour la psilose ἐπ' ἐκόστωι, voir Mayser-Schmoll, *Grammatik*, I<sup>1</sup>, p. 173-174; l'expression se lit également dans *P. Mich. Zen.* 102,3 (la traduction ci-dessus est celle de Mayser, *Grammatik* II<sup>2</sup>, p. 475: "bei jeder Gelegenheit"). La lacune à la fin de la ligne 14, semble devoir être comblée par une forme de ἀφαιρεῖν: au lieu de ἀφαίρησις (forme active) ou ἀφαίρησι (forme moyenne) qui furent mes premières conjectures, Sophie Kambitsis m'a suggéré ἀφαίρωσι, en donnant à ce verbe le même sujet qu'au verbe ἀφίλωσι à la ligne suivante. Mais qui sont ces gens dont l'identité n'est pas autrement précisée (sans doute parfaitement connus de l'intéressé à qui est adressée cette note)? Les membres de la famille? — Après γράψου la place est à peine suffisante pour αὐτῷ ou αὐτοῖς; mais peut-être n'y avait-il aucun mot en lacune et γράψου doit-il être pris absolument au sens de "mettre par écrit, noir sur blanc"<sup>7</sup> cet arrangement dont l'importance a été marquée par l'addition interlinéaire (nullement nécessaire et de simple insistance) ἵνα τοῦτο μὴ γένηται. — On a beaucoup écrit sur le sens de παῖς et παιδάριον dans les papyrus ptolémaïques du III<sup>ème</sup> siècle (par exemple, I. Biezunska-Małowist, *L'esclavage dans l'Égypte gréco-romaine*, Varsovie, 1974, I, pp. 16,60 et 61). Il semble qu'ici παῖδες et παιδάριοι sont synonymes.

Lignes 17-22: "Au sujet du clēros". "Il ne demande pas que le clēros soit mis à son nom, de ton vivant; mais si tu subis le sort commun des hommes, tu le lui laisseras en héritage. Toutes les

<sup>7</sup> Pour γράφειν dans le sens de "donner une garantie écrite sans se contenter d'un accord verbal", cf. les deux exemples cités dans *WB* IV,2, s.v. γράφειν (col. 450-451): *P. Mich. Zen.* 60, 10, ἐφ' ᾧ γραφήσεται εἰς μονοπώλια (unter der Bedingung, daß ihm das alleinige Betriebsrecht schriftlich garantiert wird); *P. Harris* 67, col. 2,6 (II<sup>ème</sup> siècle ap. J.-C.), νόμιζε δὲ οὐκ ἐγράψεν ἀλλὰ τοῦτω συνεχώρησεν (glaube mir, er hat keine schriftliche Garantie gegeben, sondern mit diesem nur eine mündliche Vereinbarung getroffen).



obligations envers l'État, il les remplira d'une façon irréprochable, et, à ton égard, il fera tout son devoir; il prendra soin de toi et exécutera pour toi ce qui lui sera ordonné". Ces lignes, les mieux conservées et les plus intéressantes du document, sont à verser au dossier encore obscur des biens clérouchiques au III<sup>ème</sup> siècle. Elles suggèrent d'abord que le clérouque avait (dans certaines circonstances?) la possibilité d'*aliéner* son *clèros*, de l'attribuer à quelqu'un d'autre (ἐπιγραφῆναι)<sup>8</sup>. D'autre part, alors que, théoriquement, "lorsque meurt un clérouque, sa tenure fait retour à la Couronne"<sup>9</sup>, et que le clérouque, en principe, ne jouissait pas de la liberté de disposition testamentaire<sup>10</sup>, on voit ici que la personne à qui est adressée cette note est invitée à disposer par testament (καταλείπειν) de son *clèros*. Le cas n'est pas nouveau au III<sup>ème</sup> siècle; la formule a été restituée dans le *P. Petrie* I, 18 de 235-234: [ἐὼν δὲ τι ἀνθρώπινον πάθωι καταλείπω] τὸν κλῆρον;<sup>11</sup> même vraisemblable restitution dans *P. Lond.* VII, 2015, de 241, ligne 10: [ἐὼν δὲ τι ἀνθρώπινον πάθωι, καταλ]είπω τὸν μὲν κλῆρον[. Dans notre papyrus, l'expression, conservée intacte, justifie, s'il en était besoin, les restitutions des deux précédents textes. Mais pas plus que dans ceux-ci (et pour une autre raison, non pas la lacune du texte mais l'indétermination de la personne représentée par αὐτῶι) nous ne connaissons l'identité et la qualité du futur héritier.

De ce *clèros* dont il reste nominalement le détenteur, le destinataire de la note ne supportera pas les charges; c'est la personne représentée par αὐτῶι qui remplira "toutes les obligations envers l'État"<sup>12</sup>. Dans cette formule très générale, il faut entendre sans doute non seulement les taxes<sup>13</sup> dont sont redevables les clérouches, mais les obligations militaires et la mise en valeur de la tenure. Cette même personne lui rendra également tous les services qu'il est en droit d'attendre d'elle, ou que requerront les

<sup>8</sup> "Les Lagides pouvaient permettre l'aliénation des tenures; et ils n'avaient pas intérêt à conserver des clérouches fatigués ou insolvables" (J. LESQUIER, *Institutions militaires de l'Égypte sous les Lagides*, Paris, 1911, p. 238).

<sup>9</sup> CL. PRÉAUX, *L'économie royale des Lagides*, Bruxelles, 1939, p. 468.

<sup>10</sup> LESQUIER, *loc. cit.*, p. 230 suiv.

<sup>11</sup> Réédition par W. CLARYSSE, *De Petrie-Testamenten* (Katholieke Universiteit Leuven, Deel 2, 1974-1975) n° 22 (voir col. 2, ligne 22). Cf. F. UEBEL, *Die Kleruchen Aegyptens unter den ersten sechs Ptolemäern*, Berlin 1968, p. 41.

<sup>12</sup> Cf. pour l'expression (il ne s'agit pas d'un *clèros*) *SB* XII, 10845 (246 av. J.-C.), ligne 3: τοῖς λειτουργηκόσι τὰς παραπεπτωκυίας βασιλικὰς χρείας.

<sup>13</sup> Cf. *P. Sorb.* 11 et la note 3.

circonstances <sup>14</sup>, et se mettra à sa disposition pour exécuter ses ordres.

Lignes 23-24: Nouveau paragraphe, dont les quelques mots qui subsistent ne permettent de dire de quoi il s'agit. Ligne 23, nous n'avons pas réussi à identifier la lettre, au tracé singulier, qui précède  $\theta\rho\upsilon$ . Il faudrait deviner le mot avant de le déciffrer;  $\lambda\acute{\alpha}\theta\rho\upsilon$  semble exclu.

L'analyse du document laisse les questions en suspens. Il est probable que les propositions qui sont ici énoncées étaient appelées à prendre leur forme définitive dans un ou plusieurs contrats. Elles ne constituent pas le canevas d'un futur testament, car elles ne concernent pas l'après-mort du clérouque, mais le temps qui lui reste à vivre ( $\xi\omega\varsigma\ \acute{\alpha}\nu\ \zeta\eta\epsilon\varsigma$ ). Bien loin qu'il puisse souhaiter pour lui-même, comme il est traditionnel dans les testaments, de jouir paisiblement de ses biens jusqu'à son dernier jour (*ex. gr.*  $\epsilon\acute{\iota}\eta\ \mu\acute{\epsilon}\nu\ \mu\omicron\iota\ \acute{\upsilon}\gamma\iota\alpha\acute{\iota}\nu\omicron\nu\tau\alpha\ \alpha\acute{\upsilon}\tau\omicron\nu\ \tau\acute{\alpha}\ \epsilon\mu\alpha\upsilon\tau\omicron\upsilon\ \delta\iota\omicron\iota\kappa\epsilon\acute{\iota}\nu$ ), il est invité à accepter des obligations de pension alimentaire et vestimentaire (?), à faire don de certains de ses bijoux, à partager (?) son personnel domestique et n'être plus, de son vivant, que le détenteur nominal de son *clēros*, — que, le moment venu, il lèguera par testament. On aimerait savoir qui est la personne désignée par  $\alpha\acute{\upsilon}\tau\omicron\nu$ ,  $\alpha\acute{\upsilon}\tau\omicron\iota$ , ou sujet du verbe  $\acute{\alpha}\xi\iota\omicron\acute{\iota}$ . Comme il est prévu qu'il doit hériter du *clēros*, doit-on en conclure qu'il est le fils du clérouque? Sur ce point comme sur les autres, il convient de rester prudent. L'explication claire et cohérente de ce document, dans son ensemble et dans ses détails, est encore à trouver.

<sup>14</sup> Telle est, en effet, la nuance qui semble s'attacher à la formule, stéréotypée,  $\tau\acute{\alpha}\varsigma\ \chi\rho\epsilon\acute{\iota}\alpha\varsigma\ \pi\alpha\rho\acute{\epsilon}\chi\epsilon\sigma\theta\alpha\acute{\iota}\ \tau\omicron\iota\ \nu\iota$  ( $\chi\rho\epsilon\acute{\iota}\alpha\varsigma$  toujours au pluriel et précédé de l'article mais sans autre détermination); par exemple, *PSI* IV, 341, 2  $\epsilon\acute{\iota}\ \omicron\acute{\upsilon}\nu\ \delta\omicron\kappa\epsilon\acute{\iota}\ \sigma\omicron\iota\ \kappa\alpha\acute{\iota}\ \chi\rho\epsilon\acute{\iota}\alpha\nu\ \tau\upsilon\gamma\chi\acute{\alpha}\nu\epsilon\iota\varsigma\ \acute{\epsilon}\chi\omega\nu$ ,  $\acute{\epsilon}\tau\omicron\iota\mu\omicron\acute{\iota}\ \acute{\epsilon}\sigma\mu\epsilon\nu\ \tau\acute{\alpha}\varsigma\ \chi\rho\epsilon\acute{\iota}\alpha\varsigma\ \sigma\omicron\iota\ \pi\alpha\rho\acute{\epsilon}\chi\epsilon\sigma\theta\alpha\iota$ , "si tu veux et en cas de besoin, nous sommes prêts à nous mettre à ta disposition"; *P. Cair. Zen.* IV, 59649, 22  $\kappa\alpha\acute{\iota}\ \sigma\omicron\iota\ \tau\acute{\alpha}\varsigma\ \chi\rho\epsilon\acute{\alpha}\varsigma\ \tau\omicron\ \pi\lambda\omicron\iota\omicron\nu\ \pi\alpha\rho\acute{\epsilon}\xi\epsilon\tau\alpha\iota$  (en rapport avec le singulier  $\chi\rho\epsilon\acute{\alpha}\nu$  de la ligne 17:  $\acute{\epsilon}\alpha\nu\ \delta\grave{\epsilon}\ \acute{\upsilon}\varsigma\ \sigma\omicron\iota\ \chi\rho\epsilon\acute{\alpha}\ \tau\omicron\upsilon\ \pi\lambda\omicron\iota\omicron\nu$ ); dans sa première édition du texte, *P. Edgar III* (*ASAE* XXIV, 1924, p. 49-52), Edgar traduit: "and the boat will be at your disposal when required". Cf. *PSI* IV, 335,5; 361,13; 408,7; V, 538,4; *P. Cair. Zen.* III, 59421,6; 59477,12; *P. Lond.* VII, 2074, 16.

## Gedanken zur Vorbereitungszeit des Parthenonbaues

Wolfgang SCHULLER

In den letzten Jahren ist die Frage nach der Bauplanung und Bauausführung griechischer Tempel verstärkt Gegenstand der archäologischen Diskussion gewesen.<sup>1</sup> Im Vordergrund stand dabei das Problem, wie detailliert die Bauplanung vor Beginn des Baues vorgenommen worden war; die Entdeckung der Bauzeichnungen von Didyma gab dazu einen wesentlichen Anstoß.<sup>2</sup> Zwei Auffassungen stehen sich dabei gegenüber. Die eine meint, die Planung sei schon vor Baubeginn festgelegt gewesen, während die Ansicht im Augenblick in Führung zu liegen scheint, nach der die Anfangsplanung eher global gewesen und erst während des Baues selber im Detail ausgearbeitet worden sei.<sup>3</sup> Freilich besteht Übereinstimmung darüber, daß wegen der Kargheit der Quellenlage Definitives nicht gesagt werden kann.

Das gilt auch für die folgenden Überlegungen, die jedoch einen anderen Ausgangspunkt haben. Bei der Beschäftigung mit der Geschichte des Ersten Attischen Seebundes wird mir der üblicherweise angenommene kausale Zusammenhang zwischen der Straffung der Seebundorganisation um 450 herum und äußeren

<sup>1</sup> J.J. COULTON, *Greek Architects at Work. Problems of Structure and Design*, London 1977; *Bauplanung und Bautheorie der Antike*. Bericht über ein Kolloquium veranstaltet vom Architekturreferat des Deutschen Archäologischen Instituts (DAI) mit Unterstützung der Stiftung Volkswagenwerk in Berlin vom 16. 11. bis 18. 11. 1983, Berlin o. J. (1984) (Diskussionen zur archäologischen Bauforschung, 4); *Le dessin d'architecture dans les sociétés antiques*. Actes du colloque de Strasbourg 26 - 28 janvier 1984, Leiden 1985 (Travaux du Centre de Recherche sur le Proche Orient et la Grèce antiques, vol. 8).

<sup>2</sup> Lothar HASELBERGER, *Bericht über die Arbeit am Jüngeren Apollontempel von Didyma*, *IstMitt* 33 (1983) 90-123.

<sup>3</sup> Der letzteren Ansicht J.J. COULTON, *Incomplete preliminary planning in Greek architecture: some new evidence*, in *Le dessin ...* (Anm. 1), 103-121; der ersteren W.B. DINSMOOR, JR., *Preliminary planning of the Propylaea by Mnesicles*, ebenda, 135-147; so auch W. HOEFFNER brieflich.

Ereignissen wie der athenischen Niederlage in Ägypten oder dem Kalliasfrieden zweifelhafter. Insbesondere relativiere ich die Indizien über innere Schwierigkeiten des Seebundes, die uns durch die attischen Tributquotenlisten geliefert werden, durch das Argument, daß diese anscheinende Häufung ja nur deshalb so intensiv erscheint, weil wir die detaillierten Angaben der Listen haben. Für die Zeit vorher fehlt eine solche Quelle, so daß keineswegs sicher belegt ist, daß die Unruhe im Seebund um 450 deutlich stärker gewesen wäre als, zum Beispiel, 460.<sup>4</sup>

Meine Hypothese lautet, daß vielmehr innere Ursachen, das heißt vor allem der endgültige Durchbruch zur Demokratie in Athen vielleicht ab 462, zu einer Intensivierung der Seebundsorganisation geführt haben. Innerhalb dieses Arguments stellt sich nun die Frage, ab wann eigentlich mit einer diese neue Politik zumindest symbolisierenden athenisch-imperialen Baupolitik zu rechnen ist. Ausweislich der Abrechnungen der Baukommission des Parthenon, der Epistatai, ist mit dem Bau im Jahre 448/447 begonnen worden.<sup>5</sup> Üblicherweise wird dieses Datum als ein weiteres Indiz für die entscheidende Bedeutung dieser Jahre genommen, ohne daß bedacht wird, daß einem solchen Baubeginn zahlreiche Vorphasen vorausgingen: Überlegungen, ob überhaupt der Parthenon in dieser Form gebaut werden solle, eine entsprechende allgemeine politische Entscheidung, finanzielle, architektonische und organisatorische Planungen und Entscheidungen. Müßte man demgemäß mit all dem weit in die fünfziger Jahre hinaufgehen? Raubitschek meint, der "Entwurf weist sieben oder acht Jahre zurück",<sup>6</sup> aber es ist die Frage, was man auf Grund der Quellen wirklich dazu sagen kann. Viel wird es, wie angekündigt, nicht sein.

<sup>4</sup> VERF., Der attische Seebund und der Parthenon, in: Ernst Berger (Hrsg.), *Parthenon-Kongreß* Basel, Mainz 1984, 20-25. 362-363. *Die Krisen des Attischen Seebundes*, SCI 8-9 (1989) 16-24.

<sup>5</sup> Zu diesen Abrechnungen A. WITTENBURG, *Griechische Baukommissionen des 5. und 4. Jahrhunderts*, Diss. München 1978, 5-25.

<sup>6</sup> In seiner kurzen Stellungnahme auf dem Parthenon-Kongreß, a.a.O. (Anm. 4), 19. — Bruno KEIL hatte in seinem Buch über den Anonymus Argentinensis genannten Papyrus, den er für einen historischen Bericht hielt (A. A., Straßburg 1902) noch gemeint, der Baubeschluß sei zehn Jahre vor Baubeginn gefaßt worden (S. 20-29); freilich konnte er sich nicht denken, daß die eigentliche Planung so viel Zeit in Anspruch genommen haben sollte (S. 116). Ulrich WILCKEN hatte dann aber nicht nur den Inhalt des Papyrus völlig anders bestimmt (Kommentar zu Demosthenes' Rede gegen Antiphon), sondern auch anders gelesen, so daß er zu dem Schluß kam: "Die Akropolisforscher aber

Das politische Verfahren, das Großbauten der klassischen Zeit vorausging, ist des öfteren zusammenfassend dargestellt worden,<sup>7</sup> wobei im allgemeinen weder in chronologischer Hinsicht noch im Hinblick auf Profan- und Sakralbauten scharf unterschieden wurde. Die letztere Unterscheidung ist nicht so bedeutend, jedoch muß, damit nicht unversehens Späteres als Beleg für Früheres genommen wird, chronologisch sorgsam abgegrenzt werden, zumal da sich ja die athenische Demokratie im 5. und 4. Jahrhundert erheblich weiter entwickelt hatte. Hier sollen also nur Inschriften des 5. Jahrhunderts betrachtet werden.

Die erste Inschrift, die Einschlägiges mitteilt, ist derjenige Volksbeschluß von etwa 448 (IG I<sup>3</sup> 35), der die Einrichtung einer Priesterinnenstelle für Athena Nike bestimmt, dann die Anfertigung von (einer) Tür(en) für das bisherige Heiligtum nach einem Entwurf des Kallikrates nebst Bestimmungen für die Auftragsvergabe beschließt und schließlich, eher beiläufig, einen Tempel ebenfalls nach einem Entwurf des Kallikrates zu bauen festlegt. Wie beiläufig das geschieht erhellt daraus, daß durch einen Zusatzantrag noch eine Dreimännerkommission eingesetzt wird, die den Entwurf mit Kallikrates zusammen machen soll (Z. 15-18).

Auf etwa 445 wird der knappe Volksbeschluß datiert, in dem wieder Kallikrates aufgetragen wird, einen Entwurf für Sicherungsmaßnahmen auf der (Akro-)Polis anzufertigen (IG I<sup>3</sup> 45), und auch

werden gut tun, den Anonymus Argentinensis für ihre Untersuchungen über die Bebauung der Burg wieder auszuschalten" (Der Anonymus Argentinensis, *Hermes* 42 [1907] 374-418 [Zitat S. 386]). Das ist dann auch geschehen; H.T. WADE-GERY und Benjamin D. MERITT, *Athenian Resources in 449 and 431 B.C.*, *Hesperia* 26 (1957) 163-197 (= Gerhard WIRTH [Hrsg.], *Perikles und seine Zeit*, Darmstadt 1979, 178-226) ziehen ihn nur für finanzielle Fragen des Seebunds heran. Da manche Lesungen aber immer noch nicht festzustehen scheinen, wäre eine erneute Überprüfung des Papyrus vielleicht nicht ohne Interesse.

<sup>7</sup> So schon von Henri FRANCOTTE, *L'industrie dans la Grèce ancienne*, II, Bruxelles 1901, 59-80 (81-92 Ausführung, 92-101 Finanzen); eine Übersicht über Bauinschriften überhaupt ist Robert L. SCRANTON, *Greek Architectural Inscriptions as Documents*, *HLB* 14 (1960) 159-182; sehr knapp Alison BURFORD, *The Builders of the Parthenon*, in: *Parthenos and Parthenon*, G & R Supplement to vol. 10 (1963) 23-35; relativ ausführlich Joh. S. BOERSMA, *Athenian Building Policy from 561/0 to 405/4 B.C.* Groningen 1970, 4-9; zuletzt, auch den Hellenismus behandelnd, Wolfgang MÜLLER - WIENER, *Griechisches Bauwesen in der Antike*, München 1988, 26-31. Sehr fragmentarisch, aber genauerer Analyse wert ist eine Inschrift aus dem 5./4. Jahrhundert, die Reinhold MERKELBACH kürzlich publiziert hat: *Volksbeschluß aus Erythrai über den Bau eines Tempels der Aphrodite Pandemos*, *Epigraphica Anatolica* 8 (1986) 15-18 (freundlicher Hinweis von Martin DREHER).

hier ist schon geregelt, in welcher Zeit die Auftragsvergabe geschehen soll.

Komplizierter scheint das Verfahren bei dem zu wenig untersuchten Tempelbau-Dekret IG I<sup>3</sup> 64 (430-420) zu sein. In den Zeilen 5 - 7 heißt es, daß ὁ βολόμενος, also jeder beliebige Athener innerhalb von zehn Tagen einen Entwurf machen und der βολέ vorlegen könne; erst später ist in der – sehr beschädigten – Inschrift von einem ἀρχιτέκτον die Rede, der zusammen mit dem Rat und den Epistatai hinsichtlich der Arbeitskosten ein probuleuma an das Volk erarbeiten soll.

In den zwanziger Jahren ist der Volksbeschluß IG I<sup>3</sup> 79 gefaßt worden, der den Bau einer Brücke über den Rheitos in vielen technischen Einzelheiten regelte; von Entwürfen ist erst danach die Rede, und dann bricht die Inschrift ab. Ein weiterer Volksbeschluß vielleicht aus dieser Zeit ist schließlich derjenige, der die Opfergaben für Eleusis regelt. Hier werden Entwürfe nicht mehr angefordert, sondern hier macht sich das Volk Entwürfe zu eigen, die wörtlich wiedergegeben werden. Freilich geht der Text gerade dort, wo von der Errichtung von Getreidespeichern die Rede ist, über den Baubeschluß selber nicht hinaus (Z. 10 - 12), jedoch waren da wohl keine besonders komplizierten Probleme zu lösen. Ganz anders schließlich, mitten im 4. Jahrhundert, die überaus detaillierten Angaben für die Errichtung der Skeuothek des Philon (IG II<sup>2</sup> 1668), obwohl es bis heute nicht gelungen ist, den Bau danach zu rekonstruieren.<sup>8</sup>

Soweit sich das Planungsverfahren aus diesen kärglichen Quellenstellen rekonstruieren läßt, würde es – in keineswegs überraschender Weise – so aussehen, daß das Volk auf Vorschlag des Rates (probuleuma) den Baubeschluß faßt, und so weit ist das auch von den bisherigen Zusammenfassungen gesehen worden. Unklar ist jedoch die Rolle der Entwürfe (συγγραφαί), die vom Architekten gefordert werden. Sowohl im Niketempel-Dekret als auch in dem Dekret, in dem von Sicherungsaufgaben auf der Akropolis die Rede ist, wird Kallikrates beauftragt, eine syngraphe zu machen. Hat also das Volk den Bau beschlossen, bevor geplant war? Daß das so nicht gewesen sein kann, folgt nicht nur aus der sachlichen Sinnwidrigkeit, sondern vor allem aus den – von den Interpreten bisher vernachlässigten – Bestimmungen über die Vergabe der Arbeiten durch die poletai. Im Niketempel-Dekret

<sup>8</sup> Zuletzt A. LINFERT u.v.a., *Die Skeuothek des Philon im Piräus*, Köln 1981; Matthias UNTERMANN, Neues zur Skeuothek, in: *Bauplanung ...* (oben Anm. 1), 81-86.

bricht der Text zwar gerade dort ab, wo im Zusatzantrag von der Vergabe der Arbeiten für den neuen Tempel die Rede ist (Z. 18: καθ' ὃ τι ἀπομ[ισθοθέσεται ...]), aber im probuleuma hinsichtlich der Tür(en) ist bestimmt, daß die Auftragsvergabe noch unter der (als präsidierend ergänzten) Prytanie der Leontis erfolgen solle (Z. 8f). Im Dekret IG I<sup>3</sup> 45 wird dementsprechend einerseits Kallikrates aufgefordert, eine syngraphe anzufertigen, andererseits werden die poletai aufgefordert dafür zu sorgen, daß die Arbeiten innerhalb von 60 Tagen fertiggestellt würden (Z. 10–13).

Dieser Arbeitsvergabe-Auftrag innerhalb einer relativ kurzen Frist ist konkret nur so vorzustellen, daß der Architekt doch schon so weit geplant hatte, daß die Poleten auf Grund seiner Vorarbeiten das Verfahren in Gang setzen konnten. Das konnte kein allgemeiner Überschlag sein, sondern es mußte jedes Detail festliegen, weil sonst die Angebote und die Auftragsvergabe nicht hätten stattfinden können. Der Auftrag an den Architekten, ein syngraphe zu machen, kann daher nur so verstanden werden, daß er seine bereits fertig entwickelten Vorstellungen den Poleten zum Zweck der Auftragsvergabe übermittelt.

Daß die sygraphai nicht schon im Text des Volksbeschlusses stehen, hat demgegenüber nicht viel zu bedeuten. In dem Dekret von der Mitte des Jahrhunderts, das die Beziehungen zu Milet regelt (IG I<sup>3</sup> 21) sind nun zwar die sygraphai einer Kommission in den Volksbeschuß übernommen worden, und ebenso enthält das Brückenbau-Dekret (IG I<sup>3</sup> 79) detaillierte Angaben. In diesen Fällen mag der Grund dafür aber darin liegen, daß die Ausarbeitungen wegen ihrer relativen Kürze bei aller Präzision leicht übernommen werden konnten, während die architektonischen und technischen Daten für die Erbauung eines ganzen Tempels, womöglich einschließlich der Zeichnungen, wegen ihrer Komplexität in einem Volksbeschuß keinen Platz hatten. Die Skeuothek-Inschrift belegt das: Bei ihr handelt es sich ja auch um sygraphai, und obwohl sie, dem Zeitgeist entsprechend, auf viel Raum ausführlich wiedergegeben sind, läßt sich trotzdem heute eine Rekonstruktion nicht vornehmen. Da war es praktischer, ganz darauf zu verzichten, die sygraphai als vorliegend vorauszusetzen und den Architekten nur noch gewissermaßen nachträglich offiziell von Volkes wegen mit ihrer Anfertigung zu beauftragen – obwohl man doch im gleichen Atemzug die Poleten schon mit der Arbeitsvergabe beauftragte.<sup>9</sup>

<sup>9</sup> Eine Besonderheit stellt vielleicht das Verfahren nach IG<sup>3</sup> 64 dar. Die Zeilen 16–19 bestimmen, daß sich um den μισθός, die neue Bule zusammen mit

Aus dem Bisherigen ist also vorsichtig zu schließen, daß die Planung des Baues, bevor er der Volksversammlung zur Billigung vorgelegt wurde, sehr weit fortgeschritten war. Das bedeutet, daß die Vorbereitungszeit intensiv und daher auch nicht ganz kurz war – wie lange sie aber gedauert hat, ist damit nicht gesagt. Auch sonst können nur allgemeine Faktoren angeführt werden, die für eine intensive Planung sprechen, nämlich die Detailliertheit der Bauabrechnungen und die des Tributwesens im Seebund, insbesondere die Veranlagung. Die Tributlisten mit ihren minutiösen Eintragungen und jährlichen Änderungen zeugen davon, daß auch hier nicht überschlagsartig verfahren, sondern sehr genau kalkuliert wurde. Auch die Tatsache, daß die Bauabrechnungen die Herkunft der Gelder aus den verschiedenen Kassen sowie Übertragsbeträge ausweisen, spricht für einen starken Sinn für zeitraubende Präzision. Schließlich ist es fast banal darauf hinzuweisen, daß derartige Bauvorhaben natürlich vor allem in finanzieller Hinsicht genau vorauskalkuliert werden mußten. Aber: Irgendwelche konkreten zeitlichen Vorstellungen sind aus all dem nicht zu gewinnen.

Damit müßte man sich begnügen, wenn nicht gerade für den Fall des Parthenon – und damit für den Anstoß für diese Überlegungen überhaupt – der Sonderfall gegeben wäre, daß wir mit dem Vorparthenon zu rechnen haben.<sup>10</sup> Nicht im entferntesten kann hier dessen Datierung behandelt werden, es kann (und muß) aber auf die Folgen für unser Problem hingewiesen werden. Wenn der Vorparthenon in die sechziger oder sogar frühen fünfziger Jahre zu datieren wäre, dann hätte das für die Vorbereitungszeit für den Parthenon zwar zunächst die Konsequenz, daß die Vorbereitungszeit für den Parthenon dank der Arbeit am Vorparthenon kürzer anzusetzen wäre, als wenn aus dem Nichts heraus hätte geplant werden müssen. Das würde aber gleichzeitig bedeuten, daß die Planung für das Gesamtunternehmen Vorparthenon-Parthenon doch deutlich über die Jahrhundertmitte hinaus reichte.

den Epistatai und dem Architekten kümmern und dann dem Volk ein probuleuma vorlegen solle. Dieses Verfahren liegt vielleicht daran, daß hier ὁ βουλόμενος Vorschläge einreichen konnte (in unklarer Weise waren sogar die Symmachoi beteiligt, Zeile 11), so daß mit ausgearbeiteten Entwürfen, die auch die sofortige Auftragsvergabe ermöglichten, nicht zu rechnen war.

<sup>10</sup> Zum Vorparthenon siehe zuletzt Heinrich DRERUP, Parthenon und Vorparthenon – zum Stand der Kontroverse, AK 24 (1981) 21–38; Gerhard



Damit stünde fest, daß die imperiale Akropolis-Bebauung nichts mit den Krisen um die Jahrhundertmitte zu tun hatte.\*

ZINSERLING, Perikles - Parthenon - Phidias, in: E. BERGER, a.a.O. (oben Anm. 4), 26-29. 364-366; Thanassis E. KALPAXIS, *Hemiteles. Akzidentielle Unfertigkeit und "Bossen-Stil" in der griechischen Baukunst*, Mainz 1986, 88-113.

\* Ich freue mich, den beiden verehrten Jubilaren diese kleinen Betrachtungen widmen zu können - beide haben hoffentlich Interesse daran, der eine, weil vom 5. Jahrhundert, der andere, weil von Geld die Rede ist. - Ernst BERGER, Burkhardt WESENBERG und Martin DREHER danke ich für Hinweise und Diskussionen. - Hans Rupprecht GOETTE macht mir darauf aufmerksam, daß Manolis KORRES den Vorparthenon wegen der *thermisch* verursachten Zerstörung auf die Zeit vor 480 datiert (bisher nur eine kurze Bemerkung in E. BERGER, a.a.O. [oben Anm. 4], 370).

## Drama, Narrative, and Perspective in Sophocles' *Ajax*

Charles SEGAL

Finding the difficult track of an old crime motivates the first half of the *Oedipus Tyrannus*, as the protagonist defines his goal in the magnificent lines of the prologue (108 f.). The *Ajax* too begins with the "tracking" of an obscure criminal act, a crime against authority and society; and the poetry is no less impressive as Athena introduces Odysseus as πόλοι κυνηγετοῦντα καὶ μετρούμενον / ἔχνη τὰ κείνου νεοχάραχθ' (5 f.).

The first quarter of the play is concerned with determining what happened in the narrow space and time of a single night. We are given sharply contrasting points of view: that of mortal and god, friend and enemy, individual and group, inside and outside, specific moment and entire Trojan war. Sophocles thereby involves us in the problem of understanding the character of this anomalous hero. His multiple perspectives on these events in the prologue achieve two aims. First, they force us, the audience, to participate in the search for Ajax's motives, not in the direct, practical way in which Odysseus follows the physical traces of the hero, but in the more indirect way of the spectator, both detached and engaged. Second, by telling the story in reverse, making us reconstruct a past event in the present dramatic time (as in *Oedipus Tyrannus*), Sophocles enacts the specifically dramatic quality of his tragic narrative. These events do not unroll before us in a straightforward linear sequence but are displaced, contracted, or expanded for the purposes of a stage performance whose time is felt as more or less continuous and congruent with the lived time of the audience in the theater.<sup>1</sup>

Through these contrasting and complementary perspectives, which continue throughout the entire play, Sophocles could present a figure who focuses some of the contradictions in the fifth century *polis*, and especially the democratic *polis*: the tensions between

<sup>1</sup> See J.C. KAMERBECK, *The Plays of Sophocles, I, Ajax*, 2nd. ed. (Leiden 1963) 8.

loyalty to the group and commitment to personal honor, between the old aristocratic individualism of the warrior-ethos, ultimately going back to Homer, and the democracy's need for compromise, negotiation, and the harmonizing of class differences.<sup>2</sup>

As the spatial and temporal field of the action becomes steadily wider, the search for the protagonist also expands, and with it the meaning of Ajax's existence and death. We move from the dark scene of the crime discussed between Odysseus and Athena in the prologue to the wide geographic frame of "evening" and "sunrise", that is, east and west, in the search for Ajax's body (πᾶν ἐστίβηται πλευρὸν ἔσπερον νεῶν, 874; τὴν ἄφ' ἡλίου βολῶν κέλευθον, 878 f.). The setting changes from the bloody enclosure of the tent to the radiance of day, the journey of Helios across the sky, "the sacred land" of Salamis, and "glorious Athens" (856-61). It is part of the tragic situation that this list embraces remote distances that Ajax will in fact never traverse.

The defense of Ajax in the *agon* of the second part of the play moves from the visual immediacy of the body impaled on the sword (1024-26) back to events in the Trojan war and beyond, when the Erinyes might have forged the sword of Hector with which Ajax has killed himself (1027-35). This view back to a time tinged by myth continues in the next choral ode, which bitterly recalls the man who first introduced civil war among the Greeks and thus caused the suffering that would be passed from generation to generation (1192-97).

Teucer's spirited rejoinder to Agamemnon opens with a strong insistence on remembering the past (1266-71) and takes us back once more to events long ago in the war: the time when Hector penned up the Greeks at their ships and threatened them with fire, "as he bounded high over the ditch" (1266 ff.). This last phrase also brings together the two sides of Ajax's past. Although πηδῶν here describes Hector, it also reminds us of Ajax's disgrace before the army, when he went "bounding over the plain with his freshly-dripping sword" (πηδῶντα πεδία σὺν νεορρόντῳ ξίφει, 30; cf. 1279, πηδῶντος ἄρδην Ἑκτορος τάφρων ὕπερ). Thus it helps set his present treason over against his previous heroic deeds in the service of the army.

<sup>2</sup> The contrast between Ajax and Odysseus is, of course, crucial in this respect. See Bernard KNOX, "The Ajax of Sophocles" (1961), in *Word and Action: Essays on the Ancient Theatre* (Baltimore 1979) 125-60, especially 145 ff. For the tension between "cooperative" and "competitive" virtues generally see A.W.H. ADKINS, *Merit and Responsibility* (Oxford 1960) passim; also A.W. GOULDNER, *Enter Plato* (New York 1965) 45-60.

Teucer's closing tribute to Ajax again juxtaposes the present moment, in which the still warm body breathes forth its bloody foam (1411-13), and the totality of Ajax's life, when he was "in every way noble, and no one of mortals was superior to Ajax, when he lived" (1415-17):

τῷδ' ἀνδρὶ πονῶν τῷ πάντ' ἀγαθῷ  
 κοῦδε νί πω λῶονι θνητῶν  
 Αἴαντος, ὅτ' ἦν, τότε φωνῶ.

This is the final judgment and the final perspective on a whole life.<sup>3</sup> The visible presence of the bloody corpse, as we have noted, gives this epitaph its special authority and its emotional impact. The last phrase, τότε φωνῶ (or, with Blaydes, τότε φωνῶ), is a possible echo of the words of Athena in the prologue, as she calls the hero forth in his shame and his madness, to mock him before his enemy (73): Αἴωνται φωνῶ· στείχε δωμάτων πάρος. Thus we are reminded of the whole course of events that have brought the hero to the doom before our eyes. Seeing Ajax in this widening perspectives of both space and time, we are invited to look beyond the present moment and thus to recognize how difficult is the final evaluation of this life.

Odysseus' dialogue with Athena in the play's opening scene shows his uncertainty about the basic location of Ajax, whether the hero is "inside or not inside" (8-10). The repeated image of "tracking" or "hunting" (5 ff., 20, 32) reinforces the contrast of perspectives between goddess and mortal. Athena looks down all-knowingly from on high; Odysseus has to keep his eyes close to the earth in his tracking down of the events and of the hero.

Perspectives on Ajax again diverge in the daring scene in which Athena brings Ajax onstage. Still in his madness, he is unable to see Odysseus who stands beside Athena. Athena gives Odysseus the divine privilege of invisibility. She thereby brings together the mortal and the god in a unified perspective on the deluded and now helpless sufferer, Ajax. The scene ends, however, with the perspectives of god and mortal returning to their initially divided state. Athena urges Odysseus to "see" (ὄρᾳς) "how great is the force

<sup>3</sup> Cf. also Odysseus' praise of Ajax as "best of all of us Achaeans who came to Troy, except Achilles," 1340 f. On the conflicting judgments of Ajax see most recently J.P. POE, *Genre and Meaning in Sophocles' Ajax*, *Beitr. zur Klass. Philol.* 172 (Frankfurt a. M. 1987) 16 ff., with further bibliography in note 21; also 88 ff., 96 ff.

of the gods" (118); but what Odysseus "sees" (ὁρῶ, 125) is that we mortals are nothing more than shadows (125 f.). Athena thereupon instructs him in a different vision (εἰσορῶν, 127), namely that of human ephemerality and the avoidance of boastful speech to the gods or proud confidence generally (127-33).

This remarkable scene not only shows us divine and mortal views of tragic events. It also reflects more generally on the nature of perspective in the dramatic spectacle. The deliberate contrast between one figure (Ajax) totally engaged in a dramatic encounter for which he has been called forth and a spectator (Odysseus) who looks on but is unseen (69-90) is itself a condensation of the power of mimetic illusion in the theater. Athena's illusionistic power enacts the power of the playwright/director of the play. The omnipotence of this divine τέχνη, as Odysseus describes it, mirrors the illusionistic τέχνη of the poet's art (86): γένοιτο μέντ' ὅν πᾶν θεοῦ τεχνωμένον.

As Odysseus' opening address to Athena as a "voice" (15) implies that he does not see her, the reflection on the dramatic illusion is redoubled. Athena's divine τέχνη can give Ajax's mortal eyes the power to see the god as an ordinary mortal cannot, while it gives Odysseus the quasi-divine power of standing by as an onlooker, invisible to the participant. This latter condition is also the situation of the spectator in the theater. Behind the τέχνη of Athena, therefore, stands the τέχνη of Sophocles. The dramatist's illusionistic art enables us to see Athena exercising her illusionistic art on Ajax. But Sophocles' art, unlike Athena's τέχνη, also enables us his audience to see, or at least to sense, the illusionistic process itself, i.e. the paradoxical complex of Athena making herself visible and making Odysseus invisible to their common "spectator" (Ajax).

The entrance of the chorus of Salaminian sailors in an anapaestic march shifts the perspective wholly to the field of mortality. The eye here has none of the god's lofty, privileged overview but is the sign of fear (πιτηνῆς ὡς ὄμμα πελείας, 140; cf. 167, 191). Correspondingly, the perspective on Ajax is dim and uncertain: the chorus has only confused rumors about the events of the night before (140 ff.). We have seen and heard Athena describe her role in Ajax's madness; the chorus, in the ensuing ode, speaking from the mortal ground of only partial knowledge, can only speculate on which god may be responsible (172-91). Addressing Ajax as their "lord" (192), however, they call him out of his tent, not for mockery and humiliation, as in the previous scene, but in the hope of putting an end to the evil tongues and cruel talk that grieve them (196-200).

Tecmessa's entrance and her lyrical exchange with the chorus open yet another perspective on Ajax, and one not encountered

hitherto. We see him now through her eyes, for she knows what is inside the tent and can tell the "tale unspeakable" of his madness of the night before and the bloody spoils it has left around him inside (214-220). Only she has seen the interior of the tent and can report what she has seen (235-44). Her narrative repeats, essentially, what Athena has told Odysseus in the prologue (cf. 61-65), but the change in point of view makes all the difference in the world. Athena describes the torture of the cattle as the effect of the madness that she herself had sent, using the first-person verbs ὠτρυνον and εἰσέβαλλον (60). Tecmessa, of course, stands at the opposite extreme of helplessness and sympathetic involvement. These are οἰκεῖα πάθη (260), seen through the eyes of a loved one.

Tecmessa here raises explicitly the question of distance and concern, safe removal and shared participation, posing a choice between private pleasure (ἡδονάς) and common participation in the pain (λυπεῖσθαι) with which one identifies (265-67). She thereby points up the contrast between her perspective and Athena's, but the terms are also applicable to the contrast of spectator and actor in the situation of theatrical response. And, of course, even the distanced spectator can cross over to emotional participation (as Odysseus does at the end of the prologue) through symbolic identification.

These are Tecmessa's first iambic trimeters in the play. They establish a calm, generous perspective of human concern, and they give the fullest account so far of the night of madness. Her narrative is marked by the recognition of Ajax's emotional and physical suffering (cf. 271-76). She continues her tale with an explicit notice of the manner of its telling: "You will learn the whole deed," she tells the chorus, "as if you were a participant" (ὥς κοινωνὸς ὦν, 284), recalling her κοινὸς ἐν κοινοῖσι λυπεῖσθαι of 267. And participate we do, for she dramatizes the situation, giving us a bit of dialogue between herself and Ajax as he set forth (288 ff.), and reporting their exact words.

We now witness the events neither from outside, in the Greek camp, through the eyes of Odysseus, nor from above, in Olympian distance, through the eyes of Athena, but from inside, from the limited perspective of this helpless woman who does not know "of events outside" (295). She can take up the narrative only from the point when Ajax "came back inside" (296), with the bulls, dogs, and sheep that he proceeded to mutilate (297 ff.). The partial perspective of Tecmessa characterizes her tragic situation, confined in Ajax's interior space as the helpless appendage to his doom, both witness and participant. The lacuna in her narrative thus exactly complements that of Odysseus' tale. Despite the fulness of Athena's divine omniscience, it is only by piecing together these

complementarily lacunose stories that we begin to understand Ajax's tale in human perspective, as a tragedy. Tragedy is a property of the human condition, and we see it coming into being here precisely in the contrast between Athena's fully realized narrative and the painful reconstruction of events by those closest to Ajax.

Tecmessa, however, can go beyond both Odysseus and Athena and take us on to the next stage, namely the emotions of Ajax himself as he begins to regain consciousness and, as she says, "sees his tent full of doomed folly" (πλήρες ὄτης ... διοπτρεύει στέγος, 307). Now the story swings back toward the one point of view that has not yet been tried, that of the doer himself in his sane, conscious recognition of his actions. Tecmessa's report of his gestures and terrible groans as he comes to himself prepares us for the first words of the newly sane hero. He gradually progresses from inarticulate cries (333 ff.) to a brief call for Teucer (432 f.) and on to lyrics of shame and desperation (348 ff.). Even as we move from Tecmessa's view of Ajax to Ajax himself, however, we are reminded of the change of perspective from the prologue, for Tecmessa introduces Ajax with a plea for help, that is, for an attitude of sympathetic engagement (ἀλλ' ὦ φίλοι ... ἀρήξατε, 328-30).

The entire temporal movement of the play, from the opening scene to the entrance of Ajax here, gradually wheels around from absorption with action in the past to action in the present. Even with Ajax's return to the stage as a sane man, however, the action remains largely concerned with the past, and faces toward the past, until his great central monologue, which takes a new, decisive step into the future (646 ff.). At this point, the stage action begins to refocus itself on the new act of bloodshed that has been looming up in the present, the suicide of Ajax. In the subsequent stage-action, the search for the body of Ajax, the past catches up with the present. The new situation, searching for Ajax, replicates the search of the prologue, but now for an event in the immediate present, not in the mysterious darkness of the night before. For this reason too the temporal and spatial setting stresses not darkness, as did the prologue, but sunlight and radiance (e.g. contrast 217 f. and 285 f. with 856-60).

It is hardly necessary to point out how self-consciously the *Ajax* uses epic material, particularly the scene between Hector and Andromache *Iliad* 6.<sup>4</sup> In so closely recasting familiar Iliadic poetry,

<sup>4</sup> *Iliad* 6.390-502 and *Ajax* 430-595; see G.M. KIRKWOOD, "Homer and Sophocles' *Ajax*", in *Classical Drama and its Influence: Essays Presented to*

Sophocles is also working out the specific form of his own tragic mimesis. He does this in part by breaking up the continuous plot line of the inherited material and retelling the tale through partial, retrospective, and often hostile points of view. The full story of this hero is an object to be recovered and reconstituted with effort and difficulty, rather than the given subject of a lucid, perspicuous present.

This dramatic retelling forces the story into tragedy's characteristic mode of tension and ambiguity, to use Jean-Pierre Vernant's phrase.<sup>5</sup> The tone is set at once by the uncertainties, searching, and shifts of perspectives on Ajax's acts in the prologue. Only gradually are plot and myth (*récit* and *histoire*, or *sjuzhet* and *fabula* in the formalist terminology) again brought together in the stage-appearance of the hero.<sup>6</sup> In the vivid present of his decision to commit suicide, the search for the corpse, and the subsequent conflict over its burial, we, as audience, are at last the witnesses of contemporaneous events.

Through these temporal rifts and displacements, which are, of course, basic to his dramatic form, Sophocles is able to deepen his dialogue with the epic tradition. He thereby realizes the special character of dramatic narrative and of tragic heroism. The last quarter of the play reminds us repeatedly of epic and of the fame that it preserves. The scene immediately preceding the *agon* hints at the heroization of Ajax in cult (1168-84).<sup>7</sup> The chorus perhaps refers to this monumentalization in cult and poetry when they describe the hastily constructed grave as "an always-remembered tomb among mortals." Yet even this promise of eternity is sharply juxtaposed with the urgent haste required by the present dramatic situation (1164-67):

ἀλλ' ὥς δύνασσαι, Τεῦκρε, ταχύναις  
 σπεῦσον κοίλην καπετόν τιν' ἰδεῖν  
 τῷδ', ἔνθα βροτοῖς τὸν ἀείμνηστον  
 τάφον εὐρώεντα καθέξει.

H.D.F. Kitto (London 1965) 53-70, especially 56 ff.; also Fr. JOUAN, "Ajax, d'Homère à Sophocle", *IL* (1987) 67-73, especially 70 f.; Poe (above, note 3) 35 f., 45 ff.

<sup>5</sup> "Tensions et ambiguïtés dans la tragédie grecque", in J.-P. VERNANT and P. VIDAL-NAQUET, *Mythe et tragédie en Grèce ancienne* (Paris 1972) 21-40, especially 24 f.

<sup>6</sup> For the terms see Jonathan CULLER, *In Pursuit of Signs* (Ithaca, N.Y. 1981) 170 ff.

<sup>7</sup> See Peter BURIAN, "Supplication and Hero Cult in Sophocles' *Ajax*", *GRBS* 13 (1972) 151-56.



The "corruption" inherent in mortality itself (εὐρώεντα) contrasts with the eternal memory (ἀείμνηστον) of the heroic burial.<sup>8</sup>

The next scene, as we have noted, takes us again into the Iliadic world as Teucer recalls Ajax's defense of the ships against Hector (1273 ff.). He then moves even farther back into the past, evoking the pre-Iliadic world of Telamon's comradeship with Heracles in the earlier sack of Troy (1299-1303). Teucer begins this speech with an address to Ajax as one who has been too easily forgotten (1268-71). The rhetorical figure of apostrophe and the motifs of memory and forgetting evoke the paradox of a figure who is both present and absent. He is visible onstage as the corpse whose very ugliness is a sign of power. But he is also a dead man, a lifeless corpse in need of help and burial from the friends and kinsmen whom he has left behind. In this respect he is indeed a mere shadow, as Odysseus had said of mortals in general at the end of the prologue (125 f.).

Sophocles' multi-perspectival presentation of Ajax not only shows us the way in which tragedy problematizes the heroic self-centeredness of the epic tradition. It also shows us the way in which the playwright recreates epic material by visualization and by dramatic enactment. The tragic hero develops as a fragmented, conflicted image of his epic counterpart. He comes into being from a plurality of voices and visions, some in sharp conflict with one another. As his story is told through its scenic visualization, he emerges only gradually from the complex of many individual viewpoints: Odysseus' searching and Athena's omniscience; inside and outside the tent; by voice alone and then, finally, in the fulness of the spectacle that we behold on the ekkyklema, the great, proud warrior surrounded by the bloody mess of slaughtered cattle (344 ff.).

Ajax's corpse dominates the stage for the last third of the action. The visual ugliness of this spectacle is the synthesis and the climax of the mixed, shifting, and contradictory perspectives hitherto. This spectacle too, like the first scenic display of the living Ajax in his tent, excites a mixture of responses: pity and horror, attraction and repulsion, a recognition of the justice and the cruelty of the gods, and a recognition of the hybriatic folly and the pathos to which human nature, in all its greatness, is subject. We

<sup>8</sup> On the importance of the memory for the play and its association with burial see my *Tragedy and Civilization: An Interpretation of Sophocles* (Cambridge, Mass. 1981) 144 f.

are repeatedly made to participate in the physical horror of the scene, from the moment of Tecmessa's discovery of the body to the closing words of Teucer. The two moments, in fact, verbally echo one another (917-19 and 1411-13) and remind us of how close we have come to seeing the unrepresentable moment of the suicide itself. The bloody foam continues to blow forth from the nostrils, though the wound is still bright red when Tecmessa finds the corpse (φοινίκας πληγῆς, 918 f.) but black when Teucer prepares to bury it.<sup>9</sup>

Tecmessa regards this "sight" as something "not to be looked upon," οὔτοι θεοτός (915), and proceeds to cover the body. Yet she, a woman, for all of her feminine response, is the one to perceive the inner meaning of this spectacle, as her last speech of the play shows (966-70):

He died bitter to me, as sweet to them [the Atreids],  
and pleasing to himself, for what he desired to  
reach he won for himself, the death that he wished  
for. How then would they laugh and mock at him?

For the gods this man died, not for them, no.

Even the hardened warrior Teucer finds this "sight" the "most painful" of any that he has seen (ὦ τῶν ὀλόντων δὴ θεομάτων ἐμοὶ / ἄλγιστον ὦν προσεῖδον ὀφθαλμοῖς ἐγώ, 992 f.). He restates this reaction as he removes from the body the covering that Tecmessa had placed upon it. What he sees is a "woe" and a "sight hard to look upon": ἴθ' ἐκκάλυψον, ὥς ἴδω τὸ πᾶν κακόν. / ὦ δυσθέατον ὄμμα καὶ τόλμης πικρᾶς (1003 f.). Though Teucer will be able to defend this threatened body and assure its rights to burial, it is Tecmessa who (like Jocasta in the *Oedipus Tyrannus*) has the deepest illumination of its meaning, in her closing words, cited above.

Although Ajax's claim to heroic nobility in the play is finally vindicated (cf. 1415 and 423 f.), he does not have the "noble death" prized by the epic warrior.<sup>10</sup> The physical ugliness of his bloody corpse is not only a visual representation of Ajax's problematic relation to the heroic code; it is also a representation of the gap

<sup>9</sup> Already in the discovery of the body, however, the blood was begun to darken as it clots: μελανθὲν αἷμα, 919. So too μέλαν μένος, 1412 f.

<sup>10</sup> For the epic ideal of the "noble death" and the beauty of the warrior in death the locus classicus is *Iliad* 22.71-73 and its development in Tyrtæus frags. 10 and 12 West. See in general J.-P. VERNANT, "La belle mort et le cadavre outragé" (1982) in *L'individu, la mort, l'amour* (Paris 1988) 41-79, especially 62 ff.; also "Panta Kala. D'Homère à Simonide" (1979), *ibid.*, 91-101.

between the tragic spectacle and the radiant epic visualization of the noble warrior. The epic warrior is θαῦμα ἰδέσθαι, "a marvel to behold"; Ajax is θαυμάσιον ἄλγιστον or δυσθέατος, shocking and painful to vision (992 f., 1004).<sup>11</sup>

The sense of enduring tradition, as it is embodied, for example, in the epic κλέος ἄφθιτον, nevertheless, lends to these events weight and seriousness, σπουδαϊότης and ὄγκος, to use the later critical terms. The "eternal memory" preserved by the tomb (ἀείμνηστον τάφον, 1166) would, thanks to Teucer, surround Ajax with this aura of the epic hero's memorableness and assure his survival in the social memory of archaic culture. But because drama relates its events in a manner and with a purpose very different from epic, these unfold before us as a present spectacle that is both ennobling and fearful, monumentalizing and questioning, commemorative and ephemeral.

The κλέος ἄφθιτον of the epic tradition is firm and stable. In the case of Ajax, however, Sophocles is aware of juxtaposing nomenclature and precariousness. His hero occupies both a timeless, stabilized past that reaches into the divine order and an immediate, labile momentariness, caught in the words and gestures of actors on the stage. The "single day" of Calchas' prophecy surrounds Ajax's fortunes with both dramatic suspense and with the ephemeral flux of all things mortal (753 ff.).<sup>12</sup> So constituted, the story finds its appropriate narrative mode in the concentrated performance at the "single day" of the Dionysia. Thus the honor that Ajax receives combines expeditious haste and enduring memory, decay and eternity (1164-67), direct address and remoteness (1269, 1417). The contrasts remain forceful in the last moments of the stage action, which combine epic commemoration and dramatically necessary speed (1402 ff.; cf. χρόνος, 1403; ταχύνετε, 1404). Ajax gets an honorific funeral and a eulogy, but this scene ends the play with a painful clash between what we hear and what we see: the *kleos* of this best of heroes (1415-17) and the ugly, still warm black blood in the mortal body of a man who refused to accept time and change.

<sup>11</sup> For Ajax's divergence from the Homeric warrior-ideal see R.P. WINNINGTON-INGRAM, *Sophocles: An Interpretation* (Cambridge 1980) 18 f.

<sup>12</sup> On this motif in the play see my *Tragedy and Civilization* (above, note 8) 112, with notes 6-8.

## Zwei administrative Listen aus dem Hermopolites

P.J. SJPESTEIJN – K.A. WÖRP

Die beiden Autoren dieses Beitrags sind weder Philologen noch Althistoriker, sondern Papyrologen. Obwohl sie die vorzüglichen Arbeiten des Kollegen VAN LOOY kennen und würdigen, haben sie *ex professione* etwas mehr Affinität mit Kollegen BOGAERT, der sich bei seinen Untersuchungen ebenfalls für gewisse Aspekte der dokumentarischen Papyri interessiert hat.

Gerne veröffentlichen wir hier einen Wiener Papyrus, der – so hoffen wir – doch beide Honoranden interessieren wird. Wie immer schulden wir unserem Kollegen Dr H. HARRAUER, Direktor der Papyrussammlung der österreichischen Nationalbibliothek, der uns die Publikation dieses Papyrus überlassen und unser Manuskript mitgelesen hat, besonderen Dank. Auch schulden wir unserem Pariser/Straßburger Kollegen Prof. J. GASCOU Dank für seine Bereitwilligkeit, uns ein noch unveröffentlichtes Manuskript (vgl. unten, Anm. z. Z.43) zu zeigen.

Der hier zu veröffentlichende Papyrus (jetzt ein Teil einer Papyrusrolle, die ursprünglich an der Vorderseite mit vielleicht mehr als den zwei jetzt unvollständig erhaltenen Spalten beschriftet war; an der Rückseite wurden wohl nie mehr als die drei [unvollständig] erhaltenen Spalten geschrieben, wie das Spatium unter Kol. III anzugeben scheint) hat etwas Außerordentliches an sich. Ein Fragment, P.Vindob. G 13206, wurde schon vor mehr als 80 Jahren von C. Wessely in seiner bekannten Abhandlung *Ein Altersindizium in Philogelos* (=SbAkadWien 149, 5; Wien 1905), S. 25, Nr. 28 herausgegeben; dieser Text (die ersten 3, von Wessely 'Recto' genannten, Zeilen bilden hier einen Teil der Zeilen am Verso, Kol. III, 80–82; die von Wessely 'Verso' genannten Zeilen sind hier Teil der Zeilen am Rekto, Kol. II, 33–38) wurde jedoch nie ins 'Sammelbuch' eingetragen. Dank der Aufmerksamkeit unserer Wiener Kollegen wurden unter den noch uneditierten Wiener Papyri acht (!) zu demselben Papyrus gehörige Fragmente gefunden, die eindeutig mit dem zuerst veröffentlichten Papyrusfragment zusammenhängen. Diese neun jetzt zusammengefügtten Papyrusfragmente werden hier veröffentlicht. Zu gleicher Zeit läßt sich

hoffen, daß vielleicht dazugehörende Fragmente entdeckt und mit dem hier veröffentlichten Text, der z.B. ein wirtschaftliches Interesse beanspruchen kann, publiziert werden können.

Die **Herkunft** des Papyrus ist zweifelsohne der Hermopolites, wie in der Wiener Papyrussammlung Signaturen aus der Serie 13000ff. angeben (vgl. hierzu, wie auch zur alten Signatur 'E 206' = jetzt P.Vindob. G 13206: P.Rainer Cent., S. 63). Hierbei ist auch zu beachten, daß Rekto Kol. I, 33-34 ein Steinbruch in Akoris (im Hermopolites, vgl. M. DREW-BEAR, *Le nome Hermopolite*, 291ff. und E. BERNAND, *Inscriptions grecques et latines d'Akoris*, Le Caire 1988; es gibt hier tatsächlich Steinbrüche; für diese vgl. u. a. Ch. DUBOIS, *Etudes sur l'administration et l'exploitation des carrières (marbres, porphyres, granit etc.) dans le monde romain*, Paris, 1980 [non vidimus] und Verso Kol. II, 65 der Personennamen Lytis (der Name begegnet nur in einigen anderen hermopolitanischen Papyri, vgl. u. a. ZPE 22 [1976] 99, Anm. z. Z.4, und P.Landlisten, G, 497) erwähnt wird.

Das **Datum** des Papyrus läßt sich anhand paläographischer Kriterien bestimmen; hierbei sollen zu gleicher Zeit auch die Preisangaben einiger im Text erwähnten Produkte berücksichtigt werden. Die Schrift der Rekto-Seite kann von paläographischer Sicht ans Ende des 3. Jhs. gesetzt werden; die Schrift ist eine stilisierte Hand, deren Kanzleischrift (vgl. G. Callo, *Aegyptus* 45 [1965] 216-49) z.B. an gewisse Texte im hermopolitanischen Archiv des Hyperchios und Söhne, CPR VI 12-65 (300 n. Chr.) erinnert; vgl. die Texte, die in CPR VI, S. 63, § VI.b, erwähnt werden. Dazu gesellt sich die Preisangabe für Weizen, Rekto I, 18 zu 852 Dr./Art., die für ein Datum um dieselbe Zeit zu sprechen scheint (vgl. den Weizen-Preis zu 1200 Dr./art. in P.Oxy. XXXVI 2798, 305<sup>p</sup>). Hieraus folgt, daß auch die anderen Preisangaben :

I, 19: Gerste zu 540+? Dr./Art.

II, 31: Fleisch zu 60 Dr./Pfund

II, 35: Linsen ZU 800 Dr./Art.

II, 36: Salz zu 800 Dr./Art.

II, 37: Bohnen zu 800 Dr./Art. alle um dieselbe Zeit angesetzt werden müssen.

Auch auf der Rückseite des Papyrus, die mit mehr kursiven Schrift beschriftet wurde, gibt es Preisangaben :

I, 44: Klee zu 1600 Dr./Art

II, 75: Narde zu 2000 Dr./Pfund

III, 78: große Körbe zu 400 Dr./Stück

Produkte, deren Namen nicht mehr erhalten sind, gibt es hier in:

II, 71-72: 1 sextarius zu 500 Dr.

II, 76: 1 Pfund zu 1500 Dr.

Außerdem werden an dieser Stelle Ausgaben für gewisse Dienste in Talenten berechnet (vgl. Kol. II, 58-65).

Leider gibt es noch keine Parallelen zu den meisten dieser Preisangaben unter den schon veröffentlichten Papyri; vgl. u.a. R.S. BAGNALL, *Currency and inflation in fourth century Egypt*, Chapt. 9, der S. 65 sub 'L' PER E 206 (d.h. das schon von Wessely veröffentlichte zu diesem Papyrus gehörige Fragment) auf ca 300-312 datiert. Nur werden in CPR VIII 22,34 (314P) große Körber zu 300 Dr./St. erwähnt, aber selbstverständlich gibt es "große Körbe" (in CPR : σφυρίδια) und "große Körbe" (hier : ψίαθοι), m.a.W. : aus dem hier um 33% höheren Preis sollte man nicht schließen, daß deshalb das Verso dieses Papyrus wesentlich später als 314 n. Chr. zu datieren wäre. Die Frage, wieviel Zeit genau zwischen dem Moment der Beschriftung der Rekto-Seite und dem Moment der Beschriftung der Verso-Seite verging, läßt sich kaum beantworten. Wir vermuten, daß eine relativ kurze Periode von nur wenigen Jahren in Betracht kommt.

Der Charakter des Textes an der Vorderseite des Papyrus ist nicht leicht zu bestimmen. Es handelt sich zweifelsohne um eine administrative Liste von Einnahmen und Ausgaben, aber es ist weniger klar, ob diese in der Privatsphäre, z.B. für eine Gutsverwaltung, oder im öffentlichen Bereich, d.h. für die Verwaltung der Stadt Hermupolis, registriert wurden. An sich erwartet man die Niederschrift von Preisen für Weizen, Gerste, Fleisch, Linsen, Salz und Bohnen (Rekto, Kol. I, 18-19; II, 31,35-37) vielleicht eher in der Privatsphäre, aber u.E. konnten sie wohl auch im Rahmen der städtischen Verwaltung, vielleicht besonders im Rahmen der Gutsverwaltung einer der Stadt gehörenden *ousia* (vgl. hierzu P.Landlisten, S. 21-22), verzeichnet werden. Ob die Gutschrift auf das Konto der städtischen Bank (vgl. Kol. I, 11; die Ergänzungen ebenda sind jedoch nicht gesichert!) innerhalb der städtischen Verwaltung oder von einer Privatperson vorgenommen wurde, läßt sich von uns nicht bestimmen. Besondere Probleme bereiten am Rekto die Zeilen Kol. II, 20-29, weil die Wortlaut dieser Passage schwierig zu rekonstruieren, und damit der Zusammenhang mit den vorhergehenden und folgenden Zeilen problematisch ist. Jedenfalls handelt es sich in Z.21-22 wohl um Land, das von einem Gymnasiarchen bebaut werden sollte und so deklariert worden war (ἀρουρ- δηλωθεισ- γεωργεῖσθαι); war es jetzt aber unbewässert [ἀβροχ ( )] geblieben? Eine derartige Eintragung, die vielleicht auf irgendeine Weise mit einem

angestrebten Steuernachlaß (vgl. κοινονικοὶ φόροι, Z.24) in Verbindung zu bringen ist, wäre vielleicht eher in einem öffentlichen Dokument zu erwarten. Sicherheit hierüber gibt es aber nicht. Ein anderes Argument zugunsten des mutmaßlichen öffentlichen Charakters dieses Textes ist die Tatsache, daß in II, 33 von einem Silvanus, Epimelet des Steinbruchs in Akoris, die Rede ist. Tatsächlich scheint das Wort ἐπιμελητής nur innerhalb der öffentlichen Verwaltung zu begegnen. Es läßt sich annehmen, daß, Silvanus öffentliche Stellung vielleicht eher in einem öffentlichen Dokument als in einer privaten Liste angegeben wurde. Vielleicht muß man sich mit der Annahme begnügen, daß, wenn das Dokument als 'privat' zu charakterisieren ist, es in einem Kreise zustande kam, wo private und öffentliche Interessen parallel liefen, ja sogar miteinander verknüpft waren.

Die Buchführungsoperationen auf der Rekto-Seite sind nur schwierig zu verfolgen. Nach einer Zusammenzählung (vgl. Kol. I, 4) wird die Summe von einem im vorhergehenden schon erwähnten, jedoch für uns verlorenen Betrag abgezogen; zu dem Endergebnis dieser Operation (vgl. I, 5: λοιπ(ά) wurde wieder ein Betrag hinzugerechnet (vgl. I, 6 Οἷς προγίνεται), wovon ein Teil im Monat Payni auf das Konto der städtischen Bank (?) gutgeschrieben (διεγράφησαν) wurde (vgl. Z.11-12). Der Restbetrag (Z.13: λοιπ(ά) ) war nur 2500+? Drachmen, zu dem aber wieder eine beträchtliche Summe dazu kam. Diese Summe (Z.16: 9, Talente und 4466 Drachmen) betraf die Ausgaben (Sic! Man würde 'Einkünfte' [beachte προγίνεται, Z.14!] erwarten, aber die Lesung in Z.16, ἀναλώματα, steht fest) für den Preis von Waren; dem (weniger wahrscheinlich: von dem) Mieteintreiber (? vgl. die Anm. z. Z.14-15) wurde gemeldet, dass sie völlig ausverkauft waren (verbinde in Z.14-16 : τὰ ἐξῆς δηλούμενα ἀναλώματα ἀπὸ τιμῆς τῶν εἰδῶν τῶν τῷ ἐνοικολόγῳ δηλωθέντων διαπεπραῖσθαι); d. h. (Z.18) für den Preis von 15 3/16 Artaben Weizen 2 Talente, 956 Drachmen, und (Z.19) für den Preis von 39+ Art. Gerste eine unbekannte Zahl Talente und 3510 Drachmen. Weil eine Zusammenzählung dieser zuletzt genannten Zahlen 4466 Drachmen ergibt, ist es verführerisch (vgl. Z.16), in Z.19 die Zahl der Talente für den Preis von Gerste als '7' zu lesen ( 9 Tal., 4466 Dr. - 2 Tal., 956 Dr. = 7 Tal., 3510 Dr.), aber dies ist zu gleicher Zeit weniger gut möglich, weil man für den Betrag der Gerste 3 Talente erwartet; die Menge Gerste betrug 39 Artaben + einige Fraktionen einer Artabe zu 540+ Drachmen/Art., d.h. der Mindestbetrag [wenn die Fraktionen überhaupt nicht berechnet wurden] sollte 39 x 540 Dr. = 21060 Dr., d.h. 39 x 9 Dr. = 351 Dr [wenn hier der (maximal mögliche) Preis 549 Dr. /Art. war] + 549 Dr. [wenn bei dieser Höchstpreis auch noch die Artabenfraktionen zusammen zu 1

Artabe aufgerundet würden]. Man beachte, dass die verzeichnete Preisangabe auf 3510 Dr. endet, während der Mindestpreis 3 Tal., 3060 Dr., der Höchstpreis 3 Tal., 3960 Dr. gewesen wäre; ein Betrag zu 3 Tal., 3510 Dr. liegt also genau halbwegs zwischen Höchst- und Mindestpreis; vgl. auch die Anmerkung zu Z.19. Selbstverständlich ist es – wenigstens theoretisch – möglich dass für die noch fehlenden 4 Talente [9 Tal., 4466 Dr. – (2 Tal., 956 Dr. + 3 Tal., 3510)] eine genaue Erklärung am jetzt fehlenden Beginn der Kol. II gegeben wurde; eine derartige Hypothese mutet allerdings nicht sehr wahrscheinlich an.

In der zweiten Kolumne steht zuerst die oben erwähnte problematische Passage bez. Landbesitz, wofür ein nichterhaltener Betrag gezahlt wurde (Z.21–29); dann folgt eine Eintragung bez. einer Zahlung von Primipilon-Steuer, deren Betrag ebenfalls verloren gegangen ist (Z.30). Danach wird (Z.31) für den Preis von 59,5 Pfund Fleisch inkl. Prozente (wofür diese berechnet werden, bleibt verborgen) zu 60 Dr./Pfund 3570 Dr. registriert, worauf in Z.32 ein Gesamtbetrag zu 1 Tal., 5668 Dr. folgt, dass im Vorhergehenden Ausgaben mit einem Betrag von 1 Tal., 2098 Dr. verzeichnet gewesen waren. Danach werden (Z.33–37) Zahlungen an Silvanus, Sohn des Ammonion, Beauftragter des Steinbruchs in Akoris, für den Monat Phamenoth wegen von ihm gemachten Ausgaben verzeichnet, und zwar 800 Dr. für den Preis einer Artabe Linsen, 200 Dr. für den Preis einer Viertel Artabe Salz, und 5332 Dr. für den Preis von 6,5 Art. Bohnen zu 800 Dr./Art. (Der gezahlte Preis besagt, daß tatsächlich etwas mehr als genau 6,5 Art. geliefert wurden, denn sonst hätte man 5200 Gr. registrieren müssen!). Schließlich werden die Beträge 800 + 200 + 5332 Dr. zusammengezählt; das Endergebnis ist 1 Tal., 332 Dr., womit die Rechnung stimmt.

Die Rückseite des Papyrus wurde für eine von einer anderen Hand geschriebene administrative Liste verwendet. Diese Liste gehört der Privatsphäre an; es handelt sich um eine Liste von Einnahmen und Ausgaben während einer Reise nach und der Aufenthalt in Alexandrien. Leider sind viele Angaben nur sehr unvollständig erhalten geblieben; die Buchführungsoperationen lassen sich jedoch in grossen Zügen doch noch recht gut verfolgen. Die Beträge bez. Einnahme in Z.42–45 : 104 Tal. + 60 Tal. + (97 x 1600 Dr. =) 25 Tal., 5200 Dr. werden Zusammengezählt zu 189 Tal., 5200 Dr. (Z.46). Davon werden offensichtlich die Ausgaben bestritten. Leider sind sehr viele Eintragungen verloren gegangen, aber in Z.80–82 kommt es zu einer Endabrechnung. Weil die Einnahmen 189 Tal., 5200 Dr. betrugen, die offensichtlich von einem höheren Betrag für Ausgaben abgezogen werden sollen, und



wobei 28 Tal., 3900 Dr. für Ausgaben übrig bleiben, muß der höhere Betrag 218 Tal., 3100 Dr. gewesen sein. Wir lesen tatsächlich jedoch 118 Tal., 3100 Dr., d. h. der Schreiber hat sich im Vorhergehen irgendwo um 100 Tal. geirrt. Schließlich wird der Betrag zu 28 Tal., 3900 Dr. noch in 2 Posten zerlegt (Z.83-96), d. h. 18 Tal. wurde von Rufinus (Z.83-84), 10 Tal., 3900 Dr. von Helladios empfangen (Z.84-86). Weshalb aber in Z.87 der letzte Betrag doch noch wieder gesondert aufgeführt wird, bleibt unklar.

Es erhebt sich die Frage, ob dieser Papyrus einem der bekannten Archive aus Hermupolis am Ende des 3. oder Anfang des 4. Jhs. zugeteilt werden kann. Leider gibt es kaum Anhaltspunkte. Offensichtlich haben wir es, was die Rekto-Seite anbelangt, vielleicht mit einem Stück aus der städtischen Verwaltung zu tun (obwohl es nicht ausgeschlossen werden kann, daß es ein Schriftstück einer Privatperson ist). Die Liste der Einnahmen und Ausgaben am Verso ist zweifelsohne als ein privates Dokument zu betrachten. Vielleicht hat ein Mann aus der Führungsschicht der Stadt Hermupolis um 300 n. Chr. den Papyrus zuerst während seiner öffentlichen Arbeit, später in der Privatsphäre verwendet? Es läßt sich in diesem Bereich an eine Menge Namen denken, die in Wiener hermopolitanischen Papyri des öfteren vorkommen, z.B. an die Familie des Hyperechios (vgl. CPR VIII, S. 69-73); zu viele andere Namen kommen aber in Betracht, als daß wir den Text mit Sicherheit dieser Familie zuweisen könnten.

P.Vindob.	G 13135 +	21,5 x 34 cm	ca. 300-310
	13206 + 13755 + 13776 +		Hermupolites
	14001 + 14936 + 28420 +		
	35574 + 35575		

Mittelbrauner Papyrus, der mit tiefschwarzer, gut erhaltener Tinte beschrieben wurde. Am Rekto, wo der linke und der untere Rand original beschnitten sind, sind links 2 cm, unten 1,5 cm frei. Zwischen den beiden Kolumnen sind 1,5 cm frei. 17 cm vom linken Rand gemessen gibt es eine Klebung. Am Verso gibt es links 3, oben 2 cm frei. Zwischen Kol. I und II sind 2, zwischen Kol. II und III 3 cm frei. Wie die Beschädigungen am unteren Rand zeigen, wurde der Papyrus mehrmals von links nach rechts senkrecht gerollt oder gefaltet.

## Rekto

## Kol. I

- 1 [...] ]I  
 2 [...]ντ[...]μ[...] ]τη[  
 3 αρ[...]υ[  
 4 γ(ίνονται) [ἐ]πὶ τὸ (αὐτὸ) κ[ ] (τάλαντα) ξδ (δραχμαὶ)[  
 5 λ[οι]π(αὶ) ἀργυρίου] (τάλαντα) λη (δραχμαὶ) Ἐωξ[  
 6 οἷς προσγείνεται ὑπ(ερ) τιμ(ῆς) κριθ(ῆς) ὑπὸ τῶν [τῆς]  
 7 δηλωθείσης [ ] λόγον α[  
 8 πριμπίλου κ[αὶ  
 9 χομ[  
 10 ὀρθῶ[ς] λήμ(ατος) [ (τάλαντα) - (δραχμαὶ) - ]  
 11 ἀφ' ὧν διεγρά(φησαν) εἰς τὴν πολιτικὴν [τρόπεζαν μηνὸς  
 12 Παῦνι [ (τάλαντα) - (δραχμαὶ) - ]  
 13 λοιπ(αὶ) ἀργυρίου (δραχμαὶ) Ἐφ[  
 14 Αἱ προσγίνεται τὰ ἀπὸ τιμῆς [τῶν τῶ] ἐνοικωλο-  
 15 γω δηλωθ(έντων) διαπεπρῶσθαι εἰδῶ[ν ἐ]ξῆς δη-  
 16 λούμενα ἀναλώματα ἀργυρίου] (τάλαντα) θ <(δρ.)> Ἐδυξ  
 17 ὦν  
 18 [τιμῆς οἴτου (ἀρταβῶν) ιε [ς κδ] ἐκ (δραχμῶν) ωνβ (τάλαντα)  
 β (δραχμαὶ) ς  
 19 τιμῆς κριθ(ῆς) (ἀρταβῶν) λθ[ ] " μη- ἐκ (δραχμῶν) φμ[ ]  
 (τάλαντα) . (δραχμαὶ) Ἐφι

## Kol. II

- 20 αβ[ ]κ( ) ι τοῦ ὑπ[ἐ]ρ [ ]I ]I  
 21 (ἀρουρ.) νδ δηλωθ(εις) γεωργεῖσθ(αι) ὑπὸ Ἀχιλλέως [τοῦ]  
 22 καὶ Εἰσιδῶρου γυμνασιάρχου [ἀβ]ροχ( ) γεγ[ο]ν[ ]  
 23 α[ι].....[οι] μὲν καὶ αὐτοὶ [...]τι ἐν [τῇ γε-]  
 24 νομένη [π]ροχρεῖα τῶν κανον[ι]κῶν φόρ[ω]ν[ ]  
 25 ὑπὸ τῶν γεωργῶν τῆς ἀβρόχου γῆς, ὕστερον [δε]  
 26 μὴ παρασχεθεῖσαι ὑπὸ τοῦ δηλουμένου[ου]  
 27 Ἀχιλλέως τοῦ κα[ὶ] Ἰσιδῶ[ρ]ου κα[ὶ] ἐξῆς οὐ[κ] ὁ-  
 28 [φ]είλουσι αὐτῶ παρ[α]δ[ε].....[ι] ὁμοίως τοῖς λοι-  
 29 ποῖς [...]ς τῆς ἀβρόχου (δραχμαὶ) ]  
 30 πριμπίλου] τῶν αὐτῶν (ἀρουρῶν) νδ (δραχμαὶ) ]  
 31 τιμ(ῆς) κρέως σὺν (ἐκατοσταῖς) λι(τρῶν) νθS ἐκ (δραχμῶν) ξ'  
 (δραχμαὶ) Ἐφο]  
 32 (γίν.) τούτων (τάλ.) α <(δρ.)> Ἐχξη  
 33 Σιλβανῶ Ἀμμωνίνος ἐπιμελ(ητῆ) λατομίας  
 34 Ἀκώρεως ἐπὶ μηνὸς Φαμενῶ εἰς 'τὰ δι' αὐτοῦ  
 35 ἀναλώματα ὑπέρ τιμ(ῆς) φακοῦ (ἀρτάβης) α (δραχμαὶ) ω  
 36 ὑπέρ δε τιμ(ῆς) ἄλος (ἀρτάβης) δ' (δραχμαὶ) σ  
 37 καὶ ὑπέρ τιμ(ῆς) ἄρακος (ἀρταβῶν) ςS ἐκ (δραχμῶν) ω

- 38 ἐπὶ τὸ (αὐτῷ) (δραχμαὶ) Ἐτλβ  
(τάλ.) α (δρ.) τλβ

6 προσγίνεται, ὑπο Pap. 12 ποῦνι Pap. 14-15 ἐνοικολόγω  
22 Ἰσιδώρου 25 ὑπο, ὕστερον Pap. 26 ὑπο Pap. 34 φαρμακωθ-  
Pap. 36, 37 ὑπερ Pap.

## Verso (M.2)

## Kol. I

- 
- 39 λόγος' λήμματος [καὶ ἀ]ναλώματος  
40 ἀποδημείας Ἀ[λε]ξ[α]νδρείας  
41 λήμματος π(αρὰ) Ἀπολλωνίου διὰ  
42 ἐλαιουργῶν καὶ ἄλλων (τάλ.) ρδ  
43 π(αρὰ) Φιβίωνος βισηλ(έκτου) (τάλ.) ξ  
44 τιμ(ῆς) τήλεως (ἀρταβῶν) οξ ἐκ (δραχμῶν) Ἀχ ὥ[ς]  
45 τῆς (ἀρτάβης) α (τάλ.) κε (δρ.) [Ἐσ]

- 46 (γίν.) (τάλ.) ρπθ (δρ.) Ἐσ

- 47 (ῶν) ἀναλώματος

- 48-57 Reste von 10 Zeilen (50:τιμ[ῆς, 52:πίσ[σης, 55:βοηθ[ο]
- 

## Kol. II

- 58 Σημασίω ταβουλαρίω ἐπι-  
59 τρόπου ὑπ(ἐρ) ἐκδόσεως ἀπο-  
60 χῶν πρὸς Ἀπίωνα κομεν-  
61 ταρήσιον ἀπὸ (ταλ.) α (δρ.) Ἐ (τάλ.) α (δρ.) Ἐ  
62 Ἀπίωνι κομενταρησίω  
63 τοῦ (αὐτοῦ) ὑπὲρ αὐθεντικῶν  
64 ἀποχῶν ἀπὸ (ταλ.) β (τάλ.) α (δρ.) Ἐ  
65 [Ἀ]ὐτίς ἐκ κελεύσεως σου (τάλ.) δ  
66 [Ἀ]ρίστω τελώνῃ ὑπ(ἐρ) τη  
67 [..]μων (ἀρτ.) π (τάλ.) κ (δρ.) [ ]  
68 [..]κου σκεύους  
69 [..]κ[.]  
70 [..] ] (τάλ.) γ (δρ.) Ἐω  
71 [..]μ[ε]λ[η]..ρ( )  
72 [ὥς] τοῦ ξ(έστου) α (δρ.) φ (τάλ.) γ  
73 [..]ς ὑπ(ἐρ) αὐτῶν (δρ.) .  
74 [ν]αύτη α (δρ.) υ  
75 [τιμ(ῆς) νάρδου λι(τρῶν) δ ἐκ (δρ.) Ἐ (τάλ.) α [(δρ.)] Ἐ  
76 [..]χθα λι(τρῶν) δ ἐκ (δρ.) Ἀφ (τάλ.) [α]  
77 Spuren einer Zeile

## Kol. III

- 78 τιμ(ῆς) ψιαίθων ζ̄ μεγάλων  
 79 εἰς τὸ σκάφος (δρ.) Ὑβ  
 80 γ(ίν.) ἀναλώματος (τάλ.) ριη (δρ.) Ὑρ  
 81 ἀνθ' οὗ λήμματ(ος) (τάλ.) ρπθ (δρ.) Ὑς  
 82 # ἀναλώματος (τάλ.) κη (δρ.) Ὑϑ  
 83 (ῶν) ἐσχῆκαμεν π(αρὰ) Ῥουφίνου  
 84 (τάλ.) ιη π(αρὰ) Ἑλλαδίου ἀπὸ τι-  
 85 μῆς σκευῶν ἐαυτοῦ προθέν-  
 86 τος ἐν Ἀλεξανδρείᾳ (τάλ.) ι (δρ.) Ὑϑ  
 87 ἀναλώ[μα]τος (τάλ.) ι (δρ.) Ὑϑ

40 ἀποδημίας 64 l. β ex γ 78 ψιαίθων

84 (τάλ.) ιη später nachgetragen, wie auch die Z. 87?

## Anmerkungen:

8) Handelt es sich hier, wie wohl in Z.30, um die 'primipilum' - Steuer? Vgl. hierfür zuletzt J. GASCOU-K.A. Worp in ZPE 56 (1984) 122-26. Es ist aber durchaus möglich, daß es sich hier um den Rang einer Person handelt, und daß man am Ende der Z.7 einen mit einem Alpha anfangenden Personennamen ergänzen sollte.

9) An sich braucht χομ[ nicht den Anfang eines Wortes zu bilden; dieser Anfang kann schon am Ende der vorhergehenden Zeile gestanden haben, e. g. ὄρ-/χομ[.

10) An sich erwarten wir hier etwas wie γ(ίνονται) ἐπὶ τὸ (αὐτὸ) λήμματ(ος) (τάλ.) - (δρ.) - , aber dies läßt sich nicht lesen. Wird mit dem erhaltenen ὀρθῶ[ς] angegeben, daß die Zusammenzählung korrekt ausgeführt war?

11) Es gibt, soviel wir wissen noch keine eingehende allgemeine Behandlung der Banken in Ägypten in der spätrömischen / frühbyzantinischen Periode; vgl. für grundlegende Informationen J. LALLEMAND, *L'administration civile de l'Égypte de l'avènement de Dioclétien à la création du diocèse*, Bruxelles 1964, 218-19. Eine munizipalische Bank begegnet z.B. auch in P.Oxy. I 84.

14-15) Vgl. hierzu P.Oxy. XIX 2240,40 Anm., wo erwähnt wird, daß diese Funktionäre (Mietentreiber) meistens erst in späteren Texten begegnen; der Oxyrhynchus-Papyrus stammt jedoch aus dem Jahre 211. Ob es sich hier tatsächlich um einen Mientreiber handelt, muß dahin gestellt bleiben.

18) 15 5/24 Art. zu 852 Dr./Art. würden tatsächlich 12957,5 Dr. = 2 Tal. 957,5 Dr., d.h. 1,5 Dr. mehr als hier angegeben, gekostet haben. Mit der Ergänzung der Brüche '1/6 1/24' (=5/24) wird die Berechnung wohl am korrektesten ausgeführt.

19) Zu der Berechnung des Preises für Gerste vgl. oben, S. 408 der Einleitung. In Anbetracht der Breite der Lücke und der erhaltenen Spuren können die Fraktionen leicht genügend als  $\left[\delta \varsigma\right] \mu \eta$  (= 45/48 = 15/16) ergänzt/gelesen werden; damit wird der Größe einer weiteren vollen Artabe ziemlich genau angenähert; 39 15/16 (Art.) x 540 (Dr./Art.) = 3 Tal., 3566,25 Dr., d. h. schon 56,25 Dr. (oder, bei einem Preis zu 540 Dr./Art., ca. 10% davon) mehr als die hier verzeichneten Drachmenzahl: 3510.

21-22) Ein Gymnasiarch Achilleus alias Isidoros in Hermupolis um 300 war noch nicht bekannt.

24) Zu den  $\kappa\omicron\nu\nu\omicron\nu\kappa\omicron\iota$  φόροι vgl. P.Oxy. I 71 ii,6. Wir wissen nicht, warum die Bauern ihre Steuern im Voraus gezahlt hätten.

28) Ergänze  $\pi\alpha\rho[\alpha]\delta[\epsilon\delta\omega\kappa\acute{\epsilon}\nu]\alpha\iota$ ,  $\pi\alpha\rho[\alpha]\delta[\epsilon\chi\theta\epsilon\iota\sigma]\alpha\iota$ , oder?

29) Wir haben versucht  $\gamma[\epsilon\omega\rho\gamma\omicron\iota]\varsigma$  zu lesen/ergänzen, aber die Lücke ist u.E. dafür nicht breit genug.

30) Vgl. oben zu Z.8 für die Primipilum-Steuer.

31) Eine Angabe von Prozentsätzen bei einer Lieferung von Naturalien ist uns nur für Weizen und Gerste, nicht aber für Fleisch bekannt. Vgl. J. LALLEMAND, *L'administration civile*, 194-6.

33-34) Zu diesen Zeilen vgl. oben, S. 408 der Einleitung. N. LEWIS, *The Compulsory Public Services of Roman Egypt*, verzeichnet noch keinen  $\epsilon\pi\mu\epsilon\lambda\eta\tau\eta\varsigma$  λατομίας, vgl. aber den  $\epsilon\pi\mu\epsilon\lambda\eta\tau\eta\varsigma$  ἐργατῶν τῶν κατὰ τὴν Ἀλαβοαστρίνην μετὰλλων in P.Sakaon 22,34 und 24,2 und den  $\epsilon\pi\mu\epsilon\lambda\eta\tau\eta\varsigma$  τεχνιτῶν ὀποστελλομένων ἐν ἀλαβοαστρίῳ Ἀλεξανδρείας in P.Sakaon 25,2; es handelt sich um munizipalische Kommisare.

43) In der Standardliteratur sind bisher die βισήλεκτοι, die auch in einer lateinischen Inschrift aus Algerien begegnen, als eine militärische Einheit aus Afrika, die später nach Ägypten verlegt wurde, behandelt worden; für das epigraphische Zeugnis vgl. E. DIEHL, *Inscriptiones Latinae Christianae Veteres*, I 495 = I. Lat. Alg. I 82 = CIL VIII 17414: 'senator de numero bis electorum' [vgl. auch die 'electi' in CIL VIII 20999,2 + H. DESSAU, *Inscriptiones*

*Latinae Selectae*, 9211 n. 1: 'tribunus numeri electorum'; Dessau, ILS 9211: 'duplicarius numeri electorum' und CIL VIII 8494 + Rev. Arch. 15 (1922) 293: 'decurio numeri electorum'], für die Papyri vgl. PrWB III, Abschn. 10, s.v.; i. a. vgl. A.C. JOHNSON - L.C. WEST, *Byzantine Egypt, Economic Studies*, 216, und A.H.M. JONES, *The Later Roman Empire*, I 660 [u.E. gibt es - pace Preisigke - keinen zwingenden Grund, dieses Wort auch in BGU III 809.9, wo βισ( ) gelesen wurde, zu ergänzen)]. J. Gasco, der eine Neu-Edition von P.Freer 3 und 4 (6. Jh., Aphrodite) vorbereitet, hat jetzt das Wort βισήλεκτος auch in P.Berl. Bork. ii. 27 (ed.: βισήλεκτ) wieder erkannt. Weil dieser Papyrus aus Panopolis aus der Periode 315-320 (vgl. R.S. BAGNALL in ZPE 69 [1987] 246) und der Wiener Papyrus ebenfalls aus der Thebais und aus derselben Periode (d.h. ca. 310 n. Chr.) stammt, ist die in der oben angeführten Literatur vertretene Ansicht, daß es sich um eine Heeresinheit afrikanischer Herkunft handelt, u.E. nicht länger zu halten. Es ist eine noch zu lösende Frage, ob es sich hier (und im Berliner Panopolis-Text) um eine Person mit rein-militärischen Aufgaben oder um eine Person mit zivilen Aufgaben handelt. Wir weisen darauf hin, daß an sich 'electus' nach der OLD s.v. 'selected for excellence, picked [esp. soldiers]' bedeutet; eine gleiche Bedeutung hat das Wort 'singularis' (vgl. auch E. de RUGGIERO, *Dizionario epigrafico*, s.v. *equites singulares*, der *electus* mit 'adlectus ex' gleichsetzt). Aber auch wenn es sich normalerweise um militärische Spezialisten handelt, ist es u.E. nicht auszuschließen, daß auch Personen mit zivilen Aufgaben 'electi' und vielleicht sogar 'bis electi' genannt werden könnten (man sollte bedenken, daß um diese Zeit das Militär und das zivile Beamtentum mit einander verflochten waren; vgl. R. MACMULLEN, *Soldier and Civilian*, 48-76). Sowieso fällt es uns auf, daß für die 'echten/ normalen' Soldaten der Numeri in der Spätzeit üblicherweise ihre Origo angegeben wurde, d.h. 'Numidae, Transtigritani, Mauri, Scythae', usw.; eine Bezeichnung 'bis electi' gibt aber nicht eine Origo, sondern eine Qualität an.

58) Der Name Semasios wird noch nicht in den üblichen Onomastika verzeichnet; vgl. aber P.Stras. I 51,2: Αὐρ(ήλιος) Σημῖος. [ Zum *tabularius* in den Papyri vgl. die Stellen bei S. DARIS, *Il lessico latino nel greco del Egitto*, s.v.

Zum ἐπίτροπος = Lat. procurator vgl. J. LALLEMAND, *L' administration civile*, 90ff. Es handelt sich um hohe Beamte aus der Finanzverwaltung.

In den Zeilen 58-61 steht eine Teilzahlung (1 Tal., 2000 Dr. von 1 Tal., 4000 Dr.) an Semasius für die Kosten seinerseits bez. das Ausstellen von Quittungen an Apion, den *commentariensis*.

62) Für Literatur bez. des *commentariensis* vgl. CPR VI 61,3-4 Anm. Offensichtlich gehörte er zum Stab des Procurators.

65) Zu dem hermopolitanischen Namen Lytis vgl. oben, S. 406 der Einleitung. Er empfängt 4 Talente 'aufgrund Deines Auftrags'; wer jedoch den Auftrag gegeben hat, bleibt uns verborgen. Es muß jemand gewesen sein, der auch diesen Schreiber selbst beauftragte.

66-67) Hier dürfte etwas nicht stimmen. Man erwartet τελώνου wohl nicht mehr so spät; die papyrologischen Wörterbücher erwähnen allenfalls kein Beispiel aus dem IV. n. Chr. Außerdem erwartet man nach ὑπ(έρ) erst τιμ(ής), dann eine Angabe des Produkts, das in Artaben gemessen wurde. Weil die Lesung der Endung (gen.plur.) -μνων feststeht, scheint κ[ρί]μων = eine bestimmte Art Gerste eine an sich mögliche Ergänzung der Lücke; man muß dann aber argumentieren, daß τη in Z.66 wohl einen Fehler für τιμ(ής) beinhaltet.

76) Man erwartet auch hier am Anfang τιμ(ής) + Produktnamen im Genitiv, aber das letzte scheint hier nicht zu stehen. Um welches in Pfunden gemessene Produkt es sich handelt, haben wir nicht ermitteln können.

78-79) Die großen Körbe wurden für ein Schiff (εἰς τὸ σκάφος) verwendet.

80-87) Für die Buchführungsoperationen vgl. oben, S. 408 der Einleitung.

82) Das Symbol % steht wohl für (γίνεται).

84) Offensichtlich ist ein Teil der Ausgaben dadurch gedeckt, daß ein gewisser Helladios (ein Untergebener?) seine eigene Ausrüstung in Alexandrien verkauft hat.

## Fragment einer griechischen liturgischen Rolle aus Damaskus

Kurt TREU

Bruno Violet hatte in den Jahren 1900 und 1901 in der Umayyaden-Moschee in Damaskus eine größere Anzahl von Handschriftenfragmenten in verschiedenen Sprachen photographiert und zum Teil beschrieben. Die Kollektion war von 1903 bis 1909 als Leihgabe in Berlin und ging dann zurück. Seither ist sie verschollen. Die Violet-Fotos sind somit die einzige Dokumentation für die Originale. Nach ihnen habe ich verschiedene Graeca bearbeitet, zunächst die alt- und die neutestamentlichen Fragmente<sup>1</sup>, dann umfangreiche Reste eines Kodex des Isaak Syrus<sup>2</sup>, zuletzt die Fotos aus einer Hymnenhandschrift auf Papier<sup>3</sup>. Ein weiteres Liturgicum sei hier vorgelegt.

Der Zustand der Damaskus-Stücke erinnert den Papyrologen an die ihm geläufigen Probleme. Man kann die Schatzkammer (Qubbat al-ḥazna) der Moschee weniger mit einer Bibliothek als mit einer Geniza vergleichen. Die Erhaltung der Bruchstücke erinnert an die der Papyri aus ägyptischen Abfallhaufen oder bestenfalls Grabdepots. So bedarf auch die Edition der Methoden des Papyrologen. Joseph van Haelst hat die Damaskus-Fragmente in seinen Katalog jüdischer und christlicher Texte aus Ägypten aufgenommen, der auch sonst das spärliche außerägyptische Fundmaterial berücksichtigt, jedoch nicht in den Anhang, in dem die wenigen Stücke

<sup>1</sup> *Majuskelbruchstücke der Septuaginta aus Damaskus*, Nachrichten der Akademie d. Wiss. Göttingen 1966, Nr. 6; *Ein neues neutestamentliches Unzialfragment aus Damaskus*, Zeitschr. f.d. neutest. Wiss. 55, 1964, 274-277; *Ein weiteres Unzialpalimpsest des Galaterbriefes aus Damaskus*, Studia Evangelica V (Texte u. Untersuchungen 103), Berlin 1968, 219-221.

<sup>2</sup> *Remnants of a Majuscule Codex of Isaak Syrus from Damascus*, Studia Patristica XVI ed. E.A. LIVINGSTONE (Texte u. Untersuchungen 129), Berlin 1975, 114-120. Hier S. 114 mehr zu Violet und Damaskus.

<sup>3</sup> *Bruchstück einer griechischen Hymnenhandschrift aus Damaskus*, Festschrift Fairy v. Lilienfeld zum 65. Geburtstag, hg. v. A. REXHEUSER u. K.-H. RUFFMANN, Erlangen 1982, 431-445, 1 Abb.



erscheinen, die nicht aus Funden stammen, sondern in Bibliotheken erhalten geblieben sind<sup>4</sup>.

Violet hat seine Fotos numeriert. Diese Nummern können als Signaturen dienen. Unser Stück ist auf Foto 25 links, die Gegenseite auf 24 rechts. Ich spreche von "Dam.25" und unterscheide Vorder- und Rückseite (VS, RS).

### *Das Fragment*

Violet hatte die Fragmente zum Fotografieren mit Reißzwecken auf ein Holzbrett geheftet, um das Material glatt zu halten, das sich sonst gewiß gewellt hätte. Man erkennt an den Fotos, daß die Ränder bei 24 rechts sich nach oben biegen. Dies scheint die Haarseite des Pergaments zu sein. Dem würde entsprechen, daß die Tinte hier besser haftet als auf der Gegenseite mit der Wölbung nach hinten, Foto 25 links. Das auf den gleichen Fotos neben unserem Stück aufgeheftete weitere Pergamentfragment zeigt übrigens die gleiche Disposition. Bei beiden Stücken ist die Haarseite heller.

Da die Fotos verkleinert sind, sind wir für das Originalformat auf die knappe Liste Violets angewiesen. Unser Stück meint offensichtlich die 10. Eintragung S. 145 : 1 Fragment Pergament 26,5 x 20,5. Diptychon<sup>5</sup>. Die ungenaue Inhaltsangabe ist kein Gegengrund, sie entspringt nur dem ersten Eindruck des Bearbeiters. Die Proportionen stimmen jedenfalls. Die Breite von 20,5 cm ist die ursprüngliche. Für die Kolumne ergibt sich eine Breite von 14,5 cm. Die Ränder waren von angemessener Breite. In der Höhe sind bis zu 30 Zeilen erhalten, oben und unten unregelmäßig mutiliert. Ein größeres Loch in der Mitte beeinträchtigt den Text, viele kleinere kaum. Stärker beeinträchtigt ist die Lesbarkeit durch Abreibung und Nachdunkelung. Auch nach Identifizierung des Inhalts bleibt die Lesung mancher Buchstaben unsicher. Sie sind nach papyrologischem Usus unterpungiert wiedergegeben. Ergänztes steht in eckigen Klammern, aufgelöste Abkürzungen, vor allem der Nomina sacra, in runden. Der Text ist zeilengetreu abgedruckt, doch ist Worttrennung eingeführt, Lesezeichen und Interpunktion normalisiert.

### *Die Schrift*

Die Schrift ist eine deutlich geneigte ovale Majuskel von großer Regelmäßigkeit und harmonischer Gesamtwirkung. Die Rechts-

<sup>4</sup> J. van Haelst, *Catalogue des papyrus littéraires juifs et chrétiens*, Paris 1976. Vgl. das Ortsregister S. 387.

<sup>5</sup> In Violets Notizbuch, das in Fotos vorliegt.

neigung ist mäßig und beruht vor allem auf den senkrechten Hasten. Knötchen und Verdickungen sind zurückhaltend angewendet, Haar- und Schattenstriche nicht übertrieben differenziert, Ober- und Unterlängen wenig betont, etwa beim Phi, das sonst oft stark markiert ist. Die bei der spitzovalen Majuskel sonst verbreiteten Manierismen treten also nicht auf. Lesezeichen kommen vor, vor allem bei möglichen Zweifelsfällen, sind aber nicht regelmäßig gesetzt, so weit es die Fotos erkennen lassen<sup>6</sup>. Initialen sind wenig markiert. Daß vom Titel VS Z. 15 nichts zu lesen ist, mag auf rote Tinte deuten, die leicht verblaßt.

Die geneigte Majuskel tritt seit dem 4./5. Jh. auf, zuerst in den Freer-Evangelien<sup>7</sup>. An das Ende des 5. Jh. ist der Wiener Aischines gesetzt<sup>8</sup>, in die Mitte des 6. der christliche Dialog PSI 1296<sup>9</sup>, ans Ende die Sappho P.Berol.9722<sup>10</sup> und P.Cairo 10759 (3.Hand)<sup>11</sup>. In der Fortsetzung folgt der Uspenskij-Psalter von 862<sup>12</sup> und Vat.gr. 2066 vom späten 9. Jh.<sup>13</sup> Doch bieten alle diese Handschriften keine genaue Parallele. Eine Datierung von Dam.25 vor dem 8. Jh. ist aus Gründen des Inhalts ausgeschlossen (dazu s.u.). Die vertretenen Autoren lebten bis zur Mitte des 8. Jh. Johannes Damascenus starb vermutlich im Jahre 749, Kosmas war seit 743 Bischof. Beide Dichter waren schon zu Lebzeiten berühmt<sup>14</sup>. Ob sie deswegen schon in liturgischen Handschriften Verbreitung fanden, wird schwer zu beweisen sein. Eine Datierung ins 8. Jh. möchte ich jedenfalls nicht ausschließen. Später als das 9. Jh. würde ich die Schrift keinesfalls ansetzen.

<sup>6</sup> RS 21 εἶς, um das εἶς von εἰς zu unterscheiden; 24 διίστησιν mit Trema bei Vokalverdopplung.

<sup>7</sup> G. CAVALLLO - H. MAEHLER, *Greek Bookhands of the Early Byzantine Period AD 300-800*, London 1987, Taf. 15a; G. CAVALLLO, *Ricerche sulla maiuscola biblica*, Firenze 1966, Taf. 108.

<sup>8</sup> CAVALLLO - MAEHLER Taf. 17b.

<sup>9</sup> *Ibid.* 28b = CAVALLLO, *Ricerche* Taf. 110 (hier 7.Jh.).

<sup>10</sup> *Ibid.* 39b.

<sup>11</sup> *Ibid.* 41c. Vgl. noch M. WITTEK, *Album de paléographie grecque*, Gand 1967, Taf. 16: P.Oxy.1817, Homer, 2. Hälfte 6.Jh.

<sup>12</sup> V. GARDTHAUSEN, *Griechische Paläographie II*, 2.Aufl. Leipzig 1911, Abb. 48. Ebenda S. 142 ff. über die "jüngere Pergamentunziale", 144 f. über griechische Glossen in datierten syrischen Handschriften von 586, 650/60, 675, 697, 719.

<sup>13</sup> E. FOLLIERI, *Codices graeci Bibliothecae Vaticanae selecti*, Bibl. Vaticana 1969, Taf. 6. Vgl. noch R. BARBOUR, *Greek Literary Hands AD 400-1600*, Oxford 1981, Taf. 5: Paris gr.510, Gregor. v. Nazianz, 879/883.

<sup>14</sup> Zu Johannes von Damaskus s. B. ALTANER, *Patrologie*, 5.Aufl. Freiburg 1958, 488-492, zu Kosmas *ibid.* 496.

### Inhalt

Die Identifizierung des Inhalts ergab sich zuerst für die Rückseite, wo Z. 20 und 27 Strophenanfänge erhalten sind. In solchen Fällen sind die "Initia Hymnorum Ecclesiae Graecae" von Enrica Follieri ein unentbehrliches Hilfsmittel<sup>15</sup>. Es führt auf den Kanon zur Theophanie (Epiphanie) des Kosmas von Jerusalem, auch Kosmas der Sänger (Melodos) oder nach seinem Bischofssitz Kosmas v. Maiuma genannt. Das Tauflied ist abgedruckt nach Gallandi mit den übrigen Werken des Kosmas bei Migne, PG 98, 465–472 als Nr.2 (=PG). Eine neuere Edition steht in der *Anthologia Graeca carminum Christianorum*, adornaverunt W. Christ et M. Paranikas, Leipzig 1871, S. 169–173, als Nr.3 (=CPC)<sup>16</sup>. Unser Fragment reicht von der 4. Strophe der Ode 4 bis zur ersten der Ode 6 (Z. 1 und 32 sind über das Erhaltene hinaus abgedruckt, um die Sätze abzurunden).

Die Vorderseite war schwerer zu bestimmen. Das Theotokion Z. 11–13 steht nicht bei Follieri. Die folgenden Initien sind alle mutiliert, das von Z. 16 durch die formelhafte Einleitung immerhin zu vermuten. Über die Musterstrophe (Heirmos) Z. 16–19 kam ich dann auf den Text, der Z. 20 beginnt: den Kanon auf Basileios. Er ist bis zum Anfang der 3. Strophe von Ode 1 erhalten. Bequem zugänglich ist der Abdruck in der Edition der Werke des Basileios, PG 29, CCCXCIII–CCCXCVI. Er gehört zu den Dichtungen, die Johannes Damascenus ausdrücklich zugeschrieben werden, dessen Adoptivbruder Kosmas war<sup>17</sup>.

Die Zusammenstellung der beiden Dichtungen dürfte aber nicht eine Folge dieses Verhältnisses sein. Beide Kanones haben ihren Platz im Kirchenjahr und gehören demzufolge in das Menäum als das entsprechende liturgische Buch. Der Gedenktag des hl. Basileios ist der 1. Januar, die Theophanie wird am 6. Januar gefeiert (Dam.25=Menaeum, römische Ausgabe, Band 3, S. 12 f. bzw. 148 f.). Daraus ergibt sich die Abfolge der Seiten<sup>18</sup>.

<sup>15</sup> Henrica FOLLIERI, *Initia hymnorum ecclesiae graecae I–V/2*, Città del Vaticano 1960–1963 (Studi e Testi 211–215bis). Zu den verschiedenen Epitheta des Kosmas in den Handschriften und Editionen s. den Index Bd. V/1, S. 287 f.

<sup>16</sup> Sigle CPC nach Follieri. In der Einleitung Nützliches zur griechischen Hymnographie.

<sup>17</sup> W. WEYH, *Die Akrostichis in der byzantinischen Kanonesdichtung*, Byzantinische Zeitschr. 17, 1908, 1–68, hier S. 31.

<sup>18</sup> Für Auskünfte aus der Edition des Menäums, die mir nach der Kriegsverlagerung aus der Deutschen Staatsbibliothek nicht zugänglich war, danke ich Dr. Ursula Treu. Das Menäum bietet zahlreiche Erweiterungen, die gegenüber

*Eine liturgische Rolle*

Das Interessante an der Handschrift ist das Verhältnis der beiden Seiten zueinander. Nach der Abfolge des Kirchenjahres betrachten wir die Seite mit dem Kanon zum 1.1. als Vorderseite (VS), die mit dem Kanon zum 6.1. als Rückseite (RS). Beides sind Stücke aus längeren Texten. Hätten wir einen Kodex vor uns, müßten wir mit Exzerpten rechnen. Nun stehen die beiden Seiten aber zueinander auf dem Kopf. Bei Papyri ist dies nicht ganz selten. Es handelt sich dann in der Regel um Einzelblätter, deren Seiten jeweils mit in sich vollständigen Kurztexten beschrieben waren, oft von verschiedenen Händen, meist von geringer Qualität. Hier aber haben wir eine qualitätvolle Buchschrift, auf beiden Seiten von einer Hand. Da bleibt als plausible Erklärung die Annahme einer Buchrolle.

Die Form der Rolle, die Normalform der antiken Literatur, wurde in christlicher Zeit im allgemeinen durch die des Kodex abgelöst. Sie hielt sich aber als Alternative bei liturgischen Handschriften, und zwar bis zum Aufkommen des Buchdrucks. Ein schönes Beispiel zeigt Abb.Nr.35 bei Franchi de' Cavalieri und Lietzmann<sup>19</sup>, den Vaticanus graecus 2281 vom Jahre 1209 mit der Markus-Liturgie. Wir sehen den Anfang des Textes aufgerollt und auf dem noch um den Rollenstab gewickelten weiteren Teil die Schrift auf der Rückseite, im Bild in gleicher Richtung, in Wirklichkeit also kopfstehend zur Vorderseite. Die Subskription mit Datum, aber ohne Schreibernamen, gibt den griechischen Terminus Kontaktion – nicht zu verwechseln mit dem gleichlautenden Begriff für eine Liedgattung. Die Rolle ist 26,3 cm breit, die Zeilenlänge entspricht der der Kodexform. Die Länge der Rolle richtet sich nach der Textmenge. Hier sind es 6,40 Meter.

Einen Überblick über liturgische rotuli gibt V. Gardthausen<sup>20</sup>.

Dam.25 später sind. So ist für den 1.Januar der Kanon des Damaszeners auf Basileios interkaliert mit dem des Stephanos auf die Beschneidung Christi, die am gleichen Tag gefeiert wird, und der mit der Musterstrophe Δεῦτε λαοί beginnt (MR III 12-22). Entsprechend folgt für den 6.Januar auf die einzelnen Oden des Kosmas-Kanons jeweils die des jambischen Kanons des Johannes Damascenus (CPC 209-213), MR III 146-155. Eine Verbindung zwischen den beiden Festen ergibt sich daraus, daß die jeweils erste Strophe der Oden des Kosmas auch zum 1.1. als Katabasia am Schluß der entsprechenden Oden des Kanons auf Basileios stehen (MR III 13-22).

<sup>19</sup> P. FRANCHI DE' CAVALIERI – I. LIETZMANN, *Specimina codicum graecorum Vaticanorum*, 2.Aufl. Berlin-Leipzig 1929.

<sup>20</sup> GARDTHAUSEN (wie Anm.12), Bd.I, 152-154. Wenig bei R. DEVREESE, *Introduction à l'étude des manuscrits grecs*, Paris 1954, 194, Anm. 1; E.

Er nennt den Sinaiticus 956 aus dem 10. Jahrhundert mit 7,55 m Länge und Bodl.Laud. 92 A vom 12. Jahrhundert mit 29 Fuß, also 8,85 m. Die älteste Rolle in seiner Zusammenstellung ist der Sinaiticus 591 aus dem 9. Jahrhundert. Spät ist eine Leipziger Rolle mit 6 m vom Jahre 1502. Ein Beispiel eines fruchtbaren Kopisten ist Joasaph vom Hodegon-Kloster in Konstantinopel, der von 1360 bis 1406 47 Jahre lang wirkte. Unter seinen 32 Handschriften sind 12 liturgische Rollen<sup>21</sup>.

Die Form war also prestigeträchtig. Von der antiken Rolle unterschied sie sich durch die Schriftrichtung "transversa charta", parallel zur Schmalseite. Es gab keine Nachbarkolumnen mehr, zu der der Blick abirren konnte. War die Rolle zu Ende gelesen, wendete sie der Anagnost, um auf der Rückseite fortzufahren. Als frühestes Beispiel für diese Anordnung nennt Gardthausen einen byzantinischen Kaiserbrief um 839<sup>22</sup>.

Wie lang war unsere Rolle? Umrechnungen vom Drucktext auf Handschriftzeilen bleiben approximativ, lohnen aber doch. Der Kanon zum 1.1. füllte etwa 165 Zeilen, wovon die ersten 11 erhalten sind. Der zum 6.1. war ca. 209 Zeilen lang, davon 61 vor, 116 Zeilen nach den abgedruckten 32. Nehmen wir an, daß zwischen ihnen sonst nichts stand, dann entfallen die fehlenden  $154 + 61 = 215$  Z. je zur Hälfte auf VS und RS, also VS 108, RS 107 + Titelzeile. Die RS hätte  $108 + 32 + 116 = 256$  Zeilen gehabt. Das ergibt eine Rollen-Länge von etwa 2,20 m als Mindestmaß. Die weit höheren Umfänge, die vorkommen, lassen höheren Verlust vermuten. Zwischen VS und RS können Texte für die Zeit zwischen 1. und 6.1. gestanden haben. Etwaige Verluste an den Außenenden wären anzunehmen, wenn die Rolle vor dem 1.1. begann und nach dem 6.1. weiterging. Auch wenn das nicht der Fall war, müssen vor dem Text der VS noch, analog zur RS, 116 Zeilen gestanden haben, inclusive Titel und etwaige Zierleisten, wie sie der Vat.gr.2281 zeigt. Bei aller Unsicherheit bleibt festzuhalten, daß das erhaltene Fragment einen wesentlich größeren Kontext repräsentiert.

MIONI, *Introduzione alla paleografia greca*, Padova 1973, 32 mit Anm.3; H. HUNGER, *Antikes und mittelalterliches Buch- und Schriftwesen*, in: *Geschichte der Textüberlieferung I*, Zürich 1961, 25-147, hier 47.

<sup>21</sup>L. POLITIS, *Paléographie et littérature byzantine et neogrecque. Recueil d'études*, London 1975 (Variorum Reprints), Nr. V (aus Byzant. Zeitschr. 51, 1958). Vgl. im Index unter 'rouleaux liturgiques'.

<sup>22</sup>GARDTHAUSEN (wie Anm.12), S. 154. Hunger (wie Anm.20) verweist auf den Übergang für Urkunden und Briefe schon im 4./5.Jh.

*Text : Vorderseite*

- 1 ] ..η .  
 2 ... [ ] θεοῦ πρε-  
 3 πρεσ χρη[ ] ..τη .ατη  
 4 αὐτου ..[ ] ..υφ ...  
 5 κατατρύφης τοῦ ἀρραβῶνος  
 6 τῶν μελλόντων ἀγαθῶν, νυ-  
 7 νι δὲ τρανώτερον τοῦ τρισηλίου  
 8 ἀπολαύων φωτός, μνημόνευ-  
 9 ε καὶ ἡμῶν, ἀνυμνῶν τὴν τρι-  
 10 ᾠδα τὴν ὁμοούσιον : -  
 11 Χαῖρε, παρθένε θεοτόκε, ὅτι ἔτεκες  
 12 τὸν βασιλέα, τὸν σ(ωτῆ)ρα καὶ φωστῆ-  
 13 ρα πάντων τῶν αἰώνων : -  
 14 (leer?)  
 15 (Titel)  
 16 Δεῦτε, λαοί, ᾄσωμεν ᾠσμὰ Χ(ριστ)ῷ τῷ  
 17 θ(ε)ῷ τῷ διελόντι θάλασσαν καὶ  
 18 ὁδηγήσαντι τὸν λαόν, ὃν ἀνῆκεν  
 19 δούλειαν Αἰγυπτίων, ὅτι δεδόξασ(τα)ι : -  
 20 [Σο]ῦ τὴν φωνὴν ἔδει παρεῖναι, Βα-  
 21 [σί]λ[ε]ι[ε], τοῖς ἐγ[χειρ]εῖν ἐθέλουσι τοῖς  
 22 [ἐγ]κ[ωμ]ίοις σοῦ ἁλ[λά] π(ά)τερ, συγγνώ-  
 23 [μων γ]ενόμ[ενο]ς, τὴν χάριν νέ-  
 24 [μοις] ἀφθόνως ἡμῖν : -  
 25 [Τὸ ἐμ]π[α]θ[ε]ς σκίρτημα τῆς τυραν-  
 26 [νούσης σαρκὸς φι]λοσοφίας ἔρωτι  
 27 [ἐπα]δαγωγῆσαις διὸ ἐν ἀκη[ρά]τοις  
 28 [αὐ]λίξ[η] βασιλείοις [π(ά)τερ] Βασιλείε : -  
 29 [Τῶν ἀρετῶν σὺ τὴν τραχεῖ]αν βα-  
 30 [δί]σαις ὁδόν, ἐπὶ τὴν λείαν ἔφ[θα]σαι

*Text : Rückseite*

- 1 [Ψυχῆς τελῶν ἔμφορος καὶ λόγῳ]  
 2 [τιμώμενος ἀνψύχων εὐλα]βοῦμαι  
 3 [εἰ γὰρ βαπτίσω σε, κατή]γορόν μοι ἔ-  
 4 [σται πυρὶ] καπνίζ[όμε]νον ὄρος, φυ-  
 5 [γοῦσα δὲ θάλασσα δ]ιχῇ καὶ Ἰορδάνης  
 6 [οὔτος στραφεῖς σὺ γὰρ Χ(ριστ)ός, θ(εο)ῦ σοφία :-  
 7 [Ἰ(ησοῦ)ς ὁ ζῶ]ης ἀρχηγὸς λῦσαι τὸ κατὰ-  
 8 [κριμα] ἦκει Ἀδὰμ τοῦ πρωτοπλάστου  
 9 [καθα]ροῖων [δὲ ὡ]ς θ(ε)ὸς μὴ δεόμενος

- 10 [τῷ πεσόντι καθαίρε]ται ἐν τῷ Ἰορ-  
 11 [δάνῃ, ἐν ᾧ τὴν ἔχθραν κτ]είν[ας] ὑ-  
 12 [πε]ρέχουσιν [πάντ]α [ν]οῦν εἰρήνην] χα[ρί]ζεται : -  
 13 [Συν]εληθόντων ἀπειρών λαῶν ὑ[πὸ]  
 14 Ἰωάννου βαπτισθῆναι, αὐτὸς ἐν  
 15 μέσῳ ἔστη, προσεφώνει δὲ τοῖς πα-  
 16 ροῦσι· Τίς ἔδειξεν, ἀπειθεῖς, τὴν ὁρ-  
 17 γὴν ὑμῖν ἐκκλῖναι τὴν μέλλουσαν;  
 18 καρποὺς ἁ[γί]ους Χ[ριστο]ῦ ἐκτελεῖτε· πα-  
 19 ρὼν γὰρ νῦν εἰρήνην χαρίζεται : -  
 20 Γεωργὸς ὁ καὶ δημιουργὸς μέσος ἐστ[η]-  
 21 κὼς ὡς εἴς ἀπάντων καρδί[ας] ἐμ-  
 22 βατεύει· καθαρθήριον δὲ πτύον χει-  
 23 ρισάμενος, τὴν παγκόσμιον ἄλωνα  
 24 πανσόφως διέστησιν, τὴν ἀκαρπί-  
 25 αν φλέγων, εὐκαρποῦσιν αἰώνιο(ν)  
 26 ζῶν χαριζόμενος : -  
 27 Ἡ φωνὴ τοῦ λόγου, ὁ λύχνος τοῦ φω-  
 28 τός, ὁ ἑωσφόρος, ὁ [το]ῦ ἡλίου πρόδρο-  
 29 μος ἐν τῇ ἐρήμῳ, μετ[α]ν[οε]ῖτε, πᾶ-  
 30 σι βοᾷ τοῖς λαοῖς, καὶ προ[κα]θαίρεσθε·  
 31 [ἰ]δο[ὺ] γὰρ πάρεστι Χ[ριστὸς] ἐκ φθορᾶς  
 32 [τὸν κόσμον λυτρούμενος : ]

*Erläuterungen : Vorderseite*

Z. 1-10 : Schluß eines noch nicht identifizierten Textes. Da ab Z. 16 ein Kanon auf den hl. Basileios folgt, liegt die Vermutung nahe, daß auch dieser Text schon ihm gilt. Der Abschnitt ist länger als die Strophen des folgenden Kanons, die 4-5 Zeilen füllen. Das "nun aber" Z. 6 f. setzt zumindest einen vorausgehenden Satz mit μέν voraus : "... der du (zuvor) das Unterpfand der künftigen Güter genossenst, nun aber in größerer Klarheit das Dreisonnenlicht genießest, gedenke auch unser, indem du die wesenseine Trinität feierst." Es ist also die Bitte um Fürbitte, gerichtet an einen verstorbenen Heiligen und ausgesprochen von der Gemeinde. Der Heilige wird in betonter Weise mit der Trinität und ihrer Homousie verbunden. Das paßt zu Basileios, vgl. MR III 10 παρεστώς τῇ τριάδι, 11 τῆς τριάδος ὑπέρμαχος, bes. 12 διδάσκων ... πιστεύειν εἰς τριάδα ὁμοούσιον.

Z. 2 f. Vgl. MR III 10 θεοπρεπῶς ἐδογμάτισας.

Z. 5 könnte auch κατετρύφησας gelesen werden, Anrede an den Heiligen, vgl. die Stücke MR III 10 f. Das Verbum, nach Ps.36,4,11 (nicht NT), z.B. im Initium des Kontaktions auf den hl. Chariton zum 28.9 (Horologion to mega, 5. Ausgabe, Athen 1983, S. 223)

Κοιτατρυφήσας ... τῆς ἐγκρατείας. ἄρραβών nach 2.Cor.1,22; 5,5; Eph.1,14. Zahlreiche Belege bei Lampe, Greek Patristic Lexicon, s.v., besonders als Vorgeschmack der künftigen Welt. Liturgisch im Gebet zur Eucharistie εἰς ἄρραβῶνα τῆς μελλούσης ζωῆς, am Ende der Akoluthie der Metalepsis, Horol. S. 625.

6 τῶν μελλόντων ἀγαθῶν wie Hebr.10,1, vgl. 9,11.

7 τρισηλίου : Zusammensetzungen mit "drei-" beliebt, s. Lampe, mit "Licht" z.B. Ps.-Athanas. comm. essent. 49 (PG 28,76B) ἐπὶ τοῦ τρισηλίου τῆς ἀγίας τριάδος φωτός, vgl. Euseb. Alex. serm. 21,3 (PG 86,428A) τῇ ἀγγλῇ τῆς τρισηλίου θεότητος.

8 ἀπολαύων : nicht NT, selten LXX, z.B. Sap. 2,6 ἀπολαύσωμεν τῶν ὄντων ἀγαθῶν (auf irdische Güter bezogen). Liturgisch im Initium eines Theotokions im Kleinen Bußkanon Horol. S. 579 Ἀπολαύοντες πάντα γινε τῶν σῶν δωρημάτων.

8 f. "gedenke", sc. im Gebet, wie 1. Thess. 1,3.

10 ὁμοούσιος : zur theologischen Diskussion s. Lampe s.v. Zur Trinität s. Basil. fid. 4 (PG 31,688 A) βαπτίζομεν εἰς τριάδα ὁμοούσιον. Liturgisch als Initium P. Ryl. Copt. 53 Παναγία τριάς ὁμοούσιε.

9 ἀνυμνεῖν : nicht biblisch, liturgisch geläufig, aber im Munde der Gläubigen, so im Theotokion, Apolytikion für Mi.-Do. Horol. S. 527, des. ἀπαύστως σε ἀνυμνοῦντες μεγαλύνομεν.

11-13 ein kurzes Theotokion, vom vorhergehenden Gebet durch alinea abgesetzt: "Gegrüßet seist du, Jungfrau Gottesgebärerin, denn du gebarest den König, den Heiland und Erleuchter der Äonen," Nicht bei Follieri, auch nicht mit der Umstellung θεοτόκε παρθένε. In dieser Fassung belegt im P. Erlangen 2,22, dort nur zwei Zeilen, zwischen Zierlinien, mit andersartigem Kontext. Die dort am Anfang stehende, nicht gedeutete Sigle müßte als Χαῖρε zu verstehen sein. Das nachfolgende ὅτι verlangt etwas in der Art, und χαῖρε ist die übliche Einleitung dieser Theotokien, daher "Chairetismos". Der Erlanger Papyrus nach dem Editor W. Schubart "frühestens 6. Jh.". Der Text selbst, der, wie wir jetzt sehen, Wandergut ist, kann älter sein.

12 "König" als Epitheton Christi wie im Theotokion Horol. S. 547 Χαῖρε ἡ πύλη τοῦ βασιλείως τῆς δόξης.

12 f. φωστήρ : im Plural für Christen in der Welt Phil. 2,15, daher liturgisch oft für Heilige, Hierarchen. Für Christus sinngemäß aus dem Lobgesang des Symeon Lc. 2,32, "ein Licht zur Erleuchtung der Heiden".

13 αἰώνων : Gottvater als König der Äonen 1. Tim. 1,17.

14 f. Nichts zu erkennen. Ein Titel wäre zu erwarten, möglicherweise in Rot, dann verblaßt.<sup>23</sup>

<sup>23</sup> Zum Titel gehört z.B. die Angabe der Tonart. Bei dem folgenden Heirmos ist es ἦχος β'.



16-19 Musterstrophe (Heirmos, lat. hirmus), passend zu zahlreichen Liedern, entsprechend viele Belege bei Follieri I S. 287 f., u.a. auch für Andreas von Kreta, dem aus Damaskus stammenden Zeitgenossen des Johannes Damascenus und Begründer der Kanonesdichtung.<sup>24</sup> Zum Kanon PG 29,CCCXCIII nicht mit abgedruckt, wohl aber ib. CCCLIV bei der Akoluthie des Festes der drei Hierarchen (30.1, Basileios, Gregor von Nazianz, Johannes Chrysostomos) zum Theotokos-Kanon des Johannes Euchaita. Im Menaеum MR III 12 zum Kanon des Stephanos, der mit dem des Johannes verknüpft ist, damit für beide geltend. Als Heirmos zum Montag der 1. Fastenwoche, s. Triodion katanyktikon, Venedig 1839, S. 77.

17 διελόντι : διελθόντι PG 29,CCCLIV, weniger passend. Bezug auf Exod.14,21: Gott spaltet das Meer.

19 ὅτι δεδόξασι(αι) : Refrain mit üblicher Schlußwendung in Anlehnung an die biblische Ode 1 = Exod.15,1 ἐνδόξως γὰρ δεδόξασι. Hier der Schluß abgekürzt, da die Zeile voll war.

20 Eigentliches Initium des Kanons, mit Anrede an den Gefeierten.

21 τοῖς ἐγχειρεῖν ἐθέλουσι τοῖς MR. PG hat nichts zwischen βοσίλειε τοῖς, wohl Auslassung durch Sprung vom ersten zum zweiten τοῖς. Der Gedanke gesucht: Wer dich loben will, Basileios, müßte dafür deine Stimme (=Redegabe) haben.

22 f. συγγνώμην διδόμενος PG.

25 σκίρτωμα : statt dieser üblichen Form hat PG σκίρτωμα (nicht bei LSJ). Vor dieser Strophe hat MR die, die in PG als 4. steht und die wohl auch in Dam.25 an dieser Stelle folgte.

26 ff. zunehmend mutiliert, aber durch den bekannten Text zu restituieren. Die 2. Strophe wiederum gesucht: "Das leidenschaftliche Aufbäumen des tyrannischen Fleisches hast du durch die Liebe zur Philosophie gebändigt. Daher residierst du in unbefleckten Palästen, Vater Basileios." Üblich sind Wortspiele mit den Namen der Gefeierten, hier mit βοσίλεια = Königspaläste und βοσίλειος.

### *Erläuterungen : Rückseite*

Im Gegensatz zur Vorderseite haben wir zusammenhängenden Text. Der Kanon des Kosmas auf die Theophanie hat eine

<sup>24</sup> Zu Andreas vgl. ALTANER (wie Anm.14), S. 495 f. W. WEYH (wie Anm.17), S. 9, Nr. 12.

Akrostichis, die sich auf den Inhalt bezieht: Βόπτισμα ῥύψις γηγενῶν ἀμαρτόδος.

Schon von daher ist es wahrscheinlich, daß Dam.25 den Kanon vollständig enthalten hat, von dem erhalten sind die 4. Strophe von Ode 4, die drei Strophen der Ode 5 und die erste der Ode 6. Der Refrain hat für jede Strophe eine identische oder dem Inhalt entsprechend leicht abgewandelte Form, vgl. Z. 12, 19 und 26 für Ode 5. Deshalb kann bei Platzmangel abgekürzt werden, auch stärker, so Z. 12, noch mehr Z. 6, wo der Refrain enden müßte: σοφία καὶ δύναμις.

Dam.25 hat einige Varianten gegenüber den Editionen: Z. 18 Χριστοῦ, nicht Χριστῷ. Z. 20 liest die Hs. μέσος mit MR, CPC, gegen μέσον PG. 22 f. χειρισόμενος mit MR, PG, gegen die "Verbesserung" χειριζόμενος von CPC. Leichtere Schreibdifferenzen sind 23 ἄλωνα für ἄλωνα, 24 δίστησιν für δίστησι.

29 in πρόδρομος ist das Schluß-Sigma über der Zeile nachgetragen.

Eine Kommentierung des Inhalts wäre sinnvoll im Gesamtzusammenhang des Kanons, von dem hier ein Teil vorliegt. Aber auch an ihm schon zeigt sich die kunstvolle, wohl auch künstliche Manier des Dichters. Er arbeitet mit gedanklichen Antithesen, aber auch mit Wortspielen, die schwer wiederzugeben sind. Ich verweise nur auf 23 f. παγκόσμιον - πανσόφως und 24 f. ἀκαρπίαν - εὐκαρποῦσιν. Eine genauere Analyse müßte sowohl die biblische Grundlage über den Täufer herausstellen als auch die Variationen, die Kosmas hineinbringt und mit denen er seinerseits in liturgischer Tradition steht und sie weiterführt.

## Apollodôros et Helenos: deux ΤΡΟΦΕΙΣ de Ptolémée X Alexandre I

E. VAN 'T DACK

Avant d'aborder l'étude de ces personnages, il est sans doute utile d'esquisser très brièvement le cadre chronologique dans lequel ils ont évolué.

Évergète II meurt en 116 av. J.-C. Après quelques difficultés causées par la succession, Cléopâtre III prend la direction du royaume. Elle gouverne d'abord avec son fils (?) aîné Ptolémée IX Sotër II. En 107 av. J.-C., ce dernier sera remplacé par le fils cadet, Ptolémée X Alexandre I, qu' elle croyait plus docile mais qui aurait éliminé sa mère, trop exigeante, en 101 av. J.-C.<sup>1</sup> Dès avant 107 av. J.-C., l'un après l'autre les deux fils ont résidé quelque temps à Chypre; mais là il s'agit de préciser.

En l'occurrence, un passage dans Pausanias nous intéresse particulièrement; il est emprunté à la description de l'entrée du θεάτρου ὁ καλοῦσιν Ὀιδεῖον à Athènes. En voici le texte:

ὁ δὲ Φιλομήτωρ καλούμενος ὄγδοος μὲν ἐστὶν ἀπόγονος Πτολεμαίου τοῦ Λάγου, τὴν δὲ ἐπὶ κλησὶν ἔσχεν ἐπὶ χλευασμῷ. οὐ γὰρ τινα τῶν βασιλέων μισθέντια ἴσμεν ἐς τοσόνδε ὑπὸ μητρός, ὃν πρεσβύτατον ὄντα τῶν παίδων ἢ μήτηρ οὐκ εἶα καλεῖν ἐπὶ τὴν ἀρχήν, πρότερον δὲ ἐς Κύπρον ὑπὸ τοῦ πατρὸς πεμφθῆναι πράξασα· τῆς δὲ ἐς τὸν παῖδα τῇ Κλεοπάτρᾳ δυσνοίᾳς λέγουσιν ἄλλας τε αἰτίας καὶ ὅτι Ἀλέξανδρον τὸν νεώτερον τῶν παίδων κατήκοον ἔσεσθαι μᾶλλον ἤλπιξε. καὶ διὰ τοῦτο ἐλέσθαι βασιλέα Ἀλέξανδρον ἔπειθεν Αἰγυπτίους ἐναντιούμενου δὲ οἱ τοῦ πλήθους, δεύτερα ἐς τὴν Κύπρον ἔστειλεν Ἀλέξανδρον, στρατηγὸν μὲν τῷ λόγῳ, τῷ δὲ ἔργῳ δι' αὐτοῦ Πτολεμαίῳ θέλουσα εἶναι φοβερωτέρα ...

<sup>1</sup> Pour plus de détails, voir *The Judean-Syrian-Egyptian Conflict of 103-101 B.C. A Multilingual Dossier concerning "A War of Sceptres"* (Collectanea Hellenistica, 1), Brussel 1989, pp. 18-24.

Il n'y a plus à prouver qu'il s'agit bien de Ptolémée IX Sotèr II (et non de Ptolémée VI Philométor) et de Ptolémée X Alexandre I.<sup>2</sup> L'emploi de δεύτερον ne devrait donner lieu, elle non plus, à une interprétation erronée. La traduction de W.H.S. Jones (édition Loeb) ne peut être prise au pied de la lettre: "she dispatched Alexander for the second time to Cyprus". Le mot δεύτερον définit en fait Cléopâtre qui, la seconde après le père, donc à son tour,<sup>3</sup> envoya un fils, qui n'est autre que le fils cadet Alexandre.

Le texte ne dit malheureusement pas en quelle qualité auparavant, au vivant de son père, l'aîné fut délégué à Chypre. Une inscription de Salamine nous vient en aide: *Testimonia Salaminia* 2 n° 80<sup>4</sup>:

Πτολεμαῖον, βασιλέως υἱόν  
τὸν στρατηγὸν καὶ ναύαρχον  
καὶ ἀρχιερέα καὶ ἀρχικυνηγόν,  
τὸ κοινὸν τῶν ἐν Κύπρῳ  
τασσομένων Θραικῶν  
καὶ τῶν συνπολιτευομένων.

D'après les éditeurs des *Testimonia Salaminia* 2, "rien ne permet de choisir entre ces deux Ptolémée" (notamment Sotèr II ou Alexandre I). Toutefois, puisque le prince en question est dénommé βασιλέως υἱόν, il doit s'agir d'une mission exécutée du vivant d'Évergète II, de sorte que le fils ne peut être que l'aîné Sotèr II d'après le témoignage de Pausanias. Il nous faut donc revenir à la thèse défendue antérieurement par plusieurs interprètes. L'inscription nous fournit, en outre, la titulature officielle du prince: stratège, navarque, archiprêtre – titres accordés normalement aux gouverneurs de l'île – ainsi qu' ἀρχικυνηγός, un titre exceptionnel sur le lequel nous reviendrons plus loin. Sotèr II a donc, du moins pendant une certaine période avant la mort de son père, exercé la fonction de gouverneur de Chypre.

Quant au séjour du fils cadet dans l'île, Pausanias nous apprend qu'il occupait le poste de stratège-gouverneur τῷ λόγῳ; les

<sup>2</sup> Cf. par exemple E. VAN 'T DACK, *Les allusions aux Lagides dans l'HA*, dans BHAC 1984/85, Bonn 1987, pp. 143-156, surtout pp. 153-154.

<sup>3</sup> Cf. la traduction de D. MUSTI dans l'édition de Pausania. *Guida della Grecia*, I, Fondazione Lorenzo Valla, 1982: "spedi a sua volta Alessandro a Cipro". Voir aussi le commentaire historique de L. BESCHI et D. MUSTI, p. 292.

<sup>4</sup> Voir les éditions antérieures *ad locum*.

inscriptions n'en n'ont pas conservé le souvenir. Si elles restent muettes sur ce point, d'autre part elles démontrent qu'il se présentait comme βασιλεύς bien avant qu'il ne fût rentré à Alexandrie en 107 av. J.-C. pour y occuper le trône avec sa mère.<sup>5</sup> L'année 107/106 av. J.-C. est d'ailleurs considérée par les papyrus comme la 11<sup>e</sup> de Cléopâtre III et la 8<sup>e</sup> (non la 1<sup>ère</sup>) d'Alexandre I, ce qui correspond aux affirmations de Porphyre-Eusèbe.<sup>6</sup> Le début du règne d'Alexandre I à Chypre remonte donc à 114/113 av. J.-C.; l'examen attentif des monnaies confirme qu'il ne s'agit pas d'une décision postérieure avec effet rétroactif, mais que la proclamation date effectivement de cette année;<sup>7</sup> par conséquent il élimine définitivement les conjectures ingénieuses et assez séduisantes de W. Otto et H. Bengtson concernant l'arrivée d'Alexandre dans l'île.<sup>8</sup> De l'ensemble de la documentation on déduit qu'Alexandre devint stratège de Chypre vers 116 av. J.-C., après la rentrée de Sotèr II à Alexandrie, et qu'il s'y présentait comme roi dès 114/113.

\*

Parcourons succinctement la carrière de Helenos qui a d'ailleurs déjà été commentée par plusieurs.<sup>9</sup> Nous ne reprendrons pas l'exposé fondamental et détaillé de T.B. Mitford; nous nous arrêterons seulement aux sources dont la leçon a été revue ou l'interprétation mise en cause depuis lors.

<sup>5</sup> Cf. *infra*, p. 434

<sup>6</sup> Cf. *FGrHist* II B II n° 260 F 2.8, comm. p. 878; *Eusebi Chronicon liber prior*, ed. A. Schoene, Berlin 1875, p. 164 ll. 25-32.

<sup>7</sup> *Paphos, I. A Ptolemaic Coin Hoard*, par Ino Nicolaou et O. Mørholm, Nicosia 1976; voir surtout la conclusion, pp. 100-101.

<sup>8</sup> W. Otto - H. Bengtson, *Zur Geschichte des Niederganges des Ptolemäerreiches* (Abh. Bay. Akad. Wiss., Phil.-hist. Abt., N.F. 17), München 1938, pp. 147-148, pp. 171-172, p. 220.

<sup>9</sup> L'étude de base est celle de T.B. Mitford, Helenos, Governor of Cyprus, dans *JHS* 79 (1959), pp. 94-131; tous les exposés ultérieurs s'appuient sur elle. Voir la bibliographie dans L. Mooren, *The Aulic Titulature in Ptolemaic Egypt. Introduction and Prosopography* (Verh. Kon. Akad. Wet., Lett. en Sch. Kunsten van België, Kl. Lett., Jg. XXXVII n° 78), Brussel 1975, pp. 195-197 n° 0356; Id., *La hiérarchie de cour ptolémaïque. Contribution à l'étude des institutions et des classes dirigeantes à l'époque hellénistique* (Studia Hellenistica, 23), Leuven 1977, pp. 184-185, pp. 191-192, pp. 197-198, p. 216. Voir aussi l'aperçu concis de cette carrière dans R.S. Bagnall, *The Administration of the Ptolemaic Possessions outside Egypt*, Leiden 1976, pp. 260-261.

Helenos est Κυρηναῖος;<sup>10</sup> lui-même ou plutôt son père, a-t-il accompagné Évergète II lorsqu'en 145 av. J.-C., après sa résidence en Cyrénaïque, il est revenu en Égypte?

Faut-il l'identifier avec cet Helenos, sans doute militaire, que l'on connaît grâce à un papyrus<sup>11</sup> et qui fut παρὰ τοῦ βασιλέως ἀπεσταλμένος à Diospolis Magna en 134 av. J.-C.? Voilà une autre question qui reste sans réponse. Toujours est-il que, mise à part cette référence, l'index de la *Pros. Ptol.* I-VI ne signale que deux personnages porteurs de ce nom.<sup>12</sup>

Un autre papyrus nous fournit des informations intéressantes. Il s'agit de l'introduction d'un acte, datant de 107/106 av. J.-C. et constitué de plusieurs fragments: *P. Ashmolean gr.* 49 + *P. Brux.* E 7155, 7156A, B. Il a été publié d'abord par M. Hombert et Claire Préaux,<sup>13</sup> puis réédité par J.W.B. Barns.<sup>14</sup> Les ll. 5-6 de cette dernière version se lisent comme suit: [ἐρέως βασιλίσσης Κλεοπάτρας θεᾶς Ἀφροδίτης <τῆς καὶ φιλομήτορος Ἑλένου τοῦ Ἀπολλωνίου τοῦ τῇ φιλοστοργίᾳ τοῦ / πατρὸς τοῦ βασιλέως καὶ στρατηγοῦ καὶ ἀρχιερέως τῆς νήσου καὶ ναυάρχου καὶ] γραμματέως τοῦ ναυτικοῦ τῶν κατὰ τὴν βασιλίαν. Le papyrus se situe sous le règne conjoint de Cléopâtre III et de son fils cadet Ptolémée X Alexandre I. On constate que Helenos a été nommé par le père du roi, Évergète II. Dans sa titulature on distingue deux groupes de fonctions: les premières – la stratégie et la fonction d'ἀρχιερεὺς – se rapportent à l'île de Chypre; les secondes – l'amirauté et la γραμματεῖα τοῦ ναυτικοῦ – concernent tout le royaume.

Ceci dit, abordons l'examen des inscriptions cypriotes où nous pouvons distinguer cinq "séries".

La première série comprend les deux inscriptions les plus anciennes, les seules qui semblent mentionner l'ethnique du personnage. Elles peuvent être repérées facilement puisqu'elles attribuent à Helenos un titre aulique inférieur à celui de syn-genès, celui de τῶν ἰσοτίμων τοῖς / πρώτοις φίλοις καὶ

<sup>10</sup> Voir les références aux nn. 15-16 *infra*.

<sup>11</sup> *UPZ* II 210 ii recto ll. 3-5.

<sup>12</sup> *Pros. Ptol.* VII p. 116. Voir aussi T.B. MITFORD, dans *JHS* 79 (1959), p. 121 n. 88 (e.a. Helenos, père d'Isidôros Ἀντιοχεύς, membre de la Cour, *Pros. Ptol.* VI 14674).

<sup>13</sup> *Chron. Ég.* 13 (1938), pp. 139-151 = *SB* V 8035.

<sup>14</sup> *Catalogue of Demotic Papyri in the Ashmolean Museum* I 22 = *SB* XIV 11410.

είσαγγελέω[ν],<sup>15</sup> ou celui de τῶν ὁμοτίμων τοῖς συγγενέσι καὶ είσαγγελέων.<sup>16</sup> Elles dateraient de la période durant laquelle Théodóros, fils de Seleukos, occupait encore le poste de gouverneur de l'île.

Une seconde série signale, à côté des titres de stratège et d'ἀρχιερεὺς de l'île, celui d'ἀρχικυνηγὸς τῆς νήσου.<sup>17</sup> Par ce dernier vocable elle se rapproche de l'inscription érigée en l'honneur du futur Ptolémée IX Sotér II. Une de ces inscriptions, où l'on restitue provisoirement la formule ἀρχικυνηγὸς τῆς νήσου], est d'ailleurs dédiée au fils du roi qui ne peut être que ce Sotér II.

On hésite à interpréter le vocable ἀρχικυνηγός. À la suite de T.B. Mitford, ne pourrait-on songer aux chasses royales?<sup>18</sup> Le titre d'είσαγγελεὺς que l'on retrouve dans la première série, suggère en tout cas que le prince était accompagné d'un dignitaire de la cour au moment où son père Évergète II l'envoya dans l'île.<sup>19</sup>

La troisième série ne comporte qu'un seul texte que T.B. Mitford<sup>20</sup> avait lu comme suit:

[ Ἐλενον, τὸν συγγενῇ τοῦ βασιλέως καὶ ]

[ τροφέα Πτο[λεμαίου] τοῦ καὶ Ἀλεξάνδρου ]

D'après l'introduction à la nouvelle édition,<sup>21</sup> "la plupart des lettres martelées sont lisibles en partie sur l'estampage et mieux encore au charbonnage". Les éditeurs corrigent la leçon de T.B. Mitford:

<sup>15</sup> *Ann. Brit. School Athens* 56 (1961), p. 32 n° 85 = *JHS* 79 (1959), p. 96 n° 1 (*SEG* XVIII 581; *SB* VIII 10031).

<sup>16</sup> *Ann. Brit. School Athens* 56 (1961), p. 32 n° 86 = *JHS* 79 (1959), p. 97 n° 2 (*SEG* XVIII 582; *SB* VIII 10032).

<sup>17</sup> *Ann. Brit. School Athens* 56 (1961), pp. 32-33 n° 87 = *JHS* 79 (1959), pp. 97-98 n° 3 (*SEG* XIII 584, XVIII 583; *SB* VIII 9982); *ibid.*, p. 33 n° 88 = *JHS* 79 (1959), pp. 98-99 n° 4 (*SEG* XVIII 580; *SB* VIII 10030). Dans la première des deux inscriptions la restitution ἀρχικυνηγὸν τῆς νήσου est probable; celle dans la seconde nous semble plus douteuse: cf. L. MOOREN, *Aulic Titulature*, p. 196 sub n° 0356b.

<sup>18</sup> Voir déjà T.B. MITFORD, dans *JHS* 79 (1959), pp. 114-115, p. 114 n. 70 (avec bibliographie), qui alors déjà pensait à un "Master of the Chase" et à une fonction de la Cour.

Par contre, dans leur commentaire, les éditeurs des *Testimonia* 2 n° 80 s'en tiennent à la signification usuelle: "commandant des κυνηγοί, troupe auxiliaire dotée de chiens pour la garde des forteresses"; sur ces κυνηγοί, cf. L. et Jeanne ROBERT, Une inscription grecque de Téos en Ionie. L'union de Téos et de Kyrbissos, dans *Journal des Savants* 1976, pp. 153-235, surtout pp. 206-209, p. 209 n. 224 (avec la bibliographie antérieure).

<sup>19</sup> Sur la cour de Ptolémée X Alexandre I à Chypre, cf. T.B. MITFORD, dans *JHS* 79 (1959), pp. 120-122.

<sup>20</sup> *JHS* 79 (1959), pp. 99-100 n° 5 (*SEG* XVIII 575; *SB* VIII 10026).

<sup>21</sup> *Testimonia Salamina* 2 n° 82.

Ἔλενον τὸν συγγενῇ κ[αὶ] τροφέα τοῦ]  
 βασι[λ]έως Πτολεμα[ίου] τοῦ Πτολε[μαίου]

Selon la première version, le texte aurait été rédigé par le *tropheus* du prince Alexandre lorsqu'il résidait dans l'île en tant que stratège, avant son usurpation de la dignité royale, soit entre 116 et 114/13 av. J.-C. Cette interprétation est dorénavant exclue par la nouvelle lecture.

D'après les derniers éditeurs il faut situer le texte "entre 117 et 114/3; peut-être faut-il l'attribuer au début du règne de Sotèr II, donc entre 116 et 114/3". Ils s'en tiennent de la sorte à la date proposée par T.B. Mitford. Mais pour ce faire, ils changent l'identité de la personne éduquée en la remplaçant par Sotèr II: le nom d'Alexandre a disparu, tandis que, pour eux, c'est Helenos qui "selon toute probabilité" est le *tropheus* du roi Sotèr II.

Une telle interprétation nous semble bien hasardeuse. La fonction de τροφεὺς τοῦ βασιλέως que l'on retrouve dans la quatrième et la cinquième série (cf. infra), est ici d'autant moins concevable que le roi éduqué serait le rival de son frère, gouverneur / roi dans l'île et patron de Helenos. On se demande d'ailleurs pourquoi le titre, s'il s'applique vraiment à Sotèr II, n'est pas mentionné dans les textes des séries I et II. Il faut donc s'en tenir à la thèse qu'il s'agit du *tropheus* d'Alexandre, mais dater en outre le texte de l'époque où Ptolémée X Alexandre I était roi de Chypre, soit entre 114/113 et 107/106 av. J.-C. et sans doute au tout début de cette époque.

Certes, le titre peut être honorifique et renvoyer à une fonction exercée auparavant. Mais à quel moment? S'il est exact que le titre aulique se rattache toujours à un poste "convenable" et *vice versa*,<sup>22</sup> la tâche de *tropheus* exige le rang de syngenès à l'époque; dès lors, non seulement l'inscription, mais aussi l'exercice de la fonction doivent toutes deux être postérieures aux sources de la série I. D'autre part, il est exclu que Helenos ait cumulé la stratégie de l'île sous Sotèr II et la tâche de *tropheus* auprès de son frère cadet qui se trouvait à Alexandrie à cette date. Il faut donc normalement placer cette fonction-ci après la stratégie. Peu avant ou vers 116 av. J.-C., date de la mort d'Évergète II, Helenos a dû quitter l'île pour Alexandrie afin d'y prendre soin de l'éducation du fils cadet. Le prince se trouvait-il encore sous la surveillance d'un *tropheus* lorsqu'il devint gouverneur de l'île? Depuis la nouvelle leçon on ne peut plus invoquer l'appui de la seule inscription de la série III pour étayer cette thèse. De toute façon, il est peu probable

<sup>22</sup> L. MOOREN, *Hiérarchie de cour*, p. 185.



qu' Alexandre I se trouvait sous la tutelle de Helenos en l'an 114/113 av. J.-C., quand il s'arrogea la royauté dans l'île, et a fortiori en 107 av. J.-C., lorsqu'il s'installa sur le trône d'Alexandrie. Toujours est-il que nos constatations nous obligent à situer la naissance d'Alexandre I bien plus tard qu'on ne le présume parfois et à accepter une différence d'âge assez importante entre l'aîné et le cadet. Ce qui explique peut-être qu'en 116 av. J.-C. la mère espérait rencontrer moins d'opposition du côté du cadet, encore relativement jeune à cette date, que de l'aîné.

La quatrième série comprend trois textes qui mentionnent les fonctions de stratège et ἀρχιερέυς de l'île, auxquelles s'ajoute non pas le titre d' ἀρχικυνηγός de la seconde série, mais celui de τροφεύς du roi qui figure dans la série précédente et dans la dernière.<sup>23</sup>

Celle-ci ne contient qu'un seul texte, dans lequel on lit: "Ἐλενον τὸν συγγενῇ καὶ τροφέα τοῦ / βασιλέως καὶ στρατηγὸν καὶ ναύαρχον / καὶ ἀρχιερέα τῆς νήσου καὶ ἱερέα διὰ βίου / βασιλίσσης Κλεοπάτρας Θεᾶς Ἀφροδίτης / Εὐργετίδος."<sup>24</sup> On constate que le titre de navarque de l'île que portent les trois prédécesseurs immédiats de Helenos, fait défaut dans toutes les inscriptions qui le concernent, sauf dans la dernière. Celle-ci date manifestement de la période dans laquelle Alexandre I régnait déjà sur Alexandrie avec sa mère Cléopâtre III; en effet, le prêtre de cette reine, mentionné dans l'inscription, n'apparaît qu'à partir de la rentrée d'Alexandre I en Égypte en l'an 107/106 av. J.-C.; remarquons encore la précision ἱερεὺς διὰ βίου, précision qui se retrouve encore dans la titulature du prêtre successeur Theodôros, fils de Seleukos.<sup>25</sup> L'inscription fut soigneusement martelée, comme d'autres d'ailleurs, lorsque Ptolémée IX Sotér II, expulsé d'Alexandrie en 107 av. J.-C., revint à Chypre après quelques détours.<sup>26</sup>

<sup>23</sup> JHS 79 (1959), pp. 100-101 n° 6 (SEG XVIII 576; SB VIII 10027); Ann. Brit. School Athens 56 (1961), p. 34 n° 91 = JHS 79 (1959), p. 101 n° 7 (SEG XVIII 584; SB VIII 10033; OGIS I 148); *ibid.*, p. 34 n° 92 = JHS 79 (1959), pp. 101-102 n° 8 (SEG XVIII 585; SB VIII 10034).

<sup>24</sup> Testimonia Salamina 2 n° 81 = JHS 79 (1959), pp. 102-103 n° 9 (SEG XVIII 577; SB VIII 10028). Les éditeurs des Testimonia Salamina affirment: "La révision faite au printemps 1966 confirme les lectures de T.B. Mitford".

<sup>25</sup> Pace W. OTTO-H. BENGTSON, *Zur Geschichte des Niederganges des Ptolemäerreiches*, p. 157 n. 3, p. 220.

<sup>26</sup> Cf. *The Judean-Syrian-Egyptian Conflict of 103-101 B.C.*, p. 29, p. 33, p. 122.

Helenos a dû rentrer en Égypte en même temps que ou peu après Alexandre I. Il y devint prêtre de Cléopâtre III tandis que Thaubarion, sa soeur, était nommée prêtresse de la même reine.<sup>27</sup> Bientôt Helenos et Thaubarion semblent avoir défendu la cause d'Alexandre I avec zèle, lorsque celui-ci entreprenait de s'opposer à sa mère qui, elle, trouvait plus d'appui du côté de la famille<sup>27a</sup> de Seleukos<sup>28</sup> et de Theodôros,<sup>29</sup> prédécesseurs – à côté de Krokos – de Helenos comme gouverneurs de Chypre. Ayant choisi le parti perdant Helenos, prêtre à vie de Cléopâtre III depuis 107/106 av. J.-C., a dû céder la place à Theodôros, fils de Seleukos, à partir de 105/104 av. J.-C. au plus tard, à moins que la mort n'ait mis fin à sa carrière. Thaubarion aussi fut remplacée par Mnemosynê, fille de Nikanôr qui avait déjà occupée ce poste en 116/115 av. J.-C.<sup>30</sup> Ces clans rivaux autour du trône durant le règne conjoint de Cléopâtre III et de son fils cadet, de plus en plus insoumis à sa mère, ont été décrits par L. Koenen.<sup>31</sup> Il ne faut plus y revenir.

\*

Helenos n'était manifestement pas le premier *tropheus* d'Alexandre; il n'a assumé cette tâche que dans la toute dernière phase de l'adolescence du prince. Il a été précédé par un autre personnage dont on sait qu'il fut *τιθηνός* et *τροφεύς* du même prince. Même si l'expression *τροφεύς καὶ τιθηνός* constitue un tout, Helenos aurait difficilement pu se parer de cette double titulature.

Ici nous en arrivons à Apollodôros, dont W. Peremans et moi-même avons traité jadis.<sup>32</sup> Notre interprétation de la carrière –

<sup>27</sup> SB XIV 11410 11. 5-7; cf. *supra* p. 434 avec nn. 13-14.

<sup>27a</sup> Cf. J. IJSEWIJN, *De sacerdotibus sacerdotisque Alexandri Magni et Lagidarum eponymis* (Verh. Kon. VI. Akad. Wet., Lett. en Sch. Kunsten van België, Kl. Lett., n° 42), Brussel 1961, pp. 112-113 n° 146.

<sup>28</sup> *Pros. Ptol.* VI 15078; cf. L. MOOREN, *Aulic Titulature*, pp. 189-191 n° 0353, avec bibliographie; Id., *Hiérarchie de cour*, p. 188, pp. 191-192.

<sup>29</sup> *Pros. Ptol.* VI 15046; cf. L. MOOREN, *Aulic Titulature*, pp. 192-195 n° 0355, avec bibliographie; Id., *Hiérarchie de cour*, pp. 191-192, p. 194.

<sup>30</sup> Cf. W. CLARYSSE – Griet VAN DER VEKEN, *The Eponymous Priests of Ptolemaic Egypt* (P.L. Bat., 24), Leiden 1983, pp. 34-35 *sub* 175, avec p. 35 n. (a); pp. 36-37 *sub* 184b et 186, avec p. 37 nn. (a) et (b).

<sup>31</sup> Kleopatra III. als Priesterin des Alexanderkultes, dans *ZPE* 5 (1970), pp. 61-84, surtout pp. 78-84.

<sup>32</sup> Contribution à l'interprétation de SB I 1568 et V 8036, dans *Studia Hellenistica*, 9 (1953), pp. 11-21, surtout pp. 11-16. Cf. encore L.

cumul ou cursus — de ce personnage a été jugée par certains comme "entirely arbitrary"<sup>33</sup> ou considérée comme une "on the face of it unlikely conclusion".<sup>34</sup>

Faut-il rappeler que la notion d'un *cursus honorum* est empruntée aux institutions romaines qui présentent un système élaboré de promotions et que l'Égypte ptolémaïque, malgré ses structures hiérarchiques (cf. la titulature aulique), ne connaît pas de pareil système. En outre, pour l'Égypte, on doit distinguer entre, d'une part, l'exercice *de facto* d'une fonction et d'autre part, le titre honorifique d'une charge qu'on se voyait accordé avec survivance; il en existe des exemples dans le secteur militaire et sans doute aussi ailleurs.<sup>35</sup>

Reprenons le texte en question<sup>36</sup> à la lumière de ce que nous venons d'apprendre sur Helenos et citons à nouveau, pour la clarté de l'exposé, le SB I 1568 qui a d'ailleurs été réédité par É. Bernand, *Inscriptions grecques du Fayoum* I, pp. 24-29 n° 5.

MOOREN, *Hiérarchie de cour*, pp. 82-83 n.1; É. BERNAND, *Recueil des inscriptions grecques du Fayoum* I, Leyde 1975, n° 5 comm. pp. 25-27; status quaestionis et bibliographie dans ces deux études.

<sup>33</sup> P.M. FRASER, *Ptolemaic Alexandria*, Oxford 1972, II, pp. 189-191 n. 82 §2.

<sup>34</sup> J.D. THOMAS, *The Ptolemaic Epistrategos* (Papyrologica Coloniensia, VI), Opfaden 1975, p. 100.

<sup>35</sup> Pour ces cas de *cursus* ou de cumul, y compris celui d'Apollodôros, voir la bibliographie dans E. VAN 'T DACK, *Ptolemaica selecta. Études sur l'armée et l'administration lagides* (Studia Hellenistica, 29), Leuven 1988, chap. XVI, p. 296 avec la n. 45.

Sur Apollodôros, voir encore L. MOOREN, *Aulic Titulature*, pp. 82-83 avec la n. 1; J.D. THOMAS, *o.c.*, pp. 98-101. Pour les titres de *τροφεύς* et *τιθηνός* on pourrait encore consulter la bibliographie dans J. STRAUB, *Die heidnische Geschichtsapologetik in der christlichen Spätantike*, pp. 143-144 n. 55, ainsi que Jeanne et L. ROBERT, *Bull. épigr.* 1970, 240; 1981, 137.

Quant à Lochos (*Pros. Ptol.* I 10, 195; II 1940, 2088; VI 15218; VIII 10, 195, 1940 Add.), voir aussi J.D. THOMAS, *o.c.*, surtout pp. 115-116.

Le cas de Ptolemaios, syngénès, hypomnématographe et épistratège (*Pros. Ptol.* I 11) est considéré comme un cumul par J.D. THOMAS, *o.c.*, p. 30, pp. 73-76, p. 80 n. 46, p. 85; É. BERNAND, *Recueil* III 152 11. 36-38, avec le commentaire de la l. 36 à la p. 51.

<sup>36</sup> Dans l'article, mentionné à la n. 32, nous avons aussi examiné le SB V 8036; voir la réédition dans A. BERNAND, *Les portes du désert*, pp. 169-172 n° 49. À notre avis, il n'y a aucun rapport entre ce texte et l'Apollodôros du SB I 1568.

Quant à la datation, nous y avons écrit que "la préférence de W. Otto-H. Bengtson pour l'année 110/109 av. J.-C. ... ne se heurte à aucune objection essentielle"; nous avons toutefois immédiatement formulé deux réserves. Puisque L. MOOREN a rajusté depuis lors la date de Ptolemaios, fils de Dionysios,

Ἀπολλόδωρον τὸν συγγενῇ καὶ τροφέα  
καὶ τιθνὸν Ἀλεξάνδρου τοῦ υἱοῦ τοῦ βα-  
σιλέως καὶ ἐπιστράτηγον καὶ πρὸς ταῖς  
ἀνακρίσεσι οἱ παρεπιδημοῦντες ἐν  
τῷ Ἀρσινοίτῃ, ὄντες δὲ ἀπὸ τῆς πολέ-  
ως, πρῶτοι φίλοι καὶ χιλιάρχοι καὶ ἄλλοι  
οἱ περὶ αὐλήν, εὐνοίαις εἵνεκεν τῆς πρὸς  
αὐτοῦς.

Puisque Helenos a exercé la charge de *tropheus* d'Alexandre I aux environs de 116 av. J.-C., de toute façon après sa première résidence à Chypre, Apollodōros a sans doute assumé une fonction analogue – de τιθνός d'abord, de τροφεύς ensuite – jusqu'à cette même date. Si l'on accorde quelque importance, si minime soit-elle, au vocable τιθνός, on doit supposer que cette tâche a débuté très tôt, avant qu'Évergète II ait mis ses enfants en sécurité à Cos, à la suite des querelles dynastiques de 131/124 av. J.-C.

Apollodōros a-t-il accompagné Alexandre à ce refuge? L'inscription, érigée en l'honneur de Hierôn, fils de Simos, citoyen de Cos, ἐπιτροπεύσας τῶν τέκνων ἡμῶν,<sup>37</sup> ne contredit pas cette hypothèse. Les titres auliques de l'un (Apollodōros) et de l'autre (Hierôn) sont bien différents: syngenès pour l'un, τῶν πρώτων φίλων pour l'autre.<sup>38</sup> De plus, le vocable ἐπιτροπεύσας n'a pas le même sens que τροφεύς ou τιθνός; il s'agit d'un *procurator*, veillant aux intérêts matériels et à la protection de la famille royale.<sup>39</sup>

De toute façon, si nous admettons la possibilité d'un simple cumul, cet épisode obligea Apollodōros à faire un choix: soit suivre son protégé et abandonner, au moins momentanément, ses fonctions d'épistratège et de πρὸς ταῖς ἀνακρίσεσι, soit se décider à l'inverse. Une chose est certaine: après cet épisode, il a continué ou

gouverneur du Diopolite Mikros, nous ne voyons pas pourquoi ne pas situer Apollodōros, gouverneur du même nome dans le SB V 8036, en 74/73 ou même en 45/44 (non 44/43) av. J.-C.; cf. L. MOOREN, *Aulic Titulature*, p. 12 n° 0135 (*Pros. Ptol.* I 321 et VIII Add.) et 0136 (*Pros. Ptol.* I 216 et VIII Add.); Id., *Hiérarchie de cour*, pp. 124-125.

Pour le reste nous maintenons notre restitution du SB V 8036.

<sup>37</sup> Une réflexion analogue chez L. MOOREN, *Hiérarchie de cour*, pp. 82-83 n. 1, dernier alinéa.

<sup>38</sup> OGIS I 141; *Pros. Ptol.* VI 14604.

<sup>39</sup> W. OTTO, s.v. Hieron 15, *RE* XIII 2 (1913), col. 1512-1513: "nicht den üblichen Erziehungsgouverneur der ptolemäischen Prinzen"; "der die τέκνα behütet, bevormundet hat". W. OTTO-H. BENTSON, o.c., sont moins précis:

repris réellement sa tâche d'éducateur du prince.

Il y a même plus: à en juger d'après l'inscription citée plus haut, il ne fait aucun doute qu'Apollodôros était épistratège de toute la chôra et que sa circonscription ne se limitait pas à la seule Thébaïde. Or, aux environs des années 131/124 av. J.-C. il faut probablement situer un autre personnage, dont le nom est mutilé, —mar(ch)os (?), et qui assumait, lui aussi, apparemment cette épistratégie.<sup>40</sup> Ou bien donc la fonction d'Apollodôros en tant qu'épistratège a pris fin de fait avant cette date, quoiqu'il ait continué à porter le titre honorifique de sa charge; ou bien elle n'a débuté qu'après la démission de —mar(ch)os; ou bien elle a été réitérée officiellement après son retour de Cos.<sup>41</sup>

Jadis nous avons accordé une préférence à la première hypothèse; Apollodôros n'aurait-il pas quitté de fait la fonction d'épistratège avant d'accéder au poste d'éducateur à la cour?

Quant à la tâche de πρὸς ταῖς ἀνακρίσεις,<sup>42</sup> elle semble être inférieure à l'épistratégie de la chôra à en juger d'après le titre aulique, accordé à cette fonction judiciaire,<sup>43</sup> mais supérieure à la stratégie du nome si l'on tient compte de certaines promotions.<sup>44</sup> On ne sait si elle a été assumée avant l'épistratégie ou si nous avons affaire à un cumul comme, par exemple, celui plus usuel de στρατηγὸς καὶ ἐν τῶν προσόδων.

De toute façon, il est exclu de présenter la carrière d'Apollodôros dans son ensemble comme un cas pur et simple de cumul.

\*

Quoiqu'il en soit, il y a un élément qui unit Apollodôros et Helenos: c'est indiscutablement la fonction de *tropheus* dans laquelle ils se sont succédé.

Existe-t-il encore d'autres rapports? À ce sujet il nous faut réexaminer une hypothèse formulée jadis par M. Hombert et Claire

"den gewesenen Erzieher und Betreuer ihrer Kinder" (p. 13 n. 1); "den gewesenen Betreuer der Euergeteskinden", "Erziehungsgouverneur der Kinder" (p. 57 n. 3).

<sup>40</sup> *Pros. Ptol.* I 199 et VIII Add.; L. MOOREN, *Aulic Titulature*, p. 87 n° 045; J.D. THOMAS, *o.c.*, pp. 97-98.

<sup>41</sup> Ce serait un cas unique dans l'histoire de l'épistratégie lagide.

<sup>42</sup> Sur cette fonction et la bibliographie, voir *P. Yale* I pp. 170-172; É. BERNARD, *Inscriptions du Fayoum* I, pp. 27-28; T.C. SKEAT, *P. Lond.* VII 2188, comm. 11. 89-90.

<sup>43</sup> Cf. L. MOOREN, *Hiérarchie de cour*, p. 83 n. 1.

<sup>44</sup> Cf. *P. Yale* I 57 intr., pp. 169-172.

Préaux il y a plus d'un demi-siècle, lors de la publication du *P. Brux.* E 7155, 7156A, B<sup>45</sup> et abandonnée par la suite: selon ces auteurs il y aurait eu une parenté étroite entre les deux personnages.

Rappelons d'abord que M. Hombert et Claire Préaux lisaient Ἐλένου τοῦ Ἀπολλ(οδώρ)ου. Par la suite, ils se sont exprimés plus prudemment. D'après eux, si le choix se limite à Apollodôros et Apollônios, il n'y a pas moyen de conclure.<sup>46</sup>

Après avoir recueilli ces informations des deux savants belges par l'intermédiaire de T.C. Skeat, T.B. Mitford résume: "only the first element of the patronymic therefore is established; but I would emphasise that, while neither Apollodoros nor Apollonios imposes itself, neither (and in particular the former) can be rejected with any confidence."<sup>47</sup>

Selon P.M. Fraser un "compendium" Ἀπολλ(οδώρ)ου serait plus attrayant qu' Ἀπολλ(ωνί)ου, mais il avance également une autre hypothèse: "on the other hand the expansion Ἀπολλ(οδότ)ου seems quite likely".<sup>48</sup>

Il y a encore l'affirmation très formelle mais sans commentaire de G. Hill: "For Apollodorus as the father's name Apollonius should be read, as Dr Bell informs me".<sup>49</sup>

Dans la dernière édition du texte complété (*P. Ash. gr.* 49 + *P. Brux.* E7155, 7156A, B = *SB* XIV 11410), J.W.B. Barns lit Ἐλένου τοῦ Ἀπολλ(ωνί)ου à la l. 5 et Θεοῦβαρίου τῆς Ἀπολλ(ωνί)ου à la l. 7. Citons son argumentation: "We agree with this on two grounds: (a) in our text, supplemented by the new fragments, the name Ἀπολλώνιον (spelt in full) in l. 18 is seen to belong also to one of the parties concerned in the agreement. In l. 14 above, however, where the same party is mentioned, there is a lacuna between the second λ of his name and the ω which will exactly fit the sign used above, and certainly no more. (b) A rather similar representation of the letters ΩΝΙ is seen in the name Ἀμμώνιος in the Greek subscription of P. Adler Dem. 2 (l. 13); elsewhere in that archive the same man's name is written more normal-

<sup>45</sup> *Chron. Ég.* 13 (1938), pp. 139-151 (= *SB* V 8035).

<sup>46</sup> Cf. *JHS* 79 (1959), p. 95 n. 8 où une lettre de Claire Préaux datant du 13 avril 1954 est citée partiellement et où figure ce passage: "La seule chose qui m'apparaisse certaine, c'est qu'aucune lecture ne paraît certaine". Cf. S.R.K. GLANVILLE-T.C. SKEAT, dans *JEA* 40 (1954), p. 57.

<sup>47</sup> Cf. *JHS* 79 (1959), p. 95.

<sup>48</sup> *Ibid.*, pp. 95-96 n. 9a.

<sup>49</sup> *A History of Cyprus, I. To the Conquest by Richard Lion Heart*, Cambridge 1940, p. 201 n. 1.

ly".<sup>50</sup> Ailleurs l'auteur précise: "The writing of this subscription (du *P. Adler dem.* 2) is somewhat cursive, and so it would be misleading to represent its writing ΩNI as a contraction; but in our document the contrast with the careful writing of the rest of the text justifies us in doing so".<sup>51</sup>

Enfin W. Clarysse, se basant sur une photo, affirme qu'il s'agit d'une ligature du Ω et du N, peut-être avec omission du I.

Il faudra donc s'en tenir à la leçon Ἀπολλωνίου et écarter la suggestion combien séduisante que l'éducation du prince Alexandre aurait été confiée d'abord au père Apollodôros, puis au fils Helenos.<sup>52</sup>

Nous nous abstenons ici de chercher un lien familial entre Helenos Cyrénéen, τροφεύς d'Alexandre, et Isidôros, fils de Helenos, Ἀντιοχεύς, parent et ἀρχεδέσποτος;<sup>53</sup> ce problème ne doit pas nous occuper en l'occurrence.

Volontiers nous soumettons ces quelques notices concernant la carrière de deux éducateurs de la cour lagide à l'esprit critique des deux éminents professeurs auxquels ce volume est dédié.

<sup>50</sup> Comm. 11. 5 sqq., p. 145.

<sup>51</sup> P. 145 n. 4.

<sup>52</sup> À moins que le scribe de l'acte SB XIV 11410 ait lui-même eu recours à deux reprises à une solution assez ambiguë pour cacher tant bien que mal ses hésitations en présence d'un nom propre abrégé ou pas trop lisible dans son modèle; mais une telle supposition émise *sans aucun fondement* et donc gratuite, ne pourrait que mettre en cause sa crédibilité.

Dans le préambule du même acte, le scribe n'a apparemment éprouvé aucune difficulté à déchiffrer dans son modèle les noms Τιμοδώρου (l. 8, l. 10) ou Θεοδώρου (l. 10).

<sup>53</sup> Cf. *Pros. Ptol.* VI 14674 avec la bibliographie sur les relations familiales.

## Polybius over het Agathoclesdrama

(Pol. XV. 25-36)

Herman VERDIN

Polybius' kritiek op andere geschiedschrijvers beslaat een aanzienlijk deel van wat van zijn werk is bewaard<sup>1</sup>. Dit geldt niet alleen voor de uitvoerige fragmenten van het 12<sup>e</sup> boek, die hoofdzakelijk een felle polemische aanval bevatten op zijn voorganger Timaeus; ook de andere boeken zijn gelardeerd met soms vrij scherp geformuleerde op- en aanmerkingen bij het werk van vroegere historici<sup>2</sup>. Het is vooral aan de hand van deze passages dat de moderne commentator Polybius' opvattingen over de geschiedschrijving, haar doelstellingen en methoden tracht te reconstrueren. Hierbij moet vanzelfsprekend rekening worden gehouden met het polemisch karakter van deze uitspraken<sup>3</sup>, die in sommige gevallen argumenten *ad hominem* zijn, of in het vuur van het betoog te extreem zijn geformuleerd. De toepassing van dit principe is echter niet altijd even gemakkelijk, vooral niet op die plaatsen waar we de identiteit van de beoogde auteurs niet kennen, omdat Polybius ze niet heeft onthuld of omdat de fragmentarische tekstoverlevering ze niet heeft bewaard. Als het gaat over bekende auteurs, zoals Theopompus, Fabius Pictor, Phylarchus, Timaeus, kan men bij de interpretatie van Polybius' tekst trachten het aandeel af te wegen van eventuele persoonlijke motieven die de methodologisch-historiografische kritiek doorkruisen. In het beste geval kan

<sup>1</sup> Zie o.m. F.W. WALBANK, *Polemic in Polybius*, in *Journal of Roman Studies* 52, 1962, p. 1-12 (= *Selected Papers*, Cambridge, 1985, p. 262-279); R. KOERNER, *Polybios als Kritiker früherer Historiker*, diss. Jena, 1957 (samenvatting in *Polybios*, ed. K. STIEWE-N. HOLZBERG [Wege der Forschung 347], Darmstadt, 1982, p. 347-331); G.A. LEHMANN, *Polybios und die ältere und zeitgenössische griechische Geschichtsschreibung: einige Bemerkungen*, in *Polybe. Entretiens de la Fondation Hardt* 20, Genève-Vandoeuvres, 1947, p. 147-205; K. MEISTER, *Historische Kritik bei Polybios* (Palingenesia 9), Wiesbaden, 1975.

<sup>2</sup> Tot de meest uitgewerkte passages behoren de kritiek op Phylarchus (zie vooral Pol. II. 56-63) en Zeno (Pol. XVI. 14-20).

<sup>3</sup> Theoretisch kan men zelfs, met K. MEISTER, *o.c.*, p. 1, noot 1, het onderscheid maken tussen kritische en polemische passages, waarin polemieken dan een vorm van kritiek is, gekenmerkt door emotie en ressentiment; in de praktijk vloeien beide vormen vaak ineen, zoals ook uit het vervolg zal blijken.



men de gegrondheid van Polybius' kritiek toetsen aan de bewaarde teksten van de auteur in kwestie. Maar waar Polybius de identiteit van zijn doelwit niet meedeelt, valt het vaak moeilijk de draagwijdte van zijn methodologische opmerkingen te preciseren. Eén van de belangrijke polemische passages waarvan de interpretatie wordt gehinderd door het anonieme karakter komt voor in de fragmenten van het 15<sup>e</sup> boek, waarin Polybius bij de *res Aegypti* vrij uitvoerig de dramatische ondergang verhaalt van Agathocles en zijn aanhang (XV. 25-36).

Deze Agathocles<sup>4</sup> had samen met Sosibius<sup>5</sup>, die een belangrijke rol had gespeeld in de vierde Syrische oorlog en in de onderhandelingen na de slag bij Raphia, tijdens de laatste regeringsjaren van Ptolemaeus IV Philopator zijn invloed aan het hof voortdurend uitgebreid. Na de vroegtijdige dood van de koning had het duo ook zijn zuster-echtgenote Arsinoë III gelijkwideerd en zich op grond van een testament van verdacht allooi (δισθήκη τινὸς πεπλομένην, Pol. XV. 25, 5) er op beroepen op te treden als ἐπίτροποι van de toen zesjarige troonopvolger Ptolemaeus V Epiphanes<sup>6</sup>.

Polybius' relaas over de verdere lotgevallen van Agathocles is slechts gedeeltelijk bewaard, nl. in een fragment uit de *Excerpta Constantiniana*, meer bepaald uit de verzameling de *insidiis* (Pol. XV. 25, 3-37) en in een uitvoeriger fragment uit de *Excerpta antiqua* (Pol. XV. 26-36)<sup>7</sup>. De feitelijke gegevens van Polybius' uiteenzetting kunnen zeer kort worden samengevat. De moord op

<sup>4</sup> Voor de gegevens zie *Prosopographia Ptolemaica* VI, nr. 14576.

<sup>5</sup> Zie *Pros. Ptol.*, nr. 14631; 17239, met de nota in *Pros. Ptol.* VIII, bij nr. 48.

<sup>6</sup> De datum van de bekendmaking van Philopators en Arsinoë's dood en de proclamatie van Epiphanes als nieuwe koning is een punt van felle discussie in de moderne literatuur. Oorzaak hiervan is het feit dat de primaire bronnen de troonsbestijging van Ptolemaeus V dateren tussen 12 maart en 8 september 204, terwijl Polybius deze feiten verhaalt in boek XV, waarin hij het 2e jaar van de 144e Olympiade behandelt (203-202 v. C.). Voor een overzicht van bronnen en de moderne interpretaties, zie o.m. E. WILL, *Histoire politique du monde hellénistique* II, Nancy, 1982, p. 110-112. De kwestie wordt uitvoerig besproken in de nog te verschijnen doctorale dissertatie van E. LANCERS, *De regeringsperiode van Ptolemaios V Epiphanes (204-180 v. C.). Bijdrage tot de politieke, institutionele en sociaal-economische geschiedenis van hellenistisch Egypte*, diss. Leuven, 1988, I, p. 68-85. Daar wordt o.i. overtuigend aangetoond dat in ieder geval de datering op grond van de primaire bronnen de voorkeur verdient en dat Polybius' datering in het jaar 203-202 op een vergissing berust.

<sup>7</sup> De vraag naar de juiste plaats van de fragmenten die we lezen als Pol. XV. 24a, 25, 1-2 en 26a laten we hier buiten beschouwing; zie bv. F.W. WALBANK, *A Historical Commentary on Polybius* II, Oxford, 1967, p. 480-481; 488.

de koningin drijft de reeds bestaande afkeer van soldaten en burgerbevolking tegen Agathocles tot een hoogtepunt. Deze tracht voorlopig zijn positie te beveiligen door een aantal vooraanstaande figuren die hem in de weg zouden kunnen staan te gelasten met "eervolle" diplomatieke of administratieve opdrachten in het buitenland. Maar onder leiding van Tlepolemus<sup>8</sup> krijgt het verzet spoedig vaste vorm. Het gedrag van Agathocles' familieleden, onder wie zijn zuster Agathocleia, één van Philopators minnaressen, en zijn moeder Oinathe, vuren de haat van de bevolking nog aan. De opgehitste menigte belegert Agathocles in het paleis, eist dat de jonge koning wordt uitgeleverd en vermoordt op gruwelijke wijze Agathocles, zijn familieleden en zijn aanhangers.

In een studie over Polybius' uiterst negatieve appreciatie van Ptolemaeus IV heeft Claire Préaux de hoofdstukken over de bloedige opruiming van Agathocles en zijn trawanten betiteld als "un des morceaux les plus féroces et les plus vivants de toute l'historiographie grecque"<sup>9</sup>. Dit geldt ondermeer voor het slot van zijn verhaal (Pol. XV. 33), dat we in vertaling laten volgen.

"Het bloedvergieten en moorden begon veeleer toevallig, als volgt. Eén van de dienaars en parasieten van Agathocles, Philo genaamd, kwam nog dronken in het stadion aan. Toen hij de opwinding van de massa zag, zegde hij tot de omstaanders dat, als Agathocles naar buiten kwam, zij zich dit gedrag later zouden berouwen, zoals vroeger al gebeurd was. Toen ze dit hoorden, begonnen ze hem uit te schelden, anderen hem weg te stoten en toen hij zich wilde verweren, trokken enkelen hem snel zijn mantel af, anderen hieven hun speren op, doorstaken hem en sleepten hem, nog levend, brutaal naar het midden van het stadion. De massa had nu bloed geproefd en wachtte vol spanning op de aankomst van de anderen. Niet lang daarna werd Agathocles als eerste geboeid voorgeleid; zodra hij aankwam, liepen enkelen op hem toe en staken hem dadelijk neer, — veeleer een daad van welwillendheid dan van vijandigheid: want daardoor ontliet hij zijn passende straf. Hierna werd Nikon aangevoerd en dan Agathocleia, naakt en samen met haar zusters, onmiddellijk gevolgd door andere familieleden. Tenslotte voerden ze Oinathe, die ze uit het Thesmo-phorum hadden gesleurd en die ze naakt op een paard hadden gezet, naar het stadion. Toen allen aan de massa waren overgeleverd, begonnen sommigen hen te bijten, anderen doorstaken hen of sloegen hen de ogen uit. Als iemand gevallen was,

<sup>8</sup> Pros. Ptol. I, nr. 50; VI, nr. 14634.

<sup>9</sup> Claire PRÉAUX, *Polybe et Ptolémée Philopator*, in *Chronique d'Égypte* 40, 1965, p. 364-375; citaat op p. 367.

rukten ze hem de ledematen uit, tot ze hen allen hadden verscheurd. Want het karakter van de bevolking van Egypte getuigt van een verschrikkelijke wreedheid. Op dat ogenblik hadden enkele jonge vrouwen, die samen met Arsinoë waren opgevoed, vernomen dat Philammon, die de leiding had gehad van de moord op de koningin, twee dagen tevoren uit Cyrene was aangekomen; ze stormden naar zijn huis, drongen met geweld binnen en sloegen Philammon met stenen en stokken dood; ze wurgden zijn zoon, die nog een kind was, en sleepten daarna de vrouw van Philammon naakt naar de grote laan en maakten haar af. Zo kwamen Agathocles en Agathocleia en al hun verwanten aan hun einde."

Ook in het voorafgaande relaas van de oplaaiende confrontatie tussen Agathocles en Tlepolemus en het uitbreken van de volkswoede heeft Polybius verscheidene kleinere scènes ingelast waarin kleurrijke en indrukwekkende details niet worden gespaard. Ook het opvallend grote aantal ongebruikelijke woorden toont overtuigend aan dat Polybius aan de vormgeving van dit verhaal een bijzondere aandacht heeft besteed<sup>10</sup>. Dit kan wellicht verwondering wekken bij een auteur die zelf van zijn werk heeft gezegd dat het een zekere strengheid (αὐστηρόν τι) bezit en zich alleen maar richt tot politiek geïnteresseerde lezers, niet tot diegenen die tuk zijn op verhaaltjes of een uitgesproken antiquarische belangstelling aan de dag leggen<sup>11</sup>.

Op het eerste gezicht wordt deze verwondering nog in de hand gewerkt door het feit dat Polybius op zijn verhaal van de gebeurtenissen in Alexandrië een vrij uitvoerige nabeschouwing laat volgen van methodologische aard, zoals doorgaans, in polemische vorm (Pol. XV. 34-36). Het belangrijkste gedeelte hiervan luidt als volgt: "(34) Ik ken wel de sensationele elementen en de kunstgrepen waarvan sommige auteurs die deze feiten hebben beschreven gebruik hebben gemaakt om hun lezers met verbluffing te slaan; ze maken hun buitenmaats verhaal belangrijker dan de samenhang van de feiten en het essentiële. Enkelen schrijven de gebeurtenissen toe

<sup>10</sup> Een gedetailleerde ontleding van Polybius' verhaal kan hier wegens de beperktheid van de beschikbare plaats niet worden gegeven. We hopen dit elders te kunnen doen. Merkwaardig is de vergelijking van Polybius' verhaal met wat een modern historicus over deze episode noteert: "Le conflit entre les deux personnages ne tarda pas à devenir aigu et Tlépolémos, exploitant l'impopularité d'Agathocle et sa propre popularité auprès des troupes, fomenta des troubles au cours desquels Agathocle fut assassiné" (zie E. WILL, *o.c.*, p. 108).

<sup>11</sup> Zie vooral Pol. IX. 1, waar de auteur het genre dat hij beoefent duidelijk van andere onderscheidt.

aan de Tyche en tonen haar onstandvastigheid en onontkoombaarheid; anderen geven een rationele verklaring aan het ongewone door te trachten oorzaken en geloofwaardige argumenten voor de gebeurtenissen voor te stellen. Mijn bedoeling was het echter niet de betrokken feiten op een dergelijke manier te behandelen, omdat Agathocles geen militaire moed of geen opvallende macht heeft laten blijken; hij heeft zich ook niet onderscheiden door de behendigheid van de hoveling of de ongewone intriges waarvan Sosibius en vele anderen hun leven lang hebben blijk gegeven door de ene koning na de andere te manipuleren. Het tegendeel is met deze man gebeurd. Door de ongeschiktheid van Philopator voor het koningschap verwierf hij immers een onverwachte positie; toen hij die bezat en na Philopators dood in een uiterst gunstige situatie kwam om zijn macht te bewaren, verloor hij, met zijn positie, ook zijn leven wegens zijn eigen lafheid en slapheid, doordat hij in korte tijd aan de verachting ten prooi viel.

(35) Daarom moet men geen buitenmaatse uiteenzetting wijden aan dergelijke mensen, zoals ik heb gezegd, maar wel aan Agathocles en Dionysius van Sicilië en aan sommige anderen die in beleidszaken een reputatie hebben verworven. Laatstgenoemde was uitgegaan van een volkse en nederige positie en Agathocles, zoals Timaeus spottend zegt, was pottenbakker geweest en had het wiel en de rook de rug toegekeerd en was als jonge man naar Syracuse gekomen. Vooreerst zijn beiden, op verschillende tijdstippen, tiran geworden van Syracuse, die toen de stad was met de hoogste standing en de grootste rijkdom; daarna werden ze erkend als koningen van geheel Sicilië en hadden ze ook delen van Italië in hun macht. Agathocles trachtte niet alleen Libië te onderwerpen, hij stierf ook op het hoogtepunt van zijn macht. Daarom zegt men dat Publius Scipio, die het eerst de Carthagers in een oorlog heeft overwonnen, toen men hem vroeg welke mannen hij beschouwde als de staatslieden die de grootste moed met inzicht verbonden, antwoordde: Agathocles en Dionysius van Sicilië. Het past dat men dergelijke mannen onder de aandacht van de lezers brengt en dat men ook in zekere mate wijst op de Tyche en de menselijke conditie en daar, in 't algemeen, een leerrijke beschouwing aan toevoegt; maar bij de figuren in kwestie past dit geenszins.

(36) Daarom hebben wij een sterk opgeklopt verhaal over Agathocles afgewezen, niet het minst ook omdat alle schokkende tribulaties alleen bij een eerste kennismaking onze aandacht verdienen; daarna is het verder lezen en zien ervan niet alleen nutteloos, maar gaan we ons aan de inwerkingskracht van dergelijke dingen veeleer ergeren. Er zijn immers twee doelstellingen, nut en genoeg, waarnaar diegenen zich moeten richten die door lectuur of schouwspel iets willen onderzoeken, en dit geldt vooral

voor het genre van de geschiedenis: de overtrokken behandeling van schokkende gebeurtenissen bereikt echter geen van beide doelstellingen. Wie zou er die abnormale peripetieën willen na volgen? En evenmin vindt toch iemand een blijvend genoegen in het aanschouwen of lezen van dingen die gebeuren tegen de natuur en de algemene opinie van de mensen in. Zeker, eerst zijn we er op uit deze dingen eens en voor altijd te zien en te horen, omdat we willen weten dat wat niet mogelijk blijkt, toch mogelijk is. Maar als we daarvan overtuigd zijn, vindt niemand er genoegen in te verwijlen bij dingen die tegen de natuur ingaan en men kan helemaal niet verlangen hiermee meermaals kennis te maken. Daarom moet het vertelde tot navolging aanzetten of genoegen verschaffen. De uitvoerige behandeling van wat daarbuiten valt hoort meer thuis in de tragedie dan in de geschiedenis. Maar wellicht moeten we begrip opbrengen voor auteurs die niet de aandacht vestigen op normale feiten of op wat in het algemeen in de wereld gebeurt. Want ze menen dat die gebeurtenissen het belangrijkste en het bewonderenswaardigste zijn die ze zelf toevallig hebben meeleefd of die hun aandacht hebben getrokken toen ze die van anderen vernamen. Daarom merken ze niet dat ze een ongepast uitvoerige uiteenzetting besteden aan dingen die niet nieuw zijn omdat ze vroeger al door anderen werden gezegd en die ons geen nut of genoegen bezorgen. Wat dit onderwerp betreft, zullen we het hierbij laten."

Zoals hierboven reeds aangestipt, geeft Polybius in deze tekst geen enkele inlichting over de identiteit van de auteurs tegen wie zijn kritiek is gericht. We tasten trouwens helemaal in het duister wat zijn bronnen betreft voor de beschrijving van deze episode uit de Ptolemaeïsche geschiedenis. Eén van de mogelijkheden is Ptolemaeus, zoon van Agesarchus<sup>12</sup>, afkomstig van Megalopolis (*FGrHist* 161), die volgens de gegevens van o.m. Athenaeus de auteur was van *Περὶ τὸν Φιλοπάτορα Ἱστορίαι* in verscheidene boeken<sup>13</sup>. Polybius vermeldt dit personage tweemaal, maar uitsluitend wegens zijn politieke activiteiten, niet als geschiedschrijver. Hij behoorde tot de belangrijke figuren die door Agathocles na de dood van Philopator uit Alexandrië werden verwijderd door hem een gezantschap op te dragen naar Rome. Polybius is zeer expliciet wat de bedoeling van Agathocles aangaat; deze was van mening dat Ptolemaeus, op doorreis naar Rome, wel in Griekenland bij vrienden en verwanten zou blijven (*Pol.* XV. 25, 14). Later, tijdens

<sup>12</sup> Zie voor bronnen en literatuur *Pros. Ptol.* VI, nr. 15068 en 16944.

<sup>13</sup> Athenaeus XIII, 577 f (= *FGrHist.* 161 F 4).

de regering van Epiphanes, wordt nogmaals melding gemaakt van Ptolemaeus, nu als opvolger van Polycrates als gouverneur van Cyprus. Polybius noemt hem als één van de figuren uit het Ptolemaeïsch milieu die door hun machtspositie moreel ten onder gingen, – een dikwijls herhaald motief in de *Historiën*<sup>14</sup>.

De basis waarop men kan steunen om Ptolemaeus' werk als Polybius' bron te beschouwen is uitermate smal<sup>15</sup>. De inhoud blijft volledig in het duister. Dat de *Geschiedenis van Philopator* een groot deel schandaalhistories zou bevat hebben, mag men uit de enkele verwijzingen bij Athenaeus niet opmaken. Niets in de bewaarde "fragmenten" bewijst overigens dat Ptolemaeus een uitvoerig relaas zou hebben gegeven over de val van Agathocles. En – wat ons niet minder belangrijk lijkt – uit Polybius' tekst weten we dat Ptolemaeus op het ogenblik van deze feiten niet in Alexandrië verbleef en dus door Polybius zeker niet als bevoorrecht ooggetuige kan zijn geconsulteerd.

Indien de identiteit van de geïmiteerde auteurs niet meer te achterhalen is, weten we toch met zekerheid dat de lotgevallen van Agathocles door verscheidene auteurs werden behandeld, aangezien Polybius het in zijn kritiek eerst heeft over ἔνιοι en dan hierbij nog een onderscheid maakt tussen τινὲς μὲν... en οἱ δὲ ... (Pol. XV. 34, 1-2). Dit feit alleen reeds verklaart ten dele de relatieve uitvoerigheid van de kritische nabeschouwingen die Polybius aan zijn eigen verhaal heeft toegevoegd.

De inhoud zelf van deze nabeschouwingen, die tevens de verantwoording bevatten van Polybius' eigen werkwijze, roept wel enkele vragen op<sup>16</sup>. Deze hebben vooral betrekking op de consequentie waarmee Polybius zijn eigen methodologische principes toepast en op de coherentie van zijn kritische uiteenzetting<sup>17</sup>.

<sup>14</sup> Zie bv. de merkwaardige uitspraak van Polybius over Polycrates, Ptolemaeus' voorganger als gouverneur van Cyprus, in V. 64: Polycrates zou grote diensten bewezen hebben tijdens de 4e Syrische oorlog, toen hij, evenals Andromachus van Aspendus, nog maar pas uit Griekenland was aangekomen en nog over zijn Griekse krachtadigheid beschikte (συνήθεις δὲ ἀκμὴν ὄντες ταῖς Ἑλληνικαῖς ὁρμαῖς καὶ ταῖς ἐκάστων ἐπινοίαις).

<sup>15</sup> Zie ook de mening van F.W. WALBANK: Polybius' gebruik van Ptolemaeus' geschrift is mogelijk, maar "beyond proof", *Commentary* II, p. 480.

<sup>16</sup> Voor belangrijke besprekingen van de passus in zijn geheel, zie vooral F.W. WALBANK, *Commentary* II, p. 493-494 en K. SACKS, *Polybius on the Writing of History* (University of California Publications in Classical Studies 24), Berkeley, 1981, p. 210-217.

<sup>17</sup> Zo noemt WALBANK Polybius' betoog "not very satisfactory", *o.c.*, p. 493.

Voor een goed begrip van deze tekst, moeten we er in de eerste plaats rekening mee houden dat Polybius' nabeschouwing bestaat uit drie onderdelen, elk met een eigen karakter. Deze geleiding wordt in de tekst klaar aangegeven: 34, 1, ἐγὼ δ' οὐκ ἄγνοω ...; 35, 1, Διόπερ ...; 36, 1, Διὰ δὲ τοῦτο τὰς αἰτίας... Na de duidelijke afsluiting van het verhaal (τὸ μὲν περὶ τὸν Ἀγαθοκλέα... τοιοῦτον ἔσχε τὸ τέλος, 33, 13) gaat Polybius, die zich tot dan toe als vertellende instantie op de achtergrond heeft gehouden, met een resoluut ἐγὼ δ' οὐκ ἄγνοω (34, 1) over tot het eerste deel van zijn theoretisch exposé. Hierin neemt hij, evenwel zonder scherpe uitvallen, stelling tegen sommige auteurs die het Agathoclesdrama hebben behandeld. Opvallend in deze kritiek is dat Polybius deze auteurs geen afwijkingen van de historische waarheid aanwrijft, wat hij elders in dergelijke uiteenzettingen wel doet<sup>18</sup>. Hij constateert weliswaar dat deze auteurs sensationele elementen en opsmukkende details hebben aangewend om de lezer te verbluffen, maar de kern van de kritiek bestaat in het verwijt dat hun behandelingswijze niet aangepast is aan het onderwerp. Deze onaangepastheid vertoont verschillende aspecten. Het verhaal is buiten verhouding uitgewerkt, waardoor de essentie, het verband tussen de feiten onvoldoende tot uiting komt (34, 1). Sommigen schrijven het hele gebeuren toe aan de Tyche, anderen trachten ook het onwaarschijnlijke redelijk te verklaren (34, 2). Polybius zelf heeft in de loop van zijn relaas meermaals sommige peripetieën voorgesteld als onwaarschijnlijk of als toevallige spelingen van het lot<sup>19</sup>, maar andere als het logische uitvloeisel van het karakter van individuen en de aard van de massa<sup>20</sup>, waaruit duidelijk wordt dat zijn kritiek gericht is tegen de eenzijdigheid waarvan sommige auteurs blijk geven. Tenslotte is er de wanverhouding tussen de minderwaardige figuur die Agathocles was en het breed uitgewerkte verhaal van sommige auteurs (34, 3-6).

Dit laatste punt krijgt de grootste aandacht en vormt ook de overgang naar het tweede deel van de nabeschouwing, waarin Polybius betoogt dat in tegenstelling tot Agathocles van Alexandrië

<sup>18</sup> Vooral interessant als vergelijkingspunt is zijn kritiek op Phylarchus II, 56. Op dit punt wordt in de commentaren niet gewezen. Polybius beschikte klaarblijkelijk niet over de mogelijkheden om het meegedeelde feitenmateriaal te controleren. Dit houdt natuurlijk verband met het onoplosbare bronnenprobleem.

<sup>19</sup> Het beste voorbeeld is het relaas van de lotgevallen van Moiragenes in 27, 6-28.

<sup>20</sup> Hierbij kan gewezen worden op de ambitie van Tlepolemus (25, 26-28), de besluiteloosheid en lafheid van Agathocles (27, 4), de aard van de bevolking van Alexandrië (30, 10 en 33, 10).

andere figuren als de Siciliërs Agathocles en Dionysius wel degelijk het voorwerp kunnen uitmaken van een breedvoerig exposé (τὸν ἐπιμετροῦντα λόγον, 35, 1). De keuze van de voorbeelden werd klaarblijkelijk ingegeven door de homonymie tussen de twee Agathocles-figuren, waaraan dan om het argument meer gewicht te geven de tiran Dionysius werd toegevoegd. Geheel willekeurig is de keuze echter niet, gezien de verwijzing naar de uitspraak van P. Scipio die op een vraag bij welke staatslieden hij de beste combinatie van moed en inzicht aantrof de twee Siciliërs had betiteld als οὐν νῶ τολμηροτάτους (35, 6).

Deze beschouwing van Polybius kan op het eerste gezicht de indruk wekken een uitweiding te zijn die van een rechtlijnige argumentatie afwijkt<sup>21</sup>. Toch bevat ze een aantal elementen die de in het eerste deel geformuleerde kritiek op de andere auteurs kunnen verhelderen. De qualificatie van de Siciliërs als προγμωτικώτατοι (35, 6) wijst op de eigenschappen die volgens Polybius vereist zijn om uitvoerig in te gaan op de lotgevallen van historische personages: alleen zij hebben recht op een belangrijke plaats in het historisch genre dat hij beoefent en dat gericht is op de πράξεις τῶν ἐθνῶν καὶ πόλεων καὶ δυναστῶν (Pol. IX. 1, 4). Hiermee eng verbonden is de overweging dat het bij de behandeling van dergelijke staatslieden verantwoord is de lezer te wijzen op de tussenkomst van de Tyche in de menselijke aangelegenheden en een instructief exposé (τὸν ἐπεκδιόσκοντα λόγον, 35, 7) aan het verhaal toe te voegen. Door de herhaling dat dit alles helemaal niet past bij de hofintrigant Agathocles onderstreept Polybius de gedachte van de wanverhouding die in het eerste deel een centrale plaats bekleedde: οὐδοσιῶς ὀρμῶζει wordt nadrukkelijk op het einde van de afsluitende zin geplaatst.

Voor een juist begrip van het derde en laatste deel van de nabeschuiving is het nodig er rekening mee te houden dat Polybius de discussie hier optilt naar een algemener niveau, wat niet altijd voldoende werd onderstreept. De eerste zin stelt deze verschuiving van de aandacht nochtans zeer expliciet in het licht: Polybius heeft een te sterk uitgewerkt verhaal (τὸν μετ' αὐξήσεως λόγον, 36, 1) over Agathocles afgewezen<sup>22</sup> om de tevoren vermelde

<sup>21</sup> F.W. WALBANK, *Commentary* II, p. 493: "Digression".

<sup>22</sup> De vertalingen van W.R. PATON: "I refrained from..." (*Polybius. The Histories*, vol. IV, Loeb Classical Library, Londen-Cambridge, Mass., 1925, p. 555), H. DREXLER: "... haben wir vermieden" (*Polybios. Geschichte* II, Bibliothek der alten Welt, Zürich-Stuttgart, 1963, p. 895) en D. ROUSSEL: "nous nous sommes abstenus" (*Polybe. Histoire*, Bibliothèque de la Pléiade, Parijs, 1970, p. 798) geven de kracht van de door Polybius gebruikte term ἄποδοκιμάσαμεν onvoldoende weer.



redenen, maar ook omdat hij bezwaren heeft tegen de behandeling van sensatie verwekkende voorvallen in het algemeen (πάσας τὰς ἐκπληκτικὰς περιπετείας). De rest van de nabeschouwing is dus niet langer rechtstreeks gericht tegen de auteurs die de Agathocles-affaire hebben beschreven, maar formuleert algemene beschouwingen over de sensatiegeschiedenis<sup>23</sup>.

Gezien het algemeen karakter van de passus kan het dan ook geen verwondering wekken dat de kern van Polybius' reflecties verband houdt met twee centrale thema's van zijn historiografische opvattingen, die overigens nauw met elkaar zijn verbonden, nl. nut en genoeg als doelstellingen van historische werken, aan de ene kant, en anderzijds de prioriteit van de door hem geïntroduceerde universele geschiedschrijving. Vanuit deze premissen komt Polybius tot een gereserveerde houding tegenover het verwerken van sensationele episoden in een geschiedwerk, niet echter tot een verwerping hiervan *in se*<sup>24</sup>. Het gebruikte vocabulaire toont dit met alle duidelijkheid aan. De auteur richt zich tegen de αὔρησις (36, 1), tegen ὁ πλεονοισμὸς ὑπὲρ τῶν ἐκπληκτικῶν συμπτωμάτων (36, 3; zie de herhaling πλεονοισμός in 36, 7). Wat hij afkeurt is het verwijlen bij dergelijke gegevens, zoals blijkt uit de termen ἐχρὼνίζων en πλεονόαις ἐγκυρεῖν (36, 6). Aan de andere kant geeft hij uitdrukkelijk toe dat een eerste kennismaking met dergelijke verbluffende feiten de aandacht van de lezer kan wekken (μίαν ἔχειν φροντισίαν τὴν πρώτην ἀξίαν ἐπιστάσεως, 36, 2). Meer nog, we kunnen er iets uit leren, nl. dat het onwaarschijnlijke, het onmogelijk gewaande toch mogelijk is (36, 5), – een gedachte waarvan ons in de antieke historiografische literatuur geen evenwaardig parallel is bekend<sup>25</sup>. Dat Polybius hier

<sup>23</sup> K. SACKS, *o.c.*, p. 212, noemt dit hoofdstuk "probably the longest extant historical discussion of *tragic* history" (onze cursivering). We geven er de voorkeur aan deze term niet te gebruiken, omdat die de indruk wekt dat er een "tragische geschiedschrijving" als een welomlijnd genre zou hebben bestaan. Zoals bekend heeft F.W. WALBANK hierover op overtuigende gronden zijn twijfel geuit, zie *History and Tragedy*, in *Historia* 9, 1960, p. 216-234 en *Polybius* (Sather Classical Lectures 42), Berkeley, 1970, p. 34-38. Goede overzichten van het probleem o.m. bij K. MEISTER, *o.c.*, p. 109-126 en K. SACKS, *o.c.*, p. 144-170.

<sup>24</sup> In deze zin ook K. SACKS, *o.c.*, p. 213, tegen o.a. S. MOHM, *Untersuchungen zu den historiographischen Anschauungen des Polybios*, diss. Saarbrücken, 1977, p. 159, wiens uitspraak "zum einen muss die Darstellung frei sein von wider-natürlichen, widersinnigen, allgemeiner menschlicher Vorstellung widersprechenden Unglücksfällen" (met verwijzing naar XV, 36) zeker te radikaal geformuleerd is.

<sup>25</sup> Ze wordt, eigenaardig genoeg, volledig genegeerd in de hierboven geciteerde besprekingen van WALBANK en SACKS.

zo sterk het accent legt op het mogelijk *overdrijven* van de sensationele elementen, kan zijn verklaring vinden in het feit dat in de Hellenistische periode het aandeel van het wonderbare in de literatuur zo groot was geworden, zoals o.m. blijkt uit de omvang van de paradoxografische literatuur<sup>26</sup>. Het argument waarmee hij dergelijke overdrijving bekampt is echter niet het gevaar dat de grenzen tussen fictie en realiteit zouden vervagen, zoals dit in de paradoxografische literatuur bestond, maar de onaangepastheid aan de doelstellingen van de geschiedenis. In plaats van genoeg bezorgen zulke uiteenzettingen verveling (μετὰ τινος ὀχλήσεως, 36, 1) en niemand wordt tot navolging van soortgelijke gebeurtenissen aangezet (zie de herhaling van ζηλοῦν en ζηλωτός, 36, 4 en 7), waardoor precies het nut van de geschiedenis vervalst.

Het tweede belangrijk thema dat Polybius in dit algemene deel van zijn nabeschouwing aansnijdt, is de prioriteit die toekomt aan de universele geschiedenis<sup>27</sup>. Hoewel dit de indruk wekt af te wijken van de tot nu toe gevolgde gedachtengang, is het verband duidelijk. Sommige auteurs laten na de aandacht van hun lezers te richten op het wereldgebeuren (τὰ καθόλου κατὰ τῆς οἰκουμένης πρόγμωτα, 36, 8), omdat ze het belang van gebeurtenissen die ze toevallig hebben bijgewoond (παράτυχόντες, 36, 9) of van anderen hebben vernomen overschatten. Hierin schuilt geen tegenspraak met Polybius' accentueren van de persoonlijke ervaring of het onderwerpen van ooggetuigen als de meest waardevolle vormen van documentatie<sup>28</sup>. Deze technieken staan tenslotte in dienst van de universele en pragmatische geschiedenis: alleen deze vorm van geschiedschrijving confronteert de lezer met iets waarlijk nieuws (καινῶν, 36, 10).

De kritische nabeschouwingen van Polybius vormen dus geen samenraapsel van polemische opmerkingen, maar een coherent geheel, althans indien men er rekening mee houdt dat sommige delen rechtstreeks zijn gericht tegen auteurs die het Agathoclesdrama hebben beschreven, andere echter van meer algemene aard zijn. Toch blijft de vraag of zijn verhaal over de ondergang van Agathocles volledig past in het geëxposeerde geschiedenisconcept. Om hierop een adaequaat antwoord te kunnen geven mag men de aandacht o.i. niet uitsluitend concentreren op het feit dat dit verhaal niet vrij is van sensationele elementen; zoals hierboven

<sup>26</sup> Zie hierover o.m. E. GABBA, *True History and False History in Classical Antiquity*, in *Journal of Roman Studies* 71, 1981, p. 50-62.

<sup>27</sup> Zie over het concept P. PÉDECH, *La méthode historique de Polybe*, Parijs, 1964, p. 496-514.

<sup>28</sup> Zo ook K. SACKS, *o.c.*, p. 216.

aangestipt is Polybius' afwijzing hiervan immers niet radicaal en lijkt hij er van overtuigd dat hij maat heeft weten te houden. Belangrijker lijkt ons uit te maken waarom de auteur zich niet heeft beperkt tot een beknopte constatering van de feiten, maar integendeel dit gebeuren vrij omstandig heeft beschreven. Polybius heeft zich hierover niet expliciet uitgesproken, maar de wijze zelf waarop het verhaal werd uitgewerkt geeft een aantal klare aanduidingen.

De opbouw van de passage toont nl. aan waar Polybius' aandachtspunten lagen. Hij wil het gebeuren voorstellen als een confrontatie tussen verschillende antagonististen: Agathocles versus de massa, en, binnen de "paleisgroep" meerdere ambitieuze figuren tegenover elkaar. Gevoelens, passies, extreme gedragingen worden scherp in het licht gesteld, terwijl andere aspecten nauwelijks de aandacht krijgen. Zo blijven bijv. institutionele en topografische gegevens vaak onduidelijk. Over de verschillende legereenheden die in het gebeuren een rol hebben gespeeld en over hun samenstelling blijft Polybius uitermate vaag<sup>29</sup>. De positie van sommige individuen als Philammon, die Λιβύρχης τῶν κατὰ Κυρήνην τόπων (25, 12) wordt genoemd, is niet klaar<sup>30</sup>. Tussen burgerbevolking en militairen (τὰ στρατιωτικὰ καὶ τὰ πολιτικά) wordt nauwelijks een onderscheid gemaakt zodat niet kan worden uitgemaakt wie in de onderscheiden gevallen worden bedoeld met de herhaaldelijk gebruikte termen οἱ πολλοί, ὁ ὄχλος, οἱ ὄχλοι, τὸ πλῆθος, τὰ πλῆθη<sup>31</sup>. Evenmin krijgt de lezer een inzicht in de sociale en economische omstandigheden waarin het Agathoclesdrama zich afspeelt.

Wat Polybius in deze episode interesseerde was het beeld van een milieu waarin de strijd om de macht tussen individuen en vijandige groepen snel wisselend sukses en ondergang bepalen<sup>32</sup>. Van dit systeem heeft hij geen theoretische analyse gegeven, maar de essentie ervan verwerkt in een evocatief verhaal. Zo heeft hij zijn in de politiek geïnteresseerde lezers een inzicht bijgebracht in een fenomeen dat in de καθόλου κατὰ τῆς οἰκουμένης πράγματα, waarvan hij de geschiedenis schreef, een belangrijke, maar in zijn ogen nefaste rol had gespeeld.

<sup>29</sup> Zo bijv. over de herhaaldelijk genoemde Μακεδόνες, zie F.W. WALBANK, *Commentary* II, p. 488, ad 26, 1.

<sup>30</sup> F.W. WALBANK, *o.c.*, p. 483-484.

<sup>31</sup> Zie de opsomming van de talrijke plaatsen waar deze termen voorkomen bij F.W. WALBANK, *o.c.*, p. 490, ad 29, 4.

<sup>32</sup> Dit model wordt uitstekend beschreven en ontleed door L. MOOREN, *The Ptolemaic Court System*, in *Chronique d'Egypte* 60, 1985, p. 214-221.

## Zur Überlieferung der Vita Athanasii praemetaphrastica (BHG Nr.185)

Friedhelm WINKELMANN

Die älteste der uns erhaltenen hagiographischen griechischen Viten des Athanasios, Bischofs von Alexandria, ist bislang nur unzureichend ediert, am besten von den Maurinern J. Polin und B. de Montfaucon (Paris 1698). Eine verbesserte Ausgabe, die 1777 in Padua erschien, hatte Migne abgedruckt<sup>1</sup>. Leider war der Text fälschlich mit der Überschrift "Vita ex Metaphraste" versehen, was nicht gerade das Interesse für ihn anregte.

Erst im Jahr 1912 wurde dieser Vita eine genaue Untersuchung zuteil. Bruno Beck prüfte ihre Quellengrundlage mit dem Ergebnis: "Die Vita kompiliert ein Leben des Athanasius hauptsächlich aus Socrates und Rufinus, letzteren hat er wahrscheinlich in griechischer Übersetzung vor sich"<sup>2</sup>. Beck kannte das Syntagma des Gelasios von Kyzikos noch nicht, da es erst 1918 ediert wurde<sup>3</sup>. Peter Heseler und Felix Scheidweiler brachten dann weitere Klarheit in die Quellenabhängigkeiten, da sie richtig erkannten, daß diese Vita im Rahmen der Rekonstruktion der verlorenen Kirchengeschichte des Gelasios von Kaisareia eine Rolle spielen könne<sup>4</sup>. Der Hagiograph habe dieses verlorene Kirchengeschichtswerk und die zweite Auflage der Kirchengeschichte des Sokrates kontaminiert. Eine genauere Quellenübersicht habe ich vor einigen Jahren gegeben<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> PG 25, CCXXIII - CCXLVI. Über frühere Editionen informiert MIGNE in den Vorworten zum Band.

<sup>2</sup> B. BECK, *Die griechischen Lebensbeschreibungen des Athanasius auf ihr gegenseitiges Verhältnis und ihre Quellen untersucht*, Phil. Diss. Jena 1912, S. 78.

<sup>3</sup> *Kirchengeschichte des Gelasios von Kyzikos*, ed. G. LOESCHCKE und M. HEINEMANN, Leipzig 1918 (GCS 28).

<sup>4</sup> F. SCHEIDWEILER, *Zeitschr. f. die neutestamentl. Wiss.* 50 (1959) 91 ff. und *Byzant. Zeitschr.* 51 (1958) 87 ff.

<sup>5</sup> *Untersuchungen zur Kirchengeschichte des Gelasios von Kaisareia*, Berlin 1966 (Sitzungsber. d. Deutschen Akad. d. Wiss. zu Berlin, Klasse f. Sprachen, Lit. u. Kunst 1965, Nr. 3), S. 49 Anm. 1 und S. 121-123, wobei S. 123 nur die Rufinusparallelen genannt sind, da die Sokratesparallelen aus Becks Arbeit zu entnehmen sind.

Wenig Beachtung dagegen fand die Vita als Quelle für das Athanasiosbild. Als ein Beispiel für das weit verbreitete Urteil bis zur Mitte unseres Jahrhunderts sei nur der Satz von Otto Bardenhewer zitiert: "Späteren Datums und für historische Zwecke völlig unbrauchbar..."<sup>6</sup>. Heute wird eine angemessenere Haltung eingenommen. Es sei auf die ausgewogene Untersuchung von M. Tetz hingewiesen<sup>7</sup>. Für den Historiker ist die Vita interessant, weil sie ein Zeuge des byzantinischen Athanasios- und darüber hinaus Ägyptenbildes ist.

Aus Raumgründen ist hier eine Begrenzung auf Prolegomena zu einer Edition nötig und zwar eine Konzentration auf die Überlieferung des Textes.

Sechzehn Handschriften, die diese Vita enthalten, sind mir bekannt, die ich im folgenden nach der zeitlichen Ordnung zitiere. Dabei neige ich dazu, die von Ehrhard vorgeschlagenen Datierungen vorzuziehen<sup>8</sup>:

In die Übergangszeit vom 9. zum 10. Jh. gehören wohl drei Zeugen:

Cod. Monac. gr. 366, membr., fol. 4-25b, Datierung Ende des 9. Jh. (Ehrhard I 620: "den ich auf Grund wiederholter Prüfung unbedenklich in das Ende des 9. Jahrhunderts datiere"), 10. Jh. (C. Van de Vorst - H. Delehay, *Catalogus codicum hagiograph. graec. Germaniae* ..., Brüssel 1913, 123-126), 11. Jh. (I. Hardt, *Catalogus cod. man. graec. Bibl. Reg. Bau.*, 4, München 1812, 76-87).

Cod. Athon. Vatop. 84 (79), membr., fol. 12bII-14aI bieten nur den Anfang der Vita (bis Migne PG 25, CCXXV c11 ἐκποδῶν γινομένου), Datierung Ende 9. oder 10. Jh. (Ehrhard I 358 Anm. 1: "Bei einer zweimaligen Durchsicht gewann ich den bestimmten Eindruck, daß das späte 9. Jahrhundert nicht auszuschließen ist"), 10. Jh. (A. Papadopoulos-Kerameus, *Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας*, 5, Petersburg 1898, 1).

Cod. Athon. Kutlumu. 38, membr., fol. 152bI-170a. Datierung 9.-10. Jh. (Ehrhard III 734), 10. Jh. (Sp. P. Lambros, *Catalogue of the Greek Manuscripts on Mount Athos*, 1, Cambridge 1895, 278). Eberhard III 734 Anm. 1: "Von verschiedenen aber gleichaltrigen Händen geschrieben, von denen jede ihren eigenen Schriftduktus

<sup>6</sup> O. BARDENHEWER, *Geschichte der altkirchlichen Literatur*, 3, Freiburg i. B., 1912, S. 48 Anm. 1.

<sup>7</sup> M. TETZ, *Zur Biographie des Athanasius von Alexandrien*, Zeitschr. f. Kirchengeschichte 40 (1979) 304-338.

<sup>8</sup> A. EHRHARD, *Überlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche ... Erster Teil: Die Überlieferung*, Leipzig 1936/1952 (TU 50-52). Oben als Ehrhard zitiert.

und ihre besondere Ornamentstechnik aufweist. Einige schreiben in der ältesten Minuskel, andere scheinen jünger zu sein, werden aber durch den Zusammenhang mit jenen als gleichaltrig erwiesen. Paläographisch ist die Handschrift sehr lehrreich".

Der größere Teil der Handschriften wurde im 10. oder 10.-11. Jahrhundert geschrieben:

Cod. Marc. gr. 583, membr., fol. 209b-228a, 10. Jh. (Ehrhard I 534 vor allem Anm. 1; Ehrhard, Byz. Zeitschr. 30, 1929/30, 305-316).

Cod. Paris. gr. 513, membr., fol. 311bII-334bI, 10. Jh. (F. Halkin, Manuscripts grecs de Paris, Brüssel 1968, 225 und Ehrhard I 540 Anm. 2).

Cod. Paris. Coisl. gr. 368, membr., fol. 175b-200b, 10. Jh. (Halkin, a.O. 278).

Cod. Vatic. gr. 826, membr., fol. 172a-187, 10. Jh. (R. Devreesse, Codices Vaticani Graeci, 3, Bibl. Vat. 1950, 363 f.).

Cod. Athon. Kutlum. 37, membr., fol. 228aII-247aII. Datierung 10. Jh. (Ehrhard I 532 Anm. 3), 11. Jh. (Lambros, a.O. 1, 277).

Cod. Messan. Salv. gr. 42, membr., fol. 60bI-64bII. 119aI-142bII, Datierung 10.-11. Jh. (Ehrhard I 539 Anm. 2), 12. Jh. (A. Mancini, Codices graeci Monasterii Messan. S. Saluat., Messina 1907, 86 f. und F. Halkin, Anal. Boll. 69, 1951, 238 ff.).

Cod. Vatic. gr. 2033, membr., fol. 2-29b, Datierung 10.-11. Jh. (Ehrhard I 630 Anm. 4: Die "paläographischen Einzelheiten sprechen eher für das 10. als für das 11. Jahrhundert"), 11. Jh. (Bollandiani, Catalogus cod. hag. graec. Bibl. Vat., Brüssel 1899, 184-186).

In die Zeit vom 11. Jh. an gehören:

Cod. Vatic. gr. Palat. 27, membr., fol. 1b-16b, 11. Jh. (Catal. hag. Vatic. 207-210; Ehrhard I 623 Anm. 3: "Wohl aus dem Anfang des 11. Jahrhunderts").

Cod. Athon. Lawra Γ 87 (327), membr., fol. 58aI-69bI, 11. Jh. (Sp. Lauriot - S. Eustratiades, Catalogue of the Greek Man. in the Library of the Laura ..., Cambridge 1925, 44 f.).

Cod. Paris. gr. 1534, membr., fol. 169aII-192aII. Datierung 11. Jh. (Ehrhard I 399 Anm. 1: "11. Jahrhundert, für das die Gesamtheit der paläographischen Kriterien spricht"), 11.-12. Jh. (Halkin, Man. grecs, 200 f.), 12. Jh. (H. Omont, Inventaire sommaire des man. gr. de la Bibl. Nat., 2, Paris 1888, 82).

Cod. Berolin. 220 (Phill. 1623), membr., fol. 1-31b, 12. Jh. (Catal. hag. Germ., 158 f.; W. Studemund - L. Cohn, Verz. der griech. Handschriften, 1, Berlin 1890, 96 f.).

Cod. Hieros. Sab. gr. 219, membr., fol. 130b-148, als 14. von 21 Texten, 12. Jh., von vier Händen geschrieben (Ehrhard III 801 Anm. 1; A. I. Papadopoulos-Kerameus, Hierosolym. Bibl., 2, St. Petersburg

1893, 327-338). Diese Handschrift habe ich als einzige bislang nicht einsehen können.

Cod. Taurin. 116 (B III 31), chart., 15. - 16. Jh. (Ehrhard III 199), 16. Jh. (J. Pasini u.a., Codices man. Bibl. Reg. Taur., Turin 1749, 218-222).

Noch einmal in einem kurzen Überblick:

9. Jh.	Monac. 366
	<hr/>
	Vatop. 84; Kutl. 38
10. Jh.	Marc. 583; Paris. 513; Coisl. 368; Vatic. 826
	Kutl. 37
	<hr/>
	Messan. 42; Vatic. 2033
	Palat. 27
11. Jh.	Lawra 327
	<hr/>
	Paris. 1534
12. Jh.	Berol. 220; Hieros. Sab. 219
	<hr/>
13. Jh.	
	<hr/>
14. Jh.	
	<hr/>
15. Jh.	
	Taurin. 116
16. Jh.	
	<hr/>

Im Novum Auctarium Bibliothecae Hagiographicae Graecae, (Brüssel 1984, Subsidia hag. 65), vermerkte François Halkin für Vita BHG 185 zwei Textschlüsse. Es handelt sich jedoch um zwei erheblich voneinander abweichende Textformen. Die eine wird von fast allen Handschriften überliefert, die andere von den Codd. Coisl. 368 und Lawra 327. Die vom Coisl. tradierte Form ist wesentlich besser als die der Athoshandschrift. Diese hat sehr viele Schreib- und Flüchtigkeitsfehler. Die von den beiden Handschriften gebotene Textform hat im ersten Teil der Vita viele Auslassungen und in einzelnen Passagen völlig abweichenden Text. Von Migne PG 25, CCXXXIII D14 an sind überhaupt nur noch einzelne Anklänge an die Textform der übrigen Handschriften festzustellen, und die Passage p. CCXXXIII-CCXL wird vollständig ausgelassen. Es scheint so, daß die ursprüngliche Vorlage dieser Textform von so schlechter Qualität war, daß der Abschreiber vieles nicht lesen konnte und entweder ausließ oder selbständig formulierte. Man

könnte diese Textform als BHG Nr. 185a zählen. Halkin hatte unter Nr. 185a das Fragment des Cod. Vatop. 84 geführt. Das ist nicht richtig, da diese Handschrift genau den Text der übrigen Handschriften hat, nur schon bald abbricht.

Die Mauriner sagten nicht, auf welcher Handschrift ihr Text der Vita basierte. Im Apparat wurden in der 2. Auflage die Lesarten des Cod. Palat. 27 aufgeführt.

Die Untersuchung dieser Athanasiosvita im Rahmen der hagiographischen Überlieferung ergibt, daß alle vormetaphrastischen Sammlungen, die das Fest des Athanasios berücksichtigen, die Vita BHG 185 aufgenommen haben. Man kann auch den langsamen Prozeß verfolgen, in dem sich sehr zögernd dieses Fest ausbreitete. Athanasios konnte an zwei Tagen gefeiert werden, am 18. Januar oder am 2. Mai. Beides ist zur gleichen Zeit vorhanden. Fünf Handschriften haben die Vita unter dem 2. Mai eingeordnet: Codd. Monac. 366, Vatop. 84, Vatic. 2033, Palat. 27, Paris. 1534, sieben Handschriften unter dem 18. Januar: Codd. Marc. 583, Paris. 513, Kutl. 37, Messan. Salv. 42, Lawra 327, Berolin. 220, Taurin. 116.

Vier Zeugen bieten den Text in Sammlungen, die für die Privatlektüre, nicht für den liturgischen Gebrauch bestimmt waren. Die Athanasiosvita steht hier ohne Datum: Cod. Athon. Kutl. 38, eine nichtmenologische vormetaphrastische Sammlung ungeordneter Märtyrer- und Heiligenlegenden und Homilien, teils mit liturgischem Datum, teils ohne Datum (Ehrhard III 734 f.); Cod. Hieros. Sab. 219, eine nichtmenologische nachmetaphrastische Sammlung von vormetaphrastischen und metaphrastischen Texten in bunter Reihenfolge (Ehrhard III 801); Codd. Coisl. 368 und Vatic. 826 sind zwei nichtliturgische Handschriften, die diverse Hagiographica und Patristica enthalten.

Prüft man die Gesamtheit der hagiographischen liturgischen Überlieferung, so sieht man, daß das Athanasiosgedenken in mittelbyzantinischer Zeit nicht zu den Standardfesten gehörte und nur in den Monatsmenologien regelmäßig zu finden ist.

Folgen wir Ehrhards Sammlungskriterien im einzelnen:

Als Fragment eines Typus B von Sammlungen für das ganze Kirchenjahr, der noch in vier anderen Handschriften von Ehrhard nachgewiesen wurde, erkannte er den Cod. Athon. Lawra 327 (Ehrhard I 210 ff.). Allerdings weicht gerade diese Handschrift in der Textauswahl – mehr als in der Festauswahl – stark von den anderen ab. Der 18. Januar wird nur in ihr berücksichtigt, der 2. Mai fehlt ganz. Obgleich die Sammlung Ähnlichkeit mit den Jahresmenologien hat, glaubte Ehrhard doch, sie zu den Jahres-sammlungen rechnen zu können. Die jüngsten Autoren dieser Sammlung sind Theodoros Studites (gest. 826) und Kosmas Vestitor (bis Mitte des 9. Jh.). Damit ist ein *Terminus post quem* für die



Sammlung gegeben.

Für den Band der Dritteljahresmenologien, der Mai bis August umfaßte, führte Ehrhard vier Handschriften auf, die im Inhalt sehr voneinander abweichen. Das ausführlichste, wenn auch am Ende nicht mehr vollständige Exemplar bietet der Cod. Athon. Vatop. 84 (Ehrhard I 358 ff.). Hier ist der 2. Mai dem Athanasios gewidmet. Dieses Datum wurde nur noch im Cod. Hieros. Patr. 6 aufgenommen, aber hier als Fest von Hesperos und Zoe. Ehrhard hat wohl erwiesen, daß die Sammlung aus Konstantinopel stammt (S. 362). Sie kann nicht vor dem Ende des 9./ Beginn des 10. Jh. entstanden sein, da sie die Vita des Andreas von Kreta aus der Feder des Patrikios und Quaestors Niketas enthält (BHG Nr. 113), der im 9. Jh. geschrieben haben mag (vgl. H.-G. Beck, Kirche und theol. Literatur, München 1959, 561). Andreas ist 740 gestorben, doch trägt die Vita keine Züge von Gleichzeitigkeit. In dieser Sammlung werden die Texte zum Teil sehr gestrafft oder stark verändert. Von der Vita BHG Nr. 185 wird deshalb nur der Anfang geboten. Die Annahme der Absicht einer Kürzung ist m.E. naheliegender als etwa die Vermutung, daß der Sammler erkannte, es liege nur eine Kompilation von kirchenhistorischen Werken vor, die in der Patriarchalbibliothek im Original vorlagen, daß also die Mühe des Abschreibens der ganzen Vita nicht lohnte.

Ein vollständiges Exemplar eines Vierteljahresmenologiums für die Monate März bis Mai enthält der Cod. Paris. gr. 1534 (Ehrhard I 399 ff.). Einige Texte – unter anderem auch der Athanasios-Text für den 2. Mai – decken sich mit dem eben erwähnten Cod. Vatop. 84. Die Sammlung ist laut Ehrhard (S. 402) frühestens in der zweiten Hälfte des 10. Jh. entstanden (Vita des Joseph Hymnogr. aus der Feder des Theophanes Mon. / BHG Nr. 944). Auf eine spätere Entstehung deuten auch die verhältnismäßig vielen Kurzformen von Viten in dieser Sammlung.

Von den einbändigen Januarmenologien bietet der Cod. Athon. Kutlum. 37 ein vollständiges Exemplar (Ehrhard I 532 ff.). Der Terminus post quem für diese Sammlung wird durch den jüngsten Autor, nämlich Kosmas Vestitor (bis Mitte des 9. Jh.) bestimmt.

Während das eben genannte Exemplar 32 Texte enthält, bietet das durch den Cod. Marc. 583 (Ehrhard I 534 ff.) repräsentierte nur 22, doch hat es in Festen und Textauswahl große Übereinstimmungen mit der durch Cod. Kutlum. 37 vertretenen Sammlung. Nur zwei Feste sind Sondergut. Der jüngste Autor ist Sabas Mon., der wohl im 9. Jh. schrieb (vgl. Beck, Kirche, 558).

Ein weiterer Repräsentant des Januarmenologiums scheidet für unsere Belange aus, da er nur ein Fragment ist, also nur die Feste vom 1. bis 17. Januar enthält: Cod. Patmiac. 273.

Ein weiteres Fragment des Januarmenologiums, das vom 15. bis

20. Januar reicht, bietet der Cod. Messan. Salv. 42 (Ehrhard I 539 f.). So weit sich erkennen läßt, ist es im Aufbau sehr eng mit den schon genannten Exemplaren des Januar-menologiums verbunden.

Vom zweibändigen Januar-menologium wird der erste Band durch den Cod. Paris. gr. 513 (Ehrhard I 540 ff.) überliefert. Er gibt die Texte vom 1. bis 18. Januar. Wichtig ist, daß diese Sammlung nicht von dem einbändigen Januar-menologium, wie es der Cod. Kutlum. 37 und die anderen genannten Zeugen überliefert, abhängig ist. Leider reichen die übrigen drei uns überkommenen Zeugen für den ersten Band nicht bis zum 18. Januar.

Für den zweiten Band des zweibändigen Januar-menologiums sind nur zwei Repräsentanten auf uns gekommen, von denen der eine mit dem 20. Januar beginnt, der andere mit dem 18. Januar, nämlich der Cod. Berolin. 220. Hier ist eine enge Übereinstimmung im Aufbau mit dem einbändigen Januar-menologium festzustellen (Ehrhard I 549 ff.).

Das älteste Exemplar der Gattung der einbändigen Mai-menologien, das uns der Cod. Monac. 366 (Ehrhard I 620 ff.) überliefert, enthält auch unseren Athanasios-text, das heißt, es werden für den 2. Mai zwei Texte angeboten, einer für Athanasios und einer für Hesperos und Zoe. Ehrhard vermutete, daß die Sammlung aus dem Studionkloster in Konstantinopel stamme (Ehrhard I 620 Anm. 2). Der Cod. Monac. 366 "muß schon aus paläographischen Gründen als eines der ältesten Exemplare der Monatsmenologien, die uns erhalten sind, angesehen werden. Er übermittelt uns aber nicht die ursprüngliche Gestalt des Mai-menologiums, sondern stellt schon ein Entwicklungsstadium desselben dar, das jünger ist als die Zeit Theodoros des Studiten" (Ehrhard I 623). Die Sammlung enthält zwei Viten des Theodoros Studites (gest. 826) und die Vita BHG Nr. 896 des Ioannes Psichaites (9. Jh.; vgl. Beck, Kirche, 512).

Nahe verwandt ist die Sammlung, die der Cod. Vatic. Palat. 27 repräsentiert (Ehrhard I 623 ff.). Sie stellt laut Ehrhard ein jüngeres Entwicklungsstadium dar als der Cod. Monac. 366, "da der Bischof Petros von Argos erst nach dem Jahre 922 gestorben ist" (Ehrhard I 625).

Die zwei weiteren Zeugen für das einbändige Maimenologium haben unsere Athanasiosvita nicht. Der Cod. Bodl. Barocc. 240 hat unter dem 2. Mai die Vitae excerpta in Photii Bibliotheca (Bibl. cod. 258) = BHG Nr. 184 aufgenommen. Der Cod. Patmiac. 257 überliefert nur ein Bruchstück des Monatsmenologiums, das mit dem 9. Mai beginnt.

Vom ersten Band des zweibändigen Maimenologiums ist nur ein Exemplar erhalten, nämlich im Cod. Vat. gr. 2033 (Ehrhard I 630 ff.), das mit dem einbändigen Menologium der Codd. Monac. 366

und Palat. 27 übereinstimmt. "Aus dem Umstande, daß die jüngsten Heiligen von M [Cod. Monac. 366] und V9 [Cod. Palat. 27], Nikephoros, Hegumenos des Medikionklosters (gest. 824), und Petros, Bischof von Argos (gest. nach 922), in V10 [Cod. Vatic. 2033] fehlen, darf wohl der Schluß gezogen werden, daß dieser ein älteres Entwicklungsstadium darstellt als jene. Sein jüngster Heiliger ist Arsenios (gest. um 445); die jüngsten Autoren sind die Verfasser der Nrn. 10, 19 und 20, und diese bestimmen die 1. Hälfte des 9. Jh. als seine früheste Entstehungszeit" (Ehrhard 632).

Von den Januarmenologien des vermischten Metaphrasten enthält der Cod. Taurin. gr. 116 unseren Text (Ehrhard III 199 ff.). Diese Sammlung stellt laut Ehrhard "eine Parallele zum einbändigen alten Januarmenologium dar und ist zugleich das ausführlichste Januarmenologium, das ich kenne" (Ehrhard III 199). Die größte Zahl der Texte ist vormetaphrastisch. "Ich halte es daher", schreibt Ehrhard, "für sehr wahrscheinlich, daß das Turiner Exemplar eine Kompilation aus verschiedenen Exemplaren alter hagiographischer Sammlungen, vielleicht alter Januarmenologien ist" (Ehrhard III 201). Unter den weiteren Fragmenten dieser Sammlungen ist nur noch die von Cod. Athon. Pantokrat. 13 repräsentierte erwähnenswert. Sie gibt für den 18. Januar als Text die Laudatio auf Athanasios aus der Feder Gregors des Theologen von Nazianz (BHG Nr. 186, vgl. Ehrhard III 196 f.), die auch vom Cod. Ambros. gr. 51 (A 154 sup.) tradiert wird (Ehrhard III 147 ff.).

Das folgende Schema möge die wichtigsten Ergebnisse der liturgischen Überlieferung noch einmal übersichtlich vor Augen führen:

	18. Januar	2. Mai	BHG 185 ohne Datum (keine liturg. Sammlg.)
7. Jh.	ab Ende 7.Jh.: Paris. 513 (allein)		
8. Jh.			
9. Jh.	ab M.: 1. Lawra 327 (allein, Textübereinstimmung mit Coisl.360) 2. Kutl.37, Marc.583, Messan.42, Berol.220	ab 1. H.: Vatic.2033, Monac.366 (ab E., Konstantinopler Exemplar), Palat.27 (10. Jh.)  E.9/A.10. Jh.: Vatop.84	Kutl.38
10. Jh.		(allein. Verwandtschaft mit Sammlung Paris.1534. aus Konstantinopel stammend) frühestens 2. H.: Paris.	Coisl.368 (Text-übereinstimmung)

	1534 (allein, siehe Va- top.84)	mit Lawra 327) Vatic.826
<hr/>	<hr/>	<hr/>
11. Jh. nachmetaphrastisch: Taurin. 116 (fußt auf alten Jahres- menologien)		
<hr/>	<hr/>	<hr/>
12. Jh.		Hieros.Sab.219
<hr/>	<hr/>	<hr/>

Der kurze Überblick läßt uns nicht nur in die Entwicklung der Überlieferung einen viel tieferen Einblick gewinnen, als es ohne die monumentale Forschungsarbeit Ehrhards jemals möglich gewesen wäre, sondern auch Verbindungen und Wurzeln erkennen, die die aus dem textkritischen Bestand zu ziehenden Ergebnisse wesentlich ergänzen können und auch über die Datierung der Handschriften hinausführen.

## The EIKONEΣ in Longus' *Daphnis and Chloe* IV 39,2 : "Beglaubigungsapparat" ? \*

A. WOUTERS

The story of *Daphnis and Chloe* as told by Longus is well-known in its general outline. After the abandoned children, who fell in love with each other, are recognized by prominent citizens as their own, their marriage can be celebrated in a bucolic atmosphere (book IV 37-38). Before the actual wedding night is described in the final chapter of the novel (IV 40), Longus anticipates future events and predicts that the young couple will spend their entire live as shepherds. Further, he narrates that they will have their son, called *Philopoemen*, suckled by a she-goat and their daughter, *Agele*, by a sheep. And, continues Longus, the Nymphs, *Eros* and *Pan*, their protectors, receive special attention from the young couple.

We quote the text as it appears in the only two independent manuscripts that qualify for the recension of Longus' text<sup>1</sup>, namely the *Laurentianus Conventi Soppressi* 627 (ca. 1300 A.D.), marked with the siglum *F*<sup>2</sup>, and the *Vaticanus Graecus* 1348 (first quarter

\* It is with pleasure that I dedicate this paper to my colleagues and, as I know, friends, Prof. R. BOGAERT and Prof. H. VAN LOOY. By their own research as well as by a lot of personal contacts they have stimulated my interest, the former mainly in papyrology, the latter in Greek literature. May they consider this contribution as a small ἀντίδωρον for the many things I learned from them.

A shorter form of this paper has been presented at the International Conference *The Ancient Novel: Classical Paradigms and Modern Perspectives* (Dartmouth College - Hanover, New Hampshire, USA - July 23-29, 1989).

I express my sincere thanks to Prof. B.P. REARDON (University of California) for his kindness to read through my text and for his valuable suggestions.

<sup>1</sup> Cf. H. VAN THIEL, *Über die Textüberlieferung des Longus*, in *Rheinisches Museum für Philologie*, 104 (1961), pp. 356-362. See also J.R. VIEILLEFOND, *Longus. Pastorales (Daphnis et Chloé)* (Collection des Universités de France), Paris, 1987, pp. XIII-XXII.

<sup>2</sup> This siglum has been proposed by M.D. REEVE, in *Journal of Hellenic Studies*, 99 (1979), p. 166, n. 4 and in *Longus. Daphnis et Chloe* (Bibliotheca Teubneriana), Leipzig, 1982; *Praefatio*, p. VI. H. VAN THIEL, *o.c.*, used A. He was followed by J.R. Vieillefond, *o.c.* On the quality of the mss., see M.D. REEVE, in *Journal of Hellenic Studies*, 96 (1976), p. 193; Id., *Longus. Daphnis*

of the XVIIth cent.) generally called V<sup>3</sup>. To make the following discussion somewhat easier, we will number the lines of the Greek text we quote. The translation that follows is C. Gill's<sup>4</sup>.

Book IV, XXXIX 2

- 1 Ἄλλὰ καὶ ἄρρεν παιδίον αἰγὶ ὑπέθηκαν καὶ θυγάτριον
- 2 γενόμενον δεύτερον ὅϊος ἐλκύσαι θηλὴν ἐποίησαν, καὶ
- 2 ἐκόλεσαν τὸν μὲν Φιλοποίμενα, τὴν δὲ Ἀγέλην.
- 4 [οὕτως αὐτοῖς καὶ ταῦτα συνεγήρασαν. Οὗτοι]
- 5 καὶ τὸ ἄντρον ἐκόσμησαν καὶ εἰκόνας ἀνέθεσαν
- 6 καὶ βωμὸν εἵσαντο Ποιμένος Ἔρωτος, καὶ τῷ Πανὶ
- 7 δὲ ἔδοσαν ἀντὶ τῆς πίτυος οἰκεῖν νεῶν, Πῶνα
- 8 Στροπιώτην ὀνομάσαντες.

1 αἰγὶ add. Scaliger, Jungermann; dubitavit Young.

4 οὕτως om.V; [οὕτως ... οὗτοι] del. Hercher et Dalmeyda et Reeve (cunctans); οὗτοι del. Edmonds et Schönberger (cunctans); αὐτοὶ κἀνταῦθα συνεγήρασαν Hirschig.

*When they had a baby boy, they put him under a she-goat for nursing, and when their second child was born to them, a little girl, they had her suck the teat of a ewe. They called the boy Philopoemen, and the girl Agele. (And so the pastoral mode grew old with them)<sup>5</sup> They also decorated the cave and set up images in it and established an altar to Love the Shepherd, and gave Pan a temple to live in instead of the pine, calling him Pan the Soldier.*

The identification of the οὗτοι on l. 4, in particular, is important in the following exposition. However, let us first mention

*et Chloe*, p. XII; B.P. REARDON, *Une nouvelle édition de Chariton*, in *Revue des Etudes Grecques*, 95 (1982), pp. 157-173 and C. LUCKE, *Zum Charitonext auf Papyrus*, in *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 58 (1985), pp. 21-33.

Let us mention finally that N.G. WILSON, *Scholars of Byzantium*, London, 1983, p. 225 proposed a more precise date (ca. 1270 A.D.) for the *Laurentianus Conventi Soppressi* 627.

<sup>3</sup> H. VAN THIEL, *o.c.*, used the siglum Q. G. DALMEYDA, *Longus. Pastorales (Daphnis et Chloë)* (Collection des Universités de France), Paris, 1960 preferred V<sup>1</sup> and J.R. VIELLEFOND, *o.c.*, B.

<sup>4</sup> His complete English translation of Longus' novel will appear in *Collected Ancient Greek Novels* (ed. B.P. REARDON) (to be published by the California University Press, July 1989). With permission of the author I will gratefully use his translations also furtheron in this paper.

<sup>5</sup> C. GILL's translation follows the Greek text as edited by M.D. REEVE, *Longus. Daphnis et Chloe* and thus does not include a translation of the 1.4 in the Greek text as I quoted it above.

that the entire line got quite a lot of attention in the past from a text-critical point of view. R. Hercher<sup>6</sup> already claimed that this sentence interrupts the writer's train of thought and considered it an originally marginal gloss. Other editors and translators, who did regard the text as authentic, had difficulties in interpreting τοῦτοι. E. Seiler<sup>7</sup> e.g. related the pronoun to Philopoemen and Agele ("*sic una cum iis aetate provehebantur*"). G. Thornley<sup>8</sup>, G. Dalmeyda<sup>9</sup>, P. Grimal<sup>10</sup>, O. Schönberger<sup>11</sup> and J.R. Vieillefond<sup>12</sup>, on the other hand, took the word to refer rather to *les coutumes pastorales*. D.C.C. Young<sup>13</sup> did not even exclude the possibility of a reference to the names that the children were given by Daphnis and Chloe.

The entire line 4, and particularly the word οὔτοι, which even J.M. Edmonds<sup>14</sup> and O. Schönberger considered conspicuous, was also mentioned in the debate between D.C.C. Young and M.D. Reeve about possible author's variants in the *Daphnis and Chloe*.

Young argued in 1968<sup>15</sup> that the two basic manuscripts mentioned *supra* offer two different versions of the text, the one following the other chronologically, but both written by Longus himself. *F* thus comprises the first, *V* the revised final version. Hence the differences between the two manuscripts are not at all due to inaccuracies of later copyists. Douglas Young<sup>16</sup> admitted in

<sup>6</sup> R. HERCHER, *Erotici Scriptores Graeci*, tom. prior, Lipsiae, 1858, p. XLIX: "*eiecti glossam, quae orationis continuitatem male interrompebat*".

<sup>7</sup> Longi *Pastoralia. Graece et Latine*, Lipsiae, 1843, pp. 340-341.

<sup>8</sup> The translation of this XVIIth century Bachelor in Arts of Christ's College at Cambridge, was adopted, be it with corrections and supplements by J.M. EDMONDS, *Daphnis and Chloe. With the English Translation of G. Thornley* (Loeb Classical Library), London-Cambridge, 1916 (and many reprints), p. 247: "*and so the pastoral mode grew old with them*".

<sup>9</sup> O.c., p. 125: "*c'est ainsi que les coutumes pastorales furent gardées par eux jusqu'à la vieillesse*".

<sup>10</sup> *Romans grecs et latins*, Paris, 1958, p. 867: "*C'est ainsi que ces goûts vieillirent avec eux*".

<sup>11</sup> Longos. *Hirtengeschichten von Daphnis und Chloe. Griechisch und Deutsch* (Schriften und Quellen der Alten Welt, Bd.16), Berlin, 1980<sup>3</sup>, p. 171: "*und so blieben sie beim Hirtenleben bis in ihre alten Tage*".

<sup>12</sup> O.c., p. 107: "*ainsi ces traditions les accompagnèrent jusque dans leur vieillesse*".

<sup>13</sup> Author's Variants in the Manuscript Tradition of Longus, in *Proceedings of the Cambridge Philological Society*, N.S., 14 (1968), pp. 65-74, p. 74: "*These were their lifelong practices (or: These names stayed with them all their lives)*". Id., *Second Thoughts on Longus' Second Thoughts*, *ibid.*, 17 (1971), pp. 99-105; p. 105: "*These (names) actually stayed with them all their lives*".

<sup>14</sup> In his 1916 edition (cf. *supra*, note 8), p. 246.

<sup>15</sup> See *supra*, note 13.

<sup>16</sup> O.c., p. 74.

this broader context that, in l. 4 of the fragment under consideration, Longus did not express himself very clearly. But in any case he added that the word οὔτοι is essential in the text in order for the story to continue spontaneously and logically after the intermezzo (viz. οὕτως αὐτοῖς καὶ ταῦτα συνεγήρασεν) of Philopoemen's and Agele's (later) adventures.

In a negative reaction to Young's global thesis of author's variants in the Longus text M.D. Reeve<sup>17</sup> contended that in this position οὔτοι would refer to the children of Daphnis and Chloe and that, if one rejects the deletion of the entire line by R. Hercher and thus considers the transmitted text authentic, one should in any case put forward a certain degree of corruption in the use that Longus made of οὔτοι.

In fact, already before M.D. Reeve's article, O. Schönberger<sup>18</sup> had considered the possibility of ascribing the verbs ἐκόσμησεν (l. 5), ἀνέθεσεν (l. 5), εἴσαντο (l. 6) etc. to Philopoemen and Agele. For him this even was the reason to maintain the word οὔτοι.

Young<sup>19</sup> reacted sharply to Reeve's 'reaction'. He stressed that οὔτοι must relate to Daphnis and Chloe, because in Greek prose the subject of a sentence – here the subject of ὑπέθηκον (l. 1), ἐποίησεν (l. 2), ἐκόλεσεν (l. 3) – can be repeated, after a parenthesis (here l. 4: οὕτως αὐτοῖς καὶ ταῦτα συνεγήρασεν) by a pronoun (here: οὔτοι).

Apparently the dispute has not been settled yet<sup>20</sup>. In his recent Teubner-edition<sup>21</sup> Reeve follows the deletion of l. 4 by Hercher, but he adds in the apparatus: *delevit Hercher, vix recte, sed haereo*.

Why present a survey of the different sides in this discussion? Because it seems to me that there is enough reason to consider the text of l. 4, as it appears in *F*, authentic<sup>22</sup> and that one must indeed understand οὔτοι as referring to Daphnis and Chloe. They decorate the cave, establish the altar etc.

The rest of the text in IV 39,2 is perfectly understandable. The ἄντρον that Daphnis and Chloe decorate, must certainly be the

<sup>17</sup> *Author's Variants in Longus?*, in *Proceedings of the Cambridge Philological Society*, N.S., 15 (1969), pp. 75–85; see p. 85.

<sup>18</sup> *O.c.*, p. 209: "οὔτοι: es könnte sich auf Philopoimen und Agele beziehen, die selbst wieder den Kult von Nymphen, Pan und Eros fortsetzen".

<sup>19</sup> *Second Thoughts on Longus' Second Thoughts*, p. 106.

<sup>20</sup> Cf. M.D. REEVE, *Longus. Daphnis et Chloe*, pp. XI–XII. See also J.R. VIEILLEFOND, *Longus. Pastorales (Daphnis et Chloe)*, pp. XIII–XIV.

<sup>21</sup> Cf. *supra*, note 2.

<sup>22</sup> So did also J.R. VIEILLEFOND, *o.c.*, p. 107, n. 2: "Avec Kairis nous maintenons le texte de A, pas très élégant, certes, ni pour le fond, ni pour la forme, mais parfaitement admissible".



Nymphs' cave, where Chloe was abandoned by her father Megacles (IV 35,4) and later found by Dryas (I 5-6). This cave is at the centre of the whole novel<sup>23</sup>. It is further logical that Eros, for whom an altar is established, is called Ποιμήν (I. 6). One should remember II 5,4, where the god says about himself: νῦν δὲ Δάφνιν ποιμαίνω καὶ Χλόην ("now I am the herdsman of Daphnis and Chloe") and III 12,1, where after the winter Daphnis and Chloe drive their cattle into the fields earlier than the other shepherds, οἷα μείζονι δουλεύοντες ποιμένι ("as being servants to a greater shepherd"). Pan, who had a statue near the pinetree (cf. II 24,2; III 12,2 and *passim*) now receives a temple. He is called Στραυώτης because of his bold behaviour towards the Methymnians in book II<sup>24</sup>.

It is less obvious, however, what should be understood by εἰκόνας ἀνέθεσσαν. In 1832 F. Jacobs<sup>25</sup> translated the words as follows: *stellten Bilder auf*, a rendering that was literally followed by among others R. Merkelbach<sup>26</sup> and O. Schönberger<sup>27</sup>. The German word *Bild* can mean both *Gemälde* and *Statue*<sup>28</sup>. That Jacobs and Schönberger interpreted εἰκόνας as *Statuen*, a translation recently advanced also by A. Mauersberger<sup>29</sup>, rather than *Gemälde*, can be indirectly deduced, I believe, from their translation of the words εἰκόνας γραφῆν in Longus' *Prooimion* (cf. *infra*, p. ??), where they are completely right in having chosen *Gemälde*<sup>30</sup>. This was also G. Thornley's interpretation<sup>31</sup> of IV 39,2: *they set up statues*. G. Dalmeyda<sup>32</sup> and P.

<sup>23</sup> Cf. J.R. VIEILLEFOND, *o.c.*, p. CL.

<sup>24</sup> On military actions of Pan in general, see O. SCHÖNBERGER, *o.c.*, pp. 189-190.

<sup>25</sup> *Hirtengeschichten von Daphnis und Chloë in vier Büchern*, übers. von F. JACOBS, Stuttgart, 1832. Reprint in B. KYTZLER (ed.), *Im Reiche des Eros. Sämtliche Liebes- und Abenteuerromane der Antike*, Bd.I, München, 1983, p. 99.

<sup>26</sup> *Roman und Mysterium in der Antike*, München-Berlin, 1962, p. 222. See now also ID., *Die Hirten des Dionysos. Die Dionysos-Mysterien der römischen Kaiserzeit und der bukolische Roman des Longus*, Stuttgart, 1988, p. 197.

<sup>27</sup> *O.c.*, p. 171.

<sup>28</sup> Cf. G. WAHRIG-H. KRAMER-H. ZIMMERMANN, *Brockhaus-Wahrig Deutsches Wörterbuch in sechs Bänden*, Wiesbaden-Stuttgart, 1980, s.v.

<sup>29</sup> *Longos. Daphnis und Chloë*. Mit Illustrationen von P. Bonnard, Stuttgart, 1979, p. 96.

<sup>30</sup> F. JACOBS, *o.c.*, p. 23: "ein Werk der Malerei, eine Geschichte der Liebe"; O. SCHÖNBERGER, *o.c.*, p. 61: "ein Gemälde, das die Geschichte einer Liebe darstellte".

<sup>31</sup> *Apud* J.M. EDMONDS, *o.c.*, p. 247.

<sup>32</sup> *O.c.*, p. 106.

Grimal<sup>33</sup> preferred: *ils consacrerent des images*, and C. Imbert<sup>34</sup> decided for *dedicated paintings*. J.R. Vieillefond<sup>35</sup>, on the other hand, has very recently translated: *placèrent des images votives* and C. Gill<sup>36</sup> set up *images*.

The translations of Dalmeyda, Grimal and Imbert are preferable, I believe, for both the components, ἀνέθεσσαν and εἰκόνας. Indeed, ἀνατίθημι almost always has a sacral meaning (*sacrifice*) in Longus' novel<sup>37</sup>. The Greek word εἰκών, on the other hand, can mean both *statue* and *painting* (cf. LSJ, s.v.). In its second meaning the word occurs in Xenophon of Ephesus' novel (viz. in I 1,6) (ca.100-150 A.D.), where the novelist clearly distinguishes between ἄγαλμα (*statue*) and εἰκών (*painting*)<sup>38</sup>. In his *Leucippe and Clitophon* Achilles Tatius (later second century?) uses εἰκών for two of the paintings of which he presents an *ekphrasis*, viz. one showing Andromeda and Prometheus (III 6,3) and another representing Philomela and Tereus (V 3,7). Heliodorus (IIIrd-IVth cent. A.D.) in his *Aithiopica* (IV 8,3 and X 15,1; see also X 6,3) uses the same term for the painting portraying Andromeda and Perseus, which, as is known, was the cause of the whiteness of Charicleia's skin<sup>39</sup>.

Besides the occurrences in the *Prooimion* and in the passage under examination, Longus himself uses the word εἰκών only three times in his novel (viz. I 11,2; II 11,2; IV 5,2), each time with the meaning *image*. However, in his *Prooimion* he completely identifies the term with γραφή, i.e. *painting*<sup>40</sup>. Ἐν Λέσβῳ θηρῶν ἐν ἄλσει

<sup>33</sup> O.c., p. 867.

<sup>34</sup> *Stoic Logic and Alexandrian Poetics*, in J. BARNES - M. SCHOFIELD (edd.), *Doubt and Dogmatism. Studies in Hellenistic Epistemology*, Oxford, 1980, p. 207.

<sup>35</sup> O.c., p. 107.

<sup>36</sup> See *supra*, note 4.

<sup>37</sup> Cf. II 30,5; 38,1; IV 26,2-3; 32,3. Neutral meaning (*put upon*) in III 7,2.

<sup>38</sup> I quote the Greek text from A.D. PAPANIKOLAOU, *Xenophontis Ephesii Ephesiacorum Libri V (Bibliotheca Teubneriana)*, Lipsiae, 1973: ὅπου γὰρ Ἀβροκόμης ὀφθεῖη, οὔτε ἄγαλμα <καλὸν> κατεφαίνετο, οὔτε εἰκὼν ἐπηρεῖτο. "Wherever Habrocomes was seen, no statue seemed beautiful, no painting was praised" (my translation).

<sup>39</sup> Cf. A. BILLAULT, *Le mythe de Persée et les Ethiopiques d' Héliodore: Légendes, représentations et fiction littéraire*, in *Revue des Etudes Grecques*, 94 (1981), pp. 63-75. On the paintings in Achilles Tatius and Heliodorus, see now also S. BARTSCH, *Decoding the ancient Novel. The Reader and the Role of Description in Heliodorus and Achilles Tatius*, Princeton, 1989.

<sup>40</sup> Cf. F. CONCA et alii, *Lessico dei romanzieri greci (A-Γ)*, Milano, 1983, s.v. γραφή: 1. *depinto, raffigurazione*.

Νυμφῶν θέαμα εἶδον κάλλιστον ὧν εἶδον, εἰκόνοσ γραφὴν<sup>41</sup>, ἱστορίαν ἔρωτος. "When I was hunting in Lesbos, I saw the most beautiful sight I have ever seen, in a grove that was sacred to the Nymphs: a painting that told a story of love". And he continues: ἀλλ' ἡ γραφή τερπνοτέρα καὶ τέχνην ἔχουσα περιττὴν καὶ τύχην ἐρωτικὴν ὥστε πολλοὶ καὶ τῶν ξένων κατὰ φήμην ἤεσαν, τῶν μὲν Νυμφῶν ἰκέται, τῆς δὲ εἰκόνοσ θεοταί ... Πολλὰ ἄλλα καὶ πάντοι ἐρωτικὰ ἰδόντοι με καὶ θαυμάσαντοι πόθοσ ἔσχεν ἀντιγράψαι τῇ γραφῇ καὶ ἀναζητησόμενοσ ἐξηγητὴν τῆς εἰκόνοσ τέτταρασ βίβλουσ ἐξεπονησάμην, ἀνάθημα μὲν Ἐρωτι καὶ Νύμφαισ καὶ Πανί, κτῆμα δὲ τερπνὸν πᾶσιν ἀνθρώποισ ...

"But the picture was lovelier still, combining great artistic skill with an exciting, romantic subject. Many people were attracted by its fame and came, even from abroad, to pray to the Nymphs and to look at the picture" ...and more, much more, all of it romantic. I gazed in admiration, and was seized by a yearning to depict the picture in words. I searched out an interpreter of the picture and produced the four volumes of this book, as an offering to Love, the Nymphs and Pan, and something for mankind to possess and enjoy.

Which paintings do Daphnis and Chloe dedicate at the end of the novel? The answer probably follows from a comparison with the final passage of Xenophon's *Ephesiaca*. After their return to their native town, Ephesus, Habrocomes and Anthia immediately go to Artemis' temple.

Εὐθὺς ὡσ εἶχον ἐπὶ τὸ ἱερὸν τῆς Ἀρτέμιδοσ ἤεσαν καὶ πολλὰ ἠῦχοντο καὶ θύσαντεσ ἄλλα <τε> ἀνέθεσαν ἀνάθηματα καὶ δὴ τὴν γραφὴν τῷ θεῷ ἀνέθεσαν πάντων ὅσα τε ἔπαθον καὶ ὅσα ἔδρασαν. (V 15,2)

"And when they disembarked, they immediately went just as they were to the temple of Artemis, offered many prayers, and made their sacrifice, and among their offerings they set up an inscription (? cf. *infra*) in honour of the goddess, commemorating all their sufferings and all their adventures"<sup>42</sup>.

<sup>41</sup> Εἰκόνα F, unde εἰκόνα γραπτὴν Brunck et Dalmeyda. Εἰκόνοσ γραφὴν was defended by E. SEILER, *o.c.*, pp. 157-158; R.L. HUNTER, *A Study of Daphnis and Chloe*, Cambridge, 1983, p. 43 ("the first half means, with reference to the painting: "a painted description") and J.R. VIEILLEFOND, *Longus*, p. LVIII, n. 2 ("magnifique exemple du style à la fois concis, familier et alambiqué de l'auteur").

<sup>42</sup> Translation by Graham ANDERSON. His complete translation of the *Ephesiaca* will appear in the *Collected Ancient Greek Novels* (see *supra*, note 4).

G. Schmeling<sup>43</sup> commented upon this Xenophon passus as follows: "each novelist to a varying degree feels some kind of requirement to suggest whence he got his story", and he compared it with the end of Chariton's novel (Ist c. A.D.), where Chaereas recounts his adventures in detail at a public meeting (VIII 7,1-11). In a later article<sup>44</sup> Schmeling compared Xenophon's sentence also with the final passus of the *Historia Apollonii Regis Tyri*, the Latin novel from the Vth or VIth cent. A.D., which is probably based upon a much older Greek original and which in any case closely resembles Xenophon's work<sup>45</sup>. In the same context Schmeling also referred to its resemblance to the story of Charite in Apuleius' *Metamorphoses* (VI, 29).

Let us have a look at both passages. The oldest recension (RB) of the *Historia Apollonii* ends as follows: "*casus suos suorumque ipse descripsit et duo volumina fecit: unum Dianae in templo Ephesiorum, aliud in bibliotheca sua exposuit*"<sup>46</sup>. "He (=Apollonius) himself wrote down his own adventures and the ones of his relatives and produced two books; one he placed in the temple of Diana at Ephesus, the other one in his own library".

Although Longus is much vaguer, it is not improbable that by his εἰκόνας he means a similar codification of Daphnis' and Chloe's experiences.

That the account of their life-story takes the form of a painting would not be unparalleled<sup>47</sup>. In the tragic love-affair of Charite and Tlepolemus, as told by Apuleius, we find a similar

<sup>43</sup> *Xenophon of Ephesus* (Twayne's World Authors Series, 613), Boston, 1980, p. 81.

<sup>44</sup> *The Authority of the Author: From Muse to Aesthetics*, in *Atti del Convegno Internazionale "Letterature Classiche e Narratologia"*. Selva di Fasano (Brindisi) 6-8 ottobre 1980, Perugia, 1981, p. 373.

<sup>45</sup> See E. ROHDE, *Der griechische Roman und seine Vorläufer*, 3rd ed. by W. SCHMID, Leipzig, 1914 (reprint Darmstadt, 1974), pp. 412-413; E.H. HAIGHT, *More Essays on Greek Romances*, New York, 1945, pp. 165-166 and T. HAEGG, *The Novel in Antiquity*, Oxford, 1983, pp. 152-153.

<sup>46</sup> Cf. G.A.A. KORTEKAAS, *Historia Apollonii Regis Tyri* (*Mediaevalia Groningana*, III), Groningen, 1984, p. 411 (RB 51, 37-39).

<sup>47</sup> In his *Histories of Alexander* Chares of Mytiline, Alexander's εἰσαγγελεύς, recorded the folk-tale about Zariadres and Odatis, who, after having seen each other in a dream only, fell in love. Their story was pictured, not by themselves, but by the Asian barbarians in their temples and even private dwellings. Cf. F. JACOBY, *Die Fragmente der griechischen Historiker* Teil 2 B, Berlin, 1929, no.125, F5. H. KUCH, *Die Herausbildung des antiken Romans als Literaturgattung. Theoretische Positionen, historische Voraussetzungen und*

transformation of events into a painting. When Charite escapes on the back of a donkey (Lucius), she indeed exclaims: *Nam memoriam praesentis fortunae meae divinaeque providentiae perpetua testatione signabo, et depictam in tabula fugae praesentis imaginem meae domus atrio dedicabo. Visetur et in fabulis audietur doctorumque stilis rudis perpetuabitur historia "asino vectore virgo regia fugiens captivitatem. "For thou shalt be chronicled perpetually in memory of my present fortune, and the providence divine. And the whole story of this our present flight shall be painted upon the wall of our house: thou shalt be renowned throughout all the world, and this tale (though rude) shall be registred in the books of doctors, how an ass saved the life of a young maiden, a princess, that was a captive amongst thieves"*<sup>48</sup>.

Perhaps we can even find a parallel in the final passage of the *Ephesiaca* already quoted above. In his discussion of this passage E.L. Bowie<sup>49</sup> states, albeit without additional comment: "here the form of the record is not written, but pictorial (my emphasis): a dedicatory painting (my emphasis) set up in the temple of Artemis at Ephesus". When we check the *index verborum* in A.D. Papanikolaou's edition<sup>50</sup>, we see that Xenophon uses γραφή, which can among other things mean *inscription*<sup>51</sup>, only once, namely precisely in V 15,2. When elsewhere he clearly refers to inscriptions (in both carved and written form), namely in I 12,2 and III 2,13, he uses ἐπίγραμμα. Hence E.L. Bowie's interpretation is very plausible indeed.

In connection with the passages just discussed from Xenophon and the *Historia Apollonii*, G. Schmeling<sup>52</sup> wondered: "Do these

*literarische Prozesse*, in H. KUCH (ed.), *Der Antike Roman*, Berlin, 1989, p. 49 points to a similarity with Longus' novel inspired by a painting, "auch wenn die Reihenfolge der künstlerischen Gestaltungsweisen umgekehrt ist".

<sup>48</sup> I quote the Latin text and the translation from W. ADLINGTON, *Apuleius. The Golden Ass* (Loeb Classical Library), London, 1958.

On the distinction *fabula* (oral version of the story) - *historia* (written version), see A. SCOBIE, *Apuleius and Folklore*, London, 1983, pp. 36-37 and B.L. HUMANS et alii, *Apuleius Madaurensis Metamorphoses. Book VIII. Text, Introduction and Commentary* (Groningen Commentaries on Apuleius), Groningen, 1985, p. 31.

<sup>49</sup> *Apollonius of Tyana. Tradition and Reality*, in *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt*, II, 16,2, Berlin-New York, 1978, p. 1664.

<sup>50</sup> Cf. *supra*, note 38.

<sup>51</sup> Cf. L.S.J., s.v. γραφή II c and F. CONCA et alii, *Lessico*, s.v. γραφή. The latter lexicon mentions (I believe wrongly) Xen. Eph., V 15,2 under the meaning *scritto, iscrizione*.

<sup>52</sup> *The Authority of the Author*, p. 373.

authors mean to imply that they are basing the authority of their work on eye-witness accounts which they discovered in the temple of Artemis?" As far as the *Historia* is concerned, this question had already been answered affirmatively by B.E. Perry<sup>53</sup> fourteen years earlier.

This brings us to a problem with further-reaching consequences, namely the contribution of historiography to the genesis of the ancient novel. Opinions on this matter still tend to diverge<sup>54</sup>. Certainly, the authors of the earliest novels known to us have been worried about the illusion of a certain historicity<sup>55</sup>. They tried to answer the reader's spontaneous question: "how do you know?". We have already mentioned how Chariton solved this issue of the *Beglaubigungsfiktion*, as it was called by C.W. Müller<sup>56</sup>, by Chaereas' speech at a public meeting. Another technique consisted in providing an eye-witness account with or without the explicit statement by the author that he has consulted this source. This topos, which was first recognized as such by E. Rohde<sup>57</sup> and which has been entered in Alex Scobie's list of techniques used to reinforce the illusion of authenticity in the ancient romances<sup>58</sup>, can

<sup>53</sup> *The Ancient Romances. A Literary-Historical Account of their Origins*, Berkeley, 1967, p. 320: "By this statement the author meant to imply that his romance was founded on, or identical with, an historiographical document of the highest authority, which might presumably be found in the temple at Ephesus or which had survived from the private library of Apollonius himself".

<sup>54</sup> It is, of course, not my intention to provide here a complete status quaestionis of the problem. I refer to the penetrating remarks of J.R. MORGAN, *History, Romance and Realism in the Aithiopika of Heliodorus*, in *Classical Antiquity* 1 (1982), pp. 221-265; see esp. pp. 221-25, and to the recent bibliography mentioned by T. HAEGG, *Callirhoe and Parthenope: The Beginnings of the Historical Novel*, in *Classical Antiquity*, 6 (1987), p. 185, n. 5.

<sup>55</sup> Cf. J.R. MORGAN, *Lucian's True Histories and the Wonders beyond Thule of Antonius Diogenes*, in *Classical Quarterly*, 35 (1985), p. 483: "Even the canonical romances for the most part provide themselves with a provenance or some other link with reality; the pretence is maintained that one is reading a work of fact".

<sup>56</sup> *Chariton von Aphrodisias und die Theorie des Romans in der Antike*, in *Antike und Abendland*, 22 (1976), p. 124.

<sup>57</sup> *Der griechische Roman und seine Vorläufer*, p. 272, n. 2. See the complementary information in R. REITZENSTEIN, *Hellenistische Wundererzählungen*, Leipzig-Berlin, 1906, pp. 17-18 and H. WERNER, in *Hermes*, 53 (1918), pp. 241-2.

<sup>58</sup> *Aspects of the Ancient Romance and its Heritage. Essays on Apuleius, Petronius and the Greek Romances* (Beiträge zur klassischen Philologie, H.30), Meisenheim am Glan, 1969, pp. 42-43.

be found, for example, in the Troy-stories of Dictys and Dares, which, although not real novels, in any case closely relate to the genre. The *Ephemeris Belli Troiani* by Dictys is a fourth/fifth century Latin translation of a Greek original, probably dating from the first century A.D.<sup>59</sup>

According to the prologue<sup>60</sup> a diary (*ephemeris*) written in Phoenician letters on wooden tablets and narrating Dictys' share in the Trojan war, was found in his grave at Cnossus, after an earthquake in A.D.66. By order of Emperor Nero it was translated into Greek.

In Dares' *De excidio Troiae historia* (Vth-VIth cent. A.D.) a similar fiction is sustained. In a letter prefaced to the story the author narrates how in Athens he found an account of the war, which Dares of Troy himself wrote in Greek, and how he translated it into Latin<sup>61</sup>. Philostratus too mentions in his *Life of Apollonius of Tyana* (I 32) (shortly after 217 A.D.) that he uses the memoirs of Damis, a disciple of Apollonius, as source. Throughout his work Philostratus emphasizes the reliability<sup>62</sup> of these probably fictitious<sup>63</sup> δέλτοι.

<sup>59</sup> Papyrus fragments of the Greek original have been discovered. Cf. W. EISENHUT, *Zum neuen Diktys-Papyrus*, in *Rheinisches Museum für Philologie*, 112 (1969), pp. 114-119. See Also W. EISENHUT, *Spätantike Troja-Erzählungen, mit einem Ausblick auf die mittelalterliche Troja-Literatur*, in *Mittellateinisches Jahrbuch*, 18 (1983), p. 28.: "Das griechische Original des Diktys gehört in die letzten Jahre der Regierung Kaiser Neros; für die lateinische Übersetzung ist frühestens an das 4., vielleicht erst an das 5. Jahrhundert zu denken". Cf. now S. MERKLE, *Die Ephemeris belli Troiani des Diktys von Kreta*, Frankfurt, 1989, pp. 16 and 243-246, where dates between the time of Nero and the end of the second century are discussed.

<sup>60</sup> See the edition of W. EISENHUT, *Dictys Cretensis. Ephemeridos Belli Troiani libri a Lucio Septimio ex Graeco in Latinum sermonem translati* (*Bibliotheca Teubneriana*), Lipsiae, 1973<sup>2</sup>, pp. 2-3 (prologus).

<sup>61</sup> Cf. F. MEISTER, *Daretis Phrygii De excidio Troiae historia* (*Bibliotheca Teubneriana*), Lipsiae, 1873, I,1: "inveni historiam Daretis Phrygii ipsius manu scriptam, ut titulus indicat, quam de Graecis et Troianis memoriae mandavit. Quam ego summo amore complexus continuo transtuli". W. SCHETTER, *Beobachtungen zum Dares Latinus*, in *Hermes*, 116 (1988), pp. 94-109 considers it very probable that a Latin author abbreviated a Greek original, the title of which could have been: Δάρητος Φρυγῶς ἐφημερίς αὐτόγραφος τοῦ Τρωϊκοῦ πολέμου.

<sup>62</sup> Cf. T.G. KNOLES, *Literary Technique and Theme in Philostratus' Life of Apollonius of Tyana*, Diss. State University of New Jersey 1981, pp. 39-62; esp. pp. 45 sqq.

<sup>63</sup> Thus E.L. BOWIE, *Apollonius of Tyana: Tradition and Reality*, pp. 1663-1667. But see G. ANDERSON, *Philostratus. Biography and Belles Lettres in*

The topos also penetrated the real novels<sup>64</sup>. In the utopian novel of Antonius Diogenes, *Τὰ ὑπὲρ θούλην ἄπιστα* (ca. A.D.100), which we know mainly through the resumé of Photius<sup>65</sup>, Deinias of Arcadia narrates his marvellous adventures to a fellow-countryman in Tyre. His story is written down in two versions, one intended for his native country, and one to be buried beside his grave. Antonius pretends to be familiar with the second version, which would have been discovered when Alexander conquered Tyre in 332 B.C.<sup>66</sup> J.R. Morgan<sup>67</sup> stated recently in this connection: "*the archaeology then is a device to give the fiction verisimilitude*".

Xenophon of Ephesus and the author of the *Historia Apollonii* maintained the topos. So did Apuleius in his Charite-story. They may not claim in the same formal terms that they use an eye-witness account as a trustworthy source for their story, but they at least suggest something very similar<sup>68</sup>.

In my opinion, Longus also employs the topos. On the one hand, he is undoubtedly much vaguer than his predecessors as far as the contents of the *εἰκόνες* is concerned. On the other hand, he appears to be more explicit with respect to the actual use that he makes of the autobiographical account. The careful reader will indeed understand that the *εἰκόνας γραφῆν* (*Prooimion* 1) which Longus saw on Lesbos, was precisely one of the drawings that had been

*the Third Century A.D.*, London-Sydney-Dover, 1986, p. 169: "It is difficult to go back to a position in which Damis is dismissed as a figment of Philostratus' imagination, though the *deltoi* of Damis he claims to be using may themselves still have been a later forgery".

<sup>64</sup> The *Life of Apollonius* by Philostratus is 'almost a novel', according to B.P. REARDON, *Courants littéraires grecs des IIe et IIIe siècles après J.-C.*, Paris, 1971, p. 189 and E.L. Bowie, *Apollonius of Tyana*, pp. 1664-1665. See also G. ANDERSON, *Studies in Lucian's Comic Fiction*, Leiden, 1976, p. 94: "Philostratus has passed off romance as devotional biography".

<sup>65</sup> *Bibliotheca*, Codex 166,111a, 20f (II 146 Henry).

<sup>66</sup> Cf. W. SPEYER, *Bücherfunde in der Glaubenswerbung der Antike* (*Hypomnemata*, 24), Göttingen, 1970, pp. 43-124 and A. SCOBIE, *More Essays on the Ancient Romance and its Heritage*, Meisenheim am Glan, 1973, pp. 35-36.

<sup>67</sup> *Lucian's True Histories and the Wonders beyond Thule of Antonius Diogenes*, p. 42. G. ANDERSON, *Ancient Fiction. The Novel in the Graeco-Roman World*, London-Sydney, 1984, p. 27 gives the impression of believing Antonius on his word.

<sup>68</sup> Concerning the *tabula* of Charite, G. SCHMELING, *The Authority of the Author*, p. 373 observes: "the authority for this episode is clearly the picture".



dedicated by Daphnis and Chloe<sup>69</sup>. In fact Longus did to the painting what, as Charite suspects, will also happen to her tabula: "*doctorum stilis... perpetuabitur historia*".

The relationship with the novel's ending adds a new aspect to Longus' *Prooimion*, which has already received so much attention, as appears from the short summary of modern comments offered by M. Philippides in 1983<sup>70</sup>. This preface, which is certainly more than a "delightful prayer"<sup>71</sup> or "un gioco letterario"<sup>72</sup>, presents the circumstances that inspired Longus to write his novel. It describes the entire novel as an *ekphrasis* of a work of art, the scenes on the εἰκόνας γραφήν presenting a programme of the plot<sup>73</sup>, and it informs the reader of the elevated intentions of the author. His work is intended to be a κτῆμα δὲ τερπνὸν πᾶσιν ἀνθρώποις, ὃ καὶ νοσοῦντα ἰάσεται, καὶ λυπούμενον παραμυθήσεται, τὸν ἐρασθέντα ἀναμνήσει, τὸν οὐκ ἐρασθέντα προπαιδεύσει (*Prooim.* 3): "something for mankind to possess and enjoy. It will cure the sick, comfort the distressed, stir the memory of those who have loved and educated those who haven't".

<sup>69</sup> That the εἰκόνας γραφή which inspired Longus was dedicated by the characters of the novel was already suggested by C. IMBERT, *Stoic Logic and Alexandrian Poetics*, p. 207 ("the picture which happened to interrupt Longus' hunt was dedicated by the characters of the pastoral"), who, however, did not relate the painting of the *Prooimion* to the εἰκόνας in IV 39,2. On the other hand, such a relationship was suggested, albeit cautiously, by R.L. HUNTER, *A Study of Daphnis and Chloe*, pp. 42-43 ("it is hardly fanciful to equate the εἰκόνας (viz. in IV 39,2) with the painting of which the whole novel is a description"). I wonder whether T. HAEGG, *Callirhoe and Parthenope: The Beginnings of the Historical Novel*, p. 200 had the same idea in mind when he wrote: "the author (=Longus) interprets a painting describing a love story that took place in the past (praef., cf. 1.1.2 ἦν and 4.39)" (my italics). I also refer now to R. MERKELBACH, *Die Hirten des Dionysos*, p. 140: "Er habe dort einen Gemäldezyklus gesehen, eine Geschichte von Eros. Am Ende des Romans erfahren wir, dass es sich um Eros den Hirten (IV 39,2 Ἔρως Ποιμήν) handelt, dass der Gemäldezyklus sich in einer Grotte befand und dass Daphnis und Chloe selbst die Gemälde gestiftet hatten".

<sup>70</sup> *The Prooemium in Longus' Lesbiaka*, in *The Classical Bulletin*, 59 (1983), pp. 32-35; see p. 35.

<sup>71</sup> Cf. E.H. HAIGHT, *Essays on the Greek Romances*, New York, 1943, p. 121.

<sup>72</sup> These are the words of M. BERTI, *Sulla interpretazione mistica del Romanzo di Longo*, in *Studi Classici e Orientali*, 16 (1967), p. 343.

<sup>73</sup> Cf. M.C. MITTELSTADT, *Longus and the Greek Love Romance*, diss. Stanford, 1964, pp. 113 sqq.; ID., *Longus' Daphnis and Chloe and Roman Narrative Painting*, in *Latomus*, 26 (1967), pp. 752-761.

However, there is more. W.E. McCulloh<sup>74</sup> already considered the clear reference to Thucydides (I 22,4: the author calls his *historia* a κτήμα ἐξ αἰεί, *an everlasting possession*) in Longus' κτήμα τερπνόν an endeavour to arrive at "additional external validation through association with historiography". On the other hand, in the attributive adjective τερπνόν Philippides<sup>75</sup> recognized a covert reference to Polybius (I 2), for whom this element played an important role in historiography. He also related the whole *Prooimion* to the ἱστορίη-method of Herodotus with the ὄψις (cf. Longus' painting) and the ἀκοή (cf. the explanation of the ἐξηγήτης) as its instruments. Both McCulloh and Philippides saw the reminiscences of the historians as a clear endeavour by Longus to make his story more authoritative. "Longus' *Lesbiaka* then purports to be presented in the spirit if not in the actual form of the old historians", concluded the latter<sup>76</sup>.

I think that from the topos of the eye-witness account too a certain tendency of pseudo-documentarism appears. Longus wanted to create an impression of authenticity for his μῦθος by presenting the erotic story, which may give the impression of a fairy-tale, not exclusively as his own fiction, but as a narrative based upon a kind of autobiography of the protagonists themselves<sup>77</sup>. Because this biography took the form of a painting, Longus was in need of an ἐξηγήτης so that what had been rendered in a pictorial form, could be transformed into words (ἀντιγράφει τῇ γραφῇ)<sup>78</sup>.

<sup>74</sup> Longus (*Twayne's World Authors Series*, 96), New York, 1970, pp. 31-32. See also now R.L. HUNTER, *o.c.*, pp. 48-50.

<sup>75</sup> See note 70. The same ideas occur already in his doctoral dissertation Longus. *Antiquity's Innovative Novelist*, diss. State University of New York Buffalo, 1978, p. 79. See also now R.L. HUNTER, *o.c.*, pp. 48-50.

<sup>76</sup> *O.c.*, p. 34. Even earlier P. TURNER, *Novels, Ancient and Modern*, in *Novel*, 2 (1968), p. 16 stated concerning the *Prooimion*: "Thus Longus ... claims to be an historian, representing 'Human Nature'. J.R. MORGAN, *History, Romance and Realism in Heliodorus*, p. 226 perhaps paid too little attention to the elements gathered by McCulloh and Philippides when he wrote: "It looks rather as if it was only when the romance had acquired a generic identity of its own that the novelists such as Achilles Tatius, Xenophon of Ephesus and Longus felt confident enough to drop the pretence of being historiographers".

<sup>77</sup> O. SCHÖNBERGER, *o.c.*, p. 172 already observed in connection with the εἰκόνας γραφῆν of the *Prooimion*: "Vielleicht war es auch das 'Altarbild' des Nymphenheiligtums mit der Kultlegende. Wenn das so ist, ergeben sich wichtige Fragen für die 'Erfindung' der Handlung durch Longos".

<sup>78</sup> Many translators discovered a connotation of competition or rivalry in the verb ἀντιγράφει τῇ γραφῇ. Thus e.g. F. JACOBS (cf. *supra*, note 25), p. 22: "ergriff mich ein Verlangen, es mit dieser Schilderung um die Wette

In this way, he could then dedicate this work of his own to Eros and the Nymphs and Pan.

We conclude that the authority of Longus' story is apparently not exclusively based upon its aesthetic attraction, as G.A. Schmeling<sup>79</sup> has concluded. Neither can we fully agree with K. Dowden's recent comment<sup>80</sup> that "Apuleius like *only Longus of the other novelists* (my italics) has presented his story as something other than a record of something which once happened".

darzustellen"; A. MAUERSBERGER (cf. *supra*, note 29), p. 7: "wetteiferend zu dem Bilde eine Erzählung zu erfassen", and O. SCHÖNBERGER (cf. *supra*, note 11), p. 61: "die Darstellung des Malers wetteiferend in Worten wiederzugeben". They were followed apparently by LSJ, s.v. ἀντιγράφω ("vie in description with painting — Longus, *Proem.*") and F. CONCA *et alii*, *Lessico dei romanzieri greci*, s.v. ἀντιγράφω: "riproduce con parole, in gara con". T. PANDIRI, *Daphnis and Chloe: The Art of Pastoral Play*, in *Ramus*, 14 (1985), p. 117 translated: "the desire (*pothos*) seized me to paint a verbal picture in imitation of the painting". But she added as a comment: "in other words, to engage in a kind of amoebean contest, as writer, with the graphic artist".

G. DALMEYDA (cf. *supra*, note 3), p. 2 ("faire en un écrit, une copie de cette peinture"); P. TURNER, *Longus' Daphnis and Chloe*. Translated and Introduced, Middlesex, 1968, p. 7 ("to write a verbal equivalent to the painting"); C. LMBERT (cf. *supra*, note 34), p. 98 ("I felt a desire to make a written copy of the picture"); J.R. VIELLEFOND, *Longus*, p. 1 ("transposer par écrit cette peinture"); R. BEATON, *The medieval Greek romance*, Cambridge, 1988, p. 63 ("to copy it in writing") and C. GILL (cf. *supra*, note 4) ("to depict the picture in words") all omit this element of competition. I am inclined to share their view, although I could not find an exact parallel anywhere in a Greek author for ἀντιγράφω with this meaning. In Achilles Tatius, V 20,1 and 4 the verb ἀντιγράφω means "answer a letter". But, in any case, Lucian, *Zeuxis*, 3 and *Hermotimus* 40 uses ἀντίγραφος for a copy or duplicate of a picture.

<sup>79</sup> *The Authority of the Author*, p. 375: "Longus informs us that the underlying authority for this novel is aesthetic (cf. the Prologue to *Daphnis and Chloe*)". See also the diagram on p. 376. K. DOWDEN, *Apuleius and the Art of Narration*, in *Classical Quarterly*, N.S., 32 (1982), p. 426 commented in the same sense: "the story is thus given a truth (subsisting in its existence and aesthetic attraction) *independent of historical accuracy* (my italics), except in so far as Longus is alleged to have encountered it: a remarkable theory of the novel (and 'point of view') is implied".

<sup>80</sup> *O.c.*, p. 428.

## CONSPECTUS MATERIAE

Tabula Gratulatoria	V
L. DE LANNOY, <i>Raymond Bogaert: notice biographique</i>	IX
<i>Bibliografie-Bibliographie R. Bogaert. 1962-1989</i>	XIII
M. GEERARD, <i>Herman Van Looy: notice biographique</i>	XXI
<i>Bibliografie-Bibliographie H. Van Looy</i>	XXIII
J.M. ALONSO-NÚÑEZ, <i>La Vision de la Péninsule Ibérique chez les géographes et les historiens de l'époque hellénistique</i>	1
J. ANDRÉAU, <i>Les financiers et commerçants constituaient-ils, à Rome, des groupes de pression économique?</i>	9
J. BOLLACK, <i>Une philologie à la recherche d'elle-même</i>	23
D. BONNEAU, <i>L'or et l'argent des statues de culte d'après la documentation papyrologique d'Égypte</i>	35
F. BOURRIOT, <i>Xénophon et la bataille d'Aegospotamos</i>	49
J.M. BREMER, <i>Apollo in de beklaagdenbank</i>	65
W. CLARYSSE, <i>A Banker's Name in early Roman Thebes</i>	77
CHR. COLLARD, <i>The Stasimon Euripides, Hecuba, 905-52</i>	85
E. DEKKERS, <i>Des prix et du commerce des livres à l'époque patristique</i>	99
J. DE ROMILLY, <i>Sur le début d'Agamemnon</i>	117

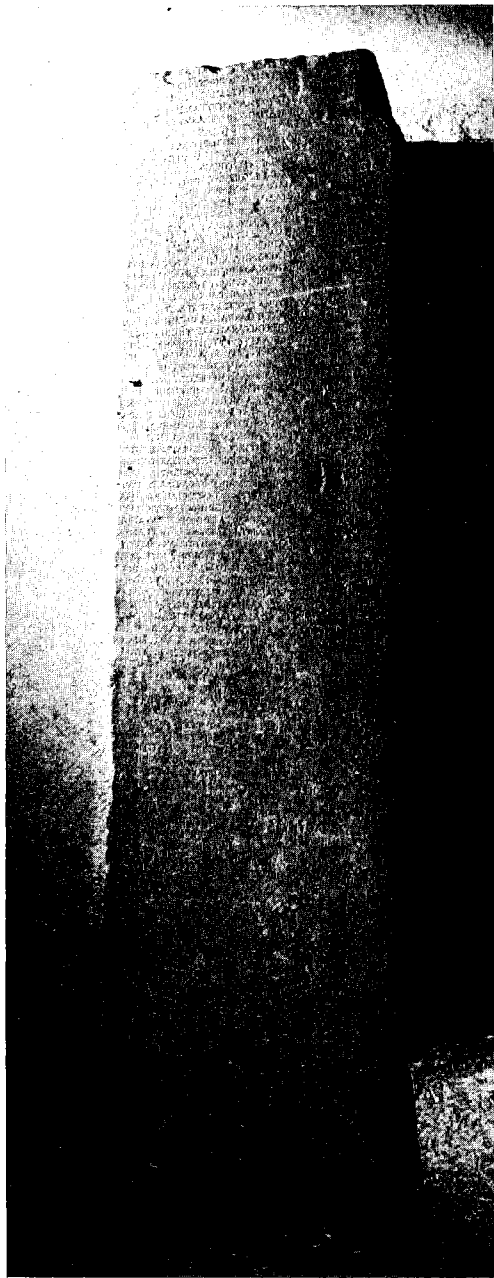
H. DEVIJVER, <i>Eques Romanus a militiis</i> (AE 1982, 132)	125
A. GARZYA, <i>Varia philologa</i> XIV	131
M. GEERARD, <i>Marie - Madeleine, denonciatrice de Pilate</i>	139
G. GIANGRANDE, <i>Six Hellenistic Epigrams</i>	149
H. HAUBEN, <i>Le catalogue mélitien réexaminé</i>	155
M. HUYS, <i>Euripides, Auge, Fr. 265, 272, 278, 864 N<sup>2</sup> and the Role of Herakles in the Play</i>	169
Fr. JOUAN, <i>Femmes ardentes et chastes héros chez Euripide</i>	187
P. JUDET DE LA COMBE, <i>La force argumentative du dérisoire. Agamemnon, 931-43</i>	209
J. LABARBE, <i>Quel Critias dans le Timée et le Critias de Platon?</i>	239
W. LUPPE, <i>Die indirekte Überlieferung der euripideischen Gestaltung des Mythos von Melanippes Mutter</i>	257
K.J. MATTHIESSEN, <i>Der Ion - eine Komödie des Euripides?</i>	271
B. MEYER, <i>Relecture du PSI IV, 355</i>	293
L. MIGEOTTE, <i>Distributions de grain à Samos à la période hellénistique: le "pain gratuit" pour tous?</i>	297
H.F. MUSSCHE, <i>Das Theater von Thorikos. Einige Betrachtungen</i>	309
G. NACHTERGAEEL, <i>La caricature d'un banquier à son comptoir. A propos d'une terre cuite d'Égypte de l'ancienne Collection Ernst von Sieglin</i>	315
P. NASTER, <i>L'or et l'argent dans les textes élamites des tablettes comptables de Persépolis</i>	323
A. NESCHKE-HENTSCHKE, <i>Gefühl und Verstand - die feindlichen Brüder. Zur platonischen und aristotelischen Seelenlehre</i>	337

O. PALAGIA, <i>A New Relief of the Graces and the Charites of Socrates</i>	347
R. PINTAUDI, <i>LXX Ps 24, 15; 49, 1-2 in un papiro di Vienna (P. Vindob. G. 29435)</i>	357
S. SAÏD, <i>Iphigénie à Aulis: une pièce panhellénique?</i>	359
J. SCHERER, <i>Le Papyrus Sorbonne inv. 2394</i>	379
W. SCHULLER, <i>Gedanken zur Vorbereitungszeit des Parthenonbaues</i>	387
Ch. SEGAL, <i>Drama, Narrative and Perspective in Sophocles' Ajax</i>	395
P.J. SUIJSTELIJN - K.A. WORP, <i>Zwei administrative Listen aus dem Hermonopolites</i>	405
K. TREU, <i>Fragment einer griechischen Rolle aus Damaskus</i>	417
E. VAN 'T DACK, <i>Apollodôros et Helenos: deux ΤΡΟΦΕΙΣ de Ptolémée X Alexandre I</i>	429
H. VERDIN, <i>Polybius over het Agathoclesdrama</i>	443
F. WINKELMANN, <i>Zur Überlieferung der Vita Athanasii praemetaphrastica (BHG Nr. 185)</i>	455
A. WOUTERS, <i>The ΕΙΚΟΝΕΣ in Longus' Daphnis and Chloe IV, 39, 2: "Beglaubigungsapparat"?</i>	465

Planches

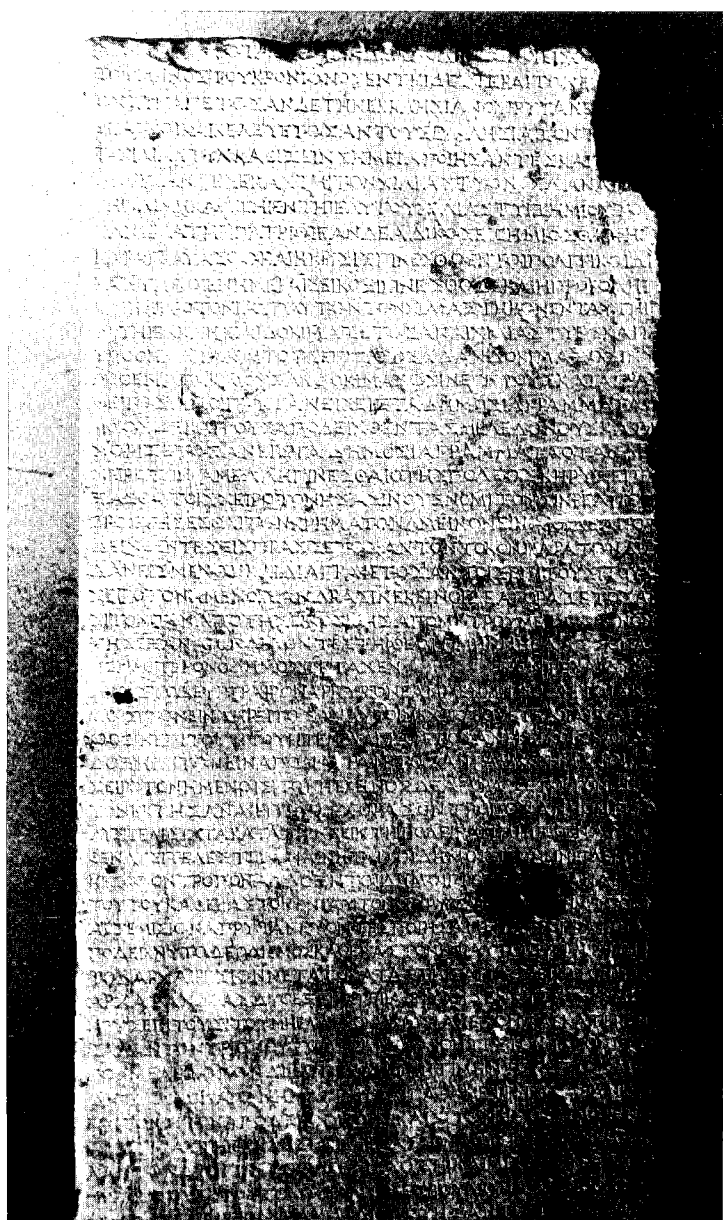


1. (p. 317 ss.) - Caricature d'un banquier à son comptoir. Terre cuite (anc. Collection Ernst von Sieglin). Éch. 1/1. Stuttgart, Württemb. Landesmuseum, Inv. 2. 850.

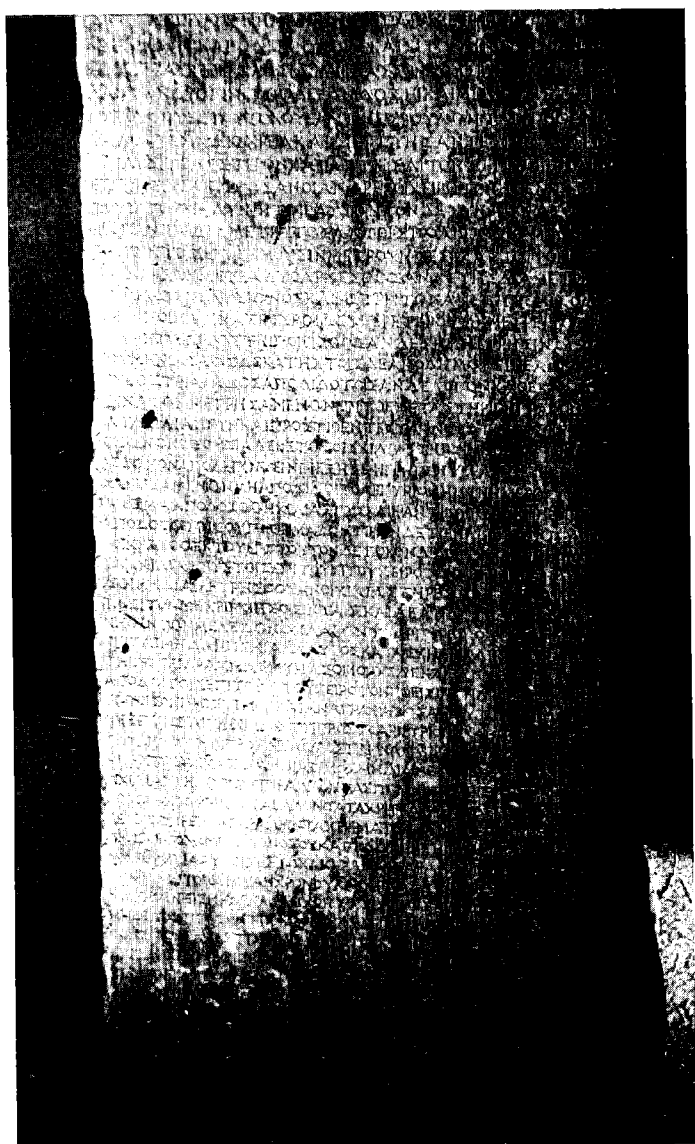


2. (p. 300 ss.). Face A.





3. (p. 300 ss.). Face A, lignes 1-49.



4. (p. 300 ss.). Face A, lignes 44-93.



5. (p. 300 ss.). Face B, partie supérieure.



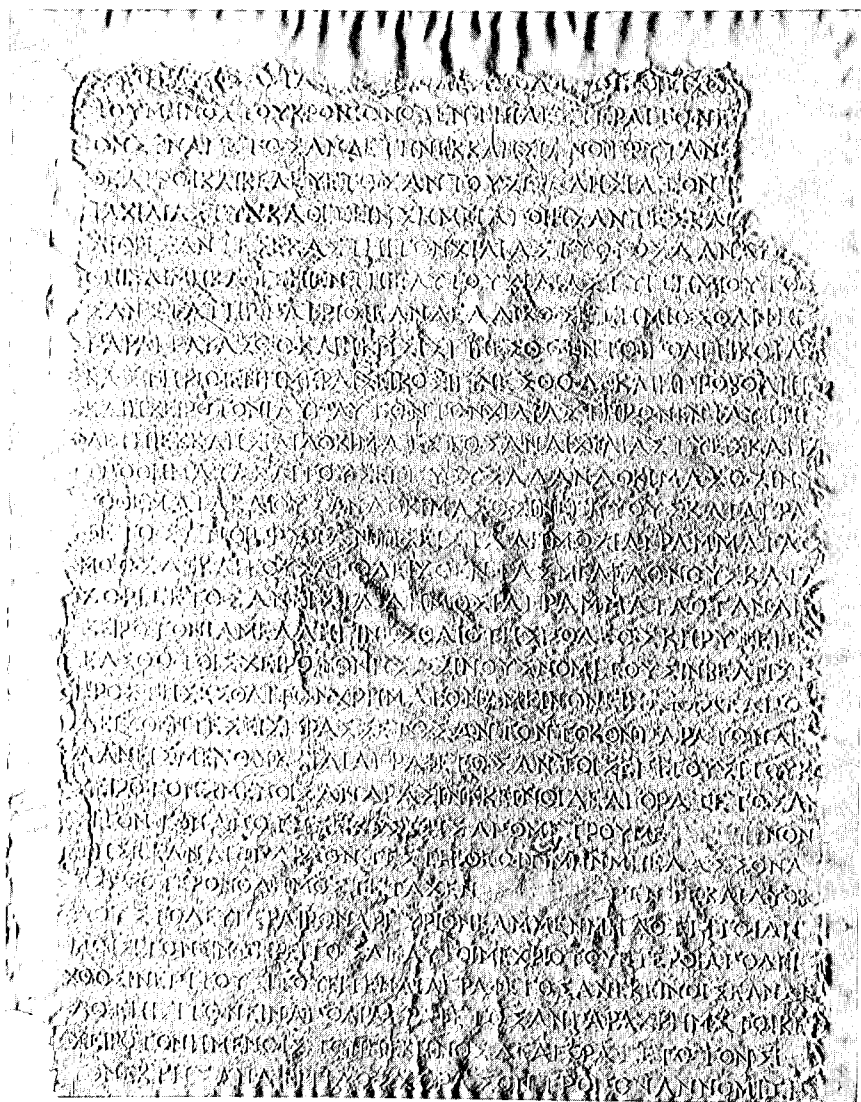
6. (p. 300 ss.). Face B, partie inférieure.



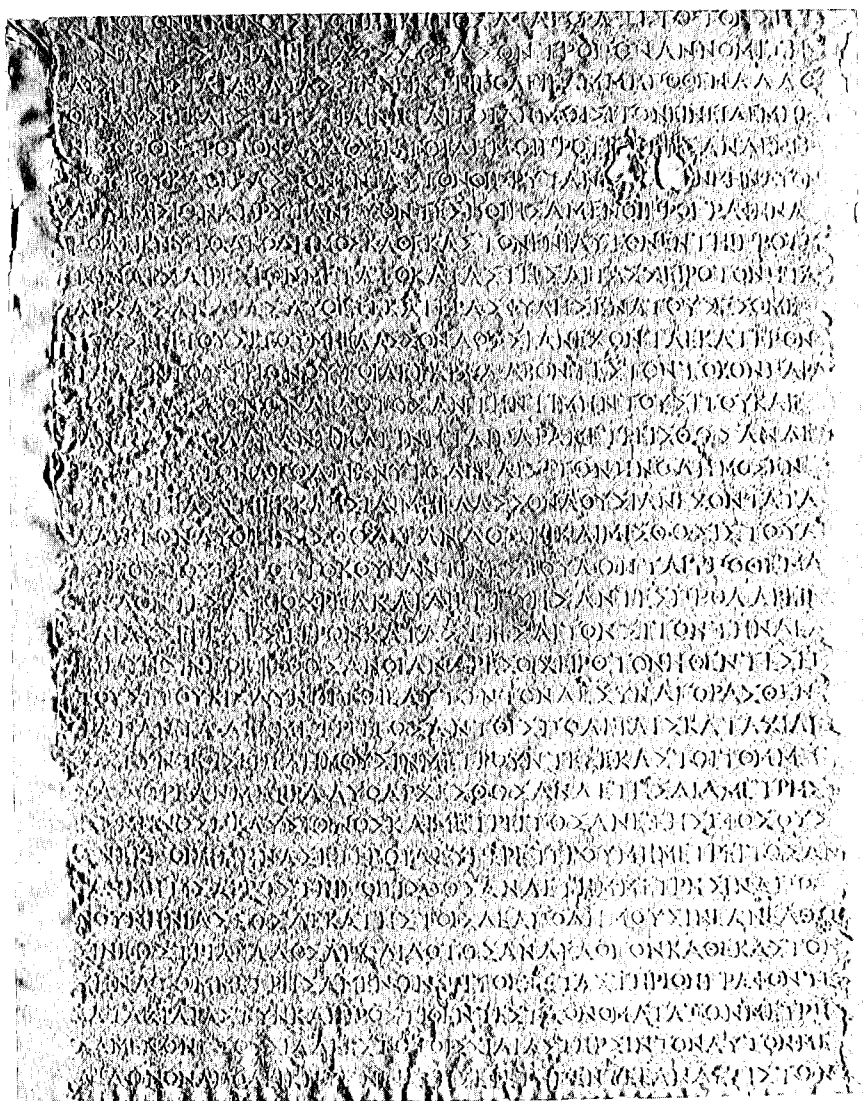
7. (p. 300 ss.). Face D, partie supérieure.



8. (p. 300 ss.). Surface supérieure.



9. (p. 300 ss.). Face A, estampage des lignes 1-32.

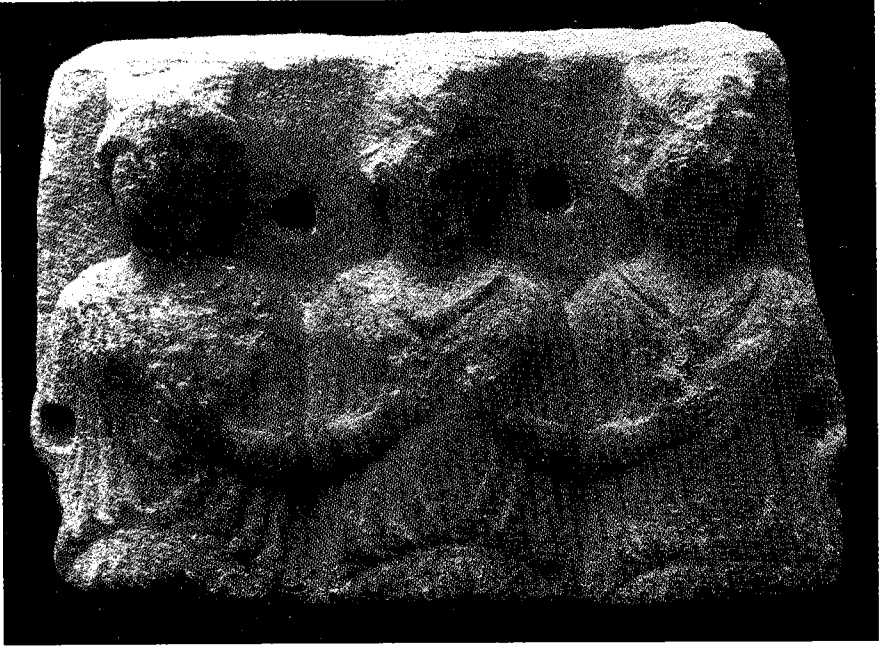


10. (p. 300 ss.). Face A, estampage des lignes 31-64.





11. (p. 300 ss.). Face A, estampage des lignes 63-93.



12. (p. 347 ss.). Votive relief of the three Graces. Belgium, private collection.



13. (p. 347 ss.). 13 a (left) 13 b (right). Copy of Alkamenēs' Hecate Epipyrgidia. British School of Athens S. 21.



14. (p. 347 ss.). Votive relief. Acropolis Museum, 2556.



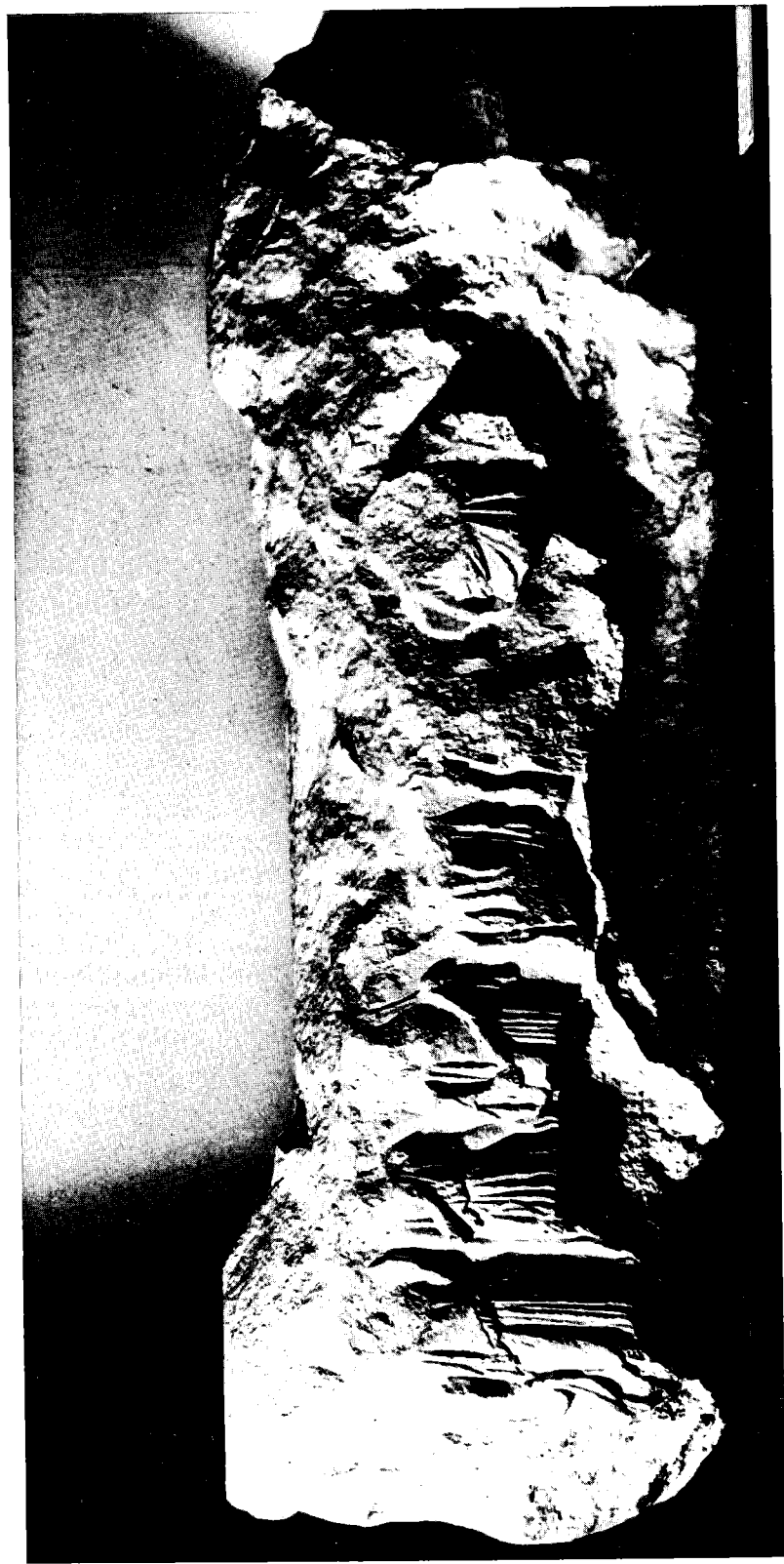
15. (p. 347 ss.). Votive relief. Acropolis Museum, 2555.



16. (p. 347 ss.). Votive relief. Acropolis Museum, 2554.



17. (p. 347 ss.). The Athenian Acropolis. Mycenaean fortifications Wall to the south of the Propylaea.



18. (p. 347 ss.). Reduced copy of the base of Pheidias' Athena Parthenos. Berlin, Pergamon Museum. From Pergamon. After a cast in Oxford, Ashmolean Museum Cast Gallery.



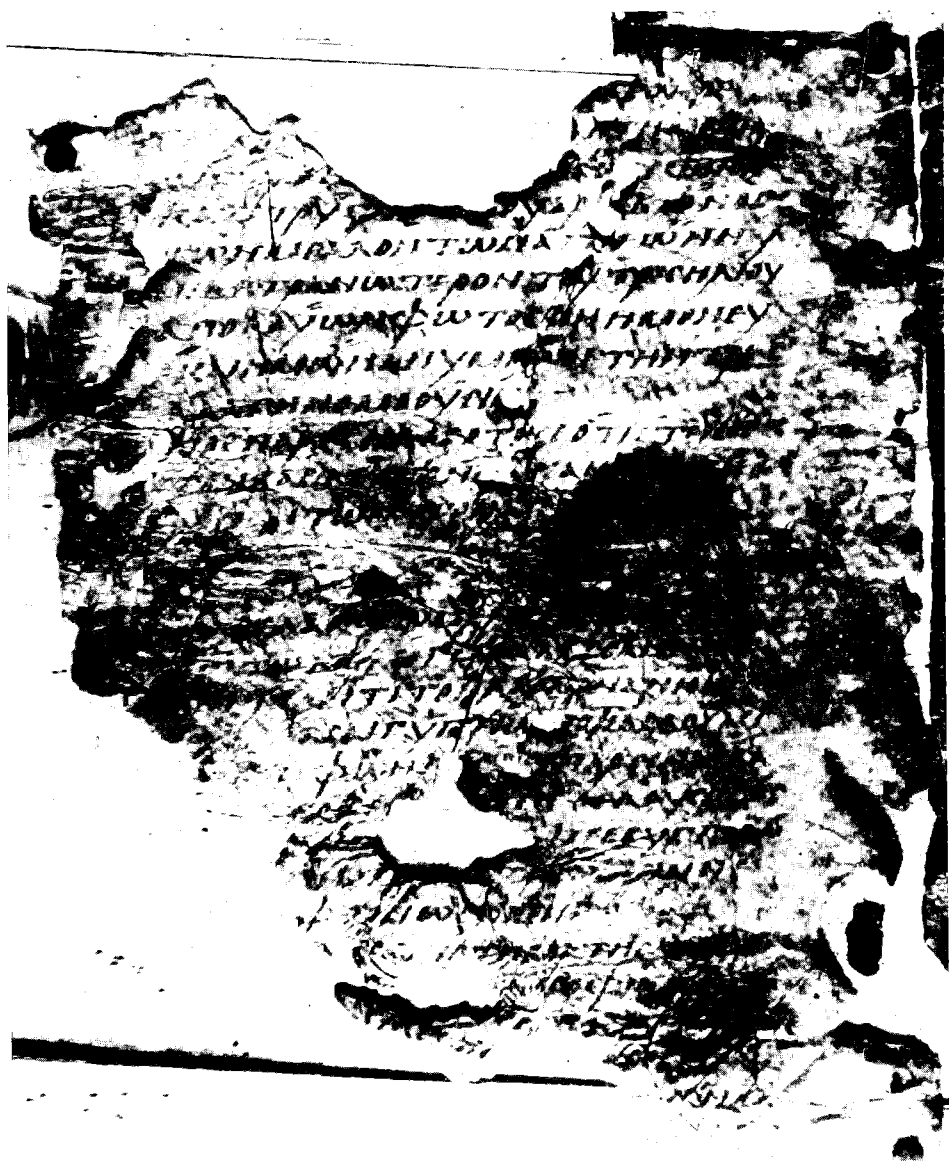
Τραχὺ δ' ἄρ' ἔστιν ἡ δὴ φωνή  
Ἐκ τῆς ἀντιθέσεως τοῦ ἑνὸς καὶ τοῦ  
πολλοῦ ἡ δὴ φωνή ἡ δὴ φωνή  
Ἡ δὴ φωνή ἡ δὴ φωνή  
Ἡ δὴ φωνή ἡ δὴ φωνή



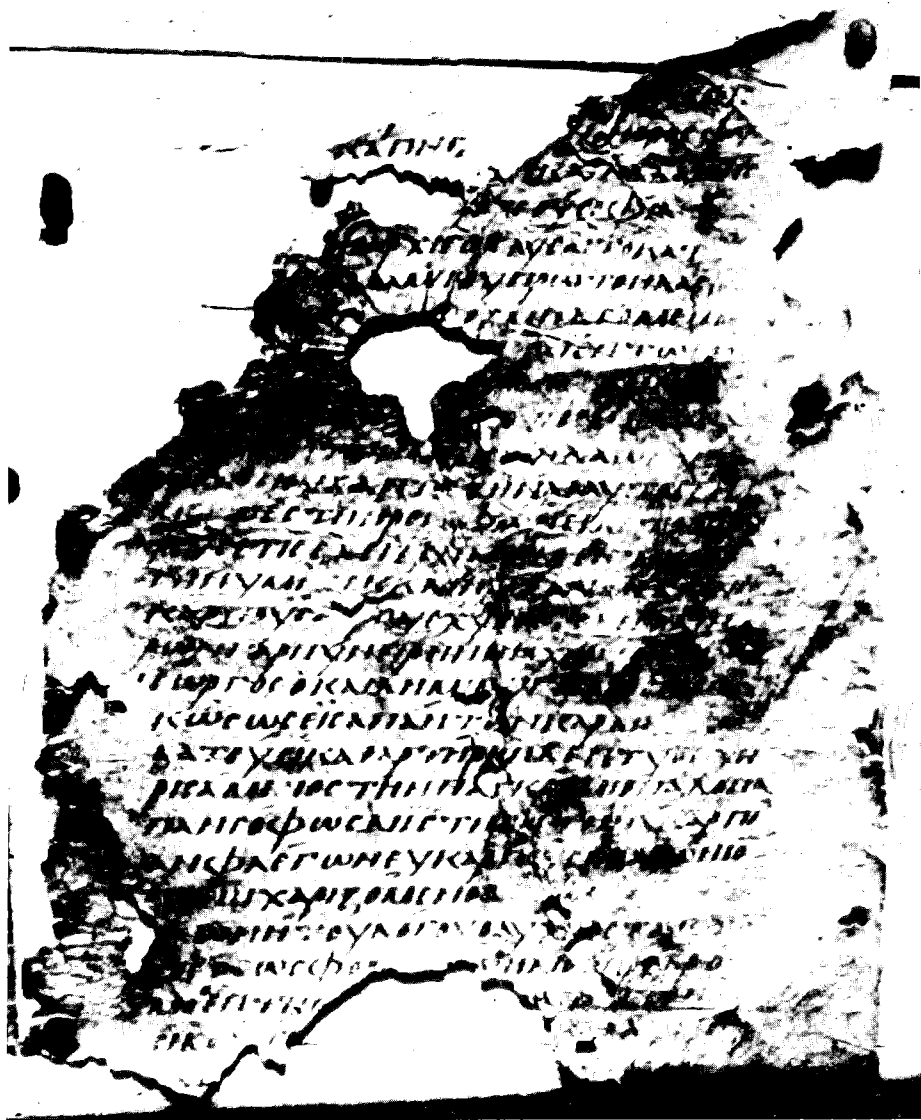
Fragmentary text in a cursive script, likely from a medieval manuscript. The text is heavily obscured by ink stains and damage, making many words illegible. Visible fragments include:

Top left: *...m...*  
Top center: *...m...*  
Top right: *...m...*  
Middle left: *...m...*  
Middle center: *...m...*  
Middle right: *...m...*  
Bottom left: *...m...*  
Bottom center: *...m...*  
Bottom right: *...m...*

*[The page contains faint, mostly illegible handwritten notes and scribbles.]*



23. (p. 417 ss.). Dam. 25, Vorderseite.



24. (p. 417 ss.). Dam. 25, Rückseite.

## CONSPECTUS MATERIAE

- |                      |  |
|----------------------|--|
| J.M. Alonso-Nun̄ez   | La vision de la Péninsule Ibérique chez les géographes et les historiens de l'époque hellénistique. Études sur Timée de Tauroménium et Eratosthène de Cyrène |
| J. Andréau           | Les financiers et commerçants constituaient-ils, à Rome, des groupes de pression économique ?  |
| J. Bollack           | Une philologie à la recherche d'elle même  |
| D. Bonneau           | L'or et l'argent des statues de culte d'après la documentation papyrologique d'Égypte  |
| F. Bourriot,         | Xénophon et la bataille d'Aegon Potamos  |
| J.M. Bremer          | Apollo in de beklagdenbank   |
| W. Clarysse          | A Banker's name in early Roman Thebes  |
| Chr. Collard         | The Stasimon Euripides, 'Hecuba' 905-952   |
| E. Dekkers           | Des prix et du commerce des livres à l'époque patristique  |
| J. de Romilly        | Sur le début d'Agamemnon'  |
| H. Devijver          | Eques Romanus, a militiis (AE 1982, 132)   |
| A. Garzya            | Varia Philologa XIV  |
| M. Geerard           | Marie-Madeleine, dénonciatrice de Pilate   |
| G. Giangrande        | Six Hellenistic Epigrams   |
| H. Hauben            | Le catalogue Mélitien réexaminé  |
| M. Huys              | Euripides, 'Auge', fr. 265, 272, 278, 864 N. 2 and the role of Herakles in the play  |
| F. Jouan             | Femmes ardentes et chastes héros chez Euripide   |
| P. Judet de la Combe | La force argumentative du dérisoire, 'Agamemnon', 931-943  |
| J. Labarbe           | Quel Critias dans le 'Timée' et le 'Critias' de Platon ?   |
| W. Luppe             | Die indirekte Überlieferung der euripidischen Gestaltung des Mythos von Melanippes Mutter  |

- K. Matthiessen** Der 'Ion' - eine Komödie des Euripides?
- B. Meyer** Relecture du PSI IV, 355
- L. Migeotte** Distributions de grain à Samos à la période hellénistique: le «pain gratuit» pour tous?
- H.F. Mussche** Das Theater von Thorikos. Einige Betrachtungen
- G. Nachtergaele** La caricature d'un banquier à son comptoir. A propos d'une terre cuite d'Égypte de l'ancienne collection Ernst von Sieglin
- P. Naster** L'or et l'argent dans les textes élamites des tablettes comptables de Persépolis
- A. Neschke-Hentschke** Gefühl und Verstand - die feindlichen Brüder. Zur platonischen und aristotelischen Seelenlehre
- O. Palagia** A new Relief of the Graces and the 'Charites' of Socrates
- P. Pintaudi** LXX Ps. 24, 15; 49, 1-2 in un papiro di Vienna (P. Vind. Gr. 29435)
- S. Saïd** Iphigénie à Aulis: une pièce panhellénique?
- J. Scherer** Le Papyrus Sorbonne inv. 2394
- W. Schuller** Gedanken zur Vorbereitungszeit des Parthenonbaues
- Ch. Segal** Drama. Narrative and Perspective in Sophocles' 'Ajax'
- P.J. Sijpesteijn** Zwei administrative Listen aus dem Hermopolites
- K.A. Worp**
- K. Treu** Fragment einer griechischen liturgischen Rolle aus Damaskus
- E. Van 't Dack** Apollodoros et Helenos: deux trofeis de Ptolémée X Alexandre I
- H. Verdin** Polybios over het Agathoclesdrama (Pol. XV, 25-36)
- F. Winkelman** Zur Überlieferung der 'Vita Athanasii praemeta-phrastica' (BHG 185)
- A. Wouters** The Eikones in Longus' Daphnis and Chloe IV, 39, 2: 'Beglaubigungsapparat'?